Les argonautiques

Apollonius (Rhodius)

APOLLONIOS DE RHODES

LES

ARGONAUTIQUES

TRADUCTION FRANÇAISE

SUIVIE

De Notes critiques, mythologiques, géographiques et historiques et de deux Index des noms propres

PAR

H. DE LA VILLE DE MIRMONT

MAITRE DE CONFÉRENCES
À LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX



BORDEAUX
G. GOUNOUILHOU, ÉDITEUR
8, rue de Cheverus, 8

PARIS
J. ROUAM & Cie, ÉDITEURS
14, rue du Helder, 14

1892

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

340	exemplaires	papier vélin	15 fr.
200	—	papier Hollande	22 fr.
2	—	papier Japon.	32 fr.

LES
ARGONAUTIQUES
D'APOLLONIOS DE RHODES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

SAVINE, Paris :

Le poète Louis Bouilhet, étude, in-16, 1888.

HACHETTE, Paris :

Mythologie élémentaire des Grecs et des Romains, in-16, 3e édition, 1892.
Contes mythologiques, in-8°, 1891.

GOUNOUILHOU, Bordeaux :

D. M. Ausonii Mosella, la *Moselle* d'Ausone, édition critique et traduction française, in-4°, 1889.

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

APOLLONIOS DE RHODES

Apollonius Rhodius

LES

ARGONAUTIQUES

TRADUCTION FRANÇAISE

SUIVIE

De Notes critiques, mythologiques, géographiques et historiques et de deux Index des noms propres

PAR

H. DE LA VILLE DE MIRMONT

MAITRE DE CONFÉRENCES

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX



BORDEAUX

G. GOUNOUILHOU, ÉDITEUR

8, rue de Cheverus, 8

PARIS

J. ROUAM & Cie, ÉDITEURS

14, rue du Helder, 14

1892

A LA MÉMOIRE D'ÉMILE SOULÉ

26 avril 1857. — 18 mars 1889.

« O ma mère... les dieux distribuent des maux imprévus aux mortels. Le sort qu'ils nous envoient, quoique profondément affligée, aie la force de le supporter... »

(*Argonautiques*, Ch. I, v. 295-300.)



PRÉFACE

L'ILLUSTRE philologue strasbourgeois, Brunck, condamnait sans merci les traductions des auteurs grecs; dans une note de sa savante édition des *Argonautiques*, il répétait, en lui donnant son entière approbation, un jugement sévère de Ruhnken : « Mieux vaut ignorer les auteurs grecs que de les connaître d'après une version [1]. » Sans doute, l'éditeur des *Argonautiques* faisait allusion aux traductions latines d'Hoelzlin et de Shaw. Mais son arrêt semble avoir découragé surtout les traducteurs français. Depuis l'édition de Brunck, en effet, le poème d'Apollonios a été mis en latin par Beck (Leipzig, 1797) et par Lehrs (Paris, collection Didot, 1840), qui a reproduit à peu près textuellement le travail de Beck; en allemand, par Wilmann (Cologne, 1832); en italien, par Flangini

1. Verissimum est quod nuper Ruhnkenius professus est, *melius esse Graecos poetas ignorare, quam ex versione cognoscere.* (APOLLONII RHODII ARGONAUTICA. E scriptis octo veteribus libris quorum plerique nondum collati fuerant nunc primum emendate edidit Rich. Fr. Phil. Brunck, regiae Inscriptionum et Humaniorum Literarum Academiae socius. Argentorati, apud socios bibliopolas Bauer et Treuttel. MDCCLXXX.) — In librum IV Notae, v. 1196.

(Rome, 1791-1794), par Rota (3e édit., Milan, 1864) et par Felice Bellotti (Florence, 1873); en anglais, par Preston (Dublin, 1803) et, tout récemment, par Coleridge (Londres, 1889) [1]. D'autre part, la France ne possède encore que la vieille traduction de Caussin [2], *belle infidèle*, dont la beauté est assurément contestable et qui, en tous cas, ne donne qu'une idée très éloignée de l'original grec.

Cette très mauvaise traduction est à la fois le motif et l'excuse de la mienne; si l'œuvre de Caussin eût été bonne, je me serais gardé de la refaire, ou, du moins, elle m'aurait peut-être permis de donner un travail définitif fait d'après l'édition critique d'Apollonios qui manquait à la fin du XVIIIe siècle et que nous possédons aujourd'hui, grâce à R. Merkel [3].

Malheureusement, le livre de Caussin n'a pu m'être d'aucune utilité. Occupé depuis plusieurs années à la préparation d'une thèse qui paraîtra bientôt, je l'espère, sous ce titre : *Les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes, et leur influence sur l'Énéide*, je me suis vu forcé de traduire moi-même pour mon propre usage le poème que je voulais étudier.

Cette première traduction a été terminée en 1885.

1. Les *Argonautiques* avaient déjà été traduites en allemand par Bodmer (Zurich, 1779), et en anglais par Burnaby Green (Londres, 1780), et par Francis Fawkes (Londres, 1780).

2. L'EXPÉDITION DES ARGONAUTES ou *la Conquête de la Toison d'or*, poème en quatre chants par *Apollonius de Rhodes*, traduit pour la première fois du grec en françois par *J.-J.-A. Caussin*, professeur au collège de France. A Paris, l'an V de la République française. — Les catalogues de librairie indiquent, en outre, la traduction d'un fragment des *Argonautiques* publiée chez Quantin, à Paris, en 1882, sous ce titre : « *Apollonius de Rhodes*, Jason et Médée. Traduction et notices d'A. Pons. » Je ne connais pas ce volume.

M. Waltz a bien voulu demander ce travail à son maître de conférences pour les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, qu'il dirigeait alors. C'est ainsi que la traduction des quatre chants des *Argonautiques* et les notes qui accompagnent les deux premiers ont paru dans nos *Annales* à partir de l'année 1886[4]. Mais ce n'est pas seulement pour les ouvrages satiriques dont parle La Bruyère que « l'impression est l'écueil ». A mesure que la traduction s'imprimait, les défauts m'en apparaissaient plus évidents et je reprenais le travail en sous-œuvre. Les notes surtout me semblaient si médiocres que je n'ai pas voulu publier celles qui avaient rapport aux deux derniers chants.

Cependant, le nouveau manuscrit, corrigé quant au texte, amélioré et considérablement augmenté quant aux notes, était à peu près terminé à la fin de 1889, lorsque M. Gounouilhou, aussi bienveillant pour Apollonios que si c'eût été un concitoyen comme notre Ausone, a eu la généreuse pensée d'offrir aux *Argonautiques* cette flatteuse hospitalité de sa belle *Collection bordelaise* qu'il avait déjà si libéralement donnée à la *Moselle*[5]. Grâce à lui, le

3. APOLLONII ARGONAUTICA emendavit, apparatum criticum et prolegomena adiecit R. Merkel. Scholia vetera e codice Laurentiano edidit Henricus Keil, Lipsiae, sumptibus et typis B. G. Teubneri, 1854, 1 vol. in-8° de CXC-562 pages. — Deux ans avant cette *editio maior*, Merkel avait publié une *editio minor*, réimprimée en 1872, qui ne contient que le texte, lequel a, d'ailleurs, été souvent et heureusement amendé dans le volume de 1854.

4. *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, année 1886, 2e fascicule; année 1887, 3e fascicule; année 1889, pp. 234-282.

5. *La Moselle d'Ausone*, édition critique et traduction française, précédées d'une introduction, suivies de commentaires explicatifs et

poème alexandrin se présente au public érudit avec cette élégance et ce luxe typographiques qui ont valu à l'éditeur de la *Moselle* une des plus hautes récompenses décernées par le jury de l'Exposition universelle en 1889.

Il ne m'appartient pas de décider si mon travail méritait une pareille édition. Mais je dois expliquer comment je me suis efforcé de le rendre digne du poète que j'ai traduit et annoté, aussi bien que de cette élégance elzévirienne qui convient si parfaitement au talent alexandrin.

Pour ce qui est de la traduction, j'ai suivi fidèlement le texte constitué par Merkel dans sa grande édition critique de 1854. Je ne m'en écarte que pour quatre passages où j'ai essayé d'améliorer les leçons établies par le savant éditeur [1] et pour un autre où j'adopte une ingénieuse correction de M. Weil [2]. Rien n'a été ajouté pour embellir l'original grec; aucune longueur n'a été supprimée : l'exactitude précise a été la loi de cette traduction. Sans doute, les hellénistes pourront relever de nombreux contresens, mais, du moins, on ne me reprochera pas d'inexactitudes volontaires. A vrai dire, pour ce qui est des noms propres, je n'ai pas poussé à l'extrême le respect absolu du mot, comme le fait Leconte de Lisle dans ses traduc-

ornées d'une carte de la Moselle et de fac-similés d'éditions anciennes. Bordeaux, Gounouilhou, 1889. (Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Jules Janin, 1890.) — Ce livre complète ma thèse latine, *De Ausonii Mosella*, comme le présent ouvrage est le complément nécessaire de ma thèse française.

1. Chant Ier, v. 566; III, 847; IV, 289 et 308. — Voir celles de mes notes qui concernent ces vers. On trouvera les corrections que j'ai tentées à propos de ces divers passages des *Argonautiques* exposées avec plus de

tions des grands poètes grecs. Je dis bien *Zeus* et *Héra* et non *Jupiter* et *Junon;* car Jupiter et Junon, divinités latines qui ressemblent assez peu à Zeus et à Héra, n'ont rien à faire dans la traduction d'un poème grec. Mais je n'ai pu me résoudre à écrire *Iéson*, *Médéia*, *Polydeucès :* les noms de *Jason*, de *Médée*, de *Pollux*, sont consacrés par l'usage. Quant aux inconnus, je les laisse tels que je les trouve dans le texte : j'écris *Pélée* et non *Péleus*, car tout le monde connaît le père d'Achille; mais j'admets, sans le traduire, le nom de *Nycteus*, que tout le monde ignore. C'est évidemment une anomalie, mais qui a des précédents dans l'usage français. Ne disons-nous pas *Horatius Coclès* et le poète *Horace*, *Livius Andronicus* et *Tite-Live*, *Valérius Flaccus* et *Valère Maxime*, le tribun *Tibérius Gracchus* et l'empereur *Tibère?*

En même temps que le texte des *Argonautiques*, j'ai cru devoir traduire aussi, du moins dans leurs parties essentielles, les scolies qui accompagnent le poème d'Apollonios. Il ne faut pas s'exagérer le mérite de ces scolies : elles sont souvent oiseuses ou absurdes [3], mais elles nous donnent aussi de nombreux fragments d'auteurs anciens qu'on ne trouve

développements dans la *Revue des Études grecques* (1891, fascicule de juillet-septembre, pp. 301-313).

2. Chant III, v. 745.

3. Voir, par exemple, une étymologie citée dans la note au vers 292 du Chant I[er]. — J'ai laissé de côté beaucoup d'autres puérilités de même ordre : car je ne prétends pas donner une traduction complète des scolies; je me contente d'en extraire les renseignements utiles pour l'intelligence et le commentaire du texte d'Apollonios.

pas ailleurs. Elles m'ont servi quelquefois à éclaircir le sens des passages qu'elles commentent; discutées et complétées, elles m'ont donné la plus grande partie des notes qui se trouvent à la suite de la traduction.

Ces scolies ont leur histoire qu'il faut rappeler rapidement. Jean Lascaris les a publiées dans l'édition princeps des *Argonautiques* (Florence, 1496). Les éditeurs d'Apollonios qui ont imprimé les scolies se sont contentés, pendant trois siècles, de reproduire telle quelle la recension de Lascaris, sans se donner la peine de recourir au manuscrit. D. Ruhnken, le premier, ayant trouvé dans le *Parisinus* 2727 des scolies notablement différentes de celles que le premier éditeur avait publiées, jugea bien supérieur au commentaire plusieurs fois réimprimé ce commentaire nouveau qui avait à ses yeux le double mérite d'être inédit et d'avoir été découvert par lui. Schaefer a publié ces scolies parisiennes, en même temps que celles de Lascaris, dans le second tome de la nouvelle édition des *Argonautiques* de Brunck qu'il a donnée en 1813 [1]. Wellauer, après lui, a également admis les deux séries de scolies, les *Florentines* et les *Parisiennes* : mais au lieu de les donner à la suite l'une de l'autre, comme Schaefer, « *ita ut eadem pleraque bis legenda sint* [2], » il a essayé de les fondre et d'en faire un tout complet.

1. Apollonii Rhodii Argonautica; ex recensione et cum notis Rich. Fr. Phil. Brunckii. Editio nova, auctior et correctior. Accedunt Scholia graeca ex codice Biblioth. Imperial. Paris., nunc primum evulgata. Lipsiae, apud Gerh. Fleischer Jun. Tomus I, 1810; Tomus II [*celui qui contient les scolies*], 1813.

2. Apollonii Rhodii Argonautica. Ad fidem librorum manuscrip-

Henri Keil, qui a publié les scolies à la suite de l'édition de Merkel, n'avait pas les motifs personnels qui poussaient Ruhnken à s'enthousiasmer pour le manuscrit de Paris. Il a jugé, sans doute, qu'il était peu scientifique d'imprimer à la suite l'une de l'autre deux séries de scolies qui font souvent double emploi et peu nécessaire de tenter de les combiner. Il a préféré prendre la peine d'examiner les manuscrits. Cet examen l'a convaincu que les scolies de Paris, comme celles de Florence, procèdent du *Laurentianus*, XXXII, 9. L'archétype étant le même, les variantes, souvent considérables, des deux recensions sont le fait des copistes qui d'un même ouvrage en ont fait deux par les additions et les suppressions qu'ils se sont permis d'opérer sur le texte original. Keil a donc donné le texte des scolies qu'il trouvait dans le *Laurentianus*, en le corrigeant, en le débarrassant surtout de certaines remarques puériles qui sont évidemment des interpolations de date récente [3].

C'est la recension de Keil que j'ai traduite, en supprimant beaucoup d'inutilités qu'il avait épargnées, et que je n'avais aucune raison de conserver dans un travail qui ne prétend pas être une traduction complète des scolies.

Quels sont les érudits auxquels le compilateur a emprunté la matière de ses notes? La dernière remar-

torum et editionum antiquarum recensuit, integram lectionis varietatem et annotationes adiecit, scholia aucta et emendata indicesque locupletissimos addidit Augustus Wellauer. Lipsiae, sumtibus et typis B. G. Teubneri, MDCCCXXVIII. [Deux volumes in-8°; le second contient les scolies.] — Vol. I, *Praefatio*, p. IX.

3. H. Keil, *Praefatio*, pp. 299-301 de l'édition Merkel.

que qui termine les scolies du *Laurentianus* nous l'apprend, en même temps qu'elle nous donne une preuve de la puérilité de ce compilateur [1] : au lieu d'un renseignement banal sur Tarra, il aurait mieux fait de nous indiquer ce qu'il doit à chacun des trois philologues dont il cite les noms: Lucillus de Tarra, Sophocle et Théon. Mais il ne nomme Lucillus que quatre fois, et toujours dans les scolies du Chant Ier [2]; Sophocle, qu'une seule fois, également dans les scolies du Chant Ier [3]. Quant à Théon, il n'en parle jamais.

Stender [4] a essayé de conjecturer quelle part revient à Théon et à Sophocle dans la compilation qui nous est parvenue. Je me borne à résumer ses conclusions. Stéphane de Byzance dit que Théon a commenté Lycophron et Nicandre : Stender en conclut que l'on doit à Théon celles des scolies qui ont trait aux légendes d'Étolie dont Nicandre s'est occupé et aux mythes dont il est à la fois question dans Lycophron et dans Apollonios.

Stéphane de Byzance cite souvent l'autorité d'Apollonios à propos de certains noms géographiques; plusieurs notes géographiques des scolies sont à peu près textuellement reproduites par Stéphane, qui

1. Voir ma note au vers 1781 du Chant IV.

2. Voir mes notes aux vers 185, 1040, 1165 du Chant Ier. Le compilateur reproduit aussi l'explication que Lucillus donnait du vers 1083 de ce Chant.

3. « Au dire de Sophocle, Déilochos fait mention de ceux qui ont été tués. » (Scolie au vers 1039 du Chant Ier.)

4. Stender, *de Argonautarum ad Colchos usque expeditione fabulae historia critica*, Kiliae, 1874; 68 p. in-8°. — C'est dans les pages 13-18 que Stender traite la question des Scoliastes originaux des *Argonautiques*. Sa dissertation ne me semble pas définitive. Je compte revenir ailleurs sur cette

dit se fonder sur Sophocle : Stender en conclut que toutes ces notes des scolies sont dues à Sophocle. Enfin, le compilateur citant Déilochos d'après Sophocle (scolie au vers 1039 du Chant Ier), les douze citations de Déilochos qu'on trouve dans le *Laurentianus* viendraient des scolies de Sophocle.

En outre des trois Scoliastes originaux nommés à la fin du *Laurentianus*, Stender admet l'existence d'un quatrième, Eirénaios. Il est parlé de ce dernier dans la scolie au vers 1299 du Chant Ier, à propos du sens que ce philologue donnait du mot λαῖτμα dans le livre IV de son ouvrage sur Apollonios. Il est aussi question des travaux d'Eirénaios sur les *Argonautiques* dans les scolies aux vers 127, 992 et 1015 du Chant II[5]. Stender estime, comme Weichert[6], qu'il ne faut pas mettre Charès et Aristophane au nombre des Scoliastes primitifs d'Apollonios ; il est question dans les scolies de Charès[7] et d'Aristophane[8]; mais le passage qui a rapport à Charès ne donne pas à entendre qu'il ait composé des scolies sur les *Argonautiques*, et Aristophane est cité seulement à propos du sens qu'il attribue au mot ὀρείχαλκος. Rien ne prouve que la note sur ce mot se trouve dans un ouvrage consacré au poème

question dont l'étude serait hors de propos dans la préface de ma traduction.

5. Voir mes notes au vers 992 et 1015 du Chant II. — Weichert s'occupe d'Eirénaios ainsi que des autres Scoliastes des *Argonautiques* dans le Chapitre III, p. 390-399, de son ouvrage sur Apollonios : *Ueber das Leben und Gedicht des Apollonius von Rhodus.* Eine historisch-kritische Abhandlung von M. August Weichert... Meissen, bei Friedrich Wilhelm Goedsche, 1821.

6. Weichert, *ouvr. cité,* p. 391-393.

7. Voir ma note au vers 105 du Chant II.

8. Voir ma note au vers 973 du Chant IV.

d'Apollonios. Enfin, comme Suidas fait mention d'un ὑπόμνημα sur Apollonios composé par Hypathia, laquelle était fille d'un certain Théon, Stender conjecture que le père d'Hypathia n'est autre que le Théon cité par le compilateur du *Laurentianus* parmi les Scoliastes originaux des *Argonautiques ;* il admet, en outre, que l'Apollonios dont Hypathia s'est occupée est Apollonios de Rhodes. Ces conjectures peuvent sembler ingénieuses, mais il est aussi difficile d'en admettre que d'en prouver la justesse.

Merkel, d'autre part, met avec assez de vraisemblance un certain Méthodios au nombre des premiers Scoliastes d'Apollonios. Le savant éditeur des *Argonautiques* fait remarquer, en effet, dans les *Prolegomena*[1] de son édition, que les auteurs de l'*Etymologicum magnum* citent souvent les scolies d'Apollonios ; en général, ces citations se rapportent mal aux scolies que nous connaissons : elles doivent avoir été faites d'après une recension antérieure à celle que le *Laurentianus* nous a transmise. Or, le principal rédacteur de l'*Etymologicum magnum* semble être un érudit nommé Méthodios, dont le nom se trouve, en effet, cité à la suite des remarques les plus importantes du recueil. Merkel est donc fondé, sinon à mettre Méthodios au nombre des Scoliastes primitifs, du moins à prétendre que ce

1. Pages LX et suivantes.

2. Scolies aux vers 156, 824 du Chant Ier ; 296 du Chant II. — Voir mes notes aux vers 156 du Ch. Ier et 296 du Ch. II.

3. Voir les *Fragmenta Historicorum Graecorum* (édit. Didot).

4. Voir *Pherecydis Fragmenta* e variis scriptoribus collegit, emendavit, illustravit... Fridericus Guilielmus Sturz. Editio altera, aucta et emendata

philologue reproduit, mieux que ne fait le compilateur du *Laurentianus*, la tradition des plus anciens Scoliastes des *Argonautiques*.

On le voit : pour être meilleure que la recension du *Parisinus*, celle du *Laurentianus* est encore fort sujette à caution. Si l'on admet que Lucillus, Sophocle et Théon étaient des philologues érudits et consciencieux, on doit reconnaître que le compilateur anonyme du *Laurentianus* a fort mal usé de leur travail original ; il l'a mutilé mal à propos, encombré d'inutiles interpolations, dénaturé par des changements de tout genre, accumulant les remarques ridicules, juxtaposant les observations contradictoires. Mais il a le mérite de nous donner des fragments d'auteurs anciens qui, sans lui, seraient restés inconnus : quelques vers d'Hésiode[2], beaucoup de fragments des historiens grecs perdus[3], une grande partie des renseignements mythologiques contenus dans ces livres de Phérécyde, qui seraient si utiles pour essayer une histoire de la science mythologique en Grèce entre l'époque d'Homère et d'Hésiode et celle d'Apollodore[4]. Enfin, il ne faut pas l'oublier, c'est grâce aux scolies du *Laurentianus* seules qu'« une indiscrétion de Mnaséas nous a révélé les noms mystiques de trois des Cabires de Samothrace »[5].

Lipsiae, sumtu Cnoblochii, CIↃ IↃ CCCXXIV. — Sur les 81 fragments de Phérécyde que Sturz a publiés, 33, et parmi eux quelques-uns des plus importants (voir, par exemple, mes notes aux vers 1091, 1392 et 1515 du Chant IV), lui ont été fournis par les scolies des *Argonautiques*.

5. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, 2e édition revue et corrigée, Paris, 1886, p. 271. — Voir ma note au vers 917 du Chant Ier.

Les parties essentielles de ces scolies méritaient donc d'être traduites. Mais elles ne pouvaient me servir uniquement pour établir le sens des passages difficiles du poème et pour en annoter l'ensemble.

J'ai donc eu recours aux éditions : celle de Merkel, dont je traduis le texte, a des notes excellentes mais trop rares; son commentaire est critique et non exégétique[1]. Brunck, le premier éditeur critique d'Apollonios, cite sept éditions des *Argonautiques* qui ont précédé la sienne : « Florentina, Aldina, Parisina, Brubachii, Basileensis, Stephani et Hoeltzlini *(sic)*[2]. » Toutes ces éditions sont difficiles à trouver, dit Brunck, et généralement mauvaises; mais la pire est celle de Hoelztlin : c'est la seule que je connaisse[3].

J'emprunte à Beck[4] les indications suivantes sur les premières éditions d'Apollonios :

L'édition princeps est la Florentine de 1496, qui contient les scolies en marge du texte[5].

La seconde est l'Aldine « Venetiis, in aedibus Aldi et Andreae soceri, mense aprili MDXXI ». C'est un petit in-8° qui contient le texte, puis les scolies. La Préface est due à Franciscus Asulanus qui dit avoir eu pour collaborateur Hercules Mantuanus.

1. Merkel a le mérite, peu commun dans l'Allemagne contemporaine, de ne pas injurier l'érudition française ; il ne l'attaque qu'une seule fois et, d'ailleurs, cette unique accusation tombe à faux. — Voir ma note au vers 945 du Chant IV.

2. Brunck, *édit. citée, Avis au Lecteur*, p. III.

3. APOLLONII RHODII ARGONAUTICORUM LIBRI IV ab Jeremia Hoelzlino in Latinum conversi ; commentario et notis, illustrati, emaculati ; scholiis ad carmina numerato additis concinnati. Commentarius in verborum et rerum

La troisième est l'édition parisienne de 1541, in-8°, sans scolies.

La quatrième est l'édition de Francfort, in-8° : « Francoforti (sic), ex officina Petri Brubachii. Anno Dom. MD.XLVI. » A la suite de l'exemplaire de Beck se trouvait un exemplaire de la première traduction latine des *Argonautiques :* « Apollonii Rhodii Argonauticorum libri quatuor nunc primum latinitate donati atque in lucem editi. Ioanne Hartungo interprete. Basileae M. D. L., mense Februario. »

La cinquième est l'édition de Bâle avec les scolies à la suite du texte, in-8°, 1572. Le même volume comprend une traduction en vers latins due à « Valentinus Rotmarus, Salisburgensis », et imprimée dès 1570.

La sixième est celle d'Henri Estienne, Genève, 1574, contenant, avant le texte dont la marge renferme les scolies, une préface où sont discutées plusieurs questions ayant trait aux scolies aussi bien qu'au poème, et, à la fin du volume, un certain nombre de conjectures.

Beck mentionne enfin une édition dont Brunck ne parlait pas : c'est le *Corpus Poetarum Graecorum*, Genève, 1606, in-folio, où Jacobus Lectius a inséré

Indicem contractus. Lugd. Batavorum ex Officina Elzeviriana. Anno CIƆ IƆC XLI. — Il faut remarquer que Brunck travestit en *Hoeltslinus* le nom de l'éditeur qui signe lui-même son *Epistola dedicatoria « Jeremias Hoelslin »*.

4. APOLLONII RHODII ARGONAUTICORUM LIBRI QUATUOR. Graece cum versione lat., scholiis grr., commentario, indicibus edidit Christianus Daniel Beckius. Volumen primum. Lipsiae, apud E. B. Schwickertum, CIƆ CCXCVII. *Praefatio*, p. XI et suiv.

5. Voir plus haut, p. XII.

le texte des *Argonautiques* avec l'interprétation latine de Hartung.

Brunck est très dur pour l'éditeur de Leyde; il parle avec mépris des *tenebrae Hoeltzlinianae*[1]; il est d'accord avec D. Ruhnken qui le qualifiait de *futilissimus hominum*, de *tetricus et ineptus Apollonii commentator;* il l'attaque sans cesse et ne loue de lui qu'une seule correction : « Quot culpas bona illa emendatio redemerit aliis decernendum relinquo[2] ! » Plus tard, Caussin, qui, semble-t-il, n'a pourtant le droit de mépriser personne, raille le fatras des notes d'Hoelzlin : « Il suffit de lire la première, dans laquelle il cite successivement les *Actes* des Apôtres, la comédie des *Grenouilles* d'Aristophane, le livre Ier des *Rois*, l'*Énéide* de Virgile, Oppien et plusieurs mots hébreux[3]. » Assurément, Hoelzlin explique souvent *obscurum per obscurius;* mais il s'est efforcé de donner une version latine meilleure que celle de ses prédécesseurs[4]. L'éditeur de Leyde est un *polymathe*, et l'on sait ce qui advient à un homme « que l'esprit de polymathie commence à agiter »[5]. Mais Caussin aurait pu lire les notes de Hoelzlin et consulter sa traduction latine; cela lui aurait évité quelques con-

1. Brunck, *édit. citée*, note au vers 1057 du Chant IV.

2. Brunck, *édit. citée*, note au vers 1500 du Chant IV. — Tout en jugeant cette correction de Hoelzlin admissible, Merkel ne l'adopte pas : « [IV,] 1501, μυρόμενοι· τὰ δὲ μῆλα : *Hoelzlinus, fort. recte.* »

3. Caussin, *ouvr. cité, Préface*, p. 27.

4. Hoelzlin, *édit citée, Epistola dedicatoria*, p. XII : « *Latinam interpretationem, qua vix insulsius quid editum putem, mea substituenda abolevi.* »

5. Malebranche, *Recherche de la vérité*, IV, 7.

tresens. Quant à moi, cette vieille interprétation et ces notes encombrées d'inutilités m'ont souvent servi.

J'ai également tiré quelque profit d'une édition que Brunck ne daigne pas compter au nombre de celles qui ont précédé la sienne : l'édition de Shaw[6]. Voici en quels termes il la juge : « *In editionum Apollonii censum referri non meretur Batavae repetitio, quae ante hos tres annos Oxonii prodiit cura Joannis Shaw, Artium magistri. Qui primam tantum praefationis paginam legerit, statim arbitratus fuerit, eximium forte in ceteris artibus Magistrum, in arte Graecos poetas edendi Shawium illum ne tironem quidem esse. De ejus in Apollonium meritis quid censeam in notis abunde declaravi*[7]. » En effet, les injures à l'adresse de Shaw abondent dans les notes de Brunck : si Hoelzlin était un Allemand peu érudit qu'on avait fait venir à Leyde pour être helléniste, *meliorum doctorum penuria*, — tout comme on avait fait venir Petit-Jean d'Amiens, pour être Suisse — Shaw, l'ignorant *magister Oxoniensis*, est, à en croire Brunck, le dernier des ignorants; il a déshonoré Apollonios : « *Dijudica an de literis bene meritus sit artium ille magister, quod tam putida versione Apollonium infamem fecerit*[8]*!* »

6. Apollonii Rhodii Argonauticorum libri quatuor. Edidit, nova fere interpretatione illustravit, priorum editorum notas praecipuas selegit, Sanctamandi nunquam prius editis nonnullas suas adjecit, nec non indices tres addidit Johannes Shaw, A. M., Coll. Beatae Mariae Magdalenae apud Oxonienses socius. Oxonii, e typographeo Clarendoniano, MDCCLXXVII. — 2 vol. gr. in-4°.

7. Brunck, *édit. citée*, *Avis au Lecteur*, p. IV.

8. Brunck, *édit. citée*, note au vers 1403 du Chant IV. — Jugé très sévèrement par un des collaborateurs de la *Bibliotheca Critica Amstelo-*

Le texte de Shaw n'est qu'une médiocre réimpression; sa traduction n'est pas aussi nouvelle qu'il le prétend; le choix des notes des éditeurs précédents n'est pas très heureux; celles qu'il a tirées de son fonds sont assez maigres. Toutefois son travail n'est pas sans utilité; il ne mérite pas toutes les lourdes railleries de Brunck.

Il est assez curieux que les principaux éditeurs des *Argonautiques* semblent, parmi tant de héros bienveillants et polis qu'Apollonios nous présente, avoir voulu choisir pour modèle Idas, qui fait tache au milieu des Argonautes. Comme le fils d'Aphareus, ils sont « irrités et injurieux »[1]. Ils montrent à l'endroit de leurs prédécesseurs la même férocité dont les guerriers, nés des dents du serpent, sont animés les uns contre les autres: « Quant aux guerriers, semblables à des chiens impétueux qui se sautent dessus mutuellement, ils se déchiraient en hurlant[2]. » Hoelzlin déchirait ses prédécesseurs qui avaient, dit-il, donné d'Apollonios une traduction latine insensée; Shaw déchirait Hoelzlin, dont il condamnait la traduction comme incompréhensible et les notes comme stupides. Brunck, plus tard, déchirait à la fois Hoelzlin et Shaw; Wellauer, qui a procuré une bonne édition d'Apollonios[3] quarante-

damensis (vol. 1, p. III. p. 113) qui lui reprochait de ne pas avoir consulté les travaux de Pierson, de Ruhnken, etc., Shaw donna, en 1779, en deux volumes in-8°, une nouvelle édition de ses *Argonautiques*, augmentée des remarques de ces érudits. Je ne connais pas ce dernier ouvrage qui, au dire de Flangini (voir plus loin, p. XXIV, note 3), ne constituait pas un progrès sérieux sur la première édition.

1. *Argonautiques*, Ch. Ier, v. 492.
2. *Argonautiques*, Ch. III, v. 1373-1374.

huit ans après celle de Brunck, épargne peu l'éditeur de 1780 et traite fort mal ceux qui ont réimprimé les *Argonautiques* entre 1780 et 1828.

Pour ce qui est de Brunck, il lui reproche d'avoir laissé subsister beaucoup de fautes et aussi d'en avoir ajouté beaucoup, de s'être laissé aller, malgré sa sagacité, à un goût démesuré pour les corrections, et d'avoir souvent gâté le texte par suite de la trop grande confiance qu'il accordait aux manuscrits dont il avait, le premier, fait la collation[4]. Les critiques de Wellauer sont justes : je n'ai pas à m'occuper du texte constitué par Brunck, puisque ma traduction est faite sur celui de Merkel; mais je dois remarquer que l'éditeur de 1780 veut corriger à tout prix, et que, dans bien des cas, le ton tranchant de la note est impuissant à justifier l'audace de la correction, qui y est plutôt imposée qu'indiquée. Très grossier à l'endroit de ses prédécesseurs, Brunck affecte la manière de Scaliger, traitant, comme lui, d'absurdes des leçons qu'il ne se donne pas la peine de comprendre[5]. D'autre part, les notes de l'édition de 1780 abondent en rapprochements précieux et en explications ingénieuses. Elles m'ont été très utiles pour comprendre et pour commenter les *Argonautiques*.

3. Voir p. XII, note 2.

4. Wellauer, *édit. citée*, *Praefatio*, pp. III-IV : « *Mendosa multa relicta, multa illata... Sagacissimus celeroquin poetarum emendator saepe tamen emendandi pruritu se ultra quam par erat, abripi passus est, saepe ex legibus metricis et grammaticis, a se ipso perperam scriptis, locos sanissimos corrupit, saepe codicibus suis propterea, quod a se primum collati erant, nimiam fidem habuit.* »

5. Voir, par exemple, ma note au vers 1521 du Chant IV.

Wellauer insiste peu sur les sucesseurs de Brunck : « *Quum enim tres post Brunckium exorti sint Apollonii editores, Flanginius, Beckius, Hoerstelius, omnes novis ad textum emendandum copiis instructi, nullus tamen eorum iis uti aut potuit, aut voluit.* » De ces trois éditeurs, c'est le dernier, Hoerstel, que Wellauer traite le plus durement : « *Hoerstelium plane silentio praeterire licet quem ligna potius scindere quam Apollonium edere oportebat*[1]. » Boileau disait avec plus d'atticisme :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Je n'ai pu me procurer l'édition d'Hoerstel, qui, au dire de Weichert[2], ne serait pas sans mérite.

Quant à la publication de Flangini, c'est une monumentale édition *variorum* qui comprend une traduction en vers italiens en regard du texte de Brunck, avec des notes abondantes au bas des pages et des *Observazioni* très développées à la suite de chaque Chant[3]. Elle m'a assez souvent servi pour la rédaction de mes notes.

J'ai déjà cité l'édition de Beck[4] : je lui dois les renseignements que j'ai donnés sur les premières éditions. La Préface de l'éditeur de 1797 est surtout

1. Wellauer, *édit. citée*, *Praefatio*, p. III et IV.

2. Weichert, *ouvr. cité*, p. 422 : « Nicht ohne Verdienst ist die Ausgabe von Hörstel, Braunschweig, 1807, in-8°. »

3. L'ARGONAUTICA DI APOLLONIO RODIO, tradotta, ed illustrata. Tomo primo. In Roma MDCCXCI. — Tomo secondo. In Roma MDCCXCIV. [Deux vol. in-4° de XL-434 et XXVIII-532 pages.] C'est aux pages XX-XXI de la *Préface* du premier volume que se trouve l'opinion de Flangini sur la deuxième édition de Shaw, opinion que j'ai citée, note 8 de la page XXI.

4. Voir la note 4 de la page XIX.

consacrée à des renseignements bibliographiques : plus de six pages (pp. XVIII-XXIV) sont employées à une minutieuse description de l'édition de Flangini. Beck expose aussi le plan de l'ouvrage qu'il publie lui-même : son texte est à peu près celui de Brunck, son interprétation latine, une refonte de celle de Shaw; son *Index verborum* est celui du même Shaw corrigé, complété et disposé dans un meilleur ordre. Enfin, un second volume devait contenir les scolies et un double commentaire critique et explicatif : ce second volume n'a jamais été publié. La traduction latine de Beck m'a souvent servi.

Wellauer ne cite pas l'édition de Schaefer, dont j'ai déjà parlé à propos des scolies[5] et qui ne pouvait m'être d'aucune utilité, puisqu'elle ne donne qu'une simple réimpression du texte et des notes de Brunck. L'édition même de Wellauer[6], qui corrige avec raison et dans bien des endroits le texte de Brunck, m'a été utile, surtout par ses notes abondantes qui fixent avec précision le sens de beaucoup de passages difficiles. Elles donnent aussi de nombreux extraits de la dissertation de Ruhnken sur Apollonios, que je n'ai pu me procurer[7].

On trouvera assez fréquemment dans mes notes

5. Voir p. XII, note 1.
6. Voir p. XII, note 2.
7. Dav. Ruhnken, *Epistola critica in Callimachum et Apollonium Rhodium*, Leidae, 1752. — Je ne connais que de nom les dissertations suivantes : J. F. Facius, *Epistola critica in aliquot Orphei et Apollonii Rhodii loca*, Erlangae, 1772; Spitzner, *Observationes criticae in Apollonii Rhodii Argonautica*, Wittembergae, 1810. — J'ai pu, du moins, consulter le précieux travail de Gerhard : *Lectiones Apollonianae*, scripsit Eduardus Gerhardus. Lipsiae apud Gerhardum Fleischerum Iun., 1816.

des citations de F. Dübner qui n'a publié cependant ni édition d'Apollonios ni dissertation sur les *Argonautiques*. Ce sont des remarques inédites dont je dois communication à l'obligeance de M. Dezeimeris. Dübner devait donner dans la collection Didot une recension des scolies qui n'a jamais paru : M. Dezeimeris possède la mise en pages des scolies parisiennes sur les vers 1-224 du Chant I[er] corrigées de la main de Dübner. Le savant philologue avait sans doute commencé par revoir le texte avant de s'occuper des scolies; car M. Dezeimeris m'a confié un exemplaire interfolié de l'édition Tauchnitz d'Apollonios (Lipsiae, 1819) dont les feuilles blanches, aussi bien que les marges du texte imprimé, sont couvertes de notes critiques et explicatives rédigées par Dübner tantôt en latin, tantôt en allemand. J'ai usé de ces notes avec la plus grande réserve; d'abord, elles sont très souvent illisibles; ensuite, il y a, semble-t-il, quelque inutilité et même quelque indélicatesse à publier des notes qui ont été rédigées pour un usage personnel et qui n'étaient pas destinées à la publicité. Ici Dübner copie ou résume les remarques de ses prédécesseurs; là, il écrit des observations sans utilité ou sans valeur qu'il aurait évidemment fait disparaître s'il avait imprimé son travail. Il est à regretter que le

1. *Hesiodi Carmina, Apollonii Argonautica*... Graece et latine cum indicibus nominum et rerum edidit F. S. Lehrs... Parisiis, Editore Ambrosio Firmin Didot... MDCCCXL.

2. Lehrs, *édit. citée*, *Praefatio*, pp. VI-VII.

3. Lehrs, *édit. citée*, *Praefatio*, p. XV : « Indicibus nominum et rerum, *quos singulis auctoribus subiunximus locupletissimos, lectorum commodo*

commentaire ébauché et la recension des scolies, dont l'impression était commencée, n'aient pas paru. Il est encore plus regrettable que l'édition d'Apollonios dans la collection Didot n'ait pas été confiée à Dübner, plutôt que d'être abandonnée à Lehrs, dont le travail est absolument sans valeur[1]. L'éditeur de l'Apollonios-Didot reconnaît qu'il a presque toujours suivi le texte de Wellauer[2]; mais il ne dit pas qu'il a reproduit à peu près textuellement la version latine de Beck, et il surfait singulièrement le mérite de son *Index nominum et rerum*[3]. Plusieurs noms propres sont omis[4]; quelques confusions géographiques sont étranges[5]. Enfin, dans le texte, comme dans la traduction et dans l'Index, les fautes d'impression abondent : cette édition, on le voit, n'a pu m'être d'aucune utilité.

Depuis Merkel, le texte d'Apollonios n'a fourni la matière d'aucune édition ni d'aucun travail d'ensemble. Le seul ouvrage magistral qui ait été consacré à la poésie alexandrine, le beau livre de M. Couat[6], indispensable pour quiconque essaie une étude sur quelque poète du Musée, ne pouvait me donner grand secours pour le détail des notes. Quant aux morceaux des *Argonautiques* traduits dans le chapitre de la *Poésie Alexandrine* qui est

nos optime consuluisse eorumque approbationem meruisse confidimus. »

4. Il suffit de citer l'omission des noms suivants : Γεραιστός, III, 1240; Ἐρυβώτης, I, 71 ; Θέμις, IV, 800 ; Κάλπης, II, 659 ; Ὀτρηρή, II, 387, etc.

5. Voir, par exemple, ma note au v. 131 du Ch. IV.

6. *La Poésie Alexandrine sous les trois premiers Ptolémées*, Paris, 1882.

consacré à l'étude d'Apollonios, j'ai évité de reproduire le travail de M. Couat : le lecteur y perdra, mais je crois que l'unité de la traduction y gagne.

J'ai usé assez souvent des remarques sur Apollonios rédigées par H. van Herwerden[1]. Je dois une des rares corrections que j'ai apportées au texte de Merkel à un article de mon ancien maître de conférences à l'Ecole Normale, M. H. Weil[2].

Quant aux notes qui forment plus de la moitié de ce volume, le lecteur reconnaîtra que je ne les ai pas seulement empruntées aux scolies, aux éditions et aux travaux critiques qui viennent d'être énumérés. Pour la mythologie, on verra cités à chaque page, à côté de la *Bibliothèque* d'Apollodore, les ouvrages contemporains de Preller et de Decharme. Pour l'histoire, qui, dans un commentaire des *Argonautiques*, se confond généralement avec la mythologie, les *Fragmenta Historicorum Graecorum* de la collection Didot ont été mis le plus souvent à contribution.

L'œuvre célèbre de Strabon a été la base de mes notes géographiques ; j'ai aussi beaucoup emprunté pour le commentaire de la navigation des Argonautes sur le Pont-Euxin aux divers *Périples* de la Mer Noire insérés dans les *Geographici Minores* de la collection Didot.

Je dois enfin une mention toute spéciale à l'excellente étude de M. Cartault, *la Trière Athénienne*, qui

1. H. van Herwerden, *ad Apollonii Argonautica* (*Mnemosyne*, 1883).
2. H. Weil, *Revue de Philologie*, année et tome XI, 1887, p. 5 et suiv. — Voir ma note au vers 745 du Chant III.
3. Voir mes notes aux vers 368-370, 393, 566, 723 du Chant Ier, etc.

m'a servi aussi bien à expliquer les termes nautiques, si fréquents dans le poème d'Apollonios, qu'à compléter les renseignements et à corriger les erreurs du Scoliaste. Le travail de M. Vars, *l'Art nautique dans l'Antiquité*, m'a été beaucoup moins utile. M. Vars cite souvent Apollonios, d'ailleurs sans exactitude, et ses explications sont en général inadmissibles[3].

Mon livre se termine par deux Index qui occupent plus de soixante-six pages à deux colonnes. Le premier contient près de huit cent cinquante noms propres qui se trouvent à la fois dans le texte et dans les notes; le second, plus d'un millier de noms mythologiques, historiques et géographiques qui ne sont cités que dans les notes. La confection de ces deux Index a été très laborieuse; je n'ose affirmer qu'ils soient complets : ils pourront servir du moins à contrôler les contresens de ma traduction et les erreurs de mes notes[4].

Je n'ai pas jugé utile de faire un Index des auteurs cités, qui aurait demandé un grand nombre de pages et offert peu d'utilité. Il m'aurait d'ailleurs fallu mentionner Alfred de Musset (dont il est question incidemment dans la note au vers 65 du Chant Ier) à côté de Phérécyde ou de Mnaséas : cette disparate entre des noms si divers donnerait, semble-t-il, un caractère peu scientifique à un catalogue qui les rapprocherait.

4. Dans le second Index, je cite bien les personnages de l'épopée et de la tragédie qui ont une existence historique ou mythologique : mais j'ai laissé de côté les noms de fantaisie : par exemple, le *Thrason* de Térence, dont il est question dans la note au vers 188 du Chant III.

Tels sont le plan et le contenu de ce volume qui m'a coûté beaucoup de temps et de travail. J'espère que ce temps n'a pas été tout à fait perdu et que ce travail ne sera pas absolument inutile. Je ne me suis pas laissé décourager par l'assertion pessimiste de Brunck : non, il vaut mieux connaître les auteurs grecs par une traduction consciencieuse que de les ignorer tout à fait. Les poètes alexandrins surtout méritent l'intérêt des lecteurs français. M. Couat a écrit sa *Poésie Alexandrine* pour répondre à l'appel déjà lointain de Sainte-Beuve, qui, en 1843, dans un article fameux de la *Revue des Deux-Mondes*, signalait à l'attention des travailleurs et du public français cette poésie si intéressante et si peu connue [1]. Je publie cette traduction, à mon tour, dans l'espoir de faire relire à ceux qui savent le grec le texte que j'ai essayé de traduire et de faire connaître à la partie du grand public qui se soucie de littérature un poème ancien digne de prendre place à côté des œuvres de notre siècle et capable d'être compris par les hommes de notre temps [2].

M. Couat a parfaitement démontré que les Alexandrins sont les précurseurs de notre Art moderne. Je renvoie le lecteur à la *Conclusion* de la *Poésie Alexandrine* en me bornant à en citer les dernières lignes : « Nous ne pouvons lire les Alexandrins sans faire un retour sur nous-mêmes, et, peut-être, par l'effet de certaines sympathies intellectuelles, sommes-nous

1. Couat, *ouvr. cité*. Préface, p. XIII.

2. En même temps que cette édition, il en paraît une autre qui ne contient, avec une Préface différente, que la traduction, sans les notes et

plus capables qu'on ne l'était autrefois de les comprendre. » Apollonios, en particulier, nous fait souvent penser aux meilleurs de nos poètes et de nos romanciers. L'analyse psychologique des passions, inconnue à l'épopée homérique et entrevue par la tragédie d'Euripide, est chez Apollonios aussi subtile parfois que chez Paul Bourget. Notre poète aime, comme François Coppée, à s'intéresser aux humbles et aux petits; il se complaît aux *Intimités*, aux tableaux d'intérieurs modestes; et, en même temps, quelques-unes de ses descriptions épiques ont la largeur des tableaux de Leconte de l'Isle. Il a su, dans ses *Argonautiques*, « mettre la grande monotonie de la mer[3], » dont l'auteur de *Mon frère Yves* et de *Pêcheur d'Islande* nous laisse une impression inoubliable. Enfin et surtout, Apollonios est pénétré de cette mélancolie, parfois pessimiste, qui fait de lui un précurseur et un inspirateur de la poésie virgilienne et de celle de notre temps.

Le poète des *Argonautiques* s'intéresse à tous ces jeunes héros morts avant le temps, Canthos, Cyzicos, Idmon, Tiphys. Des circonstances particulières m'ont fait apprécier d'une manière toute spéciale cette sympathie d'Apollonios pour ceux qui meurent jeunes. C'est au moment de la mort de mon fraternel ami d'enfance, Émile Soulé, à la chère mémoire de qui ce livre est dédié, que j'ai commencé à revoir ma traduction; et je termine cette

les Index. Celle-là est plus spécialement destinée aux élèves de nos Lycées et de nos Collèges et aux gens du monde.

3. Pierre Loti, Préface de *Mon frère Yves*.

préface le lendemain du jour où nous avons conduit à sa dernière demeure notre bien-aimé collègue de la Faculté des lettres, Charles Cucuel, enlevé, comme Soulé, par une de ces atteintes subites et inattendues qui déconcertent la science et désolent l'affection. « O père Zeus, un grand étonnement trouble mon âme : ce n'est donc pas seulement par des maladies ou des blessures que la mort vient vers nous; un ennemi peut aussi nous atteindre de loin! » (*Argon.*, Ch. IV, v. 1673-1675.)

H. DE LA VILLE DE MIRMONT.

BORDEAUX, *27 novembre 1891.*



LES

ARGONAUTIQUES

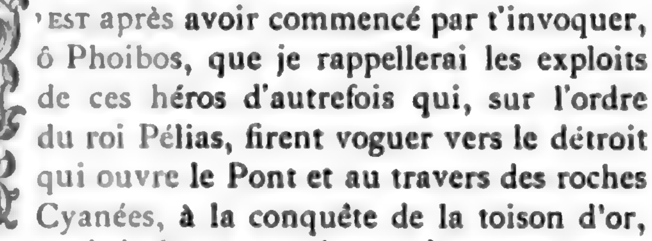


CHANT PREMIER

SOMMAIRE

Invocation à Phoibos (1-4). — Causes de l'expédition ; construction du navire (5-22). — Catalogue des Argonautes : Orphée (23-34). — Astérion (35-39). — Polyphémos (40-44). — Iphiclos (45-48). — Admète (49-50). — Érytos, Échion et Aithalidès (51-56). — Coronos (57-64). — Mopsos (65-66). — Eurydamas (67-68). — Ménoitios (69-70). — Eurytion, Erybotès, Oileus (71-76). — Canthos (77-85). — Clytios et Iphitos (86-89). — Télamon et Pélée (90-94). — Boutès et Phaléros (95-100). — Absence de Thésée (101-104). — Tiphys (105-114). — Phlias (115-117). — Talaos, Arèios, Léodocos (118-121). — Héraclès et Hylas (122-132). — Nauplios (133-138). — Idmon (139-145). — Castor et Pollux (146-150). — Lyncée et Idas (151-155). — Périclyménos (156-160). — Amphidamas, Céphens et Ancaios (161-171). — Augéiès (172-175). — Astérios et Amphion (176-178). — Euphémos (179-184). — Erginos et Ancaios (185-189). — Méléagros, Laocoon et Iphiclos (190-201). — Palaimonios (202-206). — Iphitos (207-210). — Zétès et Calaïs (211-223). — Acastos et Argos (224-227). — Pourquoi on désigne les Argonautes sous le nom de Minyens (228-233). — Marche des héros vers le port. Réflexions de la foule, émotion des femmes. Adieux d'Alcimédé et de Jason. Plaintes de la mère et réponse du fils (234-305). — Marche de Jason vers le navire (306-316). — Arrivée d'Acastos et d'Argos (317-330). — Discours de Jason (331-340). — Jason élu chef (341-362). — Préparatifs de départ (363-401). — Autel et prière à Apollon (402-424). — Sacrifice et prédiction d'Idmon (425-447). — Le festin ; insolences d'Idas (448-495). — Chant d'Orphée (496-518). — Le départ (519-558). — Le navire double le cap Tisée (559-579). — Voyage jusqu'à Lemnos : le promontoire Sépias, Sciathos, Peirésies et Magnésa, le tombeau de Dolops, le fleuve Amyros, le mont Athos (580-608). — Retour sur l'histoire des femmes de Lemnos ; arrivée des Argonautes à Lemnos (609-639). — Aithalidès est député à Hypsipylé ; elle réunit les femmes au conseil (640-656). — Discours d'Hypsipylé (657-666). — Discours de Polyxo (667-696). — Iphinoé envoyée en ambassade aux Argonautes (697-720). — Départ de Jason pour la ville ; description de son manteau (721-729). — Les Cyclopes (730-734). — La fondation de Thèbes par Amphion et Zéthos (735-741). — Cythéréia tenant le bouclier d'Arès (742-746). — Les Téléboens et les fils d'Électryon (747-751). — Lutte de Pélops et d'Oinomaos (752-758). — Apollon châtiant Tityos (759-762). — Phrixos et le bélier (763-767). — Marche de Jason vers la ville ; son entrée au palais d'Hypsipylé (768-792). — Discours mensonger d'Hypsipylé (793-833). — Les Argonautes, excepté Héraclès et quelques héros, s'installent dans la ville d'Hypsipylé (834-860). — Héraclès, par ses reproches, décide les Argonautes à quitter l'île (861-874). — Douleur des femmes de Lemnos (875-885). — Adieux de Jason et d'Hypsipylé (886-909). — Départ de Lemnos ; arrivée à Samothrace (910-921). — Navigation de Samothrace à la Propontide (922-935). — Arrivée chez les Dolions (936-960). —

Réception amicale des Argonautes par Cyzicos (961-988). — Combat contre les géants (989-1011). — Départ des Argonautes. La tempête les force de revenir chez les Dolions. Lutte pendant la nuit; mort de Cyzicos et honneurs qui lui sont rendus (1012-1077). — Tempête; présage de calme interprété par Mopsos (1078-1102). — Sacrifice à Rhéa sur le Dindymos et départ de Cyzique (1103-1152). — Après une rapide traversée où Héraclès brise sa rame, les héros arrivent vers le soir chez les Mysiens; préparatifs pour la nuit (1153-1186). — Héraclès va dans les bois se faire une rame (1187-1206). — Enlèvement d'Hylas par les Nymphes (1207-1239). — Polyphémos annonce à Héraclès la disparition d'Hylas (1240-1260). — Héraclès, désespéré, part à sa recherche (1261-1272). — Tiphys lève l'ancre; une fois en mer, les héros s'aperçoivent de l'absence d'Héraclès et de Polyphémos; reproches de Télamon à Jason (1273-1295). — Opposition faite à Télamon par les fils de Borée (1296-1309). — Prédiction du dieu marin Glaucos (1310-1328). — Excuses de Télamon à Jason et réponse de l'Aisonide (1329-1344). — Renseignements donnés par le poète sur le sort de Polyphémos et d'Héraclès (1345-1357). — Le navire aborde au rivage des Bébryces (1358-1362).

Vers 1-4. C'est après avoir commencé par t'invoquer, ô Phoibos, que je rappellerai les exploits de ces héros d'autrefois qui, sur l'ordre du roi Pélias, firent voguer vers le détroit qui ouvre le Pont et au travers des roches Cyanées, à la conquête de la toison d'or, le navire Argo, muni de bancs nombreux de rameurs.

V. 5-22. Car voici l'oracle que Pélias avait entendu : un jour, un destin terrible lui serait réservé par le fait d'un homme qu'il aurait vu sortir du milieu de la foule, chaussé d'un seul brodequin; il serait victime des desseins de cet homme. Peu de temps après, et suivant cet oracle véridique, Jason traversait à pied le courant de l'Anauros, que les tempêtes de l'hiver avaient grossi. Il put sauver de la bourbe l'un de ses brodequins, mais l'autre resta au fond, retenu dans le sol que recouvraient les eaux débordées. Sans s'en inquiéter, il vint auprès de Pélias, pour prendre part à un festin que le roi offrait au père Poseidon et aux autres dieux; quant à Héra Pélasgienne, il ne s'en souciait pas. Dès que Pélias vit Jason, il pensa à l'oracle : alors il prépara au héros le travail d'une navigation pleine de dangers, dans l'espoir que, soit sur la mer, soit parmi les hommes étrangers, il perdrait toute chance de retour.

Quant au navire, les anciens aèdes chantent qu'il fut

construit par Argos, sur les conseils d'Athéné. Pour moi, je vais dire la race et le nom des héros, leurs voyages sur la mer immense, toutes leurs actions dans leurs courses errantes. Que les Muses soient les inspiratrices de mon chant!

D'abord, nous rappellerons Orphée : autrefois, dit-on, V. 23-34.
Calliopé elle-même, unie au Thrace Oiagros, l'enfanta auprès des hauteurs de Pimpléa. On raconte qu'il charmait, au son de ses chants, les durs rochers des montagnes et les cours des fleuves. Et les chênes sauvages, qui attestent encore aujourd'hui le pouvoir de ses accents, les chênes qui poussent vigoureux le long du rivage thrace, à Zôné, sont venus s'avançant à sa suite en rangs nombreux, amenés bien loin par le charme de sa phorminx, depuis les hauteurs du Piéros. Tel était Orphée, roi de la Piérie Bistonienne, quand l'Aisonide, par déférence pour les conseils de Chiron, l'accueillit comme auxiliaire secourable à ses travaux.

Astérion, lui, vint de son propre mouvement; Astérion que V. 35-39.
Cométès engendra auprès des eaux de l'Apidanos aux flots tournoyants. Cométès habitait Peirésies, non loin du mont Phylléios, à l'endroit où le grand Apidanos et le divin Énipeus, deux fleuves qui viennent de loin, se rejoignent et n'en forment plus qu'un.

Après ces deux héros, l'Eilatide Polyphémos arrivait, V. 40-44.
ayant quitté Larissa; c'est lui qui autrefois avait combattu au nombre des robustes Lapithes, lorsque les Lapithes s'étaient armés contre les Centaures. Il était jeune alors : maintenant ses membres s'appesantissaient déjà, mais son cœur restait toujours digne d'Arès, comme autrefois.

Et, à Phylacé, Iphiclos n'était pas resté longtemps en V. 45-48.
arrière. C'était le frère de la mère de l'Aisonide; car Aison avait épousé sa sœur, la Phylacéide Alcimédé. L'alliance de sa sœur, sa parenté avec Jason, le poussaient à s'associer à la troupe des héros.

Et Admète, roi de Phères, qui abonde en beaux agneaux, V. 49-50.
ne restait pas non plus dans sa ville, au pied des hauteurs du mont Chalcodonion.

V. 51-56. Ils ne restaient pas non plus à Alopé les fils d'Hermès, riches en champs de blé, Érytos et Échion, tous deux habiles en ruses. Un troisième frère vint les rejoindre à leur départ, Aithalidès; auprès du courant de l'Amphrysos, la fille de Myrmidon, la Phthienne Eupoléméia l'avait enfanté. Quant aux deux autres, ils étaient nés d'Antianéiré, la fille de Ménétos.

V. 57-64. Il vint aussi, ayant quitté l'opulente Gyrtone, Coronos, fils de Caineus. Certes il était brave, mais il ne surpassait pas son père : car les aèdes chantent que Caineus, vivant encore, disparut sous les coups des Centaures; d'abord, seul, sans l'aide des autres héros, il les chassa; mais eux revinrent à la charge et se jetèrent sur lui : ils ne purent ni le faire plier, ni le tuer. Inébranlable, toujours droit, il descendit au fond de l'abîme souterrain, terriblement frappé à coups de solides sapins.

V. 65-66. Il vint aussi le Titarésien Mopsos, que le fils de Létô instruisit entre tous dans la divination par le moyen des oiseaux.

V. 67-68. Puis, Eurydamas, fils de Ctiménos; il habitait, près du lac Xynias, Ctiméné, ville des Dolopes.

V. 69-70. Actor envoya d'Opous son fils Ménoitios, pour qu'il naviguât avec les héros.

V. 71-76. Eurytion et le vigoureux Érybotès venaient ensuite; ils étaient fils, l'un de Téléon, l'autre d'Iros, fils d'Actor. L'illustre Érybotès, en effet, était fils de Téléon, et Eurytion, d'Iros. Avec eux venait un troisième héros, Oileus, éminent par son courage, très habile à s'élancer par derrière sur les ennemis, au moment où ils commencent à faire plier les phalanges.

V. 77-85. D'autre part, Canthos vint d'Eubée, envoyé de son plein gré par Canéthos, fils d'Abas : et cependant il ne devait pas rentrer à Cérinthos, de retour de l'expédition; car c'était le destin que lui et Mopsos, habile à la divination, périraient errants aux confins de la Libye. En effet, il n'est pas pour les hommes de malheur si lointain qu'il ne puisse les atteindre : ainsi tous les deux sont ensevelis en Libye, et

de la Libye au pays des Colchiens, la distance est égale à celle que le soleil voit entre son lever et son coucher.

Après lui venaient ensemble Clytios et Iphitos, chefs V. 86-89.
d'Oichalié, fils du cruel Eurytos, d'Eurytos à qui le dieu qui lance au loin les traits, donna un arc; mais il ne profita pas de ce présent; car, de lui-même, il entra en lutte avec celui qui le lui avait fait.

Après eux vinrent les Aiacides; mais ils n'arrivaient pas V. 90-94.
ensemble et n'étaient pas partis du même endroit; car, chacun de son côté, ils étaient allés en exil loin d'Aiginé, après avoir tué leur frère Phocos, sans le vouloir. Télamon se fixa dans l'île Attique, et Pélée établit sa demeure en Phthie, bien loin de son frère.

Après eux, de Cécropie vint Boutès, cher à Arès, fils du V. 95-100.
courageux Téléon; puis Phaléros, habile à manier la lance. C'est Alcon, son père, qui le fit partir; et cependant il n'avait pas d'autres fils de sa vieillesse pour prendre soin de ses jours. Mais, quoique ce fût l'enfant né dans son âge avancé, le seul qu'il eût, il l'envoya, pour qu'il se distinguât parmi les héros audacieux.

Mais Thésée, illustre parmi tous les Érechtides, était V. 101-104.
retenu sous la terre Tainarienne par des liens terribles, lui qui avait suivi Peirithoos dans une voie commune. Il est certain que Peirithoos et lui auraient rendu bien plus facile à tous l'issue de l'expédition.

L'Agniade Tiphys quitta le dême Thespien de Sipha; il V. 105-114.
était habile, soit à prévoir le moment où vont se soulever les flots de la vaste mer, soit à présager les tempêtes des vents, et à diriger la navigation en se fixant sur le soleil et la Grande-Ourse. C'est la déesse Tritonide, Athéné elle-même, qui l'envoya se joindre aux héros. Il arriva alors qu'on souhaitait sa venue. [C'est elle, en effet, qui fabriqua le navire rapide et, avec elle, l'Arestoride Argos, aidé de ses conseils. Aussi fut-il supérieur à tous les navires qui jamais ont éprouvé la mer par le mouvement des rames.]

Et Phlias, après ceux-ci, venait d'Araithyréa, où il habi- V. 115-117.

tait, très riche par la volonté de Dionysos son père, auprès des sources de l'Asopos.

V. 118-121. D'Argos, vinrent Talaos et Aréios, fils tous deux de Bias, et le courageux Léodocos, eux qu'enfanta la Néléide Péro : à cause d'elle, l'Aiolide Mélampous dut subir de terribles épreuves dans les étables d'Iphiclos.

V. 122-132. Nous n'avons pas entendu dire que la force du magnanime Héraclès ait trompé l'attente de l'Aisonide. Loin de là, dès qu'il apprit la nouvelle que les héros se rassemblaient, — il arrivait à peine d'Arcadie à Argos Lyrcéienne, ayant suivi jusqu'au bout le chemin le long duquel il portait vivant le sanglier qui paissait dans les vallées du Lampéia, auprès du vaste marais d'Érymanthos; à l'entrée de l'agora de Mycènes, il déchargea de ses fortes épaules le monstre enveloppé de liens, — et par sa propre volonté, sans l'ordre d'Eurysthée, il s'élança. Avec lui venait Hylas, son bon compagnon, encore dans la première jeunesse, porteur de ses flèches et gardien de son arc.

V. 133-138. Après lui, arriva un descendant du divin Danaos, Nauplios : c'était le fils du Naubolide Clytonéos; or, Naubolos était fils de Lernos; or nous savons que Lernos était le fils du Naupliade Proitos; et jadis, la jeune Danaïde Amymoné, unie à Poseidon, lui avait enfanté ce Nauplios qui l'emportait sur tous dans l'art de la navigation.

V. 139-145. Idmon vint le dernier de tous ceux qui habitaient Argos; les présages donnés par les oiseaux lui avaient appris sa destinée : mais il vint, craignant que le peuple ne traitât avec mépris sa bonne renommée. Il n'était pas le vrai fils d'Abas; quoiqu'il fût compté parmi les nobles Aiolides, il avait été engendré par le fils de Létô, qui lui enseigna l'art de prédire l'avenir, d'observer les oiseaux, et de tirer des présages des entrailles brûlées des victimes.

V. 146-150. Et l'Étolienne Léda envoya le courageux Pollux [1] et

1. *Polydeucès* est connu sous le nom latinisé de *Pollux*, que l'usage nous force de conserver.

Castor, habile conducteur de chevaux aux pieds rapides : ils venaient de Sparte. C'est dans le palais de Tyndare qu'elle eut d'un seul enfantement ces deux fils bien-aimés; elle était pleine de confiance quand ils partirent, car ses pensées étaient dignes d'une épouse de Zeus.

Les Apharétiades, Lyncée et le violent Idas, partirent V. 151-155. d'Aréné; ils étaient tous les deux sûrs d'eux-mêmes, et fiers de leur grande force, et Lyncée était doué d'yeux si perçants que, si la renommée est véridique, il pouvait porter facilement ses regards même à l'intérieur de la terre.

En même temps, le Néléien Périclyménos se prépara à V. 156-160. partir; c'était le plus âgé des enfants du divin Nélée qui naquirent à Pylos; Poseidon lui avait donné une force sans limites et permis de prendre, au milieu des périls de la mêlée, toute forme qu'il souhaiterait d'avoir en combattant.

Amphidamas et Cépheus venaient d'Arcadie; habitants de V. 161-171. Tégée et de tout l'héritage d'Aphéidas, ils étaient fils tous deux d'Aléos. Un troisième héros suivait leur marche, Ancaios, envoyé par son père Lycourgos, frère aîné d'Amphidamas et de Cépheus. Mais lui, comme Aléos devenait déjà vieux, il était resté à la ville pour prendre soin de lui, et il avait donné à ses deux frères son fils pour compagnon. Celui-ci arriva dans une peau d'ourse du Ménale, et brandissant de sa main droite une grande hache à deux tranchants. Car toutes les armes, son grand-père Aléos les avait cachées au fond du grenier, cherchant tous les moyens de l'empêcher de partir.

Augéiès vint aussi; la renommée le disait fils d'Hélios; V. 172-175. glorieux de sa fortune, il commandait aux hommes de l'Élide. Un grand désir le prit de voir la terre de Colchide, et Aiétès lui-même, le roi des Colchiens.

Astérios et Amphion, fils d'Hypérasios, vinrent de Pellène V. 176-178. en Achaïe, ville que le père de leur père, Pellès, avait autrefois bâtie sur les falaises sourcilleuses de l'Aigialos.

Après eux arrivait Euphémos, parti de Tainaros, lui le V. 179-184. plus rapide des hommes, qu'enfanta à Poseidon Europé, fille

du très vigoureux Tityos : cet homme courait même sur les flots gonflés de la mer azurée sans y baigner ses pieds agiles ; il en mouillait à peine la pointe, quand il se faisait supporter par cette route liquide.

V. 185-189. Deux autres fils de Poseidon vinrent aussi : l'un, Erginos, qui abandonnait la ville de l'illustre Milétos ; l'autre, le très vigoureux Ancaios, qui venait de Parthénia, demeure d'Héra Imbrasienne. Tous deux étaient habiles et glorieux de leur habileté, soit dans l'art de la navigation, soit dans les travaux d'Arès.

V. 190-201. Après ceux-ci arriva, parti de Calydon, le fils d'Oineus, le courageux Méléagros ; avec lui, Laocoon, frère d'Oineus, mais non de la même mère. Une femme esclave l'avait enfanté ; il était déjà assez âgé, et Oineus l'envoyait pour diriger son fils. C'est ainsi que Méléagros, encore adolescent, pénétrait dans la magnanime compagnie des héros. Aucun d'eux, je crois, excepté Héraclès, ne se serait joint à l'expédition, supérieur à lui, si, restant dans sa patrie, il avait été encore élevé, ne fût-ce qu'une seule année, parmi les Étoliens. D'autre part, son oncle maternel l'accompagna dans le même voyage. C'était un homme habile à combattre avec la lance et aussi de pied ferme, le Thestiade Iphiclos.

V. 202-206. En même temps, vint Palaimonios, fils de Lernos Olénien. Il n'était fils de Lernos que de nom ; son père par le sang était Héphaistos. Aussi était-il infirme d'un pied ; mais personne n'aurait osé adresser un reproche à la vigueur de son corps, car on le comptait parmi tous ces chefs qui devaient accroître la gloire de Jason.

V. 207-210. Du pays des Phocéens vint Iphitos, né de Naubolos, fils d'Ornytos. Auparavant, quand Jason était allé consulter l'oracle à Pytho, au sujet de son expédition, il avait été son hôte et l'avait alors reçu dans son palais.

V. 211-223. Les fils de Borée, Zétès et Calaïs, vinrent aussi, eux qu'autrefois l'Érechthéide Oréithyia enfanta à Borée au fond de la Thrace, où l'hiver est rigoureux. C'est là que le Thrace Borée l'avait enlevée loin de Cécropie, alors qu'elle tournait

dans un chœur de danse auprès de l'Ilissos. Il l'amena bien loin, au lieu que l'on appelle le « rocher de Sarpédon », près du cours du fleuve Erginos. C'est là qu'il la posséda, après l'avoir cachée dans des nuages sombres. Ses deux fils s'élevaient du sol en agitant au bout et de chaque côté des pieds des ailes noires — c'était grand'merveille de les voir! — des ailes noires, où brillaient des écailles d'or. Venant du haut de la tête, entourant leurs épaules, et tombant de tous côtés sur leur cou, leur chevelure azurée flottait avec le vent.

Le fils du puissant Pélias lui-même, Acastos, ne désirait V. 224-227. certes pas demeurer dans le palais de son père; Argos non plus, qui avait travaillé sous les ordres de la déesse Athéné. Loin de là, ils allaient tous les deux s'adjoindre à la troupe des héros.

Tel était le nombre de ceux qui s'assemblèrent pour aider V. 228-233. Jason. Les peuples voisins les désignaient tous sous le nom de Minyens, car la plupart et les meilleurs d'entre eux pouvaient se glorifier d'être du sang des filles de Minyas : Jason lui-même avait pour mère Alcimédé, fille de Clyméné, la fille de Minyas.

Lorsque tout eut été préparé par les esclaves, tout ce dont V. 234-305. il faut munir l'intérieur d'un navire, quand la nécessité pousse les hommes à faire un voyage sur mer, alors ils traversèrent la ville, allant à leur vaisseau, là où le rivage est connu sous le nom de Pagases Magnésiennes. Autour d'eux, de tous côtés, des citoyens empressés accouraient en foule. Mais ils brillaient comme des astres éclatants au milieu des nuages; et chacun se disait, en contemplant les héros en armes qui se hâtaient : « O roi Zeus, quel est le dessein de Pélias? Où lance-t-il, loin de la terre Panachéenne, une telle réunion de héros? Ils seront capables, sans doute, de dévaster avec la flamme funeste les demeures d'Aiétès, le jour même où il aura refusé de leur livrer la toison de son plein gré. Mais un long voyage est inévitable : rude est la peine pour ceux qui partent! »

Ainsi parlèrent les hommes çà et là dans la ville; et les

femmes levaient les mains au ciel, demandant aux dieux, dans de nombreuses prières, de leur accorder l'accomplissement heureux du retour. Et, en pleurant, elles s'adressaient l'une à l'autre ces paroles de lamentation : — « Misérable Alcimédé, le malheur, quoique tardif, est aussi venu pour toi. Tu n'as pu mener jusqu'au bout une vie fortunée. Aison a, lui aussi, un sort bien pénible. Qu'il eût mieux valu pour lui d'être enveloppé dans des bandelettes sépulcrales et enseveli sous la terre, encore ignorant de cette mauvaise expédition! Plût au ciel que Phrixos, lui aussi, quand périt la vierge Hellé, eût été englouti avec le bélier dans les flots sombres! Mais non : ce bélier, monstre funeste, fit entendre les accents d'une voix humaine, pour causer ensuite à Alcimédé des soucis et des douleurs sans nombre! »

Elles parlaient ainsi, alors qu'ils s'éloignaient pour partir. Déjà les serviteurs et les femmes servantes s'empressaient en grand nombre. La mère tenait son fils embrassé; une douleur aiguë pénétrait toutes les femmes; et, avec elles, le père, que la désastreuse vieillesse faisait rester enfoncé dans son lit, au point que la forme de son corps était seule visible, le père gémissait. Alors Jason adoucit leurs angoisses par ses exhortations et ordonna aux serviteurs de prendre ses armes de guerre; ils le faisaient, silencieux et tête basse. Comme elle avait jeté tout d'abord les bras autour du cou de son fils, ainsi la mère restait attachée à lui, pleurant abondamment : telle une jeune fille, seule avec sa nourrice aux cheveux blancs, la tient embrassée tendrement et gémit : car elle n'a plus de parents qui s'intéressent à elle; mais elle traîne une vie lourde sous la domination d'une marâtre, qui vient précisément de l'accabler d'outrages; elle gémit, mais son cœur est serré par la peine, et elle ne peut exhaler autant de sanglots qu'elle le voudrait. C'est ainsi qu'Alcimédé pleurait abondamment en tenant son fils embrassé. Et elle dit ces paroles inspirées par son angoisse : « Plût au ciel qu'en ce jour où j'ai entendu — malheureuse que je suis! — le roi Pélias prononcer l'ordre funeste,

j'eusse aussitôt rendu l'âme et oublié les soucis de la vie. Car c'est toi qui m'aurais ensevelie de tes mains chéries, ô mon enfant! Seul devoir que j'eusse encore à espérer de toi : dans tout le reste, en effet, je savoure la récompense des soins que j'ai pris pour t'élever. Mais voici que, vénérable jusqu'à présent aux femmes d'Achaïe, je vais, comme une esclave, être laissée dans le palais vide, malheureuse qui me consumerai à te regretter, toi par qui j'ai eu précédemment tant de gloire et d'honneur, toi seul à cause de qui j'ai délié ma ceinture pour la première et dernière fois : car la déesse Eiléithyia m'a absolument envié les accouchements nombreux. Malheur à moi! Jamais, même en songe, je n'aurais pensé que la fuite de Phrixos dût être pour moi la cause d'un tel malheur! »

C'est ainsi qu'elle se lamentait en gémissant, et les femmes servantes qui se tenaient auprès d'elle poussaient des cris : alors il s'adressa à sa mère, la consolant par des paroles douces comme du miel : « O ma mère, ne me pénètre pas ainsi d'une tristesse funeste! Certes, tu ne me défendras pas du malheur par tes larmes. Tu ne pourrais qu'ajouter une nouvelle souffrance à nos souffrances. Car les dieux distribuent des maux imprévus aux mortels. Le sort qu'ils nous envoient, quoique profondément affligée, aie la force de le supporter. Sois confiante dans notre alliance avec Athéné, dans les oracles aussi, puisque Phoibos a donné des réponses favorables, et enfin dans l'aide que les chefs me prêteront. Et maintenant, reste calme à la maison au milieu de tes servantes, de peur d'être un oiseau de mauvais augure pour le navire. Je vais m'y rendre, et mes compagnons et mes esclaves me feront escorte dans ma marche. »

Il dit, et se hâta de sortir de la maison. Tel, hors de son V. 306-316.
temple, que l'encens parfume, s'avance Apollon dans la divine Délos, dans Claros, dans Delphes Pythienne ou, dans la vaste Lycie, au bord des eaux du Xanthos, tel il marcha à travers la foule du peuple. Un grand cri s'éleva : tous à la fois lui adressaient leurs encouragements. Alors se précipita

à sa rencontre la vieille Iphias, prêtresse d'Artémis, protectrice de la ville, et elle baisa sa main droite, mais malgré tout son désir, elle ne put lui rien dire, car la foule qui s'empressait la devança. On la laissait en arrière, écartée du chemin, comme une vieille qu'elle était, par des gens plus jeunes. Mais lui fut entraîné très loin d'elle.

V. 317-330. Cependant, après être sorti des rues bien bâties de la ville, Jason parvint au rivage de Pagases : et là, il fut reçu par ses compagnons qui se tenaient nombreux auprès du navire Argo. Il s'arrêta aux abords du navire, et eux, venant à sa rencontre, s'assemblèrent. Alors on aperçut Acastos avec Argos, qui descendaient de la ville en courant; et l'étonnement fut grand, en voyant comme ils mettaient toutes leurs forces à s'empresser à l'encontre des volontés de Pélias. L'un, l'Arestoride Argos, avait les épaules couvertes d'une peau de taureau au poil noir, qui lui tombait jusqu'aux pieds; l'autre portait un double manteau magnifique, don de sa sœur Pélopéia. Jason s'abstint de leur adresser à tous deux des questions particulières, et il ordonna à tous les héros de s'asseoir pour l'assemblée. Là, sur la voile roulée et le mât encore couché, ils s'assirent tous à la file.

V. 331-340. Alors le prudent fils d'Aison leur adressa ces paroles : « Tout ce dont il convient d'armer un navire, tout cela est bien en ordre et prêt pour le départ : de ce côté donc, nulle cause de retard pour l'expédition, dès que les vents auront commencé de souffler favorablement. Mais, mes amis, c'est ensemble que nous retournerons en Hellade; c'est ensemble que nous allons d'abord faire route vers le pays d'Aiétès. Aussi maintenant, sans ménagement ni réserve, choisissez le meilleur, pour qu'il soit notre chef qui s'occupe de toutes choses, qui décide de la paix ou de la guerre avec les étrangers. »

V. 341-362. Il parla ainsi : les yeux des jeunes gens se tournèrent vers le courageux Héraclès assis au milieu d'eux, et tous, d'une seule voix, lui dirent de prendre le commandement; mais, restant à l'endroit où il était assis, il éleva la main droite,

la tint étendue, et dit : « Que personne ne m'attribue cet honneur. Car je ne me soumettrai pas, et aussi j'empêcherai tout autre de se lever comme chef parmi nous. Que celui-là qui nous a réunis commande aussi notre troupe! »

Telles furent ses paroles magnanimes, et tous approuvèrent ce que demandait Héraclès. Alors le vaillant Jason se leva, plein de joie, et parla ainsi, au milieu de l'enthousiasme de tous : « Si donc vous me confiez la charge de cet honneur, il n'y a plus rien ici qui doive désormais retarder notre départ. Tout d'abord, rendons-nous Phoibos propice par l'immolation de victimes, et préparons sur-le-champ un festin. En attendant l'arrivée de mes serviteurs qui président aux étables, eux qui ont mission de chasser devant eux, jusqu'ici, des bœufs choisis avec soin dans le troupeau, traînons le navire à la mer, et, après que tous les objets d'équipement auront été disposés, tirez au sort les rames, suivant chaque banc. Et, cependant, élevons aussi un autel sur le rivage à Apollon, qui protège les embarquements, lui qui m'a promis, dans ses prédictions, qu'il nous indiquerait par des signes certains les routes de la mer, si toutefois je commençais en lui offrant des sacrifices les travaux que j'entreprends pour le roi. »

Il dit, et le premier se détourna pour se mettre à l'ouvrage; V. 363-401.
eux aussi, obéissants, ils se levèrent, et accumulèrent en masse leurs vêtements sur la plate-forme d'un rocher poli que la mer n'atteignait pas de ses vagues, mais que le flot de la tempête lavait parfois. Ils commencèrent, suivant le conseil d'Argos, par entourer solidement le navire avec un câble formé de cordes bien tordues à l'intérieur; ils le tendirent des deux côtés, afin que les pièces de la charpente restassent bien ajustées aux chevilles et pussent soutenir la violence ennemie des eaux. Aussitôt après, ils creusèrent, de la proue jusqu'à la mer, un fossé dont la largeur était suffisante pour le navire qui devait le parcourir, tiré à force de bras. Plus ils avançaient, plus ils creusaient profondément au-dessous du niveau de l'étrave; et, dans ce fossé, ils disposèrent des

rouleaux polis. Sur les premiers, ils inclinèrent le navire, pour qu'il y glissât peu à peu. Des deux côtés du navire, ils retournèrent les rames de bas en haut, et, autour des chevilles qui les maintiennent, ils lièrent fortement les manches de rames qui font saillie. Puis, s'étant divisés pour se placer des deux côtés du vaisseau, chacun près d'une cheville, ils appuyèrent à la fois de leurs mains et de leurs poitrines. Cependant, Tiphys monta sur le navire, pour exhorter les jeunes gens à le tirer en avant au moment voulu. Il donna le signal en poussant un grand cri. Aussitôt ceux-ci, pesant de toute leur force, l'ébranlèrent d'une même impulsion hors de la place où il s'enfonçait dans le sol. Ils s'établirent solidement sur leurs pieds, faisant un effort pour le tirer en avant, et le navire Argo, enfant du mont Pélion, suivait facilement l'impulsion donnée. Et, des deux côtés, les jeunes gens qui le faisaient aller poussaient des acclamations; sous la quille solide, les rouleaux gémissaient, broyés par le frottement. Le poids du navire en faisait monter une noire fumée; et Argo glissa dans la mer. Alors, par un effort contraire, ils le retenaient en arrière avec des cordes pour l'empêcher de pénétrer trop avant dans les flots. Des deux côtés des chevilles ils adaptèrent les rames; et, à l'intérieur du navire, ils placèrent le mât, la voile artistement faite et les provisions de route.

Après s'être acquittés avec habileté de ces soins divers, ils se partagèrent tout d'abord par le sort les places des bancs, de façon que l'équipage de chacun d'eux fût de deux hommes. Mais le banc du milieu fut réservé à Héraclès et, de préférence aux autres héros, à Ancaios, qui habitait la ville de Tégée. C'est ainsi qu'à eux seuls on abandonna les places du banc du milieu, sans tirage au sort; et, d'un commun accord, on confia à Tiphys le soin de diriger le gouvernail du navire à l'étrave solide.

V. 402-424. Ensuite, ayant roulé des pierres au bord de la mer, là où elles furent amoncelées, ils élevèrent sur le rivage un autel à Apollon, un autel portant ses surnoms de Dieu des rivages,

et de Dieu qui protège les embarquements; et, sans tarder, ils étendirent par-dessus de grosses branches d'olivier sec. Cependant les bouviers de l'Aisonide amenèrent deux bœufs, qu'ils poussaient devant eux. Les plus jeunes des compagnons les entraînèrent auprès de l'autel; puis ils présentèrent le bassin plein d'eau pour les ablutions, et les grains d'orge sacrée. Alors Jason commença à prier, en invoquant Apollon paternel : « Écoute, roi, toi qui habites Pagases et la ville Aisonide, qui porte le nom de notre père; toi qui m'as promis, alors que j'interrogeais ton oracle à Pytho, de m'enseigner comment accomplir et terminer avec succès ce voyage; car c'est toi qui m'as poussé à entreprendre ces travaux. — Maintenant, conduis aussi toi-même ce navire avec mes compagnons sains et saufs là où nous devons aller, et ensuite fais-le revenir en Hellade. Alors, dans un nouveau sacrifice, autant nous serons revenus d'hommes, autant sur l'autel nous placerons de taureaux, riches victimes. Et je t'enverrai des offrandes sans nombre, les unes à Pytho, les autres à Ortygie. Mais maintenant, ô Dieu qui lances au loin les traits, accueille de notre part ce sacrifice que nous t'offrons comme prix de notre voyage, le premier que nous fassions en l'honneur de ce navire. Puissé-je, avec un sort favorable, ô roi, détacher le câble suivant tes desseins. Qu'il souffle le vent propice qui nous fera aller sur la mer, heureux du beau temps! »

Il dit, et avec sa prière, il répandit les grains d'orge sacrée. V. 425-447.
Deux de ses compagnons se ceignirent les reins et s'approchèrent des bœufs : c'étaient le robuste Ancaios et Héraclès; celui-ci frappa un des bœufs de sa massue, au milieu de la tête, au front : aussitôt, tombant comme une masse, l'animal s'abattit sur le sol. Quant à Ancaios, s'attaquant à la vaste nuque de l'autre bœuf, sa hache d'airain lui trancha les solides muscles du cou. L'animal, projeté en avant, tomba sur ses deux cornes; les compagnons se hâtèrent d'égorger les victimes et de les dépouiller de leur peau; ils les découpaient, les dépeçaient en morceaux. Ils tranchèrent pour le

sacrifice les cuisses consacrées; et, quand toutes ces parties eurent été recouvertes d'une couche épaisse de graisse, on les fit brûler sur des morceaux de bois fendu. L'Aisonide versait des libations de vin pur, et Idmon était plein de joie à la vue de la flamme du sacrifice, qui brillait de tous côtés, et de la fumée qui — présage heureux — s'en élevait en tourbillons éclatants. Aussitôt, sans hésiter, il interpréta la pensée du fils de Létô :

« Pour vous, la destinée divine, la nécessité est que vous reveniez ici, porteurs de la toison. Mais dans l'intervalle, à l'aller et au retour, innombrables sont les épreuves. Quant à moi, la cruelle volonté du dieu a fixé que je mourrai loin d'ici, quelque part sur le continent asiatique. C'est ce que déjà, autrefois, de funestes présages d'oiseaux m'avaient appris sur mon sort; cependant, j'ai quitté ma patrie pour monter en navire, afin de laisser, après mon départ, une bonne renommée dans ma maison. »

V. 448-495. Il parla ainsi : en entendant l'oracle, les jeunes gens se réjouirent, parce que le retour leur était promis; mais la douleur les saisit à cause de la destinée d'Idmon.

Au moment où le soleil dans son cours dépasse le point où il s'est arrêté, alors que déjà les rochers étendent leur ombre sur les campagnes, — car le soleil descend vers l'obscurité du soir, — alors, sur le sable, ils étendirent tous un lit épais de feuillage, le long du rivage blanc d'écume. Ils s'y couchèrent en bon ordre; et, auprès d'eux, étaient placés en abondance les aliments et le vin agréable que les échansons tiraient des vases pour le verser. Bientôt ils commencèrent à causer entre eux, avec ces nombreuses plaisanteries que des jeunes gens échangent agréablement, au milieu du festin et du vin, alors qu'on s'abstient des violences funestes.

Cependant Jason, inquiet, songeait en lui-même à tous les dangers de l'expédition, semblable à un homme qui baisse la tête sous le poids de la tristesse. Idas, qui soupçonnait l'état de son âme, l'interpella à haute voix :

« Aisonide, quelles sont les réflexions que tu roules dans

ton esprit? Expose au milieu de nous tes pensées. Es-tu dompté par l'attaque de la terreur qui égare les hommes sans force? Elle peut le savoir, cette lance rapide, grâce à laquelle je remporte dans les guerres plus de gloire que les autres (car Zeus ne m'est certes pas d'un aussi grand secours que ma lance). Il n'y aura ni désastre déplorable, ni lutte impossible à terminer, tant qu'Idas sera là, un dieu même fût-il votre adversaire. Tel est en ma personne le protecteur que tu amènes d'Aréné. »

Il dit, et, tenant à deux mains une pleine coupe, il but, sans mélange d'eau, le vin agréable; et le vin arrosait ses lèvres et sa barbe noire. Ils murmurèrent tous ensemble, mais Idmon prit la parole, pour se faire entendre publiquement:

« Insensé! ce que tu penses est funeste, et à toi-même tout le premier. Est-ce le vin pur qui, pour ta perte, gonfle dans ta poitrine ton cœur audacieux, et lui a fait mépriser les dieux? Il y a bien d'autres manières encourageantes de parler pour exhorter un compagnon. Ta parole, à toi, a été tout à fait odieuse. C'est de la sorte, à en croire la renommée, que jadis ils invectivaient contre les dieux, ces fils Aloïades, auxquels tu ne peux guère te prétendre égal en courage; et cependant, ils furent domptés tous deux par les flèches rapides du fils de Létô, malgré leur force puissante. »

Il parla ainsi : mais Idas, fils d'Aphareus, poussa de longs éclats de rire; puis, le regardant de travers, il lui répondit par ces paroles injurieuses: « Allons, vite! Indique-moi maintenant, par tes prédictions, si les dieux doivent me préparer une fin semblable à celle que ton père a procurée aux Aloïades; mais réfléchis bien au moyen d'échapper sain et sauf à mon bras, si tu es un jour convaincu de m'avoir rendu un oracle menteur. »

Il était irrité et injurieux : et la dispute aurait été plus loin, si les compagnons ne s'étaient empressés d'adresser des reproches aux querelleurs, et si l'Aisonide lui-même ne les avait arrêtés. Orphée, de son côté, ayant pris sa cithare de sa main gauche, préluda à un chant.

V. 496-518. Il chantait comment la terre, le ciel et la mer, autrefois confondus entre eux dans une seule forme, avaient été séparés, chaque élément de son côté, et tirés de cet état funeste de lutte; comment, dans les airs, les astres, la lune, et les chemins du soleil conservent toujours fixe la place qui leur est assignée; comment les montagnes se sont élevées, comment sont nés, avec les Nymphes, les fleuves sonores, comment se sont produits tous les animaux qui vont sur la terre. Il chantait aussi comment à l'origine Ophion et l'Océanide Eurynomé régnaient ensemble sur l'Olympe neigeux; comment, vaincu par la violence d'un bras puissant, Ophion dut céder la souveraineté à Cronos, et Eurynomé à Rhéa; comment tous les deux furent précipités dans les flots de l'Océan. Cependant, leurs vainqueurs étaient rois des Titans, dieux bienheureux. Zeus alors était un enfant, il ne savait encore dans son esprit que ce que savent les enfants. Il habitait dans l'antre du Dicté, et les Cyclopes, nés de la terre, ne l'avaient pas encore armé de la foudre, du tonnerre et de l'éclair : car ce sont là les insignes qui font la gloire de Zeus.

Il dit, et arrêta à la fois son chant divin et sa phorminx. Quoiqu'il eût cessé, les compagnons insatiables avançaient toujours la tête vers lui, et, l'oreille tendue, restaient silencieux, tout à leur plaisir : si grand était le charme que les chants leur laissaient. Mais bientôt, quand les libations à Zeus eurent été préparées, suivant l'usage religieux, ils les versèrent de la manière consacrée sur les langues enflammées des victimes. Puis ils s'occupèrent de passer la nuit dans le sommeil.

V. 519-558. Mais lorsque l'éclatante Èos commença à regarder de ses yeux brillants les sommets élevés du Pélion, alors que, sous l'action du vent, les calmes promontoires étaient arrosés par la mer agitée, alors Tiphys se réveilla; il ordonna aussitôt à ses compagnons de monter dans le navire et d'ajuster les rames.

Tout à coup, un bruit terrible fit retentir le port de

Pagases, et Argo elle-même, enfant du Pélion, qui avait hâte de prendre la mer. Car dans le navire une poutre divine avait été enfoncée, qu'Athéné avait tirée d'un chêne de Dodone pour l'adapter au milieu de l'étrave.

Les héros montèrent vers les bancs, l'un après l'autre, à la file, pour se mettre chacun à la place où il avait été fixé d'avance qu'ils devaient ramer; ils s'assirent en bon ordre, ayant chacun auprès de lui ses propres objets d'équipement. Au milieu s'installèrent Ancaios et le robuste Héraclès, qui plaça près de lui sa massue, et sous ses pieds la quille fut inondée par en bas. Déjà on retirait les câbles et on versait sur les flots les libations de vin pur. Mais Jason détourna en pleurant les yeux de la terre de la patrie.

Quant à ses compagnons, tels des jeunes hommes qui ont institué un chœur de danse en l'honneur de Phoibos, soit à Pytho, soit à Ortygie, ou auprès des eaux de l'Isménos, se tiennent autour de l'autel et, au son de la phorminx, frappent le sol en cadence de leurs pieds rapides : tels, au son de la cithare d'Orphée, ils frappaient de leurs rames l'eau impétueuse de la mer; les vagues bruyantes grandissaient, et, des deux côtés, l'écume jaillissait de la mer sombre, qui gémissait terriblement sous les efforts puissants des robustes rameurs. Et, au soleil, tout l'armement du navire en marche brillait comme la flamme; et toujours la suite du long sillage blanchissait, comme un sentier de traverse que l'on aperçoit au milieu d'une plaine verte.

Ce jour-là, du haut du ciel, toutes les divinités regardaient le navire et la force des hommes demi-dieux qui, pleins de courage, naviguaient alors sur les flots. Aux sommets de la montagne, les Nymphes du Pélion se tenaient, saisies d'étonnement à la vue de l'œuvre d'Athéné Tritonide, et des héros eux-mêmes dont les mains faisaient mouvoir les rames. Des hauteurs du mont, Chiron Phillyride descendit vers la mer : ses pieds se mouillaient dans les vagues qui se brisaient en blanchissant d'écume; sa forte main leur faisait de nombreux signes d'encouragement, et, par ses cris, il

souhaita à ceux qui partaient un retour exempt de soucis. Auprès de lui, sa femme, qui portait dans ses bras Achille Péléide, le présentait à son père chéri.

V. 559-579. Mais eux, une fois qu'ils furent sortis du rivage circulaire qui enferme le port, grâce à la sagesse et à l'intelligence du prudent Agniade Tiphys, qui tenait avec habileté dans ses mains le gouvernail bien poli, afin de diriger sûrement le navire, alors ils dressèrent le mât immense sur la poutre transversale où on l'assujettit, et le fixèrent à des cordes tendues des deux côtés. Puis, ils déployèrent la voile après l'avoir tirée jusqu'à la partie supérieure du mât. Le vent se lança sur elle en sifflant; les cordages étaient déjà fixés chacun à sa place, autour des vergues, par des anneaux faits en bois bien poli, quand ils dépassèrent tranquillement le long cap Tisée. Le fils d'Oiagros leur disait sur la phorminx, dans un chant harmonieux, les louanges de la gardienne des vaisseaux, fille d'un père illustre, Artémis, qui veillait sur ces hauteurs qui dominent la mer, protectrice aussi de la terre d'Iolcos. Les poissons cependant, s'élevant au-dessus de la surface de la mer profonde, les petits au milieu des monstres énormes, suivaient en bondissant les routes humides. Telle parfois, sur les traces d'un maître rustique, va une longue suite de brebis qui rentrent au bercail bien rassasiées d'herbes : le berger marche devant, en modulant harmonieusement sur sa syrinx perçante une mélodie pastorale; tels les poissons suivaient, et le vent en poupe qui frappait toujours la voile à coups pressés entraînait le navire.

V. 580-608. Bientôt a disparu dans la brume la terre des Pélasges, riche en moissons; déjà leur course continue laissait en arrière les rocs détachés du Pélion; le promontoire Sépias semblait se retirer. Sciathos, que la mer entoure, apparaissait, et au loin Peirésies et Magnésa, et le tranquille rivage du continent et le tombeau de Dolops. C'est là que, sur le soir, le souffle contraire du vent les força d'aborder; et, pour honorer le héros, ils consumèrent des brebis, à la tombée de la nuit, comme sacrifice à son ombre. La mer était

gonflée et excitée : ils restèrent deux jours sur ce rivage, dans l'inaction. Mais, le troisième jour, ils firent partir le navire, ayant tendu très haut l'immense voile. Cette côte s'appelle encore aujourd'hui « le lieu de départ du navire Argo ».

En partant de là, ils passèrent au large de Méliboia, dont ils évitèrent le rivage et la grève toujours battue par les vents. Au matin, ils côtoyèrent Homolé, en voyant de près cette ville qui se penche vers la mer; ils ne tardèrent pas longtemps à franchir l'embouchure du fleuve Amyros. Ils virent ensuite Eurymènes et les vallées humides de l'Ossa et de l'Olympe; ensuite, ils passèrent de nuit devant Pallénées, bâtie sur la pente du promontoire Canastrée; leur course était hâtée par les souffles du vent. Au matin, ils étaient assez avancés pour voir s'élever le mont Athos de Thrace. Lemnos en est éloignée de toute la distance qu'un vaisseau de transport bien équipé peut parcourir depuis le matin jusqu'à midi : et cependant l'ombre du sommet de l'Athos couvre l'île jusqu'à la ville de Myriné.

Ce jour-là, ils avaient une brise, qui devait continuer de souffler toute la nuit avec une grande violence; la voile du navire était gonflée. Mais, aux premiers rayons du soleil, le vent s'apaisa, et c'est en ramant qu'ils abordèrent à la stérile Lemnos, séjour des Sintiens.

Dans cette île, tout le peuple des hommes, victime des V. 609-639.
fureurs des femmes, avait été misérablement mis à mort, l'année précédente. Car les hommes, pris de haine pour leurs femmes légitimes, les avaient abandonnées ; ils éprouvaient au contraire un violent amour pour des captives dont ils s'emparaient, en ravageant la Thrace, située en face de Lemnos. C'est que les Lemniennes étaient poursuivies par le terrible courroux de Cypris, parce que, depuis longtemps, elles ne l'avaient pas honorée de leurs offrandes. Oh! malheureuses, tristement insatiables dans leur haine! Ce ne fut pas assez de tuer leurs maris avec les captives dans leurs lits, mais elles détruisirent à la fois tout le sexe mâle, afin de n'avoir pas à subir de représailles pour leur crime atroce.

Seule entre toutes, elle épargna son vieux père, Hypsipylé, fille de Thoas, qui régnait sur le peuple. Elle le mit dans un coffre creux, et le fit ainsi emporter par la mer, avec chance pour lui d'échapper à la mort. En effet, des pêcheurs le recueillirent dans l'île anciennement nommée Oinoié, mais qui, dans la suite, fut appelée Sicinos, du nom de Sicinos que la nymphe Oinoié, une des Naïades, enfanta à Thoas, dont elle partageait la couche.

Quant aux femmes de Lemnos, s'occuper des troupeaux de bœufs, revêtir les armes d'airain, fendre avec la charrue le sol des champs fertiles en blé, cela leur semblait à toutes bien plus facile que les travaux d'Athéné, qui faisaient jusque alors leur unique occupation. Cependant, elles tournaient bien souvent les yeux vers la vaste mer, pleines d'une terrible inquiétude : quand les Thraces viendraient-ils contre elles? C'est pourquoi, lorsqu'elles aperçurent, auprès de l'île, Argo qui arrivait à force de rames, aussitôt, toutes en masse, en toute hâte, revêtues de leurs armes de guerre, elles se mirent à sortir des portes de Myriné et à se répandre sur le rivage, semblables aux Thyades qui mangent la chair crue : car elles pensaient que peut-être les Thraces arrivaient. Avec elles était Hypsipylé, fille de Thoas, revêtue des armes de son père. La foule des femmes restait muette, incapable de prendre une décision : si grande était la crainte qui planait sur leurs esprits.

V. 640-656. Cependant, du navire, les Argonautes envoyèrent Aithalidès, héraut rapide, auquel ils confiaient le soin des ambassades et le sceptre d'Hermès, son propre père, qui lui avait donné de toutes choses une mémoire inaltérable. Maintenant encore qu'il s'en est allé vers les terribles tournants d'eau de l'Achéron, l'oubli n'a pu pénétrer dans son âme. Or, il a été arrêté par le destin qu'une alternative éternelle le ferait tantôt compter parmi ceux qui habitent sous la terre, tantôt parmi les hommes qui vivent à la clarté du soleil. — Mais quelle nécessité de raconter la suite des récits qui ont rapport à Aithalidès? C'est lui qui, en

cette circonstance, persuada, par de douces paroles, à Hypsipylé de recevoir ceux qui arrivaient : le jour tombait, ils ne passeraient que la nuit; — mais, le lendemain matin, ils ne détachèrent pas les amarres, car le vent Borée soufflait.

De leur côté, les femmes de Lemnos allaient par la ville pour se réunir en séance à l'agora; car Hypsipylé elle-même les avait convoquées. Toutes étaient déjà rassemblées en masse : aussitôt, elle leur adressa ces paroles d'exhortation :

« O mes amies, hâtons-nous; envoyons à ces hommes des V. 657-666.
présents de nature à satisfaire leur cœur, des provisions, du vin agréable, toutes choses qu'il convient d'emporter sur un navire. De la sorte, ils resteront toujours hors de l'enceinte de nos tours; n'ayant aucun besoin de venir chez nous, ils ne sauront rien d'exact sur notre compte. Et nous éviterons que des bruits funestes ne se répandent au loin sur nous. Car nous avons accompli une action terrible qui, s'ils l'apprenaient, ne leur serait guère agréable. Telle est la pensée qui s'est présentée à nous. Si quelqu'une de vous a dans l'esprit quelque dessein meilleur, qu'elle se lève : car c'est pour cela que je vous ai rassemblées ici. »

Elle parla en ces termes, et s'assit sur le trône de pierre de V. 667-696.
son père. Après elle, sa chère nourrice Polyxo se leva. Elle chancelait sur ses pieds contractés par la vieillesse; elle s'appuyait sur un bâton. Cependant, elle désirait ardemment prendre la parole. Quatre jeunes filles, quatre vierges, assistaient la vieille femme, qui était couverte comme d'un duvet de cheveux blancs. Elle se leva donc au milieu de l'agora, et, dressant avec peine autant qu'elle le put son cou sur son dos voûté, elle prononça ces paroles :

« Sans doute, envoyons des présents à ces étrangers, comme le veut Hypsipylé : c'est en effet le meilleur parti. Mais comment pensez-vous que nous pourrons jouir de la vie, si nous sommes attaquées par l'armée thrace ou par quelque autre ennemi? De telles invasions sont fréquentes parmi les hommes : aujourd'hui, par exemple, cette troupe arrive à l'improviste. Si quelqu'un des dieux bienheureux

4

détourne un semblable malheur, bien d'autres vous sont réservés, pires encore que l'attaque des ennemis. Quand les vieilles femmes seront mortes, quand vous, les plus jeunes, vous serez arrivées sans enfants à une détestable vieillesse, comment vivrez-vous alors, malheureuses? Croyez-vous que, dans les champs aux sillons profonds, les bœufs iront d'eux-mêmes se mettre, pour vous, sous le joug, et tireront à travers la jachère la charrue qui fend le sol? Croyez-vous que, l'année révolue, ils couperont eux-mêmes vos moissons? Quant à moi, si jusqu'à présent les Kères ont craint de me faire mourir, je pense bien que, l'année prochaine, la terre me couvrira. On m'aura rendu les honneurs funèbres, comme il est juste, avant que cette calamité n'arrive. C'est aux plus jeunes que je demande de bien songer à ces choses. Maintenant, en effet, le moyen de salut est à votre portée, devant vous : c'est de confier à ces étrangers vos maisons, tous vos biens et le gouvernement de cette illustre ville. »

V. 697-720. Elle parla ainsi, et un tumulte approbateur emplit l'agora; car ce discours leur plaisait. Aussitôt après Polyxo, Hypsipylé se leva de nouveau, et, prenant à son tour la parole, elle dit :

« Si ce projet vous plaît à toutes, je vais envoyer sur-le-champ une messagère au navire. »

Elle dit, et s'adressa à Iphinoé, placée à ses côtés : « Fais-moi le plaisir de te lever, Iphinoé; va demander de venir chez nous à cet homme, quel qu'il soit, qui commande l'expédition : j'ai à lui communiquer une résolution de mon peuple qui lui plaira. Quant à ses compagnons, invite-les, s'ils le veulent, à entrer sur notre terre et dans notre ville, sans rien craindre et avec des sentiments de paix. »

Elle dit, et renvoya l'assemblée; puis elle se leva pour rentrer chez elle. De son côté, Iphinoé alla vers les Minyens. Ils lui demandèrent dans quelle pensée elle venait vers eux; aussitôt, elle leur adressa la parole, et son discours répondait à la fois à toutes leurs interrogations :

« C'est la fille de Thoas, Hypsipylé, qui m'a envoyée ici

pour appeler le chef du navire, quel qu'il soit. Elle doit lui communiquer une résolution de son peuple qui lui plaira. Quant à vous, elle vous invite, si vous le voulez, à entrer tout de suite sur notre terre et dans notre ville, avec des sentiments de paix. »

Elle parla ainsi, et ce discours honnête leur plut à tous. Ils supposèrent que Thoas était mort, et qu'Hypsipylé, sa fille unique, régnait à sa place. Ils envoyèrent aussitôt Jason, et firent eux-mêmes leurs préparatifs de départ.

Le héros agrafa autour de ses épaules un manteau dou- V. 721-729.
ble, couleur de pourpre, ouvrage de la déesse Tritonide Pallas, qu'elle-même lui avait donné alors que, commençant la construction du navire Argo, elle disposait les premiers étais destinés à le soutenir et enseignait à régler les dimensions des traverses. Il aurait été plus facile de fixer les yeux sur le soleil à son lever que de supporter l'éclat de ce manteau. Le fond en était rouge, et les bords couleur de pourpre pure. A chaque extrémité, des sujets variés, en grand nombre, étaient tissés avec un art extrême.

C'étaient d'abord les Cyclopes, courbés sur leur ouvrage V. 730-734.
éternel, forgeant la foudre pour le roi Zeus. Ils étaient déjà si avancés dans sa fabrication, la foudre était si brillante déjà, qu'il n'y manquait plus qu'un seul rayon; et ce rayon s'étendait sous les marteaux de fer, étincelante émanation du feu vigoureux.

Puis, les deux fils de l'Asopide Antiopé, Amphion et V. 735-741.
Zéthos : auprès d'eux était une ville, encore sans tours, Thèbes, dont il venaient de jeter avec ardeur les fondements. Zéthos portait sur ses épaules le sommet d'une montagne escarpée; il semblait peiner sous le fardeau. Auprès de lui, Amphion, chantant sur sa phorminx d'or, marchait, et un rocher, deux fois aussi grand que celui de Zéthos, suivait ses pas.

Plus loin était tracée la déesse aux tresses épaisses et V. 742-746.
longues, Cythéréia, tenant le bouclier commode à manier d'Arès. Depuis l'épaule jusqu'au coude gauche, sa tunique

était entr'ouverte au-dessous du sein : en face d'elle, son image apparaissait, visible dans le bouclier d'airain.

V. 747-751. Puis, c'était un gras pâturage de bœufs; auprès des bœufs, les Téléboens combattaient avec les fils d'Électryon; ceux-ci se défendaient : les autres, les brigands de Taphos, voulaient les dépouiller. La prairie, couverte de rosée, se teignait du sang des combattants; mais la quantité des voleurs l'emportait par la force sur les bergers moins nombreux.

V. 752-758. Ensuite était tracé le combat de deux chars. Celui qui courait le premier était conduit par Pélops, qui agitait les rênes; avec lui, sur le char, Hippodaméia était sa compagne. Le suivant à la course, Myrtilos poussait ses chevaux; à son côté, Oinomaos, ayant saisi sa lance en main, la tendait en avant. Mais l'essieu fléchit d'un côté et se brise dans le moyeu. Oinomaos tombe, au moment où il s'efforce de transpercer Pélops par derrière.

V. 759-762. Phoibos Apollon était aussi représenté, robuste enfant, quoique encore dans un âge tendre, lançant des flèches sur un insolent qui tirait sa mère par son voile, le grand Tityos, que la divine Élaré avait enfanté, mais que Gaia avait nourri et mis au monde de nouveau.

V. 763-767. Phrixos le Minyen y était aussi. Il semblait écouter réellement le bélier, et celui-ci avait l'air de parler. A leur vue, on demeure stupéfait; l'esprit est le jouet d'une illusion. On s'attend à leur entendre prononcer de sages paroles, et, dans cet espoir, on les contemple longuement.

V. 768-792. Tel était le don de la déesse Tritonide Athéné. Jason prit ensuite dans sa main droite sa lance qui frappait au loin, présent d'hospitalité qu'Atalante lui avait donné, après lui avoir fait un accueil ami sur le mont Ménale. Elle avait un vif désir de suivre l'expédition : mais, quant à lui, il s'occupa de détourner la jeune fille de son projet, dans la crainte des discordes pénibles qui auraient pu s'élever par amour pour elle.

Il se mit donc en marche pour aller vers la ville, semblable

à un astre brillant que les jeunes filles, enfermées dans une demeure nouvellement bâtie, regardent s'élever au-dessus des maisons; leurs yeux sont charmés en voyant son éclat rouge, si beau au milieu du ciel obscur; elle se réjouit, la vierge qui attend avec impatience le jeune homme en voyage parmi les peuples étrangers, celui à qui ses parents l'ont fiancée, et pour qui ils la gardent. Semblable à cet astre, le héros s'avançait sur la route qui mène à la ville.

Quand Jason et ses compagnons eurent franchi les portes et furent entrés dans la ville, les femmes du peuple s'agitaient derrière eux, heureuses d'un tel hôte. Mais lui, les yeux fixés à terre, il s'avança sans se laisser distraire, jusqu'au moment où il eut pénétré dans le palais splendide d'Hypsipylé. A sa vue, les servantes ouvrirent les portes à deux battants, adaptées à des montants artistement travaillés. Alors Iphinoé s'empressa de le conduire à travers une belle salle, et le fit asseoir sur un siège brillant en face de sa maîtresse. Celle-ci baissa les yeux, et ses joues virginales rougirent; cependant, toute confuse, elle lui adressa ces paroles pleines d'une flatteuse habileté :

« Étranger, quelle est votre idée de rester si longtemps V. 793-833.
établis ainsi, en dehors de nos murs? En effet, notre ville n'est point habitée par des hommes : ils sont allés, en étrangers, cultiver les champs fertiles de la Thrace, sur le continent. Toute leur méchanceté, je vais la dire sincèrement pour que vous la connaissiez à fond, vous aussi. Lorsque Thoas, mon père, était roi des habitants de Lemnos, alors nos guerriers, quittant leur pays, allaient faire des incursions sur la terre des Thraces, qui habitent en face de nous; ils s'élançaient hors de leurs navires, dévastaient les étables, et ramenaient ici, au milieu d'un immense butin, des jeunes filles. Ainsi s'accomplissait le dessein de la fatale déesse Cypris, qui leur avait mis dans l'âme une passion criminelle, ruine de leur raison. Car ils prenaient en haine leurs femmes légitimes, et, obéissant à leur folie, ils les chassaient de leurs demeures; et, cependant, ils dormaient auprès de ces femmes qu'ils

avaient amenées captives, conquises à la pointe de la lance : les malheureux! Nous avons longtemps tout supporté : peut-être un jour leur cœur changerait-il. Mais il doublait, il s'accroissait sans cesse, leur mal terrible. Les enfants nés légitimement dans la maison étaient méprisés, et une race de bâtards commençait à grandir. Les choses en étaient arrivées à ce point que les jeunes filles vierges et, avec elles, les mères, comme des veuves, erraient par la ville, négligées de tous. Le père ne s'inquiétait pas le moins du monde de sa fille, la vît-il, sous ses yeux, mise en pièces par les mains d'une indigne marâtre. Les fils ne pensaient pas, comme auparavant, à garantir leurs mères des injures outrageantes; la sœur n'était plus à cœur à son frère. C'est de ces filles captives que l'on s'occupait uniquement, dans la maison, aux chœurs de danse, sur la place publique, dans les festins. Cela fut ainsi jusqu'au jour où un dieu mit dans nos cœurs une audace qu'aucune force n'aurait pu arrêter : une fois qu'ils revenaient de chez les Thraces, nous refusâmes de les recevoir dans l'enceinte des tours; ils pouvaient ou rentrer dans des sentiments légitimes, ou aller avec leurs captives s'établir quelque part ailleurs. Mais alors, demandant leurs fils, tout ce qui restait en ville du sexe mâle, ils repartirent pour le pays où ils sont encore maintenant, habitants des champs neigeux de la Thrace. Ainsi donc, demeurez au milieu de nous : faites partie de notre peuple. Pour toi, si tu veux habiter ici, si cela te plaît, certes les honneurs de mon père Thoas te seront réservés. Tu ne pourras, je crois, rien reprocher à cette terre : elle est plus fertile que les autres îles, si nombreuses que l'on en trouve d'habitées dans la mer Égée. Va donc maintenant, fais route vers ton navire, répète nos paroles à tes compagnons, et ne demeure pas plus longtemps hors de la ville! »

V. 834-860. Elle parla ainsi, dissimulant le meurtre qui avait été commis sur les hommes. Jason, à son tour, lui adressa la parole avec adresse :

« Hypsipylé, c'est bien volontiers que nous accepterions

l'aimable secours que tu nous offres, alors que nous avons besoin de toi. Je vais revenir en ville, quand j'aurai exposé, comme il convient, toutes tes offres à mes compagnons. Mais que l'autorité royale, que l'île de Lemnos restent tiennes. Pour moi, ce n'est pas dédain si je refuse, mais de terribles combats me réclament en hâte. »

Il dit, et lui toucha la main droite; aussitôt, il se mit en route pour revenir. Autour de lui, de tous côtés, pleines de joie, des jeunes filles sans nombre s'empressaient jusqu'au moment où il sortit des portes. Bientôt après, sur des chariots rapides, elles descendaient vers le rivage, portant de nombreux dons d'hospitalité. Déjà, le héros avait répété avec soin à ses compagnons le discours qu'Hypsipylé avait tenu pour les appeler dans la ville. Elles les décidèrent sans peine à venir en hôtes dans leurs maisons. Car Cypris leur avait mis dans l'âme un doux désir, par égard pour Héphaistos, le dieu plein de sagesse, afin que, désormais, grâce à l'arrivée de ces hommes, la population de Lemnos fût complète.

L'Aisonide partit pour la demeure royale d'Hypsipylé. Les autres allèrent un peu partout, chacun où le hasard le conduisait. Excepté Héraclès : il resta auprès du navire, de son plein gré, et, avec lui, quelques compagnons choisis. Aussitôt, la ville s'égaie de chœurs de danse et de festins; elle est pleine d'une fumée odorante : au-dessus de tous les autres dieux immortels, c'est le fils illustre d'Héra, et Cypris elle-même que l'on se conciliait par le chant et les sacrifices.

On différait de jour en jour le départ sur la mer. Ils seraient restés longtemps à s'oublier dans leur séjour, si Héraclès, convoquant ses compagnons loin des femmes, ne leur eût adressé ces paroles pleines de blâme :

« Malheureux! un meurtre commis sur des concitoyens V. 861-874.
nous tient-il éloignés de la patrie? Est-ce par besoin de nous marier que nous sommes venus de notre pays ici, dédaigneux des femmes de chez nous? Est-ce notre plaisir d'habiter ici, pour labourer les fécondes campagnes de Lemnos? Certes, ce n'est pas ainsi que nous conquerrons de la gloire à

cohabiter si longtemps avec des femmes étrangères! Et la toison, ce n'est pas quelque dieu qui ira l'arracher pour nous la donner, proie qui s'offrirait d'elle-même à nos prières. Rentrons donc, chacun chez soi; quant à lui, laissez-le s'éterniser dans le lit d'Hypsipylé, jusqu'à ce qu'il ait peuplé Lemnos de ses enfants, et qu'une grande gloire lui soit arrivée ainsi! »

V. 875-885. C'est en ces termes qu'il gourmanda l'assemblée : en face de lui, personne n'osa lever les yeux, ni prendre la parole. Loin de là, aussitôt après la réunion, ils allèrent préparer leur départ en hâte. Mais les femmes coururent vers eux dès qu'elles se furent rendu compte de leur projet. Telles, autour de lis splendides, bourdonnent des abeilles, qui se répandent hors du rocher creux qui leur sert de ruche; au loin s'étend une riante prairie baignée de rosée, et, dans leur vol d'une fleur à l'autre, elles expriment les sucs les plus doux : telles, ces femmes, en larmes, se répandaient autour des hommes; elles ne les quittaient pas; par leurs gestes et leurs paroles, elles montraient leur empressement auprès de chacun d'eux, priant les dieux immortels de leur accorder un retour exempt de toute peine.

V. 886-909. Ce fut aussi la prière d'Hypsipylé : elle prit les mains de l'Aisonide, et le regret de celui qui partait faisait couler ses larmes :

« Va, et que les dieux te ramènent avec tes compagnons sains et saufs, portant au roi la toison d'or; que tout se passe suivant tes vœux, comme tu le désires. Cette île et le sceptre de mon père seront toujours pour toi, si jamais, à ton retour, tu veux revenir ici. Facilement tu pourrais y amener d'autres villes un peuple immense. Mais cette pensée tu ne l'auras pas, et moi-même je ne pressens pas que ces choses s'accomplissent : toutefois, et pendant ton voyage, et quand tu seras rentré dans ta patrie, souviens-toi d'Hypsipylé. Laisse-moi tes instructions, que j'exécuterai avec bonheur, si les dieux me permettent de devenir mère. »

Le fils d'Aison répondit ainsi, plein d'égards pour elle :

« Hypsipylé, puissent les événements tourner aussi bien, les dieux le voulant. Mais toi, prends de moi une meilleure opinion : tout ce que je demande, c'est de pouvoir habiter ma patrie, avec le consentement de Pélias, pourvu que les dieux me laissent sortir des combats! Mais si la destinée ne veut pas que de mon lointain voyage je revienne sur la terre d'Hellade, et si tu as mis au monde un enfant mâle, envoie-le, quand il sera parvenu à la puberté, dans Iolcos Pélasgienne, à mon père et à ma mère, pour qu'il console leur deuil, si toutefois ils sont encore vivants. Et, loin du roi Pélias, dans leur palais, ils se l'élèveront à leur foyer. »

Il dit, et il monta sur le navire le premier : et les autres V. 910-921.
héros y montèrent. Ils prenaient les rames dans leurs mains, après s'être assis à leur place. Argos leur détacha le câble de la roche marine où il était fixé; et déjà, à grands efforts, ils fendaient l'eau de leurs longues rames. Vers le soir, sur les conseils d'Orphée, ils abordèrent à l'île de l'Atlantide Électra, pour apprendre, dans les saintes cérémonies de l'initiation, ces arrêts des dieux qu'on ne peut répéter, et pour continuer ensuite, avec plus de sûreté, leur voyage sur la mer effrayante. Mais je ne parlerai pas davantage de ces initiations. Salut à cette île, salut à ces dieux indigènes, maîtres de mystères qu'il ne m'est pas permis de chanter!

Partis de là, ils parcoururent à la rame la vaste étendue V. 922-935.
du golfe Mélas, ayant d'un côté la terre des Thraces, de l'autre et au nord, l'île d'Imbros. Puis, peu de temps après le coucher du soleil, ils arrivèrent à la pointe de la Chersonèse. Là, un rapide vent du midi vint souffler à leur aide; ayant disposé la voile pour prendre la brise, ils se lancèrent dans les difficiles courants de la fille d'Athamas. Ils avaient laissé au nord l'autre mer dès le matin, et, à la nuit, ils arpentaient les flots limités par le rivage Rhœtéien, ayant à leur droite la terre Idéenne. Laissant de côté Dardanie, ils abordaient à Abydos; ensuite, ils dépassaient Percoté, la côte sablonneuse d'Abarnis, et la divine Pityéia; et, cette nuit même, après

que le navire eut couru tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ils arrivèrent au terme de l'Hellespont, rembruni par les tourbillons qui l'agitent.

V. 936-960. Il est, dans la Propontide, une presqu'île élevée, non loin du continent phrygien, riche en blés. Autant, d'un côté, elle s'incline vers la mer, aussi loin, d'autre part, entouré de flots mugissants, un isthme descend vers la terre ferme. Ses rivages, accessibles des deux côtés, sont situés au-dessus du fleuve Aisépos.

Les peuples qui demeurent aux environs appellent cet endroit la montagne des Ours : mais il a des habitants sauvages et féroces, enfants de Gaia, étranges prodiges aux yeux de leurs voisins. Car ils font mouvoir chacun six bras d'une force extrême : deux, fixés à leurs robustes épaules, et les quatre autres, plus bas, adaptés à leurs flancs monstrueux. L'isthme et la plaine, située en face, étaient habités par des hommes Dolions. Celui qui leur commandait était un héros, fils d'Aineus, Cyzicos, que la fille du divin Eusoros, Ainété, avait mis au monde. Quoique bien terribles, les enfants de Gaia n'attaquaient jamais ce peuple, car Poseidon le protégeait; de lui, en effet, les Dolions étaient issus à l'origine. C'est en ce pays qu'Argo aborda, poussée par les vents de Thrace; le port Calos l'accueillit dans sa course. C'est là aussi que, sur les conseils de Tiphys, ils détachèrent la pierre de fond, qui était petite, et la laissèrent auprès d'une source, de la source d'Artacié. Ils en prirent une autre qui convenait bien, une très pesante. Mais celle qu'ils avaient laissée fut plus tard, suivant l'arrêt du dieu qui lance au loin les traits, placée, pierre consacrée, par les Ioniens, compagnons de Nélée, dans le sanctuaire d'Athéné, protectrice de Jason.

V. 961-988. Pleins de dispositions amicales, tous les Dolions et Cyzicos lui-même vinrent à la rencontre des Argonautes, dès qu'ils eurent appris quelle expédition ils avaient entreprise, quelle était leur race, qui ils étaient. Ils les reçurent avec hospitalité et leur persuadèrent de pénétrer plus avant, à force de rames, pour fixer dans le port de la ville les amarres du navire. Ils

élevèrent alors à Apollon, qui préside aux débarquements, un autel établi sur le rivage, et ils s'occupèrent des sacrifices. Le roi lui-même leur donna le vin exquis dont ils avaient grand besoin, et aussi des moutons. Car un oracle lui avait dit que lorsqu'il viendrait une divine expédition de héros, il faudrait aussitôt la recevoir avec bienveillance, loin d'avoir contre elle des desseins hostiles. Semblable à Jason, le premier duvet de la jeunesse croissait sur son visage, et il ne pouvait pas encore se glorifier d'être père. Il avait, dans sa demeure, une épouse qui ne connaissait pas encore les travaux de l'enfantement, la fille du Percosien Mérops, Cleité à la belle chevelure, qu'il avait récemment emmenée, grâce à de splendides présents de noces, hors de la maison de son père, située de l'autre côté de la mer. Mais il laissa la chambre et le lit nuptial de sa jeune femme, pour venir partager leur repas; toute crainte était bannie loin de lui. Ils s'interrogeaient mutuellement les uns les autres; lui, il leur demandait quel était le but de leur voyage, quels étaient les ordres de Pélias; eux, de leur côté, ils s'informaient des villes avoisinantes et de toutes les sinuosités de la vaste Propontide: malgré tout leur désir de savoir, il ne pouvait les renseigner au delà. Aussi, à l'aurore, ils gravissaient le grand mont Dindymos, pour se rendre compte par eux-mêmes des routes de cette mer. Et cependant, quelques-uns d'entre eux faisaient avancer le navire de son premier mouillage au port Chytos. Le chemin par lequel ils allèrent a gardé le nom de route de Jason.

Mais, arrivant de l'autre côté, les enfants de Gaia se V. 989-1011.
précipitaient de la montagne; ils obstruèrent, en lançant des rochers au fond, l'issue du vaste port Chytos qui va vers la mer. Tels des chasseurs, disposant un piège pour y enfermer une bête sauvage. Mais, avec les plus jeunes hommes, Héraclès était resté au port, et aussitôt, bandant son arc dont il ramenait la corde en arrière, il en renversa bon nombre à terre, les uns sur les autres. Eux, de leur côté, ils brandissaient des pierres abruptes qu'ils lançaient.

C'est qu'une déesse suscitait ces monstres terribles, Héra, femme de Zeus; car cette lutte était un des travaux réservés à Héraclès. Se joignant à leurs compagnons, les autres héros qui revenaient de la montagne, avant d'être arrivés à l'endroit d'où ils voulaient observer la mer, les héros vaillants commencèrent à mettre à mort les enfants de Gaia, soit à coups de flèches, soit en les accueillant avec leurs lances; et le combat dura, jusqu'au moment où tous ces assaillants furieux eurent été mis en pièces.

Ainsi, lorsque les bûcherons jettent en longue file sur la pente abrupte d'un rivage les grands troncs d'arbres qu'ils viennent d'abattre à coups de hache, afin que ces arbres, une fois humectés par les flots, se laissent pénétrer par les coins solides; ainsi, à la suite les uns des autres, les vaincus gisaient étendus, à l'endroit où se rétrécissait le port aux vagues blanches d'écume; les uns, masse serrée, avaient la tête et la poitrine plongées dans l'eau salée; le reste du corps, plus élevé, s'étendait sur la terre ferme. D'autres, au contraire, avaient la tête sur le sable du rivage, et leurs pieds s'enfonçaient dans la mer. Les uns et les autres devaient être la proie des oiseaux et des poissons.

V. 1012-1077. Les héros, après avoir achevé sans crainte cette lutte, détachaient au souffle du vent les amarres du navire, et poursuivaient leur route plus avant au travers des vagues gonflées de la mer. Argo avait couru toute la journée à la voile; mais, à l'arrivée de la nuit, le souffle du vent ne restait pas ce qu'il avait été. La tempête contraire saisissait le navire, le ramenait en arrière, en sorte qu'ils abordèrent de nouveau chez les Dolions hospitaliers. Les héros débarquèrent cette même nuit: encore aujourd'hui on nomme « Pierre Sacrée » la pierre autour de laquelle ils jetèrent les amarres du navire, s'étant avancés jusque-là.

Aucun d'eux ne fut assez avisé pour reconnaître que c'était la même presqu'île qu'ils avaient naguère quittée. Eux, non plus, les Dolions ne s'aperçurent pas, dans la nuit, que c'étaient réellement les héros qui revenaient; mais ils

pensèrent que l'armée Pélasgienne des Macriens venait d'aborder. Aussi, revêtant leurs armes, ils engagèrent la bataille avec eux. Ils manœuvrèrent les uns contre les autres de la lance et du bouclier : telle la rapide violence du feu fait rage, quand elle s'est abattue sur des buissons desséchés. C'est ainsi qu'une attaque terrible et violente s'abattit sur le peuple des Dolions. Et, de cette bataille, leur roi lui-même ne devait pas, violant l'ordre des destins, revenir chez lui, dans sa chambre, à son lit nuptial. Le voyant qui se tournait droit contre lui, l'Aisonide se précipita et le frappa en pleine poitrine, et, tout autour, les os furent fracassés par le coup de lance. Et le roi, renversé sur le sable, accomplit sa destinée. Car il n'est jamais permis aux mortels de l'éviter : c'est une dure barrière qui, de tous côtés, s'étend autour d'eux. Cyzicos se croyait bien à l'abri de tout malheur fâcheux de la part des héros ; et, cette nuit même, le destin l'enchaîna, alors qu'il combattait contre eux. Beaucoup d'autres qui l'aidaient dans la lutte furent tués. Héraclès tua Téléclès et Mégabrontès; Acastos dépouilla Sphodris; Pélée se rendit maître de Zélys et de Géphyros, agile dans les combats; Télamon, habile à manier la lance, mit à mort Basileus; Idas tua Promeus; Clytios, Hyacinthos; et les deux Tyndarides, Mégalossakès et Phlogios. En outre de ceux-ci, le fils d'Oineus tua l'audacieux Itymoneus et Artakès, qui combattait au premier rang; tous guerriers, que les habitants du pays honorent encore du culte qu'on rend aux héros.

Le reste lâcha pied et s'enfuit de frayeur, comme, devant les éperviers rapides, s'échappe en tremblant la foule des colombes. Ils se précipitèrent vers les portes, troupe en désordre; aussitôt, cette retraite d'une lutte lamentable remplit la ville de cris. A l'aurore, on reconnut de part et d'autre la terrible, l'irréparable erreur. Une douleur cruelle s'empara des héros Minyens, quand ils virent le fils d'Aineus, Cyzicos, étendu devant eux dans la poussière et le sang. Trois jours entiers, ils gémirent, ils arrachèrent leurs cheveux, eux et le peuple des Dolions. Ensuite, avec leurs

armes d'airain, ils firent trois fois le tour du tombeau, accomplirent les justes cérémonies funèbres, et instituèrent, comme il est convenable, des jeux dans la plaine herbeuse où, encore aujourd'hui, le tertre du tombeau s'élève à la vue de la postérité.

Mais Cleité, femme de Cyzicos, ne survécut pas plus longtemps à la mort de son époux : à ce malheur, elle en ajouta un autre plus affreux, car elle s'attacha une corde au cou. Sa mort fut pleurée par les Nymphes des bois ellesmêmes. Toutes les larmes qui de leurs yeux coulèrent vers la terre, les déesses en firent une source appelée Cleité, nom illustre de la malheureuse jeune femme. Ce fut un jour bien funèbre, par la volonté de Zeus, pour les femmes des Dolions et pour les hommes. Personne, parmi le peuple, ne put goûter à la moindre nourriture; et, longtemps, leur douleur les empêcha de broyer le grain sous la meule; mais ils soutenaient leur existence en se nourrissant seulement de grains crus. De là vient qu'à présent encore, au jour anniversaire où les Ioniens, habitants de Cyzique, répandent des libations, c'est sous la meule publique que le grain est broyé pour le gâteau des sacrifices.

V. 1078-1102. Après cela, s'élevèrent de rudes tempêtes, qui, pendant douze jours et douze nuits, empêchèrent les héros de prendre la mer. Au bout de ce temps, la nuit étant venue, déjà domptés par le sommeil, ils dormaient tous, étendus. C'était la dernière partie de la nuit. Acastos et Mopsos Ampycide veillaient sur leur profond sommeil. C'est alors qu'au-dessus de la tête blonde de l'Aisonide, un alcyon vola, prédisant par son chant clair la fin de la tourmente soulevée. Mopsos le comprit, quand il eut entendu les accents de bon augure de l'oiseau qui aime les rivages. Bientôt, suivant l'ordre de la divinité qui l'envoyait, l'oiseau se détourna et vint se poser en haut de la poupe, perché à l'endroit le plus élevé. Jason était couché sur les molles toisons des brebis : Mopsos alla le secouer, le réveilla aussitôt, et lui adressa ces paroles :

« Aisonide, il faut que tu ailles au temple du Dyndimos

escarpé, apaiser la mère de tous les dieux, qui y réside, assise sur un beau trône; alors cesseront les tempêtes véhémentes. Voilà ce que m'a appris le chant d'un alcyon marin que je viens d'entendre; il a volé tout autour de toi et au-dessus de ta tête, pendant que tu dormais. Certes, les vents et la mer, aussi bien que toute la terre en bas et en haut le siège neigeux de l'Olympos, tout dépend de la déesse. Aussi, lorsque, venant des montagnes, elle entre dans le ciel immense, le Cronide Zeus lui-même recule devant elle. Et, de la même manière, tous les autres dieux immortels entourent d'honneur la terrible déesse. »

Il parla ainsi, et ses paroles furent agréables à celui qui V. 1103-1152.
les entendait; Jason s'élança de sa couche, et, plein de joie, il fit lever ses compagnons, les excitant tous à se hâter. Quand ils furent éveillés, il leur exposa le présage divin, interprété par l'Ampycide Mopsos. Aussitôt, les plus jeunes gens firent sortir des bœufs des étables, et les amenèrent jusqu'au plus haut sommet de la montagne. D'autres, ayant détaché les amarres de la Pierre Sacrée, conduisirent à la rame le navire dans le port thrace. Puis, ils se mirent en marche eux-mêmes, ne laissant à bord qu'un petit nombre de leurs compagnons.

Déjà les roches Macriades et, de l'autre côté de la mer, tout le pays de Thrace, qui semblait sous leurs mains, se découvraient à leur vue. Dans la brume, apparaissait l'embouchure du Bosphore, et, plus loin, les montagnes de Mysie; et, d'autre part, le courant du fleuve Aisépos et la ville et la plaine Népéienne d'Adrestéia.

Là, s'élevait un solide cep de vigne, né dans la forêt, que l'âge avait séché jusqu'aux racines. Ils le coupèrent, pour en faire un simulacre sacré de la déesse de la montagne. Argos tailla ce bois avec art, et ils l'établirent sur le sommet escarpé, à l'abri des chênes élevés, les plus hauts de tous ceux qui sont enracinés dans la terre. Puis ils construisirent un autel en cailloutage, et, tout autour, couronnés de feuilles de chêne, ils s'occupèrent de la cérémonie sacrée, invoquant la mère du Dindymos, déesse qui habite la

Phrygie, vénérable entre toutes; et, en même temps, Titias et Cyllénos, les seuls de tous que l'on nomme les conducteurs des destins et les associés des travaux de la mère du mont Ida, les seuls de tous ces Dactyles Crétois de l'Ida, nés de la nymphe Anchialé, qui jadis les mit au monde, dans une caverne du mont Dicté, saisissant à deux mains la terre Oiaxienne.

L'Aisonide suppliait à genoux, en versant des libations sur les victimes enflammées; en même temps, d'après les conseils d'Orphée, les jeunes gens bondissaient en mesure, dansant la danse armée; ils heurtaient leurs boucliers de leurs épées, afin d'égarer dans l'air les lamentations de mauvais augure que les peuples poussaient encore pour les funérailles du roi. De là vient que les Phrygiens, encore aujourd'hui, se rendent Rhéa propice par le son du rhombe et du tympan.

Cependant, accessible aux prières, la déesse prêta son attention à ces cérémonies pures; les signes convenables au caractère de la déesse se manifestaient. Les arbres produisaient des fruits en abondance, et la terre faisait naître d'elle-même, aux pieds des héros, les fleurs du gazon délicat. Les bêtes féroces, quittant les bois épais et leurs tanières, arrivèrent en remuant la queue d'un air caressant. La déesse fit éclater aussi un autre présage : jusque alors aucune source n'arrosait le Dindymos, et voici que, pour les Argonautes, l'eau se mit à couler du sommet aride, sans s'arrêter. Et dans la suite, les hommes qui habitaient auprès de cette fontaine d'eau bonne à boire l'appelèrent « source de Jason ». Mais, en ce moment, les héros préparèrent sur les monts des Ours, en l'honneur de la déesse, un festin où ils célébrèrent Rhéa très auguste. Vers l'aurore, les vents s'étant apaisés, ils quittèrent la presqu'île à la rame.

V. 1153-1186. Une émulation excitait chacun des héros : qui d'entre eux serait le dernier à cesser de ramer? Autour d'eux, l'air n'étant plus agité, avait calmé le tournoiement des eaux et endormi la mer. Les rameurs, encouragés par la tranquillité

des flots, poussaient toujours à grands efforts le navire en avant. Argo bondissait si bien sur la mer, que les chevaux de Poseidon, aux pieds agiles comme les tempêtes, n'auraient pu l'atteindre. Cependant, les vagues s'étaient excitées sous l'action des fortes brises qui, sur le soir, venaient de s'élever des fleuves; épuisés enfin, ils s'arrêtaient. Alors, ces hommes qui peinaient de toutes leurs forces, c'est Héraclès qui, seul, les entraînait par la vigueur de ses bras; à lui seul, il mettait en mouvement l'assemblage des bois du navire. Dans leur course rapide vers le rivage des Mysiens, les héros côtoyaient l'embouchure du Rhyndacos et le grand tombeau d'Aigaiôn, qui était en vue, un peu au-dessous de la Phrygie; mais, alors, Héraclès brisa sa rame au milieu, en soulevant les sillons de la mer gonflée. Tenant à deux mains l'un des morceaux, il tomba de côté; l'autre morceau fut englouti par le reflux des vagues. Le héros dut s'asseoir, oisif; il restait silencieux, tournant de tous côtés des yeux étonnés: car ses mains n'avaient pas coutume de rester en repos.

Or, c'était le moment où, de la pleine campagne, le terrassier, qui creuse le sol autour des arbres, et le laboureur reviennent avec joie à leur cabane, avides du souper. Arrivé à sa porte, le malheureux se repose; ses genoux sont brisés, la poussière le dessèche; il considère ses mains broyées par le travail, et maudit longuement son estomac qui a besoin de nourriture. C'est à ce moment de la journée que les héros arrivèrent aux habitations de la terre Cianide, près du mont Arganthonéios et de l'embouchure du Cios. Ils venaient en amis; les Mysiens, habitants du pays, les reçurent avec hospitalité et leur fournirent les provisions de route dont ils avaient besoin: des moutons et du vin en abondance. Ensuite, parmi les héros, les uns apportent du bois sec, les autres une quantité de feuilles et d'herbes des prairies, amassées pour faire des lits. D'autres faisaient tourner des morceaux de bois l'un dans l'autre, pour les allumer par le frottement; ou bien ils mélangeaient le vin dans les cratères et préparaient le festin. Au crépuscule

un sacrifice était fait en l'honneur d'Apollon, qui préside aux débarquements.

V. 1187-1206. Le fils de Zeus recommanda bien à ses compagnons de préparer le repas, et il partit pour la forêt; il avait hâte de se fabriquer, avant tout, une rame qui fût commode à sa main. Après avoir erré quelque peu, il trouva un sapin qui n'était pas chargé de beaucoup de branches, ni recouvert de feuilles, et qui ressemblait à la tige d'un long peuplier noir; il paraissait en effet de même hauteur et de même épaisseur. Aussitôt Héraclès posa à terre son carquois plein de flèches, avec son arc, et il se dépouilla de sa peau de lion. De sa massue consolidée d'un cercle d'airain, il ébranla le tronc jusqu'à la racine, et l'entoura par en bas de ses deux mains, confiant dans sa force. Solide sur ses jambes écartées, il appliqua avec vigueur contre l'arbre sa large épaule; dans son effort, il l'arracha du sol, quoiqu'il eût de profondes racines, et, avec lui, les mottes qui le retenaient dans la terre. Aussi vite le mât d'un navire, au moment des tempêtes excitées par le déclin du funeste Orion, est, d'un seul coup, enlevé avec ses coins eux-mêmes des câbles qui le maintiennent, car le rapide ouragan se précipite d'en haut : aussi vite il arracha l'arbre. Puis, reprenant son arc, ses flèches, la peau qui le couvrait et sa massue, il se mit en route pour revenir.

V. 1207-1239. Cependant Hylas, muni d'un vase d'airain, s'était écarté de l'assemblée des héros, à la recherche du jaillissement sacré d'une source, pour prévenir le retour d'Héraclès en puisant l'eau nécessaire à son repas, et en s'occupant avec hâte et avec soin de tous les préparatifs. Car, depuis sa petite enfance, il était nourri par Héraclès dans ces habitudes, depuis que celui-ci l'avait enlevé de la maison de son père, le divin Théiodamas, tué misérablement au pays des Dryopes par le héros, alors qu'il contestait avec lui au sujet d'un bœuf de labour. En effet, victime de la fatalité, Théiodamas fendait avec sa charrue le sol d'une jachère. Héraclès lui ordonna de livrer ce bœuf laboureur, et Théiodamas n'y consentit

pas. C'est que Héraclès cherchait quelque prétexte déplorable pour porter la guerre chez les Dryopes, parce que ces hommes vivaient sans se soucier en rien de la justice. Mais tout cela m'égarerait bien loin de ce poème.

Or, Hylas arriva bien vite à une fontaine que les habitants qui en sont voisins appellent les Sources. Par hasard, en ce moment, des chœurs de Nymphes y étaient installés; car toutes, tant qu'elles étaient, habitantes de ce riant promontoire, elles avaient soin, chaque nuit, de célébrer Artémis par leurs chants. Toutes celles à qui le sort avait assigné les hauteurs ou les grottes des montagnes, celles aussi qui habitent les forêts arrivaient de loin : et, de la source aux belles ondes, venait de s'élever la Nymphe de la fontaine. Elle aperçut Hylas près d'elle, brillant de beauté et de grâces séduisantes; car, du haut du ciel, la lune dans son plein le faisait resplendir sous ses rayons éclatants. Cypris frappa le cœur de la Nymphe : dans sa stupeur, elle eut peine à rassembler ses esprits. Mais, dès qu'il eut plongé son vase dans le courant, en se penchant de côté, dès que l'eau en abondance commença à s'engloutir avec bruit dans l'airain sonore, aussitôt la Nymphe lui mit sur le cou son bras gauche, pleine du désir de baiser sa bouche délicate; de sa main droite, le saisissant au coude, elle l'entraînait au milieu du tournant d'eau.

Il criait : seul, parmi tous ses compagnons, le héros V. 1240-1260.
Polyphémos Eilatide l'entendit, lui qui avait fait route plus avant, car il attendait le retour du grand Héraclès. Il s'avança en hâte vers les Sources, comme un animal des forêts à qui le bêlement des moutons est arrivé de loin : la faim le rend ardent, il se précipite, et pourtant il ne s'est pas emparé des troupeaux; car auparavant les bergers les ont rentrés dans leurs étables. Mais lui, haletant, pousse d'affreux hurlements, jusqu'à en être épuisé. Tel l'Eilatide gémissait profondément; il allait et venait, en criant, dans tous les endroits d'alentour, mais c'est en vain que sa voix retentissait.

Tout à coup, dégainant sa grande épée, il se mit à la recherche d'Hylas; il craignait que l'enfant devînt la proie des bêtes sauvages, ou que, étant seul, il tombât dans quelque embuscade des habitants, et fût emmené par eux, facile butin. Il allait ainsi, brandissant son épée nue dans sa main, quand il se rencontra sur sa route avec Héraclès lui-même. Il reconnut facilement le héros, qui se hâtait vers le navire, au milieu des ténèbres. Aussitôt, il lui annonça le malheur déplorable qui venait d'arriver; sa respiration était pénible, car la douleur l'oppressait :

« Malheureux! je vais, le premier de tous, te dire une nouvelle bien triste : Hylas, qui était allé à la source, ne revient pas sain et sauf. Mais des brigands l'ont saisi et l'entraînent de force, ou des bêtes le dévorent. Quant à moi, je l'ai entendu crier. »

V. 1261-1272. Il dit : Héraclès écoutait, et une abondante sueur coulait de ses tempes, et un sang noir bouillonnait dans son cœur. Hors de lui, il jeta à terre le sapin qu'il avait en main, et se mit en route, courant devant lui, où ses pieds l'emportaient. Tel, piqué par un taon, un taureau se précipite : il abandonne les prairies et les marais; il ne pense plus aux bergers, ni aux troupeaux, mais il poursuit sa course. Tantôt il va sans repos, tantôt il s'arrête, et, élevant sa large tête, pousse un mugissement; car le taon mauvais le torture. Ainsi Héraclès, dans les mouvements impétueux de son âme, tantôt agite ses rapides genoux, longtemps, sans s'arrêter; tantôt, il interrompt sa course pénible, et sa grande voix pénètre au loin.

V. 1273-1295. Mais, au moment où l'étoile du matin commençait à briller au-dessus des plus hautes cimes, les brises revinrent. Aussitôt Tiphys ordonna de monter en navire pour profiter du vent. Ils s'embarquèrent sans tarder, pleins d'entrain; ayant tiré à eux sur le navire les pierres de fond, ils halèrent les câbles sur l'arrière. Le milieu de la voile se gonfla sous le vent, et, loin du rivage, ils étaient entraînés, joyeux, le long du cap Posidéios. Mais, quand l'aurore sereine resplendit,

dans le ciel, au matin, s'élevant de l'extrémité de l'horizon, alors que les sentiers paraissent blancs au milieu de la campagne, et que les plaines humides de rosée brillent d'un éclat transparent, alors ils s'aperçurent que, sans y prendre garde, ils avaient laissé leurs compagnons.

Une violente querelle s'éleva entre eux, un tumulte affreux; car ils s'en allaient, ayant oublié en arrière le meilleur d'eux tous. Effrayé, incapable de prendre un parti, l'Aisonide ne parlait ni dans un sens ni dans l'autre. Il restait assis, profondément accablé d'un lourd chagrin, et se rongeant le cœur. Mais Télamon, saisi de colère, parla ainsi :

«Si tu restes tranquille comme tu l'es, c'est que tu avais tout arrangé pour abandonner Héraclès. C'est de toi que ce dessein est parti; car tu craignais que sa gloire par toute l'Hellade n'obscurcît la tienne, si toutefois les dieux nous accordent de rentrer chez nous. Mais, à quoi bon les paroles? Car, je vais me séparer de tes compagnons qui ont préparé avec toi cette perfidie!»

Il dit, et se précipita sur l'Agniade Tiphys, et ses yeux V. 1296-1309.
brillaient comme les flammes qui s'élèvent en spirales du milieu d'un feu ardent. Et, certes, ils seraient revenus en arrière, vers la terre des Mysiens, à force de lutter contre la mer et le vent qui continuait à souffler en sens contraire, si les deux fils du Thrace Borée n'avaient interpellé l'Aiacide par de dures paroles : infortunés! Une terrible vengeance leur était réservée dans l'avenir, de la main d'Héraclès, pour avoir empêché qu'on n'allât à sa recherche. Car, au retour des combats célébrés aux funérailles de Pélias, ils furent tués par Héraclès dans Ténos que la mer entoure; il entassa de la terre autour de leurs cadavres, et éleva au-dessus deux colonnes, dont l'une, miracle surprenant aux yeux des hommes, se meut au souffle du retentissant Borée. Et ces choses devaient s'accomplir ainsi, dans la suite des temps.

Mais, du fond de la mer mugissante, Glaucos apparut aux V. 1310-1328.
Argonautes, Glaucos, le très sage interprète du divin Nérée.

Il éleva à la surface de l'eau sa tête couverte de cheveux, et le haut du corps, depuis la ceinture; et, saisissant d'une main robuste les flancs du navire, il leur parla ainsi au milieu de leur impétueuse discussion :

« Pourquoi voulez-vous, contrairement au dessein du grand Zeus, amener le courageux Héraclès dans la ville d'Aiétès? Le destin l'appelle à Argos, pour accomplir les douze travaux jusqu'au bout, à force de peine, et suivant les ordres de l'injuste Eurysthée; puis, il doit habiter au foyer des immortels, quand il aura fini le petit nombre de travaux qu'il lui reste encore à exécuter. Qu'il n'y ait donc pas de regret au sujet de lui. Quant à Polyphémos, l'ordre fatal est qu'après avoir fondé une ville illustre chez les Mysiens, à l'embouchure du Cios, il achève son destin dans le pays immense des Chalybes. Pour Hylas, une nymphe divine en a fait son époux par amour; c'est à cause de leurs courses errantes à sa recherche que les deux héros ont été abandonnés. »

Il dit, et, ayant plongé, se précipita au fond de la mer agitée; autour de lui, bouleversée par les tourbillons, l'eau écumait, éclatante de blancheur, et rejaillissait sur le navire aux flancs creux.

V. 1329-1344. Les héros furent remplis de joie; l'Aiacide Télamon s'empressa de marcher vers Jason, et, lui ayant pris l'extrémité de la main dans la sienne, il l'embrassa et parla ainsi :

« Aisonide, ne sois point irrité contre moi, si, dans mon fol emportement, je t'ai blessé. Car la douleur m'a fait tenir un discours insolent et insupportable. Que les vents emportent cet égarement, et soyons, comme par le passé, bienveillants l'un pour l'autre. »

Le fils d'Aison lui répondit alors avec sagesse :

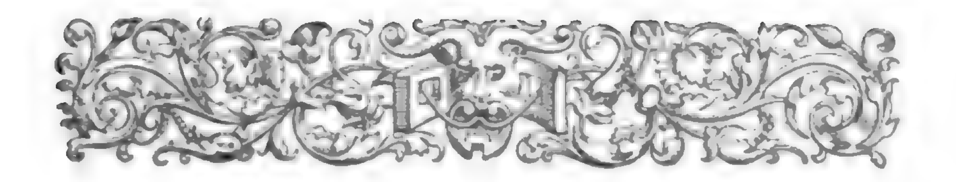
« Ami, tu m'as sans doute injurié par de mauvaises paroles, quand tu as dit, devant tous nos compagnons, que je me conduisais mal à l'égard d'un homme excellent. Mais je ne nourris pas un courroux amer, quoique, sur le moment, j'aie été très peiné. Car, enfin, ce n'est pas à cause de

troupeaux de brebis ou de richesses que tu t'es emporté contre moi, mais au sujet d'un de nos compagnons. Et j'espère que, si l'occasion s'en présente, tu soutiendras de même ma querelle contre quelque autre. » Il dit, et, réconciliés, ils reprirent leurs places primitives.

Quant aux deux héros laissés en arrière, la volonté de Zeus était que l'un, l'Eilatide Polyphémos, fondât chez les Mysiens une ville du même nom que le fleuve qui la baigne, et que l'autre partît pour continuer de se fatiguer aux travaux imposés par Eurysthée. Mais il menaça de bouleverser, avant de partir, le pays des Mysiens, si on ne découvrait ce qu'était devenu Hylas, qu'il fût mort ou vif. Les Mysiens donnèrent en otage à Héraclès des enfants choisis parmi les plus nobles du peuple, et ils s'engagèrent par serment à ne jamais cesser leur travail de recherches. Voilà pourquoi les Cianiens recherchent encore maintenant Hylas, fils de Théiodamas, et s'intéressent à Trachine, la ville bien construite. Car c'est là qu'Héraclès installa les enfants que les Mysiens lui donnèrent à emmener de chez eux en otages. V. 1345-1357.

Pendant tout le jour, le navire fut entraîné par le vent, et pendant toute la nuit; car le souffle était impétueux. Mais il n'y avait plus la moindre brise quand l'aurore se leva. Or, ayant aperçu un rivage qui s'élevait autour d'une baie, et qui semblait très vaste, ils y abordèrent à la rame, au moment où le soleil commençait à briller. V. 1358-1362.





CHANT II

SOMMAIRE

Provocation d'Amycos (1-18). — Pollux accepte de lutter contre lui (19-24). — Préparatifs du combat du ceste (25-66). — Le combat; défaite et mort d'Amycos (67-97). — Les Bébryces veulent venger leur roi; bataille générale et victoire des Argonautes (98-153). — Repos des héros après la victoire (154-163). — Départ; arrivée à la demeure de Phinée (164-177). — Histoire de Phinée; il fait appel à la compassion des Argonautes (178-239). — Zétès s'assure de la véracité de Phinée (240-261). — Zétès et Calais chassent les Harpyes (262-300). — Prédiction de Phinée (301-407). — Derniers conseils de Phinée; retour des fils de Borée (408-447). — Épisode de Paraibios (448-499). — Origine des vents Étésiens (500-527). — Départ des Argonautes; Athéné aide leur navigation au travers des Symplégades (528-618). — Craintes de Jason; ses compagnons l'encouragent (619-647). — Arrivée d'Argo à l'île Thynias; apparition d'Apollon; cérémonies en l'honneur du dieu (648-719). — Les Argonautes abordent au pays des Mariandyniens (720-751). — Accueil qui leur est fait par le roi Lycos (752-814). — Mort et funérailles d'Idmon (815-850). — Mort de Tiphys; Ancaios le remplace comme pilote; les héros arrivent à l'embouchure du Callichoros (851-910). — Apparition de l'ombre de Sthénélos; le navire Argo côtoie les rivages d'Asie jusqu'à Sinopé (911-945). — Arrivée des Argonautes au cap des Amazones; le navire côtoie la terre des Chalybes (946-1008). — Argo côtoie les pays des Tibaréniens et des Mossynoiciens (1009-1029) — Lutte des héros contre les oiseaux de l'île Arétia (1030-1089). — La tempête jette les fils de Phrixos sur le rivage de l'île (1090-1133). — Jason les accueille et leur expose ses projets; Argos dit combien il sera difficile d'enlever la toison (1134-1225). — Arrivée des héros en Colchide (1226-1283).



À étaient les étables des bœufs et la demeure d'Amycos, le roi superbe des Bébryces, lui qu'enfanta autrefois la nymphe bithynienne Mélia, unie au dieu de la génération, Poseidon. C'était le plus insolent des hommes: il avait même coutume d'imposer aux étrangers une loi injuste. Personne ne pouvait quitter le pays avant de s'être essayé contre lui au pugilat; il avait Vers 1-18.

ainsi tué beaucoup d'hommes des peuples voisins. Alors aussi il vint vers le navire s'enquérir de ce qui avait rendu l'expédition nécessaire, demander aux héros qui ils étaient; il les traita avec un souverain mépris et, s'étant avancé au milieu de leur assemblée, il parla ainsi : « Gens qui errez sur la mer, écoutez ce qu'il convient que vous sachiez. La loi est ici que nul étranger qui a abordé chez les Bébryces ne puisse partir avant d'en être venu aux mains avec moi. Aussi, choisissez-moi le plus brave de votre compagnie et placez-le ici même, seul, en face de moi, pour lutter au pugilat. Mais, si vous négligez mes lois, si vous les foulez aux pieds, une invincible nécessité vous poursuivra cruellement. »

V. 19-24. Il parla ainsi, plein d'orgueil; eux, en entendant ces paroles, une sauvage colère les prit. Mais Pollux surtout se sentit atteint par cette provocation. Il se leva aussitôt, champion de ses compagnons, et s'écria : « Contiens-toi, maintenant : quel que tu te vantes d'être, n'étale pas devant nous cette violence mauvaise. Tes lois, nous nous y soumettrons comme tu le demandes. Et moi-même, dès à présent, je m'engage bien volontiers à lutter contre toi. »

V. 25-66. Il parla ainsi, sans ménagements; l'autre le regarda en roulant les yeux; tel un lion, frappé par un javelot, un lion que des hommes attaquent dans les montagnes. Enveloppé par leur foule, il ne s'inquiète plus d'eux, mais il regarde seul à seul celui qui l'a blessé le premier, et qui ne l'a pas tué. Alors donc le Tyndaride déposa le manteau bien foulé, finement tissé, qu'une des Lemniennes lui avait donné comme présent d'hospitalité. Amycos, de son côté, jeta à terre, avec les agrafes, son double manteau de peau de couleur sombre et un bâton recourbé qu'il portait, un bâton raboteux d'olivier sauvage né sur la montagne. Quand, après avoir regardé de tous côtés aux environs, ils eurent trouvé un endroit à leur convenance, ils placèrent tous leurs compagnons sur le sable du rivage, en deux troupes séparées. Pour ceux qui les voyaient, rien d'égal dans les deux

adversaires : ni la stature, ni la prestance. L'un semblait le fils du funeste Typhoeus, ou même l'être monstrueux qu'autrefois Gaia, dans sa colère contre Zeus, mit au monde; l'autre, le Tyndaride, était comparable à un astre céleste dont la vive lumière est si belle quand elle resplendit dans les ombres de la nuit. Tel était le fils de Zeus : un léger duvet poussait encore sur ses joues; l'éclat de la jeunesse brillait encore dans ses yeux. Mais sa force, son impétuosité grandissaient comme celles d'une bête féroce. Il lançait ses bras en tous sens pour voir s'ils se mouvaient, agiles comme autrefois, si le travail continu et la navigation à la rame ne les avaient pas alourdis. Amycos, lui, ne faisait pas l'essai de ses forces; mais il se tenait en silence loin du Tyndaride, les yeux fixés sur lui, et son cœur bondissait, tant il désirait faire couler le sang de la poitrine de son ennemi. Cependant Lycoreus, le serviteur d'Amycos, plaça devant chacun d'eux, à leurs pieds, une paire de cestes de cuir cru, desséchés, qui étaient devenus très durs. Alors Amycos adressa à son adversaire ces paroles arrogantes : « De ces deux paires de cestes, je te remettrai en mains celle que tu voudras, sans tirer au sort. Je le ferai de moi-même, bien volontiers, pour que tu ne puisses pas ensuite m'adresser de reproches. Mets-les autour de tes mains; et puis tu diras à d'autres, en connaissance de cause, combien je suis habile à me tailler de dures lanières dans le cuir de bœuf et à souiller de sang les joues des hommes. »

Il dit : mais Pollux ne lui répondit aucune parole d'injure; il sourit doucement et prit, sans hésiter, les cestes placés à ses pieds. Vers lui vinrent Castor et le grand Talaos, fils de Bias; ils lièrent rapidement les cestes autour de ses poignets, et, par beaucoup de paroles, l'encouragèrent à la valeur. Arétos et Ornytos rendirent le même office à Amycos : ils ne se doutaient pas — ignorants de l'avenir! — que c'était pour la dernière fois qu'ils les attachaient à cet homme destiné à un sort funeste.

Alors donc que les deux adversaires se trouvèrent placés V. 67-97.

à quelque distance l'un de l'autre et munis de leurs cestes, aussitôt ils élevèrent devant leur visage leurs mains devenues lourdes, et marchèrent l'un contre l'autre, pleins de fureur. Le roi des Bébryces s'élance : tel le flot de la mer se dresse et se rue contre un navire rapide; mais, grâce à l'habileté d'un sage pilote, le navire se détourne un peu, alors que le flot fait effort pour se précipiter à travers les parois. C'est ainsi qu'il faisait fuir et poursuivait le Tyndaride, sans lui donner de relâche; mais celui-ci, toujours sans blessure, grâce à sa prudence, reculait devant lui en bondissant. Quand il se fut rendu compte du fort et du faible d'Amycos au cruel pugilat, alors il s'arrêta tout à coup et en vint furieusement aux mains avec lui. Ainsi, lorsque des hommes qui travaillent le bois battent à coups de marteau les pièces d'un navire qui résistent aux chevilles aiguës, et les fixent de la sorte les unes par-dessus les autres, en même temps le bruit des unes est répercuté par le bruit des autres. Ainsi leurs joues à tous deux et leurs mâchoires craquaient sous les coups; leurs dents grinçaient d'une manière indicible. Ils ne cessèrent leurs coups ininterrompus qu'au moment où, leur respiration devenant haletante et pénible, ils se trouvèrent domptés tous les deux. Ils s'écartèrent un peu l'un de l'autre pour essuyer l'abondante sueur qui coulait de leur visage; essoufflés, leur respiration était pénible. Mais bientôt ils se précipitèrent de nouveau l'un contre l'autre : tels deux taureaux qui combattent avec fureur pour une génisse engraissée dans les pâturages. Enfin, Amycos se dressa sur la pointe des pieds, comme un homme qui va assommer un bœuf; il prit son élan, et laissa retomber sa lourde main sur Pollux; mais celui-ci soutint le choc en détournant la tête, et garantit son épaule en élevant le coude. Ensuite, faisant quelques pas vers Amycos, sans se hâter, il le frappa violemment au-dessus de l'oreille et lui brisa les os à l'intérieur de la tête; la souffrance fit tomber le roi à genoux et les héros Myniens poussèrent des exclamations; mais la vie d'Amycos s'en alla avec rapidité.

Cependant les hommes Bébryces n'abandonnèrent pas leur roi : loin de là, tous ensemble, armés de dures massues et d'épieux, ils marchèrent droit à Pollux et se lancèrent sur lui. Mais, devant le héros se dressèrent ses compagnons, leurs glaives aigus dégainés. Le premier, Castor, frappa un assaillant sur la tête; et, fendue en deux, la tête retomba des deux côtés sur les épaules de l'homme. Pollux était attaqué à la fois par l'immense Itymoneus et par Mimas; celui-ci, il se précipita sur lui à coups de pied, le frappa au-dessous de la poitrine et le fit rouler dans la poussière; celui-là s'approchait de très près : de la main droite, il l'atteignit sur le sourcil gauche, déchira la paupière et laissa l'œil à nu. Oreidès, que sa force faisait un des plus insolents compagnons d'Amycos, blessa au flanc le Biantide Talaos. Mais il ne le tua pas; car, sans atteindre les intestins, l'airain ne fit qu'entamer légèrement la peau au-dessous de la ceinture. De même, Arétos attaqua et frappa de sa massue en bois dur le courageux fils d'Eurytos, Iphitos, qui n'était pas encore marqué pour une destinée fatale : et Arétos devait lui-même bientôt périr par le glaive de Clytios. Et alors Ancaios, fils audacieux de Lycourgos, brandissant vigoureusement une hache immense, et de sa main gauche tenant devant lui, comme un bouclier, la noire dépouille d'un ours, Ancaios se lança tout à coup avec impétuosité au milieu des Bébryces; en même temps se précipitaient les Aiacides, et, avec eux, Jason, cher à Arès. Tels, dans les parcs des troupeaux, par un jour d'hiver, des loups au poil gris effraient la foule des brebis : ils se sont précipités dans l'enclos, sans être devinés par les chiens à l'odorat subtil, ni par les bergers eux-mêmes; impatients, ils se demandent sur quelle brebis ils vont se jeter, quelle ils emporteront la première, et cependant ils en contemplent beaucoup à la fois; mais elles se serrent de tous côtés, tombant les unes contre les autres. Tels, les héros frappaient d'une crainte terrible les Bébryces insolents. De même que des bergers ou des hommes qui s'occupent de recueillir le miel enfument un

V. 98-153.

nombreux essaim dans un rocher creux : les abeilles, d'abord, restent quelque temps, foule pressée, à s'agiter en bourdonnant dans leur demeure ; mais, une fois que la fumée épaisse commence à les étouffer, elles se précipitent hors de leur rocher. Ainsi les Bébryces résistèrent peu de temps, et bientôt se dispersèrent à l'intérieur de leur pays pour annoncer la destinée d'Amycos. Malheureux ! Ils ne savaient pas quelle nouvelle calamité, quelle calamité funeste les menaçait ! Car, en ce moment, ils étaient dévastés, leurs vignobles et leurs villages, par la lance acharnée de Lycos et des Mariandyniens, qui profitaient de l'absence du roi. Car les deux peuples ne cessaient de combattre au sujet du sol riche en mines de fer. Mais les héros mettaient déjà au pillage les étables et les bergeries ; ils immolaient un bétail nombreux, ramassé de tous côtés. Alors l'un d'eux parla ainsi : « Pensez donc ! qu'auraient-ils fait, ces gens-là, avec leur lâcheté, si quelque dieu avait amené Héraclès ici ? Car je compte bien que, lui présent, le combat au pugilat n'aurait pas même eu lieu. Certes, à peine Amycos serait-il venu établir ses lois, la massue d'Héraclès lui aurait fait oublier à la fois sa férocité et les lois qu'il a établies. Oui, notre négligence l'a abandonné sur cette terre lointaine, et nous continuons de naviguer. Mais chacun de nous éprouvera des malheurs désastreux à cause de son absence. »

V. 154-163. Ainsi parla ce héros : mais toutes ces choses étaient arrivées suivant la volonté de Zeus. Ils passaient la nuit dans cet endroit : ils soignaient les blessures de ceux qui avaient été atteints ; puis, après avoir offert des sacrifices aux immortels, ils apprêtèrent un riche festin. Aucun d'eux ne se laissa surprendre par le sommeil auprès du cratère et des victimes sacrées que la flamme consumait. Ayant couronné, au-dessus du front, leurs chevelures blondes avec les branches d'un laurier voisin de la mer (les amarres du navire étaient fixées à l'arbre et aux alentours), Orphée prit sa phorminx ; et tous accompagnaient la phorminx harmonieusement en chantant un hymne à l'unisson : tout autour des chanteurs, le rivage

était tranquille et joyeux; c'est le fils Thérapnaïen de Zeus qu'ils célébraient.

Mais lorsque le soleil brilla au-dessus des collines couvertes de rosée, à son retour des extrémités du monde, au moment où il réveillait les pasteurs de brebis, alors ils détachèrent les amarres, en finissant par celle qui était fixée au laurier, et ils mirent leur butin sur le navire, autant qu'il en fallait emporter; le vent favorable les conduisit à travers le Bosphore aux flots tournoyants. Et là, voici qu'une vague, semblable à un mont escarpé, se dresse en face du navire, comme si elle voulait s'y précipiter; et toujours elle s'élève jusque par-dessus les nuages. On croirait impossible d'échapper à un destin funeste : car elle menace en plein le milieu du navire, la vague impétueuse, la vague immense. Et, cependant, elle retombe inoffensive, si elle s'est présentée en face d'un pilote expérimenté. C'est ainsi que, grâce à l'habileté de Tiphys, les héros échappaient au danger, sains et saufs, mais pleins de terreur. Le jour suivant, ils attachèrent les amarres à la côte, en face de la terre de Bithynie. V. 164-177.

C'est là, au bord de la mer, que l'Agénoride Phinée avait sa demeure : lui qui, plus que tous les hommes, eut à supporter de funestes maux, à cause de cette science de devin que le Létoïde lui avait autrefois donnée : car il n'avait pas eu la moindre réserve, et ses oracles avaient dévoilé aux hommes en toute exactitude les desseins sacrés de Zeus lui-même. Aussi le dieu lui envoya une vieillesse qui devait durer longtemps, et lui ravit la douce lumière des yeux. Et il ne lui permettait pas de se réjouir des nombreux aliments que portaient en foule à sa demeure les habitants du voisinage, qui venaient sans cesse interroger ses oracles. Car aussitôt, du haut des nuages, se précipitant vers lui d'un vol rapide, les Harpyes venaient continuellement lui arracher à coups de becs les aliments de la bouche et des mains. Tantôt elles ne lui laissaient rien, tantôt elles lui abandonnaient un peu de nourriture, juste assez pour qu'il pût continuer à vivre en souffrant de privations. Et elles répandaient sur ces V. 178-239.

aliments une odeur si infecte que personne n'eût supporté, non seulement de les approcher de la bouche, mais même de s'en tenir à quelque distance. Telle était la puanteur qui s'exhalait des restes de nourriture qui lui étaient laissés. Aussitôt qu'il entendit les voix de cette troupe d'hommes et le bruit qu'ils faisaient, il comprit qu'ils étaient là, ceux dont l'arrivée, suivant l'oracle de Zeus, devait lui permettre de jouir de sa nourriture. Il se leva de sa couche, — tel un fantôme sans vie qui apparaît en songe, — appuyé sur un bâton, et ses pieds, contractés par l'âge, le menèrent vers la porte. Il tâtonnait contre les murs; dans sa marche, ses membres tremblaient de vieillesse et de faiblesse; la misère avait durci sa chair desséchée; il n'avait que la peau et les os. Sorti de sa demeure, il s'assit, les genoux lourds, sur le seuil de la porte. Un vertige l'enveloppa; un voile de sang s'étendit sur lui, il lui sembla que la terre tournait sous ses pieds, et il tomba, sans voix, dans un état de sommeil stupide. Quand les héros le virent, ils s'assemblèrent autour de lui pleins d'étonnement. Alors, avec grande peine, tirant sa respiration du fond de sa poitrine, il leur adressa ces paroles qu'inspirait sa science prophétique :

« Écoutez, ô les meilleurs de tous les Hellènes, si vous êtes réellement ceux que, suivant l'ordre cruel du roi, Jason conduit vers la toison d'or sur le navire Argo... Mais c'est vous certainement, car mon esprit connaît encore toute chose par sa science de l'avenir. Grâces te soient rendues, ô roi, fils de Létô, même au milieu de mes pénibles misères! Par Zeus, protecteur des suppliants, le plus terrible des dieux pour les hommes criminels; au nom de Phoibos et de Héra elle-même, qui, entre toutes les divinités, vous protège particulièrement dans votre expédition : je vous supplie! Soyez-moi secourables; arrachez à son malheur un homme infortuné. Ne vous éloignez pas en m'abandonnant, indifférents à mon sort : car ce n'est pas seulement sur mes yeux que l'Érinys s'est ruée à coups de pied; ce n'est pas seulement une vieillesse interminable que je dois traîner jusqu'au

bout. Mais le plus amer des maux s'ajoute aux autres. Les Harpyes m'arrachent la nourriture de la bouche : elles font irruption de quelque repaire funeste et mystérieux. Aucune habileté ne peut me secourir contre elles : plutôt que de les abuser, j'abuserais plus facilement mon propre esprit, quand je songe à me nourrir; telle est la rapidité de leur vol à travers les airs. Si parfois elles me laissent quelque chose à manger, il s'en exhale une odeur de pourriture qui n'est pas supportable. Aucun mortel ne pourrait s'en approcher de près, pas même l'homme dont le cœur serait cuirassé de l'acier le plus dur. Cependant l'amère, l'invincible nécessité me force à rester là et à engloutir cette nourriture dans mon misérable estomac. Mais ces Harpyes, la parole des dieux déclare que les fils de Borée les chasseront. Et ce ne sont pas des étrangers qui me porteront secours, puisque je suis ce Phinée, célèbre jadis parmi les hommes par sa fortune et son art de la divination. Le père qui m'a engendré était Agénor; et la sœur des Boréades, Cléiopâtré, alors que je régnais sur les Thraces, je lui fis des présents de noce, et je la conduisis comme épouse dans ma maison. »

Ainsi parlait l'Agénoride; une profonde commisération V. 240-261.
s'emparait de chacun des héros, et surtout des deux fils de Borée. Ils s'approchèrent tous deux, en essuyant leurs larmes, et Zétès adressa ces paroles au vieillard affligé dont il tenait la main dans sa main :

« O malheureux, il n'y a, je le proclame, aucun être plus misérable que toi parmi les hommes! Pourquoi tant de maux se sont-ils attachés à toi? Sans doute, par ta fatale imprudence, tu as péché contre les dieux, toi si habile à la divination! Et c'est pourquoi ils ont une grande colère à ton endroit. Quant à nous qui souhaitons te secourir, nous sommes angoissés jusqu'au fond du cœur. La volonté divine nous a-t-elle spécialement réservé ce soin? Car ils se manifestent terriblement aux habitants de la terre, les reproches des immortels. Et nous n'écarterons pas de toi les Harpyes quand elles viendront — nous le voudrions bien cependant!

— avant que tu n'aies juré que cette action ne nous rendra pas haïssables aux dieux. »

Il parla ainsi ; mais, ayant fixé sur lui les prunelles vides de ses yeux grands ouverts, le vieillard lui répondit en ces termes : « Tais-toi : ne va pas me mettre dans l'esprit de telles idées, ô mon enfant ! Qu'ils soient mes témoins, et le fils de Létô, qui, dans sa bienveillance, m'a enseigné l'art de la divination ; et le sort odieux qui est mon partage ; et cette nuée obscure répandue sur mes yeux ; et les dieux d'en bas, qui, une fois que je serai mort, se montreraient sans pitié pour mon parjure : que tous soient mes témoins ! Non, aucune vengeance divine ne vous éprouvera à cause du secours que vous m'aurez donné. »

V. 262-300. Rassurés par son serment, les fils de Borée brûlaient de lui porter secours. Aussitôt, les plus jeunes des héros préparèrent le repas du vieillard, ce repas qui devait être la dernière proie des Harpyes. Tout auprès se tenaient les deux Boréades pour les chasser avec leurs épées dès qu'elles arriveraient. A peine le vieillard commençait-il à toucher aux aliments : au même instant — tels de funestes ouragans ou des éclairs — ces monstres se précipitaient à l'improviste, s'élançaient des nuages, poussant des cris aigus, avides de nourriture. A leur vue, du milieu des héros, une clameur s'éleva. Mais elles, après avoir dévoré en hurlant tous les aliments, planaient déjà au-dessus de la mer, s'éloignant ; et là où elles s'étaient arrêtées, il restait une insupportable puanteur. A leur suite, les deux fils de Borée, brandissant leurs épées, s'élancèrent en avant ; Zeus leur avait envoyé une vigueur infatigable. Sans le secours de Zeus, ils n'auraient pu les suivre, car elles dépassaient en vitesse le souffle du Zéphyre, chaque fois qu'elles allaient vers Phinée ou qu'elles revenaient d'auprès de lui. Tels, sur les flancs boisés d'une colline, des chiens habiles à la chasse, lancés sur la piste de chèvres aux cornes élevées ou de chevreuils, courent : ils sont un peu en arrière, ils s'allongent, et c'est en vain que leurs crocs s'entrechoquent aux extrémités de leurs mâchoires. Tels Zétès et

Calaïs, se lançant tout près d'elles, manquaient sans cesse de les saisir du bout des doigts. Et certes, après les avoir atteintes dans les îles Plotées, bien loin de leur point de départ, ils les auraient exterminées, malgré la volonté des dieux, si la rapide Iris n'avait vu ce qu'ils allaient faire : elle se précipita du ciel, et, venue du haut des airs, elle les arrêta par ces paroles : « Il n'est pas permis, ô fils de Borée, de tuer avec vos épées les Harpyes, chiennes du grand Zeus. Mais moi-même je vais vous faire ce serment que jamais elles ne reviendront plus toucher cet homme. »

Ayant ainsi parlé, elle jura par l'eau du Styx, très vénérée et très redoutée de tous les dieux, que jamais à l'avenir elles ne s'approcheraient plus des demeures de l'Agénoride Phinée ; car c'était aussi l'ordre du destin. Ils cédèrent devant ce serment et retournèrent sur leurs pas pour revenir au navire. C'est à cause de cela que les hommes appellent Strophades ces îles qu'auparavant ils nommaient Plotées. Les Harpyes et Iris se séparèrent. Celles-là s'enfoncèrent dans une caverne de la Crète, île de Minos ; celle-ci, emportée de terre par ses ailes rapides, s'éleva vers l'Olympe.

Cependant, les héros, ayant nettoyé complètement le corps V. 301-407. crasseux du vieillard, immolèrent des brebis choisies qu'ils avaient prises parmi le butin emmené de chez Amycos. Ensuite, après qu'ils eurent préparé un grand repas dans la demeure, ils s'assirent et mangèrent ; et, avec eux, Phinée mangeait, avidement, réjouissant son cœur, comme dans un songe. Après s'être rassasiés de nourriture et de boisson, ils passèrent toute la nuit à veiller en attendant le retour des fils de Borée ; et, au milieu d'eux, près du foyer, le vieillard était assis, leur enseignant quelles seraient les épreuves de leur navigation et le terme du voyage :

« Écoutez donc : certes, il n'est pas permis que vous connaissiez toute chose clairement. Mais, pour tout ce qu'il est agréable aux dieux que vous sachiez, je ne vous le cacherai pas. J'ai pâti déjà pour avoir révélé imprudemment les conseils de Zeus, et prédit l'avenir en annonçant l'enchaî-

nement des faits jusqu'à leur terme. Car le dieu veut ne dévoiler aux hommes qu'incomplètement la connaissance de l'avenir, pour qu'ils ignorent toujours quelque chose des conseils divins.

» Des roches, tout d'abord après que vous m'aurez quitté, les roches Cyanées, vous apparaîtront au nombre de deux dans un endroit où la mer se rétrécit. Or, je vous le dis, personne n'a jamais pu les traverser sans dommage. Car elles ne sont pas solidement établies sur des bases profondes, mais, opposées l'une à l'autre, elles viennent souvent se réunir et ne faire qu'une; et l'eau de la mer s'élève en abondance, bouillonnante, et fait retentir aux alentours l'âpre falaise d'un bruit perçant. Aussi, maintenant, écoutez nos avertissements, s'il est vrai qu'un esprit prudent et que le respect des dieux vous guident dans votre expédition. N'allez pas de vous-mêmes vous perdre dans un désastre volontaire, comme des insensés, et vous précipiter à la mort avec l'emportement de la jeunesse. Faites d'abord un essai par le vol d'une colombe que vous lâcherez du navire pour qu'elle aille en avant. Si, au travers des roches, l'oiseau est parvenu, dans son vol, sain et sauf vers la haute mer, vous ne devez pas non plus vous détourner de cette route. Mais, tenant bien en main les rames, fendez les flots du détroit : car votre salut ne sera pas tant dans vos prières que dans la force de vos bras. Aussi, laissant de côté tout le reste, occupez-vous courageusement de ce qui est le plus utile. Avant ce moment, je ne vous défends pas d'invoquer les dieux. Que si, au contraire, la colombe, en volant vers les rochers, a péri au milieu d'eux, il faut retourner en arrière : le meilleur de beaucoup c'est de céder aux immortels. Car vous n'échapperiez pas au sort funeste que réservent les roches, quand même Argo serait en fer. O malheureux! n'ayez pas l'audace d'aller contre mes oracles, me croiriez-vous même haï des dieux du ciel trois fois autant que je le suis et davantage encore; n'ayez pas l'audace de faire franchir ce passage à votre navire, contrairement au présage donné par la

colombe! Et il en sera de cela ce que le destin veut qu'il en soit. — Mais si vous pouvez échapper sains et saufs du lieu où les roches se rencontrent, et si vous pénétrez dans le Pont, naviguez aussitôt en gardant à votre droite la terre des Bithyniens; évitez prudemment ces rivages escarpés, jusqu'au moment où, ayant obliqué vers le fleuve Rhébas au cours rapide, et vers le cap Mélas, vous arriverez au mouillage de l'île Thynias. Partis de là, vous n'aurez pas à faire un grand trajet par mer pour aborder à la terre des Mariandyniens, qui est en face sur la côte. Là se trouve une route qui descend chez Adès; là s'élève très haut le cap Achérousias qui s'avance au loin dans la mer, fendu en sa profondeur par l'Achéron tourbillonnant, qui lance, du haut de ce vaste escarpement, ses eaux débordantes. Immédiatement après ce cap, vous côtoierez les nombreuses collines des Paphlagoniens : Pélops l'Énétéien, le premier, régna sur ces hommes qui se prétendent issus de son sang. Il y a dans ce pays un promontoire situé à l'opposite de l'Hélice, aussi nommée la Grande-Ourse : il est escarpé de tous côtés, on l'appelle Carambis, et, au-dessus de lui, les tempêtes de Borée se brisent, tellement ce cap, tourné vers la mer, s'élève dans les airs. Une fois qu'on a doublé ce promontoire, voici le vaste Aigialos qui s'étend au loin : aux limites de ce vaste Aigialos, en un lieu où la grève fait saillie, les eaux du fleuve Halys se précipitent avec un mugissement terrible. Après ce fleuve, l'Iris, moins important, qui coule dans son voisinage, roule vers la mer ses blancs tourbillons. Plus loin, un coude de terrain s'avance, long et aigu; tout près de là, l'embouchure du Thermodon se déverse doucement dans un golfe tranquille, à l'abri du cap Thémiscyréios, après que le fleuve a parcouru une vaste étendue de pays. Là est la plaine de Doias, et, aux environs, les trois villes des Amazones; ensuite les Chalybes, les plus misérables des hommes, occupent un sol rude et difficile à fendre : ce sont des artisans occupés aux travaux du fer. Dans leur voisinage habitent les Tibaréniens, riches en troupeaux, au delà du cap Géné-

taios de Zeus Euxène. Après le cap, leurs voisins, les Mossynoiciens, habitent le pays boisé qui suit et la région qui s'étend au pied des montagnes. Ils arrangent avec art des demeures dans des tours faites en troncs d'arbres [des demeures de bois et des clôtures bien jointes qu'ils appellent « mossynes », et c'est de là que vient leur nom]. Après les avoir dépassés, vous aborderez dans une île au sol nu : il vous faudra d'abord disperser, par toutes sortes d'habiletés, des oiseaux très importuns qui fréquentent en grand nombre cette île solitaire. Dans cette île, un temple de pierre a été élevé à Arès par les reines des Amazones, Otréré et Antiopé, pendant une expédition. Là, de la mer fâcheuse, un secours souhaité vous viendra : aussi, désirant votre bien, je vous dis de vous y arrêter. Mais quel besoin de me rendre encore coupable, en racontant dans ma prédiction, avec suite, tout ce qui vous arrivera?... Au delà de cette île et de la partie du continent qui lui fait face, vivent les Philyres. Au-dessus des Philyres sont les Macrônes et, après eux, les nombreuses tribus des Bécheires; puis les Sapeires habitent auprès d'eux; après ceux-ci, et dans la même région, les Byzères, au-dessus desquels voici déjà les belliqueux Colchiens eux-mêmes. Mais vous continuerez de naviguer jusqu'au moment où vous aurez pénétré dans les parties les plus reculées de la mer. Là, sur le territoire de Cytais et des Amarantes, loin des montagnes et de la plaine Circaienne, le Phase tourbillonnant jette dans la mer ses vastes flots. Poussant le navire dans les marais qu'inonde l'eau débordée de ce fleuve, vous apercevrez les tours du Cytaien Aiétès, et le sombre bois sacré d'Arès, où la toison, déployée au sommet d'un chêne, est sous la garde d'un dragon — monstre horrible à voir — qui observe de tous côtés et attend. Ni jour ni nuit le doux sommeil ne dompte ses yeux infatigables. »

V. 408-447. Il parla ainsi; et, à l'entendre, une crainte subite s'empara d'eux. Ils étaient restés longtemps silencieux, frappés de stupeur; enfin, le héros, fils d'Aison, dit, impuissant en présence des difficultés qui lui étaient prédites : « O vieillard,

tu as énuméré jusqu'à leur terme les dangers de notre navigation; tu nous as dit à quel signe nous devrions nous fier pour passer dans le Pont, au travers de ces roches terribles. Mais, après y avoir échappé, le retour vers l'Hellade nous sera-t-il de nouveau possible? C'est ce que j'apprendrais de toi avec bonheur. Comment faire? Comment exécuter de nouveau un si grand voyage sur mer? Car je suis ignorant, entouré de compagnons ignorants; et Aia, ville de Colchide, est située aux extrêmes confins du Pont et de la terre! »

Il dit, et, lui répondant, le vieillard parla ainsi : « Mon enfant, quand tu auras une fois échappé à travers les roches funestes, prends courage : une divinité conduira par une autre route votre navigation au retour d'Aia. Pour aller vers Aia, vous aurez assez de guides. Mais ayez soin, mes amis, de vous préparer le secours artificieux de la déesse Cypris. C'est en elle que réside le succès glorieux de vos épreuves. Maintenant, ne me demandez plus rien sur ces choses. »

Ainsi parla l'Agénoride; et, près de lui, les deux fils du Thrace Borée, ayant fendu les airs, fixèrent sur le seuil leurs pieds rapides; et les héros s'élancèrent de leurs sièges, dès qu'ils les virent en leur présence. Zétès, cédant à leur désir, — par suite de sa fatigue, il exhalait encore à grand'peine un souffle haletant et répété, — leur disait comme ils avaient mené loin leur poursuite, et comment Iris leur avait défendu de les tuer, quels serments avait faits la bienveillante déesse, et comment les Harpyes, effrayées, avaient dû s'enfoncer dans l'antre profond du mont Dicté. Tous les compagnons qui étaient dans la demeure, et Phinée, en particulier, se réjouirent de cette nouvelle. Aussitôt après, l'Aisonide lui adressa la parole, plein de bienveillance : « Sans doute, Phinée, quelque dieu s'inquiétait de ta déplorable misère; et ce dieu nous a fait venir ici de bien loin, pour qu'il fût possible aux fils de Borée de te secourir. S'il rendait la lumière à tes yeux, je crois que j'aurais autant de bonheur que si je me trouvais de retour dans ma maison. »

Il parla ainsi; mais Phinée, baissant la tête, lui répondit : « O Aisonide, ceci est irrévocable, et il n'y a plus de remède; car les orbites de mes yeux, consumés peu à peu, sont maintenant vides. Puisse la divinité m'accorder au plus tôt la mort à la place de la vue, et, une fois mort, je serai au comble du bonheur! »

V. 448-499. C'est ainsi qu'ils s'entretenaient mutuellement; cependant, bientôt après, au milieu de leur conversation, parut Érigène. Autour de Phinée se rassemblaient les hommes du voisinage, qui, jusque alors, avaient coutume de venir lui porter chaque jour une part de leur nourriture. Tous ces hommes qui arrivaient vers lui, y eût-il même parmi eux de très pauvres gens, il leur annonçait l'avenir avec le plus grand soin; et ses prédictions les avaient délivrés de bien des maux. Aussi, ils allaient vers lui et le nourrissaient. Avec eux venait Paraibios, qui lui était très cher : et ce dernier fut heureux de voir les héros dans la demeure. Car Phinée avait prédit, depuis longtemps, qu'une expédition de héros, allant par mer de l'Hellade à la ville d'Aiétès, attacherait ses amarres à la terre Thyniade, et que ces héros arrêteraient, par l'ordre de Zeus, les attaques des Harpyes. Après avoir satisfait les visiteurs avec de sages paroles, le vieillard les congédia. Quant au seul Paraibios, il le fit rester avec les héros. Bientôt après, il l'envoya, en le priant de lui ramener le plus beau de ses moutons. Lorsqu'il fut parti de la demeure, Phinée adressa avec affabilité ces paroles aux rameurs assemblés autour de lui : « O mes amis, certes tous les hommes ne sont pas violents et oublieux des bienfaits. Ainsi, cet homme-là n'est pas un ingrat : il vint ici pour connaître sa destinée; car plus il travaillait, plus il prenait de peine, et plus il lui était impossible de vivre, plus l'indigence le frappait à coups redoublés. A chaque jour mauvais un pire succédait, et le misérable ne pouvait reprendre haleine. Loin de là! Il payait la dure punition due par une faute de son père. Car cet homme, un jour qu'étant seul il coupait des arbres dans les montagnes,

avait méprisé les prières d'une nymphe Hamadryade. Celle-ci, tout en larmes, avait essayé de l'attendrir par des paroles plaintives; elle lui demandait de ne pas couper le tronc d'un chêne qui avait son âge, dans lequel elle avait passé sans interruption un long espace de temps. Mais il coupa l'arbre, l'insensé! Telle est la folle arrogance de la jeunesse. Aussi, la nymphe envoya à lui et à ses enfants une calamité nuisible. Quand Paraibios vint vers moi, je devinai quelle avait été la faute de son père. Je lui recommandai d'élever un autel à la nymphe Thyniade, et d'y célébrer des sacrifices qui le délivreraient de ses maux, en la suppliant de détourner de lui le sort paternel. Depuis qu'il a échappé au malheur envoyé par les dieux, il ne m'a ni oublié, ni négligé; et c'est avec difficulté et malgré lui que je le congédie, car il persévère à m'assister dans mon affliction. »

Ainsi parla l'Agénoride; et, presque aussitôt après la fin de son discours, Paraibios revint, conduisant deux moutons de son troupeau. Jason se leva, ainsi que les deux fils de Borée, sur l'invitation du vieillard. Ils se hâtèrent d'invoquer Apollon, dieu des oracles, et célébrèrent le sacrifice sur le foyer de la maison; le jour allait finir. Les plus jeunes des compagnons préparaient le repas qui réjouit le cœur. Puis, après s'être bien rassasiés, les uns auprès des amarres du navire, les autres serrés en nombre dans la demeure de Phinée, ils s'endormaient: mais, au matin, les vents Étésiens commencèrent à s'élever. Voici par quel ordre de Zeus ces vents soufflent à la fois sur toute la terre.

On dit qu'une certaine Cyrène faisait paître ses troupeaux V. 500-527.
auprès du marais du Pénée; c'était au temps des hommes d'autrefois. Elle se réjouissait de sa virginité et de son lit intact. Or, Apollon l'enleva, alors qu'elle conduisait ses troupeaux au bord du fleuve. Il la transporta loin de l'Haimonie et la confia aux Nymphes indigènes qui habitaient en Libye, auprès des sommets du Myrtose. C'est là qu'elle enfanta à Phoibos Aristée, que les Haimoniens, riches en nombreuses terres à blé, surnomment Agreus et

Nomios. Par suite de son amour, le dieu fit de Cyrène une nymphe de ce pays, chasseresse et destinée à de longues années. Quant à son fils, il le prit tout enfant, pour le faire élever dans l'antre de Chiron. Lorsqu'il fut grand, les Muses s'entremirent pour le marier, et elles lui enseignèrent l'art de guérir les maladies et celui d'interpréter les présages divins. Et elles l'établirent comme chef de tous leurs nombreux troupeaux, qui paissaient dans la plaine Athamantienne de Phthie et aux environs de l'abri protecteur du mont Othrys et du cours sacré du fleuve Apidanos. Mais, alors que, du haut du ciel, Seirios desséchait les îles Minoïdes et que les habitants ne trouvaient aucun remède qui fût longtemps efficace, alors, sur l'ordre du dieu qui lance au loin ses traits, ils appelèrent Aristée, pour écarter d'eux le fléau. Celui-ci quitta donc la Phthie, comme son père le lui commandait, et s'établit à Céos, ayant rassemblé le peuple des Parrhasiens, qui sont de la race de Lycaon. Il éleva un grand autel à Zeus qui répand la pluie; et il célébra sur les montagnes des sacrifices en l'honneur de cet astre Seirios et de Zeus lui-même, fils de Cronos. C'est grâce à ces cérémonies que les vents Étésiens, envoyés par Zeus, rafraîchissent la terre de leur souffle pendant quarante jours. Et, maintenant encore, à Céos, les prêtres sacrifient des victimes un peu avant le lever de la constellation du Chien.

V. 528-618. Telle est la tradition que l'on chante. Les héros restaient là, retenus par les vents; et, chaque jour, les Thyniens envoyaient à Phinée, pour lui être agréables, d'innombrables présents d'hospitalité Ensuite, les héros construisirent, en l'honneur des douze dieux bienheureux, un autel sur le bord de la mer, au delà de la demeure de Phinée; et, ayant célébré un sacrifice, ils s'embarquèrent pour faire avancer à force de rames le navire rapide. Ils n'oubliaient pas d'amener avec eux une timide colombe : Euphémos portait dans sa main l'oiseau qui se blottissait de peur. Ils détachèrent du rivage les doubles amarres.

Mais leur départ pour des régions plus lointaines ne resta point caché à Athéné. Aussitôt, elle mit impétueusement les pieds sur un nuage léger, qui la transportât vite, malgré son poids. Elle se hâta d'arriver à la mer, pleine de bonnes dispositions pour les rameurs. Tel un homme qui mène une vie errante, loin de sa patrie : — souvent, nous autres hommes, nous devons supporter d'être ainsi errants, et alors ce n'est pas seulement quelque terre lointaine, mais toutes les villes du monde qui s'offrent à notre vue; — il songe à sa propre maison; la route de terre et la route de mer sont devant lui : agité profondément de diverses pensées, c'est tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre qu'il fixe les yeux; aussi rapide que la pensée de cet homme, la fille de Zeus, s'étant élancée, mit les pieds sur le rivage inhospitalier de la côte Thyniade.

Les héros étaient parvenus dans le passage tortueux, à la partie étroite, resserrée des deux côtés entre les pointes des écueils; un courant tourbillonnant prenait par-dessous et soulevait le navire en marche; c'est avec grand'peur qu'ils naviguaient plus avant. Déjà, le fracas des rochers qui se heurtaient frappait leurs oreilles d'une manière continue, et les falaises, où la mer se brise, mugissaient. Alors, Euphémos, tenant la colombe dans sa main, se leva pour monter à la proue; et les héros, sur l'ordre de l'Agniade Tiphys, se mirent à ramer de tout leur cœur, pour pouvoir ensuite lancer le navire au travers des roches, confiants dans leur force. Ces roches, quand ils eurent tourné le coude du détroit, ils les virent séparées; ils devaient être les derniers à les voir ainsi éloignées. Aussitôt le cœur des héros s'amollit. Euphémos lança la colombe pour que ses ailes la portassent au delà du passage : tous les rameurs à la fois levèrent la tête pour voir; mais elle vola au milieu des roches qui, bientôt, revenant l'une vers l'autre, se réunirent avec un bruit retentissant. Une masse d'eau bouillonnante s'éleva comme une nuée; la mer mugissait d'une manière effrayante; et tout autour, au loin, l'air vibrait. Les cavernes creuses,

sous les écueils hérissés, comme l'eau s'y engouffrait, grondaient; et jusqu'en haut du rivage escarpé, le flot tumultueux crachait une écume blanche. Ensuite, le flux enveloppait et roulait le navire. Mais la rencontre des rocs ne fit que trancher les plumes de la queue de la colombe, et l'oiseau passa sans danger. Les héros poussaient de grandes clameurs : Tiphys leur cria de faire force de rames. Car, de nouveau, les roches s'ouvraient pour se séparer : ils ramèrent effrayés, jusqu'au moment où, par lui-même, le reflux, s'élevant vers le navire, l'entraîna à l'intérieur des rochers. Alors une crainte affreuse les saisit tous; car, au-dessus de leur tête, inévitable, était la mort. Déjà, ici et là, apparaissait le vaste Pont, quand, à l'improviste, une vague immense se dressa devant eux, menaçante, semblable à un roc escarpé; à cette vue, ils se détournèrent, en inclinant la tête : cette vague semblait devoir s'écrouler sur le navire et le couvrir tout entier. Mais Tiphys la prévint en donnant quelque relâche au navire fatigué par le rapide mouvement des rames : une masse d'eau se précipita en tourbillonnant sous la quille, et, soulevant le navire lui-même, à partir de la poupe, l'entraîna loin des rochers; et, après cela, Argo restait portée au sommet des flots. Euphémos courait à tous ses compagnons, en leur criant de se courber sur leurs rames de toutes leurs forces : ceux-ci frappaient l'eau à grands cris. Mais, si le navire avançait sous l'action des rames, la violence des flots le faisait reculer deux fois plus loin qu'il n'avançait; les rames pliaient comme des arcs recourbés, tant les héros faisaient d'efforts. Tout à coup, cependant, une vague se précipita obliquement; et le navire courait, comme un corps arrondi, sur la vague impétueuse de la mer agitée qui le roulait. Au milieu des Symplégades, un tourbillon le retenait : des deux côtés, les rochers s'ébranlaient en mugissant. Et le bois dont le vaisseau était construit restait là comme captif. Mais alors, Athéné, de sa main gauche, arracha le navire au rocher, qui le tenait fortement, et, de sa droite, le poussa, pour qu'il franchit d'outre en outre le passage. Et Argo s'élança,

suspendue dans les airs, semblable à une flèche ailée. Cependant les ornements du haut de la poupe furent comme moissonnés par le choc obstiné des deux roches opposées. Mais Athéné s'élança vers l'Olympe, du moment qu'ils furent hors de danger. Quant aux rocs, s'étant rapprochés pour se réunir au même endroit, ils s'enracinèrent d'une manière stable, car l'ordre des dieux avait fatalement établi qu'il en serait ainsi, du jour où un mortel les aurait vus et traversés sur un navire. Les héros commençaient à respirer au sortir de cette terreur qui les avait glacés, et ils contemplaient en même temps les airs et l'étendue de la haute mer qui s'ouvrait au loin. Il leur sembla qu'ils venaient de se sauver de la demeure d'Adès. Tiphys, le premier, commença à parler : « J'espère que, grâce au navire, nous sommes définitivement sauvés. Et personne n'est cause de notre salut autant qu'Athéné, qui a animé ce navire d'une force divine, alors qu'Argos en unissait les pièces avec des chevilles. Il n'est donc pas permis qu'il succombe. O Aisonide, l'ordre de ton roi, tu n'as plus à craindre de ne pouvoir l'exécuter, du moment que la volonté divine nous a permis de nous échapper au travers des rochers; puisque, quant aux épreuves qui se présenteront ensuite, l'Agénoride Phinée nous a dit qu'elles seraient facilement surmontées. »

Il dit, et en même temps il poussait le navire plus avant V. 619-647.
dans la haute mer, le long de la côte de Bithynie. Mais Jason lui adressa, en déguisant sa pensée, ces paroles pleines de douceur : « Tiphys, pourquoi me parler ainsi, au milieu de mes inquiétudes? J'ai commis une faute et je me suis ainsi attiré de terribles malheurs dont je ne pourrai me dégager. J'aurais dû, malgré les ordres de Pélias, refuser dès le principe d'entreprendre cette expédition, m'eût-il ensuite fait périr misérablement en coupant mes membres par morceaux. Maintenant, je suis dans la crainte et les alarmes intolérables, plein d'effroi quand il faut naviguer sur les routes terribles de la mer, plein d'effroi encore quand nous débarquons sur la terre ferme. Car il y a

partout des hommes ennemis. Après chaque jour, je passe dans les veilles une nuit gémissante, réfléchissant à toutes choses : et cela, depuis le moment où vous vous êtes rassemblés pour l'amour de moi. Il t'est facile de parler quand tu ne songes qu'à ta propre vie. Mais moi, ce n'est pas le moins du monde pour moi-même que je m'effraie : c'est à cause de celui-ci et aussi de celui-là, c'est à cause de toi et de mes autres compagnons que j'ai peur. Je crains de ne pouvoir vous ramener tous sains et saufs vers la terre d'Hellade. »

Il parla ainsi pour éprouver les sentiments des héros : mais ceux-ci se récrièrent et lui adressèrent des paroles d'encouragement. Il se réjouit jusqu'au fond du cœur de leurs acclamations, et leur parla de nouveau, cette fois en toute franchise : « O mes amis, c'est votre vertu qui augmente ma confiance. Aussi, dorénavant, quand même j'entreprendrais une expédition au travers des abîmes d'Adès, je ne serai plus accessible à la crainte : car vous êtes solides au milieu des plus redoutables difficultés. D'ailleurs, maintenant que nous avons navigué hors des roches Symplégades, je pense que nous ne rencontrerons plus pareil sujet de terreur, pourvu que, dans notre navigation, nous suivions fidèlement les conseils de Phinée. »

V. 648-719. Il parla ainsi ; et, aussitôt après, terminant ces discours, les héros se mettaient au travail continu de la rame : bientôt le rapide fleuve Rhébas, le rocher de Coloné, et peu après le cap Mélas étaient dépassés, puis les bouches du fleuve Phyllis ; c'est là qu'autrefois Dipsacos avait reçu dans ses demeures le fils d'Athamas, alors qu'il fuyait avec le bélier la ville d'Orchomène. Dipsacos était fils d'une Nymphe des prairies ; loin de se plaire à une vie orgueilleuse, il était heureux d'habiter avec sa mère auprès des eaux du fleuve, son père, et de faire paître des troupeaux sur la rive. Bientôt le temple consacré à ce héros, les rives spacieuses du fleuve et la plaine, et le Calpé, qui coule dans un lit profond, apparaissaient à leurs yeux, puis étaient laissés en arrière. Et cependant, après le jour venait la nuit qu'aucun vent ne

troublait, et ils l'occupèrent aussi à ramer, infatigables. Tels, fendant le sol d'un champ humide et gras, des bœufs de travail peinent; de partout, de leurs flancs et de leur nuque, une sueur abondante coule goutte à goutte; sous le joug, leurs yeux ont un regard oblique; de leur mufle sec un souffle bruyant s'exhale sans cesse; et cependant, enfonçant leurs pieds fourchus dans le sol, les bêtes accouplées travaillent tout le jour: semblables à ces bœufs, les héros labouraient la mer de leurs rames.

Au moment où la lumière divine ne brille pas encore et où l'obscurité n'est déjà plus si profonde, alors que dans la nuit s'est répandue cette faible lumière que les hommes qu'elle réveille appellent le crépuscule, alors, ayant fait entrer le navire dans le port de l'île déserte de Thynias, ils montèrent à grand'peine sur le rivage. Or, à leurs yeux, le fils de Létô, qui revenait de Lycie et se dirigeait au loin vers le peuple innombrable des hommes Hyperboréens, apparut. Des deux côtés de ses joues, des boucles de cheveux d'or tombaient en grappes et s'agitaient à chacun de ses mouvements. Sa main gauche brandissait un arc d'argent, sur son dos était un carquois suspendu à son épaule. Sous ses pieds, l'île entière tremblait, et les flots agités débordaient sur le rivage. Les héros, à cette vue, furent saisis d'une terreur pleine d'angoisse : aucun d'eux n'osa fixer son regard sur les yeux éclatants du dieu. Ils se tenaient, la tête penchée vers la terre. Mais le dieu était déjà loin d'eux, et passait dans les airs au-dessus des flots de la mer. Enfin, Orphée prononça ces paroles, en s'adressant aux héros : « Allons, consacrons cette île à Apollon Matinal, et appelons-la de son nom, puisque c'est en y passant le matin qu'il nous est apparu à tous. Élevons un autel sur le rivage, pour offrir un sacrifice avec ce que nous pouvons avoir. Que si, plus tard, il nous fait revenir sains et saufs dans la terre d'Haimonie, alors, en son honneur, nous placerons sur l'autel des cuisses de chèvres cornues. Maintenant, laisse-toi apaiser par ce que nous pouvons t'offrir, par la fumée de la graisse brûlée et par

des libations, je t'en conjure! Sois-nous propice, ô dieu!... Sois-nous propice, toi qui as apparu devant nous!... »

Il parla ainsi; et, parmi les héros, les uns aussitôt construisirent un autel avec des pierres; les autres se répandirent, de côté et d'autre, dans l'île, pour chercher s'ils verraient quelque faon ou quelque chèvre sauvage : car les animaux de ce genre sont nourris en grand nombre par les forêts profondes. Le Létoïde leur fit trouver du gibier. Tous les animaux qu'ils prirent, ils consumèrent sur l'autel, suivant les rites, leurs cuisses dans une double enveloppe de graisse, en invoquant Apollon Matinal. Autour des victimes qui se consumaient, ils instituèrent un large chœur de danse; ils célébraient le bel Iépaiéôn, Phoibos Iépaiéôn. Et, avec eux, le noble fils d'Oiagros commençait sur sa phorminx de Bistonie un chant harmonieux : il disait comment autrefois, au pied de la rocheuse montagne du Parnasse, le dieu avait tué à coups de flèches et dépouillé le monstrueux serpent Delphyné; il était encore tout jeune et combattait nu, heureux de ses cheveux bouclés... « O dieu favorable, pardonne! Jamais tes cheveux ne seront coupés, ils ne subiront d'atteinte jamais : telle est la loi éternelle. La Coiogène Létô est la seule qui puisse les manier dans ses mains amies. » — Orphée disait aussi combien les nymphes Coryciennes, filles de Pleistos, l'encourageaient par leurs paroles en lui criant : « O Iéios! », cri d'où est venu ce beau refrain qui accompagne l'hymne de Phoibos.

Quand ils eurent célébré le dieu par ce chant et ce chœur de danse, ils se jurèrent, en faisant de saintes libations, de se secourir toujours les uns les autres et de conserver une concorde perpétuelle : et ils faisaient ce serment, la main sur les victimes. Et maintenant encore subsiste en cet endroit un monument sacré de la bienveillante Concorde, monument qu'ils élevèrent alors, pleins de vénération, pour la très illustre déesse.

V. 720-751. Quand le jour revint pour la troisième fois, alors secondés par la forte brise du Zéphire, ils quittèrent l'île escarpée.

Partis de là, sur le continent en face d'eux, l'embouchure du fleuve Sangarios, la terre verdoyante des hommes Mariandyniens, puis le cours du Lycos et le marais Anthémoéisis leur apparurent successivement. Ils passèrent plus outre, et sous la brise, les câbles, qui maintiennent la voile, et tous les agrès du navire étaient agités dans leur course rapide. Mais, au matin, comme le vent s'était apaisé pendant la nuit, ils arrivèrent avec joie au port du cap Achérousis. Ce cap élevé sur des rocs escarpés, d'un accès difficile, regarde la mer de Bithynie : à sa base sont enracinés des rochers unis, baignés par la mer; autour d'eux, le flot roule et mugit à grand bruit; et, au sommet du cap, des platanes ont poussé très touffus. A l'intérieur, tournée vers le continent, se creuse obliquement une vallée où est l'antre d'Adès; un bois et des rochers le couvrent d'une voûte; il en sort une vapeur glaciale, qui, s'exhalant d'une manière continue de cet abime effrayant, condense sans cesse aux alentours un givre éclatant de blancheur, qui ne fond qu'au soleil de midi. Le silence ne règne jamais sur ce cap terrible : la mer retentissante le fait gémir, en même temps que du fond de l'abime des souffles viennent agiter les feuilles. C'est là que sont les bouches du fleuve Achéron, qui, se précipitant du haut du cap, décharge ses eaux dans la mer du côté de l'Orient; un profond ravin le conduit des sommets. Bien longtemps après, ce fleuve fut nommé le Soonautès par les Mégariens de Nisaia, alors qu'ils allaient habiter le pays des Mariandyniens; car, tombés au milieu d'une mauvaise tempête, il les sauva avec leurs navires. C'est donc de ce côté que les héros, ayant dirigé le vaisseau dans le port du cap Achérousis, abordèrent, alors que le vent venait de cesser.

Cependant, Lycos qui était le chef de ce pays, et les V. 752-814
hommes Mariandyniens n'ignorèrent pas longtemps le débarquement des meurtriers d'Amycos, comme disait la renommée qu'ils avaient déjà entendue. Aussi, en raison de ce fait, ils conclurent amitié avec les héros. Quant à Pollux en particulier, ils se rassemblaient de tous côtés pour lui

faire accueil comme à un dieu : car il y avait longtemps qu'ils étaient en guerre avec les Bébryces insolents. Aussi, s'étant rendus à la ville, tous ensemble dans le palais de Lycos, ils passèrent cette journée en amis, célébrant un festin et se charmant le cœur par leurs récits. L'Aisonide disait au roi la race et le nom de chacun de ses compagnons, les ordres de Pélias ; comment ils avaient été les hôtes des femmes de Lemnos, tout ce qu'ils avaient fait dans la dolionienne Cyzique, comment ils étaient arrivés à Cios en Mysie, où ils avaient laissé, bien malgré eux, le héros Héraclès ; il exposa l'oracle de Glaucos et raconta comment ils avaient tué Amycos et les Bébryces ; puis, il dit les prophéties de Phinée et sa misère, comment ils avaient échappé aux roches Cyanées, et comment ils avaient rencontré le fils de Létô dans une île. En entendant la suite de ces récits, Lycos était intéressé jusqu'au fond du cœur. Mais le chagrin le saisit, quand il apprit comment Héraclès avait été abandonné, et il leur dit, s'adressant à tous :

« O mes amis, de quel homme avez-vous perdu le secours pour naviguer si loin, jusque chez Aiétès ! Car je le connais bien, pour l'avoir vu ici même dans le palais de Dascylos, mon père, alors qu'à travers le continent asiatique il s'avança jusqu'ici, à pied, portant le baudrier de la belliqueuse Hippolyté. Il me trouva tout jeune, le visage à peine couvert d'un léger duvet. On célébrait alors des jeux funèbres en l'honneur de Priolas, mon frère, tué par les hommes Mysiens, Priolas que depuis lors le peuple pleure encore aujourd'hui dans de lamentables élégies : à ces jeux il vainquit Titias, le solide combattant au pugilat, qui se distinguait entre tous les jeunes gens par sa beauté et sa force. Il fit tomber ses dents sur le sol. Ensuite, il soumit à mon père, en même temps que les Mysiens, les Phrygiens qui habitent des terres voisines des nôtres ; il conquit aussi les tribus des Bithyniens avec leur territoire, jusqu'à l'embouchure du Rhébas et au rocher de Coloné. Après ceux-ci, les Paphlagoniens Pélopéiens durent se soumettre

aussi, tous tant qu'ils sont que le noir Billaios entoure de son cours sinueux. Mais, maintenant, les Bébryces et l'injustice d'Amycos m'ont dépouillé, pendant qu'Héraclès était loin. Ils m'ont enlevé un grand espace de territoire, et ils ont étendu leurs frontières jusqu'aux plaines basses arrosées par l'Hypios, qui coule dans un lit profond. Mais vous leur avez fait expier leurs crimes; et certes, je le dis, il n'agissait pas contre la volonté des dieux, le Tyndaride, en ce jour où il porta la guerre aux Bébryces, en ce jour où il tua cet homme. Aussi maintenant je vous témoignerai, à cause de cela, toute la reconnaissance dont je suis capable; je le ferai de grand cœur. Car telle est l'obligation des hommes faibles, quand de plus forts les ont aidés les premiers. Avec vous tous j'enverrai, pour vous suivre dans votre expédition, Dascylos, mon fils. En sa compagnie, vous êtes sûrs de rencontrer dans votre navigation des hommes hospitaliers jusqu'aux bouches mêmes du Thermodon. Mais, en outre, aux Tyndarides en particulier, je construirai sur le cap Achérousis un temple élevé : un temple que de très loin en mer tous les matelots apercevront et auquel ils adresseront des prières. De plus, je leur consacrerai devant la ville, comme on fait pour les dieux, les fertiles sillons d'un champ bien labouré. »

C'est ainsi qu'au milieu des festins ils se plaisent à converser tout le jour. Au matin, ils se hâtèrent de retourner au navire. Lycos vint avec eux : il leur avait donné mille présents à emporter, et il faisait sortir son fils du palais pour les accompagner.

C'est là qu'une destinée fatale atteignit l'Abantiade Idmon, V. 815-850.
qui était doué de l'art des devins. Mais elle ne put le sauver, sa science de l'avenir : car la nécessité voulait qu'il mourût. Dans des prairies basses inondées par un fleuve couvert de roseaux, se vautrait, rafraîchissant au milieu de la fange ses flancs et son ventre immense, un sanglier aux défenses blanches, monstre funeste que les Nymphes elles-mêmes, habitantes du marais, redoutaient. Aucun homme ne savait

l'existence de l'animal : car il se nourrissait solitaire dans le vaste marécage. Cependant l'Abantiade suivait les accidents du terrain, au bord de ce fleuve bourbeux, quand, à l'improviste, sortant de quelque endroit au milieu des roseaux, la bête bondit et, d'un choc violent, l'atteignit à la cuisse; les nerfs furent pénétrés profondément, et fendus ainsi que l'os. Idmon poussa un cri perçant et tomba sur le sol : les héros répondirent tous ensemble par leurs clameurs aux cris du blessé. Aussitôt, Pélée s'élança avec son javelot : le monstrueux sanglier se hâtait de fuir, mais il fit face de nouveau et s'élança. Alors Idas blessa l'animal qui, en rugissant, s'enferra sur la lance aiguë. Ils le laissèrent à terre, là où il était tombé : le héros à l'agonie était porté au vaisseau par ses compagnons affligés, et il expira dans leurs bras.

En ce moment, ils ne pouvaient penser à naviguer; mais ils restaient là, s'occupant avec tristesse des funérailles du mort. Trois jours entiers ils pleurèrent; et le jour suivant, ils l'ensevelirent magnifiquement : le peuple tout entier et le roi Lycos prenaient part aux cérémonies funèbres. On égorgea sur la tombe d'innombrables brebis, comme l'on a coutume de le faire pour honorer les morts. Et un tertre fut élevé sur cette terre à Idmon : et la postérité peut voir encore, au-dessus de ce tertre, comme monument de ces funérailles, un tronc d'olivier sauvage, dont on aurait pu faire un rouleau de navire; il abonde en feuilles vertes, ce tronc planté un peu au-dessous du cap Achérousis. Et, s'il faut que, par l'ordre des Muses, je dise toute chose sans détours, Phoibos ordonna en termes formels aux Béotiens et aux Nisaïens d'honorer Idmon comme protecteur de la ville qu'ils devaient fonder auprès de ce tronc d'antique olivier sauvage, semblable à un rouleau de navire. Ce culte est encore observé aujourd'hui : mais, à la place du religieux Aiolide Idmon, ils vénèrent Agamestor.

V. 851-910. Mais quel est l'autre Argonaute qui mourut aussi dans ces régions? Car les héros élevèrent alors pour la seconde

fois le tombeau d'un compagnon défunt. En effet, on voit encore deux monuments consacrés à ces hommes. C'est, dit la renommée, l'Agniade Tiphys qui mourut : sa destinée n'était pas de naviguer plus avant. Mais c'est là, loin de sa patrie, qu'une courte maladie l'endormit du dernier sommeil, alors que la réunion des héros rendait les honneurs funèbres au cadavre de l'Abantiade. Ce malheur funeste leur causa un deuil insupportable. Après l'avoir enseveli auprès d'Idmon, se laissant tomber de douleur en face de la mer, incapables d'agir, ils restaient enveloppés de leurs manteaux, sur le sable, où l'empreinte de leur corps s'enfonçait : et ils ne songeaient ni à manger, ni à boire; leur cœur était abattu par l'angoisse, car l'espoir du retour s'en allait bien loin d'eux. Et ils seraient restés plus longtemps encore arrêtés par leur angoisse, si Héra n'avait inspiré à Ancaios une audace extraordinaire : Ancaios, qu'Astypalaia avait enfanté à Poseidon auprès des eaux Imbrasiennes, était particulièrement doué de l'art de gouverner un navire. Il courut vers Pélée, et lui parla ainsi :

« O Aiacide, comment serait-il honorable de délaisser la lutte et de rester si longtemps dans un pays étranger ? Ce n'est pas tant pour mon habileté à la guerre que pour ma science des navires que Jason m'a amené loin de Parthénia, vers le pays de la toison. Que l'on abandonne donc, grâce à moi, toute crainte au sujet du navire. D'ailleurs, il y a ici d'autres hommes habiles : faisons monter à la poupe n'importe lequel d'entre eux ; aucun ne mettra l'expédition en péril. Aussi, va vite communiquer ces avis, et, plein de hardiesse, encourage nos compagnons à se souvenir de leurs travaux. »

Il dit ainsi, et le cœur de Pélée bondissait de joie. Aussi ne tarda-t-il pas à venir parler au milieu des héros : « Chers amis, pourquoi rester ainsi plongés dans une douleur vaine? Car ces hommes ont succombé à la mort qui leur était destinée. Mais, dans notre réunion, nous avons des pilotes, et en nombre. Aussi, loin de différer le voyage, réveillez-vous au travail, libres de toute inquiétude. »

Le fils d'Aison, plein d'embarras, lui répondit : « Aiacide, où sont-ils ces pilotes ? Car ceux dont nous vantions jadis l'habileté, ceux-là maintenant ont la tête basse, et sont encore plus affligés que moi. Aussi, je prévois pour nous un sort aussi funeste que celui des morts : s'il ne nous est pas possible d'aller jusqu'à la ville du cruel Aiétès, ni de retourner vers la terre d'Hellade, en passant au large des roches Cyanées, c'est ici même que nous ensevelira sans gloire une mort misérable, succédant à une vieillesse inutile. »

Il parla ainsi, mais Ancaios promit avec empressement qu'il dirigerait le navire rapide; car il était entraîné par un élan venu de la déesse. Mais, après lui, Erginos, Nauplios et Euphémos se levèrent, désireux de prendre le gouvernail : on les arrêta, car la plupart des compagnons acceptaient Ancaios avec faveur.

Ensuite, ils s'embarquèrent au matin du douzième jour, car la forte brise du Zéphire les secondait. Ils mirent peu de temps à traverser l'Achéron à la rame; puis, confiants dans le vent, ils déployèrent la voile, et, profitant de la sérénité du ciel, ils s'avancèrent bien au delà. Ils arrivèrent bientôt aux embouchures du fleuve Callichoros, où l'on dit que le fils Nyséien de Zeus, au temps où, ayant quitté les peuples de l'Inde, il allait s'établir à Thèbes, célébra des orgies et institua des chœurs devant un antre où il passait des nuits sévères et saintes. De là vient que les habitants du pays ont surnommé le fleuve Callichoros, et l'antre Aulion.

V. 911-945. Ils virent ensuite la sépulture de l'Actoride Sthénélos, qui, au retour de l'audacieuse guerre contre les Amazones (il y était allé avec Héraclès), blessé d'une flèche, mourut en cet endroit sur le rivage de la mer. Ils n'arpentèrent pas la mer plus loin : car Perséphoné elle-même laissa sortir l'âme déplorable de l'Actoride, qui l'avait suppliée de lui permettre de voir quelques instants des hommes dans l'intimité desquels il avait vécu. Monté sur le couronnement

du tombeau, il contemplait le navire : il était tel qu'on le voyait autrefois, quand il partait en guerre. Son casque brillant était orné de quatre cimiers, et une aigrette de pourpre le rendait éclatant. Bientôt il s'enfonça de nouveau dans les ténèbres profondes ; et les héros qui l'avaient aperçu, furent saisis d'effroi : mais l'Ampycide Mopsos, interprète de la volonté des dieux, les excita à aborder et à apaiser par des libations l'âme du mort. Ils se hâtèrent donc d'amener la voile, et quand ils eurent fixé les amarres sur le rivage, ils s'empressèrent autour du tombeau de Sthénélos. En son honneur, des libations furent répandues, et des brebis, sacrifiées au mort, furent consumées sur l'autel. Dans un autre endroit que celui où les libations avaient été faites, ils élevèrent un autel à Apollon, sauveur des vaisseaux, et firent brûler les cuisses des victimes ; et Orphée y consacra sa lyre, d'où le nom de Lyré reste encore à ce lieu.

Aussitôt après, comme le vent les pressait, ils montèrent sur le navire; ils hissèrent la voile et la déployèrent en la tendant sur les deux cordages de droite et de gauche : et le navire était rapidement emporté sur la mer, comme on voit en haut des airs un épervier, les ailes abandonnées au vent, enlevé par un vol rapide; aucun mouvement brusque ne l'agite : il plane dans un ciel serein sur ses ailes en repos. Cependant ils dépassaient le cours du Parthénios, fleuve qui va très paisiblement vers la mer : c'est dans ses eaux désirées que la fille de Létô, quand, après la chasse, elle remonte vers le ciel, vient rafraichir ses membres. Pendant la nuit suivante, ils ne cessèrent pas de naviguer plus avant sans interruption : ils arrivèrent au delà de Sésamos, des hauts rochers Érythiniens, de Crobialos, de Cromna et du Cytoros couvert de forêts. Ils tournèrent ensuite le cap Carambis, au moment où le soleil lançait ses premiers rayons. Après cela, ils firent avancer le navire à la rame le long de l'Aigialos infini, pendant tout le jour et la nuit qui suivit ce jour.

V. 946-1008. Bientôt après, ils abordèrent sur la terre assyrienne, où Sinopé, fille d'Asopos, fut établie par Zeus lui-même, qui, dupe de ses propres engagements, dut lui permettre de conserver sa virginité. Car, désirant la posséder, il lui avait promis de lui donner ce qu'elle souhaiterait dans son cœur: elle lui demanda, pleine d'astuce, de conserver sa virginité. Par un semblable artifice, elle trompa Apollon, qui désirait s'unir à elle, et, après eux, le fleuve Halys. Et aucun homme ne put la dompter dans des enlacements voluptueux. C'est là que les trois fils du vénérable Triccaien Deimachos, Deiléon, Autolycos et Phlogios habitaient, depuis qu'ils s'étaient égarés loin d'Héraclès. Dès qu'ils connurent l'arrivée de l'expédition des héros, ils allèrent à leur rencontre, en déclarant d'une manière exacte qui ils étaient eux-mêmes. Ils ne voulaient plus demeurer davantage en ce lieu; et ils s'embarquèrent sur le navire, car le vent Argestès commençait précisément de souffler. Emportés par le vent rapide avec eux, les Argonautes laissèrent bientôt après en arrière le fleuve Halys, l'Iris qui coule dans ses environs, et les alluvions de la terre d'Assyrie; et ce même jour, ils doublèrent de loin le cap des Amazones, qui possède un port.

C'est jusque-là que s'était avancée autrefois l'Arétiade Mélanippé; c'est là que le héros Héraclès la prit dans une embuscade, et Hippolyté lui donna, comme rançon de sa sœur, un baudrier éclatant de diverses couleurs; et alors il la renvoya, exempte de tout dommage. Ils abordèrent dans la baie formée par le cap, auprès des embouchures du Thermodon, car la mer était excitée contre les navigateurs. Aucun fleuve n'est comparable au Thermodon, aucun fleuve ne lance sur la terre autant de cours d'eau divers sortant tous de lui-même. A en faire le compte précis, on voit qu'il n'en manque que quatre pour atteindre cent: et il n'y avait réellement qu'une seule source pour tous ces cours d'eau; cette source descend vers la terre, sortie des monts élevés, qu'on appelle, dit-on, monts Amazoniens.

De là, le fleuve se répand, en face de lui, à l'intérieur d'un pays assez élevé : aussi, ses routes sont sinueuses. Mais toujours, allant, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ces cours d'eau serpentent dans la direction où ils trouvent un terrain plus bas. La route de ceux-ci est longue; de ceux-là, courte. Il en est beaucoup qui sont sans nom : on ne sait où ils vont se perdre. Et c'est avec peu de branches que le Thermodon lui-même décharge, à la vue de tous, dans le Pont-Axin, ses flots, à l'abri d'un cap qui se recourbe.

Si les héros avaient séjourné longtemps en cet endroit, ils auraient dû engager le combat avec les Amazones, et cela n'aurait pas été sans effusion de sang; car les Amazones qui habitaient la plaine Doiantienne n'étaient pas affables ni respectueuses du droit d'hospitalité. Au contraire, elles se plaisaient à l'injustice lamentable et aux travaux d'Arès; elles étaient en effet de la race d'Arès et de la nymphe Harmonia, qui, s'étant unie au dieu dans les profondeurs du bois Acmonios, lui enfanta des filles amies de la guerre. Mais Zeus envoya de nouveau le souffle de l'Argestès. Et le navire, poussé par le vent, quitta le rivage arrondi où s'armaient les Amazones Thémiscyréiennes. Car elles ne demeuraient pas réunies dans une seule ville; mais, divisées par tribus, elles habitaient des parties distinctes du pays; celles-là demeuraient à part, et elles avaient alors pour reine Hippolyté; à part aussi étaient les Lycastiennes, et à part les Chadésiennes, habiles à lancer les traits.

Le lendemain et la nuit suivante, ils côtoyèrent la terre des Chalybes. Ces hommes ne s'occupent ni du labourage qui se fait avec les bœufs, ni d'aucune autre manière de produire les fruits de la terre agréables au cœur; ils ne font pas paître de troupeaux dans les prairies humides de rosée. Mais ils fendent le sol rude, abondant en fer : en échange de ce fer, ils se procurent ce qui est nécessaire à leur vie. Jamais pour eux Éos ne se lève sans ramener des travaux; au milieu de la suie noire et de la fumée, ils supportent un dur labeur.

V. 1009-1029. Après avoir dépassé ces peuples et doublé le cap de Zeus Génétaios, ils hâtaient leur course le long de la côte des Tibaréniens. Dans ce pays, quand les femmes ont donné des enfants à leurs maris, ce sont les hommes qui gémissent, abattus sur des lits, la tête enveloppée; et les femmes soignent bien leurs maris, les font manger et leur préparent les bains qui conviennent aux accouchées.

Ensuite, ils longeaient le mont Sacré et le pays où les Mossynoiciens habitent dans les montagnes des « mossynes », d'où vient le nom qu'ils portent. Les mœurs et les lois sont chez eux différentes de ce qu'elles sont ailleurs. Ce qu'il est permis de faire ouvertement dans la ville, sur la place, toutes ces choses ils les exécutent dans leurs maisons. Tout ce que nous faisons dans nos demeures, ils l'accomplissent hors de chez eux, au milieu des rues, sans encourir de blâme. Ils n'ont pas même de retenue à s'unir en public : au contraire, semblables aux porcs qu'on engraisse dans les pâturages, sans le moindre respect pour les assistants, ils ont commerce avec leurs femmes, par terre, s'abandonnant à des embrassements réciproques. Quant à leur roi, siégeant dans une très haute « mossyne » il rend la justice suivant l'équité à un peuple nombreux : le malheureux! Si, en prononçant ses arrêts, il se trompe, on le renferme et on le tient toute la journée sans manger.

V. 1030-1089. Après avoir dépassé ces peuples, et à peu près en face de l'île Arétias, c'est avec la rame que, pendant toute la journée, ils se frayèrent une route au milieu des eaux : car le vent tiède les avait abandonnés vers le crépuscule du matin. Mais bientôt ils virent voler dans l'air, au-dessus d'eux, un oiseau d'Arès, habitant de l'île. Celui-ci, battant fortement des ailes contre le navire en marche, lui lança une plume aiguë qui tomba sur l'épaule gauche du divin Oileus : blessé, celui-ci laissa échapper sa rame de ses mains; les héros furent frappés de stupeur à la vue du trait ailé. Érybotès, qui était assis auprès d'Oileus, retira la plume et défit, pour en bander la plaie, le baudrier auquel le fourreau

de son épée était suspendu. Mais un autre oiseau apparut, qui volait à la suite du premier. Le héros Clytios Eurytide avait tendu d'avance son arc recourbé : il lança une flèche prompte, — l'oiseau s'avançait en volant, — et le frappa; il vint en tournoyant tomber auprès du navire rapide.

Amphidamas, fils d'Aléos, dit alors à ses compagnons : « Près de nous est l'île Arétias : vous le savez, vous aussi, depuis que vous avez vu ces oiseaux. Quant à moi, je n'espère pas que nos flèches suffisent pour nous permettre de débarquer. Mettons plutôt à exécution quelque autre dessein qui nous aide, si vous voulez aborder, vous souvenant des recommandations de Phinée. Car Héraclès, lorsqu'il vint en Arcadie, n'a pas eu le pouvoir de chasser avec ses flèches du marais où ils nageaient les oiseaux Stymphalides : moi-même je l'ai vu. Mais agitant en ses mains une cliquette d'airain, il faisait grand bruit, les guettant sur une vaste hauteur; et les oiseaux s'enfuyaient au loin; la crainte terrible les faisait crier. Aussi, cherchons maintenant quelque expédient de ce genre : ce que j'ai déjà imaginé moi-même, je vais vous le dire. Mettons sur nos têtes nos casques aux aigrettes élevées; qu'à tour de rôle la moitié de nous s'occupe de ramer, et que l'autre moitié munisse le navire de lances en bois bien poli et de boucliers. Alors, d'un seul élan, poussez un cri immense, tous ensemble : les oiseaux seront effrayés de ce tumulte étrange, de la vue de nos aigrettes agitées et de nos lances dressées bien haut. Mais, si nous arrivons à l'île elle-même, alors, de nouveau, poussez des cris et heurtez vos boucliers, de manière à faire un bruit prodigieux. »

Il parla ainsi, et cet utile dessein leur plut à tous. Ils mirent sur leurs têtes les casques d'airain à la splendeur effrayante; au-dessus s'agitaient les aigrettes de pourpre. Et ils ramaient alternativement, et ceux qui ne ramaient pas enveloppèrent Argo de lances et de boucliers. Ainsi, quand un homme se prépare à couvrir d'un toit de tuiles les murs de sa maison, pour l'orner et la garantir contre la pluie,

une tuile succède constamment à une autre et s'y adapte : c'est ainsi que, par l'arrangement de leurs boucliers, ils faisaient comme un toit au navire. Tel, le bruit qui sort d'une multitude ennemie d'hommes, rassemblés pour la guerre, qui s'agitent au moment où les phalanges se réunissent : telle, la clameur qui, au-dessus du navire, se répandit dans les airs. Et ils ne virent plus un seul des oiseaux; mais, comme, après avoir échoué le navire sur le rivage de l'île, ils faisaient résonner leurs boucliers, les oiseaux par milliers voltigeaient incertains, s'enfuyant de côté et d'autre. De même, quand le Cronide lance, du haut des nuages, une grêle épaisse sur la ville et les maisons, les habitants qui, de l'intérieur, entendent le crépitement sur les toits, se tiennent assis en repos; car le moment de la tempête ne les a pas surpris à l'improviste; leur toit a été consolidé auparavant. Ainsi les oiseaux lancèrent aux Argonautes des plumes nombreuses en s'envolant bien haut au-dessus de la mer, vers les montagnes des régions situées de l'autre côté des flots.

V. 1090-1133. Mais quelle était la pensée de Phinée, quand il ordonnait à la divine expédition des héros d'aborder dans cette île, et quel était l'avantage qui devait ensuite s'y produire pour eux, suivant leurs désirs?

Les fils de Phrixos s'en retournaient vers la ville d'Orchomène, loin d'Aia et de la demeure du Cytaien Aiétès; ils s'étaient embarqués sur un navire de Colchide, dans le but d'aller prendre possession des immenses richesses de leur père : car, en mourant, celui-ci leur avait ordonné ce voyage. Et ils étaient bien près de l'île, ce jour-là. Zeus excita l'impétuosité du vent Borée, et le fit souffler, indiquant par des pluies la marche humide de l'Arctouros. Et cependant, durant la journée, le vent agitait un peu les feuilles dans les montagnes, soufflant légèrement au sommet des grosses branches; et, pendant la nuit, il envahit la mer avec violence, et il souleva le flot de son souffle strident; une profonde obscurité enveloppait le ciel : nulle

part les astres éclatants ne se laissaient voir du milieu des nuages, partout s'abattaient de noires ténèbres. Mouillés, craignant la mort odieuse, les fils de Phrixos étaient ainsi portés sur les flots. La force du vent arracha la voile, et, du même effort, brisa en deux parties le navire ébranlé par les vagues bruyantes. Alors, obéissant à un conseil qui venait des dieux, ils saisirent, tous les quatre, une poutre énorme, une de ces poutres, comme il s'en trouvait beaucoup, qu'on avait unies les unes aux autres par des chevilles aiguës, et qui se dispersaient maintenant autour du navire fracassé. C'est vers l'île que les flots et l'impétuosité des vents les portaient, désolés, car ils avaient échappé de bien peu à la mort. Aussitôt éclata une averse inouïe qui couvrit de pluie la mer, l'île et, en face de l'île, toute la région qu'habitaient les farouches Mossynoiciens. Les fils de Phrixos furent jetés, en même temps, par la force des flots, avec leur poutre solide, sur les rivages de l'île : la nuit était obscure. Mais la pluie immense, que Zeus avait envoyée, cessa avec le soleil levant. Les naufragés et les héros se rencontrèrent bientôt, et Argos, le premier, prit la parole :

« Au nom de Zeus, qui voit tout, nous vous prions, qui que vous soyez parmi les hommes, de nous être favorables et de nous secourir dans notre misère. Car de rudes tempêtes, qui se sont appesanties sur la mer, ont brisé toutes les poutres du chétif navire sur lequel nous faisions route, embarqués par nécessité. Aussi, maintenant, nous vous supplions à genoux (puissiez-vous vous laisser persuader!) de nous donner quelque vêtement à nous mettre sur le corps, et de prendre soin, par pitié, d'hommes de votre âge qui sont dans le malheur. Ayez donc égard à des hôtes suppliants, au nom de Zeus, protecteur des hôtes et des suppliants : ils appartiennent, les uns et les autres, à Zeus, les suppliants et les hôtes; et certes, le dieu qui voit tout est pour nous. »

Le fils d'Aison l'interrogea avec prudence, pensant bien V. 1134-1225.

que les prédictions de Phinée étaient accomplies : « Tout ce que vous demandez, nous allons vous le donner bien volontiers. Mais, voyons, dis-moi d'une manière exacte quel pays vous habitez, quelle nécessité vous force à naviguer sur mer, quel est votre nom illustre et votre race. »

Argos lui répondit, tout perplexe à cause de sa misère : « Un Aiolide, Phrixos, est jadis allé de l'Hellade vers Aia; le fait est certain, et, je le suppose, vous le savez vous-mêmes avant que je vous le dise : Phrixos, qui est venu dans la ville d'Aiétès, monté sur un bélier qu'Hermès a changé en bélier d'or. Et certes, aujourd'hui encore vous pourriez voir sa toison [pendue aux hautes branches feuillues d'un chêne]. Ensuite, sur l'ordre de l'animal lui-même, il l'immola entre tous les dieux au Cronide Zeus qui avait protégé sa fuite. Aiétès reçut Phrixos dans son palais, et lui donna pour femme sa fille Chalciopé, sans exiger de présents de noces, car son esprit était bienveillant. Nous sommes les enfants de Phrixos et de Chalciopé. Or, Phrixos est mort, déjà vieux, dans la maison d'Aiétès. Aussitôt, par respect pour les volontés de notre père, nous nous embarquons vers Orchomène, dans le but d'aller y chercher les richesses d'Athamas. Mais, si tu tiens à savoir aussi notre nom, celui-ci se nomme Cytisoros, celui-là Phrontis, cet autre Mélas; pour moi, vous pouvez m'appeler Argos. »

Il parla ainsi : les héros se réjouirent de cette rencontre et embrassèrent les étrangers pleins d'étonnement. Et Jason de nouveau, comme il lui était convenable, répondit en ces termes : « Certes, parents du côté de mon père, c'est à des hommes pleins de bienveillance pour vous que vous demandez de vous aider dans votre misère. Car Crétheus et Athamas étaient frères; et moi, fils du fils de Crétheus, je vais de l'Hellade même, accompagné de ces hommes, à la ville d'Aiétès. Mais, toutes ces choses, nous en parlerons plus tard entre nous : maintenant, commencez par vous vêtir... C'est, je pense, par un conseil des immortels que, dans votre malheur, vous êtes tombés entre mes mains. »

Il parla ainsi et leur donna du navire des habits pour se vêtir. Ensuite, ils se rendirent tous ensemble au temple d'Arès pour sacrifier des brebis. Ils s'empressèrent de se placer autour de l'autel, fait de petites pierres, qui s'élevait en dehors du temple, lequel était sans toit. A l'intérieur avait été enfoncée une pierre sacrée, noire, à laquelle toutes les Amazones adressaient leurs prières. Mais ce n'était pas leur usage, quand elles revenaient du continent situé en face de l'île, de consumer sur cet autel des sacrifices de brebis ou de bœufs : elles sacrifiaient des chevaux qu'elles avaient nourris pendant une année. Quand les héros, après leur sacrifice, se furent rassasiés du festin qu'ils avaient préparé, l'Aisonide s'adressa à ses hôtes et commença en ces termes :

« Zeus voit avec attention toute chose; et nous autres hommes nous n'avons rien de caché pour lui, que nous soyons d'une piété solide ou bien injustes. De même qu'il a sauvé votre père de la mort que lui préparait une marâtre et qu'il lui a permis d'acquérir loin d'elle une immense richesse, de même, vous aussi, il vous a arrachés sains et saufs à une funeste tempête. Sur ce navire il vous est loisible d'aller ici ou là, suivant votre volonté, soit vers Aia, soit vers la ville riche du divin Orchomène. Car l'art d'Athéné a fabriqué notre vaisseau : sa hache d'airain en a coupé les poutres sur les sommets du Pélion : et, avec la déesse, Argos l'a construit. Quant au vôtre, le flot furieux l'a brisé, avant même que vous vous soyez approchés des pierres qui, dans la mer étroite, se heurtent entre elles constamment. Mais voyez : nous désirons porter en Hellade la toison d'or; venez-nous en aide, guidez notre navigation, puisque je vais accomplir des sacrifices expiatoires en l'honneur de Phrixos, et apaiser la colère de Zeus contre les Aiolides. »

Il parla ainsi pour les exhorter : mais eux, ils l'écoutaient avec terreur; car ils ne pensaient pas trouver Aiétès bienveillant pour ceux qui voudraient emporter la toison du bélier. Argos leur adressa ces paroles, les blâmant de s'occuper d'une telle expédition : « Mes amis, tout ce que

nous avons de force, nous ne manquerons jamais de le mettre à votre service, d'une manière absolue, quand la nécessité s'en présentera. Mais il est terriblement armé d'une cruauté funeste, Aiétès. Aussi, ce voyage me fait grand'peur. On assure qu'il est le fils d'Hélios; autour de lui habitent les peuples sans nombre des Colchiens; et lui-même, par sa voix effrayante et sa grande force, il égale Arès. Certes, enlever la toison malgré Aiétès, ce n'est pas chose facile : si redoutable est le dragon qui veille autour, à l'abri de la mort et du sommeil, lui que Gaia elle-même a enfanté sur les flancs boisés du Caucase, là où est la pierre Typhaonienne, où l'on dit que Typhaon, frappé par le tonnerre du Cronide Zeus, alors qu'il avait mis sur lui ses fortes mains, vit couler goutte à goutte de sa tête son sang bouillant : blessé de la sorte, il vint aux monts et à la plaine de Nysa, où, maintenant encore, il gît, englouti sous les eaux du marais Serbonis. »

Il parla ainsi; et aussitôt, en apprenant quelles luttes il faudrait affronter, bien des joues pâlirent. Mais bientôt Pélée répondit par des paroles audacieuses, et s'exprima de la sorte : « Mon ami, n'aie pas ainsi dans l'esprit une crainte exagérée, car nous ne manquons pas à ce point de force que nous soyons incapables de lutter avec Aiétès, les armes à la main. Il me semble, au contraire, que nous arrivons dans son pays, expérimentés à la guerre, nés, ou peu s'en faut, du sang des dieux : aussi, dans le cas où il ne nous donnerait pas de bon cœur la toison d'or, j'ai bon espoir que les peuples de Colchide ne lui seront pas d'un grand secours. »

V. 1226-1283. C'est ainsi qu'ils s'entretenaient mutuellement, jusqu'au moment où, rassasiés par un nouveau repas, ils s'endormirent. Réveillés au matin, une brise modérée soufflait favorable pour eux : ils élevèrent la voile, qui se détendait sous l'impulsion du vent; et bientôt ils laissaient, loin derrière eux, l'île d'Arès.

A la nuit tombante, ils côtoyaient l'île Philyréide : c'est

là que, du temps qu'il régnait dans l'Olympe sur les Titans et que Zeus était encore nourri, au milieu des Courètes Idaiens, dans l'antre de Crète, l'Ouranide Cronos, trompant Rhéa, s'unit à Philyra. La déesse, pendant qu'ils étaient dans le lit, les y surprit : Cronos bondit hors de la couche et s'enfuit, semblable par la forme à un cheval à l'épaisse crinière. Et, quittant, pleine de honte, ces lieux, son séjour habituel, l'Océanide Philyra vint dans les longues chaînes de montagnes des Pélasges, où elle enfanta le monstrueux Chiron, semblable à la fois à un dieu et à un cheval, fruit de cette union équivoque.

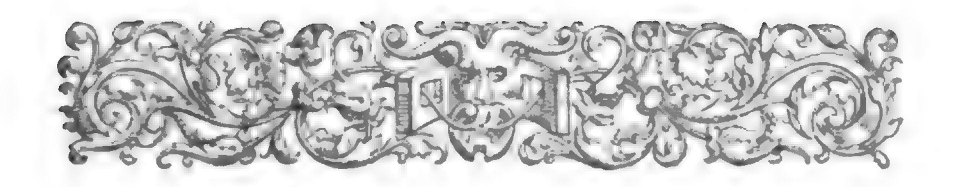
Ensuite les héros passaient le long du pays des Macrônes, de la région immense des Bécheires, et devant les Sapeires sauvages et les Byzères, qui sont après eux ; et ils naviguaient toujours plus avant, avec rapidité, poussés par un vent tiède. Ils étaient déjà arrivés assez loin pour voir le golfe le plus enfoncé du Pont ; déjà s'élevaient devant eux les pics escarpés des monts du Caucase : c'est là que, les membres fixés aux âpres rochers par des entraves d'airain, Prométhée repaissait de son propre foie un aigle qui revenait sans cesse, pour s'élancer sur lui. Ils virent cet oiseau, le soir, voler près des nuages, autour des parties les plus élevées du navire, en poussant des cris aigus ; et, cependant, il ébranla la voile de toutes parts, en l'attaquant à coups d'ailes. Car il n'avait pas la conformation d'un oiseau des airs ; mais il agitait avec violence les extrémités de ses ailes, semblables à des rames polies. Peu de temps après, ils entendaient la voix gémissante de Prométhée dont le foie était arraché ; et l'air retentit de ses lamentations, jusqu'au moment où ils virent l'aigle carnassier, s'envolant de nouveau de la montagne, en suivant la même direction. C'est de nuit que l'habileté d'Argos les fit arriver au large cours du Phase et aux limites extrêmes de la mer.

Aussitôt ils amenèrent la voile et la vergue, et les placèrent dans la fosse du mât, où ils les rangèrent ; le mât lui-même fut, bientôt après, abattu et couché : ils se hâtèrent de faire

entrer, à force de rames, le navire dans le vaste lit du fleuve, qui cédait de tous côtés en bouillonnant avec bruit. Ils avaient donc à leur gauche le Caucase élevé et la ville Cytaienne d'Aia, et de l'autre côté la plaine d'Arès et les bois sacrés de ce dieu, où le dragon attentif gardait la toison suspendue en haut des branches feuillues d'un chêne. Mais l'Aisonide lui-même versait dans le fleuve avec une coupe d'or les libations douces comme le miel d'un vin sans mélange, en l'honneur de Gaia, des dieux du pays et des âmes des héros morts; il les suppliait à genoux de lui être secourables et propices dans leur bienveillance et de recevoir favorablement les amarres du navire. Aussitôt après, Ancaios parla en ces termes: « Nous voici parvenus à la terre de Colchide et au fleuve du Phase; c'est le temps de nous consulter entre nous pour savoir si nous ferons une tentative amicale auprès d'Aiétès, ou s'il y a quelque autre manière d'atteindre notre but. »

Il dit; cependant, d'après les conseils d'Argos, Jason fit établir sur les pierres de fond, à un endroit où il était à flot, le navire que l'on avait conduit dans un marais très ombragé, qui était voisin du lieu où ils étaient arrivés. C'est là qu'ils dormirent pendant la nuit; et Éos ne fut pas longue à apparaître, comme ils le souhaitaient.

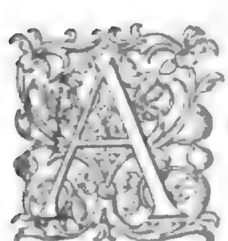




CHANT III

SOMMAIRE

Invocation à Érato (1-5). — Héra et Athéné se concertent sur les moyens de venir en aide aux Argonautes (6-35). — Les deux déesses se rendent chez Cypris pour lui demander de faire intervenir Eros (36-110). — Cypris obtient de son fils qu'il aille frapper d'une flèche Médée, fille d'Aiétès (111-166). — Jason expose aux Argonautes son plan de conduite (167-209). — Arrivée de Jason et de quelques compagnons choisis au palais d'Aiétès (210-274). — Eros perce Médée d'une flèche (275-298). — Entrevue d'Aiétès et des héros; Jason s'engage à entreprendre le travail imposé par le roi (299-438). — Angoisses de Médée, occupée du souvenir de Jason (439-470). — Délibération des héros : sur les conseils d'Argos, on décide d'avoir recours à l'intervention de Chalciopé auprès de Médée (471-575). — Projets d'Aiétès contre les Argonautes (576-608). — Médée promet à Chalciopé de secourir ses fils et leurs compagnons (609-743). — Après de longues hésitations, Médée se dispose à porter à Jason les substances magiques (744-824). — Médée va avec ses suivantes au temple d'Hécate pour y rencontrer Jason (825-911) — Jason s'y rend de son côté; entrevue du héros avec la jeune fille (912-1145). — Retour de Médée dans sa maison (1146-1162). — Aiétès remet les dents du dragon aux envoyés de Jason (1163-1190). — Jason offre un sacrifice nocturne à Hécate (1191-1224). — Aiétès se dispose à aller assister à la lutte de Jason contre les taureaux (1225-1245). — Jason se prépare à la bataille (1246-1277). — Jason met les taureaux sous le joug et force les géants à se tuer entre eux (1278-1407).



LLONS, ô Érato, viens m'assister, et raconte-moi comment Jason put rapporter de Colchide la toison à Iolcos, grâce à l'amour de Médée. Car tu partages la destinée de Cypris; les soucis qui viennent de toi charment les jeunes filles vierges : de là, le nom aimable qui t'a été donné. V. 1-5.

C'est ainsi que, sans être vus des Colchiens, les héros restaient embusqués au milieu des roseaux épais. Mais Héra V. 6-35.

et Athéné s'aperçurent de leur présence : loin de Zeus et des autres dieux immortels, elles délibéraient, étant allées dans une chambre. Et d'abord Héra sondait Athéné par ses questions : « Fille de Zeus, toi-même ouvre, la première, la discussion : que faut-il faire? Imagineras-tu quelque ruse qui leur permettra de prendre la toison d'or d'Aiétès et de l'amener en Hellade; ou veux-tu qu'usant auprès du roi de paroles douces comme le miel, ils obtiennent la toison par persuasion? Sans doute, son arrogance est intraitable : mais il me semble bon de ne négliger aucune tentative. »

Elle dit, et aussitôt Athéné lui répondit : « C'est au moment où, moi aussi, j'agite bien des projets semblables que tu m'interroges d'une manière si pressante, Héra. Je sens bien que je n'ai pas encore combiné cette ruse qui sera capable d'aider le courage des héros, et, cependant, j'ai examiné bien des projets. »

Elle dit, et toutes deux tinrent leurs yeux fixés à terre devant leurs pieds, songeant, à part, à des desseins divers. Soudain Héra, prenant, la première, la parole, exposa en ces termes ce qu'elle méditait : « Allons! rendons-nous auprès de Cypris : arrivées chez elle, nous la prierons toutes deux de demander à son enfant s'il veut bien frapper de ses traits et concilier à Jason la fille d'Aiétès, elle qui est si habile dans la science des poisons. Car je pense que, grâce à ses conseils, il pourra rapporter la toison en Hellade. »

Elle dit : cette sage résolution fut agréable à Athéné, qui répondit par ces douces paroles : « Héra, mon père m'a fait naître ignorante des traits d'Éros, et je ne connais aucune des choses nécessaires pour séduire à l'amour. Mais, si ce projet te plait, certes je te suivrai : tu prendras la parole quand tu seras arrivée auprès de Cypris. »

V. 36-110. Elle dit; et, s'étant aussitôt levées, elles se mettaient en marche vers la grande maison de Cypris, maison que son mari, boiteux des deux pieds, lui avait construite, alors qu'il venait de l'emmener avec lui, épouse reçue de la main de Zeus. Étant entrées dans l'enceinte de la demeure, elles

s'arrêtèrent sous le portique de la chambre où la déesse avait coutume de préparer le lit d'Héphaistos. Celui-ci était parti dès le matin pour sa forge et ses enclumes, dans les vastes profondeurs de l'île errante, où il fabrique en airain, toutes sortes d'ouvrages merveilleux, grâce à la puissance du feu. Elle était seule à la maison, assise vis-à-vis des portes sur un siège fait au tour; elle avait ses blanches épaules couvertes, des deux côtés, de sa chevelure déployée qu'elle ordonnait avec un peigne d'or, avant de tresser ses longues boucles. Quand elle les aperçut en face d'elle, elle s'arrêta, leur dit d'entrer, se leva de son siège et les fit asseoir sur des fauteuils à dossier; ensuite, elle s'assit elle-même, et ses mains liaient ses cheveux qui n'étaient pas encore peignés. Alors, elle leur adressa, en souriant, ces douces paroles : « Vénérables amies, quel dessein, quelle nécessité vous amène, vous si rares? Pourquoi donc venez-vous toutes deux, vous qui jusqu'à présent ne fréquentiez guère ici? Car vous êtes au plus haut rang parmi les déesses. »

Héra lui répondit en ces termes : « Tu railles; mais, toutes deux, notre âme est émue par la crainte d'un malheur. Car déjà, dans le fleuve du Phase, l'Aisonide arrête son navire, et avec lui, tous ceux qui le suivent pour conquérir la toison. C'est pour tous ces héros, puisqu'une terrible entreprise s'élève devant eux, que nous craignons beaucoup : c'est surtout pour l'Aisonide. Devrait-il naviguer jusque chez Adès pour délivrer aux enfers Ixion de ses liens d'airain, j'emploierais à le sauver toute la force qui est en moi, pour que Pélias ne puisse me railler, ayant évité son destin funeste, lui dont l'insolence m'a exclue de l'honneur de ses sacrifices. D'ailleurs, il y a longtemps que Jason m'est très cher : depuis que, sur les rives de l'Anauros débordé, un jour que j'éprouvais les bonnes dispositions des hommes, il s'est présenté à moi, revenant de la chasse : la neige blanchissait toutes les montagnes, tous les sommets élevés, d'où les torrents, formés par les pluies d'hiver, s'élançaient, tourbillons retentissants. Je m'étais faite semblable à une

vieille femme : il eut pitié de moi, et, m'ayant enlevée sur ses épaules, il me porta à travers l'eau qui se précipitait. Aussi, depuis lors, est-il sans cesse l'objet de mes soins : et cependant, Pélias ne pourra subir sa peine, si tu ne donnes à Jason le moyen de revenir. »

Elle dit, et Cypris fut saisie de stupeur, émue de respect en se voyant suppliée par Héra ; mais, ensuite, elle lui adressa ces douces paroles : « Vénérable déesse, il n'y aurait certes rien de pire que Cypris, si, quand tu le désires, je négligeais de parler ou d'accomplir quelque œuvre dont mes mains sont capables, malgré leur faiblesse. Je ne demande même pas de reconnaissance en retour. »

Elle parla ainsi, et Héra lui répondit pleine de prudence : « Nous ne venons pas désireuses de ta force et du secours de tes mains. Même, reste tranquille, et contente-toi de recommander à ton fils d'inspirer à la fille d'Aiétès une passion pour Jason. Car, s'ils sont d'accord, si elle est bien disposée pour lui, je pense qu'il deviendra facile au héros de rentrer à Iolcos, en possession de la toison : car cette fille est habile. »

Elle dit, et, s'adressant à toutes deux, Cypris répondit : « Héra et Athéné, mon fils obéirait plutôt à vous qu'à moi : car, malgré toute son impudence, votre vue lui inspirera quelque respect ; de moi, il n'a aucun souci : au contraire, il me provoque, il se joue de moi sans cesse. Certes, toujours en proie à sa méchanceté, j'ai pris une fois la résolution de briser, en même temps que son arc, ses flèches au bruit odieux, et cela sans me cacher. Alors, plein de colère, il me dit avec menaces que, si je ne tenais les mains loin de lui pendant qu'il maitrisait encore sa colère, j'aurais ensuite à m'adresser des reproches à moi-même. »

Elle parla ainsi, et les deux déesses se regardèrent en souriant ; mais Cypris, très triste, continua : « Pour les autres, mes peines sont un sujet de risée ; et je ne devrais pas les dire à tout le monde : c'est assez que je les connaisse moi-même. Mais, puisque cela vous est agréable à toutes les

deux, je tenterai l'expérience : je vais l'apaiser, et il ne me sera pas indocile. »

Elle parla ainsi; mais Héra prit sa main délicate, et lui répondit à son tour, avec un doux sourire : « C'est cela, Cythérée; cette affaire difficile, comme tu dis, termine-la bien vite : ne te montre pas exigeante; ne te querelle pas, t'irritant contre ton fils; car il finira par te céder. »

A ces mots, elle quitta son siège et Athéné l'accompagna; V. 111-166.
elles sortirent toutes deux pour s'en revenir. Mais Cypris se mit en route vers les endroits retirés de l'Olympe, espérant y découvrir son fils. Elle le trouva, loin de Zeus, dans une plaine fleurie : il n'était pas seul; avec lui se trouvait Ganymède que Zeus autrefois établit dans le ciel, convive des immortels, car il était passionné pour sa beauté. Tous deux jouaient avec des osselets d'or, comme de jeunes amis : et l'insolent Éros cachait déjà contre sa poitrine le creux de sa main gauche plein d'osselets; il était debout, ses joues s'illuminaient d'une douce rougeur. A côté de lui, Ganymède était à genoux, silencieux et tête basse : il n'avait plus que deux osselets, ayant jeté en vain les autres tour à tour; il était furieux contre Éros qui riait aux éclats. Ayant aussi perdu ses derniers osselets, bientôt après les autres, il s'en alla les mains vides, ne sachant plus que faire; il ne s'aperçut pas de l'arrivée de Cypris. Celle-ci s'arrêta en face de son fils et, aussitôt, le prenant par le menton, elle lui dit : « Pourquoi donc souris-tu, affreuse peste? Tu l'as donc trompé ainsi; tu as injustement triomphé de sa simplicité? Mais, voyons, termine, plein de bonne volonté pour moi, l'affaire dont je vais te parler : et je te donnerai un très beau jouet de Zeus, celui que lui fit sa chère nourrice Adrestéia, alors que, dans l'antre Idaien, il s'amusait en enfant. C'est une boule qui roule si bien que tu ne pourrais obtenir des mains d'Héphaistos un présent plus précieux : elle est formée de cercles d'or; autour de chacun d'eux s'enroulent de doubles anneaux qui l'enveloppent; on n'en voit pas les jointures : car, une spirale bleuâtre court à leur surface. Mais, si tu

prends cette boule dans tes mains pour la lancer, semblable à un astre, elle répand dans l'air une trainée brillante. C'est le cadeau que je te ferai : de ton côté, frappe d'une flèche la vierge, fille d'Aiétès, et séduis son âme en faveur de Jason. Qu'il n'y ait pas de retard, car alors on te saurait moins de gré de ce que tu feras. »

Elle dit ; et ce langage était agréable à celui qui l'écoutait. Aussi, il jeta tous ses jouets ; et, des deux mains, il tenait ferme la tunique de sa mère qu'il avait saisie des deux côtés : il la suppliait de lui faire son cadeau tout de suite. Celle-ci, l'accueillant avec de douces paroles et le prenant par les joues, l'embrassa, le tenant serré contre elle, et lui répondit en souriant : « Que ta tête chérie, que la mienne elle-même en témoigne! Certes, je te donnerai ce présent et je ne te tromperai pas, aussitôt que tu auras percé d'un trait la fille d'Aiétès! »

Elle dit : Éros rassembla ses osselets, et, après les avoir tous bien comptés, il les lança dans le pli éclatant que les vêtements de sa mère faisaient au-dessous du sein. Aussitôt, il fixa à un baudrier d'or son carquois, qui était appuyé au pied d'un arbre, et il saisit son arc recourbé. Il sortit des demeures de Zeus, en traversant une plaine abondante en fruits ; et il franchit ensuite les portes éthérées de l'Olympe. De là descend une route céleste : deux pôles soutiennent les hauteurs des montagnes inaccessibles ; ce sont les sommets de la terre, c'est là que le soleil, à son lever, lance avec force ses premiers rayons. Au-dessous apparaissaient et la terre, qui porte des moissons, et les villes des hommes, et les cours sacrés des fleuves ; d'autre part, les crêtes des montagnes, et, tout autour, la mer. Éros voyait tout cela pendant qu'il s'avançait au milieu des airs.

V. 167-209. Cependant, les héros, embusqués à l'écart, au milieu des marais du fleuve, se tenaient assis sur les bancs de leur navire et ils avaient ouvert la discussion. Jason parlait, et ils l'écoutaient silencieux, assis en ordre, chacun à sa place : « Mes amis, ce qui me paraît bon à moi-même, je vais vous

le dire. C'est à vous qu'il appartient de décider et d'agir. Le péril est pour tous : à chacun aussi de parler. Que celui qui se tairait, cachant son dessein et sa pensée, sache qu'ainsi il peut, à lui seul, faire obstacle au retour de cette expédition. Demeurez donc tous tranquillement, en armes, sur le navire. Et j'irai au palais d'Aiétès, prenant avec moi les fils de Phrixos, et, en outre, deux autres compagnons. Je me rendrai compte, en commençant par les paroles, s'il veut nous céder amicalement la toison d'or, ou si, au contraire, confiant dans sa force, il ne fait aucun cas de notre démarche. Alors, instruits d'avance par lui-même de sa méchanceté, nous déciderons ou de recourir à Arès, ou de prendre une autre résolution utile, si nous nous abstenons de pousser le cri de guerre. Mais, avant d'avoir essayé le pouvoir des paroles, n'employons pas la force pour le priver de son bien. Il vaut mieux d'abord aller vers lui, nous le rendre favorable par nos discours. Car, souvent, ce que la force obtiendrait avec peine, la parole en vient à bout facilement, usant des ménagements nécessaires. C'est Aiétès qui autrefois a reçu Phrixos innocent, fuyant les perfidies de sa marâtre et les sacrifices auxquels son père le destinait : car, partout, tous les hommes, même les plus impudents, vénèrent les justes lois de Zeus hospitalier, et les observent. »

Il dit ; et les jeunes gens approuvèrent en masse la parole de l'Aisonide ; et il n'y avait pas de dissident qui proposât un autre plan de conduite. Alors, il se fit suivre des fils de Phrixos, de Télamon et d'Augéiès ; il prit lui-même le sceptre d'Hermès. Et, aussitôt, conduits par le navire au-dessus des roseaux et de l'eau, ils abordèrent sur le rivage, à l'escarpement d'une plaine qui se nomme la plaine Circaienne. Une suite d'arbrisseaux aux branches flexibles et de saules s'y élevaient, portant à leurs sommets, attachés par des liens, des cadavres suspendus. Maintenant encore, c'est un sacrilège pour les Colchiens de brûler sur un bûcher les hommes morts ; il n'est pas permis de les ensevelir en terre et d'élever au-dessus d'eux un monument. Mais on

les enferme dans des peaux de bœufs non travaillées, et on les suspend ainsi à des arbres, loin de la ville. La terre cependant obtient des droits égaux à ceux de l'air : car c'est en terre qu'on ensevelit les femmes, plus délicates que les hommes. Telle est la pratique de cet usage.

V. 210-274. Pendant qu'ils s'avançaient, Héra, dans un dessein ami, répandit au travers de la ville un brouillard épais, pour cacher au peuple innombrable des Colchiens leur marche vers la maison d'Aiétès. Mais, lorsque ayant quitté la plaine, ils furent parvenus dans la ville et à la maison d'Aiétès, aussitôt Héra dissipa la nuée. Ils s'arrêtèrent à l'entrée, dans la contemplation de l'enclos royal, des larges portes, des colonnes dont la suite s'élevait, entourant les murs. Au-dessus de la demeure, un entablement de pierre était muni de triglyphes d'airain. Ensuite, ils franchirent le seuil, sans que rien les arrêtât; tout auprès, des vignes cultivées, couvertes de feuilles verdoyantes, s'élevaient dans toute leur vigueur. A leur pied coulaient quatre sources intarissables; Héphaistos les avait creusées : de l'une, jaillissait du lait; de l'autre, du vin; la troisième ruisselait d'un liquide huileux et parfumé. La dernière lançait de l'eau chaude, dans la saison où les Pléiades se couchent; mais cette eau sortait du roc creux, froide comme la glace, au moment où les Pléiades se lèvent. Telles étaient dans le palais du Cytaien Aiétès les œuvres divines que le forgeron Héphaistos avait accomplies. Le dieu lui avait fait, en outre, des taureaux aux pieds d'airain; leurs mufles, d'airain eux aussi, exhalaient une flamme terrible. Il avait encore fabriqué une charrue toute d'une pièce et du métal le plus résistant : tous ces dons, en témoignage de sa reconnaissance pour Hélios qui l'avait recueilli sur son char, alors qu'il était épuisé par le combat de Phlégra.

C'est là qu'on avait fait la cour intérieure sur laquelle s'ouvraient de nombreuses portes à deux battants, bien agencées; tout autour de la cour étaient les appartements. De part et d'autre était construit un portique artistement

travaillé; transversalement et des deux côtés, des bâtiments plus hauts s'élevaient. Dans l'un qui dominait, le roi Aiétès habitait avec sa femme; dans l'autre demeurait Apsyrtos, fils d'Aiétès, qu'avait enfanté Astérodéia, nymphe du Caucase, avant que le roi eût pris pour femme légitime Eidyia, la plus jeune des filles de Téthys et d'Océanos. — Les fils des Colchiens avaient donné à Apsyrtos le nom de Phaéthon, parce qu'il était remarquable entre tous les jeunes gens. — Les autres bâtiments étaient occupés par les servantes et les deux filles d'Aiétès, Chalciopé et Médée. Or, celle-ci fut aperçue des héros au moment où elle passait de son appartement à celui de sa sœur (car Médée avait été retenue par Héra à la maison : avant ce jour, elle n'avait pas coutume d'aller et de venir dans l'enceinte du palais, mais elle s'occupait toute la journée au temple d'Hécate, étant prêtresse de la déesse). Dès qu'elle les vit s'approcher, elle poussa un cri : Chalciopé l'entendit aussitôt. Les servantes, jetant à leurs pieds les tissus et les fuseaux, s'élancèrent, toutes en foule, au dehors. Mais Chalciopé, voyant ses fils avec les héros, éleva les bras en signe de joie. Et eux, de leur côté, ils touchaient de leurs mains les mains de leur mère et l'embrassaient, heureux de la voir; et elle leur adressa ces paroles en gémissant : « Vous ne deviez donc pas naviguer bien loin, vous qui m'abandonniez, indifférents : le destin vous a ramenés. Malheureuse que je suis! Quel regret de l'Hellade les recommandations de votre père ne vous ont-elles pas inspiré, par suite d'une erreur fatale! En mourant, il vous a donné des ordres qui sont pour notre cœur une douleur cruelle. Cette ville d'Orchomène — quel qu'ait été cet Orchomène, — pourquoi avez-vous voulu y aller à cause des trésors d'Athamas, abandonnant votre mère désolée? »

Elle dit; cependant Aiétès sortit le dernier de sa demeure, et, en même temps que lui, sa femme Eidyia, qui entendait Chalciopé. Toute la cour extérieure s'était bien vite remplie d'une foule tumultueuse. Des esclaves s'occupaient,

en nombre, d'apprêter un grand taureau; d'autres fendaient le bois sec avec l'airain; d'autres encore chauffaient sur le feu l'eau du bain : personne qui s'abstînt de travail parmi les serviteurs du roi.

V. 275-298. Cependant, à travers l'air transparent, Éros arriva invisible, portant avec lui le trouble de la passion : tel au milieu des jeunes génisses le taon s'élance, lui que les gardiens des bœufs appellent *myops*. Aussitôt, s'arrêtant dans le passage qui mène de la cour à la maison, contre le montant de la porte, le dieu bande son arc et tire de son carquois une flèche qui n'a pas encore servi, une flèche qui doit causer bien des gémissements. Toujours invisible, il franchit le seuil de ses pieds rapides : ses yeux perçants regardent de tous côtés. Le petit dieu se blottit aux pieds mêmes de Jason, fixe la coche de la flèche au centre de la corde, tend l'arc des deux mains, bien droit, et tire sur Médée : une stupeur envahit l'âme de la jeune fille. Et lui, il s'élança du palais au toit élevé, en riant aux éclats. Mais le trait brûlait au fond du cœur de la jeune fille, tel qu'une flamme : en face de l'Aisonide, elle jetait sans cesse sur lui le regard de ses yeux brillants; son cœur angoissé battait à coups redoublés dans sa poitrine, elle n'avait pas d'autre pensée et son âme était consumée par cette charmante douleur. — Telle une femme qui vit du travail de ses mains, occupée à faire de la laine, jette des brindilles de bois sur un tison ardent, afin que, pendant qu'il fait nuit, elle puisse se procurer dans sa demeure un feu brillant, elle qui s'éveille de bien bonne heure; du petit tison s'élève une flamme prodigieuse qui réduit en cendres tous les brins de bois. Tel, blotti au fond du cœur de Médée, il brûlait en secret, le cruel amour : les tendres joues de la jeune fille pâlissaient et rougissaient tour à tour, car son âme était troublée.

V. 299-438. Quand les esclaves eurent placé devant les héros la nourriture préparée pour eux, après qu'ils étaient sortis bien nettoyés des bains tièdes, leur âme se trouva agréablement

charmée par les aliments et la boisson. Alors Aiétès interrogea les fils de sa fille, en leur adressant ces paroles d'encouragement : « Fils de mon enfant et de ce Phrixos que j'ai honoré plus que tous les étrangers dans ce palais, comment êtes-vous de retour dans Aia? Quelque accident vous a-t-il arrêtés au milieu de votre route? Vous n'avez pas cru à ma parole, quand je vous annonçais la longueur infinie de votre voyage. Je savais bien ce que je disais, moi qui ai fait autrefois une course immense sur le char de mon père Hélios, quand il amena ma sœur Circé au milieu des régions occidentales, quand nous pénétrâmes jusqu'au rivage du continent Tyrrhénien, où elle habite encore maintenant, bien loin de la terre de Colchide. Mais à quoi bon ces paroles? Quels obstacles se sont dressés devant vous : dites-le-moi exactement; dites-moi aussi quels sont les hommes qui vous accompagnent et en quel lieu vous êtes sortis du navire profond? »

A ces questions, ayant conçu quelques craintes pour l'expédition de l'Aisonide, Argos prit la parole avant ses frères, et répondit en termes conciliants, car il était l'aîné : « O Aiétès, notre navire a été bien vite brisé par les tempêtes violentes; quant à nous, qui nous étions blottis sur des poutres, la vague nous a jetés au rivage de l'île d'Ényalios, dans la nuit noire : un dieu nous sauva. Car, ces oiseaux d'Arès, qui jusqu'alors étaient à demeure dans l'île déserte, nous ne les y avons plus trouvés. Ces hommes, qui étaient sortis de leur navire depuis la veille, les avaient chassés : ils avaient été retenus là par la pitié de Zeus pour nous, ou par quelque hasard. En effet, ils s'empressèrent de nous donner de la nourriture et des vêtements en quantité suffisante, aussitôt qu'ils nous eurent entendu prononcer le nom illustre de Phrixos et le tien : car ta ville est le but de leur voyage. Si tu veux savoir pour quel motif, je ne te le cacherai pas. Ce héros, un roi violemment désireux de le chasser bien loin de sa patrie et de ses possessions, parce qu'il l'emporte en mérite sur tous les Aiolides, — un roi

le force à venir ici, malgré lui. Il prétend en effet que la race des Aiolides ne pourra pas éviter la colère funeste de l'implacable Zeus, ni la souillure insupportable, ni l'expiation qu'il faut offrir à Phrixos, avant d'avoir fait revenir la toison en Hellade. Le navire a été construit par Pallas Athéné : il ne ressemble pas à ceux que l'on trouve chez les hommes Colchiens, à ces navires dont nous avons eu le plus mauvais; car l'impétuosité des eaux et le vent l'ont facilement brisé. Mais celui-ci, maintenu par des chevilles, est capable de résister au choc de toutes les tempêtes. Il va aussi bien quand le vent le pousse, ou quand les hommes eux-mêmes entretiennent à force de bras le mouvement des rames. Ce navire où s'est rassemblé tout ce que l'Achaïe entière a de meilleur en fait de héros, après avoir erré par bien des mers aux vagues effrayantes et abordé à bien des cités, est arrivé vers ta ville, dans l'espoir que tu céderas la toison. Mais il adviendra ce que tu voudras : car ce héros ne vient pas pour s'en emparer de vive force. Loin de là, il a résolu de te rendre des services dignes de ce don, en apprenant de moi que les Sauromates sont tes ennemis acharnés : il les soumettra à ton sceptre. Que si tu veux savoir le nom et la naissance de ceux qui sont devant toi, je vais te dire tout cela. Celui à cause de qui tous les autres sont venus de l'Hellade se rassembler pour l'expédition, ils l'appellent Jason, fils du Créthéide Aison. Mais, s'il descend réellement de Crétheus, il est notre parent du côté paternel. Car, tous deux, Crétheus et Athamas, étaient fils d'Aiolos; or, Phrixos était fils de l'Aiolide Athamas. Si tu veux que l'on te cite quelque fils d'Hélios, voici Augéiès; cet autre, c'est Télamon, qui est né du très illustre Aiacos : Zeus lui-même engendra Aiacos. De même tous les autres, autant sont-ils qui accompagnent Jason, sont des fils ou des petits-fils de dieux. »

Ainsi parla Argos : en entendant ce discours, le roi s'irritait; et une profonde rage transportait son cœur : il dit plein d'indignation — il était surtout furieux contre les fils

de Chalciopé; car, pensait-il, c'était à cause d'eux que les autres héros étaient venus; ses yeux brillaient sous ses sourcils, il était menaçant : « Insolents, ne vous en irez-vous pas à l'instant loin de mes regards, loin de ce pays, avec toutes vos ruses, avant qu'un seul de vous ait vu la fatale toison de Phrixos? Vous qui vous êtes empressés de partir de l'Hellade, et de venir ici, non pas pour la toison, mais pour ravir mon sceptre et mon autorité royale! Si vous n'aviez déjà touché à ma table, je vous ferais arracher la langue, couper les deux mains, et je vous renverrais, n'ayant plus d'intacts que les pieds, rendus de la sorte incapables de faire ici une nouvelle invasion. Car ils sont grands les mensonges que vous avez proférés à la face des dieux bienheureux! »

Il dit, plein de fureur; l'Aiacide était outré jusqu'au fond du cœur, et sa colère le poussait à répondre par de funestes paroles. L'Aisonide l'arrêta et répondit lui-même avec douceur : « Aiétès, je te prie de contenir ta colère au sujet de cette expédition; car ce n'est pas avec les dispositions que tu crois que nous venons dans ta ville et dans ton palais : aucune cupidité ne nous amène. Qui donc oserait traverser volontairement une si grande étendue de flots en courroux, pour aller prendre le bien d'autrui? Loin de là : c'est un dieu, c'est l'ordre effrayant d'un roi injuste qui m'a envoyé ici. Accomplis le vœu de ceux qui t'implorent; et, par toute l'Hellade, je porterai ta renommée divine. Nous sommes déjà prêts à te payer immédiatement de retour dans les luttes d'Arès, si tu désires soumettre à ton sceptre, soit les Sauromates, soit tout autre peuple. »

Il dit, essayant de l'apaiser par ces douces paroles. Mais la passion du roi agitait dans son cœur une double pensée : se jetterait-il sur eux pour les tuer tout de suite, ou ne mettrait-il pas leur force à l'épreuve? Après avoir réfléchi, c'est ce parti qui lui sembla le meilleur. Aussi adressa-t-il de nouveau la parole à Jason : « Étranger, pourquoi passer ainsi en revue toutes choses? Si vous êtes la vraie race des



dieux, ou si d'autre part vous êtes venus, avec des forces qui ne le cèdent pas aux miennes, conquérir ce qui ne vous appartient pas, je te donnerai la toison d'or à emporter, si tu la veux, mais quand tu auras été mis à l'épreuve. Car je ne porte pas envie aux hommes braves, comme fait, dites-vous, ce souverain de l'Hellade. Mais l'épreuve que je ferai de ta force et de ton courage, c'est un travail dont mes bras viennent à bout, malgré tous ses dangers. J'ai deux taureaux aux pieds d'airain; de leur mufle s'exhalent des flammes: ils paissent dans la plaine d'Arès. Je les mets sous le joug et je les fais avancer dans cette âpre jachère d'Arès, vaste de quatre arpents; elle est vite fendue jusqu'au bout par la charrue: alors, ce n'est pas la semence de Déméter, la graine, que je jette dans les sillons. Mais j'y lance les dents d'un terrible serpent, qui croissent sous la forme nouvelle d'hommes armés: ces ennemis qui m'entourent, je les taille en pièces, je les tue avec ma lance. C'est au matin que je mets les bœufs sous le joug, et c'est au moment où le soir arrive que je termine la moisson. Quant à toi, si tu accomplis semblable travail, ce jour-là même, tu pourras emporter la toison chez ton roi : auparavant, je ne te la donnerai pas, n'en aie point l'espoir. Car il serait indigne qu'un homme, né courageux, cédât à un homme qui ne le vaut pas. »

Il dit, et Jason, silencieux, les yeux fixés à ses pieds, demeura ainsi, sans voix, très embarrassé de sa mauvaise situation. Il resta longtemps à agiter dans son esprit quel parti il prendrait, n'osant rien promettre avec assurance, car ce travail lui paraissait bien grand. Enfin, il répondit par ces paroles habiles: « Aiétès, c'est avec une rigoureuse justice que tu m'enfermes dans cette dure condition. Aussi, quoique ce travail dépasse mes forces, je l'accomplirai, quand même il devrait amener ma mort fatalement. Car aucun mal ne peut être imposé aux hommes, plus dur que la nécessité ennemie, et c'est elle qui, par l'ordre du roi, m'a fait partir pour ce pays. »

Il parla ainsi, angoissé par les difficultés qui le frappaient; au milieu de sa tristesse, Aiétès lui répliqua par ces dures paroles : « Va, maintenant, vers tes amis, puisque tu oses affronter cette épreuve. Mais, si tu as peur de mettre le joug sur les bœufs, ou si cette moisson funeste t'effraie, je saurai m'arranger pour tout cela de façon qu'à l'avenir on craigne de s'attaquer à plus fort que soi. »

Il avait parlé sans ménagements. Jason se leva de son V. 439-470.
siège, et, aussitôt après, Augéiès et Télamon; Argos suivait, seul : car, avant de partir, il avait fait signe à ses frères de rester. Quant à eux, ils sortirent du palais. Le fils d'Aison brillait divinement entre tous par sa beauté et sa grâce. Tenant les yeux tournés vers lui, la jeune fille le contemplait, au travers de son voile resplendissant : son cœur se consumait dans l'angoisse, et son âme, comme un songe, voltigeait, se glissant sur les traces de celui qui partait. Et ils sortirent de la maison, attristés. Quant à Chalciopé, se tenant en garde contre la colère d'Aiétès, elle marcha en hâte avec ses fils vers son appartement. De son côté, Médée se retira aussi : bien des pensées s'agitaient dans son cœur, toutes ces pensées dont les Éros forcent à se préoccuper : devant ses yeux, tout ce qui s'était passé revenait; elle le voyait lui-même, tel qu'il était; elle se rappelait quels vêtements il portait, quelles paroles il avait dites, comment il s'était assis sur son siège, comment il était sorti. Elle ne pouvait, dans son trouble, s'imaginer qu'il existât un autre homme tel que lui. A ses oreilles résonnaient toujours les accents de sa voix et les paroles douces au cœur qu'il avait prononcées. Elle craignait pour lui : les taureaux, Aiétès lui-même, ne seraient-ils pas cause de sa perte? Elle le pleurait, comme s'il était déjà tout à fait mort, et, sur ses joues, des larmes coulaient doucement, signe de sa profonde pitié; car elle était angoissée. Au milieu de ses larmes muettes, elle dit de sa voix harmonieuse : « Infortunée, pourquoi suis-je en proie à cette douleur? S'il doit mourir, soit en se montrant le plus brave des héros, soit le plus

lâche, qu'il périsse! Mais s'il plaisait aux dieux qu'il sortît du danger sain et sauf!... O vénérable déesse, fille de Persès, qu'il en soit ainsi! Qu'il retourne dans sa maison, ayant échappé à la mort! Au contraire, si le destin est qu'il soit tué par les taureaux, qu'il le sache du moins, avant de mourir, son malheur n'est pas pour moi un sujet de joie! »

V. 471-575. C'est ainsi que, dans son cœur, la jeune fille était remuée par les soucis. Cependant, quand les héros furent sortis du milieu du peuple et de la ville, en suivant la même route par où ils étaient venus auparavant de la plaine, alors Argos interpella Jason en ces termes: « Aisonide, tu blâmeras le dessein que je vais exposer. Mais il me semble que, dans notre situation difficile, on ne doit négliger de rien tenter. Tu as déjà appris de moi qu'ici une jeune fille s'occupe de l'art des poisons, d'après les idées que lui a inspirées Hécate, fille de Persès. Si nous pouvons nous la concilier, je pense que tu n'auras plus à craindre de périr dans la lutte; mais j'ai terriblement peur que ma mère ne veuille pas me promettre d'intervenir: j'irai cependant de nouveau à la ville pour me rencontrer avec elle, car c'est une perte commune qui nous menace tous. »

Il parla ainsi, plein de bonnes intentions, et Jason lui répondit par ces mots: « Mon ami, si tel est ton avis, je ne m'y oppose en rien. Va donc: que tes sages paroles fléchissent ta mère et l'excitent à intervenir! Mais, bien faible est notre espérance, si nous confions à des femmes le soin de notre retour. »

Il dit; ils furent bientôt arrivés au marais. Dès qu'ils les virent devant eux, leurs compagnons, pleins de joie, les interrogèrent. Mais l'Aisonide, affligé, leur adressa ce discours: « O mes amis, le cœur du cruel Aiétès est manifestement irrité contre nous. Certes, s'il fallait tout vous raconter en détail, je n'en finirais pas de parler, ni vous d'interroger. Il m'a dit, en somme, que dans la plaine d'Arès paissent deux taureaux aux pieds d'airain, qui exhalent des flammes de leur mufle. Il m'a ordonné de leur faire labourer une jachère

de quatre arpents; il me donnera, pour les y semer, des dents de serpent, d'où doivent naître des hommes qui sortiront de la terre, couverts d'armes d'airain. Dans ce jour-là même il faut les tuer. Eh bien! — comme je ne voyais rien de mieux à imaginer, — j'ai promis intrépidement de faire ce qu'il ordonnait. »

Il parla ainsi, et l'entreprise leur semblait à tous impossible à accomplir; silencieux, ne trouvant rien à dire, ils se regardaient les uns les autres, abattus par le malheur et la difficulté de la situation. Enfin, Pélée osa prendre la parole au milieu de tous les héros : « C'est le moment de délibérer sur ce que nous ferons. Ce n'est pas que je compte trouver dans la délibération autant d'utilité que dans la force des bras. Si, dès maintenant, tu penses mettre les bœufs d'Aiétès sous le joug, ô héros Aisonide, si tu te portes avec ardeur à cette lutte, fidèle à tes engagements, prépare-toi à agir. Mais si tu n'as pas entière confiance en ton courage, ne t'empresse pas; ne reste pas non plus assis dans cette assemblée à jeter les yeux sur l'un ou l'autre de ces hommes : car, moi, je ne demeurerai pas inactif; la mort, en effet, sera le pire des maux que cette lutte peut causer. »

Ainsi parla l'Aiacide; mais le cœur de Télamon s'émut : impétueux, il se leva en hâte. Idas se leva le troisième, plein de hardiesse; et, après lui, les deux fils de Tyndare; puis le fils d'Oineus se mit au nombre de ces jeunes hommes dans la force de l'âge, et cependant la floraison des premiers poils ne s'élevait pas encore sur ses joues : si grande était l'audace qui excitait son cœur. Les autres, s'effaçant derrière eux, restaient silencieux. Alors Argos adressa ces paroles à ceux qui aspiraient au combat : « Mes amis, c'est un parti extrême; mais je pense que l'aide de ma mère pourra vous être de quelque utilité. Aussi, malgré votre ardeur, restez encore un peu de temps enfermés dans le navire, comme vous l'avez fait jusqu'à présent; car il vaut certes mieux nous contenir que de nous perdre par dédain du péril. Une jeune fille a été nourrie dans le palais d'Aiétès, instruite, entre toutes les

femmes, par la déesse Hécate à préparer tous les poisons que produisent la terre et la mer aux vastes flots. Grâce à eux s'adoucit la flamme du feu indomptable; elle arrête à l'instant les fleuves qui coulent avec bruit, elle enchaîne les astres et le cours de la lune sacrée. Quand nous revenions du palais ici, chemin faisant, nous nous sommes souvenus d'elle: peut-être notre mère, qui est sa sœur, pourrait la persuader de nous aider dans ce combat. Si ce que je dis vous plaît, je vais revenir, aujourd'hui même, à la maison d'Aiétès pour faire la tentative; et je pourrais la faire avec l'aide d'un dieu. »

Il dit; mais les dieux bienveillants leur donnèrent un présage. Car une timide colombe, fuyant l'attaque d'un faucon, vint, du haut du ciel, tomber tout effrayée dans le sein de Jason, et le faucon s'abattit lui-même sur le haut de la poupe. Aussitôt Mopsos, interprète des dieux, prononça ces paroles au milieu de tous les héros: « C'est pour vous, ô mes amis, que ce présage a été produit par la volonté des dieux. Il n'y a pas de meilleure manière de l'interpréter que d'aller à la jeune fille et de la supplier par tous les moyens possibles. Je pense qu'elle ne repoussera pas notre demande, si toutefois Phinée s'est montré véridique en prédisant que notre retour aurait lieu grâce à la déesse Cypris. Or, ce doux oiseau, qui lui est consacré, a échappé à la mort; puisse donc arriver ce que, dans ma poitrine, mon cœur pressent, d'après ce présage! Ainsi, mes amis, implorez Cythérée à votre aide et hâtez-vous de suivre les conseils d'Argos. »

Il dit, et les jeunes gens approuvèrent, se souvenant des recommandations de Phinée; seul, Idas, fils d'Aphareus, se leva d'un bond, profondément indigné, et il s'écria très haut: « Malheur à nous! Nous sommes donc venus ici pour faire campagne avec des femmes, puisqu'on invoque pour nous le secours de Cypris et qu'il n'est plus question de la grande force d'Ényalios! Est-ce la vue des colombes et des faucons qui vous écarte des combats? Allez-vous-en, ne vous occupez plus des choses de la guerre, mais des faibles jeunes filles qu'on séduit avec des prières. »

Telles furent ses paroles irritées; beaucoup parmi les héros frémirent, mais sans faire d'éclat. Personne n'éleva la parole contre lui; quand il se fut assis, bouillonnant de colère, Jason dit aux héros, pour affermir leur résolution : « Qu'Argos quitte le navire et soit envoyé à la ville, puisque tel est votre désir à tous. Quant à nous, du fleuve où est le navire, nous irons, dès à présent, attacher, sans nous dissimuler, les amarres au rivage. Car il ne convient pas de nous cacher plus longtemps, comme si nous redoutions le combat. »

Il parla ainsi, et fit repartir rapidement Argos vers la ville; quant aux autres, ayant retiré les pierres de fond dans le navire, sur l'ordre de l'Aisonide, ils avancèrent un peu à la rame hors du marais, et abordèrent la terre ferme.

Mais Aiétès réunit l'assemblée des Colchiens hors de sa V. 576-608.
maison, où l'on avait dès longtemps coutume de s'asseoir pour le conseil; il préparait contre les Minyens des ruses qui devaient les faire succomber et d'inquiétantes machinations. Il assurait qu'aussitôt que les taureaux auraient mis en pièces cet homme qui s'était engagé à accomplir un si terrible travail, il ferait déraciner la forêt de chênes qui couvrait de sa masse le sommet de la colline, et brûler avec le bois du navire tous les hommes qui le montaient : ainsi s'évanouirait la misérable insolence de ces gens aux orgueilleuses entreprises. En effet, jadis il n'aurait jamais consenti à recevoir comme hôte, dans son palais, malgré tout le désir qu'il en montrait, l'Aiolide Phrixos, recommandable entre tous les étrangers par sa douceur et sa piété, — il ne l'aurait jamais reçu, si Zeus lui-même n'avait envoyé du ciel le messager Hermès, pour lui ordonner que Phrixos trouvât en lui un hôte bienveillant. A plus forte raison, ces brigands, qui avaient pénétré sur le sol de son pays, ne pouvaient échapper longtemps au châtiment, eux qui n'avaient d'autre but que de mettre la main sur le bien d'autrui, de préparer des embûches dans l'ombre, et de dévaster les parcs des bergers dans de tumultueuses incursions. Cependant, il se dit à part

lui que les fils de Phrixos subiraient pour leur part un châtiment expiatoire bien mérité, eux qui étaient revenus, en compagnie de ces hommes pleins de mauvaises intentions, pour lui arracher ses honneurs royaux, et son sceptre, les impudents! C'était l'accomplissement du terrible oracle qu'il avait jadis entendu de son père Hélios, lui annonçant qu'il fallait déjouer les ruses habiles et les projets de sa race, et éviter ainsi de nombreuses calamités. Aussi, quand les fils de Phrixos avaient manifesté le désir d'aller en Achaïe, d'entreprendre ce long voyage, d'après les recommandations de leur père, il les avait envoyés. Car, du côté de ses filles, il n'avait pas la moindre crainte de leur voir méditer quelque dessein funeste; pas davantage du côté de son fils Apsyrtos. Mais ces machinations perfides devaient venir des enfants de Chalciopé. Et ces crimes, il ne les tolérerait pas : c'est ce que, plein de fureur, il déclara aux hommes de son peuple; il ordonna, avec grandes menaces, de surveiller le navire et les héros, pour qu'aucun d'eux n'échappât à la mort.

V. 609-743. Cependant, de retour dans la maison d'Aiétès, Argos exhortait sa mère avec toute sorte de prières à supplier Médée de venir à leur secours. Chalciopé elle-même y pensait déjà; mais une crainte arrêtait son esprit : c'était, ou de chercher, hors de propos et inutilement, à se concilier une fille effrayée du terrible courroux de son père, ou, si Médée cédait à ses demandes, que ce qu'elle ferait ne fût trop visible, trop manifeste.

La jeune fille se reposait de ses douleurs dans un profond sommeil, étendue sur son lit. Mais, tout à coup, des songes vains l'agitèrent, effrayants, comme il en arrive à une personne maîtrisée par la douleur. Il lui sembla que l'étranger avait entrepris la lutte; ce n'était pas qu'il désirât ardemment emporter la toison du bélier, ni qu'il fût venu dans ce but vers la ville d'Aiétès : non, il était venu pour l'emmener elle-même dans sa maison, comme sa jeune épouse. Il lui semblait qu'elle combattait elle-même les taureaux, et que le combat lui était aisé. Mais ses parents ne restaient pas

fidèles à leur promesse : car, ce n'était pas à la jeune fille, mais à lui-même qu'ils avaient ordonné de mettre les bœufs sous le joug; de là un débat, une contestation, entre son père et les étrangers. Quant à elle, des deux parts, on la laissait libre de se conduire suivant l'impulsion de son cœur : et aussitôt, c'est l'étranger, oublieuse de ses parents, qu'elle se choisit. Ceux-ci furent saisis d'une insupportable douleur et ils poussèrent des cris d'indignation. En même temps qu'elle entendait ces cris, le sommeil l'abandonna. Le cœur palpitant, la crainte la fit sauter à bas de son lit; jetant autour d'elle des regards effrayés, ses yeux parcoururent successivement les murs de la chambre. C'est avec peine qu'elle rassembla ses esprits et qu'elle fit reprendre à son cœur le calme qu'il avait auparavant dans sa poitrine; alors, elle prononça ces paroles plaintives : « Malheureuse que je suis! Quels songes pénibles m'ont épouvantée! Je crains qu'elle ne soit cause d'un grand malheur, cette expédition des héros. Autour de l'étranger, mon âme voltige. Qu'il recherche en mariage dans son peuple, bien loin d'ici, une jeune fille d'Achaïe! Nous, que notre virginité, que la maison paternelle nous intéressent seules; en tous cas, laissant de côté toute intention cruelle, je ne tenterai rien sans ma sœur : je verrai si elle me demande d'intervenir dans le combat, inquiète pour ses enfants. Car ainsi la cruelle souffrance de mon âme s'apaiserait! »

Elle dit, et, s'étant levée, elle ouvrit les portes de la chambre, pieds nus, revêtue seulement d'une robe; elle désirait aller chez sa sœur et elle franchit le seuil. Cependant, elle s'attardait là, dans le vestibule de son appartement, retenue par la pudeur; puis elle retourna sur ses pas et rentra dans sa chambre; elle en sortit une seconde fois pour s'y réfugier encore. L'inutile mouvement de ses pieds l'amenait et la ramenait. Quand elle s'élançait pour sortir, la pudeur la faisait rentrer; et, retenue par la pudeur, l'audacieux amour la poussait en avant. Trois fois elle essaya de sortir, trois fois elle fut retenue; à la quatrième

tentative, elle se jeta en avant sur son lit, et s'y roula. — Telle une jeune mariée pleure dans sa chambre nuptiale l'époux florissant de jeunesse auquel ses frères ou ses parents l'ont unie. Sa pudeur et sa sage réserve l'empêchent de se mêler à la foule des servantes; dans son affliction, elle s'assied à l'écart. Lui, un destin funeste l'a enlevé avant qu'ils aient pu jouir de leur mutuelle affection; et elle, déchirée par une douleur intime, elle pleure en silence à la vue de son lit désert; elle craint que les femmes moqueuses ne l'accablent de leurs railleries : telle Médée se lamentait. — Au milieu de ses gémissements, elle fut tout à coup surprise par une esclave, une jeune fille qui était sa suivante. Cette fille alla aussitôt avertir Chalciopé, qui était assise entre ses fils, cherchant les moyens de se concilier l'aide de sa sœur. Elle ne resta pas incrédule, en entendant ces paroles inattendues de la servante : pleine de trouble, elle se précipita en hâte de sa chambre à la chambre où la jeune fille était couchée, en proie à la douleur, et déchirait ses joues de ses deux mains. Voyant ses yeux baignés de larmes, elle l'interpella ainsi : « Malheur à moi! Médée, pourquoi verses-tu ces larmes? Que t'est-il arrivé? Quelle douleur terrible s'est glissée dans ton cœur? Un mal envoyé par les dieux parcourt-il tes membres, ou bien as-tu entendu de mon père quelque parole terrible sur moi et sur mes fils? Plût aux dieux qu'il me fût permis de ne plus voir ni la maison de mes parents, ni cette ville, mais d'habiter aux confins de la terre, là où l'on ne connait pas même le nom des Colchiens! »

Elle parla ainsi; les joues de la jeune fille rougirent, et longtemps sa pudeur virginale la retint, quoiqu'elle fût impatiente de répondre. Tantôt les paroles lui venaient au bout de la langue, tantôt elles s'envolaient jusqu'au fond de sa poitrine. Bien des fois, elle désirait tout dire de sa bouche aimable; mais sa parole ne pouvait aller plus avant. Enfin, elle s'exprima de cette manière artificieuse, car elle était poussée par les Éros audacieux : « Chalciopé, c'est au

sujet de tes fils que mon cœur est agité; je crains que mon père ne les fasse bientôt périr avec ces hommes étrangers. Assoupie tout à l'heure, dans un court sommeil, tels sont les songes terribles que j'ai encore devant les yeux! Puisse un dieu faire qu'ils ne s'accomplissent pas! Puisses-tu ne pas éprouver à cause de tes fils une affliction pénible! »

Elle parla ainsi, pour éprouver sa sœur : Chalciopé allait-elle s'adresser à elle, la première, pour lui demander son secours en faveur de ses fils? Mais le cœur de Chalciopé était accablé d'une angoisse insupportable : car ce qu'elle avait entendu l'effrayait. Elle répondit par ces paroles : « Et moi aussi, c'est agitée par toutes ces pensées que je suis venue à toi, voir si tu pourrais te concerter avec moi et imaginer quelque moyen de salut. Mais jure par Gaia et par Ouranos que tu garderas mes paroles dans ton cœur et que tu seras mon aide. Je te conjure par les dieux, par toi-même, par nos parents : ces enfants, que je ne les voie pas, victimes d'un destin funeste, périr misérablement. Autrement je serais pour toi, moi morte avec mes fils chéris, une terrible Érinys qui te poursuivrait depuis la maison d'Adès! »

Elle dit, et versa aussitôt d'abondantes larmes; tombée aux pieds de Médée, elle entourait ses genoux de ses deux mains et jetait sa tête dans le sein de la jeune fille. Toutes les deux se lamentèrent l'une sur l'autre d'une manière pitoyable. Des cris aigus s'élevèrent dans la maison : telle était la douleur des deux affligées! Mais, la première, Médée prit la parole et dit à sa sœur avec tristesse : « Malheureuse! quel remède trouver, alors que tu parles d'imprécations et d'Érinyes terribles! Plût au ciel qu'il fût sûrement en notre pouvoir de sauver tes fils! Qu'il sache — c'est le serment inviolable des Colchiens par lequel tu me forces de jurer, — qu'il le sache, le grand Ouranos, qu'elle le sache aussi celle qui est au-dessous de lui, Gaia, la mère des dieux : elle ne te fera jamais défaut, toute la force qui peut être en moi, si tu me supplies de faire ce qui est possible. »

Elle dit; et Chalciopé lui répondit par ces mots : « N'ose-

rais-tu pas, quand cet étranger le désire lui-même, imaginer quelque ruse, quelque artifice pour le combat, à cause de mes fils? De sa part, en effet, Argos est venu me pousser à solliciter ton secours. Et je l'ai laissé à la maison pour me rendre ici. »

Elle dit; le cœur de Médée bondit de joie; son beau visage rougit et, dans l'excès de son bonheur, elle eut comme un éblouissement; alors, elle prononça ces paroles : « Chalciopé, ce qui vous est utile et agréable, je le ferai. Qu'à mes yeux ne brille plus l'aurore, que toi-même tu ne me revoies plus vivante, s'il est quelque chose au monde que je fasse passer avant ta vie et avant tes fils, qui sont pour moi des frères, des parents bien-aimés et de mon âge. Et toi, ne puis-je pas me dire à la fois ta sœur et ta fille, puisque, comme eux, ton sein m'a nourrie, alors que j'étais une petite enfant : je l'ai toujours entendu raconter par ma mère. Mais, va; ne dis pas ce que je veux faire pour toi, que je puisse, à l'insu de mes parents, accomplir ce que j'ai promis. Au matin, je porterai dans le temple d'Hécate les substances magiques qui charmeront les taureaux. [Je les porterai à l'étranger qui cause ces difficultés.] »

Chalciopé quitta la chambre et alla annoncer à ses fils le secours que sa sœur leur donnerait. Mais elle, la pudeur et la crainte terrible la saisirent de nouveau quand elle se trouva seule. Car, à cause de cet homme, elle méditait bien des projets contre son père.

V. 744-824. Cependant la nuit étendait ses ombres sur la terre : en mer, les matelots s'endormaient en contemplant de leur navire l'Hélice et les astres d'Orion; le moment du sommeil était souhaité du voyageur en route et du gardien qui veille aux portes. La mère elle-même qui vient de voir mourir ses enfants, était enveloppée dans la torpeur d'un assoupissement profond; l'aboiement des chiens ne s'entendait plus dans la ville; plus de rumeur sonore; le silence possédait les ténèbres de la nuit.

Mais Médée n'était pas envahie par le doux sommeil.

Bien des inquiétudes, nées de son amour pour Jason, la tenaient éveillée : elle redoutait la force puissante des taureaux par qui — sort indigne! — il était destiné à être tué dans le champ d'Arès. Sans cesse, son cœur bondissait dans sa poitrine. Tel, dans une chambre, un rayon de soleil bondit, reflété par l'eau qui vient d'être versée dans un chaudron ou dans une terrine; agité par un rapide tournoiement, il sautille çà et là : de même, le cœur de la jeune fille tourbillonnait dans sa poitrine. Des larmes de pitié coulaient de ses yeux; une douleur intime ne cessait de l'accabler de consumer toutes les parties de son corps, autour des nerfs minces, et surtout à la nuque, au nerf le plus bas derrière la tête; c'est là que pénètre la souffrance la plus insupportable, quand les Éros ne se lassent pas de lancer dans l'âme les tourments d'amour. Elle se disait tantôt qu'elle donnerait la substance pour calmer les taureaux, tantôt qu'elle ne le ferait pas; elle pensait à périr elle-même, puis à ne pas mourir, à ne pas donner la substance, à supporter son mal sans rien faire. Puis, s'étant assise, elle réfléchit et dit :

« Infortunée que je suis! Entourée de malheurs, de quel côté me laisser aller! Partout, des incertitudes pour mon âme : aucun remède à ma souffrance, elle est toujours là qui me brûle. Oh! si Artémis, de ses flèches rapides, avait pu me tuer avant qu'il me fût apparu, avant que les fils de Chalciopé fussent partis vers la terre Achéenne : eux qu'un dieu ou une Érinys a ramenés ici de là-bas, pour nous porter de lamentables angoisses. Qu'il périsse en combattant, si la fatalité veut qu'il meure dans ce champ! Comment, en effet, pourrais-je, à l'insu de mes parents, préparer ces substances magiques? Quelle fable dire? Quelle ruse, quelle habileté secrète pourrait dissimuler l'aide que je lui donnerais? Et lui! loin de ses compagnons, l'entretiendrai-je amicalement, le voyant seul? Malheureuse! Quand même il mourrait, je n'espère pas être délivrée de mes tourments! La douleur nous entourerait, fût-il privé de la vie! Adieu

pudeur, adieu honneur! Sauvé, grâce à moi, sain et sauf, là où son cœur le poussera, qu'il s'en aille! Quant à moi, ce jour-là même où il aura livré son combat, puissé-je mourir pendue par le cou à la poutre qui soutient le toit, ou rassasiée des poisons qui détruisent la vie. Mais, morte ainsi, les railleries me poursuivront; et, au loin, la ville entière proclamera ma destinée; et, passant de bouche en bouche, je serai indignement outragée par les Colchiennes, moi, la morte par excès d'amour pour un homme étranger, la fille opprobre de ses parents et de sa maison, la fille qui s'est abandonnée à une folle passion! Quelle ne sera pas mon infamie! Hélas, malheur à moi, quelle destinée! Il me serait bien meilleur de quitter la vie dans ma chambre, cette nuit même, par une mort imprévue qui m'éviterait ces hontes; il me vaudrait mieux mourir, avant d'avoir mis à exécution cette action misérable, à laquelle je n'ose donner un nom! »

Elle dit, et alla chercher un coffret où étaient enfermées beaucoup de substances, les unes salutaires, les autres funestes. L'ayant placé sur ses genoux, elle se lamentait; elle inondait, sans s'arrêter, sa poitrine de larmes qui coulaient et se répandaient, pendant qu'elle déplorait sa destinée. Elle désirait choisir des poisons meurtriers pour s'en rassasier; elle avait déjà défait les liens du coffret, dans le désir d'en tirer ces poisons, la malheureuse! Mais, tout à coup, la terreur de l'odieux Adès pénétra son âme. Elle resta muette longtemps, et, autour d'elle, toutes les occupations de la vie, qui sont douces au cœur, apparaissaient. Elle se souvenait des plaisirs qui charment les vivants; jeune fille, elle se souvenait des compagnes de son âge et de leur gaieté; et la vue du soleil lui devenait plus douce qu'auparavant, à mesure qu'elle repassait toutes ces choses dans son esprit. Alors elle enleva le coffret de dessus ses genoux; l'influence d'Héra changeait son âme, ses pensées n'étaient plus hésitantes. Elle n'avait plus qu'un désir : voir le plus tôt possible Éos se lever, pour lui donner, à lui, les substances qu'elle avait promises, pour paraître en sa présence. Bien des fois elle

défit les verrous de ses portes, épiant les clartés de l'aube. Érigène lui envoya enfin la lumière bien-aimée, et déjà, dans la ville, tous étaient en mouvement.

Cependant Argos ordonnait à ses frères de demeurer V. 825-911. encore là où ils étaient, afin d'observer les dispositions et les projets de la jeune fille. Quant à lui, il retourna au vaisseau dont il était jusque alors resté éloigné.

Mais, dès que la jeune fille eut aperçu les premières lueurs d'Éos, elle lia de ses mains ses blonds cheveux, qui flottaient abandonnés à eux-mêmes en désordre; elle essuya ses joues où les larmes s'étaient séchées; grâce à un enduit aussi doux que le nectar, elle rendit son corps brillant. Elle revêtit un beau péplos attaché par des agrafes bien arrondies; et, sur sa tête divine, elle jeta un voile blanc. Alors, circulant dans le palais, elle foulait aux pieds le sol, oublieuse des angoisses présentes qui étaient sans nombre, et de celles qui devaient plus tard s'élever devant elle. Elle avait douze esclaves qui, toutes, étaient du même âge et habitaient dans le vestibule de sa chambre parfumée; elles n'avaient jamais paré un lit qui leur fût commun avec un homme : elle leur ordonna de mettre en hâte les mules sous le joug de son char pour la conduire au temple splendide d'Hécate. Aussitôt, les servantes préparaient le char; elle tira cependant de son coffret profond un poison qu'on appelle, dit-on, du nom de Prométhée. Si, après avoir apaisé par des sacrifices nocturnes Coré, fille unique de sa mère, on s'enduit le corps du suc de cette plante, on est sûr d'être invulnérable aux blessures de l'airain, et de ne pouvoir être dompté par l'ardeur du feu : au contraire, on devient, ce jour-là, plus remarquable en force et en courage. Cette plante est née pour la première fois alors que l'aigle carnassier laissait couler sur les coteaux boisés du Caucase le sang divin du misérable Prométhée. Sa fleur, haute d'une coudée environ, apparut semblable à peu près par la couleur au safran de Corycie : elle s'élevait sur deux tiges jumelles; et, dans la terre, la racine se développait, pareille à de la chair que l'on vient de couper. Son

suc, semblable au suc noir des chênes des montagnes, la jeune fille l'avait recueilli pour ses enchantements dans une coquille des bords de la mer Caspienne, après s'être lavée sept fois dans des eaux qui ne tarissent jamais, après avoir appelé sept fois Brimô, nourricière de la jeunesse, Brimô errante la nuit, déesse souterraine, maîtresse des enfers : Médée l'avait invoquée, couverte d'un sombre manteau, au milieu de l'obscurité lugubre. Les noires entrailles de la terre étaient ébranlées par un gémissement, qui sortait de leurs profondeurs, au moment où la racine Titanienne était tranchée; et lui-même il gémissait, le fils de Japet, agité dans son cœur par l'excès de la souffrance. L'ayant donc enlevée, elle l'avait nouée dans la ceinture parfumée qui était placée au-dessous de sa poitrine divine.

Sortie de la maison, elle monta sur le char rapide, et, avec elle, deux esclaves montèrent de chaque côté; elle prit dans la main droite les rênes et le fouet artistement travaillé, et elle conduisit à travers la ville; les autres esclaves, se tenant cramponnées par derrière au coffre d'osier adapté au char, couraient dans la large rue, retroussant leurs fines tuniques jusqu'à leur genou blanc. — Telle, après s'être baignée dans les eaux tièdes du Parthénios ou du fleuve Amnisos, la fille de Létô, montée sur son char d'or, se fait emporter par ses biches rapides à travers les collines, et vient de loin pour une hécatombe qui exhale une forte odeur de graisse; elle est suivie par la foule des Nymphes, ses compagnes, qui se sont rassemblées, les unes à la source même de l'Amnisos, les autres dans les bois et au milieu des rochers d'où les cours d'eau jaillissent en abondance. Et, tout autour de la déesse qui s'avance, les bêtes sauvages, pleines d'effroi, remuent la queue en poussant des rugissements craintifs : telles, les jeunes filles s'avançaient par la ville; tout autour le peuple se retirait pour éviter les yeux de la vierge royale. — Mais une fois sortie des quartiers bien bâtis de la ville, quand elle fut arrivée, à travers champs, vers le temple, alors, en cet endroit même, elle se hâta de descendre de son char

aux roues rapides, et elle parla ainsi à ses servantes : « Mes amies, j'ai commis une grande faute; je n'ai pas songé au ressentiment que doivent éprouver contre nous ces hommes étrangers qui vont et viennent sur notre sol. Toute la ville est dans le trouble et la confusion : aussi, il n'est venu aucune de ces femmes, qui auparavant s'assemblaient ici chaque jour. Mais, puisque nous voilà arrivées, puisqu'il n'y a personne autre que nous, allons, nous pouvons, sans nous gêner, charmer notre cœur par des chants agréables, en cueillant les belles fleurs de cette tendre prairie. Puis, nous reviendrons, quand il en sera temps. D'ailleurs, vous pourrez rentrer aujourd'hui à la maison en rapportant bien des richesses, si vous approuvez mon dessein. Car Argos me circonvient par ses discours, ainsi que Chalciopé elle-même : — mais gardez dans le silence de votre cœur ce que vous entendez de moi; il ne faut pas que ces paroles parviennent aux oreilles de mon père. — Ils veulent donc que cet étranger, qui s'est engagé à lutter contre les taureaux, je l'arrache, moyennant des présents que je recevrai, aux funestes dangers de ce combat. J'ai accueilli cette demande, et je fais venir devant moi l'étranger, seul, sans ses compagnons, pour que nous partagions entre nous les présents qu'il pourra porter; quant à nous, nous lui donnerons quelque substance funeste. Pour vous, éloignez-vous de moi, quand il viendra. »

Elle parla ainsi, et ce plan perfide leur plaisait à toutes. V. 912-1145.
Or, bientôt après, ayant emmené à l'écart de ses compagnons l'Aisonide seul, Argos, qui avait déjà appris de ses frères que la jeune fille viendrait dès le matin au temple sacré d'Hécate, conduisait le héros à travers la plaine. A leur suite venait l'Ampycide Mopsos, habile à tirer des présages des oiseaux qu'il apercevait, habile à conseiller ceux avec qui il allait.

Certes, à ce moment, personne parmi les anciens héros, ceux qui étaient nés du sang de Zeus lui-même ou des autres dieux, personne n'était tel que parut Jason en ce jour, tant

l'épouse de Zeus avait donné de charmes à son aspect et à sa parole. A sa vue, ses compagnons eux-mêmes étaient frappés d'admiration, car il resplendissait de grâces. Et, pendant la route, l'Ampycide était rempli de joie, car il prévoyait à peu près tout ce qui allait arriver.

Or, il y avait sur la route de la plaine, près du temple, un peuplier à qui ses feuilles sans nombre faisaient une chevelure touffue; les corneilles bavardes avaient coutume de s'y percher. Au moment où les héros passaient, un de ces oiseaux se plaça, d'un mouvement d'ailes, sur une des hautes branches, et interpréta ainsi la volonté d'Héra : « Méprisable est le devin qui n'a pas su concevoir dans son esprit ce que savent les enfants eux-mêmes : certes, la vierge ne dira à ce jeune homme aucune parole de bienveillance ou d'amour, tant qu'il sera accompagné par d'autres hommes, par des intrus. Va-t-en, ô mauvais devin, ô mauvais conseiller! Ni Cypris ni les aimables Éros ne te protègent de leurs faveurs. »

Elle lui adressa ces reproches; Mopsos sourit en entendant la voix de l'oiseau, inspirée par la divinité, et il dit : « Aisonide, va donc vers le temple de la déesse, où tu trouveras la jeune fille; elle sera bien disposée en ta faveur, grâce à Cypris qui luttera avec toi dans tes épreuves, suivant ce qu'a prédit l'Agénoride Phinée. Quant à nous, Argos et moi, en attendant que tu reviennes, nous resterons ici même à l'écart. Seul avec elle, prie-la, persuade-la par d'habiles discours. »

Il parla ainsi avec sagesse : les deux héros s'empressèrent de l'approuver. De son côté, Médée, malgré ses chants, ne pouvait penser qu'à Jason; tous les jeux accompagnés de chant, quel que fût celui auquel elle se livrât, étaient impuissants à la charmer longtemps. Mais elle s'interrompait, pleine d'angoisses, et ne pouvait tenir un instant en repos ses yeux fixés sur le groupe de ses servantes : elle regardait au loin sur la route, la tête fixée en avant. Certes, son cœur battait à se rompre dans sa poitrine, chaque fois

qu'il lui semblait entendre passer rapidement le bruit d'un pas ou celui du vent. Mais bientôt il apparut à ses yeux qui l'attendaient, s'élevant rapide vers elle, tel que Seirios s'élève de l'Océan : il est beau sans doute et resplendissant aux yeux, mais il amène bien souvent pour les troupeaux des misères affreuses. Aussi beau à voir s'avançait l'Aisonide dont la vue causa à Médée des peines terribles. Le cœur de la jeune fille cessa de battre dans sa poitrine; ses yeux s'enveloppèrent de ténèbres; une ardente rougeur couvrit ses joues, et ses genoux ne pouvaient la faire avancer ni reculer : mais ses pieds étaient cloués au sol sous elle. Et cependant, toutes ses servantes s'étaient retirées bien loin d'elle et de lui. Ils se trouvaient en présence tous les deux, silencieux, incapables de parler, semblables à des chênes ou à de hauts sapins qui, côte à côte, ont poussé leurs racines dans les montagnes, calmes, alors que les vents se taisent : mais si l'impétuosité des vents s'élève, les arbres s'agitent et retentissent d'un bruit immense. C'est ainsi qu'ils allaient s'entretenir ardemment tous les deux, sous le souffle d'Éros. L'Aisonide reconnut que la jeune fille était atteinte du mal envoyé par les dieux, et il lui adressa ces paroles pleines de douceur :

« Pourquoi, jeune fille, un tel trouble en face de moi, alors que je suis seul? Non certes, je ne suis pas ce que sont certains hommes insupportables par leur orgueil; et je n'ai jamais été ainsi, autrefois, quand j'habitais dans ma patrie. Ne crains donc pas, ô jeune fille, soit de m'interroger sur ce qui peut t'intéresser, soit d'exposer la première ce que tu as à dire. Puisque nous nous rencontrons, mutuellement animés de dispositions favorables, dans ce lieu divin, où une tromperie serait un sacrilège, interroge-moi et parle-moi avec franchise. Ne me joue pas avec des paroles aimables, puisque déjà tu as promis à ta propre sœur que tu me donnerais le charme nécessaire. C'est au nom d'Hécate elle-même que je te supplie, au nom de tes parents et de Zeus, qui étend sa main protectrice sur les étrangers et sur les

suppliants : je suis l'un et l'autre; c'est comme étranger et comme suppliant que je viens ici, forcé par la dure nécessité de t'implorer à genoux. Car, sans vous, je ne pourrai venir à bout de ce travail qui me cause bien des peines. Plus tard, je te témoignerai, comme il est juste, ma reconnaissance pour l'aide que tu m'auras donnée : je le ferai, comme on peut, quand on habite bien loin l'un de l'autre. Je rendrai célèbres ton nom et ta gloire; et, de même, les autres héros parleront de toi quand ils seront de retour en Hellade, et aussi les femmes et les mères des héros qui, peut-être déjà, pleurent notre sort, immobiles sur les rivages : c'est toi qui feras cesser leurs tristes soucis. Certes, autrefois Thésée fut délivré de ses funestes travaux par la vierge Minoïde, Ariane, qui était bien disposée pour lui, elle qu'avait enfantée Pasiphaé, la fille d'Hélios. Mais, après que Minos eut apaisé sa colère, montée sur le navire de Thésée avec lui, elle quitta sa patrie. Aussi les immortels eux-mêmes l'ont chérie, et, au milieu des régions supérieures de l'air, un signe céleste, une couronne d'étoiles, qu'on appelle couronne d'Ariane, accomplit toutes les nuits sa révolution parmi les constellations du ciel. C'est ainsi que les dieux te témoigneront de la reconnaissance, si tu sauves une si nombreuse troupe de héros. Et, certes, à voir le charme de tes traits, tu sembles parée d'une aimable bonté. »

Il lui dit ces paroles louangeuses; mais elle, la tête penchée, les yeux baissés, eut un sourire doux comme le nectar; son cœur se fondait, tant l'éloge l'exaltait. Puis elle leva les yeux et le regarda en face. Elle ne savait quelle parole lui dire pour commencer, et elle désirait ardemment lui tout dire à la fois. Et, d'abord, se livrant tout entière, elle tira de sa ceinture embaumée la substance magique : et lui, aussitôt, il la saisit dans ses mains, rempli de joie. Certes, elle aurait arraché toute son âme du fond de son cœur, bien heureuse de la lui donner s'il l'eût désirée. Si charmant était l'éclat qu'Éros faisait rayonner de la tête blonde

de l'Aisonide; ravis, les yeux de Médée étaient entraînés vers lui; une ardeur la brûlait: au fond de sa poitrine son âme se fondait, comme, sur les roses, on voit se fondre les gouttes de rosée à l'ardeur des rayons du matin. Tantôt ils tenaient tous les deux les yeux fixés à terre, car ils étaient vaincus par la pudeur; tantôt, au contraire, ils se regardaient, et la joie détendait leurs sourcils par un aimable sourire. Enfin, à grand'peine, la jeune fille adressa ces paroles à Jason :

« Maintenant, rends-toi compte de la manière dont je dois combiner le secours que je te prêterai. Quand tu seras allé vers mon père et qu'il t'aura donné à semer les funestes dents arrachées aux mâchoires du serpent, alors observe le moment exact qui divise en deux parties égales la nuit au milieu de sa course; alors, lave-toi dans le courant d'un fleuve dont les eaux ne tarissent jamais; et, seul, loin de tous, en vêtements sombres, creuse une fosse circulaire, et là égorge un agneau femelle et place crue et tout entière la victime sur un bûcher que tu auras construit avec soin dans la fosse même. Rends-toi propice Hécate, fille unique de Persès, en versant de ta coupe, comme libation, la substance produite dans les ruches des abeilles. Alors, aussitôt que tu te seras souvenu d'apaiser la déesse, hâte-toi de t'éloigner du bûcher. Que le bruit de pas que tu entendras ne te fasse pas retourner en arrière, pas plus que le hurlement des chiens. Sans quoi, tout ce que tu aurais fait deviendrait inutile, et toi-même tu ne retournerais pas dans un état convenable vers tes compagnons. Au matin, fais fondre cette substance magique, et, nu, frottes-en complètement ton corps, comme on fait d'un onguent: alors tu auras une force immense, une grande vigueur; tu ne te croirais plus égal aux hommes, mais aux dieux immortels. Que non seulement ta lance, mais aussi ton bouclier et ton épée soient enduits de la substance. Tu seras de la sorte invulnérable aux lances pointues des hommes fils de la terre, et à la flamme irrésistible que lancent les funestes taureaux.

Tu ne resteras pas longtemps en cet état, mais ce jour-là seulement : aussi, n'hésite en rien à engager la lutte. Je vais te donner, en outre, une autre indication utile : quand tu auras mis sous le joug les bœufs robustes, et labouré rapidement toute la rude jachère, grâce à la force de tes bras et à ton courage, quand déjà les géants seront montés comme des épis du fond des sillons — moisson née des dents du serpent semées dans la glèbe noire, — si tu vois qu'ils se dressent nombreux dans le champ, lance, sans qu'ils s'en aperçoivent, une pierre des plus solides. A cause d'elle, semblables à des chiens affamés autour d'un aliment, ils se tueront les uns les autres. Alors, empresse-toi d'aller toi-même droit au combat; tu pourras ainsi emporter la toison en Hellade, bien loin d'Aia. Va cependant là où il te plaît d'aller au loin, étant parti d'ici. »

Elle dit; puis, silencieuse, tenant les yeux baissés et fixés à ses pieds, ses joues s'arrosèrent d'une violente pluie de larmes chaudes, à la pensée qu'il dût aller bien loin d'elle errer sur la mer. Elle lui adressa de nouveau des paroles affligées et lui saisit la main droite : car la modeste pudeur avait quitté ses yeux : « Souviens-toi, si du moins tu reviens un jour dans ta patrie, souviens-toi du nom de Médée, comme moi aussi je me souviendrai de celui qui sera parti. Mais dis-moi de bon cœur où est ta demeure, quelle route ton navire prendra sur la mer en partant d'ici? Dois-tu aller auprès de l'opulente Orchomène ou aux environs de l'île d'Aia? Parle-moi de cette jeune fille que tu m'as nommée, enfant illustre de Pasiphaé, qui est la sœur de mon père. »

Elle parla ainsi : mais lui, avec les larmes de la jeune fille, le cruel amour le pénétrait, et il répondit de son côté en ces termes : « Certes, jamais, ni jour ni nuit, je ne pense t'oublier, si j'échappe au destin, si je puis réellement me réfugier sain et sauf en Achaïe, au cas où Aiétès ne placera pas devant nous quelque travail plus funeste encore. Mais, s'il te plaît de savoir ce qu'est notre patrie, je vais t'en

parler : moi-même, mon cœur m'y pousse ardemment. C'est une terre entourée de hautes montagnes; elle est tout à fait abondante en brebis et en gras pâturages; c'est là que l'Iapétide Prométhée a engendré le bienfaisant Deucalion qui, le premier, a bâti des villes et élevé des temples aux dieux immortels, et qui le premier a régné sur les hommes. Les peuples voisins de ce pays l'appellent Haimonie. C'est là que se trouve Iolcos, ma ville; c'est là que se trouvent beaucoup d'autres villes pleines d'habitants : on n'y connaît, même pas de nom, l'île d'Aia. C'est de ce pays que Minyas partit, l'Aiolide Minyas, qui, dit-on, alla fonder la ville d'Orchomène, dans le voisinage des peuples de Cadmos. Mais, pourquoi te raconter toutes ces choses inutiles sur nos demeures, sur la fille de Minos, Ariane, dont la renommée s'est étendue bien loin? Car elle a reçu le nom charmant de vierge aimable, celle sur qui tu m'interroges. Minos a convenu avec Thésée de la lui donner : plaise au ciel que, de même, ton père s'accorde avec nous! »

Il dit, la caressant par l'intimité de ses douces paroles; mais elle avait le cœur tourmenté par de pénibles angoisses, et c'est avec une grande tristesse qu'elle lui adressa ces plaintes désolées : « En Hellade, il peut être beau d'avoir égard à de telles conventions d'alliance. Mais Aiétès n'est pas parmi les hommes ce qu'était, comme tu viens de me le dire, Minos, époux de Pasiphaé; et moi, je ne me juge pas égale à Ariane. Aussi, ne parle plus d'amitié faite avec un étranger. Je ne te demande qu'une chose : de retour à Iolcos, souviens-toi de moi; et moi aussi, en dépit de mes parents, je me souviendrai de toi. Et que, de là-bas, il nous vienne quelque vague rumeur ou quelque oiseau messager, le jour où tu m'auras oubliée! Ou que moi-même, les tempêtes rapides m'enlèvent par-dessus les flots d'ici à Iolcos, pour que j'arrive devant toi t'accabler de reproches et te rappeler que c'est grâce à mon secours que tu as échappé à la mort. Ah! plût au ciel qu'il me fût permis de me trouver ainsi à l'improviste dans ton palais, à ton foyer! »

Elle parla ainsi, et des larmes pitoyables coulaient sur ses joues. Mais il lui dit à son tour : « Amie, laisse errer les vaines tempêtes et les oiseaux messagers, car tu prononces des paroles inutiles. En effet, si tu viens dans ma demeure sur la terre d'Hellade, tu seras honorée par les femmes et par les hommes, tu seras un objet de respect. Tous te vénéreront en toute chose, comme une divinité, puisque les fils de ceux-ci auront pu revenir à la maison grâce à tes conseils, puisque les frères, les amis et les jeunes époux de celles-là auront été arrachés par toi à tout danger. Et tu partageras notre couche qui sera ton lit nuptial de jeune femme légitime : rien ne nous séparera dans notre amour jusqu'au moment où la mort fixée par le destin nous enveloppera dans son ombre. »

Il dit; à ces mots, le cœur de la jeune fille défaillait. En présence des crimes affreux qu'il faudrait commettre, elle frissonna d'horreur, la malheureuse! Et cependant, elle ne devait pas longtemps refuser d'aller habiter en Hellade. En effet, Héra méditait que, pour la perte de Pélias, la jeune fille d'Aia, Médée, vînt dans la ville sacrée d'Iolcos, ayant quitté sa patrie. Déjà les esclaves, qui observaient de loin avec curiosité, s'inquiétaient en silence : à ce moment de la journée, il devenait nécessaire que la jeune fille retournât à la maison, vers sa mère. Mais elle ne se serait jamais souvenue qu'il fallait rentrer — car son cœur se charmait à contempler Jason, à écouter ses douces paroles — si l'Aisonide, soucieux enfin de leur sûreté, ne lui avait dit : « Il est temps de nous séparer; que le coucher du soleil ne nous prévienne pas, ou quelque étranger pourrait tout deviner. Nous reviendrons ici et nous nous retrouverons. »

V. 1146-1162. C'est ainsi que longtemps, avec de douces paroles, ils éprouvèrent leurs sentiments mutuels; et, ensuite, ils s'arrachèrent l'un à l'autre. Car Jason, plein de joie, se mit en route pour rejoindre le navire et ses compagnons. Mais elle se dirigea vers ses esclaves qui toutes ensemble s'approchèrent à sa rencontre; et, cependant, Médée ne s'aperçut

pas que ses suivantes l'entouraient : car, loin de la terre, son âme s'était envolée dans les nuages. D'un mouvement machinal de ses pieds, elle monta sur le char rapide; elle prit les rênes d'une main, et, de l'autre, le fouet de cuir, artistement travaillé, pour mettre en mouvement les mules; et celles-ci se hâtaient de courir à la ville vers le palais. Quand Médée fut de retour, Chalciopé, angoissée au sujet de ses enfants, se mit à l'interroger : mais, en proie au trouble et à l'indécision, elle n'écoutait rien, elle désirait vivement ne répondre à aucune question. Elle se tenait assise sur un escabeau très bas, au pied de son lit de repos, la tête inclinée, la joue appuyée sur sa main gauche. Ses yeux étaient humides entre ses paupières, car elle était inquiète, songeant quel terrible forfait allait s'accomplir, dont ses conseils la faisaient complice.

Une fois que l'Aisonide eut de nouveau rencontré ses V. 1163-1190.
compagnons, à l'endroit où il les avait laissés en les quittant, il se dirigea avec eux, leur racontant toute chose, vers l'assemblée des héros. Ils arrivèrent ensemble au navire : à peine l'eurent-ils aperçu, les compagnons s'empressaient amicalement autour de Jason et le questionnaient. Il leur communiqua à tous les projets de la jeune fille, et il leur montra la substance puissante. Seul de tous, Idas restait à l'écart de ses compagnons, dévorant sa colère. Tous les autres étaient pleins de joie, et, comme les ténèbres de la nuit les tenaient captifs, ils s'occupaient tranquillement de ce qui les concernait eux-mêmes. Mais, à l'aube, ils envoyèrent à Aiétès, pour demander la semence, deux d'entre eux, d'abord Télamon lui-même, chéri d'Arès, et avec lui Aithalidès, fils illustre d'Hermès. Ils se mirent en route, et ce ne fut pas un voyage inutile : car, lorsqu'ils furent arrivés devant lui, le roi Aiétès leur donna, pour faire naître la bataille, les dents terribles du serpent Aonien que Cadmos avait tué dans Thèbes Ogygienne, alors qu'il y était venu à la recherche d'Europé : le monstre était le gardien d'une source consacrée à Arès. — C'est là que s'établit Cadmos,

merveilleusement conduit par une génisse que l'oracle d'Apollon lui avait donnée comme guide de son chemin. La déesse Tritonide arracha ces dents des mâchoires du serpent et en fit présent, partie à Aiétès, partie à celui-là même qui avait tué le monstre. L'Agénoride Cadmos les sema dans les champs d'Aonie, et, avec tous ceux des guerriers sortis de ces dents qui avaient survécu après que la lance d'Arès eut moissonné au milieu d'eux, il établit un peuple d'hommes nés du sol. — Quant à Aiétès, il permit bien volontiers qu'on emportât au navire celles des dents qu'il possédait; car il ne pensait pas que Jason arrivât au terme du combat, quand même il aurait réussi à mettre les taureaux sous le joug.

V. 1191-1224. Cependant le soir venait; au-dessus des sommets les plus reculés des Éthiopiens, le soleil allait, au loin, s'enfoncer dans la terre obscure. Et la Nuit mettait ses chevaux sous le joug; les héros préparaient leurs couches sur le sol, près des amarres du vaisseau. Mais, au moment où les étoiles de l'Hélice — la Grande-Ourse splendide — furent couchées, alors que du ciel l'atmosphère se répandait, partout, très calme, Jason s'en alla secrètement, comme un voleur qui se cache, dans la plaine déserte. Il avait avec lui toutes les choses nécessaires dont il s'était muni pendant le jour. Argos lui porta, d'une bergerie où il était allé, l'agneau femelle et le lait; et il se procura le reste au navire même. Quand il eut trouvé un endroit à l'écart de la route fréquentée par les hommes, le héros, en sûreté au milieu des prés tranquilles arrosés par des ruisseaux, commença par laver, suivant les rites, son corps délicat dans le fleuve divin. Il jeta autour de lui un manteau sombre que la Lemnienne Hypsipylé lui avait donné en souvenir de la couche où ils avaient souvent reposé ensemble. Puis, ayant creusé dans le sol une fosse profonde d'une coudée, il y amoncela des morceaux de bois fendus pour le feu, il égorgea l'agneau et l'étendit avec soin sur le bûcher. Il enflamma le bois en allumant du feu au-dessous, et il versa par-dessus, comme

libations, un mélange de substances diverses, en invoquant Brimô-Hécate, protectrice de ses travaux. Après cet appel, il se retira en arrière. L'ayant entendu du fond de ses demeures souterraines, la déesse redoutable se rendit aux cérémonies sacrées de l'Aisonide. Elle avait une couronne de terribles serpents entrelacés à des rameaux de chêne; des torches répandaient autour d'elle une lumière éclatante, et les chiens des enfers faisaient retentir le bruit perçant de leurs aboiements. Sous ses pas, les prairies tremblaient au loin; elles hurlèrent aussi, les Nymphes fluviales des marais, qui parcourent, dans leurs courses errantes, les plaines basses et humides du Phase Amarantien. L'Aisonide fut saisi de crainte; mais, sans qu'il regardât derrière lui, ses pieds le ramenèrent vers ses compagnons auxquels il se joignit. Et déjà, au-dessus du Caucase neigeux, Èos, qui naît le matin, se levait et répandait la lumière.

C'est à ce moment qu'Aiétès fixait autour de sa poitrine V. 1225-1245.
la cuirasse toute d'une pièce, dépouille du Phlégraien Mimas qu'Arès lui avait donnée, après avoir tué le géant de ses propres mains. Il plaça sur sa tête un casque d'or, orné de quatre pointes en métal brillant, aussi splendide que la lumière qui rayonne autour du soleil au moment où il sort de l'Océan. Il brandissait un bouclier recouvert de plusieurs couches de cuir, et une épée immense, invincible: aucun des héros n'aurait pu en soutenir le choc, depuis qu'ils avaient laissé loin derrière eux Héraclès, qui, seul, eût été capable de lui résister, opposant la force à la force. Auprès de lui, Phaéthon tenait en mains, pour qu'il y montât, le rapide attelage d'un char à deux places, bien construit: le roi y monta lui-même, et prit les rênes en mains; il le fit sortir de la ville et le lança par la vaste route praticable aux chariots, pour aller assister à la lutte; une foule immense se répandit à leur suite. — Tel, monté sur son char, Poseidon se rend aux combats de l'Isthme, ou à Tainaros, ou à la source de Lerne, ou au bois d'Onchestos Hyantien; tel il arrive avec ses chevaux à Calauréia ou à Pétra Haimo-

nienne, ou au Géraistos, planté d'arbres : semblable au dieu apparaissait Aiétès, roi des Colchiens.

V. 1246-1277. Cependant, suivant les instructions de Médée, Jason avait fait fondre la substance merveilleuse, et en avait enduit son bouclier, sa forte lance et son épée. Autour de lui, ses compagnons mirent ses armes à l'épreuve, en usant de toutes leurs forces : mais ils ne pouvaient pas le moins du monde faire plier cette lance, qui, résistant au contraire à leurs mains robustes, s'était durcie en séchant. Plein de rage, l'Apharéien Idas frappa avec sa grande épée sur la pointe qui terminait le bas de la lance. Mais l'épée rebondit comme le marteau du forgeron repoussé par l'enclume : un frémissement de joie agita les héros, car ils concevaient bonne espérance de la lutte. Ensuite, Jason s'enduisit tout entier de la substance merveilleuse; il fut pénétré d'une force effrayante, indicible, irrésistible : la vigueur coulait comme une sève dans ses deux mains devenues admirablement robustes. Tel, un cheval guerrier qui désire la bataille avec impatience, hennit, frappe le sol en bondissant, puis se cabre, dresse l'oreille et lève la tête : aussi ardent était l'Aisonide, plein de confiance dans la force de ses membres. Il allait de tous côtés, à grands pas, d'une démarche fière, brandissant dans ses mains son bouclier d'airain et sa lance. On aurait cru voir s'élancer du haut du ciel sombre l'éclair dont les fréquentes lueurs, pendant la tempête, sillonnent les nuages, quand ils vont amener la pluie noire à leur suite. — Les héros ne pouvaient pas rester éloignés plus longtemps du lieu du combat; ils se placèrent en ordre à leurs bancs de rameurs, et amenèrent vite le navire au rivage de la plaine d'Arès. Cette plaine se trouvait au delà de la ville et de l'autre côté que celui où ils étaient, à la distance qui sépare de la barrière, limite du champ des luttes, la borne qu'un char doit atteindre, dans les jeux que les chefs d'un peuple, après la mort du roi, proposent à ceux qui se disputent le prix, soit à pied, soit en char. Ils trouvèrent au lieu du combat Aiétès et la foule des Colchiens; ceux-ci s'étaient

placés sur les rochers du Caucase, et le roi se tenait au bord du fleuve, à l'endroit où il y a un tournant.

Quand les amarres eurent été attachées par ses compa- V. 1278-1407.
gnons, l'Aisonide sauta du navire et marcha au combat avec son bouclier et sa lance; il prit aussi son casque d'airain brillant, qui était rempli des dents aiguës du serpent; nu, l'épée suspendue aux épaules, il semblait à la fois aussi fort qu'Arès et aussi beau qu'Apollon, le dieu aux armes d'or. Il jeta les yeux sur la jachère et vit le joug d'airain destiné aux taureaux, et, à côté, une charrue d'une seule pièce, tout entière du métal le plus dur. Il s'en approcha jusqu'à la toucher, et enfonça tout auprès sa terrible lance, qui se tint droite sur la pointe inférieure; contre sa lance, il appuya son casque et le laissa à terre. Alors, couvert de son bouclier, il s'en alla plus avant dans la plaine, cherchant des traces certaines des taureaux. Tout à coup, sans qu'il s'y attendît, sans qu'il sût d'où ils venaient, sortant d'un abîme souterrain où étaient leurs affreuses étables, enveloppés de tous côtés d'une épaisse vapeur, les deux taureaux se précipitèrent à la fois, en exhalant une flamme éclatante. Les héros furent saisis de crainte à leur vue: mais, solide sur ses jambes écartées, Jason attend leur choc: tel un écueil qui s'avance dans la mer résiste aux flots excités par les tempêtes déchaînées. Il tenait devant lui son bouclier qu'il leur présentait: les deux taureaux, en mugissant, le frappèrent de leurs cornes solides: mais leur impétuosité ne put pas l'ébranler le moins du monde. De même que, dans ces creusets ouverts par un bout, où l'on fond des métaux, les soufflets de cuir solide que les ouvriers manient, tantôt s'illuminent des reflets du feu violent qu'ils allument, tantôt se tiennent en repos: et alors il s'exhale un épouvantable frémissement, car l'air s'échappe du fond de l'appareil: de même les deux taureaux soufflaient une flamme rapide qui sortait à grand bruit de leur gueule. L'éclat ennemi de la flamme brillait autour du héros comme les éclairs d'un orage; mais le charme donné par la jeune fille le protégeait. Il saisit par

l'extrémité de sa corne le taureau qui était à sa droite, et, usant de toute sa vigueur, il entraina l'animal maîtrisé jusqu'auprès du joug d'airain; là, d'un coup de pied rapide, lancé sur le pied d'airain du monstre, il le renversa à genoux sur le sol. Le second taureau s'approchait: il le jeta lui aussi à genoux, terrassé d'un seul coup. Il avait lancé à terre loin de lui son large bouclier; et, solidement établi, il maintenait de part et d'autre sous ses deux mains les deux taureaux tombés en avant sur leurs genoux : les flammes l'avaient aussitôt enveloppé.

Aiétès fut saisi d'admiration en voyant la force du héros. Cependant, les Tyndarides — suivant ce qui avait été réglé à l'avance entre eux et Jason — lui amenèrent de la plaine le joug dont il devait couvrir le cou des taureaux : il les assujettit, en effet, très solidement, puis, saisissant le timon d'airain, il l'adapta à la pointe de l'extrémité recourbée qui termine la charrue. Les Tyndarides s'éloignèrent des flammes et retournèrent au navire. Quant à Jason, il reprit son bouclier, le plaça derrière lui sur ses épaules, et il saisit son casque solide rempli des dents aiguës du dragon, et sa lance invincible qu'il tint par le milieu : tel un laboureur aiguillonne de sa perche Pélasgique les bœufs dont il pique les flancs. Jason dirigeait d'une main ferme le manche de la charrue solidement adapté et fait de l'acier le plus dur. Pendant un moment, la fureur des animaux fut terrible; ils vomissaient des torrents de flammes, et leur souffle s'élevait, semblable à l'agitation des vents mugissants, grande terreur des navigateurs qui alors carguent leur large voile. Mais bientôt, contraints par la lance, ils marchèrent; derrière eux, l'âpre jachère se brisait, fendue par la force des taureaux et la vigueur du laboureur. Cependant, des mottes de terre, grosses à faire la charge d'un homme, éclataient avec un bruit affreux dans le sillon de la charrue; le héros marchait à la suite, appuyant son robuste pied sur le coutre, et il jetait les dents loin de lui dans la terre qu'il ne cessait de labourer : il se retournait, craignant d'être prévenu par

l'attaque des hommes nés de la terre, funeste moisson qui allait sortir du sol. Et les taureaux peinaient, enfonçant toujours plus avant leurs ongles d'airain.

A l'heure où, depuis le matin, le jour a tellement avancé qu'il n'en reste plus que la troisième partie à accomplir, alors que les laboureurs fatigués appellent avec impatience le moment qui leur est si doux où l'on dételle les bœufs, à cet instant, Jason, le laboureur infatigable, avait fini de défoncer la jachère, quoiqu'elle fût vaste de quatre arpents; il détachait les taureaux, et les effrayait pour leur faire prendre la fuite dans le champ. Quant à lui il retourna au navire, profitant de ce qu'il ne voyait encore sortir des sillons aucun des guerriers, fils de la terre. Ses compagnons l'entouraient avec des paroles d'encouragement; et lui, il puisa avec son casque même dans le fleuve, et l'eau apaisa sa soif. Il courba ses genoux rapides, et son grand cœur se remplit de force; il attendait, impatient, le combat : tel un sanglier qui aiguise ses dents pour attaquer les chasseurs; dans sa rage, l'écume qui sort de sa gueule coule en abondance sur le sol, autour de lui.

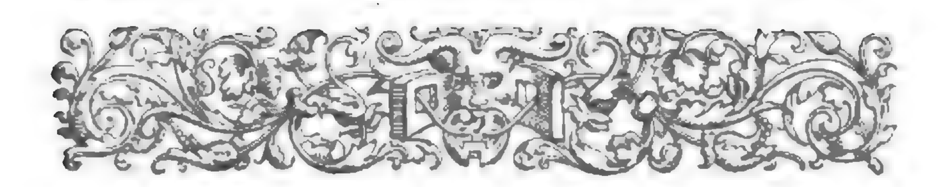
Déjà, par tout le champ, on voyait s'élever, comme des épis, les fils de la terre; et de tous côtés se hérissait de solides boucliers, de lances à deux pointes et de casques splendides, l'enceinte d'Arès, dieu qui fait périr les hommes : et, du sol, l'éclat du métal montait à travers les airs jusqu'au ciel. Comme on voit, dans une nuit noire où la neige est tombée sur la terre en grande quantité, la tempête dissiper ensuite les nuées hivernales et les astres apparaître tous en rangs pressés, éclatants de splendeur au milieu des ténèbres : de même ces guerriers resplendissaient, à mesure qu'ils s'élevaient de terre. — Mais Jason se souvint des instructions que lui avait données Médée, féconde en ruses. Il arracha du sol une grande pierre arrondie, disque terrible d'Arès Ényalios : certes, quatre hommes dans la force de l'âge n'auraient pu la soulever de terre. Jason la saisit et, de bien loin, il la lança, en bondissant, au milieu d'eux; puis,

il s'assit à l'abri de son bouclier qui le cachait : il était plein de confiance. Les Colchiens poussaient de grands cris : tels les mugissements de la mer, quand elle se lance avec bruit contre des rocs aigus. Mais, en voyant lancer ce disque immense, une muette stupeur s'empara d'Aiétès. Quant aux guerriers, semblables à des chiens impétueux qui se sautent dessus mutuellement, ils se déchiraient en hurlant; certains d'entre eux tombaient sous les coups de leurs lances vers la terre, leur mère, comme des pins ou des chênes que les tourbillons du vent renversent. Tel, du haut du ciel, un astre de feu est lancé, laissant derrière lui une trace lumineuse, prodige étonnant aux yeux des hommes qui le voient passer rapidement dans sa splendeur au milieu de l'air obscur : tel le fils d'Aison se précipita contre les guerriers nés de la terre. Il portait son épée nue hors du fourreau, et il frappait, moissonnant au hasard ceux en grand nombre dont la moitié du corps, jusqu'aux flancs et au ventre, émergeait seule encore à la lumière du jour, et ceux qui sortaient de terre jusqu'aux membres inférieurs, et ceux qui commençaient à se tenir debout, et ceux dont les pieds se hâtaient vers le combat. De même, si, un jour, la guerre s'élève aux frontières, le maître d'un champ qui craint que les ennemis ne le préviennent en coupant sa moisson, saisit à deux mains sa faux flexible qu'il vient d'aiguiser et se hâte de couper les épis qui ne sont pas encore mûrs : il n'attend pas la saison où les rayons du soleil les auront desséchés : de même, Jason fauchait la moisson des enfants de la terre; et le sang remplissait les sillons, comme l'eau remplit le canal d'une fontaine. Ils tombaient les uns en avant, prenant entre leurs dents le sol raboteux et le mordant, les autres en arrière, ou sur les mains et sur le flanc; et en voyant ces corps étendus on eût cru voir des baleines. Plusieurs, blessés, avant d'avoir détaché leurs pieds du sol, courbés sous le poids de leur tête qui se laissait tomber, inclinaient vers la terre tout ce qui de leur corps s'était élevé à l'air libre. C'est ainsi que des plantes accablées par les pluies sans fin que

Zeus envoie, des plantes qui viennent de grandir dans une pépinière, s'affaissent vers la terre, brisées jusqu'aux racines, elles, l'objet des travaux des cultivateurs. Il baisse la tête, envahi par une mortelle tristesse, le possesseur du fonds de terre qui a fait la plantation. C'est ainsi que le roi Aiétès sentait son cœur envahi par une douleur accablante. Il partit, reprenant le chemin de la ville, en même temps que les Colchiens : il pensait au moyen le plus prompt de se venger des héros.

Le jour disparaissait, et Jason avait accompli le travail imposé.





CHANT IV

SOMMAIRE

Invocation à la Muse (1-5). — Projets d'Aiétès et angoisses de Médée (6-33). — Elle s'enfuit du palais pendant la nuit (34-65). — Elle va rejoindre les Argonautes (66-91). — Les héros conduisent le navire à la rive où se trouve la toison (92-108). — Avec l'aide de Médée, Jason s'empare de la toison d'or (109-182). — Départ des Argonautes (183-211). — Aiétès donne l'ordre de poursuivre les héros (212-235). — Poursuivis par les Colchiens, les Argonautes débarquent en Paphlagonie (236-252). — Argos leur indique la route à suivre (253-293). — Les Argonautes pénètrent dans l'Ister (294-302). — Les Colchiens leur ferment le passage vers la mer (303-337). — Convention des Argonautes avec les Colchiens (338-349). — Reproches de Médée à Jason; le héros l'apaise et ils décident tous deux de tuer Apsyrtos par trahison (350-444). — Imprécation du poète contre Éros (445-451). — Apsyrtos est tué par Jason (452-481). — Les Argonautes s'embarquent, sur le conseil de Pélée, et les Colchiens renoncent à les poursuivre (482-521). — Les héros abordent chez les Hylléens (522-551). — Zeus ordonne à Jason et à Médée de se faire purifier par Circé du meurtre d'Apsyrtos (552-591). — Le navire Argo entre dans l'Éridan (592-626). — Il passe de ce fleuve dans le Rhodanos d'où il sort, en face des îles Stoichades (627-658). — Il arrive à l'île de Circé (659-684). — Jason et Médée se font purifier par Circé (685-717). — Circé, ayant appris qui est Médée, la chasse de sa demeure (718-752). — Héra ordonne à Thétis de secourir le navire Argo dans les difficiles parages de Charybde et de Scylla (753-832). — Thétis va annoncer à Pélée le secours que ses sœurs et elle porteront aux Argonautes d'après les ordres d'Héra (833-884). — Le navire Argo passe en vue de l'île des Sirènes, les Néréides le sauvent des Roches-Errantes (885-981). — Arrivée des héros chez les Phaiaciens. Les Colchiens viennent réclamer Médée; supplications adressées par la jeune fille à la reine Arété et aux héros (982-1067). — Arété obtient d'Alcinoos que, si Médée est déjà la femme de Jason, il ne la rendra pas aux Colchiens (1068-1109). — Arété prévient Jason de la décision d'Alcinoos; les héros se hâtent de célébrer le mariage (1110-1169). — Alcinoos rend son arrêt; départ des Argonautes (1170-1227). — La tempête jette Argo dans la Syrte de Libye; désespoir des héros (1228-1304). — Les déesses tutélaires de la Libye apparaissent à Jason; prodige qu'elles montrent aux Argonautes (1305-1379). — Les héros portent le navire sur les épaules jusqu'au lac Triton; grâce aux Hespérides, ils trouvent une source (1380-1460).

Quelques héros vont à la recherche d'Héraclès (1461-1501). — Mort de Mopsos (1502-1536). — Le dieu Triton conduit le navire hors du lac et le fait pénétrer dans la mer (1537-1637). — Épisode du géant Talos (1638-1693). — Arrivée des héros à l'île Anaphé (1694-1730). — Le songe d'Euphémos, Jason l'interprète (1731-1764). — Arrivée à l'île Aiginé (1765-1772). — Conclusion du poème (1773-1781).

V. 1-5. AINTENANT, dis-moi toi-même, ô déesse, Muse, enfant de Zeus, la peine et les projets de la jeune fille Colchienne. Car mon esprit profondément troublé s'agite dans l'impossibilité de prononcer si je dois attribuer à la dure passion d'amour imposée par la fatalité, ou aux outrages dont on l'accablait, la fuite qui lui a fait quitter les nations de Colchide.

V. 6-33. En effet, au milieu des hommes les plus illustres de son peuple, Aiétès passa, dans son palais, toute la nuit à combiner des ruses profondes contre les héros. Ce combat odieux excitait dans son âme une colère sans bornes; et il soupçonnait bien que toutes ces choses ne s'étaient pas accomplies sans le concours de ses filles.

Cependant, Héra jeta dans le cœur de Médée une terreur pleine d'angoisses. La jeune fille se mit à trembler, comme une biche légère, effrayée au plus profond d'un taillis épais par les aboiements des chiens qui s'appellent. Aussitôt, elle se persuada, en toute sincérité, que l'assistance qu'elle avait donnée à Jason n'était pas ignorée de son père, et qu'il allait bientôt mettre le comble à sa misère. Elle redoute ses esclaves qui savent tout; et, aussitôt, ses yeux s'emplissent de flammes, et à ses oreilles retentissent des bruits effrayants; à plusieurs reprises, elle porta violemment les mains à sa gorge; à plusieurs reprises aussi, elle arracha les boucles de sa chevelure en gémissant, dans son chagrin lamentable. Et certes, à ce moment, la jeune fille serait morte, contrairement aux arrêts de la destinée, elle aurait pris du poison et rendu ainsi inutiles les desseins d'Héra, si la déesse ne lui avait inspiré, au milieu de son effroi, l'idée de fuir avec les fils de Phrixos. Et, dans sa poitrine, son cœur agité se calmait; ses projets étaient changés. Aussitôt, elle tira du pli de son vêtement toutes les substances vénéneuses, et les jeta ensemble dans le coffret d'où elle les avait tirées. Elle embrassa son lit et les montants qui, des deux côtés, entouraient la porte aux doubles battants, elle caressa les murs;

puis, elle arracha de ses mains une longue boucle de cheveux qu'elle laissa dans la chambre, souvenir de sa virginité destiné à sa mère, et, élevant la voix, elle se lamenta : « Je m'en vais, te laissant au lieu de moi cette longue boucle de cheveux, ô ma mère! Sois heureuse! c'est le souhait de celle qui s'en va au loin. Sois heureuse, ô Chalciopé! Que toute la maison soit heureuse!... Mais plût au ciel que la mer t'eût englouti, ô étranger, avant ton arrivée à la terre de Colchide! »

Elle parla ainsi; et de ses paupières coulèrent des larmes V. 34-65.
abondantes. — Telle, d'une demeure opulente, s'échappe une jeune femme qui y a été amenée captive, enlevée naguère à sa patrie par la destinée : elle n'a jamais eu l'expérience des labeurs difficiles; elle n'est pas accoutumée à la misère; c'est avec un étonnement indigné qu'elle se voit soumise aux travaux de la servitude, entre les mains d'une maîtresse exigeante. — Semblable à cette femme, l'aimable jeune fille sortit du palais. Devant elle, les verrous des portes cédèrent d'eux-mêmes, se retirant en arrière sous l'influence rapide de ses incantations. Pieds nus, elle courait par les rues étroites, étendant de sa main gauche son long voile sur ses belles joues et sur son front, jusque par-dessus les sourcils, et, de sa main droite, relevant les bords de sa tunique, qui tombaient jusqu'à ses pieds. Rapidement, sa frayeur l'entraîna, par la route obscure, hors des murailles de la ville spacieuse; personne ne la reconnut parmi les gardiens, et elle put s'échapper à leur insu. De là, elle résolut de se diriger vers le temple; elle n'ignorait pas les routes, car elle avait souvent autrefois erré dans ces lieux à la recherche des cadavres et de ces racines cachées dans la terre, dont la puissance est irrésistible, comme ont coutume de le faire les femmes qui s'occupent de magie; et son cœur était secoué par une terreur qui la faisait trembler. Mais la déesse, fille du Titan, qui commençait à s'élever de l'extrémité de l'horizon, la Lune, en la voyant errer de la sorte, se réjouissait ardemment, et parlait ainsi en elle-même : « Je ne suis donc pas la seule à m'enfuir vers la caverne du Latmos; je

ne suis pas la seule à me consumer d'amour pour le bel Endymion. Oui, bien des fois, par tes habiles incantations tu m'as fait souvenir de ma passion, tu m'as fait descendre du ciel pour pouvoir, dans la nuit obscure, te livrer, sans être inquiétée, à ces opérations magiques qui te sont si chères. Mais voici sans doute que tu as en partage une semblable calamité. Un dieu cruel a voulu que Jason t'amenât cette peine affligeante : mais va! malgré toute ta sagesse, il te faut supporter une souffrance qui te fera pousser bien des gémissements! »

V. 66-91. Ainsi parla la déesse; cependant la jeune fille se hâtait, et ses pieds la portaient rapidement. C'est avec bonheur qu'elle monta sur les rivages escarpés du fleuve, voyant sur l'autre bord l'éclat du feu que les héros faisaient briller toute la nuit, en signe de la joie que leur avait causée l'issue du combat. Alors, du milieu des ténèbres où elle se trouvait sur la rive opposée, elle appela bien haut — sa voix était perçante — le plus jeune des fils de Phrixos, Phrontis. Celui-ci, comme ses frères et comme Jason lui-même, devina que c'était la voix de Médée. Leurs compagnons demeuraient dans un silence fait d'étonnement, car ils avaient compris ce qui était vrai en effet. Trois fois, Médée répéta son cri; et, trois fois, sur les conseils de ceux qui l'entouraient, Phrontis lui répondit en criant de son côté; cependant les héros, avec leurs rames rapides, conduisaient le navire vers la jeune fille. Ils n'avaient pas encore lancé les amarres sur la rive opposée à celle d'où ils étaient partis, que Jason se hâta de sauter à terre du haut du tillac; et, après lui, Phrontis et Argos, tous deux fils de Phrixos, s'élancèrent sur le rivage. Mais elle, leur saisissant les genoux dans ses deux mains, parla ainsi : « Mes amis, arrachez-moi, malheureuse que je suis, et en même temps arrachez-vous vous-mêmes à Aiétès! Car tout est découvert, il n'y a plus de moyen de salut : fuyons sur le navire avant qu'il soit monté sur son char traîné par de rapides chevaux. Je vous donnerai la toison d'or, ayant endormi le dragon qui la

garde. Mais toi, étranger, prends d'abord, en présence de tes compagnons, les dieux à témoin des promesses que tu m'as faites, pour que tu ne me laisses pas m'éloigner d'ici, rendue méprisable et vile par l'absence de défenseurs qui me protègent! »

Elle parla ainsi, en proie à la douleur; mais le cœur de V. 92-108. l'Aisonide était plein de joie; aussitôt, il releva doucement en l'embrassant la jeune fille qui était tombée à ses genoux, et il lui adressa ces paroles encourageantes : « Chère amie, je prends à témoin de mon serment Zeus Olympien lui-même, et l'épouse de Zeus, Héra qui préside au mariage : oui, je t'établirai dans ma demeure à titre d'épouse légitime, dès que nous serons de retour dans le pays d'Hellade! »

Il dit, et serra aussitôt de sa main droite la main de la jeune fille; et elle, cependant, les engagea à faire avancer en hâte le navire rapide vers le bois sacré, pour pouvoir, tant que la nuit durait encore, enlever la toison, contre la volonté d'Aiétès. Telle était leur hâte que l'action eut lieu presque en même temps que ses paroles. Car, ayant embarqué Médée, ils poussèrent bien vite le navire loin du rivage; et les héros faisaient grand bruit, courbés sur leurs rames. Mais, se retournant brusquement, elle étendait les mains vers la terre, profondément troublée; cependant, Jason l'encourageait par ses paroles, et la retenait dans sa douleur.

Au moment où les chasseurs secouent le sommeil appe- V. 109-182. santi sur leurs yeux, — les chasseurs qui, malgré la confiance qu'ils ont dans leurs chiens, ne dorment jamais aux approches du matin, craignant que la lumière de l'aurore ne fasse disparaître la trace et l'odeur des bêtes sauvages, si elle a eu le temps d'accabler la terre de ses blancs rayons, — à ce moment, l'Aisonide et la jeune fille débarquèrent dans un endroit couvert d'herbes, qu'on appelle *la couche du Bélier :* car c'est là que, pour la première fois, se plièrent les genoux fatigués de l'animal qui portait sur son dos le Minyen, fils d'Athamas. Aux environs se trouvaient, noircis par le feu,

les fondements de l'autel qu'autrefois l'Aiolide Phrixos avait élevé à Zeus protecteur des fugitifs, pour immoler le prodigieux animal tout en or, suivant les instructions qu'Hermès bienveillant était venu lui donner. C'est en cet endroit que, sur les conseils d'Argos, les héros firent descendre Jason et Médée. Par le sentier, ils arrivèrent tous deux au bois sacré, cherchant le chêne immense où était suspendue la toison, semblable à un nuage que rougissent les rayons enflammés du soleil levant.

Mais, précisément devant l'arbre, le dragon aux sens pénétrants tendait son cou très long en les voyant s'approcher, grâce à ses yeux toujours en éveil, et il faisait entendre un horrible sifflement; et, aux alentours, les vastes rivages du fleuve et l'immense étendue de la forêt retentissaient. Ils entendirent ce sifflement ceux qui, bien loin de la Titanienne Aia, habitaient la terre de Colchide, auprès des bouches du Lycos, fleuve qui, s'éloignant de l'Araxe sonore, porte au Phase son cours sacré; et tous deux, réunis en un seul, coulent vers la mer Caucasienne. La terreur réveilla les femmes nouvellement accouchées; et elles serrèrent dans leurs bras, pleines d'angoisse, les tout petits enfants qui reposaient sur leurs seins, et dont ce sifflement faisait palpiter le cœur. Comme, au-dessus d'une forêt embrasée, les tourbillons ardents de fumée s'enroulent immenses, se suivant sans interruption l'un après l'autre, s'élevant du fond de ce gouffre de feu : ainsi ce monstre enroulait les innombrables spirales de son corps couvert d'écailles desséchées.

Pendant qu'il se roulait ainsi, la jeune fille s'avançait en face de lui, demandant d'une douce voix à Hypnos protecteur, le plus puissant des dieux, de fasciner le monstre; elle invoquait aussi la reine vagabonde des nuits, la déesse souterraine, en la priant de donner à l'entreprise une issue favorable. L'Aisonide suivait, plein de terreur; mais déjà le monstre, charmé par l'incantation, laissait fléchir la longue arête de son corps sinueux né de la terre, et il dénouait

ses nœuds innombrables. Tel, sur une mer languissante, se roule un flot noir, qui va sans force et sans bruit. Cependant, le dragon tenait encore haute son horrible tête, plein du désir de les saisir tous deux dans ses mâchoires funestes. Mais, au moyen d'une branche de genévrier récemment coupée, puisant les pures substances qui composaient la préparation magique, Médée lui en arrosait les yeux, en chantant; et l'odeur pénétrante de ces substances l'enveloppa d'un profond sommeil. Il laissa retomber sa mâchoire, et s'abattit à l'endroit même où il se tenait; et ses innombrables anneaux s'étendaient bien loin en arrière dans la forêt aux arbres abondants.

Alors Jason enleva du chêne la toison, sur l'ordre de la jeune fille; mais, se tenant toujours dans la même attitude, elle continua à enduire de la substance magique la tête du monstre, jusqu'au moment où Jason lui dit de retourner au navire; et elle quitta le bois obscur d'Arès. — Telle, au moment où la splendeur de la pleine lune brille au-dessus de l'étage supérieur de la maison, une jeune fille en recueille les rayons sur sa robe d'un fin tissu; et son cœur se réjouit profondément à la vue de la lueur éclatante : tel, à ce moment, Jason, plein de joie, élevait dans ses mains la grande toison; et, sur ses joues qui se doraient, sur son front, l'éclat de la laine mettait un rouge ardent semblable à celui du feu. — Aussi vaste est la peau d'une génisse d'une année, ou celle d'une de ces biches que les chasseurs appellent *biches achaïnéennes*, aussi grande était la surface de la toison d'or chargée de lourds flocons; et toujours le sol resplendissait bien loin devant les pieds de Jason. Il s'avançait, tantôt la portant sur son épaule gauche, — et alors depuis son cou, elle descendait jusqu'à ses pieds, — tantôt il la prenait dans ses mains et la roulait, car il avait grand'-peur que quelque homme ou quelque dieu ne survînt pour la lui enlever.

La lumière d'Éos se répandait déjà sur la terre quand ils V. 183-211.
rejoignirent l'assemblée des héros. Les jeunes gens furent

saisis d'étonnement à la vue de cette immense toison qui brillait, semblable à l'éclair de Zeus. Chacun s'élança avec le désir de la toucher et de la manier. Mais l'Aisonide les écarta, et, ayant jeté sur la toison un manteau nouvellement fait, il la déposa à la poupe et y fit asseoir la jeune fille. Puis il s'adressa en ces termes à tous ses compagnons : « Maintenant, amis, n'hésitez pas davantage à retourner vers la patrie. Car nous avons heureusement accompli, grâce aux conseils de cette jeune fille, ce qui avait rendu nécessaire cette navigation pénible que nous avons accomplie en faisant effort au milieu des difficultés. Cette jeune fille, je l'amènerai de son plein gré dans ma maison, comme mon épouse légitime. Vous, comme elle porte un courageux secours à l'Achaïe entière et à vous tous en particulier, veillez à son salut. Car, j'en suis bien sûr, Aiétès viendra avec une troupe nombreuse nous empêcher de passer du fleuve dans la mer. Aussi, que, sur le navire, les uns — chaque homme s'asseyant à son tour à la place d'un autre homme — manœuvrent les rames; que les autres — la moitié de notre troupe — tenant dressés devant eux les boucliers en peau de bœuf, rapide protection contre les traits ennemis, assurent notre retour. Car maintenant, mes amis, nos enfants, notre patrie, nos parents vénérables, nous les avons entre nos mains. L'Hellade a l'esprit fixé sur notre entreprise qui lui donnera ou la honte ou une grande gloire. »

Il parla ainsi et revêtit ses armes de guerre; ses compagnons s'exclamèrent, pleins d'une ardeur qui venait des dieux. Mais Jason, ayant tiré son épée du fourreau, trancha les amarres qui retenaient le navire du côté de la poupe; puis il alla, tout armé, près de la jeune fille, se placer, pour l'aider, aux côtés du pilote Ancaios; et le navire était poussé à force de rames, car les héros se hâtaient de le faire sortir du fleuve le plus tôt possible.

V. 212-235. Mais déjà le superbe Aiétès et tous les Colchiens connaissaient bien l'amour de Médée et tout ce qu'elle avait fait;

ils se rassemblaient en armes sur la place publique : aussi nombreux les flots de la mer se soulèvent sous l'action d'un vent de tempête, aussi nombreuses, d'une forêt que des branches ombragent de toutes parts, les feuilles tombent à terre dans un de ces mois qui dépouillent les arbres — et qui pourrait en apprécier le nombre? — Aussi nombreux les Colchiens arpentaient les rivages escarpés du fleuve, en poussant des cris de fureur; sur son char bien construit, Aiétès se distinguait entre tous, grâce à ses chevaux qu'Hélios lui avait donnés, rapides comme le souffle du vent. Il élevait de sa main gauche un bouclier arrondi, de l'autre, une immense branche de pin; à ses côtés se dressait sa lance énorme. Apsyrtos avait en mains les rênes des chevaux. Mais déjà, bien loin de la côte, le navire fendait les flots, poussé par de vigoureux rameurs et par le courant du grand fleuve qui se précipite dans la mer. Le roi, sous le coup d'un malheur qui lui causait une grande peine, leva les bras et invoqua Hélios et Zeus, témoins des mauvaises actions; il appela aussitôt des malédictions sur son peuple entier. Si on ne lui ramenait pas la jeune fille soumise à son pouvoir, qu'on la découvrît sur terre, ou dans le navire, au milieu des flots de la mer navigable, si Aiétès ne pouvait apaiser son cœur avide de se venger de tous ces forfaits, leurs têtes éprouveraient toute sa colère; ils supporteraient tout le poids de son propre malheur.

Ainsi parla Aiétès; et, dans ce même jour, les Colchiens V. 236-252. tirèrent les vaisseaux dans les flots, les munirent de tous leurs agrès et prirent la mer : à leur vue, on n'aurait pas cru avoir devant les yeux une simple expédition navale, mais un peuple innombrable d'oiseaux réunis en troupe et frémissants sur la mer.

Cependant, d'après les desseins de la déesse Héra qui voulait que Médée, la jeune fille d'Aia, arrivât le plus tôt possible sur la terre Pélasgienne, comme un fléau pour la maison de Pélias, le souffle du vent entraînait rapidement les héros, et, à la troisième aurore, ils attachèrent les

amarres du navire sur les rivages des Paphlagoniens, en avant du fleuve Halys. Alors, descendus à terre, la jeune fille leur ordonnait d'apaiser Hécate par des sacrifices. Mais ce sacrifice, les préparatifs qu'elle fit pour l'accomplir, que personne n'en soit instruit; que mon cœur ne me pousse pas à en faire l'objet de mes chants! La crainte m'empêche de parler... Depuis ce temps, il est un monument que les héros élevèrent à la déesse sur la falaise; il subsiste toujours et peut aujourd'hui encore être vu de bien loin par les hommes nés longtemps après l'expédition.

V. 253-293. Aussitôt Jason se souvint, et les autres héros comme lui, des paroles de Phinée, qui avait dit qu'il fallait naviguer par une autre route pour revenir d'Aia; mais aucun d'eux ne savait rien de cette route. Comme ils avaient grand désir de savoir, Argos leur parla ainsi : « Nous nous en retournons vers Orchomène où vous a dit d'aller cet infaillible devin que vous avez rencontré naguère. Il y a pour la navigation une autre route qu'ont révélée ces prêtres des immortels qui sont originaires de Thèbes la Tritonienne. Alors que tous ces astres qui font leur révolution dans le ciel n'existaient pas encore, alors que ceux qui s'en seraient informés n'auraient pas entendu parler de la race sacrée des Danaens, alors que seuls existaient les Arcadiens Apidanéens, les Arcadiens qui, suivant ce que dit la renommée, existaient antérieurement à Séléné, se nourrissant de glands dans les montagnes; alors la terre Pélasgienne n'avait pas encore pour rois les illustres fils de Deucalion : déjà en ce temps l'Ééria, riche en moissons, était célèbre, l'Egypte, mère d'une jeune population, la première qui soit venue au monde; et le fleuve Triton au large cours était célèbre aussi, lui qui arrose toute l'Ééria. Car Zeus n'y fait jamais tomber la rosée de la pluie : les inondations du fleuve suffisent à faire monter les blés en épis. C'est de là, dit-on, qu'un homme partit pour faire le tour de toute l'Europe et de toute l'Asie, confiant dans la force et la vigueur de ses soldats et dans sa propre audace; sur sa route, il fonda

dix mille villes; il en est encore çà et là qui sont habitées aujourd'hui; les autres ne le sont plus: car il s'est écoulé depuis lors une bien longue suite d'années. Mais Aia subsiste encore aujourd'hui, ainsi que les descendants des hommes qu'il avait établis dans Aia pour y habiter. Ceux-ci conservent des colonnes qui ont été gravées par leurs pères, et où se trouvent toutes les routes de la terre et de la mer, les termes de tous les voyages que l'on peut entreprendre. Or, il y a un fleuve — bras extrême de l'Océan — qui est large et très profond et qui peut être traversé par un navire de transport; ils le nomment l'Ister, et l'ont indiqué bien loin sur ces colonnes. En vérité, l'Ister est, pendant un long espace, le seul de tous les fleuves qui coule à travers la terre immense; car, au delà du pays où souffle le Borée, ses sources lointaines murmurent dans les monts Riphées. Mais, une fois entré sur le territoire des Thraces et des Scythes, alors il se divise en deux branches : l'une se jette directement dans la mer Orientale; l'autre rétrograde et se déverse dans un golfe profond qui s'étend au-dessus de la mer de Trinacrie, laquelle est située auprès de votre terre, s'il est vrai que l'Achéloos jaillisse du sol de votre patrie. »

Il parla ainsi; et la déesse leur procura un présage favo- V. 294-302.
rable. A cette vue, ils l'interprétèrent tous en s'écriant qu'il fallait suivre la direction qui leur était indiquée : en effet, sur une longue étendue, apparaissait le sillon d'un rayon céleste qui traçait la route à prendre. Ils étaient pleins de joie; c'est en cet endroit qu'ils laissèrent le fils de Lycos. Ils naviguaient sur la mer, ayant la voile déployée. Ils passèrent en vue des monts de Paphlagonie, mais ils ne doublèrent pas le Carambis, car les vents et l'éclat de cette flamme céleste persistèrent jusqu'au moment où ils eurent pénétré dans le large courant de l'Ister.

Cependant quelques-uns des Colchiens, dont la poursuite V. 303-337.
devait être vaine, sortirent du Pont en passant entre les roches Cyanées; mais les autres se dirigèrent vers le fleuve : Apsyrtos les commandait. Celui-ci, s'étant détourné, pénétra

par la bouche de l'Ister que l'on nomme Calon : aussi, ayant traversé la langue de terre qui l'en séparait, il arriva avant les Argonautes au golfe le plus reculé de la mer Orientale. Car une ile, nommée Peucé, est enfermée par l'Ister; elle est de forme triangulaire, et sa plus grande largeur s'étend dans le sens de la grève, tandis qu'elle dirige du côté du courant un angle aigu. Le fleuve se sépare en deux embouchures qui l'embrassent. On nomme la première Narécos, et Calon celle qui se trouve en face de l'extrémité de l'île. C'est par celle-là qu'Apsyrtos et les Colchiens, plus rapides que les Argonautes, se précipitèrent. Ceux-ci naviguaient loin d'eux et plus haut, vers la partie supérieure de l'île. Mais, dans les prairies basses, les sauvages bergers abandonnaient leurs innombrables troupeaux, aussi effrayés à l'aspect des navires que s'ils avaient aperçu des monstres sortant de la mer que peuplent les baleines. Car ils n'avaient jamais vu les navires qui parcourent les flots, ces peuples : Scythes mêlés aux Thraces, Siginniens, Graucéniens, Sindiens, qui habitaient déjà la vaste plaine déserte de Laurion. Ensuite, les Colchiens côtoyèrent le mont Angouros et le rocher Cauliacos, qui est bien loin du mont Angouros; c'est près de ce rocher que l'Ister partage son courant en deux fleuves qu'il déverse dans la mer à des endroits différents : ayant enfin dépassé la plaine de Laurion, ils pénétrèrent dans la mer de Cronos dont ils interceptèrent tous les passages, pour empêcher les Argonautes de leur échapper. Ceux-ci descendirent après eux le fleuve, et en sortirent auprès des deux îles Brygéiennes d'Artémis. Dans l'une était un lieu consacré; c'est dans l'autre que, se préservant de la troupe d'Apsyrtos, ils débarquèrent. Car, au milieu de beaucoup d'autres îles qui sont dans cet endroit, les Colchiens avaient respecté ces deux-là par vénération pour la fille de Zeus; mais ils remplissaient les autres, qui fermaient ainsi tout passage vers la mer. C'est ainsi qu'ils avaient mis des troupes sur les rivages voisins des îles jusqu'au fleuve Salangon et jusqu'à la terre Nestienne.

Là, les Minyens auraient alors succombé dans un funeste combat, vu leur petit nombre en face d'ennemis trop nombreux. Mais ils se hâtèrent, pour éviter une lutte terrible, de conclure une convention : puisque la toison d'or leur avait été promise par Aiétès lui-même, dans le cas où ils auraient accompli les travaux imposés, elle devait toujours rester de plein droit leur propriété, qu'ils l'eussent enlevée, malgré le roi, soit par des ruses, soit ouvertement. Quant à Médée — c'est elle qui faisait l'objet de la contestation — elle serait remise en dépôt à la vierge, fille de Létô, loin de la compagnie des héros, jusqu'à ce que quelqu'un des rois qui rendent la justice eût décidé s'il fallait qu'elle revînt dans la maison de son père où qu'elle allât à la suite des héros vers la terre d'Hellade. V. 338-349.

Alors la jeune fille, ayant médité dans son esprit toutes ces conventions, sentit son cœur cruellement agité par des angoisses aiguës, incessantes. Aussitôt, elle appela Jason seul, loin de ses compagnons, l'emmena à l'écart, et quand ils se trouvèrent bien éloignés, elle lui adressa face à face ces paroles désolées : « Aisonide, quel arrangement avez-vous donc préparé ensemble à mon sujet? Est-ce que l'heureuse fortune t'a amené à une complète absence d'esprit? Est-ce que tu ne t'inquiètes plus en rien des paroles que tu m'adressais, alors que tu étais pressé par la nécessité? Où sont les serments par lesquels tu attestais Zeus, protecteur des suppliants? Que sont devenues ces promesses, douces comme le miel? C'est à cause d'elles que, contrairement à mon devoir, obéissant à de honteux sentiments, j'ai abandonné ma patrie, la gloire de ma maison, mes parents eux-mêmes, tout ce que j'avais de plus précieux; loin des miens, seule avec les tristes alcyons, je suis entraînée sur la mer; et cela, à cause de tes travaux, pour t'avoir fait achever sain et sauf tes combats contre les taureaux et contre les géants. En dernier lieu, la toison — le fait est avéré — c'est grâce à ma folie que tu as pu t'en saisir; et j'ai jeté sur les femmes un opprobre funeste. Aussi je prétends, comme ta fille, V. 350-444.

comme ton épouse et comme ta sœur, te suivre vers la terre d'Hellade. Maintenant, défends-moi en toute chose avec bienveillance, au lieu de me laisser seule, loin de toi, pendant que tu iras chercher l'avis des rois. Voici comment tu dois me protéger : considère comme immuables la justice et la loi suivant lesquelles nous nous sommes engagés tous deux. Ou bien, de ton épée coupe-moi sur-le-champ le milieu de la gorge, que je reçoive un bonheur convenable à mes folies. Malheureuse! S'il juge que je dois appartenir à mon frère, ce roi auquel vous confiez tous deux le soin de régler ce triste pacte! Comment me présenter devant les yeux de mon père? C'est sans doute avec une glorieuse attitude? Quel châtiment, quelle terrible malédiction n'aurai-je pas à supporter, dans ma misère, pour les crimes que j'ai accomplis! Mais toi, auras-tu un retour capable de te réjouir le cœur? Ah! qu'elle ne le permette pas l'épouse de Zeus, la reine du monde, dont tu te glorifies d'être le protégé. Puisses-tu te souvenir de moi, un jour, quand tu seras lentement consumé par les peines! Puisse la toison s'évanouir comme un songe et disparaître dans les ténèbres infernales! Que loin de ta patrie, dès que tu y seras arrivé, mes Érinyes te chassent! C'est ce que moi-même j'ai souffert de ta perversité. La justice ne permet pas que ces malédictions que je lance tombent à terre sans accomplissement. Car c'est un bien grand serment que tu as violé, homme sans pitié! Mais certes vous ne continuerez pas à vous moquer de moi, vous ne resterez pas longtemps tranquilles, grâce à vos pactes. »

Elle parla ainsi; et dans son cœur bouillonnait une profonde colère : elle désirait mettre le feu au navire, en détruire toute la masse solide, et se jeter ensuite elle-même au milieu du violent incendie. Jason, qui n'était pas sans craintes, lui adressa alors ces paroles douces comme le miel : « Apaise-toi, mon amie. Ce pacte ne me plaît pas non plus à moi-même. Mais nous cherchons quelque moyen de retarder le combat : si grande est la nuée d'ennemis dont la colère s'allume

autour de nous, à cause de toi. Car tous, autant sont-ils qui habitent cette terre, brûlent de prêter leur aide à Apsyrtos, pour te conduire à ton père, pour te faire rentrer, comme une captive, dans ta maison. Quant à nous, nous mourrons tous d'une mort misérable, si nous en venons aux mains. Et notre douleur serait d'autant plus affreuse qu'en mourant nous te laisserions comme butin à ces hommes. Mais ce pacte a pour résultat une ruse par laquelle nous ferons aller Apsyrtos à sa perte. Et les habitants de ces contrées ne marcheront pas contre nous de concert avec les Colchiens; ils ne les aideront pas à te prendre, s'ils sont privés du chef qui est ton protecteur et ton frère. Quant aux Colchiens seuls, je ne leur céderai pas, je n'hésiterai point à les combattre en face, s'ils s'opposent à notre passage. »

Il parla ainsi pour l'apaiser; Médée alors prononça ces terribles paroles: « Poursuis donc ton projet. Après mes actions indignes, je dois encore m'occuper de cette perfidie, puisque, du moment où j'ai commencé à me laisser aller à de coupables égarements, j'ai accompli tant de funestes desseins inspirés par les dieux. Quant à toi, évite la bataille et les lances des Colchiens; pour lui, il viendra entre tes mains : je l'y attirerai par mes séductions. A toi de lui témoigner ton amitié par des présents splendides; pourvu que je puisse persuader aux hérauts qui seront envoyés vers lui de le faire venir seul se mettre d'accord avec moi seule, grâce à mes paroles; alors, si cette action te plaît, je ne m'oppose à rien, tue-le et engage la bataille avec les Colchiens. »

C'est ainsi que, d'accord tous les deux, ils formèrent un terrible complot contre Apsyrtos; ils préparèrent beaucoup de présents d'hospitalité; ils donnèrent entre autres le péplos sacré d'Hypsipylé; ce péplos était couleur de pourpre, c'était l'œuvre des déesses Charites elles-mêmes qui l'avaient fait pour Dionysos à Dia, que la mer entoure de tous côtés. Puis, le dieu l'avait donné à son fils Thoas, qui l'avait laissé à son tour à sa fille Hypsipylé. Celle-ci remit à Jason ce chef-d'œuvre, comme cadeau d'hospitalité, à emporter

avec beaucoup d'autres riches ornements. A le manier, à le voir même, on ne pouvait rassasier la douce passion qu'il inspirait, car il s'en exhalait un parfum divin, depuis que le roi Nyséien lui-même s'y était endormi, ivre à demi de vin et de nectar, après avoir serré dans ses bras la belle poitrine de la vierge fille de Minos, par qui Thésée s'était autrefois fait suivre depuis Cnosse, et qu'il avait abandonnée dans l'île de Dia. — Cependant Médée communiqua aux hérauts ses avis mensongers : il s'agissait de lui persuader, aussitôt qu'il serait arrivé au temple de la déesse, suivant la convention, et dès que la nuit l'aurait entouré de son ombre obscure, de venir concerter ses ruses, afin qu'elle-même, s'étant emparée de la grande toison d'or, elle pût retourner dans la demeure d'Aiétès; car (il fallait le dire à Apsyrtos) c'était grâce à la violence que les fils de Phrixos l'avaient fait emmener par les étrangers. Après avoir dit ces mensonges, elle répandit dans l'air, au souffle des vents, des substances magiques dont le charme était capable de faire venir du haut des montagnes escarpées la bête sauvage, errant dans le lointain.

V. 445-451. Misérable Éros, peine cruelle, grand objet de haine pour les mortels, de toi viennent les discordes funestes, les gémissements, les cris de deuil et, par surcroît, toutes les innombrables douleurs dont l'âme est troublée! Arme-toi contre les fils de mes ennemis, ô dieu, élève-toi contre eux, tel que tu t'es élevé contre Médée, quand tu as inspiré à son âme cet égarement odieux! Comment, en effet, a-t-elle dompté par une mort affreuse Apsyrtos qui s'avançait vers elle? C'est ce qui nous reste encore à chanter.

V. 452-481. Lorsque, suivant ce qui avait été convenu, les Argonautes eurent laissé Médée dans l'île d'Artémis, les Colchiens abordèrent en divers endroits, avec leurs vaisseaux, s'étant séparés les uns des autres. Mais Jason se plaçait en embuscade, pour recevoir Apsyrtos, et, ensuite, ses compagnons. Cependant, Apsyrtos, trompé par les promesses les plus cruelles, se hâta de traverser sur son navire les flots de la

mer, et, au milieu de la nuit noire, il aborda dans l'île sacrée. Se présentant seul en face de sa sœur, il essaya de la persuader par ses paroles; — tel un petit enfant, en face d'un torrent gonflé par les tempêtes, que les hommes, qui sont dans la force de l'âge, n'essaieraient pas eux-mêmes de traverser; — il voulait la persuader de préparer quelque piège aux hommes étrangers. Ils étaient d'accord sur toutes choses, quand l'Aisonide bondit de sa perfide embuscade, tenant dans la main son épée nue. Aussitôt, la jeune fille détourna les yeux et se couvrit de son voile, pour ne pas voir le meurtre de son frère qui allait être frappé. Jason, comme un tueur de bœufs qui s'attaque à un grand taureau dont la force réside dans les cornes, frappa Apsyrtos qu'il épiait. C'était près du temple qu'avaient élevé à Artémis les Brygiens qui demeurent sur le continent, en face de l'île. Le héros s'abattit à genoux dans le vestibule du temple, et enfin, exhalant son dernier souffle, il recueillit dans ses deux mains le sang de couleur foncée qui sortait de sa blessure ouverte, et en rougit le voile blanc et le péplos de sa sœur qui se détournait. Et cependant, celle qui dompte tout, l'impitoyable Érinys vit, aussitôt, de son œil au regard oblique, l'horrible forfait qu'ils venaient d'accomplir. Mais le héros Aisonide trancha les extrémités des membres du mort; trois fois, il essuya le sang en le léchant, et, trois fois, il cracha hors de ses dents ce sang expiatoire; car c'est ainsi qu'il est permis aux meurtriers d'expier le meurtre commis par trahison. Puis, il ensevelit dans la terre le cadavre humide de sang, à l'endroit où ses os gisent encore aujourd'hui, dans le pays des hommes Apsyrtiens.

Mais, ayant aperçu en face d'eux l'éclat d'une torche, V. 482-521.
signal que la jeune fille avait élevé pour les faire venir, les héros lancèrent leur navire contre le navire colchien. Ils massacrèrent l'équipage des Colchiens, comme des éperviers font d'une troupe de colombes, ou comme des lions féroces qui portent la dévastation au milieu d'un grand troupeau, quand ils se précipitent dans une bergerie. Aucun des

Colchiens n'évita la mort; semblables à un incendie, les héros parcoururent toute leur troupe en l'exterminant. Jason n'arriva que plus tard, avec l'envie de leur porter secours, mais ils n'avaient pas besoin d'aide, et ils étaient même déjà inquiets à propos de lui. Alors ils s'assirent et commencèrent à délibérer avec sagesse au sujet de leur navigation. Pendant qu'ils réfléchissaient, la jeune fille vint vers eux; mais Pélée prit la parole le premier : « Tout d'abord, je vous exhorte à monter en navire, pendant qu'il fait encore nuit, et à naviguer à la rame dans la direction opposée à celle que les ennemis surveillent. A l'aurore, quand ils se rendront compte de tout ce qui s'est passé, j'espère qu'ils n'auront pas tous un avis unanime, qu'ils ne seront pas tous convaincus qu'il faut nous poursuivre plus avant. Privés de leur chef, ils se disperseront, à la suite de pénibles discussions; et plus tard, quand nous reviendrons, comme ces gens se seront séparés, la route nous sera facile. »

Il parla ainsi, et les jeunes gens approuvèrent le discours de l'Aiacide. Montés aussitôt en navire, ils se courbèrent sur les rames, sans relâche, jusqu'au moment où ils furent arrivés à l'île sacrée Électris, la dernière de toutes les îles Électrides, celle qui est voisine du fleuve Éridan.

Lorsqu'ils se furent aperçus du meurtre de leur roi, les Colchiens entreprenaient déjà de rechercher dans toute la mer de Cronos le navire Argo et les Minyens. Mais Héra les en détournait en faisant briller dans l'air des éclairs effrayants. Enfin — le séjour de la terre Cytaienne leur devenait odieux, car ils redoutaient la sauvage colère d'Aiétès — ils se dirigèrent les uns d'un côté, les autres de l'autre, et s'établirent dans le pays d'une manière stable. Les uns débarquèrent dans les îles mêmes que les Argonautes avaient occupées, et ils y habitent encore, conservant, comme nom de nation, celui d'Apsyrtos. D'autres, auprès du profond et sombre fleuve d'Illyrie, à l'endroit où se trouve le tombeau d'Harmonia et de Cadmos, bâtirent une forteresse et s'établirent ainsi dans le pays des hommes

Enchéliens; d'autres, enfin, habitent dans les montagnes qui ont reçu le nom de monts Cérauniens, du jour où le tonnerre du Cronide Zeus les a détournés de passer dans l'île qui est située en face.

Quand les héros pensèrent pouvoir revenir en sûreté, ils s'avancèrent vers la terre des Hylléens, et y attachèrent les amarres. Car des îles s'avançaient en saillie, nombreuses, qui ne laissaient entre elles que des passages difficiles pour les navigateurs. Mais les Hylléens n'avaient plus, comme auparavant, de projets hostiles contre les héros. Au contraire, ils combinaient avec eux la route à suivre, ayant reçu comme récompense un des grands trépieds d'Apollon. Car Phoibos avait donné deux trépieds à l'Aisonide, pour qu'il les emportât au loin dans le voyage qu'il était forcé d'entreprendre; il les lui avait donnés quand le héros était venu, dans la ville sacrée de Pytho, consulter l'oracle, au sujet de cette expédition même. Or, il était dans les destinées que là où ces trépieds seraient établis, là les ennemis ne pourraient faire d'invasion. Aussi, ce trépied est-il aujourd'hui encore près de la ville Agané des Hylléens; on l'a profondément enfoui dans le sol, pour qu'il reste à jamais invisible aux yeux des mortels. Les héros ne trouvèrent plus vivant dans cet endroit le roi Hyllos, que la belle Mélité avait enfanté à Héraclès dans le pays des Phaiaciens. Car Héraclès s'était rendu vers les demeures de Nausithoos et vers l'île Macris, nourricière de Dionysos, pour se purifier du meurtre funeste de ses enfants; là, il soumit à l'amour dont il était possédé la fille du fleuve Aigaios, la naïade Mélité, qui enfanta le courageux Hyllos. Or, quand celui-ci fut devenu grand, il ne voulut plus demeurer dans cette île, soumis à l'orgueil du roi Nausithoos. Mais il s'embarqua sur la mer de Cronos, ayant assemblé le peuple indigène des Phaiaciens; le roi lui-même, le héros Nausithoos, lui facilita son voyage, et il s'établit dans cet endroit où les Mentores le tuèrent, alors qu'il défendait contre eux ses bœufs parqués dans la campagne.

V. 522-551.

V. 552-591. Mais, ô déesses, comment se fait-il que, hors de cette mer et sur la terre Ausonienne et dans les îles Liguriennes, que l'on nomme Stoichades, des marques éclatantes du passage du navire Argo aient pu réellement se manifester? Quelle fatalité, quelle nécessité a entraîné les héros aussi loin? Quels vents les ont conduits?

C'est apparemment Zeus lui-même, roi des dieux, saisi d'une violente colère à cause de la mort d'Apsyrtos qu'ils avaient tué. Il arrêta qu'ils devaient se purifier par les soins de Circé, déesse d'Aia, du sang qu'ils avaient versé d'une manière impie, et subir bien des peines, avant de retourner dans leur patrie. Aucun des héros ne devina les ordres de Zeus; mais ils voyageaient, s'éloignant de la terre des Hylléens. Ils laissaient en arrière toutes les îles Liburniennes, qui, naguère, avaient été successivement occupées par les Colchiens, Issa et Dyscélados, et l'aimable Pityéia. Ensuite, ils passèrent le long de Cercyra, où Poseidon établit la jeune Asopide à la belle chevelure, Cercyra, qu'il avait enlevée par amour bien loin de la terre de Phlionte: les matelots, qui, depuis la haute mer, voient cette île obscurcie par de sombres forêts qui la couvrent de toutes parts, les matelots donnent à Cercyra le surnom de Mélaina. Après cette île, ils dépassèrent, secondés par une brise tiède, Mélité et Cérossos aux rivages escarpés, et Nymphaié, qui se trouve bien au delà; c'est dans cette île qu'habitait la reine Atlantide, Calypso. Il leur semblait déjà apercevoir les nébuleux monts Cérauniens : mais alors Héra pénétra les desseins que Zeus avait sur eux, et devina la grande colère du dieu. Soucieuse de leur faire accomplir la navigation qui leur était fixée, elle excita en face d'eux des vents impétueux, qui les ramenaient violemment en arrière vers les côtes d'Électris, l'île rocailleuse. Et voici que, tout à coup, au milieu des héros dont le vent précipitait la course, une voix humaine retentit, la voix de la poutre douée de la parole, qui faisait partie du navire creux; car Athéné avait adapté dans le milieu de la carène cette poutre tirée

d'un chêne de Dodone. Et, cependant, une affreuse terreur les saisit, en entendant cette voix et l'annonce de la pénible colère de Zeus. Car cette voix leur disait qu'ils ne sortiraient sains et saufs ni des routes de la mer immense ni des tempêtes cruelles, à moins que Circé ne les purifiât du meurtre atroce d'Apsyrtos; elle ordonnait à Pollux et à Castor de supplier les dieux immortels d'ouvrir devant eux les routes de la mer d'Ausonie où ils trouveraient Circé, fille de Persé et d'Hélios.

Ainsi parla Argo au moment du crépuscule; mais les V. 592-626.
Tyndarides se levèrent et, tendant les mains vers les immortels, ils firent toutes les prières qui avaient été indiquées; et une morne tristesse possédait les autres héros Minyens. Mais le navire était entraîné bien en avant par sa voile, et ils se jetèrent jusqu'au fond du cours de l'Éridan : c'est là qu'autrefois, frappé au cœur par la foudre ardente, Phaéthon tomba à demi consumé du char d'Hélios dans l'estuaire, vaste comme un étang, du fleuve profond; et, maintenant encore, le fleuve exhale une lourde fumée qui provient de la blessure enflammée. Au-dessus de ces eaux, aucun oiseau ne peut étendre ses ailes légères et planer : mais son vol le précipite au milieu de l'abîme incandescent. Aux alentours, les jeunes Héliades, enfermées dans de hauts peupliers noirs, gémissent, les misérables! Plaintives sont les lamentations de leur deuil; de leurs paupières se répandent et coulent vers la terre des gouttes transparentes d'ambre, qui sont séchées par le soleil sur le sable. Mais, quand l'abîme noir se gonfle et inonde le rivage, sous l'action du vent retentissant, alors tout ce qui se trouve sur le rivage est roulé dans l'Éridan par les eaux en fureur. — Les Celtes, cependant, ont attribué à ce fait une autre origine : ce sont, disent-ils, les larmes du Létoïde Apollon qui sont emportées dans ces tourbillons, les larmes sans nombre qu'il versa autrefois, alors qu'il se dirigeait vers le peuple sacré des Hyperboréens, chassé du ciel éclatant par les reproches de son père; car il s'était irrité au sujet de son fils, celui que, dans la riche Lacéréia,

la divine Coronis lui avait enfanté, près de l'embouchure de l'Amyros. Telle est la tradition répandue parmi ces hommes. — Cependant, les héros n'éprouvaient aucun désir de boire ni de manger, et leur esprit n'était pas tourné vers la joie; pendant le jour, ils s'épuisaient dans l'angoisse, supportant avec peine, et fort incommodés, la lourde odeur, l'odeur intolérable du corps fumant de Phaéthon qui s'exhalait des eaux de l'Éridan; pendant la nuit, ils entendaient les cruelles lamentations, les cris perçants des Héliades; et, comme elles pleuraient, leurs larmes étaient portées sur les eaux, semblables à des gouttes d'huile.

V. 627-658. Sortis de ce fleuve, ils pénétrèrent dans le cours profond du Rhodanos qui se jette dans l'Éridan; en se mêlant, leurs eaux retentissent et se soulèvent à leur confluent. Ce fleuve vient des terres les plus reculées, où sont les portes et le domaine de la Nuit; c'est de là qu'il s'élance : il précipite une partie de ses eaux sur les rivages de l'Océan, et il jette les autres soit dans la mer Ionienne, soit dans la mer Sardonienne, golfe immense où son cours se déverse par sept embouchures. De ce fleuve, ils passèrent dans les lacs aux rudes tempêtes, qui s'étendent à l'infini sur le territoire des Celtes. Et là, assurément, ils auraient trouvé une destinée indigne; car un courant les portait aux golfes de l'Océan, où ils allaient entrer sans l'avoir prévu, et d'où ils n'auraient pu revenir sains et saufs. Mais, du haut des monts Hercyniens, Héra poussa un cri : elle s'était élancée du ciel; en entendant ce cri, ils furent, tous à la fois, saisis de terreur, car l'air immense le répercutait d'une manière terrible. Ils étaient donc ramenés en arrière par la déesse, et ils comprirent alors quelle était la route par laquelle leur retour devait s'accomplir. Longtemps après, ils arrivèrent aux rivages de la mer, suivant les desseins d'Héra, s'avançant invisibles au milieu des peuples innombrables des Celtes et des Ligyens. Car, autour d'eux, la déesse avait répandu une nuée obscure qui les enveloppa tout le temps qu'ils traversèrent ces pays. Lors donc que le navire eut

franchi l'embouchure du milieu, ils arrivèrent aux îles Stoichades, sains et saufs, grâce aux fils de Zeus : c'est pourquoi des autels ont été élevés et des cérémonies sacrées instituées en leur honneur d'une manière stable; ce n'est pas seulement cette expédition qu'ils devaient accompagner pour lui porter secours, mais Zeus leur confia aussi les navires des hommes qui sont nés dans la suite. — Ayant laissé les Stoichades, ils passèrent dans l'île Aithalia où, épuisés de fatigue, ils essuyèrent avec des galets leur abondante sueur; depuis lors, les galets répandus sur la grève sont d'une couleur semblable à celle de la sueur des héros. On voit encore dans l'île leurs disques de fer et leurs armes merveilleuses, et un port d'Aithalia a été surnommé Argoos.

De là, ils naviguaient rapidement au milieu des flots V. 659-684.
gonflés de la mer Ausonienne; les rivages Tyrrhéniens passaient devant leurs yeux. Ils arrivèrent au port célèbre d'Aia; et, du navire, ils jetèrent les amarres sur le rivage, qui était proche. Ils y trouvèrent Circé qui purifiait sa tête dans les flots de la mer, tant elle avait été effrayée par des songes nocturnes. Elle avait cru voir les chambres et toute l'enceinte de sa demeure dégouttant de sang; le feu consumait les nombreux charmes magiques qui lui avaient jusqu'alors servi à enchanter les hommes étrangers, quel que fût celui qui arrivât dans son île; ce feu éclatant, elle l'éteignait avec le sang d'un meurtre qu'elle puisait à pleines mains; et, agissant ainsi, elle cessait d'éprouver cet effroi funeste. C'est pourquoi, au retour de l'aurore, à peine éveillée, elle lavait dans les eaux de la mer ses cheveux et ses vêtements. Et des bêtes sauvages, qui ne ressemblaient pas aux animaux carnassiers, et qui n'avaient pas non plus un corps pareil à celui des hommes, mais dont les membres étaient un mélange emprunté aux uns et aux autres, s'avançaient nombreuses, comme des brebis qui sortent en foule des étables à la suite du berger. — Tels, du limon primitif, la terre elle-même enfanta des monstres aux membres hétérogènes, alors que l'air sec ne l'avait pas encore condensée,

et qu'elle n'avait pas encore suffisamment absorbé les vapeurs humides, grâce aux rayons brûlants du soleil : mais la suite des temps combina les diverses parties de ces monstres et les classa pour en former des espèces. De même des êtres de genre incertain suivaient Circé. — Les héros furent saisis d'une immense stupeur; mais ayant considéré l'aspect et les yeux de Circé, chacun d'eux conjectura sans peine que la sœur d'Aiétès était devant eux.

V. 685-717. Après s'être délivrée ainsi des terreurs causées par les songes de la nuit, elle se retira aussitôt vers sa demeure, et, les flattant de la main, elle voulut, par ses ruses, les contraindre de la suivre. Mais, sur l'ordre de l'Aisonide, la foule des héros resta où elle était, sans s'inquiéter de Circé; quant à Jason, il entraîna avec lui la vierge Colchienne. Tous deux, ils suivirent la même route que Circé, jusqu'au moment où ils furent parvenus à sa demeure : elle leur dit de s'asseoir sur des sièges splendides, très embarrassée de leur venue. Tous deux, silencieux, sans dire un mot, ils s'élancèrent vers le foyer et s'y assirent, car telle est la coutume des tristes suppliants. Médée mit son visage dans ses mains, et Jason enfonça dans le sol sa grande épée munie d'une poignée, qui lui avait servi à tuer le fils d'Aiétès; et ils gardaient tous deux les yeux baissés sous les paupières. Circé comprit, aussitôt, qu'un malheur les exilait et qu'ils avaient commis un meurtre horrible. Aussi, ayant adoré la justice de Zeus, dieu des suppliants, qui s'irrite beaucoup, mais qui porte aussi un grand secours aux meurtriers, elle accomplit les sacrifices qui purifient, lorsqu'ils se sont approchés du foyer, les suppliants dont l'âme a été sans pitié. Et d'abord, pour expier le meurtre irréparable, elle tint étendu au-dessus d'eux le petit d'une truie (sa mère venait de mettre bas, et ses mamelles débordaient encore du premier lait); elle arrosait leurs mains de son sang, lui ayant tranché le cou par devant; puis elle expiait le crime par d'autres libations, en invoquant Zeus purificateur, protecteur des suppliants dont les mains sont ensanglantées. Et toutes les eaux

impures que l'on rejette après les purifications furent portées hors de la demeure par les Naïades servantes, qui lui préparaient toute chose. Mais, se tenant à son foyer, elle consumait elle-même dans sa maison les gâteaux de fleur de farine et les offrandes expiatoires, en prononçant les prières qui accompagnent les sacrifices où les libations se font sans vin; elle se proposait d'apaiser ainsi la colère des redoutables Érinyes et de rendre Zeus lui-même doux et propice aux deux criminels, quelle que fût l'angoisse qui les amenât, souillés soit d'un sang étranger, soit même du meurtre d'un parent.

Quand elle eut accompli toutes ces cérémonies, elle leur V. 718-752.
ordonna de se relever, et les fit asseoir sur des sièges bien polis, et elle s'assit elle-même tout près, en face d'eux. Aussitôt, elle prit la parole et les interrogea en détail sur la nécessité qui les pressait et sur leur navigation; elle leur demanda d'où ils étaient partis pour venir ainsi, dans son pays et dans sa maison, s'asseoir à son foyer; car le souvenir affreux de ses songes pénétrait son âme, et son cœur s'agitait. Elle désira connaître la langue nationale de la jeune fille, aussitôt qu'elle lui vit lever les yeux du sol. Car tous ceux qui descendaient d'Hélios étaient faciles à reconnaître: l'éclat brillant de leurs yeux jetait au loin, en face d'eux, une splendeur semblable à celle de l'or. Elle répondit à toutes les interrogations, en s'exprimant dans la langue des Colchiens, avec douceur, la fille d'Aiétès aux sombres pensées; elle dit l'expédition et les routes suivies par les héros; elle raconta tout ce qu'ils avaient souffert dans les combats impétueux, comment elle avait elle-même péché par les conseils de sa sœur affligée; comment elle avait fui au loin les menaces terribles de son père, avec les fils de Phrixos; mais elle recula devant le récit du meurtre d'Apsyrtos. Mais rien ne resta caché à l'esprit de Circé; apitoyée, cependant, par les lamentations de la jeune fille, elle lui adressa la parole en ces termes: « Malheureuse, certes, tu as résolu un voyage funeste et déshonorant. Je

pense que tu ne pourras pas longtemps éviter la terrible colère d'Aiétès. Bientôt, il viendra même dans les demeures de la terre d'Hellade, pour venger le meurtre de son fils, car tu as accompli des crimes qu'on ne peut supporter. Toutefois, puisque tu es venue en suppliante et que tu es de ma race, je ne méditerai aucun malheur nouveau contre toi qui t'es rendue ici. Mais sors de cette demeure, toi qui es la compagne d'un étranger, quel qu'il soit, cet inconnu que tu as choisi, sans l'aveu de ton père. Ne reste pas à mon foyer, me suppliant à genoux. Car je n'approuverai pas tes desseins et ta faute honteuse. »

Elle parla ainsi; une douleur insupportable s'empara de Médée; ayant jeté son voile sur ses yeux, elle pleura en gémissant, jusqu'au moment où le héros, l'ayant prise par la main, l'emmena, tremblante d'effroi, hors des portes; ils quittèrent ainsi la demeure de Circé.

V. 753-832. Mais ils ne restèrent pas cachés à l'épouse du Cronide Zeus; car Iris les lui fit voir, quand elle les aperçut sortant de la demeure. Héra lui avait, en effet, ordonné d'épier le moment où ils iraient vers le navire. Aussi, elle lui adressa ces paroles pour l'exhorter : « Chère Iris, si jamais tu as exécuté mes ordres, va maintenant, t'élançant sur tes ailes rapides; ordonne à Thétis de sortir de la mer et de venir me trouver ici : car j'ai besoin d'elle. Ensuite, tu iras vers les rivages où les enclumes d'airain d'Héphaistos sont heurtées par les durs marteaux; dis-lui de tenir en repos les soufflets qui excitent le feu, jusqu'à ce qu'Argo ait dépassé ces rivages. Puis, tu iras encore vers Aiolos, Aiolos qui commande aux vents nés de la région supérieure de l'air. Dis-lui ma volonté : qu'il arrête tous les souffles dans l'espace, qu'aucun vent ne hérisse la mer. Seule, la brise du Zéphyre doit souffler jusqu'à ce que ceux-ci soient arrivés dans l'île Phaiacienne d'Alcinoos. »

Elle parla ainsi : aussitôt, s'élançant de l'Olympe, Iris fendait l'air, ayant déployé ses ailes légères. Elle pénétra sous la mer Égée, là où sont les demeures de Nérée. Tout

d'abord, elle alla trouver Thétis; elle lui parla suivant les instructions d'Héra, et lui commanda de se rendre auprès de la déesse. En second lieu, elle se dirigea vers Héphaistos et lui fit arrêter aussitôt le mouvement de ses marteaux de fer : déjà les soufflets noircis par le feu retenaient leur haleine. En troisième lieu, elle se rendit auprès d'Aiolos, l'illustre fils d'Hippotas. En même temps que, lui rapportant son message, elle faisait terminer leur course à ses rapides genoux, Thétis, ayant quitté Nérée et ses propres sœurs, allait de la mer au ciel, vers la déesse Héra. Celle-ci la fit asseoir auprès d'elle et lui déclara ses intentions : « Écoute maintenant, ô divine Thétis, ce que je désire te dire. Tu sais, certes, combien est cher à mon cœur le héros Aisonide, ainsi que les autres héros qui l'aident dans son entreprise; tu sais comment je les ai sauvés alors qu'ils pénétraient au travers des roches mobiles, dans ce passage où de terribles tempêtes accueillent en grondant les navigateurs, où les flots jaillissent de tous côtés sur les durs rochers. Maintenant, le grand roc de Scylla et Charybde, qui rejette les flots d'une manière horrible, se trouvent sur leur route. Or, je t'ai nourrie moi-même depuis ton enfance, et chérie par-dessus toutes les déesses qui demeurent dans la mer : à cause de cela, tu as craint d'entrer dans le lit de Zeus qui le désirait. Certes, il a toujours à cœur de pareilles entreprises, qu'il s'agisse de coucher soit avec des immortelles, soit avec des mortelles. Mais, pleine de respect pour moi, effrayée dans ton cœur, tu l'as fui; et ensuite il a juré, en s'engageant par un serment terrible, que tu ne serais jamais appelée la compagne d'un dieu immortel. Cependant il n'a pas cessé de tourner vers toi et malgré toi ses regards, jusqu'au jour où la vénérable Thémis lui a fait connaître toutes choses : la fatalité avait ordonné que tu enfanterais un fils supérieur à son père. Aussi, quoique enflammé de désirs, il a renoncé à toi, dans la crainte que quelque dieu égal à lui ne régnât sur les immortels; car il voulait garder pour lui-même sa puissance à jamais. Mais, moi, je t'ai

donné pour époux le meilleur de ceux qui habitent la terre, afin qu'il te fût possible d'obtenir un mariage agréable à ton cœur, et d'avoir des enfants; j'ai appelé aux festins des noces l'assemblée de tous les dieux; moi-même, j'ai tenu dans mes mains la torche nuptiale, en témoignage de l'honneur flatteur que je te faisais. Or, écoute, je vais te dire une parole infaillible : quand ton fils sera arrivé à la plaine Élyséenne, ton fils, enfant privé du lait de sa mère, que les Naïades élèvent maintenant dans les demeures du centaure Chiron, il doit être l'époux de la fille d'Aiétès, de Médée; toi donc, belle-mère future, viens au secours de ta bru et de Pélée lui-même. Pourquoi cet inflexible courroux contre lui? Il a commis une faute; mais les fautes fatales atteignent les dieux mêmes. Certes, je pense que, sur mon ordre, Héphaistos va s'arrêter de faire jaillir la violence du feu; et l'Hippotade Aiolos apaisera l'élan rapide des vents, excepté le souffle calme du Zéphyre, jusqu'au moment où ils seront arrivés dans les ports des Phaiaciens. Mais toi, prépare-leur un retour sûr. Ils n'ont à craindre que les rochers et les vagues irrésistibles : détourne-les d'eux avec l'aide de tes sœurs. Ne les laisse pas donner dans leur impuissance sur Charybde, de peur qu'elle ne les emporte en les engloutissant tous. Ne les laisse pas arriver au gouffre haïssable de Scylla, de cette Scylla, monstre malfaisant d'Ausonie, que la déesse vagabonde des nuits, Hécate, enfanta à Phorcos, et qu'on appelle Crataïs : car, se précipitant, armée de ses horribles mâchoires, elle détruirait cette élite de héros. Mais dirige le navire du côté où un passage, bien étroit, sans doute, leur permettra d'échapper à la mort. »

V. 833-884. Elle parla ainsi, et Thétis lui répondit en ces termes : « Si la force du feu impétueux, si les violentes tempêtes doivent réellement s'apaiser, certes, je peux affirmer avec confiance que, malgré les flots contraires, le navire sera sauvé grâce à la douce agitation du Zéphyre; mais il est temps d'entreprendre une longue, une immense route, pour aller rejoindre mes sœurs qui seront mes aides, et pour me

rendre à l'endroit où sont fixées les amarres du navire, afin que, dès le point du jour, les héros se souviennent de reprendre leur voyage. »

Elle dit et, s'étant lancée du haut des airs, elle plongea dans les tourbillons de la mer azurée; elle appelait à son aide les autres Néréides, ses sœurs, et celles-ci, l'ayant entendue, arrivaient, se rencontrant mutuellement. Thétis leur exposait les instructions d'Héra, et, aussitôt après, elle les envoyait toutes vers la mer Ausonienne. Pour elle, plus prompte que la lumière, ou que les traits du soleil quand il se lève, apparaissant au-dessus des terres les plus lointaines, elle se mit en mouvement, rapide, au milieu des eaux jusqu'à ce qu'elle fût parvenue au rivage d'Aia, dans le pays Tyrrhénien. Elle trouva les héros auprès de leur navire, en train de s'amuser au disque et au jet des flèches; elle s'approcha davantage de l'Aiacide Pélée, et le toucha de l'extrémité de la main : car il était son époux; personne ne put la voir d'une manière certaine; à lui seul, elle lui apparut devant les yeux, et elle parla ainsi : « Ne vous attardez pas plus longtemps sur les rivages Tyrrhéniens; mais, au point du jour, déliez les amarres de votre vaisseau rapide, dociles à Héra qui vous aide. Car, suivant son ordre, toutes ensemble, les jeunes Néréides vont se réunir pour tirer le navire hors des roches qu'on nomme les Roches-Errantes; là se trouve, en effet, la route où vous devez passer. Quant à toi, ne me montre à personne, lorsque tu me verras m'avancer avec mes sœurs; garde mes paroles dans ton esprit, pour ne pas m'irriter encore plus que tu ne l'as fait autrefois, quand tu as agi avec moi sans nul ménagement. »

Elle dit, et se plongea invisible dans les abîmes de la mer. Une cruelle douleur blessa Pélée; en effet, il ne l'avait plus revue venir vers lui depuis qu'elle avait quitté sa chambre et sa couche, pleine de colère à cause de l'illustre Achille, qui était encore un tout petit enfant. Car elle avait coutume de brûler ses chairs mortelles, au milieu de la nuit,

à la flamme du feu; pendant le jour, d'autre part, elle oignait d'ambroisie son tendre corps, pour qu'il devînt immortel, pour que sa chair fût garantie de l'odieuse vieillesse. Mais Pélée, ayant sauté de sa couche, vit son fils se débattre au milieu des flammes; à cette vue, il poussa un cri affreux: grande était son imprudence! Car, en l'entendant, Thétis arracha son fils aux flammes, le lança à terre, gémissant; elle-même, son corps devint semblable au vent, et, comme un songe, elle s'élança, rapide, hors de sa demeure et se précipita dans les flots, indignée. Et, depuis, elle ne revint plus. — Aussi, une angoisse serra le cœur de Pélée: cependant, il communiqua à ses compagnons toutes les instructions de Thétis. Ceux-ci s'arrêtèrent aussitôt, cessant sur-le-champ leurs exercices; et ils s'occupaient de préparer leur repas et de disposer sur le sol leurs couches, où, après avoir mangé, ils dormirent la nuit, comme ils l'avaient fait auparavant.

V. 885-981. Au moment où Éos, qui porte la lumière, atteignait le haut du ciel, alors, en même temps que descendait un doux Zéphyre, ils quittèrent la terre pour aller à leurs bancs; du fond de l'eau, ils tiraient les ancres, joyeux, et paraient tous les agrès, comme il convenait. Ils dressèrent la voile, l'ayant tendue sur les câbles de la vergue. Une brise modérée poussait le navire. Bientôt, une île charmante fut en vue, l'île Anthémoessa, où les harmonieuses Sirènes Achéloïdes causaient par le charme de leurs suaves accents la perte de tous ceux qui jetaient l'amarre sur leur rivage. Unie à Achéloos, la belle Terpsichore, une des Muses, les enfanta. Autrefois, elles servaient l'irréprochable fille, vierge encore, de Déméter, chantant avec elle; mais alors, elles apparaissaient semblables en partie à des oiseaux, en partie à des jeunes filles. Toujours en observation sur un lieu élevé qui domine un bon port, elles avaient déjà privé d'un doux retour bien des hommes, en les faisant périr peu à peu de langueur. Aussi, c'est avec empressement que leurs bouches envoyèrent aux Argonautes des chants délicieux; et déjà les héros étaient au moment de

lancer les amarres du navire au rivage, si le fils d'Oiagros, le Thrace Orphée, n'avait tendu dans ses mains sa phorminx de Bistonie et fait entendre la rapide mélodie d'un chant léger : et voici que, entendant les accents du musicien, les oreilles de tous les héros frémissent : le chant des vierges a été vaincu par la phorminx. Le navire était entraîné, à la fois, par le Zéphyre et par le flot sonore qui le poussait, venant du côté de la poupe ; le chant des Sirènes n'arrivait plus que d'une manière indistincte.

Cependant, seul des compagnons, le noble fils de Téléon, Boutès, plus ardent que les autres, s'élança du banc bien poli dans la mer, le cœur séduit par la voix harmonieuse des Sirènes. Il nageait au milieu de l'éclat des vagues gonflées, dans l'espoir d'aborder, le malheureux ! Certes, elles lui auraient enlevé tout espoir de retour, si, prise de pitié pour lui, la déesse qui règne sur l'Éryx, Cypris, ne l'avait enlevé, alors qu'il était encore dans les flots tourbillonnants, et sauvé en venant vers lui, bienveillante, pour l'établir sur le cap Lilybéen.

Les héros, en proie à l'angoisse, s'éloignèrent des Sirènes, mais ils s'engageaient entre les écueils dans des passes de la mer plus funestes encore aux navires. Car, d'un côté, apparaissait le rocher abrupt de Scylla ; de l'autre, mugissait sans trêve le gouffre bouillonnant de Charybde. Ailleurs encore, frémissaient sous les flots immenses les Roches-Errantes qui, naguère, exhalaient de la cime de leurs pics, par-dessus les rocs brûlants, une flamme ardente. La fumée obscurcissait l'air : on ne pouvait apercevoir l'éclat du soleil. Héphaistos avait bien cessé alors ses travaux, mais la mer continuait de lancer une chaude vapeur. Dans ces parages, les jeunes Néréides se réunissaient, venant de divers côtés ; la divine Thétis toucha par derrière l'extrémité amincie du gouvernail, pour le diriger au milieu des Roches-Errantes. — Tels des dauphins, heureux à la surface de la mer, se groupent en troupeau autour d'un navire qui se hâte ; tantôt on les voit à l'avant, tantôt à l'arrière, tantôt

sur les côtés, et leur présence réjouit les matelots : de même les Néréides, s'élançant en troupe serrée, se groupaient autour du navire Argo dont Thétis dirigeait la course. — Au moment où les héros allaient se heurter contre les Roches-Errantes, ayant relevé la bordure de leurs robes jusqu'à leurs blancs genoux et s'étant placées en haut des écueils eux-mêmes et aux endroits où les vagues se brisent, elles s'empressaient de-ci et de-là, à quelque distance les unes des autres. Le navire s'élevait, frappé par le flot, et, autour de lui, les vagues violemment lancées se brisaient avec bruit sur les roches, qui tantôt s'élevaient dans les airs, semblables à des pics escarpés, tantôt, plongées au plus profond des abîmes de la mer, se fixaient dans les endroits où les tourbillons les plus furieux font rage. Mais les Néréides, — telles auprès d'une grève sablonneuse des vierges, ayant retroussé des deux côtés leur vêtement jusqu'aux hanches, jouent avec une balle qu'elles se lancent à la ronde; elles la reçoivent l'une de l'autre, l'envoient dans les airs : elle monte très haut, mais ne touche jamais le sol; — ainsi, tour à tour, elles se renvoyaient l'une à l'autre le navire qui volait élevé au-dessus des flots, toujours loin des roches; et l'eau, autour d'elles, bouillonnait et s'élançait. Debout sur la cime d'un rocher uni, le roi Héphaistos, sa lourde épaule appuyée sur le manche d'un marteau, les considérait; elle les regardait aussi, se tenant en haut du ciel éclatant, l'épouse de Zeus; elle entourait Athéné de ses bras : telle était sa frayeur de ce qu'elle voyait.

Aussi longue s'étend la durée d'une journée de printemps, aussi long fut le travail des Néréides, occupées à faire avancer le navire au travers des roches au bruit retentissant. Mais les héros, profitant de nouveau du vent, s'avançaient toujours davantage; bientôt ils dépassaient le pré de Trinacrie qui nourrit les génisses d'Hélios. C'est alors que, semblables à des plongeons, les déesses s'enfoncèrent dans les abîmes de la mer, après avoir accompli les ordres de l'épouse de Zeus. Mais le bêlement des troupeaux

parvenait aux héros à travers l'espace, en même temps que le mugissement des génisses frappait leurs oreilles. Phaéthousa, la plus jeune des filles d'Hélios, faisait paître ces troupeaux dans les prairies couvertes de rosée, tenant en main une houlette d'argent; et Lampétia suivait les génisses en brandissant une barre recourbée de cuivre étincelant. Les héros voyaient ces bêtes qui paissaient auprès des eaux du fleuve, dans la plaine et dans la prairie marécageuse. Aucune d'elles n'avait un corps de couleur sombre; toutes, semblables au lait, étaient parées de cornes d'or. Ils dépassèrent, pendant le jour, l'endroit où elles paissaient; et, la nuit venant, ils pénétraient, joyeux, dans les abîmes de la haute mer; ils y firent route jusqu'au moment où Èos, qui naît le matin, leur envoya sa lumière.

Avant le détroit Ionien, il est, dans la mer de Céraunie, V. 982-1067. une île riche et d'un abord facile, où, dit la tradition, se trouve la faux (Muses, pardonnez-moi; ce n'est pas de mon plein gré que je rapporte la parole des anciens), la faux dont Cronos se servit pour trancher cruellement les parties sexuelles de son père. — D'autres prétendent que c'est la faucille que Déméter, déesse de la terre, employait pour couper le blé. Car Déméter a autrefois habité ce pays, et, par amour pour Macris, elle a enseigné aux Titans à moissonner les épis nourrissants; c'est pourquoi cette terre, nourrice sacrée des Phaiaciens, a reçu le nom de Drépané: les Phaiaciens eux-mêmes sont, par leur origine, du sang d'Ouranos. — C'est vers ce peuple qu'Argo, après avoir été soumise à de nombreuses épreuves, arriva, venant de la mer de Trinacrie sous l'action des vents. Alcinoos et son peuple reçurent les arrivants avec amitié, en célébrant des sacrifices agréables aux dieux. En leur honneur, la ville entière faisait éclater sa joie: on aurait dit que les Phaiaciens se réjouissaient du retour de leurs propres enfants. Les héros eux-mêmes marchaient parmi la foule aussi heureux que s'ils se fussent avancés au milieu de l'Haimonie. Mais ils devaient bientôt s'armer pour la

guerre : car, tout auprès de l'île, apparut une expédition immense de Colchiens; sortis du Pont par le détroit qui y donne accès, et au milieu des roches Cyanées, ils avaient traversé les mers, à la recherche des héros. Ils déclaraient bien haut qu'ils désiraient reprendre Médée aux héros, et la ramener chez son père; si elle ne leur était pas livrée, ils menaçaient avec une rigueur cruelle d'engager sur-le-champ une lutte lamentable, une lutte qui recommencerait avec l'arrivée d'Aiétès. Ils étaient impatients de combattre : mais le roi Alcinoos les arrêta, car il désirait apaiser des deux parts, sans qu'il fût besoin de bataille, une aussi violente querelle. La jeune fille, en proie à une terreur affreuse, essayait de se concilier par ses nombreuses supplications les compagnons de l'Aisonide; bien souvent, elle touchait de ses mains les genoux d'Arété, femme d'Alcinoos : « Je suis à tes genoux, ô reine; mais toi, sois-moi propice; ne me livre pas aux Colchiens qui m'emmèneraient chez mon père, si toutefois tu es toi-même une des filles de cette race humaine qu'un esprit trop prompt aux vaines erreurs entraîne vers les fautes d'où naît l'infortune. C'est ainsi que toute la prudence de mon esprit s'est évanouie; ce n'est pas une passion mauvaise qui m'a séduite : j'en atteste la lumière sacrée d'Hélios et les mystères de la vierge, fille de Persès, qui erre pendant la nuit. Non, je ne suis point partie volontairement de là-bas avec ces hommes étrangers : mais une crainte odieuse m'a persuadée de me résoudre à cette fuite, alors que j'avais déjà commis une faute; c'est le seul motif qui m'a fait partir. Ma ceinture reste encore intacte, comme elle l'était dans la maison de mon père : elle n'a été ni profanée ni souillée. Prends-moi en pitié, ô femme vénérable; concilie-moi ton mari; et que les dieux immortels t'accordent une longue vie, tous les bonheurs, des enfants et la gloire d'une ville invincible. »

C'est ainsi qu'elle supplia Arété à genoux, en versant des larmes; mais voici comment elle s'adressait à chacun des héros l'un après l'autre : « C'est à cause de vous, ô hommes

très illustres, à cause de vos travaux, auxquels je me suis fatiguée, que je suis maintenant pleine de terreur. Grâce à moi, vous avez mis les taureaux sous le joug et vous avez taillé cette funeste moisson d'hommes nés de la terre; grâce à moi, vous retournerez en Haimonie, portant la toison d'or. Moi, qui ai perdu ma patrie et mes parents, qui ai abandonné ma maison et tous les plaisirs de la vie, j'ai réussi à vous faire revenir, vous, dans votre patrie et dans vos demeures; et vous reverrez vos parents, leur vue sera douce à vos yeux. Moi, une divinité, qui appesantit sa colère, m'a enlevé mon honneur: j'erre, odieuse, en compagnie d'étrangers. Mais respectez les conventions et les serments; respectez l'Érinys qui protège les suppliants, et la vengeance des dieux: craignez de me remettre aux mains d'Aiétès et de me laisser périr dans des supplices affreux. Je ne cherche ni des temples, ni une forteresse qui me protège, ni aucun autre moyen de salut: c'est vers vous seuls que je me réfugie... Misérables au cœur dur, hommes insensibles à la pitié, n'êtes-vous pas honteux, au fond du cœur, de me voir, dans mon angoisse, tendre les mains vers les genoux d'une reine étrangère! Certes, quand vous désiriez enlever la toison, le fer en main, vous auriez engagé la lutte avec tous les Colchiens, avec le superbe Aiétès lui-même. Maintenant, vous avez oublié votre courage, alors qu'ils sont seulement quelques-uns, séparés du reste du peuple! »

Telles étaient ses prières instantes, et chacun de ceux qu'elle suppliait à genoux l'encourageait, calmait ses angoisses. Ils brandissaient dans leurs mains les lances à la pointe acérée, et tiraient les épées du fourreau: ils ne manqueraient pas de la secourir, affirmaient-ils, s'ils se trouvaient en présence d'un jugement inique. Pendant que leur assemblée s'agitait ainsi, survint la nuit, qui fait reposer les hommes de leurs travaux; elle étendit le calme sur toute la terre à la fois. Mais elle, le sommeil ne put lui donner un instant de repos: au contraire, son cœur angoissé s'agitait dans sa poitrine. — Telle une femme, qui

doit supporter patiemment le travail, fait tourner son fuseau pendant la nuit; auprès d'elle gémissent ses enfants orphelins; elle pleure elle-même la perte de son mari, et, comme elle se souvient, les larmes coulent sur ses joues, si misérable est la destinée qui l'accable. De même, les joues de Médée étaient humides, et son cœur se serrait, transpercé d'une pénétrante douleur.

V. 1068-1169. Or, dans la ville, à l'intérieur de leur maison, comme de coutume, le roi Alcinoos et la très vénérable épouse d'Alcinoos, Arété, réfléchissaient au sujet de la jeune fille; c'était la nuit, et ils étaient couchés. En femme qui s'adresse à son légitime époux, Arété parlait sans crainte : « Certes, mon ami, si tu veux m'écouter, allons! délivre des Colchiens cette jeune fille que les soucis tourmentent, et rends-toi agréable aux Minyens. Car Argos et le pays des hommes Haimoniens sont proches de notre île. Aiétès, au contraire, ne demeure pas dans notre voisinage; Aiétès nous est tout à fait inconnu : nous entendons seulement parler de lui. Cette jeune fille, qui a souffert des maux si cruels, m'a déchiré le cœur, quand elle est venue vers moi. O roi, ne permets pas aux Colchiens de la reconduire chez son père : elle a commis une faute, au début, quand elle a donné à Jason les substances qui devaient charmer les taureaux. Et bientôt, voulant (comme cela nous arrive souvent dans notre égarement) remédier à un mal par un autre mal, elle s'est dérobée par la fuite à la pesante colère de son père, homme immodéré dans la vengeance. Mais Jason, je le sais, est engagé envers elle par de grands serments qu'il lui a faits; il lui a promis de l'établir dans sa maison à titre de femme légitime. Aussi, mon ami, ne va pas être cause de ton plein gré que l'Aisonide se parjure; évite que, par ta faute, cette jeune fille, livrée au cœur irrité de son père, ne soit cruellement châtiée. Car les pères ne sont que trop souvent animés d'une haine funeste à l'égard de leurs filles : témoin les maux que Nycteus a préparés à la belle Antiopé; témoin les châtiments que Danaé a subis en mer, victime

de la folle méchanceté de son père. Récemment encore, et non loin d'ici, l'injuste Échétos a enfoncé des pointes d'airain dans les yeux de sa fille. Elle se consume, sort déplorable! à tourner la meule pour broyer de l'airain, au fond d'une cabane sans jour! »

Telle fut sa prière, et le cœur d'Alcinoos s'amollissait aux paroles de sa femme; il lui répondit en ces termes: « Arété, mes armes chasseraient bien les Colchiens, et je rendrais ce service aux héros à cause de la jeune fille. Mais je crains de traiter sans respect l'impartiale justice de Zeus. D'autre part, mépriser Aiétès, comme tu me le conseilles, ce serait mauvais: car il n'est pas de roi plus puissant que lui; s'il le voulait, il pourrait, de son lointain pays, porter la guerre jusqu'en Hellade. Aussi, il me semble juste de rendre un arrêt qui sera regardé comme le meilleur par tous les hommes; cet arrêt, je ne le tiendrai pas secret pour toi. Si elle est vierge, je la fais reconduire à son père; si elle a déjà partagé le lit de cet homme, je ne la séparerai pas de son mari; et son enfant, si elle en porte un dans ses entrailles, je ne le livrerai pas à ses ennemis. »

Il parla ainsi, et aussitôt après le sommeil l'accabla. V. 1110-1169.
Mais, gravant dans son esprit les sages paroles de son mari, Arété se leva aussitôt de son lit, et passa dans une autre chambre de la demeure. Or, les femmes, ses servantes, l'entourèrent, s'empressant auprès de leur maîtresse. Ayant fait mander sans bruit son héraut, elle lui exposa son message: elle exhortait, dans sa prudence, l'Aisonide à s'unir à la jeune fille et à ne pas adresser de prières au roi Alcinoos; car son mari, disait-elle, allait rendre cet arrêt aux Colchiens: si Médée était vierge, il la livrerait pour qu'on la conduisît aux demeures de son père; mais, si elle avait partagé le lit de Jason, il ne l'arracherait pas à sa tendresse conjugale.

Elle parla ainsi, mais les pieds du héraut le portaient en hâte loin du palais; il s'empressait de transmettre à Jason le message favorable d'Arété et la décision du pieux Alcinoos.

Il trouva les Argonautes auprès de leur navire, veillant en armes dans le port d'Hyllos, près de la ville. Il exposa tout le message dont il était chargé, et chacun d'eux se réjouit dans son cœur, car le héraut leur disait des paroles bien agréables pour eux.

Aussitôt, ayant fait dans un cratère le mélange d'eau et de vin en l'honneur des dieux, comme il convient, ils entraînèrent, suivant les rites sacrés, les brebis qu'ils devaient sacrifier à l'autel, et dans cette nuit même ils préparèrent à la jeune fille la couche nuptiale, au fond d'une caverne divine où habitait autrefois Macris, fille d'Aristée, celui qui s'occupait du miel, celui qui découvrit aux hommes l'œuvre des abeilles et le liquide onctueux qu'on fait sortir, à force de travail, des olives. C'est elle qui reçut dans ses bras le fils Nyséien de Zeus, dès sa naissance, c'est elle qui humecta de miel les lèvres sèches de l'enfant, qu'Hermès venait d'arracher au feu et lui apportait. Elle habitait alors l'Eubée Abantide : mais Héra la vit, et, pleine de colère, elle la chassa de toute l'île. C'est alors qu'elle vint habiter, bien loin de l'Eubée, dans la caverne sacrée des Phaiaciens; et elle procura aux habitants une inexprimable félicité. C'est donc dans cette caverne qu'on prépara un vaste lit; on étendit par-dessus l'éclatante toison d'or, afin d'entourer d'honneur ces noces, dignes d'être chantées. Et les Nymphes avaient cueilli pour les époux des fleurs de diverses couleurs qu'elles portaient serrées contre leurs blanches poitrines. Toutes, elles étaient entourées d'un éclat semblable à celui du feu, si vive était la splendeur que lançaient les flocons d'or. La toison allumait dans leurs yeux un désir qui les séduisait; mais, vaincues par leur réserve, elles s'abstinrent toutes d'y porter les mains, malgré l'envie qu'elles en avaient. Parmi elles, on nommait les unes les filles du fleuve Aigaios; les autres habitaient les sommets du mont Mélitéien; d'autres encore, les Nymphes des bois, demeuraient dans la plaine. Car Héra elle-même, l'épouse de Zeus, les avait fait venir pour

honorer Jason. Cette caverne s'appelle maintenant encore la caverne sacrée de Médée, nom qu'elle a reçu depuis le jour où les Nymphes y unirent les deux époux, après avoir étendu des voiles parfumés. Les héros, brandissant dans leurs mains leurs lances de guerre — car ils craignaient d'être prévenus par la troupe des ennemis se ruant inopinément au combat — la tête couronnée de branches feuillues, chantaient en mesure l'hyménée à l'entrée de la chambre nuptiale, au son de l'harmonieuse phorminx d'Orphée. Certes, ce n'est pas dans le pays d'Alcinoos que le héros Aisonide aurait souhaité de célébrer ses noces, mais dans le palais de son père, une fois de retour à Iolcos; Médée elle-même pensait comme lui : c'est la nécessité qui les forçait de s'unir en ce pays. Mais, race misérable des hommes que nous sommes, nous avons beau courir au plaisir de toute la force de nos pieds, toujours quelque peine amère marche à côté de nos joies. C'est ainsi qu'au milieu des voluptés de leur douce passion, une crainte les possédait: la décision d'Alcinoos serait-elle exécutée?

Mais Éos s'élevant, avec ses divines lueurs, dissipa la nuit V. 1170-1227.
noire dans l'air; tout dans la nature était souriant : et les rivages de l'île, et, au loin, par les plaines, les sentiers couverts de rosée; une rumeur s'élevait déjà dans les rues; les habitants commençaient à s'agiter dans la ville, comme au loin les Colchiens à l'extrémité de l'île de Macris. Alors Alcinoos s'avança, fidèle à ses conventions, pour prononcer son arrêt au sujet de la jeune fille. Il avait dans sa main le sceptre d'or dont il se servait pour rendre la justice, le sceptre grâce auquel il soumettait dans la ville ses peuples à des jugements équitables. A la suite du roi, recouverts de leurs armes de guerre, les plus nobles des Phaiaciens s'avançaient en foule. Pour voir les héros, les femmes sortaient nombreuses hors des murs; les hommes de la campagne arrivaient, eux aussi, ayant appris ce qui se passait, car Héra avait déjà répandu des bruits exacts. Ils conduisaient, celui-ci, un bélier de choix, mis à part du

reste du troupeau; celui-là, une génisse qui n'avait pas encore travaillé la terre. D'autres placèrent, aux environs, des amphores de vin, pour faire les mélanges consacrés: et, au loin, s'élevait la fumée des sacrifices. Les femmes, comme il leur convient, portaient des voiles, objet d'un long travail, des joyaux d'or, et, en outre, tous les divers ornements dont se parent les jeunes mariées. Elles furent saisies de stupeur à la vue des illustres héros, de leur aspect et de leur visage, à la vue du fils d'Oiagros qui, se tenant au milieu d'eux, accompagnait les accents de sa phorminx sonore en frappant le sol à coups pressés de sa sandale splendide. Et les Nymphes, toutes ensemble, chaque fois qu'il faisait mention des noces, entonnaient un voluptueux hyménée; et, par moment, elles chantaient, chacune à part, en dansant en rond, ô Héra, grâce à toi : car c'est toi qui as inspiré à l'esprit d'Arété de révéler le sage dessein d'Alcinoos. Mais, à peine celui-ci avait-il prononcé les termes de sa juste décision, déjà l'accomplissement du mariage était proclamé. Il resta ferme dans ses résolutions, sans se laisser ébranler par la crainte funeste, ni par le terrible ressentiment d'Aiétès; car il était lié par d'inviolables serments. Aussi, quand les Colchiens eurent compris que leur opposition serait inutile, et qu'Alcinoos leur eut ordonné ou de respecter ses arrêts, ou d'éloigner leurs navires des ports et des rivages de l'île, alors, redoutant l'effet des menaces de leur roi, ils le supplièrent de les recevoir en alliés. Depuis lors, ils habitèrent très longtemps dans l'île, avec les Phaiaciens, jusqu'au jour où, bien des années plus tard, les Bacchiades, qui sont des hommes originaires d'Éphyra, vinrent s'installer dans le pays. Ils passèrent alors dans une île plus lointaine; de là, ils devaient encore se rendre aux monts Cérauniens des Abantes, et chez les Nestaiens, et dans la ville d'Oricos : mais le temps avait marché longuement, quand ces événements eurent lieu. Dans l'île des Phaiaciens, aujourd'hui encore, des victimes sont immolées, chaque année, en

l'honneur des Moires et des Nymphes, au temple d'Apollon Nomios, sur les autels que Médée a élevés. Cependant, Alcinoos donna de nombreux présents d'hospitalité aux Minyens qui partaient. Arété leur en donna aussi beaucoup; de plus, elle fit cadeau à Médée de douze Phaiaciennes, esclaves du palais, pour qu'elles fussent ses suivantes. Le septième jour après leur arrivée, ils quittèrent Drépané; il vint au matin une brise favorable, envoyée par Zeus, et poussés par le souffle du vent ils avançaient rapidement. Mais le destin ne permettait pas encore aux héros de débarquer en Achaïe : ils devaient, auparavant, supporter de nouvelles épreuves sur les frontières de la Libye.

Déjà, depuis longtemps, ils avaient laissé derrière eux, V. 1228-1304.
naviguant la voile déployée, le golfe qui doit son nom aux Ambraciens, et le pays des Courètes, et les îles qui le suivent, entre autres les étroites Échinades; et la terre de Pélops commençait à être en vue : alors, violemment, une funeste tempête, excitée par Borée, les emporta, pendant neuf nuits entières et pendant autant de jours, au milieu de la mer de Libye, jusqu'au moment où ils furent arrivés tout à fait au fond de la Syrte, golfe d'où les navires qui ont été forcés d'y entrer ne peuvent plus sortir. Car c'est partout un marais, partout de profonds abîmes recouverts d'algues : à leur surface, l'écume afflue sans bruit; à la suite des marais s'étend une plaine aussi vaste que les plaines de l'air. Aucun des animaux qui se meuvent sur la terre ou qui volent ne s'y hasarde. C'est là que le flux de la mer (car souvent le flot s'éloigne du continent et se rue ensuite sur les rivages où il est violemment lancé), c'est là que le flux les emporta rapidement, pour les jeter sur le rivage au fond du golfe; une faible partie de la quille était restée au milieu des eaux. Les héros sautèrent hors du navire, et l'angoisse les saisit, car ils ne voyaient que les plaines de l'air et la surface de la terre immense qui s'étendait au loin, sans interruption, aussi vaste que l'air même. Aucun abreuvoir, aucun sentier battu; ils n'apercevaient au loin

aucune étable de berger; partout régnait un calme silence. Dans leur inquiétude, ils s'interrogeaient l'un l'autre : « Quel nom donner avec certitude à cette terre? Où les tempêtes nous ont-elles jetés? Plût au ciel que nous eussions osé, dédaigneux de la crainte funeste, nous lancer et traverser d'un bout à l'autre cette route au milieu des rochers, par où nous avons déjà passé! Partis contre la volonté de Zeus, il nous aurait mieux valu périr en méditant quelque grand dessein. Maintenant qu'allons-nous faire, si les vents nous retiennent ici, quelque peu de temps que ce soit? Si déserte est la plaine qui s'étend au loin sur ce continent! »

Ils s'entretenaient ainsi; mais alors, poussé lui-même au désespoir par l'impuissance où le mettait leur situation pénible, le pilote Ancaios leur dit : « Nous périssons, vaincus par la destinée la plus funeste; il n'est aucun moyen d'échapper à la fatalité. Il nous faut subir les plus affreuses épreuves, puisque nous avons été jetés dans ce désert. C'est en vain que les vents souffleraient de terre. Car, aussi loin que je puisse voir, je n'aperçois partout qu'une mer marécageuse : les masses d'eau roulent pour se briser sur des sables blancs d'écume. Certes, il y a longtemps que notre navire sacré aurait été fracassé misérablement, même loin du rivage, si, depuis la haute mer, le flux lui-même ne l'avait lancé au-dessus des flots. Mais maintenant les vagues ont reflué vers la mer; l'eau salée ne fait que rouler le vaisseau qu'elle ne peut mettre à flot, tant elle s'élève peu au-dessus du fond. Aussi, je dis que tout espoir nous est enlevé de prendre la mer et de nous en retourner. Qu'un autre fasse montre de son habileté. Libre à qui désirera guider notre retour de s'asseoir au gouvernail. Mais assurément Zeus ne veut pas mettre le jour du retour comme terme à nos épreuves! »

Il parla ainsi en pleurant; tous ceux qui étaient habiles dans la conduite des navires s'associaient par leurs paroles à son désespoir. Tous, ils sentirent leur cœur se glacer d'effroi, et la pâleur se répandait sur leurs joues. — Tels,

semblables à des fantômes sans vie, des hommes errent dans leur ville, soit qu'ils attendent la fin d'une guerre ou d'une peste, soit qu'ils voient tomber, infinie, la pluie d'orage qui submerge tous les innombrables travaux des bœufs, soit que des statues des dieux découle spontanément une sueur de sang ou qu'on croie entendre des mugissements retentir dans les temples, soit qu'au milieu du jour le soleil amène du ciel la nuit, et que les astres brillants paraissent dans l'air : tels les héros, le long de la plage immense, se traînaient, en proie à la tristesse. — Cependant, vint le soir obscur. Après de tristes embrassements, ils se faisaient leurs adieux en pleurant, pour aller ensuite, chacun de son côté, s'abattre et mourir sur le sable. Ils s'avançaient, l'un plus loin que l'autre, pour choisir un lieu où s'étendre; la tête enveloppée de leurs manteaux, ils restèrent couchés toute la nuit et toute la journée qui suivit, sans boire ni manger, attendant la plus triste des morts. D'autre part gémissaient les jeunes esclaves, réunies autour de la fille d'Aiétès. — Tels abandonnés, tombés de la cavité du roc où est leur nid, des petits oiseaux qui ne peuvent encore voler poussent des cris perçants; tels encore, sur les bords escarpés du Pactole au cours magnifique, les cygnes font entendre leur chant; au loin, résonnent les prairies couvertes de rosée et le gracieux courant du fleuve. De même ces jeunes filles, ayant souillé de poussière leurs blondes chevelures, se lamentaient toute la nuit en exhalant les plaintes d'un chant de deuil.

Certes, ils auraient tous péri en ce lieu, sans gloire, V. 1305-1379.
inconnus des hommes, ces héros illustres entre tous; ils auraient péri sans avoir accompli leur tâche : mais, alors que le malheur les épuisait, elles eurent pitié d'eux, les héroïnes tutélaires de la Libye, elles qui, autrefois, lorsqu'Athéné s'élançait, dans tout son éclat, de la tête de son père, allèrent la chercher pour la baigner dans les eaux du lac Triton. C'était le milieu du jour, et, de toutes parts, les rayons les plus ardents du soleil brûlaient la Libye. A

ce moment, les déesses vinrent se placer auprès de l'Aisonide, et, de leurs mains, enlevèrent doucement le manteau qui couvrait sa tête. Alors le héros détourna les yeux d'un autre côté, par respect pour les déesses. Mais, comme il était seul, et frappé de terreur, elles lui adressèrent de douces paroles : « Malheureux, pourquoi t'être ainsi laissé atteindre par un désespoir qui te rend incapable de décision ? Nous savons que vous êtes allés à la recherche de la toison d'or; nous connaissons chacune de vos épreuves, chacun des travaux au-dessus de la force humaine que vous avez accomplis sur la terre, sur la plaine humide, errant au milieu des mers. Nous sommes les déesses solitaires, indigènes, douées de la parole humaine, héroïnes tutélaires et filles de la Libye. Mais lève-toi : ne continue pas davantage de pleurer et de te lamenter. Fais lever tes compagnons; et, aussitôt qu'Amphitrite aura dételé le char aux belles roues de Poseidon, alors empressez-vous de rendre la pareille, pour ses peines, à votre mère, elle qui s'est fatiguée si longtemps à vous porter dans son ventre. C'est ainsi que vous pourrez revenir dans la divine Achaïe. »

Elles parlèrent ainsi, et devinrent invisibles, à l'endroit même où elles venaient de se tenir auprès du héros, et de lui faire entendre leur voix. Alors Jason, après avoir regardé de tous côtés, s'assit à terre et parla en ces termes : « Soyez-nous propices, ô vénérables déesses qui habitez les déserts. Je suis loin de pénétrer complètement le sens de votre parole au sujet de notre retour. Mais je vais rassembler tous mes compagnons et leur rapporter ce que vous m'avez dit, dans l'espoir d'y trouver quelque signe qui guide notre retour : car la sagesse de plusieurs vaut mieux que celle d'un seul. »

Il dit, et, bondissant de sa place, il appela longuement ses compagnons; sale de poussière, il était comme un lion qui, à travers la forêt, rugit à la recherche de sa compagne : sa voix puissante ébranle au loin les halliers des montagnes; une profonde terreur fait frissonner les bœufs qui

paissent dans les campagnes, et les bouviers qui conduisent les bœufs. Mais elle n'avait rien d'effrayant pour les héros, la voix d'un compagnon appelant ses amis; ils se rassemblaient autour de lui, les yeux baissés. Ayant fait asseoir, auprès de l'endroit où le navire était mouillé, ses tristes compagnons, ainsi que les femmes, il prit la parole pour leur exposer toutes choses : « Écoutez, mes amis! Au milieu de mes angoisses, trois déesses ceintes de peaux de chèvres qui, du haut de la nuque, leur retombaient sur le dos et les hanches, trois déesses, semblables à des jeunes filles, se sont dressées auprès de moi, au-dessus de ma tête. Elles ont écarté de leur main légère et retiré le manteau qui me couvrait, et m'ont ordonné de me lever moi-même et d'aller vers vous pour vous faire lever et vous dire de rendre la pareille, comme il est juste, à votre mère, pour ses travaux, elle qui s'est si longtemps fatiguée à nous porter dans son ventre. Il faudra le faire aussitôt qu'Amphitrite aura dételé le char aux belles roues de Poseidon. Quant à moi, je ne peux comprendre d'une manière précise cette prédiction divine. Elles m'ont dit qu'elles étaient les héroïnes tutélaires et filles de la Libye; et tout ce que nous avons supporté jusqu'à présent sur terre et sur mer, elles affirmaient le savoir en détail. Puis, je ne les ai plus aperçues, à l'endroit où elles se tenaient : mais une nuée ou une obscurité subite est intervenue qui m'a caché leur apparition. »

Il parla ainsi, et tous l'écoutaient avec stupeur : alors un très grand prodige eut lieu pour les Minyens. Car, sortant de la mer, un cheval d'une taille merveilleuse bondit sur le rivage; une crinière dorée retombait des deux côtés de son cou qu'il portait très haut. A peine eut-il secoué l'eau salée qui découlait de ses membres, il commença à courir; et ses pieds étaient aussi rapides que le vent. Aussitôt Pélée, plein de joie, dit à ses compagnons réunis : « Certes, je puis affirmer que maintenant le char de Poseidon a été dételé par les mains de sa chère épouse. Quant à notre mère, je reconnais qu'elle n'est autre qu'Argo elle-même; car, nous

portant continuellement dans son ventre, elle gémit accablée par de pénibles travaux. Mais, que notre vigueur ne fléchisse pas : élevons le navire sur nos épaules infatigables et portons-le à l'intérieur de cette région sablonneuse, dans la direction où se sont lancés les pieds rapides de ce cheval. Il n'ira pas, en effet, vers la terre ferme : mais j'espère que ses traces nous indiqueront quelque golfe qui domine la mer. »

V. 1380-1460. Il parla ainsi, et son heureuse conjecture fut approuvée de tous. C'est ici la tradition des Muses; pour moi, c'est en écoutant les Piérides que je chante, et j'ai entendu leur voix d'une manière très certaine; oui, ô vous les plus illustres entre tous les fils des rois, grâce à votre force et à votre courage, par les dunes solitaires de la Libye, vous avez porté, pendant douze jours entiers et pendant autant de nuits, le navire que vous aviez élevé sur vos épaules et, avec lui, tout ce qu'il contenait à l'intérieur. Les souffrances, la misère des héros, qui pourrait les dire? Que de travaux pénibles ils ont accomplis! Certes, ils étaient du sang des dieux, eux qui ont supporté une telle entreprise, forcés par la nécessité. Après une très longue marche, c'est avec grande joie que, aussitôt entrés dans les eaux du lac Triton, ils y déposèrent le fardeau de leurs robustes épaules.

Puis, semblables à des chiens furieux, ils se précipitaient à la recherche d'une source; car ils étaient accablés d'une soif desséchante, par suite de leurs efforts et de leurs souffrances. Leur course errante ne fut pas inutile; car ils arrivèrent à la plaine sacrée où, la veille encore, le serpent Ladon, né de la terre, gardait les pommes d'or dans le champ d'Atlas. Autour de lui, les Nymphes Hespérides s'empressaient, chantant avec des accents charmants. Or, il avait été mis en pièces ce jour-là même par Héraclès, et il gisait auprès du tronc du pommier; seule, l'extrémité de sa queue s'agitait encore : de la tête jusqu'à l'extrémité de la noire échine du dos, tout le reste du corps était étendu sans vie. Comme les flèches avaient laissé dans le sang du monstre le

funeste venin de l'hydre de Lerne, les mouches mouraient au milieu de la putréfaction des blessures. Près du serpent, les Hespérides, tenant leurs blondes têtes dans leurs mains blanches, poussaient d'harmonieux gémissements. Soudain, les héros s'approchèrent tous ensemble : mais à peine étaient-ils arrivés que les Nymphes se changèrent aussitôt, à la place où elles étaient, en terre et en poussière. Orphée reconnut un prodige divin, et leur adressa ces prières pour les concilier aux héros : « Belles et bienveillantes divinités, soyez-nous propices; ô reines, soit que l'on vous compte au nombre des déesses du ciel ou de la terre, soit que vous portiez le nom de Nymphes habitantes des déserts : allez, ô Nymphes, postérité sacrée d'Océanos, apparaissez devant nous qui souhaitons votre présence, et montrez-nous soit quelque cours d'eau qui découle des rochers, soit quelque source sacrée qui jaillisse de la terre, que nous puissions, ô déesses, apaiser la soif qui nous brûle furieusement. Si notre navigation nous ramène un jour au sol de l'Achaïe, alors, parmi les premières des déesses, vous recevrez de notre reconnaissance dix mille dons, des libations et des festins qui suivent les sacrifices. »

Telle fut la prière qu'il prononça d'une voix plaintive; elles prirent en pitié ceux qui s'affligeaient auprès d'elles. Elles firent sortir du sol d'abord de l'herbe; puis, du milieu de cette herbe, naquirent et grandirent de vastes arbustes, et ensuite de jeunes arbres verdoyants croissaient et se dressaient bien au-dessus de la terre. Hespéré devenait un peuplier noir, Érythéis, un ormeau, et Aiglé, le tronc sacré d'un saule : et, du milieu de ces arbres, elles apparaissaient encore telles exactement qu'elles étaient autrefois, prodige merveilleux ! Aiglé, d'une voix douce, leur répondit suivant leur désir : « Certes, c'est tout à fait pour porter une aide puissante à vos épreuves, que cet homme, le plus effronté de tous, est venu ici, lui qui, après avoir privé de la vie le serpent, leur gardien, est parti en enlevant les pommes d'or des déesses; et il nous en reste une horrible douleur. Oui,

hier, un homme est venu, aussi dangereux par sa violence que par sa stature; sous un front farouche, ses yeux étincelaient; il avait l'air impitoyable; la peau d'un lion prodigieux l'entourait, crue, sans préparation; il tenait une solide et noueuse branche d'olivier, et des flèches qui, lancées contre le monstre, l'ont tué. Cet homme est donc venu, et comme il parcourait la terre à pied, la soif le desséchait : il fouillait des yeux cet endroit dans tous les sens, cherchant l'eau qu'il ne devait rencontrer nulle part. Mais voici ce rocher, près du lac Triton : soit qu'il y eût pensé de lui-même, soit qu'il obéit à un avis envoyé par les dieux, il en frappa la base à coup de pieds, et l'eau coula en abondance. Alors, ayant appuyé sur le sol ses deux mains et sa poitrine, il s'abreuva abondamment à la crevasse du rocher, jusqu'au moment où, toujours courbé en avant comme une génisse, il eut fini de remplir ses vastes entrailles. »

Ainsi parla l'Hespéride : dès qu'Aiglé leur eut indiqué la source souhaitée, aussitôt, pleins de joie, ils y coururent et ne s'arrêtèrent pas avant d'y être arrivés. — Telles, autour de l'ouverture étroite d'un trou, vont et viennent en foule les fourmis qui fouillent la terre, ou telles des mouches qui, autour d'une petite goutte de miel délicieux, se pressent, masse serrée, pleines d'une ardente convoitise : tels les Minyens nombreux s'empressaient autour de la source du rocher. — Et l'un d'eux, ranimé après avoir abreuvé ses lèvres, s'écria alors : « Par les dieux! Il est certain que, même loin de ses compagnons, Héraclès les a sauvés alors qu'ils étaient accablés de soif. Plût au ciel qu'en nous avançant nous puissions le rencontrer, faisant route à travers le continent! »

V. 1461-1501. Il dit : on répondit à ses paroles, et ceux qui étaient propres à une telle entreprise se séparèrent des autres héros, partant, chacun de son côté, à la recherche d'Héraclès. Car ses traces avaient été effacées par les vents qui, pendant la nuit, avaient agité le sable. Les deux fils de Borée se précipitèrent, confiants dans leurs ailes, et Euphémos, qui

comptait sur ses pieds légers, et Lyncée, dont les yeux perçants pénétraient au loin; le cinquième, qui partit en même temps qu'eux, était Canthos. La volonté des dieux et sa valeur le poussaient à entreprendre cette course, dans l'espoir d'apprendre sûrement d'Héraclès où il avait laissé l'Eilatide Polyphémos : car il avait à cœur de s'enquérir de tout ce qui concernait son compagnon. — Mais celui-ci, après avoir fondé chez les Mysiens une ville illustre, était allé, soucieux du retour dans sa patrie, au loin sur le continent, à la recherche d'Argo. Cependant, il arriva au pays des Chalybes voisins de la mer, et c'est là que la Moire le dompta. Au pied d'un haut peuplier blanc, un tombeau lui a été élevé en face et non loin de la mer. — Or, à ce moment, Héraclès, seul, apparaissait à Lyncée, au loin dans la plaine sans bornes; il lui semblait le voir, comme au premier jour du mois on aperçoit la lune, ou on croit l'apercevoir cachée par un nuage. Il retourna vers ses compagnons et leur dit que nul parmi ceux qui le cherchaient ne pourrait l'atteindre en marchant à sa suite. Ils revinrent de leur côté, Euphémos aux pieds rapides, et les deux fils du Thrace Borée, qui avaient fait des efforts inutiles.

Mais toi, Canthos, les Kères funestes t'ont pris en Libye. Tu avais rencontré des troupeaux qui paissaient; le berger qui les suivait, défendant ses brebis que tu voulais mener à tes compagnons qui en avaient grand besoin, te tua d'un coup de pierre. — Ce n'était pas un adversaire à dédaigner, ce berger, Caphauros, petit-fils de Phoibos Lycoréios et de la vénérable Acacallis, fille de Minos, qu'autrefois son père avait fait partir pour la Libye, alors que, dans son sein appesanti, elle portait l'enfant d'un dieu. Elle donna à Phoibos un fils illustre qu'on nomme Amphithémis ou Garamas. Amphithémis s'unit plus tard à la nymphe Tritonis, qui lui enfanta Nasamon et le robuste Caphauros, celui qui, à cause de ses brebis, tua alors Canthos. — Mais il ne put échapper aux bras terribles des héros quand ils

eurent appris ce qu'il avait fait. Les Minyens cherchèrent ensuite le cadavre de leur compagnon, le prirent et l'ensevelirent dans la terre : et c'est en pleurant qu'ils emmenèrent avec eux ces troupeaux.

V. 1502-1536. C'est là aussi, et le même jour, que l'Ampycide Mopsos fut enlevé par un sort impitoyable; et il ne put éviter l'amère destinée, malgré son art de la divination : car il n'y a pas de moyen de détourner la mort. Dans le sable, évitant la chaleur du milieu du jour, se tenait couché un affreux serpent : peu disposé à blesser de lui-même le passant inoffensif, il ne se serait pas non plus élancé sur celui qui, à sa vue, aurait pris la fuite. Mais, à peine aurait-il jeté son venin noirâtre sur un quelconque des êtres vivants, aussi nombreux sont-ils ceux qui vivent nourris par la terre fertile, que la route qui conduit vers Adès serait devenue pour cet être plus courte qu'une coudée; Paiêon lui-même, s'il m'est permis de tout dire ouvertement, eût-il donné des remèdes à celui sur lequel se seraient seulement appliquées les dents du monstre. En effet, lorsque au-dessus de la Libye volait le héros égal aux dieux, Persée-Eurymédon (c'est de ce dernier nom que sa mère l'appelait), portant au roi la tête de la Gorgone qu'il venait de couper, aussi nombreuses tombèrent sur le sol les gouttes de sang noir, aussi nombreux grandirent les serpents nés de chacune d'elle. C'est sur l'extrémité de l'épine du dos d'un de ces reptiles que Mopsos en marchant appuya la plante du pied gauche : au même instant, s'étant roulé par suite de la douleur, le serpent, mordant la chair, entailla le gras de la jambe et le péroné. Aussitôt, Médée et les autres femmes, ses suivantes, tremblèrent d'effroi. Mais Mopsos porta à sa sanglante blessure une main intrépide, car il n'y éprouvait pas de douleur excessive, le malheureux! Et déjà son corps était pénétré d'une langueur qui lui engourdissait les membres; un nuage épais se répandait sur ses yeux. Bientôt, il laissa tomber sur le sol ses membres appesantis, qui se refroidirent, vaincus par un mal sans remède : ses

compagnons, et avec eux le héros Jason, se rassemblaient autour de lui, stupéfaits de cet affreux malheur. Mais le mort ne pouvait rester un instant de plus exposé au soleil; car, à l'intérieur du corps, le venin décomposait les chairs instantanément, et les poils tombaient en pourriture de la peau. Ils se hâtèrent de creuser aussitôt avec leurs pioches d'airain une tombe profonde; ils s'arrachèrent, ainsi que les jeunes filles, une partie de leur chevelure, en pleurant le mort qui avait été victime d'un sort misérable. Trois fois, les héros, revêtus de leurs armes, tournèrent autour du cadavre, lui rendant les honneurs funèbres, comme il convenait : ensuite, ils amoncelèrent la terre pour élever le tombeau.

Mais, alors qu'ils se furent embarqués, le vent du sud V. 1537-1637.
soufflait sur la mer; ils cherchèrent par conjecture les passages par où il fût possible de sortir du lac Triton; mais, pendant longtemps, ils n'eurent aucun dessein arrêté : toute la journée, ils se laissaient porter çà et là, au hasard. — Tel un serpent va son chemin, rampant en biais, quand l'éclat éblouissant du soleil le brûle; il tourne, en sifflant, la tête de côté et d'autre, et les yeux de l'animal furieux brillent, semblables aux étincelles du feu, jusqu'à ce qu'il ait pénétré dans son trou par quelque crevasse : telle Argo, cherchant une passe du lac qui fût accessible aux navires, alla longtemps, dans diverses directions. — Mais, tout à coup, Orphée ordonna que l'on tirât du navire le grand trépied d'Apollon pour l'exposer comme offrande aux dieux indigènes, afin d'obtenir un retour favorable. Aussi, ils descendirent à terre et y établirent le don de Phoibos : semblable à un jeune homme, le très puissant Triton se présenta à eux; élevant dans ses mains une motte de terre, il l'offrit aux héros comme présent d'hospitalité et il leur dit : « Recevez-la, mes amis : car je n'ai ici pour le moment aucun magnifique présent d'hospitalité à donner à ceux qui viennent. Mais, si vous souhaitez de connaître les passes de cette mer, comme c'est souvent le désir ardent des hommes qui voyagent

dans des régions étrangères, je vous les indiquerai : car, en vérité, mon père Poseidon m'a instruit de tout ce qui concerne cette mer. Je règne, en effet, sur cette contrée maritime : peut-être, alors que vous étiez loin d'ici, avez-vous entendu parler d'Eurypylos, né dans la Libye, nourricière des bêtes féroces. »

Il parla ainsi; aussitôt, Euphémos s'empressa de tendre la main vers la motte de terre, et il répondit à son tour en ces termes : « Si l'Apide, si la mer de Minos, ô héros, te sont par hasard connues, réponds, sans nous tromper, à nos questions. Car ce n'est pas volontairement que nous sommes arrivés ici. Jetés par les tempêtes qui nous accablaient sur les rivages de ce pays, nous avons élevé sur nos épaules, et, fatigués sous le poids, nous avons porté notre navire à travers le continent jusqu'aux flots de ce lac. Et nous ne savons de quel côté entreprendre notre navigation pour aller à la terre de Pélops. »

Telles furent ses paroles; le dieu étendit la main et désigna, en les indiquant par ses paroles, la mer au loin, et la passe profonde qui conduisait hors du lac : « C'est par ici qu'on pénètre dans la mer, à l'endroit où l'abîme est le plus immobile et le plus sombre. Des deux côtés, de blanches falaises se hérissent, éclatantes à la vue; et, entre ces falaises, est une route étroite pour sortir du lac. La mer que vous apercevez dans le brouillard s'étend jusqu'à la divine terre de Pélops, au delà de la Crète; une fois sortis du lac et jetés au milieu des vagues de la mer, dirigez votre course à main droite et serrez de près la côte jusqu'à un endroit où vous la verrez s'avancer vers la mer : en ce lieu où elle se recourbe de part et d'autre et se développe dans une autre direction, une route droite et sans danger s'étend devant vous sur la mer, pourvu que vous vous éloigniez de l'angle de terre qui fait saillie. Allez donc, joyeux, et que vos efforts n'amènent aucune fatigue capable de lasser vos membres ornés des dons de la jeunesse. »

C'est ainsi que le dieu leur donnait des avis bienveillants;

aussitôt ils s'embarquèrent, désireux de sortir du lac à la rame. Ils avançaient pleins d'ardeur; cependant ils voyaient Triton, qui tenait le grand trépied, entrer dans le lac; mais bientôt aucun d'eux ne le vit plus, car il disparut tout à coup ainsi que le trépied. Leur cœur se réjouit : ils comprenaient qu'un dieu s'était présenté à eux pour leur donner un bon présage. Alors ils demandèrent à l'Aisonide de choisir entre toutes la plus belle des brebis et de l'immoler en disant des paroles pieuses, qui plaisent aux dieux, quand il la tiendrait dans ses mains. Aussitôt, le héros se hâta de choisir une brebis; il l'éleva dans ses bras et l'immola à la poupe, en même temps qu'il prononçait ces prières : « O dieu, quel que tu sois, toi qui nous es apparu aux limites de ce lac, — que l'on te nomme Triton, le monstre marin, ou Phorcys, ou que tes filles, habitantes de la mer, te donnent le nom de Nérée, — sois-nous propice et accorde-nous l'accomplissement souhaité du retour! »

Pendant qu'il priait ainsi, il égorgeait la brebis, et, du haut de la poupe, la précipitait dans les flots; mais, du milieu de l'abîme, le dieu leur apparut tel qu'il devait être vu sous sa forme véritable. Ainsi, quand un homme lance un cheval rapide dans la vaste enceinte de la carrière, il tient par son épaisse crinière l'animal docile et l'entraîne à la course; et le cheval, superbe, la tête haute, le suit; des deux côtés de sa bouche on entend craquer le frein blanc d'écume qu'il mord. C'est ainsi que, s'attachant à la quille d'Argo, le navire aux flancs creux, Triton le conduisait plus avant dans la mer. A partir du haut de la tête jusqu'au ventre, dans la région du dos et au-dessus des hanches, son corps était d'une conformation admirablement pareille à celle du corps des dieux bienheureux; mais, au-dessous de ses flancs, de part et d'autre, s'allongeaient les deux extrémités d'une queue traînante de baleine. Il fendait la surface de la mer, au moyen des arêtes de cette queue dont les extrémités courbées se partageaient, semblables au croissant

de la lune. Le dieu conduisit le navire jusqu'à ce qu'il l'eût fait entrer dans la mer où il devait s'avancer : aussitôt après, il plongea au fond des vastes abîmes, et les héros poussèrent de grands cris, à la vue de ce monstre terrible qui s'était montré à leurs yeux.

En cet endroit se trouvent des souvenirs du passage du navire, un port nommé Argoos et des autels élevés à Poseidon ainsi qu'à Triton. Car ils durent s'arrêter tout le jour : mais à l'aurore suivante ils s'avançaient, la voile déployée au souffle du Zéphyre, ayant à leur droite une côte déserte. Le lendemain matin, ils virent à la fois l'angle de la côte et la partie la plus reculée de la mer, s'étendant au delà de ce coude qui fait saillie sur les flots. Aussitôt le Zéphyre s'apaisa, et le souffle du Notos, qui amasse au ciel des nuages blancs, s'éleva : et la force de ce vent réjouissait leurs cœurs. Au coucher du soleil, quand parut l'étoile du soir, qui ramène les troupeaux à la bergerie et qui fait cesser le travail des laboureurs misérables, alors, dans la nuit noire, le vent les abandonna ; ils détachèrent la voile, couchèrent le long mât, et restèrent courbés sur leurs rames bien polies toute la nuit, tout le jour suivant, et encore la nuit qui vint après ce jour. Au loin, la rocailleuse Carpathos les accueillit : de là, ils devaient passer dans l'île de Crète, qui surpasse par sa grandeur toutes les îles de la mer.

V. 1638-1693. Mais un géant d'airain, Talos, qui arrachait pour les leur lancer les fragments d'un dur rocher, les empêcha de fixer les amarres au rivage et de trouver une station sûre dans le port de Dicté. — C'était, parmi les héros demi-dieux, un survivant de cette race d'hommes d'airain, nés des frênes ; le Cronide l'avait donné à Europé pour qu'il fût le gardien de l'île de Crète dont ses pieds d'airain faisaient le tour trois fois chaque jour. Son corps entier, tous ses membres étaient d'airain indestructible ; mais, sous le muscle du cou, il avait une veine pleine de sang, qui descendait jusqu'à la cheville du pied. Dans cette mince enveloppe résidait la

condition essentielle de la vie ou de la mort. — Domptés par le malheur qui les menaçait, les héros, pleins d'effroi, entraînaient à force de rames le navire loin de la terre. C'est d'une manière affligeante qu'ils auraient été écartés de la Crète, accablés qu'ils étaient à la fois de soif et de fatigues, si Médée ne leur eût parlé ainsi, alors qu'ils s'enfuyaient : « Écoutez-moi : car je pense que seule je peux vous tuer cet homme, quel qu'il soit, quoique son corps soit tout d'airain ; en effet, il n'est pas doué d'une vie éternelle. Mais veuillez bien tenir le navire hors de portée de ses rochers jusqu'à ce que, dompté, il m'ait cédé. »

Elle parla ainsi ; les rames des héros tinrent le navire à l'abri des pierres qui leur étaient lancées ; ils attendaient l'exécution du projet inattendu de Médée. Mais elle, ayant relevé et fixé de part et d'autre de ses joues les plis de son voile de pourpre, elle monta sur le tillac : lui ayant pris la main dans la sienne, l'Aisonide la conduisait pendant qu'elle s'avançait à travers les bancs des rameurs. Une fois parvenue au tillac, elle charma par ses chants et invoqua les Kères, qui rongent le cœur des humains, chiennes rapides d'Adès, qui, du milieu des brouillards où elles tourbillonnent, se lancent sur les vivants. Les adorant à genoux, elle les invoqua trois fois en chantant, et trois fois en leur adressant des prières. Pénétrée de leur esprit funeste, elle fascina de ses yeux ennemis les yeux de Talos, le géant d'airain, elle l'étreignit d'une rage pernicieuse et fit passer devant ses yeux d'affreuses apparitions : car sa colère contre lui était violente.

O père Zeus, un grand étonnement trouble mon âme : ce n'est donc pas seulement par des maladies ou des blessures que la mort vient vers nous ; un ennemi peut aussi nous atteindre de loin ! C'est ainsi que ce géant, quoique son corps fût d'airain, se laissa dompter par la colère de Médée, savante dans les poisons. Alors qu'il soulevait avec peine de lourdes pierres, pour empêcher les héros d'aborder au port, il s'écorcha à la cheville sur la pointe d'un rocher :



de la blessure coulait une humeur semblable à du plomb fondu; il ne put pas rester longtemps debout sur le cap formé par la falaise. Mais, tel un pin immense, qui se dressait sur la montagne laissé à moitié fendu par les haches bien affilées des bûcherons qui se sont retirés de la forêt, est d'abord ébranlé pendant la nuit par le choc des vents, et enfin, déraciné complètement, s'écroule : ainsi, ce géant, après s'être tenu droit quelque temps sur ses pieds infatigables, tomba enfin sans force avec un bruit immense. Aussi les héros purent-ils passer la nuit en Crète; et quand Èos apparut ensuite, ils construisirent un temple à Athéné Minoïde, puis ils firent de l'eau, et s'embarquèrent pour doubler à la rame au plus vite le cap Salmonide.

V. 1694-1730. Mais, dès qu'ils furent en route sur la vaste mer de Crète, la nuit les effraya, celle qu'on appelle « la nuit pleine de dangers affreux »; cette nuit funeste n'était traversée ni par les astres, ni par les rayons de la lune. Du ciel tombait une profonde obscurité, et il s'élevait d'épaisses ténèbres qui se dégageaient du fond des abîmes. Les héros ne pouvaient même plus se rendre compte s'ils étaient emportés au milieu des régions d'Adès ou sur les flots. Ils abandonnèrent à la mer le soin de leur retour, incapables de savoir où elle les menait. Alors Jason éleva les mains et invoqua Phoibos à grands cris, en le suppliant de les sauver; et, dans son angoisse, ses larmes coulaient : il promit de porter en grand nombre des présents magnifiques à Pytho, à Amyclées, à Ortygie.

Certes, tu l'entendis, ô Létoïde, et, du haut du ciel, tu vins en hâte vers les rochers Mélantiens, qui sont assis dans la mer; te plaçant sur l'un de ces deux rochers, tu tins élevé ton arc d'or dans ta main droite : et l'arc projeta de toutes parts un éclat splendide. En même temps, au-dessus des eaux apparut aux yeux des héros une des Sporades, une île peu étendue située en face de la petite île Hippouris; ils y jetèrent les pierres de fond et y abordèrent, et déjà Èos,

à son lever, brillait. Alors, au milieu d'un bois ombreux, ils tracèrent pour Apollon une magnifique enceinte sacrée, et ils élevèrent un autel que l'ombre des arbres couvrait; ils donnèrent à Phoibos le surnom d'Aiglétès, à cause de l'éclatante lumière qui leur avait permis d'y voir, et ils appelèrent Anaphé cette ile plate, parce que le dieu la leur avait découverte au milieu de leurs inquiétudes. Ils préparèrent ensuite toutes les cérémonies sacrées que des hommes peuvent préparer sur un rivage désert. Aussi, en les voyant jeter, comme libations, de l'eau sur des charbons ardents, les suivantes Phaiaciennes de Médée ne purent plus retenir leur rire dans leur poitrine, car elles avaient toujours vu chez Alcinoos les sacrifices consister dans l'immolation de bœufs nombreux. Les héros ripostaient par de libres paroles de raillerie, et s'amusaient de leurs moqueries. Un agréable échange de plaisanteries, une lutte de mots piquants s'engageait entre elles et eux. C'est en souvenir de ce jeu des héros que les femmes de cette île font assaut de railleries avec les hommes, chaque fois qu'on institue des cérémonies sacrées en l'honneur d'Apollon Aiglétès, protecteur d'Anaphé.

Alors que, confiants dans la sérénité de l'air, ils avaient V. 1731-1764.
déjà détaché les amarres, Euphémos se souvint d'un songe qu'il avait eu pendant la nuit : il vénéra le fils illustre de Maia. Car il lui avait semblé qu'il tenait serrée dans ses bras, contre son sein, une divine motte de terre qui s'abreuvait de blanches gouttes de lait; de cette motte de terre, quoiqu'elle fût fort petite, sortait une femme qui paraissait être une vierge; il s'unit à elle dans les embrassements de l'amour, possédé par une irrésistible passion : et il déplorait de s'être uni avec une femme qu'il croyait vierge et qu'il avait nourrie de son propre lait, quand elle lui adressa ces paroles douces comme le miel : « Fille de Triton, ô mon ami, et nourrice de tes enfants, je ne suis pas une vierge mortelle, car Triton et Libyé sont mes parents. Mais confie-moi aux vierges, filles de Nérée, pour que j'habite la

mer aux environs d'Anaphé; et j'apparaîtrai plus tard à la lumière du soleil, prête à recevoir tes descendants. »

Son esprit se rappela ces choses : il les raconta à l'Aisonide. Celui-ci, après avoir médité dans son cœur les prédictions du dieu qui lance au loin les traits, les comprit et s'écria : « O mon ami, certes, une grande, une brillante gloire t'est réservée. Car, lorsque tu auras lancé dans la mer cette motte de terre, les dieux en feront naître une île où demeureront, jusqu'aux derniers, les fils de tes fils, puisque Triton t'a offert comme présent d'hospitalité cette motte de la terre Libyenne. Ce n'est pas un autre des immortels, c'est bien lui qui, s'étant présenté à nous, t'a fait ce don. »

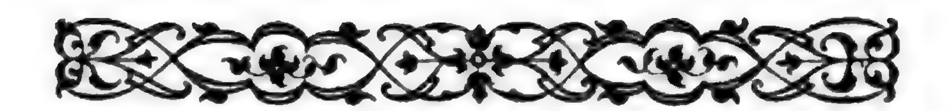
Il parla ainsi, et la réponse de l'Aisonide ne resta pas vaine pour Euphémos, car, heureux de cette prédiction, il lança au milieu des flots la motte de terre, d'où s'éleva l'île Callisté, nourrice sacrée des fils d'Euphémos. — Ceux-ci, après avoir habité d'abord pendant quelque temps la Sintéide Lemnos, chassés de Lemnos par les hommes Tyrrhéniens, vinrent à Sparte pour y établir leur foyer. Mais Théras, fils illustre d'Autésion, leur fit quitter Sparte et les conduisit dans l'île Callisté; il lui fit changer de nom, et, de son propre nom de Théras, il la nomma Théra. — Mais ces événements arrivèrent bien après le temps d'Euphémos.

V. 1765-1772. Partis de là sans retard, après avoir laissé derrière eux les vagues innombrables de la mer, les Argonautes abordèrent sur les côtes d'Aiginé. Aussitôt, descendus pour faire de l'eau, ils engagèrent une lutte sans aigreur à qui se procurerait de l'eau le premier et reviendrait au navire avant les autres : car ils avaient deux motifs pour se hâter : le besoin d'eau et la force du vent. — De là vient qu'aujourd'hui encore, portant sur leurs épaules des amphores pleines, les fils des Myrmidons se hâtent dans la carrière de toute la vitesse de leurs pieds légers et se disputent la victoire.

V. 1773-1782. Soyez-moi propices, ô fils des héros bienheureux; et que, d'année en année, ces chants semblent aux hommes plus

doux à chanter. Car j'arrive déjà au terme glorieux de vos travaux. Vous n'avez plus eu aucune lutte à affronter depuis que vous avez pris le large, après avoir quitté Aiginé; aucun ouragan ne s'est opposé à votre route : mais c'est au milieu du calme que vous avez arpenté la mer le long de la terre de Cécrops et devant Aulis, entre la côte du continent et l'Eubée, et qu'ayant dépassé les villes Opountiennes des Locriens, vous avez abordé avec joie sur les rivages de Pagases.





NOTES

CHANT PREMIER

Vers 1. — On n'a pas à rappeler ici la légende de *la Toison d'or* et les motifs du voyage des Argonautes. Voir, à ce propos, les détails donnés par M. Decharme sur l'expédition des Argonautes (*Mythologie de la Grèce antique*, 2e édition, Paris, 1886, pages 606-614), et le chapitre consacré aux *Argonautiques* par M. Couat, dans son livre sur la *Poésie alexandrine* (Paris, 1882, livre III, chapitre Ier, pp. 294-326).

V. 3. *Sur l'ordre du roi Pélias.* — Pélias est fils de Crétheus et neveu d'Athamas. — Athamas et Crétheus étaient fils d'Aiolos, roi des Minyens d'Orchomène, en Béotie. Athamas, qui régnait à Orchomène, fut père de Phrixos et d'Hellé, qu'il eut de la déesse Néphélé; sa seconde femme, Ino, dénaturant la réponse de l'oracle, qu'on avait consulté sur les moyens de faire cesser une peste qui dévastait le pays d'Orchomène, prétendit qu'il fallait immoler Phrixos à Zeus. Ce qui aurait eu lieu si Phrixos et Hellé ne s'étaient échappés sur le bélier à la toison d'or, doué de la parole, présent d'Hermès à Néphélé. Pendant le voyage, Hellé tomba dans la mer, qui prit son nom, et Phrixos arriva en Colchide, chez le roi Aiétès, fils d'Hélios et de Persé, frère de Circé et de Pasiphaé. Phrixos fit présent de la toison d'or au roi Aiétès, qui lui donna en mariage sa fille Chalciopé. Phrixos resta en Colchide. — Crétheus fonda la ville d'Iolcos, sur la côte méridionale de la Thessalie; après lui, son fils Aison occupa le trône, qui lui fut bientôt perfidement enlevé par son frère Pélias. Jason est le fils d'Aison et le neveu de Pélias.

V. 3. *Les roches Cyanées.* — (Cf. Strabon, édit. Didot, p. 265, l. 35). Ce sont deux petites îles à l'entrée du détroit du Pont-Euxin; l'une située du côté de l'Europe, l'autre de celui de l'Asie, distantes l'une de l'autre de vingt stades environ. On les appelle aussi Symplégades; elles rendent difficile la navigation dans le détroit (cf. Hérodote, IV, 85; Pline l'Ancien, IV, 92 (1); Pomponius Méla, II, 7; — Ovide, dans plusieurs passages, et, en particulier, *Met.*, XV, v. 337, où il rappelle

(1) Je cite l'*Histoire Naturelle* de Pline d'après l'édition de L. Janus (Leipzig, 2e édit., 1870 et années suiv.).

que ces rochers, mouvants avant le passage du navire Argo, devinrent ensuite stables). — Le mot κυάνεαι indique la couleur bleu foncé de ces roches. — Le mot συμπληγάδες rappelle qu'elles s'entre-choquaient.

V. 4. *Argo.* — « Apollonios dit que le nom d'Argo vient d'Argos, qui construisit le navire; Phérécyde, d'Argos, fils de Phrixos [tradition adoptée par Apollodore, *Bibl.*, I, 9, 16 (1)]. On dit qu'Argo fut le premier navire. D'autres prétendent que Danaos, poursuivi par Aigyptos, construisit, le premier, un navire qui, de son nom, s'appela Danaïs. » (Scol.) (2). Argo peut aussi venir d'Ἀργός, *rapide* (Decharme, *Mythol.*, p. 610). — D'après Pindare (*Pyth.*, IV, v. 184), c'est sous l'inspiration d'Héra, protectrice de Jason (cf. Hom., *Od.*, XII, v. 72, et tout le poème d'Apollonios), que le navire est construit. — « *Le navire Argo, muni de bancs nombreux de rameurs* (ἐύζυγον Ἀργώ). » Le sens du mot ἐύζυγος est déterminé par le Scol. qui lui donne pour synonyme εὐκάθεδρος, *qui a de bons* ou *de nombreux sièges.*

V. 5. *Car voici l'oracle...* (Τοίην γάρ). — Dübner conjecture θείην « un oracle divin ».

V. 8. *Suivant cet oracle véridique...* (ἐτεήν). — Les manuscrits ont τεήν *(ton oracle)*, mot qui n'a pas de sens ici, puisque le poète raconte les faits et ne s'adresse pas à Pélias : d'ailleurs, *tuum oraculum* pourrait-il signifier *oraculum quod tibi latum et datum est?* Cuper, qui fait cette remarque (*Observ.*, *Lib.* III, *cap.* VII), propose σεήν *(suum oraculum)*, ou mieux, θεήν pour θείην. Brunck approuve et adopte cette dernière conjecture; Ruhnken écrit τοίην, qui se trouve dans la marge de certains mss.; cette leçon est adoptée par Wellauer, Beck, Lehrs, etc. Merkel cite une conjecture de Kœchly, αὐτήν, et écrit lui-même ἐτεήν, mot qui donne un sens satisfaisant.

V. 9. *L'Anauros.* – L'Anauros est un torrent de Thessalie qui se jette dans le golfe de Pagases. C'est près de son embouchure que Démétrios Poliorcète construisit une ville qu'il appela, de son nom, Démétrias (cf. Strabon, 375,3). Lucain cite l'Anauros dans la description géographique qu'il fait de la Thessalie, au moment où César et Pompée vont s'y rencontrer (*Pharsale,* VI, v. 333-380). Il dit de l'Anauros (v. 369) :

> Quique nec humentes nebulas, nec rore madentem
> Aera, nec tenues ventos suspirat Anauros.

C'est une allusion à l'étymologie possible du mot Ἄναυρος (ἀ privatif, αὔρα, brise), *sans brise,* qui n'exhale aucun souffle. L'editio minor de Merkel porte ἀναύρου, ce qui signifierait « un torrent ».

V. 13. *Au père Poseidon.* — Peut-être faudrait-il traduire : « *à son père Poseidon* »; j'ai dit (note au v. 3) que Pélias était fils de Crétheus : mais, d'après une autre tradition, Tyro, fille de Salmoneus, après avoir eu de Poseidon Nélée et Pélias, épousa Crétheus et lui donna Aison, Phérès et Amythaon (Scol. *Odyss.*, XII, v. 70). Rien dans les *Argo-*

(1) Je cite Apollodore d'après l'édition de R. Hercher, Berlin, 1874.

(2) Je cite toujours les *Scholia in Apollonii Argonautica ex recensione Henrici Keilii*, qui se trouvent à la suite de l'editio maior de Merkel, Leipzig, 1854. — (Malgré l'étymologie, j'écris suivant l'usage français, *scoliaste*. Voir le *Dictionnaire* de Littré.)

nautiques ne prouve qu'Apollonios se soit conformé à cette tradition. Au contraire, il est question, au v. 263, de la funeste vieillesse qui rend Aison incapable de tout mouvement, et il n'est jamais parlé, dans les *Argonautiques*, de la vieillesse de Pélias, qui semble le frère cadet d'Aison, et qui ne doit donc pas être né de Poseidon avant le mariage de Tyro avec Crétheus.

V. 14. *Héra Pélasgienne.* — Héra, adorée dans les Πελασγικὰ πεδία (Strabon, 374, 29), dans la Pélasgiotide, région de la Thessalie.

V. 18. *Les anciens aèdes chantent...* (ἐπικλείουσιν). — Les mss. et les édit. antérieures à celle de Brunck ont ἔτι κλείουσιν, leçon absurde, dit ce dernier, qui corrige en ἐπικλείουσιν, correction généralement adoptée. Cf. Wellauer : *Veram lectionem reposuit Brunck., quem recte secuti sunt omnes.* Merkel, qui conservait l'ancienne leçon dans son editio minor, adopte la correction de Brunck dans l'editio maior, et dit en note : *Brunckii correctio evitari vix posse videtur.*

V. 23. *Orphée.* — Ce héros est trop connu pour qu'il soit besoin d'en parler; je me borne à traduire la note du Scoliaste : « Hérodore dit qu'il y a deux Orphée, dont l'un suivit l'expédition des Argonautes. Phérécyde, dans son livre VI, dit que c'est Philammon, et non pas Orphée, qui navigua avec eux. Orphée, suivant Asclépiade, était fils d'Apollon et de Calliopé; suivant quelques autres, d'Oiagros et de Polymnia. On se demande pourquoi Orphée, qui était faible de corps, navigua avec les héros. C'est qu'en sa qualité de devin, Chiron prédit qu'ils pourraient passer sans danger devant les Sirènes, si Orphée était avec eux. » — Philammon était un célèbre chanteur de Thrace, qui aurait institué les chœurs de danse à Delphes. Cf. Scol. au v. 432 du Ch. XIX de l'*Odyssée*.

V. 25. *Les hauteurs de Pimpléa.* — Pimpléa, bourg de Macédoine, près de la ville de Dion, au pied de l'Olympe, patrie d'Orphée (Strabon, 276, 45). Ce bourg fut consacré aux Muses; ce dont les poètes latins, ceux surtout de la décadence (cf. Stace, *Silv.*, I, IV, v. 25; Ausone, *Epist.*, XIV, v. 9; Sidoine, X, v. 17, etc...), abusent, pour faire de perpétuelles allusions aux Muses, déesses de la source, de la montagne ou de la ville de Pimpléa. Le Scoliaste constatait déjà cette divergence d'opinions sur ce que pouvait être Pimpléa : « Lieu de Piérie; les uns croient que c'est une montagne de Thrace, les autres une source et un bourg de Piérie. »

V. 29. *Zóné.* — « Région montagneuse et ville du même nom, au dire de Nicandre. » (Scol.) — Ville citée par Pline (IV, 43) et par Pomponius Méla (II, 2), qui rappelle la légende rapportée par Apollonios : « *Serrium, et quo canentem Orphea secuta narrantur etiam nemora. Zone.* »

V. 30. *Sont venus, s'avançant à sa suite.* — Le texte dit : *s'avancent à sa suite.* Les scolies du ms. de Paris, dans l'explication qu'elles donnent de ce vers, mettent le verbe à l'imparfait. Merkel admet le présent qu'il explique ainsi : « στιχόωσι *recte habet et significat* 'ordine stant' *Arat. 371, Nicand. Ther. 442, ut memini etiam cl. Lobeckium monere.* » Wellauer, dès 1828, rejetait à la fois l'imparfait des scol. du ms. de Paris, et l'explication du présent que Merkel devait conserver : « *Ceterum*

στιχόωσι non est, ut solet h. l. verti, stant ex ordine, *quod ne potest quidem significare, sed, ut ubique* ordine incedunt, *quod poetica licentia de stante arborum serie dixit Apollonius.* » Je crois que Wellauer a raison : ne voulant pas détruire l'image d'Apollonios, mais ne pouvant, en français, conserver toute l'audace que lui donne l'emploi du présent, j'ai dû me résigner à employer un passé dans la traduction, comme le faisaient les scolies de Paris dans l'explication de ce vers.

V. 31. *Les hauteurs du Piéros.* — « Piéria, mont de Thrace où vivait Orphée. » (Scol.) Du mont Piéros vient l'épithète bien connue des Muses, *Piérides*. D'après le Scol., Hérodore dit, comme Apollonios, que Chiron conseilla à Jason de s'adjoindre Orphée.

V. 34. *La Piérie Bistonienne.* — La Piérie, région de Macédoine qui va jusqu'au fleuve Axios (Strabon, 275, 29). Les Bistoniens étaient des Thraces qui habitaient au sud du mont Rhodope (Strabon, 281, 51); Bistonien est une épithète fréquente d'Orphée.

V. 35. *Astérion.* — Ce héros est mentionné par Valérius Flaccus[1] (I, v. 355 sqq.) :

> ... celer Asterion quem matre cadentem
> Piresius gemino lavit pater amne Cometes,
> Segnior Apidani vires ubi sentit Enipeus.

V. 36, 38. *L'Apidanos..., l'Énipeus.* — « Ce sont, tous les deux, des fleuves de Thessalie. » (Scol.) L'Apidanos, après avoir reçu l'Énipeus, se jette dans le Pénée (Strabon, 371, 5; 306, 24). Lucain (VI, v. 373) en parle dans la description de la Thessalie, à laquelle il a été fait allusion à propos de l'Anauros (cf. note au v. 9) :

> ..... it gurgite rapto
> Apidanos, nunquamque celer, nisi mixtus, Enipeus.

Cf. Ovide, *Met.*, I, v. 579 :

> ..... irrequietus Enipeus
> Apidanusque senex...

V. 37. *Peirésies.* — « Nom de ville. » (Scol.) — *Phylléios.* — « Montagne de Macédoine. » (Scol.)

V. 40. *Larissa.* — Le Scoliaste remarque que trois villes portent ce nom de Larissa, et fait observer que le poète parle ici de Larissa, ville de Thessalie, que fonda Acrisios, et qui, au dire d'Hellanicos, reçut son nom de Larissa, fille de Pélasgos. Strabon distingue, en Thessalie, Larissa Pélasgique ou Crémaste, à vingt stades du golfe Maliaque (373, 38), Larissa, voisine du Pénée (376, 30), et enfin Larissa, près du mont Ossa (378, 20). Comme le Scoliaste nomme Λάρισα Γυρτώνης celle dont Apollonios fait venir l'Eilatide Polyphémos, et que la ville de Gyrtone est voisine de l'Ossa, il est permis de supposer qu'il s'agit ici de Larissa qui est près du mont Ossa.

(1) Je cite Valérius Flaccus d'après l'édition de Thilo, Halle, 1863. — Pour Astérion et pour tous les Argonautes, voir Burmann, *Catalogus Argonautarum ex Argonauticis* (Valerii Flacci) *et aliis scriptoribus collectus*, à la fin du tome II du *Valérius Flaccus* de l'édition Lemaire.

Polyphémos. — « Apollonios dit que Polyphémos est fils d'Élatos; Socrate, au contraire, et Euphorion, disent qu'il est fils de Poseidon. » (Scol.) — On connaît la guerre des Centaures et des Lapithes (voir Decharme, *Mythol.*, p. 591 et suiv.). — Le Lapithe Élatos, père de Polyphémos, n'est pas le même que celui dont le Scoliaste parle au v. 102 : « Phérécyde, au l. IX, dit qu'Élatos, fils d'Icarios, épouse Érymédé, fille de Damasiclos; de lui naît Tainaros, de qui se nomment la ville, le golfe et le cap de Tainaron. » — Au v. 1241, le Scoliaste ajoute que Polyphémos avait pour femme Laonomé, sœur d'Héraclès et fille d'Amphitryon et d'Alcmène.

V. 45. *Phylacé.* — Il y a plusieurs villes de ce nom, par exemple, aux confins de l'Argolide et de la Laconie (Pausanias, VIII, 54); chez les Molosses, en Épire (Tite-Live, XLV, 26, etc.). Il s'agit ici de Phylacé en Phthiotide (Strabon, 371, 52), ainsi nommée par Phylacos, père d'Iphiclos, qui la fonda.

« Ni Homère, ni Hésiode, ni Phérécyde ne disent qu'Iphiclos alla avec les Argonautes. Mais Phérécyde est d'accord avec Apollonios pour dire que Jason était fils d'Alcimédé. Hérodore lui donne pour mère Polyphémé, fille d'Autolycos. [Apollodore, I, 9, 16, dit que Jason était fils d'Aison, fils de Crétheus et de Polymédé, fille d'Autolycos.] Andron, dans l'*Abrégé des généalogies communes*, dit qu'il était fils d'Aison et de Théognété, fille de Laodicos. Hésiode dit qu'Iphiclos courait sur les épis de blé [cf. Hésiode-Didot, fragment CLXII]; Démarate, qu'il courait à la surface de la mer. C'est le fils de Phylacos et de Clyméné, fille de Minyas. » (Scol.) — Burmann, dans son *Catalogue des Argonautes*, donne, sur l'origine d'Iphiclos, des indications différentes dues à d'autres auteurs, et remarque qu'il ne faut pas le confondre, comme on l'a fait souvent, avec un autre Iphiclos, fils de Thestios, Argonaute, lui aussi, qu'Apollonios mentionne au v. 201.

V. 49. *Phères.* — « Phères se nomme ainsi de Phérès, fils de Crétheus et père d'Admète; le mont Chalcodonion domine Phères. » (Scol.) — Phères est une ville de la Pélasgiotide, voisine de Pagases (Strabon, 374, 28; 432, 8). — On connaît le roi de Phères, Admète, chez qui Apollon fut esclave, et qui eut pour femme Alceste, l'héroïne de la tragédie d'Euripide. Comme Iphiclos, c'est une raison de parenté qui le poussait à venir rejoindre Jason. On a vu (note au v. 3) que Jason, fils d'Aison, est petit-fils de Crétheus; Crétheus, père de Phérès, est aussi grand-père d'Admète. Les deux héros, fils de deux frères, sont donc cousins germains du côté paternel.

V. 51. *Alopé.* — Il y a plusieurs villes de ce nom dans les Locrides. Celle-ci serait, d'après le Scoliaste, en Thessalie ou en Magnésie. Strabon (371, 33) dit qu'on se demande si Alopé ne serait pas en Locride, pays jusqu'où s'étendait le royaume d'Achille, plutôt qu'en Thessalie (cf. aussi 366, 42 et 369, 50, où il cite l'*Iliade*, II, v. 682). Mais il semble que l'Alopé, dont il est ici question, doit être une ville entre le golfe Maliaque et la montagne, en Phthiotide (Strabon, 366, 42).

V. 54. *L'Amphrysos.* — Fleuve de Thessalie (Strabon, 371, 49; 374, 10), auprès duquel Apollon, le *pastor ab Amphryso* de Virgile (*Georg.*, III, v. 2), fit paître les troupeaux d'Admète.

Aithalidès. — Le Scoliaste remarque que, malgré sa forme de patronymique, c'est un nom propre. — Apollonios met en premier dans sa liste les parents et alliés de Jason : la mère d'Aithalidès, Eupoléméia, est, en effet, la fille de Myrmidon et de Peisidicé, sœur de Crétheus (cf. Apollodore, I, 7, 3). Quant à Érytos et Échion, le Scoliaste n'en dit rien ; c'est par une double erreur que le *Dictionnaire latin* de Freund-Theil, au mot *Antianira*, dit que la mère d'Échion et d'*Eurytus* était fille de *Ménélas*; Apollonios la dit fille de Ménétos.

V. 57. *Gyrtone.* — Ville de la Pélasgiotide, près du Pénée (cf. Strabon, 377, 39, etc.). Le Scoliaste dit que, suivant certains auteurs, ce n'est pas Coronos, mais son père, Caineus, qui accompagna les Argonautes. — On sait que Caineus, fils d'Élatos, naquit fille et devint garçon, grâce à Poseidon. Ses aventures, sa lutte contre les Centaures, sa transformation en oiseau sont racontées par Ovide (*Met.*, VIII, v. 305 sqq.; XII, v. 189 sqq., v. 507 sqq.). D'après Virgile (*Aen.*, VI, v. 448), il redevint fille aux enfers.

V. 59. *Vivant encore...* — Wellauer explique bien comment Caineus descendit *vivant encore* dans la demeure des morts : « Caeneum quamquam etiamtum viventem per Centauros periisse tradunt poetae, *quo exprimitur id, quod deinde pluribus enarratur, Caeneum a Centauris non interfectum esse, sed vivum periisse.* »

V. 65. *Mopsos.* — « C'est le fils de la nymphe Chloris et d'Ampycos, fils lui-même de Titaron » (Scol.) D'où l'épithète que lui donne Lycophron, v. 881 : Τιταιρώνειος. Le surnom de *Titarésien* semble venir, non de Titaron, mais du fleuve thessalien, le Titarésos, voisin de l'Olympe et affluent du Pénée. Strabon (379, 11) remarque qu'il ne se fait pas de mélange entre l'eau limpide du Pénée et l'eau chargée du Titarésos. Cf. Lucain (VI, v. 375) :

> Solus, in alterius nomen cum venerit undae
> Defendit Titaresus aquas, lapsusque superne
> Gurgite Penei pro siccis utitur arvis.

On connaît les vers de Musset, dans la *Nuit de mai :*

> Et le front chevelu du Pélion changeant,
> Et le bleu Titarèse.....

V. 67. *Eurydamas.* — Le Scoliaste n'en dit rien; Valérius Flaccus ne le cite pas dans son catalogue. Burmann avoue qu'il n'a pas trouvé grand'chose sur son compte. Hygin (*Fabul.*, 14), qui semble, pour le reste, s'inspirer du passage d'Apollonios, le dit fils d'Iros, ce qui le ferait frère d'Eurytion dont le poète va parler. Ctiménos, qu'Apollonios donne pour père à Eurydamas, est absolument inconnu.

Le lac Xynias. — « Lac de Thessalie ; certains nomment ainsi la ville dont est voisin le lac Bobéias. Le poète a nommé ce lac Xynias, à cause de la ville qui en est voisine. Ctiméné, ville de Thessalie ; le poète appelle Dolopie la Thessalie, car les Dolopes sont un peuple de Thessalie. » (Scol.) Mais la Dolopie, voisine de l'Épire et de l'Étolie, est bien loin de la Magnésie où se trouve le lac Bobéias (aujourd'hui lac de Karla, d'après C. Müller, éditeur du Strabon-Didot). Cela n'a pas empêché Vossius

d'essayer de restituer ainsi un des vers les plus illisibles du poème LXIV de Catulle (v. 288 des anciennes éditions, 287 de l'édit. L. Müller) :

> Xyniasi et linquens Doris celebranda choreis
> Boebiados...

et le *Dictionnaire latin* de Freund et Theil de traduire le mot *Xyniades* par « nymphes du lac Bobéis, près de Xynia ». — Strabon ne parle pas de Xynia, lac ou ville, pas plus que de Ctiméné.

V. 69. *Opous.* — « Opous est une ville de la Locride fondée par Opous, fils d'Éléios. » (Scol.) C'est la métropole des Locriens Opontiens (Strabon, 357, 8).

V. 71. *Érybotès.* — « Hérodore, dans ses *Argonautiques*, l'appelle Eurybatès, et dit qu'il était fils de Téléon. Actor eut pour fils Ménoitios, père de Patrocle, et Iros, père d'Eurytion. » (Scol.) Érybotès n'est guère connu : son père Téléon n'est pas le Téléon père de Boutès (cf. le Scol. au v. 95). — Eurytion ne doit pas être confondu avec Érytos (v. 52). — Oileus, roi de Locride, eut, de sa femme Ériopis, Ajax qu'on distingue, par l'addition du nom de son père, d'Ajax, fils de Télamon (*Il.*, XIII, v. 697; XV, v. 336). Il eut, de sa concubine Rhéné, Médon (*Il.*, II, v. 727).

V. 76. — Les interprètes ne sont pas d'accord sur la manœuvre habile d'Oileus dont parle Apollonios : est-ce quand l'ennemi fuit, ou quand ses amis commencent à lâcher pied qu'Oileus attaque les ennemis par derrière ? Il semble qu'il y a peu d'habileté à attaquer par derrière un ennemi qui fuit. Il y en a bien plus à faire diversion sur les derrières d'un adversaire, au moment où il se croit vainqueur. Burmann (dans son Catalogue, au mot *Oileus*) explique à peu près comme je le fais : « *Dotes eius praecipuas fuisse dolo hostes aggredi a tergo, si inclinata esset acies, canit Apollonius; quod posset intelligi non de acie hostium, sed de sua, in qua pugnabat Oileus, quae cum fugeret, ipse, quasi in tergo manus haberet, insequentes hostes poterat impetere.* »

V. 77. *Canthos.* — « Canthos est aussi cité par Cléon. Il est le fils de Canéthos, qui a donné son nom à une montagne d'Eubée [que Strabon, 384, 9, mentionne, en effet, comme voisine de Chalcis]. Celui-ci était fils d'Abas, à cause duquel les Eubéens se nomment Abantes [origine du nom des Abantes citée par Strabon, 382, 25]. » (Scol.)

V. 82. *Il n'est pas pour les hommes...* — Ce vers obscur a été diversement interprété. Le Scoliaste dit : « Il n'y a pas de malheur si grand qu'il ne puisse arriver à l'homme. » — Shaw traduit : « *Adeo non licet hominibus se a maximo malo* (morte scilicet) *eripere.* » Beck : « *Sic a nemine longe remotum est malum, quin illud subeant.* » Lehrs : « *Nam non hominibus malum longe remotum est quin incidant.* » Wellauer explique : « *Nullum est malum hominibus adeo in longinquo situm, quin in illud incidere possint.* » Dübner n'explique rien; il se borne à constater judicieusement : « *Tale epiphonema praecipue Alexandrinorum est et Romanorum eos imitantium.* »

V. 85. *Entre son lever et son coucher.* — « Il veut dire : aussi loin du pays des Colchiens que les endroits où le soleil se couche sont loin de ceux où il se lève. Car la Libye est au couchant, et la Colchide au levant. » (Scol.)

V. 86. *Clytios et Iphitos.* — De ces deux fils d'Antiopé, l'un, Clytios, est omis dans le Catalogue de Valérius Flaccus. Ils avaient pour sœur Iolé, qu'Héraclès enleva; le Scoliaste de Sophocle (*Trachin.*, v. 355) dit qu'Héraclès furieux arracha à Iphitos son arc et le précipita du haut d'une tour. Le père de ces deux Argonautes, Eurytos, ne doit pas être confondu avec l'Argonaute Érytos, cité au v. 52. D'après une tradition, ce roi, célèbre par son adresse à l'arc, avait promis sa fille Iolé à celui qui l'emporterait sur lui dans l'art de lancer les flèches. Vaincu par Héraclès, il lui refusa la récompense promise et fut tué par lui, ainsi que ses fils. La tradition citée par Apollonios, au sujet des rapports d'Eurytos avec Apollon, se trouve déjà indiquée dans l'*Odyssée* (VIII, v. 224-228).

Oichalié. — Il s'agit de la ville d'Eubée, dit le Scoliaste. Le passage d'Apollonios montre bien qu'il est question de l'Oichalié qu'Homère (*Il.*, II, v. 730) appelait la ville d'Eurytos. Mais Strabon (376, 32) fait remarquer que cette ville d'Eurytos est placée soit en Thessalie, soit en Eubée, soit en Arcadie.

V. 93. *Sans le vouloir* (ἀφραδίῃ). — Soit par imprudence, soit par suite d'un mauvais dessein (κακοβουλίᾳ), dit le Scoliaste. Ce dernier sens, qui n'est pas donné dans les dictionnaires et qui ne semble pas venir légitimement de ἀ privatif, φράζομαι, aura été imaginé par le Scoliaste pour concilier ce que dit Apollonios avec la tradition commune, d'après laquelle Télamon et Pélée, jaloux de leur frère Phocos, qui l'emportait sur eux dans les concours gymniques, voulurent se débarrasser de lui : au milieu d'un jeu, l'un des deux complices, Télamon (suivant Apollodore, III, 12, 6), ou Pélée (suivant Diodore de Sicile, IV, 72; Pausanias, II, 29, 9; X, 30, 4), lança le disque à la tête de Phocos qui mourut sur le coup. — On trouvera pour Télamon d'autres renseignements au v. 1289. — Quant à Pélée, la légende de son mariage avec Thétis est trop connue pour qu'on y revienne ici. Il y a cependant un détail à noter : au moment où le navire Argo gagne la haute mer, Apollonios montre le Centaure qui tend le petit Achille à son père (v. 558). Or, la tradition ordinaire, celle même que suit Catulle dans l'*Épithalame*, donne le mariage de Pélée comme postérieur à l'expédition des Argonautes; Valérius Flaccus (I, v. 255) a suivi son modèle grec :

> Iamque aderat summo decurrens vertice Chiron,
> Clamantemque patri procul ostentabat Achillen.

Aiginé. — L'île d'Égine, située dans le golfe Saronique entre l'Attique et l'Argolide. Cf. Strabon, 102, 40; 372, 27.

L'île Attique. — C'est-à-dire Salamine, remarque le Scoliaste.

La Phthie. — Strabon fait observer (370, 26 sqq.) qu'Homère (*Il.*, II, v. 683; IX, v. 395 et 498) distingue Φθία et Ἑλλάς. Mais il se demande si, dans l'*Iliade*, Phthie est une ville ou un pays. Chez les poètes romains, c'est une ville, par exemple, dans Virgile (*Aen.*, I, v. 284) :

> Cum domus Assaraci Phthiam clarasque Mycenas
> Servitio premet ac victis dominabitur Argis.

Il semble qu'ici Apollonios désigne la Phthiotide, c'est-à-dire la Thessalie méridionale.

V. 95. *De Cécropie.* — De l'Attique, dit le Scoliaste, ainsi nommée du roi Cécrops. C'est aussi le nom d'une des douze villes d'Attique fondées par Cécrops et réunies ensuite par Thésée (Strabon, 341, 28). Catulle (LXIV, v. 79) en fait un synonyme d'Athènes.

« Ce Téléon, père de Boutès, est un autre que le Téléon, père d'Érybotès, dont il a été déjà parlé [v. 71]. Quant à Alcon, Proxène le dit fils d'Érechtée; il dit aussi qu'il s'enfuit d'Attique en Eubée avec sa fille Chalciopé, et que, malgré les réclamations de son père, les habitants de Chalcis ne le livrèrent pas. » (Scol.) — A propos d'Alcon, on peut relever cette conjecture, assurément inattendue, de Burmann : dans son catalogue des Argonautes, le commentateur cite le vers connu de Virgile (*Ecl.*, V, v. 11) :

Aut Alconis habes laudes, aut iurgia Codri.

Il y voit matière à supposer qu'Alcon avait accompli quelque action admirable, digne d'être mise en parallèle avec le dévouement du roi Codros. — Il y a beaucoup de Boutès dans la légende grecque, entre autres, celui dont parle Ovide (*Met.*, VII, v. 500), un Troyen et un écuyer d'Anchise cités par Virgile (*Aen.*, XI, v. 690; IX, v. 647), et surtout le fameux descendant d'Amycos (*Aen.*, V, v. 372) :

Victorem Buten immani corpore qui se
Bebrycia veniens Amyci de gente ferebat.

D'après une tradition citée par Servius (cf. le v. 915 du IVe chant des *Argonautiques*), c'est Boutès, fils de Téléon, qui eut d'Aphrodite cet Éryx dont il est question dans ce même Ve chant de l'*Énéide* (v. 24). — Phaléros aurait, d'après Pausanias (II, 1), donné son nom au port de Phalères à Athènes.

V. 101. *Mais Thésée...* — L'amitié de Thésée et de Peirithoos et leurs expéditions faites de concert sont célèbres. Il semble que Thésée n'avait pas besoin d'être retenu aux enfers pour ne pas pouvoir prendre part à l'expédition des Argonautes, qui, d'après Apollonios lui-même, est bien postérieure à ses exploits. En effet, Jason (*Argon.*, III, v. 997) racontera à Médée, comme un fait antique, les amours de Thésée avec Ariane; et, qui plus est, Jason est aimé d'Hypsipylé, fille de Thoas (*Argon.*, I, v. 609 sqq.). Or, Thoas est le fils d'Ariane et de Dionysos qui, comme on sait, succéda à Thésée dans le cœur de la fille de Minos et de Pasiphaé. — D'autre part, Apollodore (I, 9, 16) et Hygin font de Thésée un Argonaute; suivant cette tradition, Stace (*Theb.*, V, v. 431) le montre venant rejoindre les héros et fait dire à Chiron (*Achill.*, I, v. 156) qu'il l'a vu aux côtés d'Héraclès sur le navire Argo. Plutarque ne dit rien de semblable.

V. 102. *La terre Tainarienne.* — On plaçait près du cap Tainaros, en Laconie, une des portes des enfers; d'où, chez les poètes latins, la synonymie de *Taenarius* et d'*infernus* (Virg., *Georg.*, IV, v. 467; Ovide, *Met.*, X, v. 13, etc.). Claudien va jusqu'à dire *Taenarius currus* pour le char de Pluton (*Rapt. Proserp.*, I, v. 2).

V. 105. *Sipha.* — « Siphai est une ville de Béotie; et le dème Siphaen est un dème des Thespiens. » (Scol.) Thespies est une ville de Béotie, près de l'Hélicon. (Cf. Strabon, 351, 36.)

V. 108. *Il était habile...* — D'après le Scoliaste, le sens est : habile à diriger le navire, le jour, d'après le soleil; la nuit, d'après quelqu'un des astres. Shaw traduit *ex sole et stella*; Beck et Lehrs, *ex sole et sidere*. Je traduis par la *Grande-Ourse*, suivant une observation de Brunck qui se fonde sur un vers d'Aratos disant que les hommes Achéens guident la marche de leur vaisseau sur la Grande-Ourse. Ce serait là ce quelqu'un des astres dont parle le Scoliaste.

Apollonios donne à Tiphys toutes les connaissances requises d'un bon κυβερνήτης. Dans *l'Odyssée* (V, v. 271 et suiv.), Ulysse se bornait à diriger habilement son embarcation en se guidant sur l'observation des étoiles. A l'époque classique, on demandait davantage au pilote : « C'est sur les connaissances techniques de cet officier qu'insiste Aristote (*Rhét.*, II, 21), lorsqu'il fait ressortir l'anomalie qu'il y aurait à tirer au sort parmi les gens du bord celui qui doit diriger le navire, au lieu de choisir le plus capable. Platon cite quelques-unes de ces connaissances en disant : *Pour mériter réellement de commander un vaisseau, il faut savoir tenir compte de l'année, des saisons, du ciel, des astres, des vents et de tout ce qui intéresse la science du timonier.* (*Rép.*, 6, p. 488.) C'était en effet une science qui portait un nom spécial; on l'appelait ἡ κυβερνητική, et on lui attribuait une grande importance... Et Maxime de Tyr (*Dissert.*, XXXI), pour résumer les principales connaissances qu'elle renferme, nous apprend qu'elle consiste surtout à faire la route, à tenir compte de l'état du ciel et à connaître les ports. » (Cartault, *La Trière Athénienne*, p. 228, Paris, 1881.)

V. 111-114. — Je mets ces vers entre crochets comme le font Wellauer et Lehrs. Wellauer explique ainsi les doutes qu'il a, sinon sur l'authenticité de ces vers, du moins sur leur opportunité à cette place : « *Mirum in hoc et tribus qui sequuntur versibus neminem praeter Beckium offendisse,* [Beck dit : Quatuor versus videntur huc e priore editione venisse] *quum eos quam ineptissime hoc loco legi quivis intelligere facile possit. Facilius tuleris, si supra ante v. 20 legerentur, quamquam et illi loco, ut nunc legitur, parum apti forent. Vero igitur simillimum est, in priore recensione poetam de navi aedificata paulo fusius locutum esse, et ex illa enarratione hos quatuor versus superesse, qui deinde, propter pronomen αὐτή, quod ad praecedens Minervae nomen referri debet, huic loco assuti sunt. Hic vero eos abesse debere vel scholia docent quae eos ne verbo quidem tangunt. Propterea non dubitavi uncis eos includere.* » Les scolies ne passent pas absolument ces vers sous silence, puisque H. Keil donne une note, d'ailleurs additionnelle, du Scoliaste concernant le vers 112. Mais, que les vers 111-114 appartiennent à la première édition, ou qu'ils proviennent d'une interpolation, ils ne sont évidemment pas à leur place ici; ils semblent, comme Wellauer le remarque, amenés par le nom d'Athéné, cité incidemment à propos de Tiphys. D'ailleurs, s'il a déjà été dit (v. 19-20) que le navire a été construit par Argos sur les conseils d'Athéné, Argos lui-même aura plus loin (v. 226) sa place dans le Catalogue des héros.

V. 115. *Phlias.* — Ce héros n'est pas mentionné dans Apollodore; d'après Burmann, il serait le fils d'Ariane et, par suite, oncle d'Hypsipylé, fille de Thoas, lequel est, comme Phlias, fils de Dionysos et d'Ariane. « Araithyréa, ville du Péloponèse, maintenant nommée Phlious, de Phlious, fils de Dionysos et de Chthonophylé, située près des frontières de Sicyone. Dionysos s'appelle, lui aussi, Phlious, parce que le vin coule en abondance [φλεῖν, ὅ ἐστιν εὐθηνεῖν]. » (Scol.) Pausanias (II, 12) attribue la fondation de cette ville à Phlias, fils de Dionysos et d'Araithyréa. Apollonios cite, sans doute, Phlias, parce qu'il voit en lui le fondateur de Phlionte (ou Phlious). Araithyréa est citée dans le Catalogue des navires (*Il.*, II, v. 571) parmi les villes d'Agamemnon (cf. Strabon, 328, 24). — Dübner fait observer que Phlias était riche *ob vini cultum.* — L'Asopos, fleuve de Sicyonie, prend sa source au mont Carnéatès, passe devant Sicyone et se jette dans le golfe de Corinthe (Strabon, 328, 29). Il ne faut pas le confondre avec les fleuves du même nom qui coulent dans l'île de Paros (Strabon, 328, 34), et dans la Phthiotide (Strabon, 326, 7), et surtout avec l'Asopos, fleuve de Béotie, qui, personnifié, est père d'Aiginé, la mère d'Aiacos. Le Scoliaste fait cette confusion : « L'Asopos, dit-il, fleuve thébain, qui a ses sources à Araithyréa. Il fut foudroyé par Zeus, ravisseur de sa fille, qu'il poursuivait, selon ce que dit Callimaque. » (Cf. *Hymne à Délos*, v. 77.) Ibycos affirmait bien, au dire de Strabon (225, 46), que l'Asopos, qui coule à Sicyone, venait de Phrygie!

V. 118. *D'Argos.* — Il s'agit du pays et non de la ville, dit le Scoliaste. — Il semblerait que Talaos, Aréios et Léodocos ont tous trois Péro pour mère, mais que, seuls, les deux premiers sont fils de Bias. Apollodore (I, 9, 13) dit que Talaos est fils de Bias et de Péro, et énumère les enfants qu'il eut de Lysimaché, mais il ne parle pas des frères de Talaos. Ces trois héros sont d'ailleurs peu connus ; ils étaient parents assez proches de Jason : en effet, Aiolos, comme on l'a déjà dit (note au v. 3), eut pour fils Crétheus et Athamas ; Crétheus, Aison et Amythaon ; Aison, Jason ; Amythaon, Bias et Mélampous. Jason est donc cousin germain de Bias, père des héros. Properce (II, III, v. 51 ; édit. Müller II, IV, v. 7) fait allusion à l'aventure de Mélampous, racontée au long par Apollodore (I, 9, 11 sqq.).

Nélée, père de Nestor, avait pour fille Péro, que, par haine pour Iphiclos, il avait juré de ne donner qu'au héros capable de voler les bœufs de cet Iphiclos (d'après Apollodore, I, 9, 12, cet Iphiclos, qui aurait eu son étable à Phylacé, serait le même qu'Iphiclos de Phylacé, parent de Jason et Argonaute, cité par Apollonios, v. 45). Bias aimait Péro : pour être agréable à son frère, le devin Mélampous entreprit ce vol. Surpris par Iphiclos, il fut enfermé dans l'étable. Mais Iphiclos était stérile; le devin lui enseigna le moyen d'avoir des enfants; par reconnaissance, Iphiclos lui rendit la liberté et lui donna ses bœufs. Nélée accorda alors à Bias sa fille Péro (cf. *Odyssée*, XI, v. 286 sqq. ; Pausanias, IV, 36).

V. 122. — Le travail d'Héraclès, auquel Apollonios fait ici allusion, est bien connu (cf. Decharme, *Mythol.*, p. 520). Aristote (*Politique*, III, 13) dit qu'il ne voulut pas accepter Jason pour chef et qu'il se

retira de l'expédition. Apollonios suit la tradition commune. Hylas est bien connu : *Cui non dictus Hylas?* La suite du poème raconte d'ailleurs son origine et son enlèvement par les Nymphes.

V. 125. *Argos Lyrcéienne.* — Le Scoliaste, qui lit Λυγκήιον (leçon du Guelferbytanus et du Laurentianus), dit que ce nom d'Argos Lyncéienne vient de Lyncée, roi d'Argos (qu'il ne faut pas confondre avec l'Argonaute cité au v. 151, ni avec le fils d'Aigyptos que sa femme Hypermnestra, seule des Danaïdes, sauva de la mort; cf. Apollodore, II, 1, 5). Si on lit Λυρκήιον, il admet que l'origine de cette épithète est une montagne argienne où l'Inachos a sa source. L'Inachos, qui passe à Argos, sort en effet du Lyrcios, montagne qui sert de frontière entre l'Argolide et l'Arcadie (cf. Strabon, 318, 25; 323, 41).

Brunck soutient la leçon des mss. avec plus de vivacité que de bonnes raisons : « *Sic codices omnes, bene. Argos Lynceium dicitur a Lynceo Danaï genero, qui post socerum ibi regnavit. Notus quidem ille satis et abunde... Ridiculum esset celebrem urbem, regionis caput ab ignobili oppidulo cognominari. Si quis vero Lyncei filius fuit Lyrcius, cujus rei fides penes Hesychium esto, quem vide in* Λυρκίου δῆμον, *ab eo Argi denominari non potuerunt, quum ibi ille nunquam regnaverit. Successores habuit Lynceus nepotes ex Abante filio Acrisium et Proetum.* » L'*ignobile oppidulum*, auquel Brunck fait allusion, est, sans doute, le bourg de Lyrceion en Argolide (Strabon, 364, 21); mais ce n'est pas de cette ville, c'est, on l'a déjà vu, du mont Lyrcios que vient le surnom d'Argos. Dübner l'affirme et le prouve à l'aide d'une citation de Valérius Flaccus : « *Omnino legendum* Λυρκήιον *ob montem ibi situm; sic apud Valerium Flaccum*, IV, v. 355, Lyrceia tellus. »

V. 127. *Lampéia... Érymanthos.* — Le Lampéia est un mont d'Arcadie (Strabon, 293, 37), où prend sa source l'Érymanthos qui se jette dans l'Alphée (Strabon, 295, 12; 306, 50). L'Érymanthos est aussi le nom d'un massif montagneux d'Arcadie dont le Lampéia ne serait qu'une partie, et où Héraclès tua le sanglier (Apollodore, II, 5, 4).

V. 130. *Sans l'ordre.* — Je traduis suivant l'interprétation de Dübner, *injussu*.

V. 134. — « Nauplios, fils de Poseidon et d'Amymoné, fille de Danaos. Celui-ci descend de l'ancien Nauplios. Le poète parle du Proitos, ennemi de Bellérophon, et mari d'Antéia [plus connue sous le nom de Sthénébée]. » (Scol.) Le texte d'Apollonios ne permet pas de douter qu'il ne s'agisse ici du *jeune* Nauplios, fils de Clytonéos, comme dit le poète en termes précis. Burmann, qui consacre à Nauplios une longue notice, veut que l'Argonaute soit le Nauplios, fils de Poseidon et d'Amymoné. Properce parle en deux endroits (IV, 1, v. 115, édit. Müller V, 1, v. 115; III, VII, v. 39, édit. Müller, IV, VI, v. 39) d'un Nauplios, fils de Poseidon, roi d'Eubée et père du fameux Palamède (Apollodore, II, 1, 5, 13; III, 2, 2), que les manœuvres déloyales d'Ulysse firent tuer devant Troie. Pour se venger de cette trahison, Nauplios attira par de faux signaux, sur le roc de Capharéa, les Achéens qui retournaient dans leur patrie, et causa ainsi leur naufrage. Le père de Palamède ne semble pas être le même que le père de Proitos, mais un homonyme. Apollonios ne fait aucune allusion à Palamède : Nauplios né de Poseidon

et d'Amymoné a pour fils Proitos; Proitos a pour fils Lernos; Lernos, Naubolos; Naubolos, Clytonéos; et Clytonéos est le père de Nauplios l'Argonaute. Le Nauplios, père de Palamède, était roi d'Eubée; le Nauplios, père de Proitos, passe pour le fondateur de Nauplia, port de l'Argolide (Strabon, 315, 46; 316, 48): il devait donc régner en Argolide et non en Eubée. C'est d'Argos, en effet, que vient le jeune Nauplios.

V. 139. — « Chamailéon dit que les anciens donnaient à Thestor le nom d'Idmon à cause de sa science [ἴδμων de οἶδα]. D'autres disent aussi que Thestor navigua avec les Argonautes; Déilochos dit qu'Amphiaraos les suivit. Mais Idmon, à ce que raconte Phérécyde, était fils d'Astéria, fille de Coronos, et d'Apollon; et Thestor, d'Idmon et de Laothoé; et Calchas, de Thestor. Idmon fut tué chez les Mariandyniens par un sanglier. Hérodore le dit fils d'Abas. » (Scol.) Si Idmon était fils d'Abas, il était parent de Jason, puisque Abas était fils de Mélampous dont il a déjà été parlé. Apollonios (II, v. 815-850) raconte cette mort d'Idmon chez les Mariandyniens, peuple de Bithynie.

V. 141. *Craignant que le peuple ne traitât avec mépris sa bonne renommée.* — Wellauer explique: « *Ne populus ipsi propter gloriam* deficientem *indignaretur.* »

V. 146. *L'Étolienne Léda.* — « Il l'appelle naturellement Étolienne, puisque Thestios était Étolien. [On sait que Léda avait pour père Thestios, fils d'Arès, cf. Apollodore, III, 10, 5.] Il la désigne par le nom de son pays, comme on désignerait un Syracusain par le nom de Sicilien, ou un Romain par le nom d'Italien. Ibycos la nomme Pleuronia [petite-fille de Pleuron qui donna son nom à une ville d'Étolie, voisine de Calydon, cf. Strabon, 395, 4]; Hellanicos la nomme Calydonia [descendante de Calydon, roi d'Étolie, ou née à Calydon, ville fondée par ce roi?]. Elle était fille de Thestios, roi d'Étolie, fils d'Arès et de Démodicé. On dit que sa mère était Déidaméia. » (Scol.) Le Scoliaste rapporte aussi d'autres traditions sur l'origine de Léda: mais celle-là est la plus communément admise. Castor et Pollux sont trop connus pour qu'il faille ici en parler davantage. Apollonios donne à entendre qu'ils sont fils de Zeus. Dans l'*Odyssée* (XI, v. 298-305), ils sont fils de Tyndare. Dans Pindare, Léda, unie la même nuit à Zeus et à Tyndare, a Pollux du dieu et, de son mari, Castor (*Néméennes*, X, v. 80). Plus tard les deux frères, surnommés les Dioscures, sont regardés tous deux comme fils de Zeus (Théocrite, XXII, v. 1), comme ils l'étaient déjà, d'ailleurs, dans l'Hymne homérique qui leur est consacré.

V. 152. *Aréné.* — « Ville du Péloponèse près de Pylos. » (Scol.) Le Catalogue des vaisseaux la cite en même temps que Pylos (*Il.*, II, v. 591). Strabon (297, 53) hésite sur sa position. — *Pylos* est la patrie de Nestor, bien connue, grâce à Homère. — *Aphareus* (le *Dictionnaire latin* de Freund et Theil parle de ses filles *Lynée* et *Idas*?), fils de Périérès, était frère de Leucippos et, suivant certaines traditions, de Tyndare, d'Icarios, d'Hippocoon, tous héros de Messénie et de Laconie. Hippocoon fut tué par Héraclès; Icarios eut pour fille Pénélope; Tyndare fut l'époux de Léda; Leucippos eut deux filles qui furent enlevées

par Castor et Pollux, et Aphareus eut ces deux fils, Idas et Lyncée, qui « composent une paire fraternelle qui a peut-être la même origine que celle de Castor et Pollux » (Decharme, *Mythol.*, p. 653). Mais une longue inimitié devait régner entre ces deux couples de héros et avoir un dénouement fatal pour les deux fils d'Aphareus. Lyncée fut tué par Pollux, et Idas, consumé par la foudre de Zeus, pour avoir tué Castor (Apollodore, III, 11, 1). Le rôle de Lyncée est assez effacé dans les *Argonautiques ;* quant au « violent Idas », son caractère tranche sur la politesse commune des autres héros. Apollonios le montre toujours colère et insolent. — « La mère de ces deux héros, dit le Scoliaste, est, d'après Phérécyde, Aréné, qui donna son nom à la ville ; d'après Pisandre, Polydora ; d'après Théocrite, Laocoosa. Les deux frères furent rivaux des Dioscures. » Apollodore (III, 10, 3) leur donne, comme Phérécyde, pour mère Aréné, fille d'Oibalos. — Wellauer insiste sur le commencement du v. 151 : Οἵ τ' Ἀφαρητιάδαι. « Οἱ δ' *ex conjectura dedit Beck., quia in hac heroum enumeratione semper* δὲ *transitui inservit, nunquam* τε. *Sed in omnium librorum consensu nihil hic mutandum est, quum poeta hos Apharetiadas arctius cum praecedentibus Dioscuris jungere voluisse videatur, par fratrum cum pari. Simile quid innuere videtur Schol., cujus haec sunt verba :* οὗτοι δὲ συνήκμασαν τοῖς Τυνδαρίδαις. »

V. 156. — Poseidon, père de Nélée, suivant le Scoliaste, était par suite le grand-père de Périclyménos. D'après la IVe Pythique de Pindare, M. Decharme voit dans Périclyménos un fils de Poseidon (*Mythol.*, p. 609). Apollodore (I, 9, 9) cite, entre autres fils de Nélée et de Chloris, Nestor et Périclyménos : celui-ci avait, dit-il, reçu de Poseidon le pouvoir de se transformer. Il cite, il est vrai, un autre Périclyménos, fils de Poseidon (III, 6, 8). Un fragment d'Hésiode (édit. Didot, no XXX), cité par le Scoliaste, dit que, grâce à Poseidon, Périclyménos pouvait se changer en aigle, en fourmi, en abeille, en serpent, mais que la volonté d'Athéné le fit s'abuser sur le pouvoir de ces transformations. Il fut en effet vaincu par Héraclès, quoiqu'il eût pris dans la lutte la forme d'un lion, puis celles d'un serpent et d'une abeille (Apollodore, I, 9, 9, et II, 7, 3). Cette lutte est racontée par Ovide (*Met.*, XII, v. 556, sqq.).

V. 158. *Du divin Nélée.* — *Quia filius est Neptuni,* dit Dübner.

V. 162. *L'héritage.* — « L'héritage veut dire le royaume d'Aphéidas. Car on dit qu'Aléos est le fils d'Aphéidas, fils lui-même d'Arcas... Il y a deux Céphеus, l'un fils d'Aléos, dont parle Apollonios, l'autre dont Hellanicos fait mention dans son livre sur l'Arcadie. Ancaios et Epochos étaient fils d'Antinoé et de Lycourgos, héros honoré chez les Arcadiens, au dire d'Aristoménès ». (Scol.) Apollodore, qui ne nomme pas Amphidamas, dans son Catalogue des Argonautes, énumère toute la postérité d'Arcas, le héros de l'Arcadie. Arcas eut pour fils Élatos et Aphéidas ; Aphéidas, Aléos et Sthénobéia, ou Sthénébée, nommée aussi Antéia (voir la note au v. 134). Aléos eut pour fils Céphеus et Lycourgos, et pour fille Augé, qui fut violée par Héraclès et enfanta Téléphos (III, 9, 1). On voit qu'Apollodore ne cite pas Amphidamas parmi les fils d'Aléos. C'est parmi les fils de Lycourgos qu'il le place ; il donne, en effet, pour fils à Lycourgos Ancaios, qui, après l'expédition

des Argonautes, devait être tué par le sanglier de Calydon, Épochos, Amphidamas et Iasos, père de la fameuse Atalante (III, 9, 2). Ce Lycourgos n'a aucun rapport avec le roi des Édoniens, ennemi et victime de Dionysos. — *Tégée*, ville d'Arcadie (Strabon, 320, 45). — *Du Ménale*. « Mainalos, montagne et ville d'Arcadie, dont le nom vient de Mainalos, Arcadien, fils de Lycaon. » (Scol.) Le massif montagneux du Ménale va de Mégalopolis à Tégée; il est souvent célébré par les poètes latins, en particulier comme berceau de la poésie pastorale en Arcadie (cf. Virgile, *Ecl.* VIII, v. 21, etc.). Strabon (333, 40) mentionne aussi en Arcadie la ville homonyme.

V. 170. ***Au fond du grenier.*** — « καλιῇ, *horreum ligneum, a quo calones* » (Dübner). Le Scoliaste indique qu'il s'agit d'une construction en bois.

V. 172. ***Augéiès.*** — « Il était réellement fils d'Hélios et soi-disant de Phorbas. » (Scol.) C'est l'Augias des Latins, bien connu par ses étables et ses démêlés avec Héraclès.

V. 176. ***Astérios.*** — Cet Argonaute se distingue d'Astérion dont il a déjà été parlé. Hygin et d'autres auteurs confondent les deux héros. Apollodore, qui n'en dit rien, donne le nom d'Astérios (I, 9, 16) au fils de Cométès, Astérion, cité au vers 35. Il cite sous le nom d'Astérion le roi de Crète qui épousa Europé (III, 1, 2). Amphion, fils d'Hypérasios, se distingue du fameux Amphion, fils de Zeus et d'Antiopé, évidemment plus ancien, puisque Amphion et Zéthos sont représentés sur le manteau de Jason (*Argon.*, I, v. 736). Quant à Hypérasios, le Scoliaste se borne à dire que c'était un roi d'Achaïe, fondateur de la ville d'Hypérasia, mentionnée par Homère (*Il.*, II, v. 573). — *Pellès* semble inconnu : quant à la ville fondée par lui, voici ce qu'en dit le Scoliaste : « *Pellène*, ville d'Achaïe, s'écrit avec un *e*; *Pallène*, ville d'Arcadie, avec un *a*; l'Achaïe est une partie de la Thessalie où se trouvait *Pellène*. » Pellène est une ville d'Achaïe, capitale du plus oriental des douze petits États d'Achaïe, aux environs de Sicyone, distante de la mer de 60 stades, dans une position forte (Strabon, 324, 14; 331, 17). Quant à l'Achaïe, on sait que c'est une région du Péloponèse. Le Scoliaste fait une confusion avec l'Achaïe Phthiotide, petite contrée de la Thessalie, sur le golfe Maliaque, d'où étaient d'ailleurs originaires les Achaïens du Péloponèse (Strabon, 329, 34). C'est d'après O. Schneider que Merkel écrit, dans son édit. maior, Αἰγιαλοῖο, avec une majuscule : ce qui signifie non plus *du rivage*, mais de l'*Aigialos*, ancien nom de l'Achaïe (Strabon, 331, 39; 329, 3; cf. *Iliad.*, II, v. 576).

V. 179. ***Tainaros.*** — « Cap de Laconie dont le nom vient de Tainaros, fils de Poseidon. » (Scol.) Cf. la note du vers 102. — Pour Euphémos, voir la IV[e] *Pythique* de Pindare. Sa mère Europé, qu'il ne faut pas confondre avec la Phénicienne, sœur de Cadmos, qui fut enlevée par Zeus, changé en taureau, est la fille du géant Tityos, bien connu pour sa tentative sur Létô, et sa punition aux enfers où deux vautours lui rongent le foie. Voir, pour Tityos, la note au v. 761.

V. 186. ***La ville de l'illustre Milétos.*** — « Cette ville s'appelait autrefois Pityussa; son nom lui vient de Milétos, fils d'Euxantios, fils

de Minos [et de Dexithéa, Apollodore, III, 1, 2]. On dit aussi que Milétos était fils d'Apollon et d'Aréia, fille de Cléochos. [C'est la tradition adoptée par Apollodore, III, 1, 2.] On dit que la ville s'appela d'abord Pityussa ou Astéria, ensuite Anactorion et enfin Milétos. » (Scol.) C'est la ville bien connue de Milet, en Carie. — ***Parthénia, demeure d'Héra Imbrasienne***. Le Scoliaste voit dans ces mots une désignation de Samos, l'Imbrasos étant un fleuve de Samos nommé Parthénien, parce qu'Héra, vierge encore (παρθένον οὖσαν), fut nourrie sur ses bords (voir Strabon, 393, 3; 544, 17). D'après Lucillus de Tarra, cité par le Scoliaste, Samos aurait été nommée Parthénia, à cause de Parthénia, femme du roi Samos. — Il s'agit évidemment ici de l'île de Samos pour laquelle on connaît l'amour d'Héra. Artémis partageait avec elle la désignation d'Imbrasienne (Callimaque, *Hymne à Artémis*, v. 228). — ***Erginos***, dit le Scoliaste, n'est que le descendant, mais Ancaios le fils de Poseidon. Ancaios (qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme déjà cité, v. 161-171) est le fils de Poseidon et d'Astypalaia, fille de Phoinix; et Erginos, le fils de Clyménos, fils de Presbon, et de Bouzygé, fille de Lycos. — Apollodore ne cite pas cet Ancaios et fait d'Erginos un fils de Poseidon (I, 9, 16). Pour Apollodore, Erginos, fils de Clyménos, roi des Minyens, est un autre héros qui fut tué par Héraclès (II, 4, 11).

V. 190. *Calydon*. — C'est une ancienne ville d'Étolie, bien connue par le sanglier qu'Artémis suscita dans la forêt voisine et qui fut tué par Méléagros. — ***Méléagros***, fils d'Oineus, est aussi très connu (Decharme, *Mythol.*, pp. 586-589). Apollonios en fait un tout jeune homme au moment de l'expédition (cf. aussi *Argonautiques*, ch. III, v. 518). — ***Laocoon***, cité aussi par Hygin, n'est pas autrement connu : Apollodore et Valérius Flaccus ne parlent pas de lui. — ***Iphiclos***, fils de Thestios et frère d'Althaia, mère de Méléagros (qu'il ne faut pas confondre avec Iphiclos, frère d'Alcimédé, mère de Jason, cf. v. 45), est cité par Valérius Flaccus (I, v. 370) et par Apollodore (I, 9, 16).

V. 202. ***Palaimonios***. — Ce héros est un des plus inconnus parmi les Argonautes; il ne fait que figurer dans le catalogue d'Apollonios et ne joue aucun rôle dans le poème. Valérius Flaccus ne le cite pas. Apollodore, qui le mentionne dans son catalogue (I, 9, 16), dit qu'il était fils d'Héphaistos ou d'Aitolos, et le nomme Palaimon. Son père putatif, Lernos d'Olénos, est inconnu; ce n'est pas le même que le père de Naubolos (cf. v. 135). — Il y a deux villes du nom d'Olénos : l'une en Achaïe (Strabon, 331, 24), l'autre en Étolie, citée dans le Catalogue des navires (*Il.*, II, v. 639). C'est sans doute de celle-là que venait Palaimonios, puisqu'il est cité immédiatement après d'autres héros, venant aussi d'Étolie.

V. 207. — « Les Phocéens [Phocidiens, suivant la dénomination moderne] s'appelaient ainsi de Phocos, fils d'Aiacos. » (Scol.) C'est ce Phocos qui fut tué par ses frères Télamon et Pélée (cf. v. 90-94). — ***Pytho*** est l'ancien nom de Delphes; nom qui vient soit du serpent Python, soit de ce que l'on y apprenait les oracles (πυνθάνεσθαι). Iphitos, mentionné par tous les catalogues d'Argonautes et qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme (v. 86), est le fils de Naubolos, inconnu

qu'Apollonios a soin, par l'adjonction du nom de son père Ornytos, de distinguer de l'autre Naubolos qui avait pour père Lernos (v. 135).

V. 211. — Pour le mythe de Zétès et Calaïs, voir Decharme, *Mythol.* p. 563 sqq. Les fils de Borée jouent un rôle important dans le poème d'Apollonios. — *Cécropie.* Voir la note au vers 95. — L'*Ilissos,* cours d'eau de l'Attique bien connu. — *Le rocher de Sarpédon,* cap de Thrace (Strabon, 283, 16), entre le golfe Mélas et le fleuve Erginos (qui n'a aucun rapport avec l'Argonaute cité au vers 187), fleuve qui coule à l'ouest de Byzance et se jette dans la Propontide (Strabon, 282, 52). Le Scoliaste dit que le cap Sarpédon a pris son nom d'un roi de Thrace, frère de Poltys, et il fait remarquer qu'il y a sur la côte de Cilicie un autre cap Sarpédon (cf. Strabon, 572, 5).

V. 219. *Des ailes noires* (ἐρεμνάς). — D'après le Guelf. et le Laur[1], Merkel admettait dans son edit. minor ἐρυμνάς *(fortes),* mot qui n'a pas ici un sens satisfaisant; ἐρεμνάς fait image; c'est d'ailleurs la leçon que le Scoliaste explique.

V. 224. *Acastos.* — Cet Argonaute qui est cité par Apollodore (I, 9, 16), quoi qu'en dise Burmann, fut le héros d'une légende curieuse mentionnée par le Scoliaste et exposée dans la *Mythol.* de Decharme (pp. 599-600). Pour ce qui est de son role dans les *Argonautiques,* Apollonios se borne à dire qu'il désirait ardemment faire partie de l'expédition. Démagétos, cité par le Scoliaste, rapporte qu'Acastos ne partit qu'après avoir pris ses précautions : Pélias avait, en effet, ordonné de n'employer à la construction du navire que des chevilles peu solides, afin que le vaisseau se perdît bien vite; Argos fit tout le contraire et Acastos ne s'embarqua que sûr de la solidité d'Argo.

V. 226. *Argos.* — Il ne faut pas confondre avec Argos constructeur du navire, ses homonymes, le gardien d'Io, et le fils de Phrixos et de Chalciopé, que les Argonautes recueillirent en route ainsi que ses frères, et qui leur rendirent en Colchide des services importants. D'après Apollodore (I, 9, 16), suivi par Decharme (*Mythol.*, p. 610), c'est le fils de Phrixos, Argos, qui construit le navire. Telle n'est pas la tradition d'Apollonios qui, à plusieurs reprises (*Argon.*, I, v. 112, v. 325, etc.), répète que le constructeur du navire est fils d'Arestor. C'est par suite d'une confusion qu'Ovide appelle le gardien d'Io : « *Arestoridae..... Argo* » (*Met.*, I, v. 624). Cet Argos, *qui voyait tout,* était fils d'Agénor (Apollod., II, 1, 2).

V. 230. *Les filles de Minyas.* — « Minyas avait beaucoup de filles. Jason est fils d'Alcimédé, fille de Clyméné, fille de Minyas. Stésichore le dit fils d'Étéoclyméné, et Phérécyde, d'Alcimédé, fille de Phylacos. De Zeus et d'Isinoé, fille de Danaos, naît Orchomène qui donne son nom à la ville d'Orchomène. D'Orchomène soi-disant, de Poseidon en réalité, et d'Hermippé, fille de Boiotos, naît Minyas qui habita à Orchomène et donna son nom au peuple des Minyens. De Minyas et de Clytodora naissent Presbon, Périclyméné et Étéoclyméné; de Phanosyra, fille de Paion et de Minyas, naissent Orchomène, Diochtondès et Athamas. Démétrios de Scepsis dit que les habitants d'Iolcos se nommaient Minyens. » (Scol.) Strabon (356, 4) rapporte une tradition d'après laquelle ce nom de Minyens donné aux Argonautes viendrait de ce

que les Minyens auraient conduit une colonie à Iolcos. (Voir Decharme, *Mythol.*, p. 324.)

V. 235. *Tout ce dont il faut munir l'intérieur d'un navire.* — Lehrs traduit ἐντύνονται par *armantur*. L'*armement* proprement dit du navire ne regardait pas les esclaves dont l'office doit se borner à munir l'embarcation des provisions et autres objets nécessaires à la traversée. Homère énumère les outres de vin et d'eau et les vivres dont Calypso garnit le bateau qu'Ulysse s'est construit (*Odyss.*, V, v. 265-267). Scheffer (*De Militia navali veterum*, Ubsaliae, 1654, pp. 254-255) indique de quelles provisions on munissait, à l'époque classique, les navires en partance.

V. 238. *Pagases Magnésiennes.* — C'est une ville de la Thessalie, en Magnésie, sur le golfe Pélasgique ou Pagaséen. Le Scoliaste parle d'un cap du même nom sur la côte de Magnésie, et d'un temple d'Apollon Pagaséen. Strabon (374, 35) cite les deux étymologies de ce nom : soit parce que le navire *Argo* y fut construit (ἀπὸ τῆς ναυπηγίας τῆς Ἀργοῦς), soit à cause des sources qui y abondent (ἀπὸ τῶν πηγῶν). Strabon admet plutôt la seconde étymologie ; le Scoliaste les mentionne toutes deux, la seconde d'après Démétrios de Scepsis. — Cf. Properce (I, xx, v. 17) :

> Namque ferunt olim Pagasae navalibus Argon
> Egressam...

V. 243. *La terre Panachéenne.* — Cette expression semble signifier la Grèce tout entière. Le Scoliaste, au contraire, prétend qu'il s'agit de la Thessalie, parce que cette contrée, la première, reçut d'Achaios, fils de Xouthos, le nom d'Achaïe. Achaios, cité par Apollodore (I, 7, 3), dut, à la suite d'un homicide commis par imprudence, se réfugier dans une contrée du Péloponèse à laquelle il donna son nom (Strabon, 329, 14). Le sens général montre qu'il s'agit ici de toute l'Hellade, puisque de toutes ses parties il est venu des compagnons à Jason.

V. 246. *Mais un long voyage est inévitable : rude est la peine pour ceux qui partent.* — Les explications du Scoliaste sont fort embrouillées ; si on fait retomber la négation οὐ sur ἄπρηκτος aussi bien que sur φυκτά, il faut détourner la signification d'ἄπρηκτος pour avoir un sens acceptable. Brunck remarque avec raison qu'il n'y a de justes parmi les explications du Scoliaste que celles-ci : « ἄπρηκτος, δύσπρακτος, δυσεργής, δυσκατόρθωτος. » *Ceteræ Scholiastarum expositiones nauci non sunt ; latina interpretatio, ineptissima :* Brunck fait sans doute allusion à la traduction de Shaw, le *magister oxoniensis*, comme il l'appelle, qu'il malmène volontiers. Cette traduction latine est, en effet, peu intelligible : « *Sed inevitabile est iter, laborque inefficax abeuntibus.* » Brunck donne de tout le passage une paraphrase très claire que Wellauer approuve et reproduit : « *Mens loquentium haec est :* Aeetem vi cogent, ut sibi vellus tradat, si ad eum pervenerint. Sed illuc perveniendum est. Quantumlibet animi et corporis robore praestent, non effugient quin longissimum iter conficiendum sit, et iter facientibus (ἰοῦσιν) difficillimi perferendi sint labores. »

V. 258. *Les accents d'une voix humaine.* — On a déjà vu (note au vers 3) que le bélier était doué de la parole. Voici, d'après le Scoliaste, à quelle occasion le bélier fit entendre ces accents qui devaient être si funestes



a Alcimédé : « On dit qu'au moment où Hellé était tombée à la mer, alors que Phrixos était indécis de ce qu'il ferait, le bélier, obéissant à la volonté de Zeus, prit la parole pour l'encourager à se réfugier en Scythie [c'est-à-dire en Colchide]. C'est ce qui devait être dans la suite un malheur pour Alcimédé elle-même, puisque son fils y serait envoyé en expédition. C'est dans Hécatée qu'on trouve cette tradition que le bélier prit la parole. Quelques auteurs disent que Phrixos naviguait sur un navire dont la proue portait la représentation d'un bélier. Denys [de Mitylène] dit que Crios, pédagogue de Phrixos, navigua avec lui en Colchide : d'où la fable du bélier sacrifié dans ce pays. » — Voir la note au v. 1144 du Ch. II.

V. 260. *Alors qu'ils s'éloignaient* (ἐπὶ προμολῇσι). — « Au départ des héros : du verbe s'en aller en avant (μολεῖν); de là vient qu'on appelle προμολαί les premiers avancements (le pied) d'une montagne. » (Scol.) — Voir la note au v. 320.

V. 264. *Que la forme de son corps.* — J'ai dû paraphraser le mot ἐντυπάς que les interprétations latines ne rendent pas. Ce mot, dans l'*Iliade* (XXIV, v. 163), désigne la manière dont Priam s'enveloppe dans son manteau. Eustathe l'explique ainsi : « Être moulé dans son manteau, de façon que la forme du corps paraisse seule, et qu'à travers ce qui enveloppe on voie seulement la forme, le moule de celui qui est enveloppé. »

V. 269. *Telle une jeune fille...* — Le Scoliaste trouve la comparaison incohérente, car, dit-il, le poète suppose que c'est Jason qui représente la vieille, et sa mère, la jeune fille. Une autre scolie contredit cette dernière : « On prétend que, dans cette comparaison, il aurait fallu le contraire de ce qu'il y a. Mais nous disons que le rôle de Jason est convenable, sinon à son âge, du moins aux soins dont il entoure sa mère. » — Le poète rend plus touchante la situation de cette mère, aussi abandonnée que la jeune fille, victime d'une marâtre, et qui ne peut même plus compter sur sa nourrice. Jason est tout pour Alcimédé, exposée, ainsi que son mari, à la haine de Pélias contre laquelle Aison infirme est impuissant. Dübner remarque l'art de cette comparaison : « *Alexandrini imagines optime exornare solent.* »

V. 275. *Elle ne peut exhaler autant de sanglots qu'elle le voudrait.* — C'est aussi la situation de l'Électre de Sophocle (*Électre*, v. 285) : « *Il ne m'est pas permis de pleurer autant que mon cœur y trouverait plaisir.* »

V. 281. *C'est toi qui m'aurais ensevelie.* — Cette phrase est la reproduction presque textuelle des paroles de la Médée d'Euripide (v. 1031 sqq.) à ses enfants.

V. 287. *Toi seul à cause de qui j'ai délié ma ceinture.* — Le Scoliaste dit que, d'après Ibycos, elle aurait eu une fille, Hippolyté. Il ajoute : « Celles qui accouchent pour la première fois délient leur ceinture et la consacrent à Artémis : d'où, à Athènes, le temple d'Artémis qui délie les ceintures (Λυσιζώνη). »

V. 289. *Eileithyia.* — C'est la déesse de la maternité, fille de Zeus et d'Héra (cf. Decharme, *Mythol.*, p. 290).

V. 292. *Elle se lamentait.* — Le Scoliaste cite de ce mot (κινύρετο)

une étymologie au moins bizarre, due, paraît-il, à Apollodore : τὸ κινεῖν τὴν οὐρὰν ἐν τῷ μυκᾶσθαι, parce que les bœufs remuent la queue en mugissant. Cf. Apollodore, *fragm.* 217 (*Fragment. Histor. graec.*, Didot, vol. I, p. 465).

V. 293. *Qui se tenaient auprès d'elle.* — Je traduis ainsi, d'après l'explication du Scoliaste (ἐφεστηκυῖαι), l'adverbe ἐπισταδόν, que Hoelzlin et Shaw traduisent par *sine intermissu* et Beck et Lehrs par *assidue*. Il semble que si les servantes avaient crié *sans cesse*, cela aurait singulièrement gêné l'entretien de Jason et de sa mère.

V. 295. — Est-il besoin de remarquer combien ces paroles de Jason à sa mère font penser à celles d'Hector à Andromaque (*Il.*, VI, v. 486), et à celles de Priam à Hécube (*Il.*, XXIV, v. 218)?

V. 305. *Je vais m'y rendre.* — C'est-à-dire évidemment : aller au navire. Le Scoliaste veut que ce soit jusqu'en Scythie (c'est-à-dire en Colchide) qu'on accompagne Jason ; ce qui, dans aucun cas, ne pourrait s'admettre des esclaves, qui ne doivent pas monter dans le navire. Ces esclaves (δμῶες) sont évidemment les serviteurs mâles de Jason ; je ne sais pourquoi Shaw, Beck et Lehrs, dont le texte porte aussi δμῶες, traduisent ce mot par *ancillae*.

V. 308. *Délos.* — Délos est bien connue par la naissance d'Apollon. — *Claros*, petite ville d'Ionie, près de Colophon, célèbre par le temple et l'oracle d'Apollon. — *Delphes Pythienne.* Cf. note au vers 207. — *La Lycie*, dans l'Asie-Mineure, entre la Carie et la Pamphylie ; à Patara, sur la côte de Lycie, était un oracle d'Apollon. — *Le Xanthos*, nom de plusieurs fleuves en Épire, en Troade, en Lycie ; il s'agit ici de ce dernier (cf. Horace, *Od.*, IV, VI, v. 26 ; Virgile, *Aen.*, IV, v. 143, qui imite cette comparaison).

V. 312. *Iphias.* — Il n'est pas question de cette prêtresse dans Valérius Flaccus, dans le Scoliaste, ni dans Apollodore. Son nom est un nom patronymique dont Ovide a usé (*Trist.*, V, XIV, v. 38) pour désigner Évadné, la femme de Capaneus, qui était fille d'Iphis (Apollod., III, 7, 1).

V. 320. *Aux abords du navire.* — Je traduis ainsi l'expression peu claire ἐπὶ προμολῆς, que les traducteurs latins rendent par *in aditu*, Dübner, par le mot allemand *zugang (accès, abord, avenue, approche)*, et que le Scoliaste expliquait par ταῖς προόδοις (action de s'avancer, de paraître en public). Flangini, auteur d'une édition d'Apollonios avec traduction en vers italiens et commentaire (Rome, 2 vol., 1791 et 1794), se fondant sur un passage du Scoliaste (note au vers 260) où il est dit que ce mot προμολή signifie soit l'*action de sortir*, soit *les premières hauteurs qui précèdent les montagnes* (τὰς πρώτας προβάσεις τῶν ὀρῶν), croit devoir adopter ici ce dernier sens du mot et traduit : « *Ei sù un' altura Stea di quel sito.* » Cette interprétation me semble inadmissible : Jason arrive, et comme il est le chef de l'expédition, il s'arrête aux abords du navire, attendant que ses compagnons viennent à sa rencontre, ce qu'ils ne manquent pas de faire.

V. 326. *Un double manteau magnifique.* — Dübner : « *Virg.*, duplex amictus ; *sive de duplici subtemine, sive de magnitudine.* » On donne en effet ces deux sens du mot δίπλαξ (*double*, sous-entendu *manteau*) : soit, ce qui semble le plus vraisemblable, un manteau assez ample pour se

doubler et envelopper deux fois celui qui en est recouvert; soit un vêtement fait d'une étoffe à double tissu, c'est-à-dire brochée, avec des dessins formant une seconde trame sur celle du fond. — *Pélopéia*. Le Scoliaste n'en dit rien. Apollodore (I, 9, 10) se borne à la citer parmi les filles de Pélias : « Peisidicé, Pélopéia, Hippothoé, Alcestis » (l'Alceste d'Euripide). Une autre *Pélopéia* ou *Pelopéa*, plus connue, est la fille de Thyeste, fils de Pélops, qui fut la mère d'Égisthe.

V. 358. *Tirez au sort les rames* (ἐρετμά), *suivant chaque banc* (κατὰ κληῖδας). — « La κληΐς est une barre, une traverse, et les bancs de rameurs sont proprement des planches transversales *(transtra)* du navire. Dans Apollonius de Rhodes, les κληῖδες sont les bancs de rameurs et non les *tolets* [les *tolets* sont des chevilles placées sur le plat-bord des deux côtés de l'aviron, pour lui donner un point d'appui].... Les tolets se nomment dans Apollonius οἱ σκαλμοί. » (Vars, *L'art nautique dans l'antiquité*, Paris, 1887, p. 119.) — « Si nous examinons le navire grec primitif, nous voyons que chaque rameur est assis le long du bord sur un banc qui traverse le bâtiment dans toute sa largeur et fait l'office de *bau* [les *baux* sont les poutres principales placées en travers des bâtiments pour en lier les deux murailles, pour les maintenir dans l'écartement voulu et pour supporter les bordages des ponts ainsi que leur charge]. Chaque banc porte donc deux rameurs, l'un à tribord, l'autre à bâbord, et ces rameurs, assis l'un derrière l'autre, à distance égale, forment deux files horizontales le long des flancs du navire. Lorsqu'il s'agit d'armer le navire Argo, on tire les bancs au sort, en assignant deux rameurs à chaque banc; le banc du milieu, considéré sans doute comme la place d'honneur, est excepté du sort et réservé à Héraklès et à Ancée. . Tous les bâtiments de guerre grecs de l'époque primitive sont construits selon le système décrit par Apollonius de Rhodes pour le navire Argo. Ils ont deux files horizontales de rameurs, une le long de chaque bord. » (Cartault, *ouvr. cité*, pp. 126-127.) — Rien ne prouve que ce fût, dans l'antiquité héroïque la coutume de tirer au sort les places sur les bancs des rameurs : ainsi, dans l'*Odyssée* (II, v. 419), quand les compagnons de Télémaque montent sur le navire, ils vont se placer tout simplement sur les bancs sans tirer leurs places au sort. Mais ici, il est question de rameurs d'élite, tous héros égaux entre eux : les places, bonnes ou mauvaises, doivent donc leur être atribuées par le sort. Le banc du milieu serait réservé, d'après M. Cartault, comme une place d'honneur à Héraclès et à Ancaios : je crois que c'est aussi par mesure de sécurité qu'on place le géant Héraclès au centre du vaisseau; quand il s'y installera il fera enfoncer le navire (cf. v. 533) : placé à un autre endroit, il le ferait peut-être chavirer. Il n'y a aucune ressemblance entre le tirage au sort des Argonautes et l'expression de Virgile, *sortiti remos* (*Aen.*, III, v. 510). « Le sens de ce passage n'est pas clair. Selon quelques interprètes, les Troyens désignent par la voie du sort ceux qui doivent tenir les rames. Cf. Properce, III, xx, v. 12 : *Nunc agite, o socii, propellite in aequora navem, Remorumque pares ducite sorte vices.* Mais il est plus vraisemblable, comme le veut Dübner, qu'il s'agit de partager en deux bandes ceux qui doivent aller à terre et ceux qui doivent passer la nuit sur le navire à côté des rames. » (Note de

l'édit. Benoist à ce vers de Virgile.) En tout cas, il ne peut être question de tirer au sort les places sur le navire, puisque dans ce passage de l'*Énéide* nous voyons les héros débarquer et se préparer à passer la nuit à terre.

V. 364. *Et accumulèrent en masse leurs vêtements.* — Dübner : « *Ut celerius navem in mare ducerent.* »

V. 366. *Que le flot de la tempête lavait parfois.* — Le sens de πάλαι me semble fixé, comme Brunck le montre bien, par l'imitation connue que Virgile a faite de ce vers (*Aen.*, V, v. 126 [*Saxum*] *quod... tunditur olim Fluctibus*). Je traduis par l'imparfait ἀποέκλυσεν, qui est un aoriste d'habitude. Je crois que Shaw *(hiberna vero iamdiu abluerat salsugo)*, Beck et Lehrs *(hiberna vero olim abluerat aqua marina)* se trompent en traduisant par un plus-que-parfait, et en donnant à πάλαι son sens ordinaire.

V. 368-370. *Ils commencèrent*, etc... — Il semble assez facile de comprendre cette manœuvre tout à fait primitive, qui montre — à dessein, sans doute, chez un docte Alexandrin — l'enfance de l'art des constructions navales au temps des Argonautes : on entoure le navire d'un câble solide, pour que, sous l'effort de l'eau, les diverses parties de la coque, mal retenues par des chevilles, ne se désagrègent pas. — Shaw trouve le passage inintelligible : « *Hic locus, vel nondum est intellectus, vel corruptus, quod potius puto. Nam, non video quomodo funes intrinsecus costricti navis compagines reddant firmiores.* » (Mais ce n'est pas à l'intérieur du navire que le câble est disposé ; ce sont les cordes qui sont si fortement tendues à l'intérieur du câble formé par leur réunion.) Brunck attendait une meilleure leçon et la découverte des scolies concernant ce passage, lesquelles sont perdues (1). « *A meliori libro expectanda hujus loci restitutio, aut a codice qui integriora scholia habeat. Nam desunt quæ ad hunc locum annotaverunt veteres critici.* » Aucun de ces deux vœux n'a été exaucé : Merkel a le même texte et ne donne aucune scolie nouvelle. Le dernier éditeur cite simplement les critiques qui ont interprété dans le sens de cette ceinture de cordes le vers de Catulle (LXIV, v. 174) : *Perfidus in Creta religasset navita funem...* — à tort, ce me semble, *religare funem* étant une expression toute faite qui veut dire *amarrer* — et *Etym. Magn.* 22, 20, ἄζωστος ναῦς ἐστιν ἡ ἀνεπίπλιστος, c.-à.-d., un navire sans ceinture est un navire qui n'est pas enduit, goudronné. — La difficulté de l'intelligence de ce vers vient de ce que les interprètes ont tous voulu que le mot ἔνδοθεν se rapportât à l'intérieur du navire. Brunck le dit expressément : « *Codices omnes dant* ἔνδοθεν *quod quid sibi velit, nondum comminisci potui. Absurdum sane videtur.* ἔκτοθεν *facili conjectura reponit eruditus Britannus. Sed vereor ut hoc a Poëta sit. Adeo manifestum est funem, quo navis constricta fuit extrinsecus eam cinxisse, ut hoc addidisse pene ineptum fuerit.* » Mais ce câble qui entoure le navire à *l'extérieur* est formé lui-même à *l'intérieur* de cordes bien tressées : ἔνδοθεν, qui se trouve placé entre εὐστρεφεῖ et ὅπλῳ ne se rapporte pas évidemment au navire.

(1) Le *Scoliaste* nous fait défaut entre les vers 325 et 401 (hors une observation insignifiante, et d'ailleurs additionnelle, ayant trait au vers 354).

Il est question de l'intérieur de ce câble que des cordes constituent par leur assemblage. Aussi ne semble-t-il pas utile de remplacer ἔνδοθεν par les conjectures que Wellauer et Merkel rapportent (ἐνδυτόν, ἔμπεδον, ἐνδυκές). Cette dernière est proposée par Dübner, avant Merkel : « *Corrige* ἐνδυκές (*pro Hom.* ἐνδυκέως) : accurate. » — Cette ceinture de cordes (ὑπόζωμα, *tormentum, mitra*) s'employait dans l'antiquité en cas de gros temps pour maintenir la charpente du vaisseau (voir Isidore, *Orig.*, XIV, IV, 6 ; Horace, *Od.*, I, XIV, v. 6 ; Scheffer, *op. cit.*, p. 151). M. Cartault parle des ὑποζώματα de la trière athénienne, qui, à l'époque classique, étaient « de gros câbles vraisemblablement aplatis et disposés à une certaine distance les uns des autres. On pouvait à volonté les mettre ou les enlever, et ils formaient autour de la trière de fortes ceintures horizontales. » (*Ouvr. cité*, p. 56.) Il n'y a évidemment aucun rapport entre ces fortes ceintures et le câble que les Argonautes sont obligés de mettre autour de leur navire pour éviter que les parties ne s'en disjoignent pendant la laborieuse opération du lancement. — Dans le chapitre de son livre qu'il consacre à l'étude du naufrage de Saint-Paul, M. Vars s'occupe de ce passage d'Apollonios qu'il traduit ainsi : « *Sur les conseils d'Argus, ils ceintrèrent fortement le navire, et raidirent à l'intérieur le câble aux torons bien tordus pour maintenir l'assemblage du bordé, et le fortifier contre la violence des lames.* Cette description — continue M. Vars — est d'autant plus digne de créance qu'Apollonius avait été souvent témoin, à Alexandrie, du lancement d'un navire. On plaçait le câble d'arrière en avant, autour des deux côtés du navire (ἑκάτερθεν) ; on faisait passer l'extrémité tribord du câble par l'écubier de bâbord (en lui faisant contourner l'avant), et l'extrémité bâbord par l'écubier de tribord. Les deux bouts une fois rentrés dans le navire, on les raidissait sur le pont, ἔνδοθεν τεινάμενοι, soit à l'aide de poulies, soit au moyen du cabestan. On ne faisait pas passer les extrémités tribord et bâbord du câble par les écubiers correspondants, car, dans ce cas, tout l'avant au delà des écubiers eût été dépourvu de ceintrage. En outre, la forte tension du câble eût séparé l'étrave du reste de la coque. L'ὑπόζωμα était donc double autour de l'étrave. On a critiqué la leçon ἔνδοθεν, et Bœckh lui-même prétend que la traction des câbles à l'intérieur était impossible. Le procédé mentionné ici est cependant très clair pour tout marin, et ne permet pas d'autre leçon qu'ἔνδοθεν. Qu'Apollonius ait prêté aux Argonautes une manœuvre employée de son temps et inconnue même à Homère, cela va sans dire. » (*Ouvr. cité*, pp. 215-217.) Cette savante démonstration ne me convainc pas le moins du monde : que le procédé longuement expliqué par M. Vars soit très clair pour tout marin *moderne*, c'est probable ; mais les Argonautes n'auraient guère compris toutes les belles manœuvres que le savant archéologue leur prête. La leçon ἔνδοθεν me semble défendue par des raisons bien différentes. Prétendre enfin qu'Apollonios attribue aux Argonautes une manœuvre absolument inconnue de leur temps, c'est se méprendre singulièrement sur le caractère de ce poète qui a vécu plus au Musée que sur le port et qui connaissait aussi bien les navires primitifs qu'il essayait de restituer, que le lancement des navires de son temps. J'ai cité (note au

vers 358) un passage de M. Cartault, qui démontre bien qu'Argo est pour Apollonios le type du navire primitif : il semble superflu de chercher des rapprochements entre cette embarcation archaïque et le navire de Saint-Paul, comme M. Vars essaie de le faire. Cependant, M. Cartault lui-même, qui voit dans Argo le type du navire primitif, se fonde sur ce passage pour admettre dans l'embarcation des Argonautes l'existence des *préceintes intérieures* qui se trouvent dans la trière athénienne : « L'existence des préceintes intérieures nous est attestée par un passage d'Apollonius de Rhodes (I, 367). Il s'agit de la construction du navire Argo : « *Sur les conseils d'Argos, ils commencèrent par lier fortement à l'intérieur les parties du navire par une préceinte qui en épousait la courbure et qui s'étendait des deux côtés afin que les bordages, bien assujettis par des chevilles, résistassent à l'effort des flots.* » Je ne peux pas admettre l'interprétation de M. Cartault, plus que celle de M. Vars.

V. 371. *Ils creusèrent... un fossé.* — On voit dans l'*Iliade* (II, v. 150 et suiv.) une manœuvre à peu près semblable : au moment de lancer les navires, les Achéens nettoient les fossés (οὐροὺς τ' ἐξεκάθαιρον); ces fossés avaient été creusés pour tirer les vaisseaux à terre et depuis le temps qu'ils ne servaient plus, ils s'étaient remplis de vase, de sable, d'immondices de tout genre qui les avaient comblés et mis hors d'usage ; il fallait donc les nettoyer pour s'en servir de nouveau : telle est l'explication ordinaire. M. Pierron ne l'admet pas : « Οὐρούς, les *sentines*. On entend ordinairement par ce mot les fossés ou canaux par où les Grecs lançaient les vaisseaux à la mer. Les *Scholies* donnent ce sens, mais elles ajoutent, ἢ τὰς ἀντλίας : interprétation bien plus vraisemblable. Il n'y a pas trace, chez Homère, de l'usage de ces prétendus canaux. C'est à force de bras que l'on tirait les navires de la mer en terre, de la terre en mer. Plus un héros était brave et vigoureux, plus il avait tenu à honneur de tirer loin ses vaisseaux. Achille et Ajax campaient à une grande distance de la mer. Voyez VIII, 225-226, et XI, 8-9. On ne se figure pas aisément des canaux portant l'eau jusqu'à leurs campements. Vider la sentine est donc probablement l'opération dont il s'agit. » Il n'est pas question de canaux portant l'eau jusqu'aux campements ; le texte d'Apollonios montre bien qu'il n'y a pas d'eau dans les fossés qui servent à lancer et à tirer les navires, à force de bras. L'aide de ce fossé en pente n'économise pas tellement le travail des hommes qu'Achille et Ajax ne puissent faire montre d'une vigueur prodigieuse en faisant remonter à leurs bâtiments la pente des οὐροί. L'étymologie probable du mot (ὄρω, ὄρνυμι, *tirer, pousser*) montre qu'il ne s'agit pas d'une sentine, et désigne bien le fossé sur la pente duquel on mettait les navires en mouvement.

V. 375. *De l'étrave* (στείρης). — « L'étrave portait chez les Grecs le nom de στεῖρα. Les lexicographes la confondent à tort avec la quille, dont elle est en réalité le prolongement, et avec laquelle elle forme un angle qui varie selon le système de la construction. » (Cartault, *ouvr. cité*, p. 33.) M. Cartault donne de l'étrave la définition suivante empruntée à Jal. C'est « une pièce de bois forte, recourbée en dedans et plantée à l'extrémité antérieure et dans le plan de la quille qu'elle continue. C'est sur cette pièce, qui souvent, au lieu d'être d'un seul morceau, est

composée de plusieurs pièces unies par des écarts pratiqués à leurs bouts, que repose en partie l'édifice de la construction de la proue. » Le mot στεῖρα (ou, en dialecte ionien, στείρη) vient de l'adjectif στεῖρος *(ferme, solide)*, et désigne la partie la plus solide du navire. — *Des rouleaux polis*. Les φάλαγγες sont des rouleaux ou cylindres de bois que l'on plaçait, pour les mettre en mouvement, sous des objets pesants, tels que la quille d'un vaisseau, pour le lancer ou pour le mener à terre. Le mot a passé en latin. Cf. Nonius Marcellus, 163, 23 : « *Phalangae dicuntur fustes teretes qui navibus subjiciuntur, quum attrahuntur ad pelagus, vel quum ad litora subducuntur.* »

V. 379. *Autour des chevilles.* — Il s'agit des *tolets* (σκαλμός, *scalmus*), fortes chevilles en bois auxquelles la rame était attachée au moyen d'une courroie, pour qu'elle se maintînt toujours en place pendant qu'on la maniait. Aujourd'hui on place deux tolets sur le plat-bord et des deux côtés de l'aviron. « Chez les anciens, on se contentait d'un tolet. On maintenait la rame sur le tolet à l'aide d'un anneau en cuir, ὁ τροπός ou τροπωτήρ. » (Vars, *ouvr. cité*, p. 117. Voir la note au vers 358.) A propos de ce vers précisément, M. Vars ajoute (p. 118) : « Un passage d'Apollonius de Rhodes (I, 379) semble prouver que les anciens avaient également deux *tolets*, et qu'ils fixaient à bord la partie extérieure de l'aviron à l'aide d'une lanière. »

V. 393. — M. Vars (*ouvr. cité*, pp. 144-145) développe ainsi le tableau d'Apollonios : « Apollonius de Rhodes nous a décrit le lancement d'un grand navire... On creusait à partir de la mer jusqu'à l'étrave une fosse de la largeur du navire. Au milieu de cette fosse, on pratiquait un profond sillon destiné à la quille. Au fond du sillon on plaçait des rouleaux. On retournait ensuite les rames, la *pelle* à l'intérieur, en leur donnant une saillie extérieure d'une coudée, et on les fixait fortement sur leurs *tolets*. Alors l'équipage appuyait les mains et les épaules sur l'extrémité des rames pour pousser l'avant du navire vers le premier rouleau. A un signal du pilote posté sur le navire, l'impulsion de tous les bras se produisait en même temps pour éviter un gaspillage inutile de force. Le navire une fois arrivé sur le premier cylindre, l'effort à exercer était moindre. — La lourde coque accélère de plus en plus sa descente. Les rouleaux grincent et s'échauffent sous la pesante masse, au point de faire jaillir une épaisse fumée. Le navire pénètre alors dans l'eau, et irait loin du bord avant de s'arrêter, s'il n'était retenu par des câbles *frappés* d'avance sur le navire et halés à terre. Comme le poids du navire emporté aurait pu briser les câbles, on avait soin, avant le lancement, de préparer quelques avirons à bord, pour faire force de rames vers le rivage. Pour le navire *Argo*, cette précaution n'était pas indispensable ; on se contenta de le ramener avec des câbles. Après le lancement, tout était disposé pour le départ. » — Le navire Argo n'était certes pas « un grand navire », comme M. Vars lui-même l'avoue en faisant remarquer que la précaution nécessaire pour les grands bâtiments n'était pas indispensable pour l'embarcation des Argonautes. Ce n'est pas « à partir de la mer jusqu'à l'étrave » que la fosse est creusée, c'est *de la proue à la mer* (v. 372), et nous voyons que *plus ils avançaient, plus ils creusaient profondément au-dessous du niveau de l'étrave* (v. 374-375).

Il n'est pas question « d'un profond sillon pratiqué au milieu de cette fosse et destiné à la quille » : j'ai déjà dit que le mot propre qui indique la fosse, οὐρός, n'est pas exprimé (note au vers 371); le mot ὁλκός est employé comme synonyme de οὐρός. Les mots grecs πήχυιον προύχοντα ne peuvent signifier « une saillie extérieure d'une coudée », mais bien un objet long d'une coudée qui fait saillie : cet objet long d'une coudée (πήχυιος), c'est le manche de la rame (autrement nommé πηχυαλεύς).

V. 398. *Ancaios, qui habitait la ville de Tégée.* — Cette désignation est nécessaire pour éviter toute confusion entre cet Ancaios (v. 164) et l'autre Argonaute, son homonyme, qui venait de Samos (v. 188).

V. 401. *Le gouvernail* (οἰήια). — Le mot οἰήιον est, dans la langue d'Homère, le synonyme du mot οἴαξ. « Les οἰήια sont les πηδάλια; c'est comme si l'on disait les οἰήσια, car celui qui gouverne a besoin de réflexion (οἰήσεως). Les glossateurs emploient le mot οἴακες. » (Scol). Il n'est pas besoin de discuter l'étymologie proposée par le Scoliaste; le mot οἴαξ vient sans doute du verbe οἴω, *porter*, et signifie la barre du gouvernail : on emploie ce mot au pluriel parce que le navire antique possédait deux gouvernails (voir la note au vers 562); la synonymie entre les deux mots οἰήια et πηδάλια est indiquée par de nombreux passages des lexicographes (voir Cartault, *ouvr. cité*, p. 102), mais elle n'est pas exacte : les οἴακες sont proprement les barres qui font mouvoir les gouvernails.

V. 407. *Deux bœufs.* — Le Scoliaste explique que ce nombre de deux est naturellement amené par les deux appellations sous lesquelles on invoque le dieu. Il ajoute que le soin de ces préparatifs revient aux jeunes, puisque Apollon est un dieu toujours jeune. — On sait que le type d'Apollon toujours jeune est relativement récent. « Apollon est désormais conçu (depuis l'école de Praxitèle qui a fixé le type) comme un adolescent qui n'est pas encore arrivé à son complet développement, qui n'a rien de la maturité virile, mais dont les formes délicates sont déjà empreintes de vigueur et de force. » (Decharme, *Mythologie*, p. 130, d'après O. Müller, *Handbuch d. Arch. d. Kunst.*)

V. 411. *La ville Aisonide.* — « C'est une ville de Magnésie, ainsi nommée du père de Jason, comme le rapportent aussi Pindare et Phérécyde. » (Scol.) — Strabon n'en parle pas. Dübner dit avec raison que cette ville est Iolcos.

V. 419. *Ortygie.* — « Phanodicos en a parlé dans ses *Déliaques;* et Nicandre, au 1er livre de ses *Étoliques,* dit que Délos a reçu le nom d'Ortygie, ville d'Étolie. Voici ses paroles : « Les gens partis d'Ortygie Titanienne allèrent, les uns à Éphèse, d'autres dans l'île appelée autrefois Délos, d'autres encore dans une île contiguë à la Sicile; de là vient que tous ces lieux se nomment Ortygie. » C'est ainsi que Délos a pris ce nom, et non pas, comme on l'a imaginé, à cause de la métamorphose d'Astéria, sœur de Létô, mais parce que toutes les Ortygies sont des colonies de l'Ortygie d'Étolie. » (Scol.) — Cette Astéria, sœur de Létô, est mentionnée par Apollodore (I, 2, 2), qui raconte comment, en fuyant les poursuites de Zeus, elle fut changée en caille (ὄρτυξ, *caille*), se jeta à la mer et donna son nom d'Astéria à l'île de Délos, près de laquelle elle tomba dans les flots (I, 4, 1). — Ovide (*Met.*, VI, v. 108)

fait allusion à Astéria, et Callimaque *(H. à Delos*, v. 37) en parle. — Strabon cite l'île d'Ortygie, voisine de la Sicile et célèbre par la fontaine d'Aréthuse (224, 48), et le bois d'Ortygie, près d'Éphèse, où, suivant une tradition, Létò aurait enfanté Apollon et Artémis (546, 27). Il remarque aussi (417, 38) qu'Ortygie est l'ancien nom de Délos, et (546, 41) que c'est aussi le nom de la nourrice d'Apollon et d'Artémis. — Il ne parle pas d'Ortygie en Étolie.

V. 421. *Comme prix de notre voyage.* — Le mot ἐπίβαθρον signifie le prix du passage que le voyageur paie au maître du navire sur lequel il s'embarque (cf. *Odyss.*, XV, v. 449). Il s'agit ici, comme le Scoliaste le remarque, de sacrifices qui sont le prix offert à Apollon de la traversée heureuse demandée pour le navire.

V. 428. *Comme une masse* (ἀθρόος). — Dübner : « Uno impetu, *ita ut non primum in genua prolaberetur.* »

V. 431. *L'animal, projeté en avant* (περιρρηδής). — Dübner : « *Qui prima capitis parte in terram cadit* (cf. *Odyss.*, XXII, v. 84). » D'après le Scoliaste, Antimaque dit que ce mot signifie tomber après avoir tourné sur soi-même; il ajoute qu'ici περιρρηδής indique la chute en avant.

V. 444. *Le continent asiatique.* — « L'Asie a été ainsi nommée d'Asia, mère de Prométhée et d'Atlas [Asia est fille d'Océanos et femme de Japet; cf. Apollodore, I, 2, 2]; ou, suivant d'autres, du limon qui s'y trouve en abondance (ἄσις). » (Scol.) — La mort d'Idmon, tué par un sanglier, est racontée par Apollonios (*Argon.*, II, v. 815, sqq.).

V. 450. *Le point où il s'est arrêté.* — Le Scoliaste explique que le mot σταθερόν, *stationnaire,* signifie ici le moment le plus chaud, le plus ardent, car le moment où le soleil passe au milieu du ciel est celui où sa position le fait être le plus ardent, et celui aussi où il semble immobile. L'*Etymol. Magn.* (cité par Brunck) rappelle l'expression d'Apollonios et dit aussi qu'elle signifie le milieu du jour, moment où le soleil reste stationnaire.

V. 466. — Cf. Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, v. 529 : « *Il jure par la lance qu'il porte et qu'il juge dans sa confiance plus vénérable qu'un Dieu.* »

V. 471. — Cf. *Iliade*, XV, v. 254 : « *Prends courage maintenant; tel est le protecteur que le Cronide a envoyé de l'Ida pour se tenir auprès de toi et pour te défendre.* »

V. 475. *Idmon...* — « Le poète fait naturellement répondre Idmon qui est devin, à Idas, l'ennemi d'Apollon. » (Scol.) Idmon est d'ailleurs fils d'Apollon (cf. v. 139).

V. 482. *Ces fils Aloïades...* — « Homère connaît leur histoire. Ératosthène dit qu'ils étaient fils de la Terre, mais qu'ayant été nourris par la femme d'Aloeus, on imagina qu'ils étaient fils d'Aloeus. Hésiode dit qu'ils étaient soi-disant fils d'Aloeus et d'Iphimédéia, mais en réalité de Poseidon et d'Iphimédéia, et que leur père prétendu fonda Alos en Étolie, ville dont Homère fait mention. » (Scol.) Homère cite Alos dans le Catalogue des vaisseaux (*Il.*, II, v. 682) et les Aloïades, Otos et Éphialtès dans l'*Iliade* (V, v. 385), où il raconte comment les deux frères chargèrent Arès de liens, et dans l'*Odyssée* (XI, v. 305 et suiv.), où il rappelle leur tentative malheureuse pour escalader l'Olympe.

— On n'a plus le passage où Hésiode donnait sur les Aloïades les renseignements conservés par le Scoliaste. — Cf. Decharme, *Mythol.*, p. 597, et les auteurs qui y sont cités.

V. 487. *Indique-moi maintenant.* — Merkel admet ἐνίσπες (leçon du Laur.) qui signifie : *tu m'indiques*. Il me semble que l'impératif (Guelf., édit. *vulgo*) convient mieux à la vivacité de la phrase, comme Brunck et Wellauer le font remarquer.

V. 496. *Il chantait...* — « Il veut chanter la confusion primitive des éléments, comment chacun d'eux est sorti de l'état de lutte et s'est organisé. Ce chant est adapté aux événements qui viennent de se passer, car il est convenable de cesser la lutte et de revenir à des dispositions naturelles... Empédocle dit que, dans la confusion primitive de tous les éléments, la Lutte et l'Amitié [la Discorde et l'Amour], qui y furent envoyées, établirent la distinction ordonnée des parties, et que, sans elles, rien ne peut se faire : c'est lui, semble-t-il, que suit Apollonios. Thalès a supposé que le principe de tout est l'eau ; il empruntait cette idée au poète qui a dit : *Mais, vous tous, devenez eau et terre* [*Iliade*, VII, v. 99]. Zénon dit que le chaos dont parle Hésiode, c'est l'eau [sur la conception du chaos dans Hésiode, cf. *Théogonie*, v. 116 sqq.]. Quand elle se solidifia, vint la boue, dont la condensation forma la terre ferme. En troisième lieu, selon Hésiode, naquit Éros, pour que le feu se produisît : car la passion qu'il inspire est comme le feu. Anaxagore dit que le soleil est une masse incandescente d'où toutes choses sont nées. Aussi, Euripide, qui le connaissait, dit-il que le soleil est un lingot d'or. Le même Anaxagore prétend que la lune est une vaste contrée, d'où il pense que le lion de Némée est tombé. » (Scol.)

V. 501. *Les montagnes.* — « Douris dit que des pierres précipitées par les géants, celles qui tombèrent dans la mer devinrent des îles, et celles qui tombèrent sur la terre, des montagnes. » (Scol.)

V. 503. *Ophion et l'Océanide Eurynomé.* — Brunck rapproche de ce passage les paroles de Prométhée (Eschyle, *Prométhée*, v. 956) : « *N'ai-je pas déjà vu tomber deux de ces tyrans?...* », et la note du Scoliaste d'Eschyle : « *Il veut dire Ophion et Eurynomé.* » Nous avons peu de renseignements sur Ophion (cf. Claudien, *R. Proserp.*, III, v. 348). Quant à l'Océanide Eurynomé, mère des Charites (Hésiode, *Théogonie*, v. 907), elle fut une des épouses de Zeus, après avoir régné sur les Titans avec Ophion, son époux primitif.

V. 509. *L'antre du Dicté.* — Le Dicté, montagne dans la partie orientale de l'île de Crète, où Zeus avait été élevé et possédait un temple. (Cf. Strabon, 411, 18 ; Virgile, *Georg.*, IV, v. 152 :

Dictaeo caeli regem [*apes*] pavere sub antro.

V. 510. *De la foudre* (κεραυνῷ), *du tonnerre* (βροντῇ), *et de l'éclair* (στεροπῇ) — Le sens du mot κεραυνός comprend celui des deux autres qui y sont joints ici par Apollonios : κεραυνός est en effet le coup de foudre, c'est-à-dire *l'éclair* qui est suivi aussitôt du *tonnerre*. On sait que des trois Cyclopes deux, *Brontès* et *Stéropès* (Hésiode, *Théog.*, v. 140), ont des noms qui rappellent les phénomènes de l'éclair et

du tonnerre. Le troisième, *Argès*, est, dit M. Decharme (*Mythol.*, p. 6), « l'éclat blanchâtre des feux électriques ».

V. 516-517. — Je traduis suivant le texte de Merkel, qui adopte, d'après Ruhnken Διί, au lieu de la leçon des mss., δή, et qui remplace la leçon ἐστιτίως (ἐστὶ, τέως *vulgo*; ἐστὶ, θεοῖς Gerhard) par la conjecture εὐαγέως.

V. 517. *Suivant l'usage religieux.* — « C'était l'usage parmi les anciens de faire le mélange dans les cratères, quand on allait dormir, de consacrer les langues des victimes à Hermès et de répandre le vin. Et c'est naturel : comme Hermès est par tradition le dieu de la parole, dont l'organe est la langue qui s'arrête quand vient le sommeil, il est tout simple de la sacrifier à Hermès. Homère dit aussi : *Ils jetaient les langues dans le feu* [*Odyssée*, III, v. 341]. » (Scol.) Une autre scolie donne une autre origine à cet usage : « Dieuchidas, dans ses *Mégariques*, raconte qu'Alcathous, fils de Pélops, exilé à cause du meurtre de Chrysippos, s'en allait loin de Mégare pour s'établir dans une autre ville. Il rencontre un lion qui dévastait le pays de Mégare et contre lequel le roi avait envoyé bien des gens ; il en est vainqueur, lui coupe la langue, la met dans son sac et rentre à Mégare. Et comme ceux qu'on avait envoyés contre la bête prétendaient en être les vainqueurs, il apporta son sac et les convainquit de mensonge. Le roi fit à cause de la mort du lion un sacrifice aux dieux, et plaça en dernier lieu cette langue sur l'autel. Telle est l'origine de cette coutume qui a subsisté chez les Mégariens. Philochoros, dans son livre *sur les Sacrifices*, dit que la langue est la plus belle partie du corps, celle qui tient le premier rang ; et Homère : *Allons, coupez les langues*, au sens de : *Cessez de parler.* » (Scol.) L'interprétation du vers d'Homère (*Od.*, III, v. 332, même passage que le vers précédemment cité) est un contre-sens. Homère dit : « Allons, coupez les langues, faites le mélange du vin, » dans le sens même de ce passage d'Apollonios. — Cet Alcathous, fils de Pélops, est simplement mentionné par Apollodore comme père de Périboia (III, 11, 2) et d'Automédousa (II, 4, 11). Ovide (*Met.*, VIII, v. 8) appelle Mégare *urbs Alcathoi*.

V. 523. *D'ajuster les rames.* — On comprend qu'il est nécessaire de remettre en place pour pouvoir s'en servir les rames qui ont été retournées au moment du lancement (v. 378-379). D'ailleurs, l'expression ἀρτύνεσθαι ἐρετμά est expliquée par un passage de l'*Odyssée* (IV, v. 782) où l'on voit des navigateurs, au moment du départ, après avoir tiré le navire en mer, *ajuster les rames* τροποῖς ἐν δερματίνοισιν, c'est-à-dire *en emboiter la poignée dans les anneaux de cuir* nommés aujourd'hui les *estropes d'aviron*. Quant au mot ἐρετμός, employé par Apollonios comme par Homère, M. Cartault (*ouvr. cité*, p. 154) fait remarquer, en s'appuyant sur Hésychius et sur le Scoliaste d'Apollonios (scolie au v. 1255 du chant II), que c'est une expression poétique pour κώπη, qui signifie proprement *poignée*, puis *poignée de la rame* et, enfin, par extension, la rame elle-même.

V. 526. *Une poutre divine.* — Le Scoliaste rappelle que les chênes de la forêt de Dodone parlaient, et il cite le vers de l'*Odyssée* (XIV, v. 327) : « *Il disait être allé à Dodone, lui-même, pour entendre d'un chêne au feuillage touffu les desseins du dieu Zeus.* »

V. 528. *Vers les bancs* (σέλματα). — Les σέλματα, dit le Scoliaste, sont à la fois les sièges des rameurs et les espaces qui séparent deux rangs de bancs (σελιδώματα). « En général, ajoute-t-il, on donne à toute vaste pièce de bois le nom de *selma* ou de *sélidôma*, d'où nous disons même les *sélides* [les pages] des rhapsodies à cause de leurs dimensions étendues. » Le mot σέλμα signifie donc le vaste espace à l'intérieur du navire où sont disposés les bancs de rameurs, et par suite ces bancs eux-mêmes. Les commentateurs assimilent en général les σέλματα aux *transtra* et traduisent les deux mots par *bancs de rameurs*. (Voir Scheffer, *op. cit.*, p. 136; Rich, *Dictionn. antiq. rom. et grecq.*, au mot *transtrum*, etc.) M. Vars (*ouvrage cité*, p. 61) traduit σέλμα par la *coque* du navire, terme qui me semble avoir trop d'extension, puisque le mot *coque* signifie « l'enveloppe des bordages, le corps » (Dictionn. de Littré). Il est ici question seulement de l'endroit où se trouvent les bancs des rameurs.

V. 533. *La quille fut inondée par en bas.* — Le mot τρόπις (en latin *carina*, cf. Scheffer, *op. cit.* p. 45) signifie *quille*. Il s'agit ici de *la seconde quille* ἡ δευτέρα τρόπις (cf. Scheffer, p. 47), qui consistait en « poutres munies d'entailles, aujourd'hui *carlingue*. Ces entailles n'étaient pas assez profondes pour s'appuyer sur la quille. On obtenait ainsi des ouvertures pour le passage de l'eau de l'un à l'autre bord : disposition indispensable pour dégorger un vaisseau trop incliné. » (Vars, *ouvr. cit.*, p. 42.) C'est par ces ouvertures que s'introduit l'eau qui inonde par en bas la quille, le fond du vaisseau. Cette explication confirmerait, s'il en était besoin, la leçon de Merkel ὑπεκλύσθη contre celle de Lehrs, ὑπεκλάσθη, *inclinabatur*. Le Scoliaste dit d'ailleurs : « Quand il s'assit, la quille s'inonda d'en bas à ses pieds, et s'enfonça dans la mer par le poids du héros. »

V. 537. *L'Isménos.* — L'Isménos est un fleuve de Béotie; de là le nom du temple d'Apollon Isménien. » (Scol.) — Cf. Strabon, 351, 19.

V. 540. *Au son de la cithare d'Orphée.* — M. Cartault (*ouv. cité*, p. 162) fait remarquer qu'Orphée remplit sur le navire Argo la fonction du τριηραύλης, joueur de flûte chargé de faire entendre pendant toute la durée de la *nage* un air qui excitait les rameurs et leur faisait oublier leur fatigue.

V. 551. *Tritonide.* — Voir, sur le sens du surnom *Tritonide* ou *Tritogéneia*, Decharme, *Myth.*, pp. 75-76. Merkel admet dans son edit. minor la leçon *Itonide* (Ἰτωνίδος) qui se trouve dans la plupart des mss. et qui a été adoptée par la généralité des éditions. Wellauer dit à propos de la leçon Τριτωνίδος, qu'il n'adopte pas : « *Quod valde dubitavi an recipiendum sit, quia reliquis omnibus locis Apollonius eam Tritonidem vocat, cujus omnino magnae sunt in fabulis ad Minyas pertinentibus partes, cf. C. O. Müller.*, Orchom., *pp. 213, 355. Sed* Ἰτωνίδος *non potuit a librariis proficisci,* Τριτωνίδος *facile reponere potuerunt, quum id reliquis locis reperissent. Praeterea vulgatam eamdemque librorum plurimorum lectionem tuetur etiam* Etymol. M., *l. l., et qui ejus verba exscripserunt, Tzetz.* ad Lycophr. 355, *Eudoc., p. 322 et Phavorin.* » Le Scoliaste ne connaît que la leçon Ἰτωνίδος : le temple d'Athéna Itonienne, dit-il, est à Coronée en Béotie. Mais il ajoute qu'Athéné est nommée ici

à cause d'un autre temple qu'elle avait à Itône, en Thessalie. Strabon cite le temple d'Itône en Thessalie (376, 26) et celui de Coronée en Béotie (353, 27). A propos de la ville d'Itône, dans la Thessalie Phthiotide, il dit que c'est de ce temple d'Athéné Itonienne que vient le nom du temple de la déesse en Béotie (374, 11). Cf. Catulle, LXIV, v. 228 :

Quod tibi si sancti concesserit incola Itoni.

Itône en Thessalie n'étant pas bien loin de Pagases, il serait naturel de supposer qu'en parlant de l'œuvre de la déesse qui a construit Argo, Apollonios lui donne plutôt le nom de déesse d'Itône que celui de déesse Tritonide.

V. 554. *Chiron.* — « Suidas, dans ses *Thessaliques,* dit que Chiron était fils d'Ixion. L'auteur de la *Gigantomachie* dit que Cronos, métamorphosé en cheval, s'unit à l'Océanide Philyra, et c'est pourquoi Chiron, qui naquit d'eux, fut un hippocentaure. La femme de ce dernier était Chariclo. » (Scol.) Apollodore (I, 2, 4) le dit fils de Cronos et de Philyra. Chiron, le plus doux et le plus juste des Centaures, est le maître en médecine de tous les héros Thessaliens, de Jason entre autres, comme l'indique le Scoliaste, qui prétend que le nom de Jason vient de ses études médicales (Ἰάσων παρὰ τὴν ἴασιν). Quant à Chariclo, femme du Centaure, Apollodore n'en parle pas : il cite (III, 6, 7) une nymphe Chariclo, mère de Tirésias ; mais Ovide (*Met.*, II, v. 636) dit que Chariclo eut du Centaure une fille, Ocyrhoé. On donne aussi comme fils à Chiron et Chariclo le héros Carystos qui fonda et nomma de son nom la ville de Caryste en Eubée (Strabon, 383, 20).

V. 558. *Achille.* — « Apollonios a suivi les poètes posthomériques en disant qu'Achille fut élevé par Chiron. » (Scol.) Homère (*Il.*, XI, v. 830) se borne à dire que la médecine a été enseignée à Achille par Chiron, le plus juste des Centaures. La fable de l'éducation d'Achille par le Centaure n'est pas connue des poèmes homériques. (Cf. Decharme, *Myth.*, p. 597.)

V. 562. *Le gouvernail* (πηδάλια). — Le gouvernail primitif est un fort aviron à large pelle (πηδόν, qui donna son nom au gouvernail tout entier), fixé extérieurement à l'arrière du navire. « Les anciens ne connaissaient pas notre gouvernail à poste fixe, attaché à l'étambot par des pivots tournant dans des manchons... On gouvernait dans l'antiquité au moyen de rames qui différaient des autres avirons par leur longueur et leur largeur. » (Vars, *ouvr. cit.*, p. 120.) Le pluriel, πηδάλια, s'explique naturellement puisque le navire antique avait deux gouvernails (voir la note au v. 401).

V. 563. *La poutre transversale.* — « C'est l'ἱστοθήκη [place du mât], où l'on place le mât et où on le couche. » (Scol.) — « Pour dresser ou abaisser le mât, on pratiquait une ouverture qui traversait les baux et le pont situés à l'arrière du navire. Des madriers (aujourd'hui *épontilles*) devaient soutenir par dessous les baux ainsi tranchés. Cette sorte de fosse ou de cage pour le mât se nommait ἡ μεσόδμη, ou ἱστοθήκη, et parfois aussi ἡ ἱστοδόκη. » [Vars, *ouvr. cité*, p. 63. Le même auteur traduit ailleurs par *emplanture* (p. 76) le mot ἱστοδόκη.]

V. 564. *Des cordes tendues.* — « Les câbles que l'on tend du haut du mât jusqu'à la proue et jusqu'à la poupe. » (Scol.) Cf. *Odyss.*, II, v. 424-425. Ces cordes (πρότονοι) équivalent, d'après M. Vars, aux *haubans* modernes. Le même auteur accuse d'erreur Bœckh, Pierron, etc., qui disent que les πρότονοι vont du mât à la proue et à la poupe (*ouvr. cité*, p. 71). Hésychius avait affirmé la même chose : mais M. Vars suppose son texte interpolé, et s'appuie, ce qui semble assez piquant, sur « le Scoliaste d'Apollonius de Rhodes remarquable entre tous par la sûreté de son savoir ». Le Scoliaste dit en effet (scolie au vers 567) que les πρότονοι sont les câbles qui vont du mât à la proue. La scolie au vers 564 disait que ce sont les câbles qui vont à la proue et à la poupe. Si ce Scoliaste est remarquable par la sûreté de son savoir, il l'est encore plus par le nombre de ses contradictions; ce n'est pas à lui qu'il faut demander la preuve que les πρότονοι vont du mât à la proue, et les ἐπίτονοι, du mât à la poupe. Hésychius, Bœckh, Pierron, etc., peuvent aussi bien fonder leur opinion sur la scolie au vers 564 que M. Vars appuie la sienne sur la scolie au vers 567. M. Cartault, qui pense que les πρότονοι vont de chaque côté du mât à l'avant du navire, admet que le Scoliaste corrige au vers 567 son erreur du vers 564 : « Le Scoliaste d'Apollonius de Rhodes (I, v. 1204) explique qu'ils [les πρότονοι] tiennent le mât par en haut, comme les coins introduits dans la carlingue le fixent par en bas. Ailleurs Apollonius de Rhodes (I, v. 564) dit qu'après avoir dressé le grand mât on l'assujettit au moyen d'étais qu'on tend à bâbord et à tribord (ἑκάτερθεν). Il faut noter que le Scoliaste entend le mot autrement et prétend qu'il s'agit de l'avant et de l'arrière; il serait donc ici question à la fois des étais et des galhaubans : mais il se corrige lui-même, deux vers plus loin, quand il ajoute que les πρότονοι sont les cordages qui vont de chaque côté du mât à l'avant du navire. » (*Ouvr. cité*, p. 209-210.)

V. 565. *La partie supérieure.* — « L'endroit le plus haut et le plus mince du mât; au-dessus se trouve le καρχήσιον. Le poète indique que la voile est tirée jusqu'en haut du mât. » (Scol.) « Le sommet du mât (ἡ ἠλακάτη) avait la forme d'une quenouille comme son nom l'indique [ἠλακάτη signifie, en effet, *quenouille*]. L'ἠλακάτη était assez mince pour permettre au *carchésium* (τὸ καρχήσιον) de l'envelopper comme un manchon. Le carchésium était une sorte de gobelet fait de pièces d'assemblage et portant les poulies destinées au passage de la *drisse* (cordage qui sert à hisser la vergue). » (Vars, *ouvr. cité*, p. 64.)

V. 566. *Autour des vergues* (ἐπ' ἰκριόφιν). — Le mot ἴκριον que je rends par *vergue* est traduit dans les *Dictionnaires* d'Alexandre et de Chassang par *tillac, pont de vaisseau*, et, dans les diverses traductions latines, par *tabulata*, mot qui signifie *tillac*. Je suis l'explication du Scoliaste : « L'ἴκριον est une partie du mât. Eratosthène dit dans son *Architectonique* : « Dans le mât, il y a le pied, la hune, le parapet de la hune (θωράκιον), la flèche, les vergues et l'ἴκριον. » Et le Scoliaste ajoute que ce mot désigne l'extrémité des vergues. Voici, d'ailleurs, une confirmation de ce sens dans les *Scholia græca ex codice biblioth. imperial. Paris., nunc primum evulgata* (édit. Brunck-Schaefer, Leipzig, 1813) : « L'ἴκριον est, au dire de certains, une partie

du mât; il vaut mieux penser que c'est ce que d'ordinaire on appelle vergue. On entend aussi par ἴκρια le plancher du navire [c'est-à-dire, le tillac]. » M. Vars, qui traduit ἴκρια par *gaillards* d'avant et d'arrière (p. 50), se fonde sur la scolie que je viens de citer, pour dire : « L'extrémité du mât (*tête*) se nommait parfois τὸ ἴκριον. » (*Ouvr. cité*, p. 66.) La scolie au vers 566 n'indique rien de semblable. Scheffer, qui a bien lu la scolie, avoue ne pas comprendre clairement le sens du mot : « *Sed quid scholiasti Apollonii faciamus qui quartam adhuc mali partem ex Eratosthene nominat?... An et in malo ἴκρια habuere? hoc est alia quaedam ligna, supra carchesium erecta, velut parvas arbores, ut hodie in navibus quandoque fieri videmus? An potius quaedam cornua in ea parte denotant, qualia et in nostris sunt?* » (*Op. cit.*, p. 144.) M. Cartault, après avoir fait remarquer (*ouvr. cité*, p. 47) que les ἴκρια πρῴρας et les ἴκρια πρύμνης correspondent à nos *gaillards d'avant* et *gaillards d'arrière*, montre avec raison que le passage d'Eratosthène cité par le Scoliaste ne nous enseigne rien sur la façon dont se succédaient les diverses parties du mât énumérées dans un ordre absolument arbitraire (p. 173). « Quant au mot ἴκριον, il désigne le mât à l'époque primitive. » (P. 175.) Ce sens du mot ἴκριον est attesté par divers passages d'Eustathe, mais je crois que le pluriel employé ici par Apollonios désigne les vergues. — Il me semble d'ailleurs qu'une correction bien simple ferait disparaître toute difficulté. Il s'agit évidemment ici des vergues, ou plutot de la vergue qui était composée de plusieurs pièces. Au lieu de ἐπ'ἰκριόφιν, que l'on écrive, en un seul mot, ἐπικριόφιν. On sait qu'Homère nomme la vergue τὸ ἐπίκριον.

— *Par des anneaux faits en bois bien poli.* — M. Vars (*ouvr. cité*, p. 112) voit dans le mot περόναι, que je traduis par anneaux, un équivalent des *cabillots* modernes, chevilles arrondies, émoussées, débordant des deux cotés, qui reposent sur le râtelier, sorte de planchette disposée le long de la muraille du vaisseau. Le Scoliaste dit en effet : « Les περόναι sont des πάσσαλοι (*chevilles en bois*) disposés sur les σανιδώματα (*ouvrages en planches, bordages*) ; c'est aux περόναι que l'on attache les câbles de la voile. » Mais M. Cartault dit justement à propos des cordages (κάλωες) dont il est ici question que ces cordages sont les *cargues*. « Les cargues étaient comprises sous le nom générique de κάλοι ou κάλωες. *Ce sont*, nous dit le Scol. d'Apollonius de Rhodes (I, 566), *les cordages qui servent à carguer la voile, et ils passent à travers les cosses.* » (*Ouvr. cité*, p. 195.) M. Cartault traduit par *cosses* le mot κρίκοι; il dit ailleurs (p. 213) : « Quant aux κρίκοι par lesquels passaient les cordages... il est difficile de ne pas y voir les cosses. Eustathe nous apprend qu'on les faisait en fer, mais qu'on se servait aussi pour les fabriquer d'autres matières analogues. » La cosse est aujourd'hui un « anneau de fer cannelé dans sa circonférence extérieure, et qui présente ainsi un canal circulaire propre à recevoir et à maintenir un cordage » (*Dictionnaire de marine, de Bonnefoux et Pâris*). Les περόναι sont ici synonymes des κρίκοι qu'Apollonios suppose avoir été en bois au temps des Argonautes. Dans toute la manœuvre que le poète décrit, les Argonautes *parent* les câbles et les vergues pour que tout, dans le navire, soit en situation de pouvoir être utilisé suivant que le vent continuera à être fort ou qu'il s'apaisera.

V. 568. *Le cap Tisée.* — « Ce cap est en Thessalie ou en Magnésie, suivant certains, en Thesprotie. » (Scol.) La Thesprotie est une contrée de l'Épire. Strabon ne mentionne pas le cap Tisée, mais Valérius Flaccus (II, v. 7) le cite :

Templaque Tisacae mergunt obliqua Dianae.

V. 572. *La terre d'Iolcos.* — Iolcos est une ville de Thessalie, à vingt stades de Pagases, patrie de Jason; toute la côte voisine se nomme côte d'Iolcos (Strabon, 356, 4; 375, 5).

V. 573. *Les petits au milieu des monstres énormes.* — Dûbner fait remarquer que, grâce au pouvoir des chants d'Orphée, tous ces animaux se réunissent en bonne intelligence, uniquement occupés d'entendre l'aède : *Majores cum minoribus mixti (nec iis insidiantes).*

V. 580. *Dans la brume.* — Le mot ἠέριος signifie aérien, enveloppé de brouillards, obscur, matinal. Le Scoliaste dit que cette épithète vient de ce que la terre de la Thessalie est noire et qu'elle s'applique pour le même motif au sol d'Égypte. Ou bien ce mot veut dire matinal, venant de ἦρι qui signifie le matin. — Il me semble que l'on traduirait mieux : « *Bientôt a disparu dans les brouillards...* » C'est d'ailleurs l'opinion de Dûbner qui, après avoir combattu les sens proposés par le Scoliaste, ajoute : *Sed multo melius esse puto, sic explicare :* nubilus, *ob discessum ab hac terra.* » — A propos des Pélasges, le Scoliaste dit : « Il s'agit des Thessaliens, dont le nom vient soit de Pélasgos, fils d'Inachos, soit des Pélasges, peuple barbare qui habita la Thessalie et le pays d'Argos, soit de Pélasgos, fils de Poseidon et de Larissa. Staphylos de Naucratis dit que Pélasgos, de race argienne, émigra dans la Thessalie qui, à cause de lui, fut nommée Pélasgie. » Les Pélasges, regardés comme les plus anciens habitants de la Grèce, habitaient principalement l'Épire et la Thessalie; expulsés, ils durent se retirer soit en Asie-Mineure, soit en Étrurie. Apollonios fait ici montre d'érudition archéologique, en donnant à la Thessalie le nom de ses plus anciens habitants.

V. 581. *Les rocs détachés du Pélion* (ἐρίπνας). — Le Scoliaste dit que l'on donne ce nom aux caps parce que le vent y souffle beaucoup (παρὰ τὸ ἄγαν πνέεσθαι) Mais ἐρίπνη semble venir du verbe ἐρείπω qui, à l'aoriste second, a le sens de *s'abattre.* — Ces rocs du Pélion rendaient difficile la navigation le long de la côte (Strabon, 380, 47).

V. 582. *Sépias.* — C'est la pointe la plus orientale de toute la Magnésie (Strabon, 279, 33). Le Scoliaste dit que le nom de ce cap lui vient de ce que c'est là que Thétis, poursuivie par Pélée, se changea en sèche (σηπία).

V. 583. *Sciathos.* — C'est une île de la mer Égée en face du cap Sépias (Strabon, 375, 17).

V. 584. *Peirésies.* — Cf. v. 37. — *Magnésa.* Ville de Magnésie qui porte le même nom que la contrée et que le Scoliaste distingue de son homonyme d'Asie.

V. 585. *Le tombeau de Dolops.* — Dolops était fils d'Hermès. Valérius Flaccus (II, v. 10) traduit : *Vidisse putant Dolopeia busta,* que le *Thesaurus* de Quicherat et le *Dictionnaire* de Freund et Theil traduisent mal en expliquant *Dolopeia,* « qui a rapport aux Dolopes », peuple de Thessalie,

qui n'a que faire ici. Le vers 587 d'Apollonios montre bien que les héros rendent un culte à Dolops qui, dit le Scoliaste, mourut à Magnésa; Cléon, d'après le Scol., parle, au premier livre de ses *Argonautiques*, du tombeau qui fut élevé sur la grève à ce héros.

V. 591. *Le lieu de départ du navire Argo.* — Je traduis textuellement le nom grec Ἀφέται Ἀργοῦς. Strabon (374, 38) indique l'origine de ce nom de lieu : Ἀφέται, ὡς ἂν ἀφετήριόν τι τῶν Ἀργοναυτῶν, passage qui est ainsi rendu dans la traduction Tardieu (Paris, 1873, tome II, p. 289) : « .... un lieu appelé Aphètes, comme qui dirait l'*Aphétérion* ou embarcadère des Argonautes. »

V. 592. *Méliboia.* — Ville maritime de Thessalie, au pied de l'Ossa, lieu de naissance de Philoctète (Strabon, 375, 15).

V. 593. *Dont ils évitèrent.* — Je traduis suivant la correction de Meinecke (*Vindic. Strabon.*, p. 183) ἐκπερόωντες (= traverser, passer au loin) adoptée par Merkel dans son edit. maior. Les mss. terminent les vers 593 et 594 par le même mot εἰσορόωντες, ce qui semble une répétition inadmissible. On a esayé plusieurs conjectures. Voici, à ce propos, les remarques judicieuses de Wellauer : « *Quod versus hic et sequens in idem vocabulum* εἰσορόωντες *exeunt, id omnino ferri nequit, quamquam enim II, 574 s., uterque versus in* αὖθις [corrigé par Merkel, d'après Kœchly], *et II, 1108 s., in* αὕτως [corrigé aussi par Merkel] *exit, ea et breviora sunt vocabula et minoris momenti, hanc autem ejusmodi repetitionem tolerasse Apollonium nemo putaverit. Quare Brunck. ad Theocr. XX, 26, prius* εἰσορόωντες *in* ἐκνεύσαντες *mutandum judicavit, quo in simile re utitur Orph.*, Arg. 460, *idque deinde in textum recepit, et eamdem emendationem iterum laudibus extulit. Ad Aristoph.* Eccles. *614. Sed ea est admodum temeraria mutatio neque probabilior Jacobsii conjectura apud Weichert.*, de versibus Virgilii et Valerii injuria suspectis, p. 88 δυστήνεμον ὀρρωδοῦντες. *Praetera totus versus ita est comparatus, ut sine ullo sensus detrimento abesse possit; denique* ἀκτήν *et* αἰγιαλόν, *vocabula idem significantia, quis conjuncta ferat? Itaque rectius vidisse videntur Matthiae* Obss. *p. 26, et Beckius qui versum spurium judicant. Omnino dubitari non potest, quin ex priore recensione irrepserit in qua sequens versus ita. Comparatus erat ut non in* εἰσορόωντες *desineret, quae est et Gerhardi p. 29 s. sententia. Fortasse tum* ἄκρην τ' αἰγιαλόν τε *lectum est. His causis commotus versum uncis inclusi.* » Lehrs met, comme Wellauer, le vers 593 entre crochets. La plupart des éditions modernes adoptent la conjecture de Brünck, ἐκνεύσαντες *(s'étant détournés)*, qui a à peu près le même sens que le mot ἐκπερόωντες, mais qui s'éloigne bien davantage de la lettre des mss. La conjecture de Meineke me semble très admissible : si on l'adopte, le vers 593, loin de faire double emploi avec le vers 592, le renforce et en explique le sens.

V. 594. *Homolé.* — « C'est une montagne de Thessalie ou une ville de Thrace. » (Scol.) C'est, d'après Strabon (380, 28), une ville de Magnésie près du mont Ossa. Virgile (*Aen.*, VII, v. 675, *Descendunt centauri Homolen Othrymque nivalem*) fait de l'Homolé une montagne, voisine de l'Othrys, qui est en Thessalie (Strabon, 374, 4). On voit donc, quoi qu'il en soit, que les Argonautes suivent la côte de Magnésie.

V. 596. *L'embouchure du fleuve Amyros.* — « C'est un fleuve de Thessalie, voisin de Méliboia, ainsi nommé d'Amyros, fils de Poseidon; il y a aussi une ville de ce nom. » (Scol.) Apollonios cite encore l'Amyros (IV, v. 617). Strabon (380, 11) ne dit rien du fleuve et cite une ville de Thessalie, Amyros, près du lac Boebeis. Cf. Valérius Flaccus (II, v. 11):

> Intrantemque Amyron curvas quaesita per oras.
> Aequora.

V. 597. *Eurymènes.* — Il n'est question de cette ville ni dans le Scoliaste, ni dans Strabon, ni dans Pausanias. Hécatée (fragm. 111, *Fragm. Histor. Graec.*, Didot, vol. I) la cite comme une ville de Thessalie. Il en est fait mention dans Tite-Live (XXXIX, 25) et dans Valérius Flaccus (II, v. 13).

V. 599. *Pallénées.* — « Palléné est le nom d'une montagne de Thrace et d'une ville d'où était Protée. Canastrée est le promontoire de Palléné. » (Scol.) Strabon (278, 35 et suiv.) dit que Palléné est une presqu'île située en face de celle de Magnésie et terminée par le cap Canastrée. Cette presqu'île serait l'ancienne Phlégra, autrefois célèbre par le séjour des géants. Cf. Pausanias (I, 25; VIII, 29). — Les Argonautes, après avoir suivi la cote de Magnésie du cap Sépias au mont Ossa, traversent le golfe Therméen, longent la cote méridionale de la presqu'île de Palléné jusqu'au cap Canastrée; de là, ils passent en vue du mont Athos pour aborder dans l'île de Lemnos qui en est voisine.

V. 601. *Le mont Athos.* — « L'Athos est la plus haute montagne de Thrace. Le poète veut dire qu'en même temps que le jour, leur apparut l'Athos, qui est de Lemnos à une distance égale à celle qu'un navire voguant depuis l'aurore jusqu'à midi pourrait parcourir; et cependant il couvre d'ombre Lemnos si éloignée de lui, car son sommet intercepte le soleil et il couvre l'île d'ombre jusqu'à Myriné. » (Scol.) Les anciens se faisaient une idée extraordinaire de la hauteur de l'Athos. Strabon (279, 43 et suiv.) dit que les habitants du sommet voient le soleil se lever trois heures plus tôt que ceux de la côte. Pline rapporte la même tradition qu'Apollonios : « ... *Myrinam, in cuius forum solstitio Athos eiaculatur umbram.* » (*N. H.*, IV, 73.)

V. 602. *Myriné.* — « Myriné est une ville située à l'extrémité de Lemnos qui en possède deux, Héphaistia et Myriné, cette dernière ainsi nommée de Myriné, femme de Thoas et fille de Crétheus. » (Scol.) Strabon ne parle pas de ces deux villes. On a vu (*note précédente*) que Pline cite Myriné, qui est aussi mentionnée par Ptolémée, Stéphane de Byzance, etc. Les mêmes auteurs citent aussi Héphaistia. Il est déjà question de ces villes dans Hécatée (fragm. 102, 103, 104, *Fragm. Histor. Graec.*, Didot, vol. I), qui dit que Lemnos possède deux villes, Héphaistia et Myriné, et dans Denys de Chalcis (fragm. 2, *Fragm. Histor. Graec.*, Didot, vol. IV), qui rapporte aussi, au IIIe livre de ses *Fondations des villes*, que Lemnos avait deux villes nommées Héphaistia et Myriné. Le nom d'Héphaistia est dû, sans doute, au dieu Héphaistos, protecteur de Lemnos. Quant à Myriné,

on n'a pas de renseignements sur son compte, et il est peu probable que son père Crétheus soit le même que Crétheus, père de Pélias.

V. 603. *Un vaisseau de transport bien équipé.* — Si Apollonios prend dans son sens propre, ce qui est probable, le mot ὁλκάς, il fait allusion à un genre de bâtiments dont la marche était peu rapide. Les ὁλκάδες, comme leur nom l'indique (ἕλκω, *tirer, remorquer*) étaient primitivement remorquées par d'autres navires. Cf. Scheffer (*op. cit.*, p. 257) : « *Dicebantur autem* ὁλκάδες *a trahendo, quia funibus nonnunquam consueverunt religari ad naves militares.* » Quand ces navires n'étaient pas remorqués, lourdement construits, pesamment chargés, et disposés pour n'aller qu'à la voile, ils devaient avoir une allure fort lente. D'après Pline (*N. H.*, IV, 73), la distance entre le mont Athos et Lemnos est de 87,000 pas; le pas romain vaut 5 pieds, d'après Pline lui-même (*N. H.*, II, 85 : *Stadium centum viginti quinque nostros efficit passus, hoc est pedes sexcentos viginti quinque*). Le pied romain = 0^m296; le pas = $0^m296 \times 5 = 1^m48$; 87,000 pas = $1^m48 \times 87{,}000 = 128{,}760$ mètres. Il paraît invraisemblable qu'un navire de charge puisse parcourir plus de 128 kilomètres entre le matin et midi. Mais les mesures de Pline sont évidemment fort inexactes : il n'y a que 70 kilomètres entre le mont Athos et Lemnos. M. Cartault (*ouvr. cité*, p. 252) dit à propos de ce vers d'Apollonios : « La vitesse qu'ils [les anciens] obtenaient pour leurs navires à voiles n'était pas de beaucoup inférieure à celle que réalise notre marine, ce qui prouve une fois de plus que les anciens avaient poussé fort loin la pratique de l'art naval. Apollonius de Rhodes, en parlant de l'Athos, dit qu'il est éloigné de Lemnos de la distance qu'une holcade bonne marcheuse parcourrait du matin au milieu du jour. Malheureusement, le poète ne nous indique pas l'heure du départ. Si nous plaçons le matin à six heures, comme il y a de l'Athos à Lemnos environ 70 kilomètres en ligne droite, nous obtiendrons une vitesse d'un peu plus de 11 kilomètres et demi ou d'environ 6 nœuds et demi par heure. » Cette vitesse semble exagérée pour un navire de charge : le bâtiment qui portait saint Paul de Sidon à Césarée ne faisait que 3 nœuds à l'heure (Vars, *ouvr. cité*, p. 181). Je crois qu'il faut fixer le départ de cette holcade à l'aurore d'un jour d'été, soit vers quatre heures du matin; la distance de 70 kilomètres parcourue en 8 heures donne 8,750 mètres à l'heure, c'est-à-dire plus de 4 nœuds et demi, ce qui me semble encore beaucoup pour une holcade, quelque bien équipée qu'elle soit.

V. 608. *Et c'est en ramant...* — « Ils [les Athéniens] naviguaient donc à la voile et ne considéraient les rames que comme un secours auxiliaire qu'on employait lorsque le vent faiblissait ou devenait contraire. On s'en servait également pour gagner ou pour quitter le mouillage ou pour franchir un passage difficile dans des cas spéciaux et pour un trajet de peu de durée. C'est ainsi que nous sont représentés les marins du navire Argo; ils utilisent les voiles tant que le vent leur est propice, puis ils mettent à la rame et se dirigent vers la terre. » (Cartault, *ouvr. cité*, p. 123.)

Lemnos, séjour des Sintiens. — Strabon (282, 17; 471, 3) dit que les

premiers habitants de Lemnos furent des Sintiens, peuple de Thrace; ils recueillirent Héphaistos précipité du ciel (*Iliad.*, I, v. 593-594). Le Scoliaste donne sur *Lemnos, séjour des Sintiens,* les renseignements suivants : « *Sintéis* est une épithète de Lemnos, car elle eut pour premiers habitants les Tyrrhéniens, les plus méchants des hommes [σιντής signifie *de brigand*]; Homère dit : *Il alla à Lemnos vers les Sintiens au parler sauvage* (*Odyss.*, VIII, v. 294.) Hellanicos dit que les Lemniens furent nommés Sintiens parce que, les premiers, ils firent des armes de guerre pour *piller* [σίνεσθαι] leurs voisins et leur faire du mal. » — Strabon dit qu'il est resté à Lemnos beaucoup de traces du passage des Argonautes (38, 25); il parle d'un certain Eunéos, fils de Jason, qui régna à Lemnos (37, 42). Il est question dans l'*Iliade* (VII, v. 468 et suiv.; XXIII, v. 747) de cet Eunéos, fils de Jason et d'Hypsipylé : c'est à la naissance future de ce fils qu'Apollonios fera allusion (v. 905 et suiv.).

V. 609. *Dans cette ile...* — Le Scoliaste paraphrase le récit d'Apollonios. Mais il explique comment Aphrodite se vengea des Lemniennes : elle les affligea d'une puanteur insupportable; ce détail nécessaire, qui est une circonstance atténuante pour les maris, est négligé par la réserve du poète alexandrin. Mais Apollodore (I, 9, 17) ne manque pas d'y faire allusion. Le Scoliaste cite une autre tradition, due à l'historien Myrsilos : « Alors que d'autres disent que les Lemniennes étaient devenues puantes par une vengeance d'Aphrodite, Myrsilos, dans le livre I de ses *Lesbiques,* raconte les faits d'une manière différente. Médée, dit-il, alors qu'elle côtoyait Lemnos, jeta, par jalousie, dans l'île, une substance magique qui affligea les femmes d'une mauvaise odeur. Aussi, maintenant encore, il y a, chaque année, un jour où, à cause de leur puanteur, les femmes écartent leurs maris et leurs fils. » D'après Myrsilos, comme d'après Pindare *(IVe Pythique),* c'est au retour de la Colchide que les Argonautes s'arrêtent à Lemnos.

V. 620. *Seule entre toutes.* — « C'est d'abord parce qu'il était son père qu'Hypsipylé sauva Thoas, comme elle le devait; ensuite, à cause de son âge et parce qu'il n'était ni le conseiller ni le complice du libertinage des Lemniens. » (Scol.)

V. 623. *Oinoié.* — « Cette histoire est prise de Théolytos. Sicinos est une île, au Sud de l'Eubée, qui s'appelait autrefois Oinoié, parce qu'elle était plantée de vignes [οἶνος, *vin*]. Xénagoras fait mention de ce changement de nom, en disant qu'il eut lieu à cause de Sicinos, fils de Thoas et de la nymphe Oinoié. Que Thoas fut sauvé des eaux en cet endroit, Cléon de Curium le raconte, ainsi qu'Asclépiade de Myrléa, qui montre qu'Apollonios a tout emprunté à Cléon. » (Scol.) Sicinos est une petite île, située dans la partie de la mer Égée qu'on appelle d'ordinaire mer de Crète (Strabon, 416, 15). Pline l'Ancien (*N. H.*, IV, 70) constate ce changement du nom de l'île.

V. 636. *Les Thyades.* — C'est de là, dit le Scoliaste, que Sémélé est appelée Thyoné; l'étymologie de ce mot serait ou θύειν (offrir un sacrifice, immoler) ou ἐνθεαζομένη, à cause des transports divins de la Thyade. Apollodore (III, 5, 2) rappelle que c'est sous ce nom de

Thyoné que Dionysos amena sa mère au ciel, et M. Decharme (*Mythol.*, p. 460) remarque la ressemblance de prononciation entre Θυώνη, la Ménade divine, Sémélé, et Διώνη, qui est quelquefois attribuée comme mère à Διόνυσος, peut-être aussi par suite d'une similitude de mots. — Les *Bacchantes* d'Euripide montrent, entre autres exemples, comment les Thyades méritent cette épithète de « mangeuses de chair crue ».

V. 645. *Aithalidès*. — Voir la note qui le concerne au vers 54. — Le Scoliaste explique ce que veulent dire ces mots : *l'oubli n'a pu pénétrer dans son âme*. « C'est, dit-il, que les morts passent pour oublier ce qui leur est arrivé pendant leur vie. Quant à lui, quoique mort, il n'oublia pas, et, possesseur d'une nouvelle âme, par la métempsycose, comme parlent les philosophes, suivant la volonté d'Hermès, il savait toujours qui il était. Phérécyde dit qu'il avait reçu d'Hermès ce privilège que son âme fût tantôt dans la demeure d'Adès, tantôt sur la terre. Les Pythagoriciens disent que, doué d'une âme impérissable, il revécut en la personne d'Euphorbos, fils de Panthos, au temps de la guerre de Troie, puis en la personne de Pyrrhos de Crète, puis d'un homme d'Élide dont le nom n'est pas connu, et enfin de Pythagore lui-même. Pythagore disait que son âme, avant de lui appartenir, avait été celle d'Aithalidès, puis d'Euphorbos le Troyen, ensuite d'un fils d'Hermès et d'une courtisane de Samos, et enfin la sienne. » — Ces renseignements sont à peu près les seuls que nous ayons sur Aithalidès, dont il n'est parlé ni par Apollodore et les autres mythographes, ni par les poètes latins, excepté Valérius Flaccus, qui le cite parmi les Argonautes (I, v. 437.) — Diogène Laerce (VIII, 4) rappelle que Pythagore prétendait avoir été autrefois Aithalidès, fils d'Hermès. Le Pythagore d'Ovide se souvient seulement d'avoir été Euphorbos (*Met.*, XV, v. 161) :

> Ipse ego nam memini, Troiani tempore belli,
> Panthoides Euphorbus eram...

Aulu-Gelle (IV, XI, 14, edit. Hertz, Teubner) cite Aithalidès parmi les incarnations de Pythagore, mais dans un autre ordre que le Scoliaste : « *Pythagoram vero ipsum (sicuti) celebre est, Euphorbum primo fuisse dictasse. Ita haec. Remotiora sunt his quae Clearchus et Dicaearchus memoriae tradiderunt, fuisse eum postea Pyr[rhum Py]ranthium, deinde Aethaliden, deinde feminam pulcra facie meretricem, cui nomen fuerat Alco.* »

V. 652. *Ils ne détachèrent pas les amarres* (πείσματα). — « Lorsqu'ils [les marins grecs] ne retiraient pas à terre leur navire, ils l'amarraient au rivage au moyen de câbles qui portent, dans les inscriptions navales, le nom de σχοινία ἐπίγυα, et chez les lexicographes, ceux de σχοινία ἐπίγυα, ἀπόγυα, de γύαια, de πείσματα ou de πρυμνήσια. Pollux nous apprend que ce dernier terme était poétique ; en tout cas, le mot nous indique que ces amarres partaient généralement de l'arrière. C'est en effet par l'arrière que devaient de préférence accoster les navires, qui, à cause de leur éperon, avaient à l'avant un tirant d'eau plus fort qu'à l'arrière, et qui ne pouvaient guère aborder par le

travers à cause des avirons qui garnissaient leurs flancs. » (Cartault, *ouvr. cité*, p. 87.)

Le vent Borée. — « Le sens est : et cependant Borée soufflait, dont le souffle était utile à la navigation des Argonautes. » (Scol.) Shaw interprète contre le sens du Scoliaste : « *Ob flatum Aquilonis.* » De plus, il reproduit une note de Wesseling (*Observat.*, p. 130), qui dit que Borée était contraire aux Argonautes : « *Mihi perspectum est nihil veri his inesse. Non enim ventus Aquilo secundus est tendentibus in Pontum, sed adversum tenet. Debuisset enarrator in memoriam redigere Lemniorum responsum, quo irridentes Miltiadi olim dixisse perhibentur, tum se in Atheniensium potestatem venturos, cum ille domo navibus proficiscens Lemnum, vento Aquilone, venisset. Hoc ergo Apollonius indicat Minyas non solvisse illo mane ex insula Lemno quod Aquilo, qui ipsis in Pontum porrecturis adversus erat, flaret.* » Cette anecdote que Cornélius Nepos raconte (*Miltiade*, I) n'a rien à faire ici : Athènes étant au Sud de Lemnos, le Borée, dont le souffle vient du Nord, ne peut conduire d'Athènes à Lemnos. Quant aux Argonautes, qui, après avoir longé l'Athos, ont abordé au Nord de Lemnos, il semble que, pour arriver à l'Hellespont, ils auraient besoin d'un vent soufflant de l'Ouest, car la partie septentrionale de l'île de Lemnos se trouve, comme l'ouverture de l'Hellespont, au 40ᵉ degré de latitude. Mais les Argonautes auront besoin d'un vent du Midi pour arriver à l'Hellespont où ils ne se rendent pas directement. On verra en effet (v. 910 et suiv.) qu'au départ de Lemnos ils se rendent à Samothrace, et reviennent de là à l'Hellespont en cotoyant la Chersonèse. Voilà pourquoi, chose qui semble étrange au premier abord, ils ont besoin d'un vent du Midi pour aller de Lemnos à l'Hellespont.

V. 668. *Polyxo.* — Apollodore (II, 1, 5) parle d'une Naïade de ce nom, femme de Danaos, et (III, 10, 1) d'une autre Polyxo, femme de Nycteus et mère d'Antiopé. On en cite une autre, Rhodienne, femme de Tlépolémos, chez qui Hélène se serait réfugiée après la mort de Ménélas (cf. Decharme, *Mythol.*, p. 663). Polyxo est aussi le nom d'une des Hyades (Hygin, *Poet. Astr.*, II, 21). Mais nous n'avons dans le Scoliaste, ou dans les mythographes, aucun renseignement sur la nourrice d'Hypsipylé. Valérius Flaccus, qui parle d'elle, avoue cette ignorance à son sujet (II, v. 316) :

Vates Phoebo dilecta Polyxo
Non patriam non certa genus...

Hypsipylé, dans le discours que lui prête Stace, dit que c'est Polyxo qui a conseillé aux femmes de Lemnos de tuer leurs maris (*Theb.*, V, v. 90, sqq.).

V. 672. *Couverte comme d'un duvet de cheveux blancs.* — Je traduis suivant le texte de Merkel, qui adopte la conjecture de Frank Passow, ἐπιχνοαούσῃ, déjà adoptée par Wellauer, au lieu de la leçon des mss. ἐπιχνοάουσαι, leçon d'après laquelle ce seraient les jeunes filles qui auraient les cheveux blancs. Lehrs traduit en ce sens : « *Albis obtectae capillis.* » Le Scoliaste remarque que les cheveux des jeunes filles

étaient comme un duvet, mais il ne dit rien de leur couleur. Shaw pense que ce sont des cheveux qui paraissent blancs, tant ils sont blonds, et traduit : « *Flavis pubescentes crinibus.* » Shaw suit d'ailleurs l'opinion d'Hoelzlin, combattue par Brunck, qui fait remarquer qu'il n'y a aucun exemple de ce sens de *blonds* attribué à λευχῆσιν, et qui veut corriger en ξανθῆσιν, se fondant sur ce que les servantes de Médée (*Arg.*, Ch. IV, v. 1303) ont ξανθὰς ἐθείρας. Wellauer cite d'autres corrections du mot λευχῆσιν : πλεχτῆσιν (Weston), λευρῆσιν (Gerhard); mais il adopte comme définitive la correction de Passow, qui porte sur le mot ἐπιχνοάουσαι, *qua omnis loci difficultas ita tollitur, ut eam in textum recipiendam esse judicaverim.* La conjecture de Passow ajoute un trait à la description de cette vieille, sur qui le poète attire l'attention, sans s'inquiéter de ses suivantes. Dübner ne parle pas de cette correction; il trouve trop hardie celle de Brunck, mais il avoue ne pas bien comprendre le sens de la leçon qu'il conserve : « *Habentes primam lanuginem; sed cur* cani? *Sine dubio de pubescentium puellarum crinibus in temporibus crescentibus.* »

V. 689. *Les Kères ont craint de me faire mourir.* — Dübner croit que cette *crainte* des Kères leur est inspirée par l'horrible décrépitude de Polyxo : « *Id est me horrentem ob formam, scilicet decrepitam; cf. Plaut.* Fastidium orci, *id est quem orcus ipse fastidit.* » Mais si les Kères craignent de faire mourir Polyxo à cause de sa décrépitude qui leur inspire du dégoût, comment la vieille femme peut-elle dire (v. 691) qu'elle mourra l'année suivante, alors que sa décrépitude, aggravée avec le temps, sera encore plus dégoûtante pour les déesses de la mort? Le Scoliaste dit bien : « Les Kères ont peur de venir vers moi maintenant; cependant, je mourrai, c'est-à-dire je mourrai de vieillesse. » Mais je crois qu'Apollonios veut dire que si les Kères ont, jusqu'à présent, évité de faire mourir Polyxo, soit à cause du respect qu'elle leur inspire, soit dans la crainte de dépeupler Lemnos, le temps viendra bientôt où, malgré ces considérations, la vieille femme devra disparaître.

V. 702. *Iphinoé.* — Cette Lemnienne n'est pas autrement connue que par ce passage. — Dans Valérius Flaccus, Iphinoé est également envoyée en ambassade auprès des Argonautes (II, v. 326, *portatque preces ad litora Graiis Iphinoe*). Le poète latin a montré auparavant la Renommée qui, sur l'ordre de Vénus, excite au meurtre de leurs maris plusieurs femmes de Lemnos, entre autres Iphinoé (II, v. 162).

V. 721. *Tritonide.* — Voir la note au vers 551. Le Scoliaste lit et explique 'Ιτωνίδος, comme au vers 551.

V. 722. *Un manteau double, couleur de pourpre.* — Voir la note au vers 326. Il ne s'agit pas ici, comme dans ce vers, d'un de ces vêtements très amples qui se mettent doubles, mais d'un manteau de luxe dont l'étoffe est à double tissu, c'est-à-dire brochée : en effet, les dessins variés forment une seconde trame dans la première.

V. 723. *Les premiers étais* (δρυόχους). — L'étymologie de ce mot (δρῦς, ἔχω, *qui contient des pièces de chêne*) ne peut en déterminer le sens exact. Le Scoliaste, qui se contredit dans ses explications, ne nous est d'aucun secours : « On appelle ainsi les pièces de bois sur

lesquelles on établit la quille. Homère a dit : *Il dressait en ordre comme des* δρύοχοι *toutes* [les haches qui étaient] *au nombre de douze.* Les δρύοχοι sont donc les entrailles [ἐγκοίλια, mot qu'on traduit par le terme technique de *côtes* ou *varangues*] du navire. » D'après le Scoliaste, les δρύοχοι correspondent donc aux *colombiers;* puis il se contredit en les assimilant aux *varangues.* Les colombiers sont des appuis latéraux qui soutiennent par leurs têtes la carène du vaisseau en construction; les *varangues* sont des pièces de bois qui font partie du navire même et non du *ber* que l'on établit autour du navire en construction. Le sens de la phrase d'Apollonios est que la déesse a fait cadeau du manteau à Jason au moment où l'on commençait à s'occuper d'Argo : comme il faut établir le *ber* avant de songer au navire même, il est logique que le mot δρύοχοι se rapporte au *ber* plutôt qu'au navire. M. Cartault donne des raisons excellentes qui prouvent qu'il s'agit bien en effet des *colombiers :* « Nous retrouvons les colombiers dans les δρύοχοι. En effet, les δρύοχοι sont, pour Suidas et Zonaras, *des etais dont on se servait pendant la construction du bâtiment.* Le grand Étymologique y voit *des pièces de bois verticales, des supports qui soutiennent la quille du vaisseau qu'on édifie.* Eustathe entend par là *des étais disposés en file, et sur lesquels repose la quille du bâtiment en construction, afin qu'elle ait une forme régulière.* Il ajoute qu'ils maintiennent la carène des deux côtés et l'entourent de soutiens continus. Platon, dans le *Timée,* donne du mot δρύοχοι une explication courte, mais parfaitement nette. Ce sont *des appuis qui servent pendant la construction du bâtiment.* Hésychius, qui emploie la forme δρύακες, les définit d'une façon plus vague : *pièces de bois qui soutiennent la quille du navire.* De même, le Scoliaste d'Apollonius de Rhodes : *pièces de bois sur lesquelles on établit la quille.* Plus loin, il confond à tort les δρύοχοι avec les *côtes* du bâtiment. Malgré cela, toutes ces explications sont suffisamment claires et concordantes pour qu'il faille admettre sans hésitation l'identification des δρύοχοι avec nos colombiers. » (*Ouvr. cité,* p. 27-28.) M. Vars (*ouvr. cité,* p. 39-40), qui se fonde précisément sur le vers d'Homère cité par le Scoliaste d'Apollonios (*Odyss.,* XIX, v. 573), où il est dit qu'Ulysse dispose à la suite ses douze haches comme autant de δρύοχοι, prétend que les δρύοχοι sont des *couples,* « pièces de construction à deux branches qui s'élèvent symétriquement de chaque côté de la quille jusqu'à hauteur du bat-bord ». (*Dictionnaire de marine* de Bonnefoux.) « A la question suivante : quelles parties dans un navire peuvent ressembler le plus à des haches placées sur une ligne, des marins répondraient à l'unanimité : ce sont les *couples.* » M. Vars impose aux marins qu'il met en scène la réponse qu'il veut avoir en posant la question d'une manière favorable à son système. Il ne faut pas demander : quelles parties *dans* un navire; mais : quelles parties, soit *dans un navire,* soit *dans le ber* qui sert à la construction de ce navire. Le vers de Catulle (LXIV, v. 10), évidemment inspiré de ce passage d'Apollonios, ne peut en rien nous éclairer sur le sens du mot δρύοχοι. Le poète latin rappelle que Minerve elle-même *(diva ipsa)* a présidé à la construction du navire Argo :

Pinea coniungens inflexae texta carinae.

L'édition Lemaire explique bien : « *Inserens et adaptans curvae carinae trabes et alia quibus naves instruuntur.* » Le mot *texere* est le terme propre qui signifie disposer la contexture d'un navire, le construire. Le jeu de mots de Properce (III, VII; IV, VI, édit. Muller, v. 29) :

Ite, rates curvas et leti texite causas,

nous l'indique ainsi que le vers de l'Énéide (XI, v. 326) :

Bis denas Italo texamus robore naves...

et les divers passages d'Ovide (*Met.* XI, v. 524; XIV, v. 531; *Fast.*, I, v. 506) où se trouve l'expression *pinea texta carinae*. Il n'y a aucun rapport entre ces *pinea texta* et les δρύοχοι.

V. 724. *Des traverses* (ζυγά). — C'est dans son sens primitif qu'Apollonios emploie le mot ζυγά. « Il y avait pour désigner les *baux* [*poutres principales placées en travers des bâtiments pour en lier les deux murailles*] un terme qui remontait aux premiers âges de la marine grecque, celui de ζυγά. Dans les navires primitifs et non pontés, les couples étaient, à leur extrémité supérieure, réunis par des poutres qui servaient en même temps à asseoir les rameurs... La double fonction des ζυγά est nettement indiquée par Eustathe : *Ils servent à la fois à joindre les flancs du bâtiment et à fournir une place aux rameurs.* Il s'exprime d'une façon aussi précise ailleurs : *On appelle* ζυγά *ces longues poutres qui rattachent l'un à l'autre les flancs du navire et les maintiennent comme un joug.* » (Cartault, *ouvr. cité*, p. 41.) M. Cartault explique comment, plus tard, le mot ζυγόν étant resté dans la langue maritime, mais les deux objets qu'il désignait étant devenus très différents, il en est résulté une confusion qui n'a pas peu contribué à fausser les restitutions de la trière (p. 42). Mais ici il n'y a pas de confusion possible : Apollonios, qui est un archéologue, emploie le mot dans son sens homérique (cf. *Odyss.*, IX, v. 99; XIII, v. 21).

V. 729. *Étaient tissés* (ἐπέπαστο). — Merkel admet dans son edit. maior le mot ἐπέπαστο « *Ruhnkenii est coniectura, non fortasse certissima* », alors qu'il conservait dans l'edit. minor ἐκέκαστο, leçon des mss., commentée par le Scoliaste et adoptée par la plupart des éditions. Wellauer, qui admettait déjà la correction de Ruhnken, la jugeait fort bonne à cause de deux passages de l'*Iliade* où le mot proposé par Ruhnken se trouve en effet dans des phrases tout à fait semblables à celle d'Apollonios : « *Certa est emendatio, propter locos Homericos* [*Iliad.*, III, v. 125; XXII, v. 440]. »

V. 730. *Les Cyclopes.* — Hésiode (*Theog.*, v. 141) dit aussi que les durs Cyclopes Brontès, Stéropès, Argès, ont donné à Zeus la foudre et ont forgé son tonnerre. (Voir aussi *Argon.*, Ch. I, v. 510.)

V. 735. *Antiopé.* — « Il y a deux Antiopé, l'une fille de Nycteus, l'autre d'Asopos; c'est de celle-ci qu'il est fait mention. D'elle et de Zeus naquirent Amphion et Zéthos, qui bâtirent Thèbes, comme dit Homère : *Les premiers, ils établirent les fondements de Thèbes aux Sept Portes* [*Odyss.*, XI, v. 263]. Phérécyde en donne le motif : c'est

parce qu'ils prenaient leurs précautions contre les Phlégyens, ennemis de Cadmos alors régnant. » (Scol.) D'après Apollodore (III, 10, 1), c'est l'Antiopé, fille de Nycteus et de Polyxo, qui aurait été la mère de Zéthos et d'Amphion. Apollonios parle (*Arg.*, Ch. IV, v. 1090) de la fille de Nycteus, Antiopé. Voir la note à ce vers. — Il y a encore une Antiopé, fille de Thespios, de laquelle Héraclès eut Alopios (Apollod., II, 7, 8). — Une autre Antiopé, au dire du Scoliaste, fut mère des Argonautes Clytios et Iphitos. (Voir la note au vers 86.) Le père de l'Antiopé, mère d'Amphion et de Zéthos, était, suivant Apollonios, le fleuve Asopos (cf. Decharme, *Mythol.*, p. 573). Amphion est bien connu comme fondateur de Thèbes (Apollod., III, 5, 5). Cf. Horace, *Art poétique*, v. 394, sqq. « Arménidas raconte dans son livre I que les pierres suivaient d'elles-mêmes la lyre d'Amphion; il dit aussi que cette lyre lui fut donnée par les Muses; c'est ce que rapporte Phérécyde dans son livre X. Suivant Dioscoride, la lyre était un présent d'Apollon. » (Scol.)

Amphion épousa Niobé, dont on sait l'histoire, et Zéthos, Thébé ou Aédon (le rossignol), image de l'éclat du printemps.

V. 743. *Le bouclier commode à manier* (θοὸν σάκος). — Dübner traduit bien par *habile* le mot θοόν qui signifie *rapide* et quelquefois *aigu*. Le sens d'*aigu, terminé en pointe*, ne peut évidemment pas convenir au σάκος, le grand bouclier ovale de l'époque archaïque.

V. 748. *Les Téléboens.* — Les Téléboens, ou Taphiens, étaient un peuple d'Acarnanie, célèbre par ses brigandages (Strabon, 394, 26). Le Scoliaste rappelle cette lutte d'Électryon, père d'Alcmène, et de ses fils, contre les brigands qui venaient lui voler ses bœufs. Il dit que Taphos est une des Échinades, petit groupe d'îles de la mer Ionienne, à l'embouchure de l'Achéloos, le long de la côte d'Acarnanie. Leur double nom vient de Téléboos et de Taphios; ou, suivant Apollodore (II, 4, 5), de ce que Taphios alla loin de sa patrie (τηλοῦ τῆς πατρίδος ἔβη) ou enfin, suivant le Scoliaste, de ce qu'ils amenaient au loin les bœufs volés (τῆλε... τὰς βοῦς). On sait que, dans l'*Amphitryon* de Plaute, les Téléboens sont en guerre avec les Thébains : « *Nam cum Telebois bellumst Thebano poplo.* » (*Prolog.*, v. 101.)

V. 752. *Le combat de deux chars.* — La lutte d'Oinomaos et de Pélops est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'y insister. (Voir Decharme, *Mythol.*, p. 647, sqq.)

V. 760. *Par son voile* (καλύπτρης). — La καλύπτρη, terme fréquemment employé par Homère (*Iliad.*, XXII, v. 406; *Odyss.*, V, v. 232; X, v. 545), est *l'enveloppe* (καλύπτω, *envelopper*), le voile dont les femmes s'enveloppaient le visage quand elles sortaient. Ce voile, placé sur le haut de la tête et entourant le visage de manière à le cacher, excepté la partie supérieure du nez et les yeux (Eschyle, *Agamemnon*, v. 1178; Euripide, *Iphigénie en Tauride*, v. 372), retombait sur les épaules et descendait jusqu'au milieu du corps.

V. 761. *Tityos.* — On sait que ce géant Tityos, qui avait tenté de violer Létô, est puni aux enfers de sa concupiscence par deux vautours qui lui rongent le foie (cf. *Odyss.*, XI, v. 575; Lucrèce, III, v. 984; *Aen.*, VI, v. 595, etc.). Voir Decharme, *Myth.*, p. 137 et 429. Quant à sa

double naissance, voici les diverses explications données dans les scolies : « Élaré fut la mère de Tityos [c'était une fille d'Orchomène, Apollodore, I, 4, 1]. Après la mort de sa mère, il fut, dit-on, nourri par la terre, comme Homère le raconte : *Et je vis Tityos, fils de la terre illustre* [*Od.*, XI, v. 576]. — Phérécyde dit qu'uni à Élaré, fille d'Orchomène, Zeus, par crainte de la jalousie d'Héra, la renferma sous la terre [cf. même récit dans Apollodore, I, 4, 1], d'où sortit Tityos, nommé à cause de cela fils de la terre. — Autre tradition : Élaré, mère de Tityos, enceinte des œuvres de Zeus, ne put mettre l'enfant au monde à cause de ses grandes dimensions, et mourut. Mais que Tityos ait été mis au monde une seconde fois par la terre, cette histoire ne semble mériter foi ni croyance. Nous pouvons dire que les poètes donnent le nom de fils de la terre aux êtres dont le corps est monstrueusement grand. C'est ainsi que Callimaque a dit que les animaux monstrueux naissent de la terre. Homère constate la grande taille de Tityos en disant que *étendu, il couvrait neuf arpents* [*Od.*, XI, v. 577]. Notre avis est que, lorsqu'il fut mis au monde par Élaré, les faibles dimensions de son corps firent penser qu'il était son fils; mais quand, en grandissant, il devint monstrueux, on imagina qu'il avait été enfanté et nourri par la terre. »

V. 763. — Le Scoliaste se demande quel sens il faut attribuer aux sujets brodés sur le manteau. Il pense que le poète a voulu simplement représenter, par les dessins de la chlamyde, l'ordre de l'univers et les actes de l'humanité. « D'abord, par le tonnerre et les Cyclopes, il fait une allusion allégorique à quelque dieu et à la nature divine, et c'est pourquoi il dit qu'*ils sont courbés sur un ouvrage éternel;* ensuite, au moyen de la lyre d'Amphion, il indique la fondation des villes; puis tous les événements qui arrivent dans les villes, les amours et les guerres; c'est ce que signifie, dans son idée, Aphrodite, porteuse d'armes. La violence et les combats sont représentés par l'histoire des Taphiens; les jeux et les mariages, par la course en char de Pélops; l'impiété et le châtiment qui vient des dieux, par Tityos; les embûches, les trajets sur mer et le salut final par l'histoire de Phrixos : en un mot, à peu près tout ce qui arrive dans les villes est poétiquement décrit sur la chlamyde. » Dübner trouve ces tableaux fort bien faits, mais il leur reproche de ne se rapporter en rien à Jason : *Optime Apollonius* ἐποίησεν, *hac una in re vituperandus quod pleraeque, quas recenset, picturae ad Iasonem proprie non pertinent.*

V. 766. *De sages paroles* (πυκινὴν βάξιν). — « Φρὴν πυκινή *est* mens in se congesta *ap. Claud. de Rapt. Pros., hoc loco* sapiens. » (Dübner.) On trouve dans l'*Iliade* (XIV, v. 294) πυκινὰς φρένας. Claudien (*de Rapt. Pros.*, I, v. 4) a bien *mens congesta;* mais cette expression ne me semble pas répondre exactement à φρὴν πυκινή. L'adjectif πυκνός ou πυκινός signifie *compact, serré* et, par suite, *intense, sage.*

V. 769. *Sa lance qui frappait au loin* (ἔγχος ἑκηβόλον). — La lance était à deux fins; elle se jetait comme un javelot ou elle servait à percer de près un ennemi.

— *Atalante.* — « Atalante, fille d'Iasos qu'épousa Milanion; c'est une autre Atalante, Argienne et fille de Schoineus, qu'épousa Hippomédon. »

(Scol.) La fille d'Iasos et celle de Schoineus semblent généralement confondues; d'après Apollodore (III, 9, 2), Hésiode et quelques autres auteurs disent que la fameuse Atalante, la chasseresse du sanglier de Calydon, était fille de Schoineus et non d'Iasos; Euripide lui donne pour père Mainalos, fils d'Arcas, héros éponyme du mont Ménale. Vaincue à la course, grâce au stratagème des pommes d'or par Milanion, ou, suivant Euripide, par Hippoménès, elle épousa son vainqueur. (Voir, pour la légende d'Atalante, Decharme, *Mythol.*, p. 587.) — Dans leurs catalogues, Apollodore (I, 9, 16) et Diodore de Sicile (IV, 41) mettent au nombre des Argonautes Atalante, fille de Schoineus. — « Quant à ce fait, que les Argonautes eurent commerce avec les femmes de Lemnos, Hérodore en parle dans ses *Argonautiques*. Eschyle, dans son *Hypsipylé*, raconte que les femmes de Lemnos vinrent en armes attaquer les Argonautes que la tempête avait fait échouer à la côte, et les repoussèrent jusqu'au moment où elles leur eurent fait promettre par serment qu'une fois débarqués, ils auraient commerce avec elles [cf. *Aeschyli Fragmenta, Hypsipyle*, p. 205 de l'*Eschyle* grec-latin, Didot]. Sophocle, dans ses *Lemniennes*, dit aussi que les Argonautes durent engager un combat sérieux [cf. *Sophoclis Fragmenta, Lemniae*, p. 321 du *Sophocle* grec-latin, Didot]. » (Scol.)

V. 775. *Dans une demeure* (καλύβῃσιν). — Le mot καλύβη, qui correspond au *tugurium* latin, désigne proprement une chaumière de paysan, faite de branchages, de claies et d'autres matériaux aussi simples. Dübner pense avec raison que le poète désigne ici par ce mot le παρθενών ou appartement des jeunes filles.

V. 788. *Iphinoé.* — Dübner fait observer qu'Iphinoé joue ici le rôle du κῆρυξ homérique. C'est la maîtresse des cérémonies du palais d'Hypsipylé. — Le Scoliaste dit qu'on lisait dans l'édition primitive des *Argonautiques* : « Alors Iphinoé s'empressa de le conduire à travers le vestibule [πρόδομος; voir sur le πρόδομος la note au vers 789] construit avec art et le fit asseoir sur un beau siège [δίφραξ]. » Au sens propre, le δίφραξ est un siège pour deux personnes.

V. 789. *Une belle salle* (παστάδος). — Le Scoliaste lit comme les mss. ἀναστάδος, mot qui ne semble pas avoir de sens précis, et qu'il explique par παστάδος; ce dernier mot viendrait de πάσασθαι (se nourrir), et signifierait par suite *salle à manger*. L'auteur de la correction παστάδος est, d'après Brunck, Jean Rutgers; d'ailleurs, l'*Etymol. M.* cite le mot παστάς comme se trouvant dans Apollonios, et ajoute que, d'après quelques auteurs, c'est un synonyme du terme πρόδομος, souvent employé dans Homère : le πρόδομος homérique, *l'avant-maison*, a, semble-t-il, un sens assez étendu : « Πρόθυρα *et* πρόδομος, *ex Vossii sententia, omnino ad eas aedificii partes referenda sunt, quae intrantibus ex adverso sunt, et generali notione vel spatium ante fores aedificii vacuum, vel aedium partem aliquam designant.* » (Terpstra, *Antiquitas homerica*, Lugd. Batav., 1831, p. 194.) — « *Sur un siège* (κλισμῷ). » — Le κλισμός (κλίνω) est spécialement un siège *où l'on s'appuie*.

V. 800. *Les étables* (ἐπαύλους). — « Les étables ou, par abus, les

demeures des Thraces. » (Scol.) Le mot ἔπαυλος signifie évidemment *étable* dans le seul passage où Homère l'emploie (*Odyss.*, XXIII, v. 358). Le Scoliaste a été choqué que le poète ne désigne en fait d'endroits pillés que les étables, et en fait de butin que les jeunes filles, que les Lemniens ne devaient pas enlever dans les étables. Mais ce n'est pas une raison d'étendre le sens du mot ἔπαυλος. D'ailleurs, le Scoliaste cite un vers de la première édition, où il est dit que les Lemniens emmenaient de Thrace *des brebis et des bœufs* : Apollonios n'a pas fait attention qu'en supprimant ce vers il rendait difficile à expliquer le sens du mot ἔπαυλος.

V. 831. *La mer Égée.* — « La mer Aigée [Égée] a été ainsi nommée de l'île Aigai. Homère dit : *Ceux qui te portent des présents à Hélicé et à Aigai* [*Iliad.*, VIII, v. 203]. Elle est consacrée à Poseidon, et l'on rapporte, dit Nicocrate, que personne ne peut y passer la nuit à cause des apparitions du dieu. D'autres disent que la mer a été ainsi nommée à cause de Poseidon; car, suivant Phérécyde, le dieu est appelé Aigaios. Nicocrate dit que le nom de la mer vient d'Aigeus [Égée], qui s'y précipita du haut de l'Acropole; mais c'est à tort, car l'Acropole est loin du rivage de la mer. » (Scol.) On admet généralement qu'Aigai et Hélicé sont deux villes de la côte du Péloponèse qu'un tremblement de terre détruisit, au IVe siècle av. J.-C. (Cf. Strabon, 331, 42 et suiv.) Strabon distingue cette Aigai d'une ville homonyme, située en Eubée, qui, dit-il (331, 47), est citée par Homère (*Iliad.*, XIII, v. 21) et qui a donné sans doute son nom à la mer Égée. Strabon et Pausanias ne citent aucune île Aigai. Mais Nicocrate (Scol. ad *Iliad.*, XIII, v. 21) distingue l'Aigai, ville d'Eubée, d'Aigai, île de la mer Égée, où les navigateurs craignaient d'aborder, car tous ceux qui s'y étaient arrêtés disparaissaient dans la nuit. Virgile parle de *Neptunus Aegeus* (*Aen.*, III, v. 74), mais c'est sans doute comme dieu de la mer Égée que Poseidon a pris ce surnom. — L'étymologie du nom de la mer Égée venant du roi Égée est aussi assez répandue.

V. 845. *Sur des chariots* (ἁμάξαις). — L'ἅμαξα est le *chariot de transport*, par opposition au *char de combat* (ἅρμα).

V. 851. *Par égard pour Héphaistos.* — « Car Lemnos est consacrée à Héphaistos. » (Scol.) Tradition bien connue : d'après Homère (*Il.*, I, v. 593), c'est à Lemnos que fut recueilli Héphaistos, précipité par Zeus de l'Olympe.

V. 855. *Excepté Héraclès.* — « Le poète parle ainsi à cause de l'économie de son ouvrage. Car, alors que tous sont vaincus par les plaisirs, il [Héraclès] les excite à la lutte; c'est aussi à cause de la nature sage du héros. » (Scol.) Shaw remarque qu'Apollonios fait toujours Héraclès semblable à lui-même, et qu'il suit le précepte d'Horace, longtemps, il est vrai, avant qu'il soit formulé :

Honoratum si forte reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer.....

V. 859. *Le fils illustre d'Héra.* — « Le poète suit Hésiode qui dit [*Théog.*, v. 927] que Héphaistos est le fils de la seule Héra. Homère le dit fils de Zeus et d'Héra. » (Scol.)

V. 874. — Ce discours est une imitation évidente de l'*Iliade* (II, v. 236 sqq.).

V. 880. *Qui leur sert de ruche* (σιμβληίδος). — « On appelle ruches (σίμβλοι) les objets creux où les abeilles construisent leurs cellules. Σιμβληίς πέτρα est donc ici une roche, où, dans les montagnes, on élève les abeilles, roche disposée comme un σίμβλος. » (Scol.) C'est un rocher creux, comme Homère le spécifie dans le passage de l'*Iliade* (II, v. 88), d'où celui-ci est imité : πέτρης ἐκ γλαφυρῆς.

V. 882. *Telles, ces femmes...* — Le Scoliaste trouve à redire à l'exactitude de cette comparaison : « Cette comparaison n'est pas juste et ne s'accorde pas dans tous ses termes. Que l'on compare les femmes aux abeilles, les héros aux fleurs, la ville aux roches creuses, soit. Mais pour le reste, comment cela ne serait-il pas incohérent, alors que la prairie est joyeuse, et la ville triste, et que les femmes *sont en larmes?* Voici encore un détail auquel rien ne répond : *Dans leur vol d'une fleur à l'autre, elles expriment les sucs les plus doux*. Car elles ne tâchent pas de ravir à chaque héros ce qu'il y a de meilleur en lui : cela s'accordait mieux à leur première union, à leur premier commerce. »

En imitant cette comparaison, Virgile a compris ce qu'elle avait de défectueux, puisqu'il l'a appliquée à l'empressement des travailleurs et non à la désolation de femmes abandonnées (*Aen.*, I, v. 430). Shaw, appuyé sur l'autorité de Sanctamandus, prétend que le Scoliaste et Hoelzlin n'ont pas compris cette comparaison : « *Quid enim ineptius quam quae ab Hoelzlino dicuntur :* Heroes sunt flores, ac discessu gaudent; apes, seu Lemniae mulieres, dolent. *Quomodo enim flores discessu gaudere possunt? An apes, dum flores sugunt, dolent? Nihil tale in ipso Apollonio. Rupes alveata est urbs, ex qua mulieres se effundunt in campos, sicut apes ex rupe.* » (*Sanct.*)

V. 908. *Loin du roi Pélias* (ἄνδιχα τοῖο ἄνακτος). — Le traducteur latin de l'édit. Didot croit que ce roi est Jason lui-même : *ut sine* me *rege suis defendantur incolae in aedibus*. D'ailleurs, le mot πορσύνωνται ne peut guère se traduire par *defendantur*. Au lieu d'ἐφέστιοι, leçon des mss. que Merkel conserve, Brunck veut écrire ἐφέστιον, accusatif qui se trouve dans des passages à peu près semblables d'Euripide (*Médée*, v. 714), de Sophocle (*Trachin.*, v. 262), etc.; il trouve sa correction définitive : « *Sic certissime emendo..... Sensus est :* ut seorsum a Pelia pater meus et mater in suis aedibus commorantem eum alant. » Le besoin de cette correction ne se fait pas sentir; si nous gardons ἐφέστιοι, nous pouvons admettre l'interprétation de Brunck en changeant seulement *commorantem* en *commorantes*, ce qui ne modifie pas le sens de la phrase. En tout cas, la traduction française : *ils se l'élèveront à leur foyer*, correspond aussi bien à ἐφέστιον, *lui étant à leur foyer*, qu'à ἐφέστιοι, *eux-mêmes se tenant à leur propre foyer*.

V. 913. *De la roche marine* (ἁλιμυρέος). — « C'est-à-dire d'une roche baignée tout autour par la mer. On appelle fleuves ἁλιμυρήεντες ceux qui se jettent dans la mer. » (Scol.) C'est dans ce dernier sens et joint au mot *fleuve* qu'Homère emploie l'adjectif ἁλιμυρής (*Iliad.*, XXI, v. 190; *Odyss.*, V, v. 460). M. Couat fait observer (*ouvr. cité*, p. 104) que l'autre sens, celui d'Apollonios, est employé de préférence par les

poètes alexandrins. On le trouve, en effet, deux fois encore, dans les *Argonautiques* (Ch. II, v. 554; Ch. IV, v. 645), dans un fragment de Phanoclès, dans Oppien (*Halieut.*, Ch. II, v. 258), où l'expression est la même qu'ici : πέτρης ἁλιμυρέος. — C'est autour d'une roche que le câble avait été enroulé. « A l'époque homérique, dit M. Cartault (*ouvr. cité*, p. 88), les marins avaient coutume de passer leurs amarres dans un trou de rocher ou dans de grosses pierres percées. » Apollonios ne parle pas ici d'un trou de rocher, mais simplement d'une roche autour de laquelle l'amarre aura été enroulée, ce qui semble le procédé le plus primitif et le plus facile à pratiquer. Les Argonautes font à la rame le trajet de Lemnos à Samothrace. « C'est également à la rame qu'ils [les Argonautes] s'éloignent de la terre pour aller chercher la brise au large. Quelquefois, quand le vent fait défaut, ils font un certain trajet à la rame. » (Cartault, *ouvr. cité*, p. 123. Voir la note au vers 608.)

V. 916. *L'île de l'Atlantide Électra.* — « Il désigne Samothrace, où habitait Électra, fille d'Atlas, laquelle était nommée Stratégis par les indigènes. Hellanicos dit qu'elle s'appelait Électryoné. Elle eut trois enfants : Dardanos, qui alla s'établir à Troie; les habitants, dit-on, l'appelaient Polyarchès; — puis, Éétion, que l'on nomme Iasion, et qui fut, dit-on, foudroyé pour avoir outragé une statue de Déméter; — en troisième lieu, Harmonia, que Cadmos épousa. C'est en souvenir de la mère de sa femme, dit Hellanicos au Ier livre de ses *Troïques*, et Idoménée dit comme lui, que Cadmos nomma Électrides les portes de Thèbes. » (Scol.) — Apollodore cite Électra au nombre des filles d'Atlas et de l'Océanide Pléioné (III, 10, 1). Il parle, comme le Scoliaste, de ses deux fils (III, 12, 1). Mais, pour Harmonia, femme de Cadmos, il la dit fille d'Arès et d'Aphrodite (III, 4, 2). Éphore (fragm. 12, *Histor. Graec. Fragm.*, Didot, vol. I) dit, comme Hellanicos, qu'Électra est la mère d'Harmonia. Voir Decharme, *Mythologie*, p. 572. Voir pour l'amazone Harmonia la note au vers 990 du Chant II, et, pour la femme de Cadmos, la note au vers 517 du Chant IV. — Samothrace est une île de la mer Égée, près de la côte de Thrace et de l'embouchure de l'Hèbre. Valérius Flaccus (II, v. 431) dit de cette île :

> Electria tellus,
> Threiciis arcana sacris.

Strabon rappelle, à propos de Samothrace, les mêmes traditions que le Scoliaste sur Iasion et Dardanos (283, 1 et suiv.). Il parle aussi des dieux mystérieux de Samothrace.

V. 917. *Ces arrêts des dieux.* — « Il parle des cérémonies d'initiation célébrées à Samothrace; l'initié échappe aux tempêtes de la mer. On dit qu'Ulysse, initié à Samothrace, se mit un bandeau autour de la tête, au lieu d'user de la ceinture. Car les initiés s'entourent le ventre d'une ceinture de pourpre. On dit qu'Agamemnon, se faisant initier, au milieu de tous les troubles où il se trouvait devant Troie, mit fin au désordre des Hellènes quand il eut pris la bande de pourpre. C'est au culte des Cabires qu'on s'initie à Samothrace, comme le dit Mnaséas. Ils sont quatre et se nomment Axiéros, qui est Déméter, Axiokersa qui est Perséphoné, Axiokersos qui est Adès. Un quatrième qui leur

est adjoint, Casmilos, est Hermès, à ce que raconte Dionysodore. Athénicon dit que Dardanos et Iasion sont fils de Zeus et d'Électra. Les Cabires semblent avoir été ainsi nommés des Cabires, monts de Phrygie d'où leur culte a été apporté. [D'après Stésimbrote, cité par Strabon (405, 42), leur nom vient du mont Cabiros en Bérécynthie.] On dit aussi que les Cabires n'étaient d'abord que deux : le plus ancien était Zeus, et le plus jeune Dionysos. Samothrace s'appelait d'abord Leucosia, comme le dit Aristote dans la *Constitution de Samothrace*. Plus tard, de Saos, fils d'Hermès et de Rhéné, elle se nomma Samos, avec intercalation de la lettre *m*. [Homère donne à Samothrace le nom de Samos ; cf. Strabon, 392, 41 ; 283, 1.] Les Thraces l'ayant habitée, elle prit le nom de Samothrace. » (Scol.) M. Decharme (*Mythol.*, p. 266-273) complète les renseignements du Scoliaste au moyen des témoignages d'Hérodote, de Pindare, etc. L'assurance où se trouvaient les initiés aux mystères de Samothrace de voir leurs vœux écoutés favorablement, est confirmée par une allusion d'Aristophane (*La Paix*, v. 277 et scolies à ce vers).

V. 922. *A la rame.* — Voir la note au vers 913. — *Du golfe Mélas.* — Le golfe Mélas borne au Nord-Ouest la Chersonèse de Thrace. Le Scoliaste dit que ce golfe, cité par Homère (*Iliad.*, XXIV, v. 79), fut ainsi nommé soit du fleuve Mélas qui s'y déverse [c'est l'opinion de Strabon (283, 23) qui s'appuie sur Hérodote et Eudoxe], soit de Mélas, fils de Phrixos, qui y tomba. — Mélas est mentionné par Apollodore (I, 9, 1), qui ne dit rien de cette chute. D'ailleurs, comme Mélas est bien vivant au temps de l'expédition des Argonautes (cf. *Argon.*, Ch. II, v. 1156), Apollonios ne peut admettre qu'il ait donné, en s'y noyant, son nom au golfe Mélas.

V. 924. *Au nord* (καθύπερθε). — Le mot καθύπερθε signifie *en haut ;* comme terme géographique, *au nord*. L'île d'Imbros est un peu au Nord-Ouest des Argonautes quand ils arrivent à la pointe de la Chersonèse.

V. 927. *Les difficiles courants de la fille d'Athamas.* — « C'est-à-dire dans l'Hellespont, ainsi nommé d'Hellé, fille d'Athamas. » (Scol.) Voir la note au vers 3.

V. 929. *Le rivage Rhœtéien.* — « De Rhœteia, fille de Proteus. » (Scol.) Le cap Rhœtéien est sur l'Hellespont ; c'est là que se trouvait le tombeau d'Ajax (Strabon, 509, 36).

V. 930. *La terre Idaienne.* — La Phrygie, ainsi nommée à cause du mont Ida, voisin de Troie.

V. 931. *Dardanie... Abydos.* — Dardanie est une ville de la Dardanie sur l'Hellespont, à l'embouchure du Rhodios (Strabon, 509, 18, l'appelle Δάρδανος), à soixante-dix stades d'Abydos, ville bien connue par sa position en face de Sestos en Chersonèse, par l'amour de Léandre et d'Héro, et par le pont de Xerxès.

V. 932. *Percoté... Abarnis... Pityéia.* — « Abarnis est une ville du pays de Lampsaque. Voici pourquoi elle fut nommée ainsi : Prise d'amour pour Dionysos, Aphrodite eut commerce avec lui ; à son départ pour l'Inde, elle eut commerce avec Adonis. Quand Dionysos revint, elle fit une couronne, alla à sa rencontre et le couronna ; mais

elle avait honte de l'accompagner, à cause de sa précédente union. S'étant retirée à Lampsaque, elle voulait y mettre au monde l'enfant dont elle était enceinte. Mais Héra, jalouse, lui toucha le ventre de sa main magicienne, et lui fit enfanter un être informe [dont le membre viril avait une indécente longueur] et qui fut appelé Priape. Aphrodite le renia : à cause de cela, la ville fut appelée Aparnis [ἀπαρνήσασθαι, *avoir renié*]. Plus tard, par le déplacement d'une lettre, elle s'appela Abarnis. » (Scol.) Strabon ne parle pas d'Abarnis ou Aparnis; Valérius Flaccus n'en dit rien non plus, quoiqu'il mentionne Percoté et Pityéia (II, v. 622) :

> Iam iuga Percotes, Pariumque infame fragosis
> Exsuperant Pityamque vadis.

Hécatée de Milet parle d'*Abarnos*, promontoire de Lampsaque (*Fragm. Histor. Graec.*, Didot, vol. I, p. 260, fragm. 93 d'Éphore). — Pour la légende de Priape, voir Decharme (*Mythol.*, p. 482-483). — « Percoté est une ville de la Troade dont parle Homère [*Iliad.*, II, v. 835; XV, v. 548]. » (Scol.) Voir aussi Strabon (501, 18 et 25; 505, 15). — « Pityéia : c'est l'ancien nom de Lampsaque, aussi nommée Pitya [ou Pityussa, d'après Strabon, 504, 13]. Certains disent que ce nom vient de ce que Phrixos y déposa un trésor. Car les Thraces appellent un trésor *pityé*. Homère fait mention de cette ville [*Il.*, II, v. 829]. » (Scol.)

V. 934. *Après que le navire eut couru tantôt d'un côté, tantôt de l'autre* (διάνδιχα). — Le mot διάνδιχα (διά, ἀνά, δίχα) signifie *en deux parties, de deux côtés*). Dübner interprète : « *Vento utrinque flante, non remis.* » Je ne crois pas cette interprétation exacte, et il me semble que le sens de διάνδιχα est indiqué par un passage de Catulle (IV, v. 19-21) :

> ... laeva sive dextera
> Vocaret aura sive utrumque Iupiter
> Simul secundus incidisset in pedem.

« Soit que le vent appelât le navire à droite ou à gauche, soit qu'il frappât les deux écoutes à la fois. » Le vent souffle tantôt de droite, tantôt de gauche, et change ainsi la direction du navire Argo.

V. 936. *Une presqu'île* (νῆσος). — Apollonios donne le nom d'île à la presqu'île de Cyzique parce que, dit le Scoliaste, elle n'était pas d'abord rattachée au continent. La ville de Cyzique est située sur une langue de terre qui relie la côte de la Dolionie à la péninsule qui s'avance dans la Propontide.

V. 940. *L'Aisépos.* — Ce fleuve vient du mont Ida et se jette dans la Propontide, au Sud-Ouest de la presqu'île de Cyzique; il formait la limite de la Mysie et de la Troade (Strabon, 483, 26; 484, 4, etc.).

V. 941. *La montagne des Ours.* — Cette montagne (Ἄρκτων ὄρος) domine la ville; au-dessus d'elle est un autre mont, le Dindymos, où, dit Strabon (493, 1), les Argonautes élevèrent un temple à la mère Dindymène des dieux. Apollonios en parlera d'ailleurs (v. 985), et, à ce vers, le Scoliaste explique que ce mont, consacré à Rhéa, est, au dire de Philostéphane, ainsi nommé à cause de deux mamelons jumeaux (δίδυμοι) qui s'y élèvent. Il y avait beaucoup d'ours dans le



pays, puisque, d'après Pline (*N. H.*, V, 142), la presqu'île s'appelait, à cause d'eux, *Arctonnesus* (Ἄρκτων νῆσος). « Le mont des Ours a reçu ce nom au sens propre, parce que, dit-on, les nourrices de Zeus qui y séjournèrent furent changées en ourses; ou bien, parce que, rempli d'animaux sauvages, il prit le nom de l'un d'eux, l'ours; ou bien, à cause de la hauteur de la montagne qui semblait voisine des constellations des Ourses. » (Scol.)

V. 943. *Enfants de Gaia.* — « Hérodore en fait mention dans ses *Argonautiques*, et dit qu'ils combattirent contre Héraclès. Donc, ces fils de la terre habitaient Cyzique, et les Dolions dans l'isthme. » (Scol.)

V. 947. *Des hommes Dolions.* — Strabon (483, 13) confirme que les Dolions habitaient auprès de Cyzique.

V. 949. *Cyzicos.* — « Le père de Cyzicos était Aineus, fils d'Apollon et de Stilbé... Aineus, Thessalien d'origine, s'établit au bord de l'Hellespont; il épousa Ainété, fille d'Eusoros, roi des Thraces, et engendra Cyzicos, qui donna son nom à la ville. Le fils d'Eusoros, Acamas, est cité dans Homère [*Iliad.*, II, v. 844]. » (Scol.) Cyzicos n'est guère connu que par cet épisode des *Argonautiques.* Apollodore fait mention de lui (I, 9, 18). Valérius Flaccus raconte aussi dans son poème les événements qui le concernent.

V. 954. *Le port Calos.* — Ce port, d'après le Scoliaste, s'appelle Panormos. Le poète distingue donc deux ports : Calos, où le vent amène les Argonautes, et un autre, voisin de la ville, Chytos, où ils conduisirent le navire Argo, sur le conseil des habitants; Chytos, fortifié par des digues, était fait de main d'homme; Calos était un port naturel. — Merkel, dans son editio maior, est le premier à écrire Καλὸς λιμήν avec une majuscule, ce qui fait de l'épithète un nom propre. Καλὸς λιμὴν signifie *le Beau port.*

V. 955. *La pierre de fond, qui était petite* (εὐναίης ὀλίγον λίθον). — « Ayant délié, parce qu'elle était rongée par la mer, la pierre qui leur tenait lieu d'εὐναία et d'ancre (ἄγκυρα), ils en prirent une autre. » (Scol.) Hoelzlin pense qu'il s'agit d'une ancre de pierre : « Pro ancora lapidem : *e Scholiis. Alius mihi sensus. Non ille* pro ancora *erat lapis, sed* ancora *est igitur* περίφρασις *et ancora intelligenda lapidea.* » Apollonios ne parle pas d'une ancre semblable aux ancres de fer, mais faite en pierre : il donne comme ancre aux Argonautes la pierre dont la marine antique se servait à l'époque la plus reculée. Tel est le sens du mot εὐνή, qui se trouve souvent dans Homère, et que M. Vars traduit par *pierre de fond* ou *pierre-amarre* (*ouvr. cité*, p. 130). « Les ancres n'étaient pas connues aux époques primitives de la marine grecque. On y suppléait en jetant au fond de l'eau de grosses pierres, des sacs pleins de cailloux ou de sable, des masses métalliques pesantes liées à des câbles; ce sont là les engins qu'Homère appelle εὐναί et qu'Eustathe confond à tort avec les ancres proprement dites. » (Cartault, *ouvr. cité*, p. 90.) Apollonios dit que la pierre qui compose l'εὐνή étant trop faible, les Argonautes en choisissent une autre capable de plus de résistance.

V. 957. *Artacié.* — « C'est une source près de Cyzique dont font mention Alcée et Callimaque. » (Scol.) Strabon ne parle pas de la



fontaine Artacié : il mentionne le mont Artacé, dans la presqu'île de Cyzique (493, 39), une ville du même nom au même lieu (498, 45), et une île Artacé, près de Cyzique, en face de la montagne homonyme (493, 39). Homère (*Odyss.*, X, v. 108) cite, dans le pays des Lestrygons, une source Artacie à laquelle Tibulle (ou, d'après l'édition Müller, IV, I, v. 59, un *auctor incertus*) fait allusion :

> Incultos adiit Laestrygonas, Antiphatenque
> Nobilis Artacie gelida quos irrigat unda.

V. 959. *Nélée.* — « Les Ioniens, qui avaient émigré d'Attique avec Nélée, fils de Codros, et qui étaient allés s'établir en Carie et en Phrygie, dociles à l'oracle d'Apollon, consacrèrent cette pierre à Athéné. » (Scol.) Ce Nélée fonda Érythra, d'après Hellanicos (*Fragm. Histor. Graec.*, Didot, vol. I, p. 53).

V. 961. *Tous les Dolions.* — D'après le Scoliaste, on voit que l'épisode des Argonautes chez Cyzicos avait été raconté par Déilochos.

V. 965. *Pour fixer dans le port de la ville les amarres du navire.* — Dans ce port, il ne sera plus nécessaire d'amarrer le navire au moyen de la pierre de fond, comme dans le « port Calos » où les héros ont déjà abordé. Le port où les Dolions invitent les Argonautes à fixer les amarres de leur navire est fait de main d'hommes ; il est sans doute muni de ces *pierres percées*, dont parle Homère (τρητοὶ λίθοι), et qui étaient destinées à recevoir les amarres. « Dans les ports véritables, habités par une population civilisée, vouée par métier à la navigation, on avait recours à l'art pour offrir un accostage facile aux vaisseaux. On y trouvait des digues et des jetées, cela n'est pas douteux ; Homère en attribue aux Phéaciens. » (Vars, *ouvr. cité*, p. 152-153.) Le nom même de Chytos *(fortifié par des digues, par des jetées)* prouve que le port des Dolions n'avait rien à envier à celui des Phaiaciens.

V. 966. *Apollon qui préside aux débarquements.* — « Déilochos dit que l'autel n'était pas dédié à Apollon qui préside aux débarquements, mais à Apollon Jasonien ; Socrate, dans son ouvrage sur les *Dénominations*, dit qu'il était dédié à Apollon de Cyzique. » (Scol.) Voir, pour Ἀπόλλων Ἰασόνιος, L. Preller, *Griechische Mythologie*, dritte Auflage, Berlin, 1872, erster Band, note 1 de la page 208.

V. 975. *Mérops.* — « Cleité était la fille Mérops, Percosien de naissance, devin. Déilochos et Éphore racontent que Cyzicos l'épousa. » (Scol.) Une autre fille de Mérops, Arisbé, épousa Priam et en eut un fils, Aisacos, à qui son grand-père enseigna l'art d'interpréter les songes (Apollodore, III, 12, 5).

V. 987. *Le port de Chytos... la route de Jason.* — « Un port de l'île de Cyzique portait le nom de Chytos. Les Pélasges, dit Déilochos, essayèrent de le combler par haine contre les Thessaliens par qui ils avaient été repoussés. Apollonios dit poétiquement que c'est par les fils de Gaia qu'il fut comblé. » (Scol.) Le Scoliaste ne dit rien de la route de Jason ; les géographes anciens ne parlent ni du port ni de la route. Merkel a heureusement corrigé en Χυτὸν λιμένα le texte des mss. et de la vulgate, χυτοῦ λιμένος, ce qui signifierait, comme traduit Lehrs : *Navem fossi portus priore propulerunt e statione.* Le poète



veut dire, au contraire (voir la note au vers 965), que les Argonautes amenèrent leur navire du premier mouillage au port de Chytos.

V. 997. *Un des travaux réservés à Héraclès.* — Cette lutte avec les géants n'est pas au nombre des douze travaux consacrés par les mythographes (cf. Apollodore, II, 5; Decharme, *Mythol.*, p. 517 et suiv.). Apollodore n'en parle pas davantage dans les travaux supplémentaires (πάρεργα) d'Héraclès ni dans le récit qu'il fait de l'expédition des Argonautes. Les vieillards thébains qui, dans l'*Héraclès furieux* d'Euripide, chantent les louanges du héros, n'en disent rien; pas plus que Valérius Flaccus, dans les derniers vers de son Chant II, consacré à la réception des Argonautes chez Cyzicos. Le Scoliaste rapporte qu'au dire de Polygnoste, auteur d'un ouvrage sur Cyzique, Héraclès eut affaire à des brigands; il rappelle aussi que Callimaque (*Hymne à Artémis*, v. 107) fait allusion à la lutte d'Héraclès et des géants.

V. 1003. *Ainsi, lorsque...* — La comparaison est tout à fait exacte et convenable; le poète assimile les géants à des troncs d'arbres à cause de la disposition de leurs corps et de leur habitude de vivre dans les montagnes; il compare les héros à des bûcherons. Quant au vers, « *afin que ces arbres, une fois humectés par les flots, se laissent pénétrer par les coins solides,* » il s'explique par la proximité du rivage, et aussi parce que les charpentiers agissent ainsi pour s'éviter un travail trop considérable quand ils enfoncent les coins : de même les héros les avaient renversés pour que, désormais, l'ascension de la montagne fût sans dangers. » (Scol.)

V. 1015. *A la voile.* — Le grec a le pluriel λαίφεσσι. Mais on sait que le navire Argo n'avait qu'une seule voile, et M. Vars (*ouvr. cité*, p. 79) explique que le pluriel employé, même quand il est question d'une seule voile, vient de ce que, sur la largeur insuffisante des grandes voiles, on devait coudre plusieurs bandes ou *laizes*.

V. 1019. *Pierre sacrée.* — « C'est un euphémisme; car, par euphémisme, nous appelons *beaux*, *sacrés*, les plus grands des maux, comme les Érinyes, qu'on surnomme les Euménides; comme la maladie pestilentielle, appelée sacrée, dont Callimaque dit : *C'est par un mensonge que nous l'appelons sacrée.* » (Scol.)

V. 1024. *L'armée Pélasgienne des Macriens.* — « On les appelle aussi Macrônes, car ce sont des colons de l'île d'Eubée qui se nommait d'abord Macris. Les Macrônes étaient voisins des Dolions. Certains disent que les Macriens, qui étaient toujours en guerre avec les habitants de Cyzique, étaient un peuple des Bécheires. Ils étaient très exercés dans les travaux de la guerre, comme le racontent Philostéphane et Nymphodore qui ont écrit sur leur vie. Denys de Chalcis dit qu'on les a nommés Macrônes parce qu'ils étaient colons de l'île d'Eubée. D'autres disent qu'on les a nommés Macrônes parce qu'il y avait parmi eux beaucoup de macrocéphales... Il dit l'*armée Pélasgienne des Macriens*, car ce sont des colons des Eubéens, et l'île d'Eubée est voisine du Péloponèse qui se nommait autrefois Pélasgis. » (Scol.) On sait que l'Eubée se nommait autrefois Macris (Strabon, 382, 6; cf. *Argon.*, Ch. IV, note au vers 540). Nous ne connaissons pas les Macriens et nous ne pouvons affirmer s'ils viennent de l'île d'Eubée. Le Scoliaste

les confond avec les Macrônes, peuple du Pont-Euxin, voisin de Trapézonte (Strabon, 470, 10), dont il sera question au Chant II (notes au vers 393 et 1242). Apollonios distingue nettement par les noms qu'il leur donne les deux peuplades des Macriens et des Macrônes. Scylax (*Peripl.*, § 85, *Geogr. Graec. Minor.*, Didot, vol. I, p. 63) donne aux Macrônes le nom de Macrocéphales. Voir les notes de l'édit. Didot à ce passage de Scylax.

V. 1037. *A l'abri de tout malheur fâcheux.* — Déilochos fait le récit du combat. Mais au sujet de la mort de Cyzicos et de l'ensemble du combat, il n'y a pas d'accord entre les historiens. Éphore dit que les Dolions, étant Pélasges et animés de dispositions hostiles contre les habitants de la Thessalie et de la Magnésie, parce que ceux-ci les avaient expulsés de leur pays, les attaquèrent. C'est dans son livre IXe qu'il écrit cela. Apollonios a suivi Déilochos. Mais Callisthène, dans le livre Ier de son *Périple*, dit que c'est avec des intentions ennemies que les habitants de Cyzique attaquèrent de nuit les Argonautes. » (Scol.)

V. 1040. *Téléclès, Mégabrontès...* — « Apollonios a imaginé ces noms et ne les a pas pris dans l'histoire. C'est ce que dit Lucillus de Tarra. Quant à Cyzicos, les uns disent qu'il fut tué par les Dioscures, les autres par Jason. » (Scol.) — La plupart de ces noms ont d'ailleurs un sens : Téléclès = τῆλε, κλέος, *gloire au loin*; — Mégabrontès = μεγάλη, βροντή, *grand tonnerre*; — Sphodris = σφοδρός, *impétueux*; — Géphyros = γέφυρα, pont, etc.

V. 1059. *Ils firent trois fois le tour du tombeau.* — Cf. *Iliade*, XXIII, v. 13 et suiv.

V. 1061. *La plaine herbeuse.* — Le Scoliaste dit que Déilochos fait mention de cette plaine (il écrit Λειμώνιον avec une majuscule, comme s'il s'agissait non de l'épithète *herbeux*, mais d'un nom propre : *la plaine Leimonienne*) et du tombeau de Cyzicos.

V. 1063. *Cleité.* — « Apollonios dit que Cyzicos était nouvellement marié et sans enfants; Euphorion, dans Apollodore, qu'il était sur le point de se marier non à Cleité, fille de Mérops, mais à Larissa, fille de Piasos, laquelle ne souffrit aucun mal, mais fut emmenée par son père. Néanthès, dans ses *Mythiques*, est d'accord avec Apollonios. Déilochos dit de Cleité qu'elle mourut de chagrin. Apollonios raconte que Cyzicos mourut sans enfants; Néanthès qu'il avait un fils nommé comme lui. » (Scol.)

V. 1068. *Une source appelée Cleité.* — Néanthès et Déilochos, au dire du Scoliaste, confirment l'existence à Cyzique de cette source dont les anciens géographes ne disent rien.

V. 1076. *Les Ioniens.* — « Il les appelle Ioniens parce qu'ils étaient venus de Milet en colonie : Nélée conduisit à Milet une colonie; et de Milet, longtemps après, on émigra à Cyzique. C'est pourquoi il donne aux Milésiens le nom d'Ioniens. » (Scol.) Pour Nélée, voir la note du vers 959.

V. 1082. *La dernière partie de la nuit.* — « Ils prenaient la dernière portion de sommeil sur la terre de Dolonie, car ils devaient ensuite se mettre en mer. » (Scol.) L'explication du Scoliaste ne semble pas exacte : il n'est pas dit qu'ils dussent s'embarquer, puisque rien encore

ne prouve que la tempête qui les arrête va cesser. Πύματον λάχος, c'est la dernière veille pendant laquelle Acastos et Mopsos sont de garde. Shaw, qui admet la leçon du cod. Laur., λέχος, traduit : *in extremo lecto*. Brunck remarque que cette expression se retrouve encore dans Apollonios (Ch. III, v. 1340) et dans Moschos (*Idylle* II, v. 2); c'est, dit-il, la troisième veille de la nuit que l'on divise en trois parties à l'époque héroïque, et non en quatre. Dübner explique inexactement : *per totam noctem*.

V. 1086. *La divinité qui l'envoyait*. — Héra, selon Pindare, dans ses *Péans*, dit le Scoliaste.

V. 1089. *En haut de la poupe* (ἀφλάστοιο). — « Apollonios, dans son *Lexique*, explique ἄφλαστον par ἀκροστόλιον. C'est une erreur, puisque l'ἀκροστόλιον est l'extrémité du στόλος. Or, on appelle στόλος la pièce de bois qui part de la πτυχή et qui traverse jusqu'à la proue. L'ἀκροστόλιον est donc l'ἄφλαστον qui se trouve à la proue. Le poète l'entend aussi de la poupe quand il dit : *Hector qui avait saisi le navire par la poupe ne le lâchait pas, tenant l'*ἄφλαστον *dans ses mains* [*Iliad.*, XV, v. 716]. Par suite de la parenté du φ avec le θ, l'ἄφλαστον se dit ἄθλαστον par antiphrase, car il est fragile [εὔθλαστον]. L'ἄφλαστον est donc une poutre du côté de la poupe. » (Scol.) Il est impossible de se reconnaître dans cette juxtaposition de remarques incohérentes et contradictoires. M. Cartault (*ouvr. cité*, p. 82) propose bien une heureuse correction qui fait disparaître le non-sens de la phrase concernant le στόλος : « Or, on appelle στόλος la pièce de bois qui part de la πτυχή et qui partage l'avant en deux. » Mais il faudrait bien d'autres corrections pour mettre d'accord les diverses parties de la scolie. Toutefois, en se fondant sur des témoignages plus nets que ceux du Scoliaste d'Apollonios, M. Cartault a pu définir d'une manière précise le sens de ces divers mots techniques : « Nous pouvons conclure, dit-il, que les Grecs avaient deux mots distincts pour désigner les extrémités, souvent assez différentes de l'avant et de l'arrière de leurs navires. Ces termes techniques étaient ἄφλαστα pour l'arrière, ἀκροστόλια pour l'avant... Le στόλος, large à sa base et pointu à son extrémité, qu'on appelait l'ἀκροστόλιον, prenait naissance à la hauteur de la πτυχή, large bordage, qui portait le nom du navire. » (Cartault, *ouvr. cité*, p. 82-83.) Le mot ἄφλαστον est devenu en latin *aplustre* (Festus croyait qu'il fallait dire *amplustra*, « quia erant *amplius* quam essent necessaria usu »). Le mot *aplustre*, que le *Thesaurus* de Quicherat traduit par « ornements de navire qu'on suspendait au mât », ne se trouve pas à l'époque d'Auguste. Cicéron (dans ses poèmes) et Lucrèce, plus tard Lucain, Silius Italicus, Juvénal l'emploient.

V. 1110. *Le port thrace*. — Dübner explique bien : *Idem portus, sed ostium ejus e regione Thraciae situm*. Flangini paraphrase de même : *al porto, che volto E' ver la Tracia*. L'explication du Scoliaste ne me semble pas juste. « Il l'appelle *le port thrace*, parce que Cyzique se trouve aux confins de la Phrygie; or, la Bithynie touche à la Phrygie, et les habitants de la partie orientale de la Bithynie sont des Thraces. Ou bien ce nom vient de ce que les Thraces ont peuplé Cyzique. »

V. 1112. *Les roches Macriades.* — « Les Macrônes sont un peuple du Pont. » (Scol.) — Le Scoliaste les confond encore avec les Macriens (voir la note au vers 1024).

V. 1114. *L'embouchure du Bosphore.* — « Le Bosphore, passage étroit de la Propontide, ainsi nommé de ce qu'il fut traversé à la nage par une génisse, Io. » (Scol.) Il s'agit ici du Bosphore de Thrace, primitivement nommé le Bosphore de Mysie (Strabon, 484, 45).

V. 1115. *D'autre part.* — « Il ne veut pas dire sur l'autre continent; car la Mysie et l'Aisépos sont en Asie; il veut dire dans l'autre pays, la Troade, où coule l'Aisépos, qui la sépare de la Mysie. » (Scol.) Sur l'Aisépos, voir la note du vers 940.

V. 1116. *La ville et la plaine Népéienne d'Adrestéia.* — C'est une contrée de la Mysie qui touche au Nord à l'Hellespont, et à l'Ouest à la Propontide (Strabon, 503, 11, sqq.). — « Cette plaine est voisine de Cyzique : Callimaque en fait mention dans l'*Hécalé.* Denys de Milet dit que c'est une plaine de Mysie; car le roi de Mysie, Olympos, épousa la fille de Iasos, nommée Népéia, et s'établit dans cette plaine, qui s'appelle maintenant plaine de Népéia. Apollodore dit que cette plaine est en Phrygie. Callimaque, dans ses *Commentaires,* dit que c'est Némésis qui a occupé cette plaine. Il y a aussi une ville nommée Adrestéia du nom de son fondateur. Apollonios fait mention et de la ville et de la plaine. Homère cite la ville [*Iliad.,* II, v. 828]. » (Scol.) La ville d'Adrastéia ou Adrestéia est ainsi nommée de son fondateur. Callisthène, d'après Strabon (503, 14), dit qu'Adrastéia prit son nom du roi Adrastos qui, le premier, éleva un temple à Némésis. C'était un petit roi de Mysie, fils de Mérops et frère d'Amphios, roi de Troade. — Dans cette légende du temple de Némésis élevé à Adrestéia, on trouve une preuve de la confusion ordinaire entre Némésis, déesse grecque, et Adrastée, divinité asiatique, originaire de Phrygie, qui s'associe à Némésis et n'est souvent qu'une de ses épithètes. (Voir Decharme, *Mythol.,* p. 305.)

V. 1119. *Un simulacre sacré.* — Le mot que je traduis par *simulacre* (βρέτας, τὸ βροτῷ ἐοικός, un *brétas, ce qui ressemble à un mortel,* dit le Scoliaste) indique un antique ξόανον, comme le Scoliaste lui-même le fait remarquer. « Euphorion dit à propos de cela que le *xoanon* de la mère des dieux est taillé dans un cep de vigne, parce que la vigne est, elle aussi, consacrée à Rhéa. » Pour les *xoana,* types primitifs de la statuaire archaïque, voir Collignon, *Mythologie figurée de la Grèce,* p. 14 et suiv.

V. 1122. *Qui sont enracinés.* — Au lieu du mot ἐρρίζωνται, leçon des mss. de Merkel, Brunck préfère ἐρρίζωντο, leçon d'un ms. de Paris : « Ἐρρίζωνται *tueri quis possit, intelligendo poetam de his arboribus loqui, tamquam sua aetate adhuc vigentibus.* » Ou, plus simplement, le poète se met à la place de ses héros, pour qui les chênes étaient les plus hauts de tous ceux enracinés dans la terre, au moment où le sacrifice se célébrait.

V. 1124. *Couronnés de feuilles de chêne.* — « C'est naturel; car, suivant Apollodore, dans son livre III sur les dieux, le chêne était consacré à Rhéa. » (Scol.)

V. 1125. *La mère du Dindymos.* — « Cybèle est essentiellement *la déesse montagneuse,* comme on l'appelait, celle qui trône sur les hauts sommets et dans les solitudes impénétrables des forêts. » (Decharme, *Mythol.*, p. 365.)

V. 1126. *Titias et Cylénos.* — « Il dit que ceux-ci sont les premiers des Dactyles Idaiens, les assesseurs de la mère des dieux. Il suit Maiandros d'après qui les Milésiens, quand ils vont faire un sacrifice à Rhéa, commencent par sacrifier à Titias et à Cyllénos : ce sont, parmi les Dactyles Idaiens, les conducteurs des destins et les assesseurs de la mère des dieux. Callistrate, dans son livre IIe de l'histoire d'Héraclée, dit de Titias : « C'est un héros indigène que les uns disent » fils de Zeus, et les autres l'aîné des enfants de Mariandynos, fils de » Cimmérios; grâce à lui, la nation s'est augmentée et fait encore des » progrès en bonheur. » Promathidas, dans son ouvrage sur Héraclée, dit qui était ce Titias; Théophane le dit aussi. Il a été divinisé par les Mariandyniens. Qu'une Nymphe ait enfanté les Dactyles Idaiens en saisissant dans ses mains la terre Oiaxienne..., et que c'est parce qu'elle les a mis au monde entre ses propres mains qu'ils ont été nommés Dactyles, Apollonios l'a emprunté à Stésimbrote. Sophocle, dans son drame satyrique, les *Kôphoi*, les appelle Phrygiens. » (Scol.) La lacune de la fin de la citation de Stésimbrote en rend l'intelligence difficile. C. Muller (*Fragm. Histor. Graec.*, Didot, vol. II, p. 56) explique ainsi : *Haec ad eam narrationem spectant, ex qua Dactyli e iactu pulveris Nympharum digitis sparsi nati nominatique dicuntur.* Callistrate confond le Dactyle Titias avec un homonyme, fils ou descendant de Mariandynos. Il sera question (*Argon.*, Ch. II, v. 783) d'un Mariandynien nommé Titias, qui a lutté au pugilat avec Héraclès.

V. 1129. *Les Dactyles Idaiens.* — « On dit qu'ils étaient six et cinq, ceux de droite mâles, ceux de gauche femelles. Phérécyde dit que ceux de droite sont vingt, et ceux de gauche trente-deux. On dit qu'ils étaient enchanteurs, habiles dans la connaissance des poisons, et qu'ils furent les premiers à travailler le fer et les autres métaux. Ils étaient nommés Idaiens de leur mère Ida. Ceux de gauche, dit Phérécyde, étaient les enchanteurs; ceux de droite détruisaient les enchantements. Hellanicos dit qu'ils furent nommés Dactyles Idaiens, parce que, s'étant rencontrés avec Rhéa dans les cavernes de l'Ida, ils accueillirent bien la déesse et lui touchèrent les doigts. Mnaséas, dans le livre I de son ouvrage sur l'Asie, dit qu'ils s'appelaient Dactyles Idaiens de leur père Dactylos et de leur mère Ida. Voici comment s'exprime l'auteur de la *Phoronide :* Là, ces enchanteurs Phrygiens de l'Ida, hommes montagnards, avaient leurs demeures. C'étaient Celmis, le grand Damnaméneus et le puissant Acmon, serviteurs aux mains habiles d'Adrestéia, déesse des montagnes; eux qui les premiers ont découvert dans les vallons, entre les monts, l'art d'Héphaistos aux nombreuses pensées, le fer bleuâtre, eux qui l'ont mis sur le feu et qui ont montré des œuvres remarquables. » (Scol.) La *Phoronide* était un poème consacré à Phoroneus, personnage adoré en Argolide comme un génie du feu (Pausanias, II, 19, 5). — Pour les Dactyles, voir Pausanias (V, 7, 6), Diodore de Sicile (V, 64), Pline (*N. H.*, VII, 197) et surtout Strabon.



V. 1131. — *La terre Oiaxienne.* — La terre de Crète est ainsi nommée du fleuve crétois, l'Oaxe, mentionné par Virgile (*Ecl.* I, v. 65) :

Pars Scythiam et rapidum Cretae veniemus Oaxen.

A propos de ce vers, Servius cite ce passage de la traduction des *Argonautiques*, par Varron de l'Atax :

Quos magno Auchiale partus adducta dolore,
Et geminis capiens tellurem Oaxida palmis.

Xénion (*Histor. Graec. Fragm.*, Didot, vol. IV, fragm. 10) cite une ville de Crète nommée Oaxos. — « C'est l'habitude des femmes, dans les douleurs de l'enfantement, de saisir les objets à leur portée, en y cherchant un allègement à leurs souffrances. C'est ainsi que Létô tenait le palmier de Délos. » (Scol.)

V. 1135. *Tournoyaient.* — Merkel admet la leçon de *l'Etymol. M.*, εἱλίσσοντο, leçon qui semblait déjà la seule bonne à Ruhnken, au lieu du mot ὠρχήσαντο, qui se lit dans tous les mss.

V. 1141. *Accessible aux prières* (ἀνταίη). — Le Scoliaste voit dans ce mot une épithète ordinaire de Rhéa, parce que la déesse vint à la rencontre des Telchines (ἐναντία); d'autres, dit-il, admettent que ἀνταίη est un synonyme de εὐλιτάνευτος *(facile à apaiser par des prières)* et de εὐάντητος *(que l'on rencontre avec plaisir)*. Le Scoliaste confond les Telchines avec les Dactyles; Hellanicos (voir la note au vers 1129) a parlé de la rencontre des Dactyles avec Rhéa. Un hymne orphique est adressé à la Μήτηρ Ἀνταίη.

V. 1156. *Les rameurs.* — Voir la note aux vers 913 et 922.

V. 1165. *Le fleuve Rhyndacos.* — C'est un fleuve de Mysie (Strabon, 492, 39). — La Phrygie, dont il est ici question, est cette partie de la Phrygie qui cotoie la mer et se nomme Phrygie sur l'Hellespont; elle s'étend sur la Propontide jusqu'au fleuve Rhyndacos, et est séparée par la Mysie de la Phrygie proprement dite, qui est située à l'intérieur des terres et se divise en grande et en petite Phrygie.

Aigaiôn. — On diffère d'opinion sur l'identité de ce personnage. Une scolie dit que c'était un héros mysien ; mais les autres reconnaissent en lui ce géant de la mer que Thétis (*Iliad.*, I, v. 404) appelle au secours de Zeus en lutte avec Héra, et qui est nommé Briareus par les dieux et Aigaiôn par les hommes. Le Scoliaste dit que sa légende a été traitée par Démétrios de Cnide. Il ajoute : « Conon, dans son *Héracléide,* dit qu'Aigaiôn, vaincu par Poseidon, fut jeté à la mer à l'endroit appelé par Apollonios le tombeau d'Aigaiôn; il le nomme aussi Briareus... Hésiode le dit fils d'Ouranos et de Gaia. Il dit que Briareus, Aigaiôn et Gyès sont le même personnage. Eumélos, dans sa *Titanomachie,* dit qu'il était fils de Gaia et de Pontos; il habitait la mer et fut allié des Titans. Ion, dans son *Dithyrambe,* dit qu'il était fils de Thalassé et que Thétis le fit venir de la mer pour secourir Zeus; d'autres disent que c'était un monstre marin. Voici quel est le mythe d'Aigaiôn : s'étant enfui de l'Eubée, il vint en Phrygie où il mourut. C'était un géant. Tel est le récit de Lucillus de Tarra. » (Scol.)

Les scolies rapportent encore une tradition suivant laquelle le nom de la mer Égée viendrait de celui de ce géant. Voir, pour les origines du nom de la mer Égée, la note au vers 831.

V. 1168. *Héraclès brisa sa rame au milieu.* — « Quelquefois, sous l'action du rameur d'une part et sous l'effort du flot de l'autre, l'aviron se brisait par le milieu. C'est précisément d'un accident pareil qu'Héraklès est victime dans les *Argonautiques.* » (Cartault, *ouvr. cité*, p. 161.)

V. 1177. *La terre Cianide.* — C'est le territoire d'une ville de la Bithynie, sur la côte, auprès du mont Arganthonéios et de l'embouchure d'un fleuve, appelé Cios, comme la ville. Strabon rappelle que la disparition d'Hylas eut lieu en cet endroit (482, 48). — « *La terre Cianide* est une périphrase pour Cios. C'est une ville de Mysie, ainsi nommée de Cios, chef d'une colonie de Milésiens, comme le raconte Aristote dans sa *Constitution de Cios.* Cios fut occupée d'abord par les Mysiens, puis par les Cariens, en troisième lieu par les Milésiens. Il y a un fleuve du même nom qui baigne la Mysie; Scylax de Caryanda en fait mention [*Peripl.*, § 93]. » (Scol.) D'après Strabon (482, 52), Cios, fils d'Olympos, était un compagnon d'Héraclès; c'est à son retour de Colchide qu'il fonda la ville qu'il nomma de son nom, et qui, plus tard, fut appelée Pruses. D'autre part, Glaucos annonce aux héros (*Argon.*, Ch. I, v. 1321) que Polyphémos doit fonder une ville illustre chez les Mysiens, à l'embouchure du fleuve Cios. Cette ville, qui portera le nom du fleuve qui la baigne (*Argon.*, Ch. I, v. 1347), sera Cios. Le Scoliaste dit en effet (note au vers 1470 du Chant IV): « Polyphémos, laissé en Mysie, fonda la ville de Cios, ainsi nommée du fleuve qui la baigne. Il mourut en combattant contre les Chalybes, au dire de Nymphodore. Charax dit, au livre I de ses *Chroniques*, qu'il a fondé Cios. » Pour Apollonios, Polyphémos est le fondateur de Cios. La *terre Cianide*, au moment où les Argonautes y arrivent, tire son nom du fleuve Cios et non pas de la ville qui n'existe pas encore.

V. 1184. *D'autres faisaient tourner...* — Le sens de ce vers est éclairci par le Scoliaste : « *Ils faisaient tourner*, ils frottaient les uns contre les autres les morceaux de bois et en faisaient jaillir le feu. Le poète appelle πυρήια ces morceaux de bois, frottés les uns contre les autres pour faire naître le feu; l'un de ces morceaux est étendu à plat, on l'appelle στορεύς [mot que le *Dictionnaire grec* d'Alexandre interprète ainsi : *morceau de bois dans lequel on en tourne un autre pour qu'il prenne feu*]; l'autre a quelque rapport avec une tarière, c'est lui qu'on fait tourner dans le στορεύς. »

V. 1196. *De sa massue consolidée d'un cercle d'airain.* — « Pisandre dit que la massue d'Héraclès est en airain. » (Scol.) On sait combien l'*Héracléide* de Pisandre a contribué à constituer la légende d'Héraclès (voir E. des Essarts, *Du Type d'Hercule dans la littérature grecque*, Paris, 1871, p. 35 et suiv.). D'après Strabon (587, 14), c'est Pisandre, ou quelque autre auteur d'*Héracléide*, qui aurait le premier attribué à Héraclès la massue et la peau de lion. « C'est un poète rhodien du VIIe siècle, Pisandre de Camiros, qui, dans son *Hérakléide*, retrace, le premier, l'énergique figure d'Héraklès, telle qu'elle est connue par les monuments de l'art grec archaïque, et donne pour attributs au héros

la massue et la peau de lion. » (Collignon, *Mythologie figurée de la Grèce*, p. 332.)

V. 1204. *Avec ses coins eux-mêmes.* — « Les coins qui, placés autour de l'ἱστοδόκη, assurent le mât. La comparaison est, en tout, convenable et solide; car il assimile au mât le sapin, à cause de sa belle venue et de son élévation en ligne droite : il se dresse comme un mât. L'attaque véhémente du héros se compare à la tempête, sa force est comparable au vent véhément; *avec ses coins eux-mêmes*, à cause des mottes de terre qui entourent la racine du sapin. Car ces mottes entourent l'arbre comme les coins entourent le mât, que les cordes par leur tension retenaient comme des πρότονοι. » (Scol.) M. Cartault (*ouvr. cité*, p. 209) corrige la dernière phrase, et lit : οἱ δὲ πρότονοι τόνων δίκην... Il ajoute : « Les πρότονοι étaient destinés a maintenir le mât par devant. Le Scoliaste d'Apollonius de Rhodes explique qu'ils tiennent le mât par en haut, comme les coins introduits dans la carlingue le fixent par en bas. » Cf. p. 174 : « Tandis que le corps du mât est arrondi, le pied est taillé rectangulairement pour s'adapter à la carlingue, et comme l'adhérence entre le mât et la carlingue ne serait pas suffisante pour rendre la construction inébranlable, on la renforce par des coins qu'on introduit violemment dans l'espace resté libre. » Voir pour l'ἱστοδόκη et les πρότονοι les notes aux vers 563 et 564. Quant aux σφῆνες ou *coins*, dont il n'est pas question dans le navire homérique, M. Vars donne à leur sujet (*ouvr. cité*, p. 63) les renseignements suivants : « De chaque côté [du mât], et presque *à le toucher*, on fixait des montants sur le pont. Entre les montants et le mât on enfonçait des coins (on *coinçait* le mât). Montants et coins se nommaient σφῆνες. L'ouverture ménagée dans le pont (aujourd'hui *étambrai*) pour le passage du mât s'appelait ἡ ἱστοδόκη. »

V. 1207. — Voici cette fameuse légende d'Hylas, racontée par beaucoup d'auteurs dont les écrits, aujourd'hui perdus, sont cités par le Scoliaste, popularisée par Apollonios et Théocrite (*Idyll.*, XIII), si rebattue à Rome, au temps de Virgile : « *Cui non dictus Hylas puer?* » Properce (I, XX) traite à son tour l'histoire d'Hylas et l'imitateur d'Apollonios, Valérius Flaccus, ne peut se dispenser d'y revenir (III, v. 545, sqq.), en même temps que Juvénal (I, v. 164) y fait allusion :

Aut multum quaesitus Hylas, urnamque secutus.

L'histoire d'Hylas a passé aussi en France où, entre autres, Parny (*la Journée champêtre*, dans l'édition Lemaire de Properce) et André Chénier (*Églogue* XI, p. 59, I[er] vol., édit. Lemerre, avec notes de Gabriel de Chénier) la racontent, le premier d'après Properce, le second d'après les Grecs directement imités. L'enlèvement d'Hylas par les Nymphes est le symbole du charme irrésistible et de l'attraction exercée par les eaux profondes sur celui qui, après les avoir longtemps contemplées, finit par s'y précipiter. Mais Hylas n'est pas seulement un enfant victime du charme fatal des eaux : les fêtes asiatiques, célébrées en son honneur, montrent que, comme Adonis et Hyacinthe, il est l'image de la fraîche végétation du printemps, si vite flétrie. (Voir Decharme, *Mythol.*, p. 354.)

Le Scoliaste donne sur Hylas de nombreux renseignements qui montrent combien d'auteurs grecs s'en étaient occupés : « Apollonios dit qu'Hylas était fils de Théiodamas, Hellanicos de Théioménès. Anticléidès, dans ses *Déliaques*, a raconté non qu'Hylas était tombé dans une fontaine, mais que ce fut Hyllos, et qu'on ne le retrouva plus. Il y eut beaucoup de gens aimés par Héraclès : Hylas, Philoctète, Diomos, Périthoas et Phrix, qui donna son nom à une ville de Libye. Socrate, dans son livre à Eidothéos, dit qu'Hylas était aimé de Polyphémos et non d'Héraclès. Onasos, dans le livre I de ses *Amazoniques*, donne à cette histoire une apparence plus vraisemblable, en disant qu'il ne fut pas ravi par les Nymphes, mais qu'ayant été entraîné dans la source il mourut ainsi. » Le Scoliaste raconte plus loin (note au vers 1212) dans quelles circonstances Héraclès tua Théiodamas : « Le héros se trouvait chez les Dryopes avec son fils Hyllos, qui mourait de faim; son pédagogue Lichas l'avait abandonné. Héraclès demanda à Théiodamas un peu de nourriture qui lui fut refusée. Héraclès, saisi de colère, lui arracha un de ses bœufs, l'immola et s'en régala. Mais Théiodamas rentra dans sa ville et fit une expédition contre Héraclès; il le réduisit, dit-on, à une telle extrémité qu'Héraclès arma sa femme Déianeira qui, dans ces combats, fut blessée au sein. Cependant, il fut vainqueur et tua Théiodamas dont il prit auprès de lui le fils Hylas. Quant au peuple, à cause de ses habitudes de brigandage, il le fit émigrer tout entier auprès de la ville thessalienne de Trachine, voisine du mont Œta, près des frontières de Phocide. C'était pour que, mêlés à beaucoup d'autres hommes, ils perdissent leurs mœurs de brigands [cf. Strabon, 321, 9; 372, 46]. Callimaque fait mention de ces faits. Phérécyde, dans son livre IIe, dit que le fleuve Pénée, uni à Polydora, fille de Danaos, eut d'elle Dryops de qui ont tiré leur nom les Dryopes qui habitent auprès du fleuve Sperchios. » Dans sa note au vers 1218, le Scoliaste cite une autre tradition : « Les Dryopes sont un peuple injuste, voisin du Parnasse, qu'Héraclès vainquit et transporta dans le Péloponèse. Ils se nommaient ainsi de Dryops, fils d'Apollon, et de Dia, fille de Lycaon. »

V. 1216. *Victime de la fatalité.* — Je traduis suivant la correction de Merkel qui a changé en ἄτῃ la leçon ordinaire ἀνίῃ *(souffrance)* qui blessait le sens de la phrase et la prosodie, et que Dübner essayait d'expliquer ainsi : *Est tristis, aeger, ut fere omnes arantes finguntur.*

V. 1222. *Les Sources.* — Le Scoliaste ne dit rien de ces Sources; il remarque seulement que le nom commun devient ici un nom propre. Dans la pièce qu'il consacre à Hylas (I, xx, v. 33), Properce transcrit sans le traduire en latin le mot Πηγαί qui devient *Pegae*.

V. 1236. *Aussitôt, la Nymphe...* — « Théocrite, dans celle de ses *Bucoliques* qui est intitulée *Hylas*, dit qu'il fut ravi par toutes les Nymphes. Onasos, dans le livre Ier de ses *Amazoniques*, dit qu'Hylas tomba et s'enfonça. Nicandre, dans le livre IIe des *Heteroioumena* (*Métamorphoses*), dit qu'il fut ravi par toutes les Nymphes; Apollonios, par une seule. » (Scol.)

V. 1240. *Polyphémos Eilatide.* — « On écrit aussi Eilaside, car, suivant certains auteurs, Polyphémos est fils d'Élasos; suivant certains

autres, de Poseidon. Polyphémos eut pour femme Laonomé, sœur d'Héraclès, et fille d'Amphitryon et d'Alcmène. » (Scol.) Voir la note au vers 40. — Je ne trouve aucun auteur qui dise Polyphémos fils d'Élasos. On ne connaît guère, d'ailleurs, qu'un seul Élasos, Troyen obscur, tué par Patrocle (*Iliad.*, XVI, v. 696).

V. 1248. *Tel l'Eilatide*... — « La comparaison est en tout juste et exacte. Le poète assimile Hylas aux moutons bêlants, à cause de sa jeunesse et de la délicatesse de son corps. Il compare Polyphémos à une bête féroce qui a entendu et qui se hâte, à cause de la force naturelle du héros. *La faim le rend ardent :* lui aussi, il se précipite avec ardeur vers l'enfant. Ces mots : *Il ne s'est pas emparé des troupeaux*, sont justifiés par l'événement. Car la Nymphe s'est emparée de l'enfant avant l'arrivée de Polyphémos et le secours qu'il aurait porté. » (Scol.)

V. 1265. *Par un taon* (μύωπι). — « Le *myops* est une sorte de mouche qui paraît au printemps; cet insecte s'établit sur le blanc de l'œil des bœufs qu'il affolle par ses morsures, d'où le nom d'*oistros* qu'on lui a donné [οἶστρος de οἴσω, futur de φέρω; idée de *transport*]. Sostrate, dans le livre IVe de son ouvrage sur les animaux, distingue le *myops* de l'*oistros :* car le *myops* naît du bois, et l'*oistros* des animalcules qui nagent dans les fleuves. » (Scol.) Virgile, qui emploie le mot *oestrus* (*Georg.*, III, v. 148), dit que c'est le second terme que les Grecs ont employé pour désigner cet insecte. Cf. l'explication de Nigidius Figulus : *Asilus apud Graecos μύωψ vocabatur, postea magnitudine incommodi οἶστρον appellarunt.* Le terme même d'*asilus* dont Virgile se sert devint assez vite suranné et fut remplacé par celui de *tabanus*, d'où le français *taon*. Servius (*ad Georg.*, I, v. 148) croit que le mot οἶστρος est une onomatopée : Oestrum Graii vertere vocantes; *vertere ex soni similitudine, onomatopeiam fecere.* Voir la note de l'édition Benoist à ce vers des *Géorgiques*.

V. 1270. *Ainsi Héraclès*. — « La comparaison est exacte en tout. Le poète assimile Héraclès au taureau qui souffre, à cause de l'impétuosité du héros. Le taon qui s'attache à lui, c'est son angoisse à rechercher Hylas; il en souffre comme d'un taon. *Il abandonne les prairies et les marais :* c'est le navire et la réunion de ses compagnons. *Il ne pense plus aux bergers ni aux troupeaux :* car il oublie Jason, chef de l'expédition, et les autres héros. *Tantôt il va sans repos :* c'est que tantôt il court jusqu'à être fatigué, tantôt il s'arrête. *Il pousse un mugissement :* c'est que lui aussi criait parfois en appelant Hylas. » (Scol.)

V. 1276. *Ayant tiré à eux sur le navire les pierres de fond*. — « Ayant retiré les ancres et dégagé le navire du mouillage. Éphore est ridicule, lui qui croit qu'Anacharsis le premier a inventé l'ancre à deux bras. Les Argonautes sont plus anciens qu'Anacharsis. » (Scol.) Il a déjà été dit (note au vers 955) que l'érudit Apollonios ne donne à ses Argonautes que l'antique εὐνή ou pierre de fond. Nous ne savons pas si c'est Anacharsis qui a inventé l'ancre à deux bras. En tous cas, la raillerie que le Scoliaste dirige contre Éphore tombe à faux. Voici comment M. Vars (*ouvr. cité*, p. 147) explique la manœuvre des Argonautes : « Le vers suivant d'Apollonius de Rhodes (I, 1227 [*sic* pour 1277]), *ils levèrent la pierre-amarre en halant les câbles sur l'arrière*, peut



s'expliquer de la manière suivante : à l'époque où les cabestans étaient inconnus, on soulevait l'ancre ou la pierre de fond en halant le câble de l'avant à l'arrière. Par suite de la traction exercée par l'équipage, le navire arrivait d'abord au-dessus de la place occupée par l'ancre. Il était alors *à pic*. A ce moment, le bras de l'ancre lâchait prise, *dérapait*. »

V. 1279. *Le cap Posidéios*. — C'est un cap de la Bithynie méridionale, aujourd'hui le Bos-Burun, selon Mannert.

V. 1289. *Télamon, saisi de colère*. — « Car il était l'ami intime d'Héraclès; il combattit avec lui dans beaucoup d'expéditions, navigua avec lui contre Ilion, guerroya avec lui contre les Amazones et tua Alcyoneus, comme le raconte Pindare [*Nem.*, IV, v. 27; *Isthm.*, V, v. 33; cf. Decharme, *Mythol.*, p. 528]. Le poète bucolique dit simplement qu'ils étaient amis, *eux qui partageaient toujours en compagnons la même table* [Théocrite, XIII, v. 38]. Apollonios affirme donc qu'Héraclès, s'étant avancé dans les terres à la recherche d'Hylas, fut abandonné aux environs de Cios. Denys de Mitylène dit que le héros navigua avec les guerriers jusqu'au pays des Colchiens et aida Jason dans toutes les conjonctures concernant Médée. Démarate dit la même chose; Hérodore dit, au contraire, que lui et quelques autres ne suivirent pas l'expédition jusqu'au bout. Hésiode, dans les *Noces de Céyx*, dit qu'Héraclès, débarqué en Magnésie pour chercher de l'eau, fut abandonné à l'endroit appelé *Aphetai*, à cause de sa séparation (ἄφεσις) d'avec les héros effectuée en ce lieu [voir, v. 591, le même mot, Ἀφέται Ἀργοῦς]. Antimaque, dans son poème de *Lydé*, dit qu'Héraclès fut mis à terre, parce que le navire Argo était surchargé par le poids du héros. Poséidippos, l'épigrammatiste, et Phérécyde ont suivi Hésiode. Éphore, dans son livre V, dit qu'il fut laissé, de son plein gré, auprès d'Omphale, reine de Lydie [cf. Apollodore, I, 9, 19]. Suivant une tradition qui lui est particulière, Anticléidès, au livre II[e] des *Déliaques*, dit qu'Hyllos, fils d'Héraclès, étant descendu à terre pour rechercher de l'eau, ne revint plus [voir la note au vers 1207]. » (Scol.)

V. 1300. *Les fils du Thrace Borée*. — « Héraclès les tua plus tard, les ayant rencontrés dans l'île de Ténos, voisine de Délos. Ainésidamos, dans ses *Téniaques*, dit qu'ils avaient tendu des embûches à leur hôte Héraclès et voulu le tuer. » (Scol.)

V. 1304. *Aux funérailles de Pélias*. — « Apollonios dit qu'Héraclès tua les Boréades, parce qu'ils avaient empêché le navire de revenir en Mysie. Sémos dit que ce fut parce que Héraclès avait été vaincu à la course par les Boréades; Stésimbrote, à cause des différends qu'ils eurent avec Héraclès, au sujet des présents donnés par Jason aux héros. Nicandre de Colophon, au livre I[er] de ses *Oitaïques* [l'Oitaia, petit pays de Thessalie, cf. Strabon, 372, 44], dit que Borée fut la cause de leur mort, après les avoir avertis : car il avait arrêté par des tempêtes Héraclès qui retournait à Cos. » (Scol.) Voir Apollodore, III, 15, 2. La victoire d'Héraclès, héros solaire, sur les fils du vent du Nord a évidemment un sens symbolique.

V. 1309. *Et ces choses*... — « Ce vers est de Callimaque. » (Scol.)

V. 1310. *Glaucos*. — « Glaucos, fils de Polybos, d'Anthédon, ville de Béotie, pêcheur de profession, un jour qu'il avait pris un grand nombre

de poissons, fatigué au milieu de la route, déposa le panier qui les contenait. L'un d'eux, ayant mangé une plante qui donne l'immortalité, revint à la vie. Glaucos aussi, en ayant pris et mangé, devint dieu. Plus tard, parvenu à une extrême vieillesse, et la supportant mal, il se jeta à la mer et fut honoré comme un dieu marin. C'est de lui, dit-on, que vient le nom du poisson *glaucos.* » (Scol.) — Strabon (347, 53) cite une autre tradition, d'après laquelle Glaucos fut transformé en cétacé. Dans Ovide (*Metam.*, XIII, v. 904, sqq.), Glaucos raconte comment il est devenu dieu de la mer après avoir mangé de l'herbe magique, à l'imitation des poissons qu'il avait pris. Ausone (*Mosell.*, v. 276, sqq.) reprend et résume le récit d'Ovide. Voir Decharme, *Mythol.*, p. 316.

V. 1314. *Les flancs du navire.* — « On appelle ainsi (ὁλκαῖον) la partie du navire que l'on tire, pour le descendre à la mer. » (Scol.) M. Vars pense que ce mot correspond à l'*étambot,* « pièce de construction de même largeur que la quille, qui s'élève selon le plan diamétral du navire sur l'extrémité arrière de celle-ci... C'est sur l'étambot que s'édifient l'arcasse et la poupe. » *(Dictionn. de Bonnefoux et Pâris.)* Cf. Vars, *ouvr. cité,* p. 39 : « Aucun terme ne désigne l'étambot dans les grammairiens; mais dans Apollonius de Rhodes il apparaît sous le nom de ὁλκαῖον ou ὁλκεῖον. L'explication de la scolie ne peut s'appliquer qu'à l'étambot. » Dans Apollonios, je ne trouve nulle part la forme ὁλκεῖον : on lit (Ch. IV, v. 1609) ὁλκήιον, et le Scoliaste explique ainsi le sens de ce mot : « C'est une pièce de bois, dans les parties inférieures du bâtiment et dans le prolongement de la quille; c'est par cette pièce qu'on tire le navire à la mer; et c'est elle qu'on fixe la première à terre quand on le ramène. »

V. 1323. *Les Chalybes.* — C'est un peuple de Scythie (Strabon, 470, 30). Voir les notes aux vers 373 et 1001 du Chant II. Le Scoliaste dit que Polyphémos mourut en combattant contre eux. C'est la ville de Cios, à l'embouchure du Cios (voir la note au vers 1177) que Polyphémos devait fonder.

V. 1356. *Trachine.* — C'est une ville de Thessalie (Strabon, 367, 42), au pied du mont Œta.

V. 1362. *Ils y abordèrent à la rame.* — Voir la note au vers 608.





CHANT II

V. 2. *Le roi des Bébryces.* — « Amycos était le roi des Bébryces. Il possédait à cette époque toutes les régions de la Bithynie, y compris le littoral. Quelques Bébryces s'établirent du côté de la Lydie, dans les contrées voisines d'Éphèse et de Magnésie. Charon dit qu'on appelait autrefois le pays de Lampsaque Bébrycie à cause des Bébryces qui l'habitaient. » (Scol.) Strabon dit que les Bébryces, qui ne sont pas cités par Homère, occupèrent la Mysie avant les Thyniens et les Bithyniens, et qu'ils étaient Thraces d'origine (464, 18); ils possédèrent la région d'Abydos (501, 47).

V. 4. *La nymphe bithynienne Mélia.* — « On ne sait lequel des deux noms est le nom propre. On dit qu'elle s'appelait *Mélia*, parce que certaines nymphes, au dire de Callimaque, portaient ce nom à cause de Mélia, fille d'Océanos; ou à cause de ce qu'elles habitaient les pommiers [*μηλέα, pommier*] : ce serait la même origine que celle du nom des Hamadryades. *Bithynis* viendrait de ce qu'elle était d'origine bithynienne. Le poète appelle Poseidon *dieu de la génération*, parce que, maître de l'élément humide, il nourrit et engendre toute chose, puisque l'eau fait tout naître. » (Scol.) Dübner ne partage pas cette opinion du Scoliaste au sujet de Poseidon : « *De Amyco tantum, sub hoc nomine eum colente, intelligendum ; mirifice nugantur scholiastae.* » Il semble cependant que Poseidon puisse être considéré comme dieu de la génération. « Cette heureuse union de l'eau et de la terre, d'où naissent les fruits nourriciers de la vie humaine, s'exprimait, dans le langage mythique, par l'image du commerce amoureux de Poseidon avec des nymphes ou avec des filles de personnages fabuleux. » (Decharme, *Mythologie*, p. 325.) L'orthographe des deux noms interdit toute confusion entre la nymphe *Mélia* (Μελίη) et les nymphes *Méliades* (Μηλιάδες). Quant à la mère d'Amycos, Apollodore la nomme Bithynis, d'après les édit. vulg, Bithynis ou Mélia, d'après l'édit. Hercher (I, 9, 20); il cite ailleurs deux Mélia : l'une, fille d'Océanos et femme d'Inachos (II, 1, 1); l'autre, qui eut de Silène le centaure Pholos (II, 5, 4). Les auteurs latins (Valérius Flaccus, IV, v. 119; Servius, *ad Aeneid.*, V, v. 373; Hygin, *Fabul.*, 17; Scol. *ad* Stat. *Theb.*, III, v. 533, etc.) nomment cette nymphe *Melié*. Brunck suit l'opinion d'Apollodore, ou plutôt des édit. vulg. de la *Bibliotheca*, et il ajoute : « *Potior in his veterum Graecorum auctoritas quam Latinorum poetarum quorum nonnulli in diversa abierunt.* »

V. 8. *L'expédition.* — « Théocrite a raconté les faits autrement [dans l'*Idylle* XXII] », dit le Scoliaste, et peut être mieux, ajoute Dübner : « *Aliter et nescio an melius apud Theocritum.* » L'épisode de Pollux et d'Amycos se trouvait encore dans d'autres auteurs anciens qui sont cités par le Scoliaste (voir la note au vers 98). Nous avons les récits

d'Apollodore (I, 9, 2) et de Valérius Flaccus (IV, v. 1 et suiv.), qui procèdent de celui d'Apollonios.

V. 28. ***Seul à seul.*** — « Aristote dit aussi que le lion agit de la sorte. » (Scol.)

V. 34. ***Olivier sauvage.*** — On sait que le bois en est fort dur. Il servait à faire les rouleaux de navire. (Voir la note au vers 843.) — Dübner : « *Ligni genus durissimum e quo et Herculis clava.* » Le Scoliaste dit que ce bâton raboteux d'olivier sauvage, semblable à ceux des bergers, est une preuve du caractère dur et féroce de celui qui le portait.

V. 40. ***Dans sa colère.*** — « Car on dit que la Terre, dans sa colère de voir les Titans précipités par Zeus au fond du Tartare, enfanta les géants. » (Scol.) Quant à Typhoeus ou Typhaon, qui sont généralement regardés comme deux noms du même monstre, quoique Hésiode et Apollonios établissent une distinction entre les deux, Apollodore lui attribue une nombreuse postérité : la Chimère (II, 3, 4), le lion de Némée (II, 5, 1), le chien Orthros (II, 5, 10), le dragon des Hespérides (II, 5, 11), l'oiseau du Caucase (II, 5, 11), le Sphinx (III, 5, 8).

V. 48. ***Amycos, lui...*** — « Amycos ne fait pas l'essai de ses forces. Par cela, le poète montre quel était son orgueil. » (Scol.)

V. 51. ***Lycoreus.*** — Lycoreus est un personnage imaginé par le poète et que l'histoire ne lui donne pas. » (Scol.) — Dans la *Thébaïde* de Stace (VII, v. 715), il est question d'un Lycoreus, fils d'Apollon. Cf. Hygin., *Fabul.*, 161. Voir la note au v. 711.

V. 55. ***Sans tirer au sort.*** — « Par cela aussi, le poète montre de nouveau l'orgueil d'Amycos ; *pour que tu ne puisses pas ensuite m'adresser de reproches,* il dit cela en homme déjà sûr de vaincre. C'est là aussi un langage de barbare. » (Scol.)

V. 73. ***A travers les parois*** (τοίχοιο). — « La paroi ou le flanc du navire s'appelait τοῖχος ou πλευρά. Les deux termes étaient synonymes. Il semble toutefois que le premier était le terme technique. » (Cartault, *ouvr. cité*, p. 53.) Ce sens du mot τοῖχος se trouve déjà dans Homère (*Iliad.*, XV, v. 382 ; *Odyss.*, XII, v. 420).

V. 76. ***Reculait devant lui en bondissant*** (ἀίσσων ἀλέεινεν) — Je traduis selon la leçon vulgaire des mss. et des anciennes éditions, celle que le Scoliaste connaissait et commentait et que Merkel reprend dans son edit. maior, après avoir admis dans l'edit. minor, à l'exemple de Brunck, Wellauer, etc., la correction ἀίσσοντ' proposée par Pierson dans ses *Verisimil.*, p. 125. Le sens serait alors : *Pollux reculait devant son adversaire bondissant contre lui.* La leçon des mss. donne un sens qui convient mieux à la légèreté de Pollux. Merkel ne blâme pas d'ailleurs la correction de Pierson : *Piersonus coniecit, fortassis recte.* Brunck est plus absolu : pour lui, seule la correction est admissible : *Vulgo* ἀίσσων ἀλέεινεν, *quae sibi repugnantia neutiquam conjungi possunt.*

V. 79. ***Aux chevilles aiguës*** (γόμφοις). — « On appelle cheville *un morceau de fer ou de bois, cylindrique ou quadrangulaire, généralement peu gros et peu long, dont on se sert pour lier ensemble les pièces qui entrent dans la composition d'un navire et dans les ouvrages de menuiserie* (Jal)... Le second [le mot γόμφοι] s'applique aux chevilles

de bois. Elles jouaient un grand rôle dans la construction du navire. Eschyle (*Suppl.*, v. 846), en parlant d'un vaisseau, l'appelle γομφοδέτῳ δόρει. Apollonius de Rhodes (III, v. 343) nous dit qu'*elles maintiennent les diverses parties du navire Argo, de façon qu'il puisse braver l'effort de tous les ouragans*. C'est au moyen de fortes chevilles de bois qu'étaient implantées sur la quille les diverses pièces de la membrure du bâtiment. » (Cartault, *ouvr. cité*, p. 43-44.) Ulysse use déjà de γόμφοι dans la construction de son chaland (*Odyss.*, V, v. 248). Voir Vars, *ouvr. cité*, p. 161 et suiv.

V. 85. — Dübner : « Καί *magnopere offendit; melius legeris* κατ'. » Merkel a conservé καί et ne signale aucun texte où se trouve la correction désirée par Dübner.

V. 94. *Sans se hâter*. — Je dois rendre par un équivalent l'expression παρ' ἐκ γόνυ γουνὸς ἀμείβων, qui ne peut se traduire littéralement en français, et qui signifie *échangeant un genou contre un autre, mettant successivement un pied devant l'autre*, c'est-à-dire, marchant sans hâte, ou, comme on dit vulgairement, « à pas comptés ». Homère emploie cette expression pour indiquer la lenteur de la retraite d'Ajax (*Iliad.*, XI, v. 547).

V. 98. *Cependant les hommes Bébryces...* — « Apollonios présente Amycos comme tué. Mais Épicharme et Pisandre disent que Pollux le chargea de liens. Déilochos, dans le premier livre de son ouvrage sur Cyzique, dit qu'il fut tué au pugilat par Pollux. » (Scol.) — Pour les divers récits de la lutte d'Amycos et de Pollux, voir Stender, *de Argonautarum expeditione*, Keil, 1874, p. 51 et suiv.

V. 105-117. *Itymoneus, Mimas, Oreides, Talaos, Arétos, Iphitos, Clytios*. — Itymoneus n'est pas autrement connu; dans l'*Iliade* (XI, v. 672), il est question d'un Itymoneus, fils d'Hypérochos, qui est tué par Nestor. — Mimas, d'ailleurs inconnu, ne doit pas être confondu avec le fameux géant (le *validus Mimas* d'Horace) auquel Apollonios fera d'ailleurs allusion (Ch. III, v. 1227). Oreidès et Arétos sont inconnus. (Il est question dans Homère d'un fils de Nestor, d'un fils de Priam et d'un homme de Dulichion qui se nomment tous les trois Arétos.) Talaos, Iphitos et Clytios ont été cités dans le catalogue des Argonautes (Ch. I, v. 86 et 118).

V. 106. *A coups de pied*. — Dübner fait remarquer que Pollux sans armes ne peut se défendre qu'au moyen de ses pieds et de ses mains, munies de cestes, il est vrai.

V. 118. *Ancaios*. — Ce héros a été cité dans le catalogue (Ch. I, v. 164).

V. 123. *Tels, dans les parcs ..* — Le Scoliaste remarque qu'il y a dans Homère une comparaison semblable (*Iliad.*, XVI, v. 352). Il ajoute : « Πολιοί veut dire soit d'une couleur un peu cendrée, soit vénérables. Car cet animal était respecté des Athéniens. Celui qui a tué un loup doit réunir de quoi pourvoir à sa sépulture. D'ailleurs, comme lorsque Létô arriva enceinte à Délos, elle resta pendant douze jours changée en loup, il y a depuis, chaque année, une période fixe de douze jours où toute louve met bas : Philostéphane le dit dans ses *Mémoires*. » On s'explique comme Létô, personnification de la nuit (voir Decharme, *Mythologie*, p. 100) est changée en loup, animal nocturne. Quant à

Πολιοί, c'est évidemment une épithète de nature indiquant la couleur du loup auquel Homère l'applique déjà (*Iliad.*, X, v. 334).

V. 140. *Mariandyniens.* — « Les fils de Phinée, nés de Cléiopâtré, étaient Parthénios et Crambos. D'Idaia, fille de Dardanos, ou de quelque concubine scythe, il eut Thynos et Mariandynos, de qui les deux peuples des Thyniens et des Mariandyniens furent nommés. D'autres disent que ce nom vient de Mariandynos, fils de Cimmérios. » (Scol.) Voir, sur les fils de Phinée, la note au vers 178. Apollodore (I, 9, 23) mentionne l'arrivée des Argonautes chez les Mariandyniens, mais il ne dit rien de Mariandynos. Strabon rapporte que les Mariandyniens, qui ne sont pas nommés par Homère (475, 16), étaient, comme les Thyniens et les Bithyniens, originaires de Thrace (245, 35) et qu'ils habitaient auprès des Thyniens et des Paphlagoniens (466, 25; 482, 12). Ils devaient leur nom à Mariandynos (464, 29), sur lequel Strabon ne donne aucun renseignement. Les Mariandyniens sont cités dans le *Périple* de Scylax, § 91 (*Geogr. Graec. Min.*, Didot, vol. I), dans Pomponius Méla (I, 19), etc.

V. 145. *Qu'auraient-ils fait, ces gens-là, avec leur lâcheté* (ἧσιν ἀναλκείῃσιν ἔρεξαν)! — Dübner : « *Sic legunt! Scilicet* Βέβρυκες; *sed post Amyci caedem* ἀναλκεῖς *erant. Sed ad Amycum ipsum referendum; sed optime Ruhnkenius, quamvis audacius,* ἀτασθαλίῃσιν ἔρεξεν, *scilicet Amycus : quid tum de eo futurum fuisset si Hercules, etc., scilicet : tum decretum caestu non fuisset.* » Brunck rejette aussi la leçon vulgaire, *quod nec Bebrycibus, nec eorum regi convenit.* Il admet soit la conjecture de Ruhnken, soit une de ces deux qu'il propose lui-même : ἀπηνείῃσιν ou ἀλαζονίῃσιν. *Horum quodcumque eligatur vulgato praeferendum erit.* Merkel, qui ne change rien, propose simplement de remplacer le substantif, sans parler de mettre le verbe au singulier : « *Poterat temptari* ἀγηνορίῃσιν [fierté, arrogance], *quod Etym. M., p. 9, 50, cum. Apoll. nomine sed versu Homerico e scholiis arripuit.* » Je ne vois pas la nécessité de remplacer le substantif par un autre de sens opposé : les Bébryces ont montré peu de courage, et c'est d'ailleurs, dans l'antiquité, une habitude de rabaisser la valeur de l'ennemi vaincu.

V. 159. *Ayant couronné...* — « C'est à cause d'Apollon qu'ils se couronnaient de laurier. Ils se couronnaient de trois manières : sur la tête, sur le front, sur la nuque, plaçant les couronnes en signe de la joie de leur âme. Ces couronnes étaient faites avec le laurier auquel étaient fixées les amarres du navire. Ce n'est pas par une fiction poétique qu'Apollonios a imaginé ce laurier. Il y en avait réellement un en cet endroit, qui était un très grand arbre, comme dit Androitas le Ténédien dans son *Périple de la Propontide,* où il raconte en passant que la ville nommée Amycos, qui conserve encore quelques habitations, est éloignée de cinq stades du temple des Nymphes des Chalcédoniens. Apollodore, dans le premier livre de ses *Pontiques,* dit que là était le tombeau d'Amycos, et que celui qui aurait pris une branche du laurier se serait exposé à un reproche. » (Scol.) Strabon parle du temple des Chalcédoniens (265, 38; 482, 21), mais il ne dit rien de cette ville d'Amycos que l'on trouve mentionnée dans Pline

l'Ancien (*N. H.*, V, 150; XVI, 239) sous le nom de *Portus Amyci* (aujourd'hui Beikos, d'après le *Dictionnaire latin* de Freund-Theil).

V. 160. *A l'arbre et aux alentours.* — Merkel écrit τῇ καί τε περί, corrigeant les textes vulgaires τῇ καὶ τὰ περί. Wellauer, qui écrivait τῇ τῇ καὶ τῇ expliquait et justifiait ainsi sa correction : « Lauro ad quam hic et illic retinacula alligata erant. *Omisso priore* τῇ, *quod quam facile excidere potuerit nemo non videt, reliquae turbae exortae sunt. Neque in duplici* τῇ τῇ *offendi potest quum* οἷ οἱ *et similia saepissime occurrant.* » Dübner avait déjà proposé la correction adoptée par Merkel : « *Lege* τῇ καί τε περί. *Cf. v. 389* [où l'on lit τῷ καί τε]; *Iliad.*, IX, v. 159 [où l'on trouve aussi καί τε]. » Cette correction est d'autant plus vraisemblable que, le laurier n'offrant pas une résistance suffisante, on avait dû enrouler un câble autour de son tronc, et les autres autour des rochers voisins. Le vers 166 où l'on voit les Argonautes, au moment de partir, détacher après les autres l'amarre fixée au laurier, νεάτης ἐκ δάφνης *(du laurier en dernier lieu)*, ne peut que confirmer cette hypothèse.

V. 163. *Thérapnaïen.* — Cet adjectif vient de Thérapnai qui, dit le Scoliaste, est le nom d'une ville ou d'un canton de Laconie (cf. Pausanias, III, 14, 8). Strabon ne cite qu'une ville de Thérapné qui se trouve en Béotie (351, 31). Thérapnai en Laconie est le lieu de naissance des Dioscures (cf. Stace, *Thebaïd.*, VII, v. 793 : *Therapnaei fratres*), qui y étaient l'objet d'un culte. C'est sans doute le Thérapnaïen Pollux, vainqueur d'Amycos, que les héros célèbrent par leur chant. Le Scoliaste suppose cependant que l'ἐπινίκιον d'Orphée s'adresse à Apollon, qui avait un sanctuaire à Thérapnai; il a déjà dit (voir la note au vers 159) que les Argonautes se sont couronnés de laurier en l'honneur d'Apollon.

V. 168. *Le Bosphore.* — Voir la note au vers 1114 du Chant Ier où le Scoliaste donne l'étymologie ordinaire du mot (mer passée par la génisse Io). Ici, dans une longue note où il établit la distinction des divers Bosphores (Thrace, Scythique ou Cimmérien), il donne d'autres origines plus ou moins fantaisistes de ce nom. Il suffit de reproduire les renseignements qu'il emprunte aux anciens historiens : « Nymphis dit qu'Acarion raconte que les Phrygiens, ayant voulu traverser le détroit, construisirent un navire à l'avant duquel le mufle d'un taureau était sculpté. Après avoir traversé le bras de mer, ils le nommèrent Bosphore à cause de l'emblème que leur navire portait. Éphore raconte qu'Io, enlevée par les Phéniciens, fut conduite en Égypte : le roi de ce pays envoya à Inachos un taureau en échange de la jeune fille. Le taureau étant mort, on le porta de divers cotés, car cet animal n'était pas encore connu; et le Bosphore reçut son nom de ce qu'il avait été traversé par ceux qui portaient le taureau. »

V. 177. *A la côte, en face de la terre de Bithynie* (ἀντιπέρην). — Le Scoliaste est embarrassé pour expliquer ce mot ἀντιπέρην, que je traduis par *en face de la terre de Bithynie :* « Il y a, dit-il, deux Bithynies, l'une sur le littoral de l'Europe, l'autre sur celui de l'Asie. Celle d'Europe est près du Salmydesse en Thrace, l'autre sur le Bosphore, à l'embouchure du Pont. [Strabon remarque bien que les Bithyniens sont originaires de Thrace et que de son temps il y en a encore en

Thrace (464, 12); il dit, d'autre part, que le Salmydesse est une longue côte du Pont-Euxin, rocheuse et sans ports (464, 17), mais il ne distingue pas deux Bithynies.] Il y a une troisième Bithynie, qui est une île du Pont. [C'est l'île Thynia citée par Strabon (465,32).] On ne peut dire avec certitude à laquelle des deux Apollonios fait allusion, puisqu'elles sont l'une et l'autre ἐπὶ τῷ πέραν. Il vaut donc mieux penser qu'il s'agit de la Bithynie d'Europe. Car, dit le poète, le jour suivant, ils attachèrent les amarres en Bithynie : il est évident qu'ils viennent d'Asie en Europe. Et Phinée, au dire du plus grand nombre, habitait le Salmydesse, rivage de la Thrace qui se présente à gauche quand on entre dans le Pont. » On ne peut hésiter sur la position de la côte du Salmydesse, quoique Eschyle (*Prométhée*, v. 726) place auprès du Thermodon le golfe terrible de Salmydesse.

Le Scoliaste a été évidemment gêné par la tradition constante qui place la demeure de Phinée dans le Salmydesse sur la côte thrace du Pont-Euxin. C'est ce qui justifie cette note embarrassée qui n'explique rien. Au vers 178, le Scoliaste répète que c'est en Thrace, sur le continent européen, que Phinée réside : mais il cite aussi Hellanicos, d'après lequel Phinée avait été roi de la Paphlagonie, en Asie. Au vers 181, il mentionne l'opinion de Phérécyde qui dit, en son livre XVIIIe, que Phinée régnait sur tous les peuples d'Asie jusqu'au Bosphore de Thrace, c'est-à-dire sur les Bithyniens et les Paphlagoniens. Mais l'opinion commune, celle d'Apollodore (I, 9, 21) aussi bien que celle des modernes (cf. Decharme, *Mythologie*, p. 611), c'est que Phinée, tout au moins depuis sa cécité, demeurait sur la côte du Salmydesse. Il me semble évident qu'Apollonios n'a pu établir sur cette côte la demeure de Phinée, puisque, après avoir quitté le vieux devin, les héros doivent passer entre les roches Cyanées pour entrer dans le Pont. Or, il suffit de jeter les yeux sur la carte VI du Strabon, édit. Didot, pour se rendre compte que si les Argonautes étaient déjà arrivés à la côte du Salmydesse, qui est sur le Pont, ils auraient dû commencer par traverser le Bosphore de Thrace et par passer au milieu des roches Cyanées; en sorte que, partant de la côte du Salmydesse, ils se trouveraient déjà dans le Pont et n'auraient pas à traverser les roches Cyanées pour y pénétrer. — Holstenius *(Luc Holste)* suppose qu'Apollonios se trompe et nomme la Bithynie au lieu d'un cap de Thrace, le cap Thynias : « *Confundit Bithyniam cum Thyniade loco ceu promontorio Thraciae.* » Mais la côte Thyniade (Θυνιὰς ἀκτή), ou le cap Thynias, est justement auprès de la côte du Salmydesse (Strabon, 265, 28; 464, 17). Que les Argonautes aient abordé à la côte du Salmydesse ou au cap Thynias, ils sont dans le Pont-Euxin et n'ont plus à franchir les roches Cyanées. — Dübner propose une explication ingénieuse du mot ἀντιπέρην : « *Ex opposito, scilicet, ut saepe apud Apollonium, in opposito nonnullorum sinuum littore, ita ut eadem tamen sit terra.* » Ce sens de ἀντιπέρην peut être confirmé par le sens de ἐκ δ' ἑτέρης, etc. (v. 1115 du Ch. Ier; voir la note à ce vers). Mais l'explication de ce passage semble bien simple : Apollonios sait que Phinée demeurait sur la côte du Salmydesse; l'économie de son poème ne lui permet pas d'admettre cette résidence

du vieux devin, qui doit donner aux Argonautes des instructions pour franchir les roches Cyanées. Il suppose donc que Phinée demeure bien en Thrace, mais sur la côte du Bosphore, en face de la Bithynie, et non sur la côte du Pont : ce qui est confirmé par le vers 271 où l'on voit les Boréades passer le Bosphore à la suite des Harpyes, pour aller vers les îles Strophades.

V. 178. *L'Agénoride Phinée.* — « A Salmydessos, sur la côte de Thrace, le vieux prophète aveugle Phineus, persécuté par les Harpyes, est délivré de ces monstres par les Boréades; il enseigne aux Argonautes le chemin de la Colchide... Il est à peine besoin d'indiquer le sens naturel de cette fable. Les Harpyes, vents d'orage, sont chassées par les fils de Borée, le vent du nord au souffle purifiant. Phineus, le prophète aveugle, est probablement le soleil enveloppé dans la nuée d'orage. » (Decharme, *Mythol.*, p. 611, texte et note 3.) Le Scoliaste donne sur Phinée un grand nombre de renseignements (v. 178, 181, 207), dont voici le résumé : suivant Hellanicos, Phinée est le fils d'Agénor; suivant Hésiode, Asclépiade, Antimaque et Phérécyde, il est le fils de Phoinix, fils d'Agénor, et de Cassiépée, fille d'Arabos. Celle-ci donne à son mari Cilix, Phinée et Doryclos, et à Zeus, Atymnos. (D'après Apollodore, I, 9, 21, III, 1, 1 et III, 1, 2, Phinée était fils d'Agénor ou de Poseidon; Cilix et Phoinix étaient fils d'Agénor, et Atymnos [*Atymnios*, dans Apollodore], de Zeus et de Cassiépée.) Les anciens attribuent beaucoup de motifs différents à la cécité de Phinée : Hésiode dit, dans les grandes *Éées*, que Phinée fut privé de la vue parce qu'il indiqua son chemin à Phrixos; dans le III[e] livre des *Catalogues*, il dit, au contraire, que ce fut par choix, ayant préféré une longue vie à l'usage de ses yeux. Istros dit qu'Aiétès, ayant su que Phinée avait sauvé les enfants de Phrixos par ses prédictions, le maudit; Hélios, qui l'entendit, priva Phinée de la vue. Sophocle dit que son infirmité lui vint de ce qu'il avait crevé les yeux à Parthénios et Crambos, fils qu'il avait eus de Cléiopâtré, persuadé par les calomnies d'Idaia leur marâtre. D'après d'autres auteurs, les mauvais traitements qu'il infligea à ses fils lui auraient valu une punition plus forte, la mort. Denys, dans ses *Argonautes*, dit que Phinée fut tué par Héraclès, quand celui-ci eut vu ses enfants à l'abandon et eut appris que Phinée les avait chassés à cause des calomnies de l'épouse scythe qu'il avait prise après avoir répudié Cléiopâtré. Un vieillard se fit le dénonciateur de Phinée auprès d'Héraclès. Aussi celui-ci, ayant découvert ces enfants innocents, les amena à la maison paternelle. Phinée se levait et voulait jeter l'un d'eux à la mer : Héraclès le tua alors à coups de pied. D'autre part, certains auteurs jugeant peu vraisemblable que Phinée ait vécu tant de vies d'hommes, ont pensé qu'il y a plusieurs personnages de ce nom et que c'est un autre Phinée, un descendant de Phoinix au septième degré, que les héros rencontrèrent, et que celui-ci avait été privé de la vue pour avoir tendu des embûches à Persée. Apollodore, dans son récit de l'expédition des Argonautes (I, 9, 21) parle longuement de Phinée et dit, comme Apollonios, que le vieux devin aveugle fut délivré des Harpyes par les Boréades et, en récompense, enseigna aux héros la route qu'ils auraient à suivre. La

cécité de Phinée viendrait, d'après Apollodore, soit de ce qu'il avait indiscrètement révélé aux hommes l'avenir — tradition suivie par Apollonios —, soit du fait de Borée et des Argonautes, en punition de ce qu'il avait aveuglé ses enfants sur les instigations de leur marâtre, soit du fait de Poseidon, qui l'aurait puni d'avoir indiqué aux enfants de Phrixos la route à suivre pour revenir par mer de Colchide en Hellade. Ailleurs (III, 15, 2), Apollodore raconte qu'Oréithyia, ravie par Borée, eut de lui deux filles, Cléiopâtré et Chioné, et deux fils, Zétès et Calaïs. Cléiopâtré épousa Phinée et eut de lui Plexippos et Pandion que leur père priva de la vue, trompé par les mensonges d'Idaia, fille de Dardanos, qu'il épousa après Cléiopâtré. Les Argonautes, dans leur voyage, le châtièrent de concert avec les fils de Borée. Cette tradition, on le voit, est tout à fait contraire à celle qu'Apollodore rapporte dans son récit du voyage des Argonautes. — Comme le mythe de Borée a reçu en Attique des développements particuliers (Decharme, *Mythol.*, p. 562-563), comme la mère de Cléiopâtré, Oréithyia est une Attique, fille d'Érechthée ou de Pandion, il est probable que c'est à Athènes que la tradition de la cécité de Phinée, punition des mauvais traitements infligés aux enfants de Cléiopâtré, s'est développée et qu'Eschyle et Sophocle l'ont mise au théâtre dans leurs pièces intitulées *Phinée*, aujourd'hui perdues. Apollonios, qui devait rendre son Phinée intéressant et sympathique, n'a eu garde de rien prendre à ces légendes, et il donne à la cécité du vieux devin une origine honorable, qui en fait un héros philanthrope, à la manière de Prométhée. Quant à la tradition rapportée par le Scoliaste, d'après laquelle un autre Phinée aurait été privé de la vue pour avoir tendu des embûches à Persée, Apollodore (II, 4, 3) raconte à peu près la même histoire dont le héros Phinée, fils de Bélos et frère de Céphée, fut changé en pierre par Persée. Heyne (*ad Apollodori Bibliothecam observationes*, I, 9, 21) fait observer avec raison que si les traditions sur Phinée sont si différentes, cela vient de ce qu'elles ont été associées à beaucoup de légendes diverses : *De* Phineo *miris modis fabulae variatae exstant : quia et in* Argonauticis *et in* Heracliis *eae tractatae, mox et in* fabulas Atticas *per Cleopatram uxorem inductae, et in* scenam *productae fuere.*

V. 205. *Un état de sommeil stupide* (κώματι). — Dübner : « *Hoc ipso verbo utuntur medici.* » C'est-à-dire l'état comateux. Apollonios met une grande exactitude dans les descriptions physiologiques. On en verra des exemples au Chant III, à propos de Médée. Cf., en particulier, la note au vers 763 du Chant III.

V. 224. *De quelque repaire funeste et mystérieux.* — Dübner : « *Alicunde, e loco funesto* (ὀλεθρίῳ) : *sic omnino interpretandum.* »

V. 271. *Au-dessus de la mer.* — « Phérécyde, dans son livre VI, dit que les Boréades les poursuivirent à travers la mer Égée et la mer de Sicile. » (Scol.) Il est évident que, puisque les Harpyes sont en vue des Argonautes, alors qu'elles planent au-dessus de la mer, c'est le Bosphore qu'elles traversent. Elles ne peuvent se trouver déjà au-dessus de la mer Égée : la demeure de Phinée est donc bien sur la côte thrace du Bosphore. Voir la note au vers 177.

V. 274. *En avant* (πρόσσω). — Merkel, dans son edit. maior, adopte avec raison l'heureuse conjecture πρόσσω, proposée par O, Schneider, au lieu de la leçon des mss. suivie par toutes les éditions, ὀπίσω *(à la suite)*, qui fait double emploi avec le mot κατόπισθε du vers 273.

V. 276. *Elles dépassaient en vitesse le souffle du Zéphyre.* — Cf. ce qu'Hésiode dit de leur vol rapide, *Théog.*, v. 268-269.

V. 279. *De chevreuils* (πρόκας). — Le mot πρόξ se trouve une fois dans Homère (*Odyss.*, XVII, v. 295); les Scoliastes l'expliquent par les mots δορκάς *(chevreuil femelle)* ou ἔλαφος *(cerf, biche)*. Le Scoliaste d'Apollonios donne du mot πρόξ des explications fantaisistes : « C'est un animal semblable au cerf qu'on nomme νεβρός (*faon* ou *chevreuil*). Denys l'Athénien, dans ses *Fondations des villes* [je pense que le Scoliaste confond Denys de Pergame, surnommé l'Attique (Strabon, 534, 33), avec Denys de Chalcis, auteur des Κτίσεις ou *Fondations des villes* (Strabon, 484, 45)], dit que le cerf se nomme πρόξ, d'où le nom de la Proconnèse [Προκόννησος], île où ces animaux abondent. Cette île est aussi nommée Ἐλαφόνησος [*île des cerfs;* cf. Plin., *N. H.*, V, 151; Scylax, § 94, distingue les deux îles]. D'autres lisent Prochonnèse [Προχόννησον] et disent que ce nom vient de ce que cette île fut réunie à une autre par des amas de terre [προσεχώσθη]. Philétas dit qu'on nomme πρόξ la biche qui a mis bas pour la première fois : ce mot équivaut à *primipare* [πρωτότοκος]. » — Je traduis ici πρόξ par chevreuil, comme le fait Theil, dans son *Dictionnaire d'Homère et des Homérides :* car des faons ne seraient pas capables de distancer des chiens de chasse.

V. 286. *Iris.* — Le Scoliaste fait remarquer que, d'après Hésiode (fragment qui n'est connu que par cette allusion), c'est Hermès et non Iris qui arrêta les Boréades. Il ajoute que le poète a raison de supposer cette intervention d'Iris, puisqu'elle est sœur des Harpyes. Cf. Dübner : « *Rarissime ab Iove mittitur Iris; hoc autem loco sic factum quia, e Thaumante et Electra, Harpyarum soror.* » — En effet, Thaumas, second fils de Pontos, a épousé une fille d'Océanos, Électré *(la brillante)*. Cette union (Decharme, *Mythol.*, p. 220) est une image des reflets éclatants de la vague imprégnée d'azur et de lumière. De cette union naissent les météores célestes qui semblent avoir leur origine dans les flots d'où on les voit s'élever, au fond desquels on les voit rentrer : *Iris* (l'arc-en-ciel), qui paraît d'ordinaire après l'orage, *les Harpyes* (les vents violents qui ravissent tout), *Aello* (le souffle de l'ouragan), *Ocypété* (la tempête impétueuse), *Celaeno* (les nuées obscures).

V. 296. *Les Strophades.* — Le Scoliaste dit qu'en donnant cette interprétation du nom des Strophades, Apollonios suit Antimaque, dans sa *Lydé*; que, d'après Hésiode, ces îles devaient leur nom nouveau à ce fait que Zétès et Calaïs, en s'en retournant, avaient adressé à Zeus, honoré sur le mont Aïnos, une prière pour qu'il retînt les Harpyes en ce lieu. — *Plotées* signifie, d'après le Scoliaste, « entourées d'eau de toutes parts »; d'après Dübner « *nantes insulae* » [cf. *Odyss.*, X, v. 3]. Certains auteurs, dit encore le Scoliaste, racontent que les Harpyes furent tuées par les Boréades. Hésiode et Antimaque adoptent la tradition suivie plus tard par Apollonios. — Strabon, qui ne parle pas du nom primitif de ces deux îles, dit que les Strophades se

trouvent dans la mer de Sicile, à 400 stades de Cyparissia, ville de la côte de Messénie (308, 50). Le nom de *Plotae* est mentionné par Pline (*N. H.*, IV, 55) et par Pomponius Méla (II, 7).

V. 299. *Une caverne de la Crète.* — « Ce fait est affirmé par Néoptolème. L'auteur des *Naupactiques* et Phérécyde, dans son livre VI, disent que cette caverne de Crète est sous la hauteur Arginon. [D'après Charon, cité par Pausanias (X, 38), l'auteur des *Naupactiques* serait un nommé Carcinos de Naupacte. Keil (*Index Scriptorum*, p. 539, au mot *Hesiodus*) adopte l'opinion qui attribue ce poème à Hésiode.] » (Scol.) — Apollodore (I, 9, 21) suit des traditions toutes différentes de celles d'Apollonios. Il dit que les Harpyes devaient être tuées par les Boréades; que l'une d'elles tomba dans le fleuve Tigrès, du Péloponèse, depuis nommé Harpys, et que l'autre (Apollodore n'en compte que deux), s'enfuyant vers la Propontide, alla jusqu'aux îles Échinades, qui, à cause d'elle, prirent le nom de Strophades, car elle se détourna de sa course pour s'y arrêter et tomba de fatigue sur le rivage avec celui qui la poursuivait. Les îles Échinades, sur la côte d'Étolie, n'ont aucun rapport avec les Strophades. Apollodore est, je crois, le seul à faire mention du fleuve Tigrès ou Harpys. Voir les notes critiques de Heyne à ce passage d'Apollodore.

V. 306. *Comme dans un songe.* — « Il mangeait avidement avec un plaisir semblable à celui qu'on éprouve en songe, n'osant même pas supposer, à cause de ce qu'il avait souffert, qu'il se régalait, se croyant le jouet d'un rêve. » (Scol.) Dübner : « *Sive : animum cibo delectans; sive : animum delectans, tanquam in somnis ederet; scilicet, ei videbatur quia dudum vere non vescitus erat.* »

V. 318. *Les roches Cyanées.* — Voir la note au vers 3 du Chant Ier.

V. 328. *Faites d'abord un essai par le vol d'une colombe.* — « Asclépiade dit aussi, dans ses *Histoires tragiques*, que ceux qui vont entreprendre une navigation se servent d'une colombe. » (Scol.)

V. 333. *Car votre salut...* — Dübner : « *Cato, ap. Sallust.* : Frustra deos implores... »

V. 349. *Le fleuve Rhébas... le cap Mélas... l'île Thynias...* — Le Scoliaste dit que le fleuve Rhébas est un fleuve de Bithynie; Strabon ne mentionne pas ce fleuve, non plus que le cap Mélas, dont le Scoliaste se borne à dire « cap ainsi nommé ». L'île Thynias est citée par Strabon (465, 32). Le fleuve Rhébas est cité dans le *Périple* de Scylax, en même temps que l'île Thynias (*Geogr. Graec. Minor.*, Didot, vol. I, p. 67), dans la *Périégèse* de Denys, qui donne de grands éloges au charme et à la beauté de son cours (v. 794-796), dans le *Périple* d'Arrien (*Geogr. Graec. Minor.*, vol. I, p. 381), où il est question à la fois du fleuve Rhébas et du cap Mélas. — Je lis au vers 349 ἄκρην τε Μέλαιναν et non ἀκτήν τε Μέλαιναν, qui est la leçon des mss. adoptée généralement par les éditeurs, y compris Merkel; ἄκρην est une correction de Pierson, adoptée par Brunck, Beck et Wellauer. D'ailleurs, le Scoliaste disait déjà : Μέλαιναν : ἄκρα οὕτως καλουμένη.

V. 352. *La terre des Mariandyniens.* — Voir la note au vers 140.

V. 353-355. *Une route qui descend chez Adès... le cap Achérousias... l'Achéron...* — Strabon ne parle ni de ce cap ni de ce fleuve.

On sait que le marais Achérousias et le fleuve Achéron sont dans la Thesprotide. Il semble qu'ici Apollonios, servi par son érudition alexandrine, ait reproduit des traditions locales qui assimilaient un cours d'eau tributaire du Pont au fleuve fameux devenu fleuve infernal. Le Scoliaste constate, en effet, l'existence d'un Achéron dans le pays des Mariandyniens; il dit que ce fleuve est près d'Héraclée, qu'il passe pour descendre dans la demeure d'Adès et que les *habitants du pays* nomment Achérousias un cap situé près de la même ville. « Hérodore et Euphorion, dans le *Xenion*, disent que c'est par ce précipice que Héraclès tira Cerbère sur la terre où il vomit son venin qui donna naissance au poison nommé aconit. Andron de Téos, dans son *Périple*, dit que ce pays eut pour roi un certain Achéron, qui fut père de Dardanis; ayant eu commerce avec celle-ci, Héraclès la rendit mère d'un fils nommé Poimén. Dardanis et son fils étant morts vers le même temps, des endroits voisins d'Héraclée furent appelés de leurs noms Dardanis et Poimén. » (Scol.) Denys le Périégète rapporte la même tradition au sujet de Cerbère : c'est, dit-il, sur la terre des Mariandyniens que le chien du Cronide infernal, entraîné par les mains du magnanime Héraclès, vomit son venin terrible (v. 789-792). Diodore de Sicile raconte (XIV, 31) que, près d'Héraclée, colonie des Mégariens, se trouve la presqu'île Achérousias, où, selon la tradition, Héraclès amena des enfers Cerbère, après l'avoir tué. Voir, pour la presqu'île Achérousias, Hérodore (*Fragm.* 25, vol. II des *Fr. Hist. Graec.*, Didot), Eustathe (*Comment.* au vers 791 de la *Périégèse* de Denys). Le fleuve Achéron est aussi mentionné par Valérius Flaccus (IV, v. 595). Cf. Pline (*N. H.*, VI, 4) et Ammien Marcellin : « *Acherusium specus, quod accolae* μυχοπόντιον *appellant... fluvii diversi, Acheron...* » (XXII, 8, 17.) Ce fleuve est aussi connu sous le nom de Soonautès. Voir la note au vers 746.

V. 359. *Pélops l'Énétéien.* — Dübner : « *Longe alia igitur hoc loco de Pelope traduntur quam vulgo.* » L'Alexandrin Apollonios se garde bien en effet de suivre la tradition commune; il semble qu'il remonte aux légendes les plus antiques. C'est assez tard que les poètes tragiques font de Pélops le fils de Tantale. Au Chant II de l'*Iliade*, dans l'énumération des possesseurs primitifs du sceptre d'Agamemnon, il est dit qu'Hermès l'a transmis à Pélops, Pélops à Atrée, Atrée à Thyeste et Thyeste à Agamemnon (v. 100-108). Il n'est pas question du père de Pélops : celui-ci semble bien un fondateur de dynastie. Il n'y a rien d'impossible à ce que le héros éponyme du Péloponèse soit originaire de l'Asie septentrionale, qu'il soit de la race de ces Énètes dont il est déjà question dans le Chant II de l'*Iliade* (v. 852), et dont Strabon dit que, suivant une opinion commune, ils étaient les premiers habitants de la Paphlagonie (465, 47). Strabon dit d'ailleurs (266, 44) que Pélops était Phrygien et qu'il amena son peuple dans la partie de l'Hellade qui prit ensuite son nom. Le Scoliaste constate que si, d'après Apollonios, Pélops était Paphlagonien, selon d'autres, il était Lydien, et qu'Euphorion admet les deux opinions.

V. 361. *Carambis.* — Le Scoliaste constate qu'Éphore, dans son livre IV, fait sur le cap Carambis les mêmes observations qu'Apollo-



nios. — Strabon parle de ce cap à plusieurs reprises et remarque même (103, 17) qu'il divise pour ainsi dire le Pont en deux mers. Le Carambis est également cité dans le *Périple* d'Arrien, dans la *Périégèse* de Denys (v. 785), etc.

V. 365. *Le vaste Aigialos.* — C'est, en effet, dit Strabon, une côte longue de cent stades où est situé le bourg paphlagonien d'Aigialos (464, 47). Mais le géographe place l'Aigialos avant le cap Carambis : « A l'Aigialos succède immédiatement le cap immense de Carambis, qui s'avance vers les Ourses, en face de la Chersonnèse Taurique. » (467, 7-9.) C'est probablement à cause de cette erreur géographique d'Apollonios que les éditeurs — Merkel lui-même dans son edit. minor — ont conservé la leçon des mss., αἰγιαλός, signifiant *un rivage*. Dans son edit. maior, Merkel adopte la correction Αἰγιαλός, proposée par O. Schneider, d'après Meineke (*Vind. Strab.*, p. 192). D'ailleurs, un passage d'Eustathe, cité par Merkel, prouve que les anciens lisaient Αἰγιαλός dans ce passage d'Apollonios : « Αἰγιαλὸς προσεχὴς τῷ πόντῳ μετὰ τὴν Κάραμβιν ἄκραν ὡς δηλοῖ Ἀπολλώνιος. Eustath., ad Il., p. 362, Lips. » Il faut donc admettre qu'au temps d'Apollonios les géographes alexandrins n'avaient pas sur la position de l'Aigialos l'opinion que Strabon devait exprimer plus tard. — Dans sa note au vers 945, où il est encore question de l'Aigialos, le Scoliaste dit expressément que cette côte s'étend au delà du Carambis : « Après que le navigateur a doublé le cap Carambis, l'Aigialos s'étend sur une longueur de neuf cents stades jusqu'à Sinope. » Meineke (*Vind. Strab.*, p. 214) a conjecturé *mille* stades au lieu de *neuf cents*. — On a déjà vu (note au vers 176 du Chant Ier) que Merkel a aussi corrigé dans son edit. maior en Αἰγιαλοῖο le mot αἰγιαλοῖο du vers 178 du Chant Ier.

V. 366. *En un lieu où la grève fait saillie.* — Le texte porte ἀκτῇ ἐπὶ προβλῆτι ; Wellauer veut écrire ἄκρῃ : « *Nam* ἐπὶ πείρασιν αἰγιαλοῖο in fine littoris *non est* littus, *sed* promontorium; *praeterea supra etiam v. 354 non erat* ἀκτή sed ἄκρη προβλής; *postremo conferatur Dionys. Perieg. v. 784, qui ex nostro loco profecit, et Orph. Arg. v. 733.* » D'abord, il faut remarquer qu'au vers 354 il n'y a pas dans les mss. ἄκρη, qui est une correction de Pierson, mais bien ἀκτή ; ensuite αἰγιαλός et ἀκτή ne sont pas, comme Wellauer le croit, deux synonymes du latin *littus :* αἰγιαλός est une *plage,* ἀκτή une *grève,* où les flots se brisent (de ἄγνυμι). Quand même on n'admettrait pas qu'Αἰγιαλός soit ici un nom propre, on comprend sans peine qu'à une plage succède une grève qui fait saillie. L'Halys, aujourd'hui le *Kizil-Irmak,* se jette dans la Mer Noire à un endroit où la côte fait saillie, mais où il n'y a aucun cap. Enfin, les passages de Denys le Périégète et du Pseudo-Orphée, invoqués par Wellauer, n'ont aucune importance, puisque ces deux poètes disent que l'Halys se jette dans la mer auprès du cap Carambis, lequel est séparé par tout l'Aigialos de l'embouchure du fleuve.

Les eaux du fleuve Halys. — C'est un fleuve de Paphlagonie bien connu. Strabon, qui en parle souvent, dit que son nom vient des nombreuses salines (ἅλες) auprès desquelles il passe (468, 17).

V. 367. *L'Iris.* — Ce fleuve, souvent cité par Strabon, ne manque pas d'importance, quoique inférieur au fleuve Halys.

V. 370-371. *L'embouchure du Thermodon... le cap Thémiscyréios.* — Strabon dit que le Thermodon parcourt la plaine de Thémiscyra (469, 8); d'après lui, à l'embouchure du Thermodon, la côte basse et plate se compose de terrains d'alluvions. — Je ne trouve aucune mention du cap Thémiscyréios ni dans Strabon, ni dans les autres géographes grecs. C. Müller, dans ses notes au *Périple* d'Arrien (*Geogr. Graec. Min.*, Didot, vol. I, p. 389), suppose que ce cap est le même que le cap des Amazones, mentionné par Apollonios, au vers 965 du même Chant. Le cap Thémiscyréios ou des Amazones ne serait autre que le cap Héracléios cité par Strabon (469, 52) : « *Haec duorum promontoriorum distinctio nonnisi eo niti videtur, quod alio nomine poeta, alio geographi eumdem locum appellant.* »

V. 373. *La plaine de Doias.* — Strabon n'en parle pas. Stéphane de Byzance dit, au mot Δοίαντος πεδίον : « C'est une plaine de Phrygie; on dit qu'Acmon et Doias étaient frères. Ils ont donné leurs noms à la forêt Doiantienne et à la forêt Acmonienne. » Voir la note au vers 992. « Acmon et Doias [qui ne sont pas cités dans la bibliothèque d'Apollodore] étaient deux frères. Aucune tradition, dit Phérécyde, n'enseigne quel était leur père. Non loin de la plaine de Doias, sont les trois villes des Amazones, Lycastia, Thémiscyra et Chadésia. Les Chalybes sont un peuple Scythe, voisin du Thermodon, nommé de Chalybs fils d'Arès. » (Scol.) Pour les Amazones, voir la note au vers 995; pour les Chalybes, voir la note au vers 1001.

V. 377. *Les Tibaréniens.* — C'était, dit le Scoliaste, un peuple Scythe voisin des Chalybes; Strabon cite souvent les Tibaréniens. Voir la note au vers 1010.

V. 378. *Le cap Génétaios de Zeus Euxène.* — C'est, dit le Scoliaste, un cap ainsi nommé du fleuve Génétès; il s'y trouve un temple de Zeus protecteur des étrangers. Voir Strabon (469, 53).

V. 379. *Les Mossynoiciens.* — Voir la note au vers 1016.

[V. 382-383.] *Des demeures de bois...* — Ces deux vers, que Merkel place entre crochets et ne fait pas entrer en ligne de compte, se trouvent dans le texte des mss. et de toutes les éditions antérieures à celle de Brunck, qui les a rejetés comme interpolés. Depuis Brunck, certaines éditions les ont conservés, entre crochets, d'autres (celles de Wellauer, Tauchnitz, Didot, etc.) les ont absolument rejetés. Dans l'edit. minor de Merkel, ils font partie intégrante du texte. Le second de ces vers se retrouve, dans certains mss. et dans les éditions, à la suite du vers 1016.

V. 382. *Une île au sol nu.* — C'est l'île Arétias. Il n'en est pas question dans Strabon. Scylax (*Peripl.*, § 86) la nomme Ἄρειος νῆσος. Cf. Pomponius Méla, II, 7; Pline, *N. H.*, VI, 32 : « *Chalceritis, quam Graeci Ariam dixerunt, Marti sacram.* » Au dire du Scoliaste, dans le *Phrixos* d'Euripide (voir p. 819 de l'*Euripide* grec-latin, Didot), il était parlé de cette île habitée par des oiseaux qui se servaient de leurs plumes comme de flèches. Contrairement à la tradition commune, d'après laquelle Héraclès aurait tué les oiseaux du lac Stymphale, ce seraient ces mêmes oiseaux qui auraient fui devant le héros jusqu'à cette île du Pont. Voir la note au vers 1052.

V. 387. *Otréré et Antiopé.* — Le Scoliaste constate qu'on ne sait pas dans le cours de quelle expédition elles ont élevé ce temple.

V. 388. *Un secours souhaité.* — La rencontre avec les fils de Phrixos et de Chalciopé. Voir le vers 1092.

V. 393-396. *Les Philyres..., les Macrônes..., les Bécheires..., les Sapeires..., les Byzères...* — Les Philyres sont ainsi nommés de Philyra, mère de Chiron. Voir la note au vers 1231. — Les Macrônes sont un peuple du Pont que le Scoliaste (Ch. Ier, v. 1024) assimile aux Macriens venus d'Eubée; les Sanniens qui habitent au delà de Trapézonte se nommaient autrefois Macrônes, dit Strabon (470, 8); mais il ne dit pas qu'ils soient venus de l'Eubée; Strabon ne mentionne pas les Bécheires; il dit que les Byzères étaient des barbares, habitant la contrée montagneuse qui est au-dessus de Trapézonte (470, 29). Le Scoliaste dit que les Sapeires devaient leur nom à l'abondance des saphirs qui se trouvaient dans leur pays. Voir la note au vers 1242.

V. 397. *Vous continuerez de naviguer...* — « Car après la Scythie la mer finit; le marais Méotide lui succède, après lequel est l'Océan Arctique. » (Scol.)

V. 399. *Cytais.* — « La Colchide est ainsi nommée de la ville Cytaia. » (Scol.) — *Les Amarantes.* — « Amarantos est une ville du Pont. Quelques-uns croient que c'est le nom des montagnes de Colchide d'où le Phase descend. Ce qu'ignorait Hégestrate d'Éphèse, qui a prétendu qu'on appelait Amarantiennes les prairies du Phase, parce qu'elles étaient florissantes et ne se flétrissaient pas [ἀμάραντος, *qui ne se flétrit pas*]. Ctésias dit, dans son livre II, que les Amarantes sont des montagnes de Colchide. Le Phase, d'après Ératosthène, descend des monts d'Arménie et se jette dans la mer, après avoir traversé le pays des Colchiens... Timée dit qu'une plaine de Colchide se nomme Circaienne; ce nom vient de Circé, sœur d'Aiétès. » (Scol.) Denys le Périégète dit aussi (v. 692-694) que le Phase, après avoir pris sa source dans les monts d'Arménie, traverse la plaine Circaienne pour se jeter, écumant, dans le Pont-Euxin. Cf. Avienus (v. 876) :

> ... Phasis... Circaeaque lapsus in arva
> Incidit Euxinum.

Priscien (v. 673) :

> ... Phasidos undae
> Circaeosque secant campos.

— Voir la note au vers 1220 du Chant III sur le *Phase Amarantien.*

V. 404. *Le sombre bois sacré d'Arès.* — « Hellanicos dit que la Toison était dans le temple de Zeus. Beaucoup d'auteurs font mention d'une plaine, dite plaine d'Arès, qui se trouvait en Colchide, et d'une enceinte consacrée à Arès qui était dans cette plaine. » (Scol.)

V. 414. *Après y avoir échappé.* — Dübner : « *Peius : hos scopulos* in reditu *superantes. Potius :* in expeditione facienda; *nam hoc et haec verba et Phinei responsio liquido dant.* »

V. 417. *Aia, ville de Colchide...* — Aia est citée par Strabon (38, 12).

V. 421. *Une autre route...* — Dübner : « Alium, *id est diversum, ut vere accidit. Sed melius videtur :* secundus cursus, *id est simpliciter*

reditus. » J'aime mieux *une autre*, sens du Scoliaste, qui s'accorde avec le vers 414.

V. 424. *Succès glorieux.* — Dübner : « *In hoc verbo sententiae pondus est.* »

V. 434. *L'antre du mont Dicté.* — Voir la note au vers 509 du Chant Ier.

V. 447. *Au comble du bonheur* (ἀγλαΐῃσιν). — Dübner : « ἐντάφια, *honores sepulcri.* » Cette interprétation de Dübner me semble inadmissible : Phinée s'inquiète non pas d'avoir de belles funérailles, mais de jouir, après une vie si pénible, du repos de la mort, qui comblera ses vœux. Hoelzlin explique avec raison : « *Anima corporis egressa ergastulo, etiam sine usu oculorum, omnigena circumfundetur voluptate.* » Mais il traduit d'une manière assez vague : « *Defunctus, omnis fiam nitoris compos.* » Shaw traduit, avec plus de précision : « *Mortuus, omnium particeps ero bonorum.* » Il est difficile de comprendre ce que Beck et Lehrs veulent dire exactement : « *Mortuus, omnibus fruar ornamentis.* »

V. 450. *Érigène.* — Érigène, celle qui naît le matin, est un surnom d'*Éos* (l'Aurore). Apollonios emploie la forme Ἠριγενής (cf. Ch. III, v. 824), et Homère la forme Ἠριγένεια. Voir Decharme, *Mythol.*, p. 243.

V. 456. *Paraibios.* — « Apollonios dit que c'est un ami de Phinée, d'autres, un esclave fidèle. » (Scol.) Je ne sais à quels autres auteurs le Scoliaste fait allusion, car on ne trouve nulle part aucun renseignement sur ce Paraibios.

V. 460. *La terre Thyniade.* — Allusion évidente au pays où demeure Phinée. Il est certain que ce n'est pas l'île Thynias, île du Pont-Euxin, où les Argonautes, comme le leur prédit Phinée (v. 350), aborderont (v. 673-719). Par une singulière inadvertance, l'auteur de l'*Index* de l'Apollonios-Didot a cru qu'au vers 350 il était question de la demeure de Phinée, et il dit : *Thynias, insula littoribus Bithyniae adjacens, ubi Phineus habitabat* (II, 350); et plus loin : *Thynias... insula, ubi Apollo Argonautis primo mane apparuit...* (II, 673-719). — Ce n'est pas davantage — on l'a déjà dit à la note au vers 178 — cette Θυνιὰς ἀκτή que Strabon mentionne comme voisine de la ville d'Apollonie et de la côte de Salmydesse (464, 17). Il s'agit ici de la terre de ces Thyniens, colonie des Thyniens d'Europe, qui ont passé en Asie et peuplé la Bithynie. (Strab., 464, 14; 245, 35.)

V. 461. *Arrêteraient, par l'ordre de Zeus...* — Dübner : « *Omnino iungendum* Διόθεν *cum sequenti verbo* σχήσουσιν. »

V. 467. *Adressa... ces paroles...* — Dübner fait remarquer la loquacité du vieillard.

V. 474. *Reprendre haleine...* — Dübner : « *Omnino non sumendum metaphorice; est* respiratio in labore. »

V. 477. *D'une nymphe Hamadryade.* — Après avoir cité Mnésimaque, qui dit que les Hamadryades naissent et meurent avec les chênes, le Scoliaste emprunte à Charon de Lampsaque une histoire d'Hamadryade qui fait le pendant de celle qui est racontée par Apollonios : Rhoicos, ayant vu un chêne qui manquait d'être renversé à terre,

ordonna à ses enfants de l'étayer. La nymphe, qui devait mourir en même temps que le chêne, apparut à Rhoicos, lui dit combien elle lui était reconnaissante de l'avoir sauvée et lui permit de demander ce qu'il souhaitait. Il osa lui demander d'avoir commerce avec elle et elle promit de le lui accorder : mais qu'il se gardât de fréquenter une autre femme; d'ailleurs, une abeille serait leur messagère. Un jour, pendant qu'il jouait, l'abeille vint voler auprès de lui. Il prononça alors des paroles amères qui mirent la nymphe en courroux au point qu'elle le priva de l'usage de ses membres. Voir, sur les *Hamadryades*, Decharme, *Mythol.*, p. 355.

V. 500. *Cyrène.* — Le Scoliaste cite les traditions ayant rapport à Cyrène, fille du fleuve Pénée ou d'Hypseus, fils lui-même du Pénée; enlevée en Libye par Apollon, qui s'unit à elle dans le lieu où fut fondée la ville de Cyrène, elle enfanta Aristée. Voir Pindare, IX[e] *Pythique*. Il est assez curieux qu'Apollodore, du moins dans ce qui nous reste de sa *Bibliothèque*, ne parle pas de Cyrène (il cite une Cyréné, qui donna à Arès Diomède, roi de Thrace), et se borne à dire d'Aristée, dont il est question un peu partout (Diodore de Sicile, IV, 82; Pausanias, X, 17, 3, etc.), qu'il fut père d'Actéon (III, 4, 2). — « Phérécyde et Ariaithos racontent que c'est sur un char traîné par des cygnes qu'Apollon fit enlever et conduire Cyrène à la ville qui devait porter son nom. Agroitas, dans le livre I[er] de ses *Libyques*, dit qu'Apollon l'amena d'abord en Crète et, de là, en Libye... Mnaséas dit que c'est de son propre mouvement, et non pas enlevée par Apollon, qu'elle alla en Libye. Acésandros, dans son histoire de Cyrène, raconte qu'au moment où Cyrène fut amenée en Libye par Apollon, Eurypylos, roi du pays où devait s'élever la ville de Cyrène, avait promis la royauté en récompense à celui qui tuerait un lion par lequel le pays était dévasté : c'est Cyrène qui le tua; elle eut pour fils Autouchos et Aristée. Phylarque dit qu'elle arriva en Libye avec plusieurs compagnons, et que, ceux-ci ayant été envoyés à la poursuite du lion, elle se joignit à eux. [Pindare raconte tout autrement cette lutte légendaire de Cyrène contre le lion.] Certains auteurs, Bacchylide entre autres, comptent quatre héros du nom d'Aristée : l'un, fils de Carystos, un autre fils de Chiron, un troisième fils de Gaia et d'Ouranos, et enfin le fils de Cyrène. » (Scol.) Voir, pour la légende d'Aristée, Decharme, *Mythol.*, p. 491-492.

V. 504. *L'Haimonie.* — « C'est la Thessalie, ainsi nommée d'Haimon, fils d'Arès. » (Scol.) Voir Strabon (381, 13). Haimon fut père de Thessalos. Voir la note au vers 1090 du Chant III.

V. 505. *Le Myrtose.* — Strabon ne parle pas de cette montagne, qui est, dit le Scoliaste, voisine de Cyrène. Callimaque cite le Myrtose (*Hymne à Apollon*, v. 91).

V. 507. *Agreus et Nomios.* — « Parce que c'est dans un champ [ἐν ἀγρῷ] qu'Apollon s'unit à sa mère qui était bergère [νεμούσῃ]. D'autres disent que ces noms lui viennent de ce qu'il enseigna aux bergers à cultiver les champs. » (Scol.) Ἀγρεύς signifie le chasseur, plutôt que le dieu des champs, et Νόμιος, le protecteur des troupeaux.

V. 509. *Chasseresse.* — Le Scoliaste justifie ce surnom par l'histoire de la chasse au lion, rapportée dans la note au v. 500.

V. 510. *Chiron.* — Voir la note au vers 554 du Chant Ier.

V. 511. *Pour le marier.* — C'est Autonoé, fille de Cadmos, que les Muses firent épouser à Aristée (Apollodore, III, 4, 2).

V. 514. *La plaine Athamantienne.* — « Cette plaine, située près d'Halos, fut ainsi nommée d'Athamas, qui habita Halos, ayant quitté son royaume par suite de folie. » (Scol.) Il s'agit d'Athamas, fils d'Aiolos, frère de Crétheus, oncle de Pélias et père de Phrixos et d'Hellé. (Voir la note au vers 3 du Chant Ier.) Victime d'Héra, acharnée contre lui et sa seconde femme Ino, fille de Cadmos et sœur de Sémélé, dont elle avait recueilli le fils Dionysos, Athamas devint fou et tua, dans son égarement, Léarchos, un des fils qu'il avait eus d'Ino. Il quitta son royaume de Béotie et alla fonder la ville d'Halos (Strabon, 371, 47) en Phthie. (Cf. Pausanias, IX, 24).

V. 515. *L'Othrys.* — C'est un mont de Thessalie (Strabon, 371, 42; 374, 4); pour le fleuve *Apidanos*, voir la note au vers 36 du Chant Ier.

V. 516. *Les iles Minoides.* — « Il désigne ainsi les Cyclades que Minos de Crète gouvernait, comme maître de la mer et des îles. » (Scol.) Cette θαλαττοκρατία, que le Scoliaste attribue à Minos, est confirmée par le témoignage de Strabon (40, 32).

V. 517. *Seirios.* — C'est le chien du chasseur Orion, la plus brillante des étoiles fixes, qui fait son apparition dans le crépuscule du matin, au plus fort de l'été, alors que les chiens deviennent enragés : Seirios symbolise tous les effets funestes de la Canicule. Voir Decharme, *Mythol.*, p. 250. Le Scoliaste veut que Seirios soit une altération du mot Ζείριος venant de ζέσις *(ébullition)* : mais Seirios appartient évidemment à la même racine que σέλας, Σελήνη.

V. 520. *Céos.* — L'île de Céos est une des Cyclades. Sur les monnaies de Céos on voyait, en mémoire du fait rapporté par Apollonios, la tête d'Aristée et l'image de Seirios, sous la forme d'un chien couronné de rayons. Voir Decharme, *Mythol.*, p. 251.

V. 521. *Parrhasiens... de la race de Lycaon.* — « Les Parrhasiens sont un peuple d'Arcadie, ainsi nommés de la ville de Parrhasios. » (Scol.) Strabon, qui place ce peuple (333, 21) au sud de l'Arcadie, ne cite pas la ville de Parrhasios. Lycaon, fils de Pélasgos et de Méliboia ou de Cyllène (Apollodore, III, 8, 1), premier roi des Arcadiens, fut métamorphosé en loup (Pausanias, VIII, 2). — L'*Iliade* (II, v. 608) mentionne la ville de Parrhasia. (Cf. Pline, *N. H.*, IV, 20.)

V. 522. *Zeus qui répand la pluie.* — Zeus *pluvieux* (Ἰκμαῖος, d'ἰκμάς, pluie) avait en effet un temple à Céos, dit le Scoliaste. Dieu de tous les phénomènes atmosphériques, Zeus est honoré en beaucoup d'endroits comme dieu de la pluie, avec des surnoms analogues à celui-ci. Voir Decharme, *Mythol.*, p. 18, et Preller, *Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 114 et 374.

V. 526. *Pendant quarante jours.* — « Les vents Étésiens soufflent pendant quarante jours, disent les uns, pendant cinquante, disent les autres, par exemple Timosthène. Ils commencent quand le soleil est à la fin du Cancer; ils soufflent pendant tout le Lion et cessent aux deux tiers de la Vierge. » (Scol.) — *Les prêtres...* — Voir Diodore de Sicile, IV, 82.

V. 528. *Retenus par les vents.* — Le Scoliaste fait observer que, venant du nord, les vents Étésiens sont, en effet, contraires aux navires qui veulent entrer dans le Pont.

V. 532. *Au delà de la demeure de Phinée* (πέρηνν). — « Le poète veut dire qu'ils traversèrent le détroit pour aller construire cet autel aux douze dieux en face d'eux (πέραν), sur la côte d'Asie. Il est donc évident qu'ils étaient alors en Europe. Il y a encore maintenant sur la côte d'Asie, en face de l'Europe, un lieu consacré ainsi nommé. Timosthène dit que les fils de Phrixos élevèrent douze autels aux douze dieux, et que les Argonautes n'en élevèrent qu'un à Poseidon. Hérodore dit que l'on sacrifia sur l'autel où Argos, fils de Phrixos, avait sacrifié à son retour. » (Scol.) Le sens attribué par le Scoliaste au mot πέρην me semble inadmissible. Brunck rejette le mot πέρην, qu'il remplace par πάρος, ou par πέλας, et il explique : « *In litoris extrema ora ad mare.* » Büttmann (*Lexilog.*, II, p. 31), cité par Wellauer, conserve πέρην, en lui attribuant le sens de *ex adverso* : « *Monet... aram enim illam duodecim Deorum in littore Asiatico exstructam fuisse, ubi nomine* Ἱερόν *a multis scriptoribus commemoratur.* » Pourquoi, étant en Europe avec Phinée, les Argonautes iraient-ils construire leur autel sur le continent opposé ? Comme πέρην signifie *au delà*, je crois qu'on peut comprendre ce vers, à peu près comme Brunck : ils élèvent l'autel au delà de la demeure de Phinée, plus près de la mer, d'où il pourra être aperçu par les navigateurs.

V. 536. *Les doubles amarres* (διπλόα πείσματα). — Le poète ne dit pas que les amarres soient au nombre de deux ; il indique qu'elles sont *doublées*. Les Argonautes ont amarré en faisant, pour obtenir plus de solidité, ce que l'on appelle aujourd'hui un *tour-mort*. « Un *Tour mort* est le Tour que l'on fait avec un cordage sur un autre cordage, ou sur un objet quelconque, avant de faire un nœud, et pour qu'il y ait plus de frottement exercé, et, par suite, plus de solidité dans le nœud. » *(Dictionnaire de Bonnefoux et Pâris.)*

V. 541. *Tel un homme...* — Le Scoliaste remarque que c'est une comparaison homérique (*Iliad.*, XV, v. 80). Mais cette mélancolie, qui ne se trouve guère dans l'*Iliade* et qui est si profonde ici, ne serait-elle pas une impression du temps où Apollonios était loin d'Alexandrie ?

V. 543. *Toutes les villes.* — Au lieu de κέλευθοι *(routes)*, leçon des mss., qui semble amenée par le mot κέλευθος du vers 544, avec lequel κέλευθοι fait double emploi, Merkel admet le mot πόληες *(villes)*, que le Scoliaste, d'ailleurs, d'après son commentaire, paraît avoir lu dans son texte.

V. 559. *Les derniers.* — Puisque, dit le Scoliaste, le destin avait arrêté que ces roches deviendraient stables, une fois qu'un navire les aurait traversées.

V. 562. *La colombe.* — « Asclépiade aussi dit, dans le livre II de ses *Histoires tragiques*, que les Argonautes firent l'épreuve des Symplégades au moyen d'une colombe. » (Scol.) — Voir la note au vers 328.

V. 575. *Par lui-même* (αὐτή). — Les mss. ont αὖτις. Koechly, se fondant sur la leçon du vers 1268 du Chant IV, αὐτὴ πλημμυρίς, écrit de même ici αὐτὴ πλημμυρίς. Merkel adopte cette correction, et change au

vers 574 αὖθις, leçon des mss., en αὖτις. Il estime avec raison que ce rapprochement des deux mots αὖτις et αὖθις, placés à la fin de deux vers qui se suivent immédiatement, est dû à quelque grammairien qui aura voulu donner un exemple frappant de la différence de leur sens, différence que l'usage d'Apollonios ne semble pas confirmer dans les *Argonautiques*.

V. 591. *La violence des flots le faisait reculer.* — Je traduis suivant l'interprétation de Wellauer qui se fonde sur le Scoliaste : « *Quantum quovis remorum impulsu provehebatur Argo, bis tantum retro vehebatur, fluctuum vi rejecta.* » L'explication erronée de Beck « *quantum vero cedebat navis remigibus, bis tantum aequor resiluit* » est reproduite par Lehrs.

V. 601. *Les ornements du haut de la poupe* (ἀφλάστοιο ἄκρα κόρυμβα). — Il a déjà été question de l'ἄφλαστον (note au vers 1089 du Chant I[er]). L'expression ἄκρα κόρυμβα se trouve dans l'*Iliade* (IX, v. 241). « C'est, dit M. Cartault (*ouvr. cité*, p. 82), une expression poétique qui s'applique aux uns aussi bien qu'aux autres [aux ἄφλαστα comme aux ἀκροστόλια]. » Le vers qui fait l'objet de cette note contredit l'affirmation suivante de M. Vars : « L'étambot ne se terminait pas en arête brusque, mais se recourbait en volutes élégantes, et représentait tantôt une aigrette, tantôt un corymbe. Cette partie se nommait τὸ ἄφλαστον, poétiquement τὰ ἄκρα κόρυμβα. » (*Ouvr. cité*, p. 55.) D'abord, les ἄκρα κόρυμβα ne sont pas un synonyme poétique de l'ἄφλαστον, puisque nous avons ici les ἄκρα κόρυμβα de l'ἄφλαστον et, ensuite, les ἄκρα κόρυμβα se trouvent aussi bien à la proue qu'à la poupe.

V. 602. *Par le choc obstiné* (νωλεμές, *d'une manière continue*). — Ce mot qui se retrouve au vers 605 *(d'une manière stable)* semble à Dübner hors de propos au vers 602 : le critique préférerait quelque mot ayant le sens de *celeriter*. Au vers 605, Brunck, pour éviter la répétition du terme, propose ἐμμενές qui a le même sens, et que Dübner désapprouve; Merkel pense qu'Apollonios a pu écrire νωχελές, qui signifie d'une manière lente et lourde.

V. 606. *Les aurait vus* (ἰδών). — Dübner trouve que le mot est ici déplacé, et qu'il faudrait peut-être ἰών. Wackefield avait, dit Wellauer, déjà fait cette conjecture qui est d'ailleurs la leçon d'un des mss. du Vatican. Wellauer repousse la leçon ἰών, disant que ἰδών signifie ici « *vivens*, ut saepe »; il est plus simple d'expliquer, comme Hoelzlin, « *interius videns* ».

V. 611. *Grâce au navire* (αὐτῇ νηΐ). — Le Scoliaste propose deux sens : que nous sommes sauvés *avec* le navire (en sous-entendant σύν, ce qui arrive souvent devant le datif d'αὐτός), ou *grâce* au navire même : la fin du discours de Tiphys montre bien que tel est le sens.

V. 614. *Avec des chevilles.* — Voir la note au vers 79.

V. 631. *Nuit gémissante.* — Le Scoliaste rapproche ces vers de l'*Odyssée* (XXII, v. 195).

V. 637. *Vous ramener.* — Merkel adopte, dans son edit. maior, ὔμμε, leçon du Guelf. et conjecture de Brunck, au lieu de la leçon vulgaire ἄμμε, qu'il avait lui-même dans son edit. minor. Wellauer défend ἄμμε : « *Sensus est :* Sollicitus sum, an salvi redituri simus, verum non mea

sed vestra causa. » Cette nuance semble bien subtile. Dübner dit, de son côté : « *Rectius in editionibus veteribus* ἄμμε, *quia ipse cum illis domum reverti vult.* » Mais Jason vient de dire qu'il ne pense pas à lui : il se préoccupe uniquement du retour de ses compagnons et non du sien propre. La leçon ὔμμε semble donc la meilleure.

V. 650. *Le Rhébas... le rocher de Coloné... le cap Mélas.* — Voir la note au vers 349. — *Coloné* est une hauteur près du fleuve Lycos. Nymphis d'Héraclée, dit le Scoliaste, en fait mention dans son livre sur Héraclée. Strabon n'en parle pas.

V. 652. *Les bouches du fleuve Phyllis.* — « Le Phyllis est un fleuve de Bithynie. » (Scol.) Strabon ne parle pas de ce fleuve; mais il dit (465, 19) qu'au nombre des fleuves de Bithynie qui coulent entre Chalcédon et Héraclée il s'en trouve un nommé le Psillis. Se fondant sur ce passage de Strabon et sur une phrase du livre VI de Pline où il est question du Psillis, Brunck voudrait écrire Ψιλληίδας au lieu de Φυλληίδας : mais Wellauer fait remarquer que Stéphane de Byzance indique nettement, aux mots Φυλλίς et Ψίλιον, l'existence en Bithynie de deux fleuves bien distincts, le *Phyllis* et le *Psillis*. D'ailleurs, Pline ne parle ni de l'un ni de l'autre de ces fleuves puisque la vraie leçon du passage sur lequel Brunck s'appuyait est *Syris* (*N. H.*, VI, 4).

V. 653. *Dipsacos.* — Ce héros était fils du fleuve Phyllis et d'une nymphe du pays dont le Scoliaste ne dit rien de plus qu'Apollonios et dont Apollodore ne parle pas. Le Scoliaste ajoute que Phrixos fit chez Dipsacos un sacrifice à Zeus Laphystios. La légende de Phrixos est intimement liée au culte de Zeus Laphystios, le dieu *glouton* (λαφύσσω, *dévorer*), ou le dieu du mont Laphystion en Béotie (Pausanias, IX, 34, 5), qui était spécialement adoré à Orchomène (Pausanias, I, 24, 2). C'est à Zeus Laphystios qu'Athamas voulait sacrifier Phrixos. Voir Preller, *Griech. Mythol.*, zweiter Band, dritte Auflage, *Athamas und die Athamantiden*, p. 310 et suiv.

V. 659. *Le Calpé.* — Ce fleuve, dont le Scoliaste ne dit rien, est probablement le Calpas, fleuve de Bithynie, que Strabon (465, 20) cite immédiatement après le Psillis. C'est à l'embouchure de ce fleuve que se trouve le port Calpé, cité par Pline (*Calpas portus*, *N. H.*, VI, 4), par Xénophon (Κάλπης λιμήν, *Anabase*, VI, II, 13, etc.), par Arrien (*Peripl.*, § 17 et 18), etc.

V. 662. *Tels fendant le sol...* — « La nage était extrêmement fatigante... Apollonius compare ses héros à des bœufs couverts de sueur qui tracent péniblement leur sillon. » (Cartault, *ouvr. cité*, p. 122.)

V. 673. *L'île Thynias.* — Voir la note au vers 349. Le Scoliaste ajoute ici, à propos de cette île, que, d'après Nymphis d'Héraclée, elle a sept stades de périmètre; et que Callisthène dit, dans son *Périple*, que les Hellènes appelaient l'île et le pays Thynias, et les barbares Bithynie.

V. 675. *Des hommes Hyperboréens.* — Pour ce qui concerne *Apollon Hyperboréen*, voir Decharme, *Mythol.*, p. 107-109. Le Scoliaste donne des renseignements sur le peuple mythique des Hyperboréens : « Hérodote [IV, 36] dit qu'il n'y a pas réellement d'Hyperboréens, puisque, s'il y a des peuples au delà de Borée, il doit y en avoir au delà de Notos. [Sur cette opinion d'Hérodote, voir Strabon, 51, 35.] Poseidonios dit

qu'ils existent et habitent aux environs des Alpes d'Italie. Mnaséas dit que les Hyperboréens se nomment maintenant Delphiens. Hécatée dit que, jusqu'à son temps, il existait un peuple Hyperboréen. Il a composé un livre avec ce titre : *Des Hyperboréens.* Il y avait trois races d'Hyperboréens : les Épizéphyriens, les Épicnémidiens et les Ozoles. » Quand il dit que les Hyperboréens se nomment maintenant les Delphiens, Mnaséas fait sans doute allusion aux traditions sur les Hyperboréens qui avaient cours à Delphes : Apollon serait venu du pays des Hyperboréens à Delphes, et, nouveaux serviteurs du dieu, les Delphiens auraient remplacé les Hyperboréens dans l'office de θεράποντες Ἀπόλλωνος. Les Delphiens seraient donc, au temps de Mnaséas, les successeurs des Hyperboréens. Diodore de Sicile (II, 47) résume les traditions d'Hécatée sur les Hyperboréens. — Quant à cette division des Hyperboréens en Épizéphyriens, Épicnémidiens et Ozoles, division qui n'est mentionnée, à notre connaissance, nulle part ailleurs que dans cette scolie, elle semble le résultat d'une confusion entre les Hyperboréens et les Locriens dont les diverses tribus entourent la Phocide où se trouve Delphes. On sait, en effet, que les Locriens se divisent en Épicnémidiens, Épizéphyriens, Opuntiens et Ozoles (Strabon, 357, 25 et suiv.; 215, 32 et suiv.).

V. 686. *Apollon Matinal.* — « Il y a dans l'île Thynias un temple d'Apollon. Hérodore dit que, s'il est nommé Apollon Matinal, et si un autel lui a été élevé dans l'île, ce n'est pas parce que le dieu leur est apparu au point du jour, mais parce que les Argonautes ont débarqué au point du jour. » (Scol.) Sur Ἀπόλλων Ἑώιος, voir Preller, *Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 199.

V. 699. *Leurs cuisses dans une double enveloppe de graisse.* — Je traduis comme Beck : « Duplicata *(duplici omento involuta)* femora. » Dübner explique cette expression par l'expression homérique δίπτυχα ποιήσαντες (*Iliad.*, I, v. 461), qui signifie la double couche de graisse dont on enveloppe les cuisses des victimes.

V. 704. *Bistonie.* — Voir la note au vers 34 du Chant Ier.

V. 706. *Delphyné.* — C'est, dit le Scoliaste, d'après Maiandrios et Callimaque, le nom du dragon femelle qui gardait l'oracle de Delphes. Apollodore donne le nom de Delphyné à un monstre moitié serpent, moitié femme, qui garda Zeus enchaîné par Typhon (I, 6, 3). On sait que, d'après la tradition ordinaire, le monstre vaincu par Apollon est le serpent Python. Voir Decharme, *Mythol.*, p. 103-105. Preller (*Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 194) s'appuie justement sur ce vers d'Apollonios et sur les scolies qui l'accompagnent pour conjecturer que c'est une tradition alexandrine qui a remplacé, dans la légende d'Apollon vainqueur du serpent, le monstre Python par le dragon femelle Delphyné.

V. 707. *Et combattait nu.* — Le Scoliaste explique par « qui n'a pas atteint la puberté », et Dübner par « *impubes, sine lanugine* », interprétations du mot γυμνός qui semblent peu exactes. D'ailleurs, Apollon, plus âgé, n'est pas représenté barbu. Schneider proposait τυννός, *enfant.* Hoelzlin traduit γυμνός par *inermis* ou « *imberbis, seu investis, aut magis impubes* ». Brunck adopte ce dernier sens.

V. 710. *La Coiogène Létô.* — Létô est fille de Coios et de Phoibé. Coios était un Titan, et Phoibé, une Titanide, fille d'Ouranos et de Gaia, comme Coios (Hésiode, *Théog.*, v. 134 et suiv., v. 404 et suiv.; Apollodore, I, 2, 4). Dübner trouve ce détail trop familier : « *Gaudet Latona crines eius permulcens : epico poeta indignum!* »

V. 711. *Les Nymphes Coryciennes, filles de Pleistos.* — Le Scoliaste dit que, dans le Parnasse, il y avait un antre nommé Corycien de la nymphe Corycia, qui eut d'Apollon un fils nommé Lycoreus (voir la note au vers 51), de qui Delphes se nomma Lycoréia. Le fleuve Pleistos est un fleuve du pays; quant au Parnasse, d'après Hellanicos, il dut son nom à Parnassos, héros indigète. Andron dit que cette montagne s'appela d'abord Larnassos parce que le vaisseau (λάρναξ) de Deucalion y aborda, et ensuite Parnassos, par suite de l'altération de la première lettre. Les nymphes Coryciennes encourageaient le dieu alors qu'il lançait ses flèches au dragon ; elles lui criaient : « Lance, lance (ἵη, ἵη) tes traits! » d'où le surnom d'ἱηπαιήων. — Strabon (358, 13) dit que l'on connaît bien ce bel antre Corycien des Nymphes situé dans le Parnasse; le Pleistos est un fleuve de Phocide (359, 15). Lycoréia est une ville située au-dessus de Delphes; ses habitants l'abandonnèrent pour s'établir à Delphes même (359, 11). D'après Macrobe (*Sat.*, I, 17), Apollodore aurait donné une autre étymologie du surnom d'Apollon : « *Apollodorus in libro quartodecimo* Περὶ Θεῶν, ἱήιον Solem *scribit ita appellari Apollinem* ἀπὸ τοῦ κατὰ τὸν κόσμον ἵεσθαι καὶ ἱέναι, *quod sol per orbem impetu fertur.* » La différence d'aspiration entre ἵεσθαι, ἱέναι et ἰήιον semble s'opposer à cette étymologie comme aussi à celle du Scoliaste (ἵη et ἰηπαιήων). Le surnom d'Apollon vient plutôt de l'interjection ἰή (de ἰά, *cri*).

V. 722. *Sangarios.* — « Le Sangarios est un fleuve de Phrygie, nommé Sangaros, au dire d'Asclépiade de Myrléa. Hermogène, dans son livre sur la Phrygie, dit qu'un certain Sangas, ayant été impie envers Rhéa, fut changé en ce fleuve qui, de lui, se nomma Sangarios. Dans les environs, dit Xanthos, il y a un temple de Déméter, déesse des montagnes. » (Scol.) Strabon parle souvent du Sangarios, fleuve de Bithynie (cf. 482, 14; 465, 21, etc.). Apollodore dit que, suivant certaines traditions, Hécube, que l'on donne ordinairement pour la fille de Dymas ou de Cissée, était la fille du fleuve Sangarios (III, 12, 5).

V. 723. *Mariandyniens.* — Voir la note au vers 140.

V. 724. *Le cours du Lycos.* — « Le Lycos est un fleuve qui porte le même nom que le roi, et qui coule au travers du pays des Mariandyniens. Le nom du marais Anthémoéisis vient de la fille de Lycos, femme de Dascylos, le fils de Tantale. » (Scol.) Strabon, qui parle du Lycos d'Arménie, affluent de l'Iris, du Lycos de Phrygie, affluent du Méandre, etc., ne cite pas le Lycos de Bithynie, dont il est d'ailleurs question dans Scylax (*Peripl.*, § 91), dans Xénophon (*Anabase*, VI, II, 3), dans Arrien (*Peripl.*, § 18), etc., et peut-être dans Ovide (*Pont.*, IV, X, v. 47), à côté du Sangarios :

Huc Lycus, huc Sagaris...

Apollodore parle de Lycos dans son récit de l'expédition des Argonautes

(I, 9, 23); il dit aussi (II, 5, 9) quel secours Héraclès lui avait porté contre les Bébryces; dans les *Argonautiques* (Ch. II, v. 774 et suiv.), c'est à Dascylos, père de Lycos, que le héros rend ces services. Le fils de Lycos se nomme aussi Dascylos (*Arg.*, Ch. II, v. 803). Le Scoliaste dit, dans sa note au vers 752, qu'une fille du fleuve Lycos, nommée Anthémoéisis, femme de Dascylos, fils de Tantale, fut la mère de Lycos, l'hôte des Argonautes. Cette descendance du roi Lycos est, dit le Scoliaste, attestée par Hérodore et par Nymphis, dans le livre Ier de son ouvrage sur Héraclée. Le fleuve Lycos a donc une fille nommée Anthémoéisis, qui, mariée à Dascylos, a pour fils Lycos, roi des Mariandyniens, lequel a, à son tour, un fils nommé Dascylos.

V. 725. *Les câbles qui maintiennent la voile* (κάλωες) *et tous les agrès du navire* (ὅπλά τε νήια πάντα). — On a vu (note au vers 566 du Chant Ier) que les κάλωες sont proprement les *cargues*. Pour ce qui est des ὅπλα, d'après M. Vars (*ouvr. cité*, p. 61), dans le navire antique « l'armement total se nommait ἡ σκεύη. Le gréement et la voilure se nommaient τὰ ὅπλα; le gréement seul, τὸ σκεῦος. » Les instruments en bois se nommaient τὰ σκεύη ξύλινα, les cordages ou *manœuvres*, τὰ σκεύη κρεμαστά : d'après Pollux, cité par M. Cartault (*ouvr. cité*, p. 54), on désignait les uns et les autres sous le nom commun de τὰ ὅπλα : « Τὰ δὲ σύμπαντα σκεύη ὅπλα καλεῖται. »

V. 728. *Achérousis.* — Le Scoliaste dit que tous ces détails sur le cap Achérousis, voisin d'Héraclée, se trouvent dans le livre Ier de l'ouvrage de Nymphis sur Héraclée, où Apollonios semble les avoir pris.

V. 734. *A l'intérieur...* — « Dans la partie du cap Achérousis, qui est tournée vers le continent et vers le midi, se trouve la caverne de l'Achéron et l'abîme souterrain. » (Scol.)

V. 743. *Les bouches du fleuve Achéron.* — Voir la note aux vers 353-355.

V. 745. *Du côté de l'Orient.* — Je traduis suivant le texte ordinaire ἠοίην (cod. Laur. et Guelf., edit. minor de Merkel, etc.) ἠῴην (mss. de Paris, édit. vulg.). Dans son edit. maior, Merkel prétend que ce mot ici n'offre pas de sens, car le golfe où se jette le fleuve est du côté de l'Occident, comme le disent les scolies et comme le montrent les cartes de géographie. Je ne sais pas si le golfe en question est indiqué par beaucoup de cartes; en tout cas, je ne le trouve pas dans la carte du Strabon-Didot. Quant au Scoliaste, qui n'est pas d'ailleurs généralement infaillible en pareille matière, il dit, dans sa note au vers 743 : « Le poète dit que l'Achéron... se jette dans la mer du côté de l'Orient (πρὸς ἀνατολάς). » Quoi qu'il en soit, le texte du poète n'indique pas d'une manière précise l'orientation du golfe. Merkel conclut : « *Aut igitur scribendum* Ἠοίην *pro nomine eius sinus, aut temptanda emendatio.* » La correction tentée est Ἰονίην : « *Ionium mare pars occidentalis Ponti Euxini etiam* Δ 288,308 *nuncupatur. Ammianus Marc.* (XXII, 13) : *Bospori vocati quod per eos quondam Inachi filia... ad mare Ionium permeavit.* » Nous verrons aux vers 289 (non 288) et 308 du Chant IV quelle est la valeur des renseignements géographiques donnés par Apollonios au sujet des bouches de l'Ister. Quant à

Ammien Marcellin, son autorité en matière de géographie n'a pas lieu d'être invoquée ici; dans le passage de son histoire que Merkel cite à l'appui de sa thèse, il est question des voyages d'Io: « Le nom des Bosphores de Thrace et de Cimmérie vient de ce que la fille d'Inachus, transformée en génisse, comme parlent les poètes, les traversa pour se rendre dans la mer Ionienne. » Or, M. Decharme (*Mythol.*, p. 632) dit fort bien, à propos de la fille d'Inachus: « La fantaisie géographique des poètes s'était plu à décrire son itinéraire vagabond, itinéraire qui varie chez Eschyle lui-même. La tradition qui lui fait diriger d'abord sa course vers la mer Ionienne a sa raison unique dans le rapprochement établi par les Grecs entre le nom de cette mer et celui de la fille d'Inachus. » Les poètes n'ont jamais pensé à une mer Ionienne qui fût la partie occidentale du Pont-Euxin. D'ailleurs, puisque Ammien dit que Io a traversé les Bosphores pour se rendre dans la mer Ionienne, il donne à entendre qu'elle est sortie du Pont-Euxin pour arriver à la mer Ionienne, qui ne peut donc faire partie du Pont.

V. 746. *Le Soonautès.* — Ce second nom de l'Achéron se retrouve dans Pline (VI, 4): « *Flumina... Callichorum, Sonautes.* »

V. 747. *Les Mégariens de Nisaia.* — Nisaia, ville de la Mégaride, ainsi nommée de son fondateur Nisos, servait de port et d'arsenal à Mégare dont elle était peu distante (Strabon, 337, 12; 336, 32). Le Scoliaste place l'événement raconté par Apollonios pendant le voyage que firent les Mégariens pour aller s'établir à Héraclée. Mais, d'après Strabon (464, 24), Héraclée, ville du Pont, située sur le territoire des Mariandyniens, est une colonie de Milet et non de Mégare. Arrien dit, d'autre part (*Peripl.*, § 18), qu'Héraclée est une ville grecque dorienne, colonie des Mégariens.

V. 758. *Avec les Bébryces.* — Le Scoliaste dit que, dans ces fréquentes guerres avec les Bébryces, les Mariandyniens étaient le plus souvent vaincus, et que Priolas, frère ou, suivant d'autres, fils de Lycos, avait été tué par Amycos. Dans sa note au vers 780, le Scoliaste dit que Priolas, qui semble d'ailleurs inconnu (Apollodore ne parle pas de lui), était frère de Lycos et fils de Titias (voir la scolie au vers 1126 du Chant I[er], lequel était ou l'un des Dactyles Idaiens, fils de Zeus, ou le fils aîné de Mariandynos, fils lui-même de Phrixos ou de Cimmérios, et héros éponyme de la ville de Tition. — Le Scoliaste a dit, dans sa note au vers 140, que Mariandynos était fils de Cimmérios ou de Phinée: la tradition suivie par Apollonios empêche qu'il ne soit, pour l'auteur des *Argonautiques*, fils de Phrixos; les fils de Phrixos sont, en effet, des jeunes gens qui vont paraître à la fin du Chant II. Leur père ne pourrait être le bisaïeul de ce Priolas qui fut tué avant le temps où Héraclès trouva tout jeune homme ce Lycos qui est maintenant le père d'un grand fils. Quoi qu'il en soit, les scolies de ce vers et celles des vers 724 et 752 permettent d'établir la filiation du Lycos qui accueille les Argonautes. Il a pour père Dascylos, fils de Tantale; pour mère Anthémoéisis, fille du fleuve Lycos. Ce Lycos est fils de Titias; Titias est fils de Zeus ou de Mariandynos, fils lui-même de Cimmérios, de Phinée ou de Phrixos. — Quant à la ville de Tition, c'est celle que

Strabon nomme Téion (464, 42). Scylax cite cette ville (*Peripl.*, § 90). C. Müller corrige en Τίειον la leçon τίθιον du ms. de Paris. Mais il remarque lui-même dans ses notes critiques au § 19 du *Périple* d'Arrien, où il est question aussi de Τίον, que cette ville est bien celle dont parle la scolie au vers 780 du Chant II des *Argonautiques*. Il propose de corriger dans cette scolie Τίτιον en Τίον, en se fondant sur ce que cette ville a pour héros éponyme, d'après Stéphane de Byzance, un certain Tios de race milésienne. Mais si la ville a été nommée du nom de Titias, elle doit bien s'appeler Tition.

V. 777. *A pied.* — La conquête de la ceinture d'Hippolyté est le neuvième des travaux d'Héraclès (Decharme, *Mythol.*, p. 525). Apollodore (II, 5, 9) dit, comme Apollonios, que c'est après sa victoire sur Hippolyté que le héros vint porter secours aux Mariandyniens. Le Scoliaste ajoute qu'Héraclès allait *à pied*, parcourant par voie de terre le continent d'Asie, parce qu'il n'était pas encore possible de passer au travers des Symplégades.

V. 782. *Dans de lamentables élégies.* — D'après le Scoliaste, Nymphis et Callistrate disent que c'est Bormos, fils de Titias, que l'on pleurait. Nymphis raconte aussi qu'Héraclès soumit les Phrygiens aux Mariandyniens.

V. 783. *Titias.* — Ce Titias est inconnu; ce ne peut être ni le Dactyle Idaien (Ch. Ier, v. 1226), ni le père de Priolas, en l'honneur de qui on célèbre les jeux funèbres (voir la note au vers 758). Le Titias dont il est ici question était un jeune homme au moment où il lutta au pugilat avec Héraclès.

V. 789. *Rhébas... Coloné.* — Voir la note au vers 650. Le Scoliaste dit que la soumission des Paphlagoniens à Lycos par Héraclès est racontée dans le livre Ier des *Argoliques* de Deinias, et dans le Xe des *Bithyniques* d'Asclépiade de Myrléa. — Pour l'explication de l'épithète *Pélopéiens* attribuée aux Paphlagoniens, voir la note au vers 359.

V. 791. *Le noir Billaios.* — Ce fleuve, omis par Strabon, mais cité par divers auteurs (Arrien, *Peripl.*, § 19; Pline, *N. H.*, VI, 4, etc.), est, dit le Scoliaste, un cours d'eau qui arrose la Phrygie et qui se jette dans la mer, près de la ville des Tianes (Tiéion).

V. 795. *L'Hypios.* — Ce fleuve est omis par Strabon. Le Scoliaste dit qu'il arrose la ville d'Hypia et qu'il a reçu son nom des monts Hypiens. L'Hypios est cité par Scylax (*Peripl.*, § 91), Arrien, etc. Pline mentionne le *mons Hypius* (*N. H.*, V, 148).

V. 804. *Aux bouches mêmes du Thermodon.* — Pour le Thermodon, voir les vers 370 et 970, et les notes qui s'y rapportent.

V. 815. *L'Abantiade Idmon.* — Le Scoliaste dit que, d'après Hérodore, Idmon mourut dans le pays des Mariandyniens et que Promathidas, dans son histoire d'Héraclée, et Nymphis, dans le livre Ier de son ouvrage sur Héraclée, racontent qu'il fut tué par un sanglier. La même tradition se trouve dans Apollodore (I, 9, 23).

V. 823. *Les accidents du terrain au bord de ce fleuve...* — Au lieu de θρωσμοὺς ποταμοῖο, Brunck, se fondant sur la manière dont H. Estienne, dans le *Thesaurus*, cite ce vers, et probablement aussi sur la leçon du vers 199 du Chant III, θρωσμοῦ πεδίοιο, veut écrire πεδίοιο, au lieu de

ποταμοῖο, qui lui semble une répétition absurde du même mot déjà mis au vers 818. Je crois la leçon des mss. préférable : s'il peut y avoir des *accidents de terrain* (θρωσμούς) au bord d'un *fleuve bourbeux*, il n'y en a pas dans une *plaine bourbeuse*.

V. 843. *Un tronc d'olivier sauvage dont on aurait pu faire un rouleau de navire.* — Apollonios désigne cette poutre par le mot φάλαγξ dont il a déjà été question à propos du lancement du navire Argo (voir sur les φάλαγγες la note au vers 375 du Chant Ier). Les mss. et les édit. portent νηίου ἐκ κοτίνοιο φάλαγξ, *une* φάλαγξ *d'olivier sauvage, arbre qui sert à la construction du vaisseau*; Merkel corrige νηίου en νήιος : *une* φάλαγξ *navale d'olivier sauvage*. Ce qui semble indiquer qu'il est question d'une φάλαγξ appartenant au navire. Merkel peut avoir été amené à cette correction par la note du Scoliaste : « Les héros avaient beaucoup de ces φάλαγγες pour tirer le navire à sec. C'est l'une d'elles qu'ils choisirent, etc... » Il est évident que le prodige est plus remarquable encore si c'est un vieux rouleau de navire qui reverdit tout à coup. Mais rien ne prouve que les Argonautes aient eu la place de porter dans leur navire une provision de ces lourds rouleaux. Au contraire, nous savons qu'ils n'avaient même pas de rames de rechange, puisque Héraclès, après avoir brisé son aviron, est forcé d'aller dans la forêt chercher un jeune sapin pour se faire une nouvelle rame (voir Ch. Ier, v. 1168 et la note à ce vers). M. Cartault (*ouvr. cité*, p. 161) remarque à ce propos que, « bien que rien ne nous atteste l'existence de rames de rechange, il est vraisemblable qu'un triérarque prévoyant se procurait à ses frais quelques avirons de plus pour parer à des accidents de cette nature ». Il est seulement *vraisemblable* qu'au temps de la civilisation athénienne les triérarques avaient des rames de rechange; il n'est pas prouvé le moins du monde qu'ils aient eu des φάλαγγες, en vue d'un séjour à terre de longue durée. Peut-on admettre que les Argonautes qui, nous le savons, n'ont pas une provision de rames, en aient une de φάλαγγες? D'ailleurs, ces encombrants rouleaux ne leur auraient été d'aucune utilité. Nulle part nous ne les voyons, comme les Achéens devant Troie, tirer leur navire sur le rivage en prévision d'un long séjour à terre. Ils ne font que passer; ils mouillent presque toujours en pays ennemi. D'ailleurs, même à l'époque de la plus grande civilisation grecque, on comprend que les navires n'aient pas eu besoin de porter des φάλαγγες : on ne s'arrête à demeure que dans des ports d'importance, et ces ports possèdent tout le matériel nécessaire à *haler* le navire à terre. Je suis donc persuadé que les Argonautes ne prennent pas, pour la dresser sur le tombeau d'Idmon, une φάλαγξ qu'ils auraient eue dans leur navire. Ils coupent un tronc d'olivier sauvage qui aurait pu faire une φάλαγξ et ils le plantent sur l'éminence qui recouvre les restes de leur compagnon. Je traduis donc : *Un tronc d'olivier sauvage dont on aurait pu faire un rouleau de navire*, c'est-à-dire semblable par sa longueur et sa largeur à un rouleau. Ils lui donnent même la forme d'une φάλαγξ pour en faire un monument de leur navigation; et c'est un prodige que cette sorte de colonne funéraire, ce tronc dépouillé de ses branches, reverdisse encore. — Apollonios embellit ici, en l'imitant, le passage de l'*Odyssée* (XII, v. 14-15) où l'on voit Ulysse et ses

compagnons dresser en haut du tertre qui recouvre les cendres d'Elpénor une rame facile à manier.

V. 845. *Et s'il faut que...* — « Apollonios parle ainsi parce que les habitants d'Héraclée ne savaient pas quel était le héros mort sur leur territoire que l'oracle leur avait ordonné d'adorer comme protecteur de leur ville. Promathidas confirme cette ignorance des habitants d'Héraclée. Éphore, dans son livre V, et d'autres racontent que les Béotiens et les Mégariens fondèrent Héraclée dans le Pont. [On a vu, dans la note au vers 747, que telle n'est pas l'opinion de Strabon.] Hérodore dit que sur la place publique d'Héraclée se trouve le tombeau d'Idmon, au-dessus duquel est un olivier sauvage. Agamestor est quelque héros indigète. » (Scol.)

V. 854. *L'Agniade Tiphys.* — « Nymphis dit que Tiphys mourut à Héraclée; Hérodore dit que cette mort n'arriva pas quand les Argonautes se rendaient en Colchide, mais quand ils en revenaient. » (Scol.) Apollodore place la mort de Tiphys chez les Mariandyniens, peu après celle d'Idmon (I, 9, 23).

V. 861. *Où l'empreinte* (ἐντυπάς). — Voir la note au vers 264 du Chant Ier.

V. 865-872. *Ancaios..., Astypalaia..., eaux Imbrasiennes..., Parthénia...* — Voir la note au vers 186 du Chant Ier. « Simonide le Généalogiste dit, comme Apollonios, qu'Ancaios, le Samien, qui fut pilote après la mort de Tiphys, était fils de Poseidon et d'Astypalaia, fille de Phoinix. » (Scol.) Apollodore ne cite au nombre des Argonautes qu'Ancaios fils de Lycourgos (I, 9, 16), qui fut pilote après la mort de Tiphys (I, 9, 23).

V. 898. *Acceptaient Ancaios avec faveur.* — « Hérodore dit que c'est Erginos qui fut le pilote d'Argo après la mort de Tiphys. » (Scol.) Cette tradition a été suivie par Valérius Flaccus, qui dit (*Arg.* V, v. 65) que le chêne fatidique d'Argo demande lui-même Erginos pour pilote.

V. 901. *L'Achéron.* — D'après le Scoliaste, Hérodore, dans ses *Argonautes*, dit qu'ils firent cinq stades dans l'Achéron pour s'éloigner du port et arriver à la mer. — Voir la note au vers 913 du Chant Ier.

V. 904. *Callichoros.* — « Le Callichoros est un fleuve de Paphlagonie consacré à Dionysos, près d'Héraclée; Callimaque en fait mention. Il se jette dans la mer par une double embouchure. Il a été ainsi nommé parce que Dionysos, à son retour de chez les Indiens, institua des chœurs sur ses bords. On l'appelait aussi l'Oxynon. » (Scol.) Strabon ne mentionne pas le Callichoros; Scylax le cite (*Péripl.*, § 90). Cf. Pline (*N. H.*, VI, 4). Ammien Marcellin (XXII, 8, 22) parle de tous les lieux dont il est ici question : « *Brevi spatio distant virorum monumenta nobilium, in quibus Sthenelus est humatus et Idmon et Tiphys... Praetercursis partibus memoratis, Aulion antrum est, et fluenta Callichori ex facto cognominati quod superatis post triennium Indicis nationibus, ad eos tractus Liber reversus, circa huius ripas virides et opacas orgia pristina reparavit et choros.* » — Le nom du fleuve Oxynon se trouve, plus ou moins modifié, dans Arrien, Marcien, etc. (Voir les notes à la page 67 du vol. I des *Geogr. Graec. Min.* de Didot.) Pour le surnom Nyséien de Dionysos, voir Decharme, *Mythol.*, p. 437-438. — Il ne

semble pas possible d'établir nettement à quelle désignation moderne s'identifie le nom de l'antre Aulion. Ἄυλιον signifie lieu de retraite pour la nuit : d'où, probablement, au vers 908 la leçon ηὐλίζετο de l'*Et. M.*, que Merkel préfère à la leçon des mss., εὐνάζετο. (Voir les notes à la page 384 du vol. I des *Geogr. Graec. Min.* de Didot.)

V. 911. *Sthénélos.* — Le Scoliaste dit qu'Apollonios a emprunté à Promathidas l'histoire de la mort de Sthénélos, arrivée alors qu'il se rendait en Paphlagonie, mais qu'il a lui-même imaginé l'apparition. — Valérius Flaccus (V, v. 90) a reproduit l'épisode de Sthénélos. — Les mythographes citent plusieurs Sthénélos; le fils d'Actor est un des moins connus.

V. 920. *Son casque brillant était orné de quatre cimiers* (τετράφαλος). — Le φάλος est le cimier, éminence conique, qui s'élève le long du casque, et où se plante l'aigrette (λόφος). Les quatre cimiers du casque de Sthénélos forment, sans doute, un couronnement carré; du centre s'élève l'aigrette. Voir, pour le sens de τετράφαλος, les diverses explications proposées par les commentateurs d'Homère (*Iliade*, XII, v. 384; XXII, v. 315).

V. 924. *Ils se hâtèrent donc d'amener la voile.* — M. Cartault (*ouvr. cité*, p. 195) dit à propos de ce vers : « Quand on voulait arrêter brusquement le navire, on se servait des cargues pour plier la voile. »

V. 928. *Les cuisses* (μῆρα). — Brunck a corrigé en μῆρα la leçon μῆλα *(brebis)* des mss.; il dit à l'appui de cette correction : « *Caesae in Inferorum sacris victimae integrae comburebantur; quae autem Superis diis offerebantur, earum coxae tantum aris imponebantur, reliquae partes sacrificantium epulo reservabantur. Pueris haec nota sunt.* » Merkel adopte la correction de Brunck, que Wellauer rejette parce que le mot μῆρα, très rare dans Homère, ne se trouve jamais dans les *Argonautiques*. J'ai traduit, au vers 926, ἔντομα μήλων par *des brebis sacrifiées au mort*, puisqu'elles sont sacrifiées en entier, et non par *des parties de brebis*, comme le voudrait Dübner, qui interprète : « *Non viscera, sed praesectae partes.* »

V. 929. *Lyré.* — D'après le Scoliaste, Promathidas dit qu'Orphée plaça sa lyre sur la colonne du tombeau, et certains auteurs disent qu'une partie de la Paphlagonie prit le nom de Lyré. Valérius Flaccus (V, v. 100) dit aussi que le nom de Lyré resta à cet endroit. Strabon ne mentionne pas d'endroit ainsi nommé.

V. 931. *Ils hissèrent la voile et la déployèrent en la tendant sur les deux cordages de droite et de gauche* (ἐς πόδας ἀμφοτέρους). — Hoelzlin explique ainsi cette manœuvre : « *Velum igitur in utrumque pedem dimittere, est veli sinus utrinque alligare, adeoque plenis navigare velis.* » Cf. Weil (*Sept tragédies d'Euripide*, note au vers 1010 d'*Hécube*) : « Comme terme de marine, πούς se dit toujours de l'un des deux cordages attachés aux deux bouts inférieurs de la voile. » On sait que le mot a passé en latin, par exemple *Énéide*, V, v. 830 :

> Una omnes fecere pedem, pariterque sinistros,
> Nunc dextros solvere sinus.

Les πόδες sont les *écoutes* : « Quand Apollonius de Rhodes (II, v. 931)

décrit la manœuvre qui consiste à larguer la voile, il s'exprime ainsi : *Ayant hissé la voile, ils la déployèrent au moyen des deux* πόδες. C'est bien là, comme nous l'avons vu, la fonction que Jal assigne aux écoutes... L'identification des écoutes avec les πόδες n'en reste pas moins absolument certaine. » (Cartault, *ouvr. cité*, p. 221.) M. Vars (*ouvr. cité*, p. 83) traduit ce vers d'Apollonios en se servant des termes techniques modernes : « *La voile hissée, ils la bordent avec les deux écoutes.* » Et il ajoute, en note : « *Border* une voile, c'est l'établir une fois déployée *(larguée)*, en tirant *(halant)* sur les écoutes, afin de raidir la ralingue du bas. »

V. 936. *Le cours du Parthénios.* — « Le Parthénios est un fleuve de Paphlagonie qui se jette dans le Pont, près de la ville de Sésamos. Callisthène dit qu'il a reçu le nom de Parthénios [*virginal*], parce qu'Artémis s'y baigne. Quelques-uns, parce que son cours est tranquille et presque stagnant. » (Scol.) Strabon (465, 39) dit que le nom du fleuve lui vient de ce que, coulant au travers de plaines fleuries, il a, pour ainsi dire, un air virginal. Cf. Scylax (*Peripl.*, § 90), Arrien (*Peripl.*, § 19), etc.

V. 941. *Sésamos.* — « Sésamos est une ville de Paphlagonie, citée par Homère. [*Iliad.*, II, v. 853 : il est question dans ce passage du roi des Paphlagoniens, Pylaiménès, qui commandait aux peuples de Sésamos, du Cytore, du fleuve Parthénios, de Cromna, d'Aigialos et d'Érythinos, tous noms qui reparaissent ici.] Sésamos reçut plus tard le nom d'Amastris, de la fille du frère de Dareios. » (Scol.) Strabon (466, 42) complète cette dernière indication du Scoliaste en disant qu'Amastris, femme de Dionysios, tyran d'Héraclée, était fille d'Oxyathras, frère du Dareios qui fut vaincu par Alexandre. Sésamos est aussi citée par Scylax (*Peripl.*, § 90), par Méla, par Pline, etc. — *Des hauts rochers Érythiniens.* — « Ce sont des hauteurs de Paphlagonie, ainsi nommées à cause de leur couleur ['Ερυθῖνοι, *rouges*], et citées par Homère. » (Scol.) Mais Homère (*Iliad.*, II, v. 855) parle, semble-t-il, de la ville située au pied de ces rochers. Arrien (*Peripl.*, § 20) ne dit pas nettement si, pour lui, le mot *Érythinien* désigne une ville ou des rochers. Stéphane de Byzance parle de la *ville* d'Érythinos, Ptolémée, des *rochers*. (Voir la note à la page 386 des *Geogr. Graec. Min.*, Didot, vol. I.) Strabon (467, 6) dit que l'on nommait, à cause de leur couleur rouge, *Érythiniens* deux rochers de Paphlagonie, appelés de son temps *Érythriniens*.

V. 942. *Crobialos, Cromna, Cytoros.* — Ce sont des villes de Paphlagonie, dit le Scoliaste. Dans le passage d'Homère, cité plus haut, le Scoliaste fait remarquer, ainsi que Strabon (464, 47 ; 466, 54), qu'on lit souvent *Crobialos* au lieu d'*Aigialos*. Valérius Flaccus (V, v. 102) cite Crobialos. — Strabon (466, 46) dit que Sésamos, Cytoros, Cromna et Tiéos sont les quatre bourgs dont la réunion a formé Amastris ; et que Cytoros, dont les environs produisent beaucoup de buis, et qui doit, d'après Éphore, son nom à Cytoros, fils de Phrixos, a été le marché de Sinope. Mais l'épithète ὑλήεις, *couvert de forêts*, permet de supposer qu'il s'agit ici non de la ville, mais du mont Cytoros, voisin lui aussi de la mer. Virgile s'est souvenu sans doute de ce passage

d'Apollonios quand il a dit (*Georg.*, II, v. 437): *undantem buxo... Cytorum.* Voir Catulle, IV, v. 11, *Cytorio in iugo*, v. 13... *Cytore buxifer*; Valérius Flaccus, V, v. 105... *pallentemque Cytorum*, etc.

V. 943-945. *Le cap Carambis... l'Aigialos.* — Voir les notes aux vers 361 et 365. Valérius Flaccus ne parle pas de l'Aigialos, mais il cite le Carambis dans la prédiction de Phinée (IV, v. 599) et dans le récit de la navigation des héros (V, v. 107).

V. 946. *La terre assyrienne.* — Il est évident qu'il ne s'agit pas ici de l'Assyrie proprement dite, mais bien de la Leuco-Syrie, pays du Pont, séparé de la Paphlagonie par le fleuve Halys. (Voir Strabon, 468, 21.) Scylax (*Peripl.*, § 89), Denys (*Perieg.*, v. 772 et suiv.), etc., donnent aussi le nom d'Assyrie au pays voisin de Sinope. « Le poète entend par Assyrie, la Syrie, la Cappadoce. Ce pays s'appelait autrefois Syrie, parce que, comme dit Hérodote [I, 6], le fleuve Halys, qui se jette dans le Pont, coule entre la Syrie et la Paphlagonie. Certains, parmi les anciens, appelaient ce pays Leucosyrie. » (Scol.)

— *Sinopé.* — La ville qui prit le nom de Sinopé est bien connue. Il faut remarquer que, du temps de l'expédition des Argonautes, elle n'était pas encore fondée. (Voir Couat, *ouvr. cité*, p. 302, et Stender, *ouvr. cité*, p. 62.) Strabon parle longuement de Sinope, colonie des Milésiens (467, 17 et suiv.), mais il dit d'autre part (38, 23) qu'aux environs de Sinope on voit de nombreuses traces des expéditions de Jason et de Phrixos; ce qui prouve, en tous cas, que, suivant les anciennes légendes, ces expéditions se sont arrêtées auprès de l'endroit où Sinope devait être fondée. — « Sinope, ville du Pont, fut nommée de Sinopé, fille d'Asopos, qu'Apollon enleva et amena de Syrie aux bords du Pont; s'étant uni à elle, il en eut Syros, de qui descendent les Syriens. Andron [d'Halicarnasse], dans son ouvrage sur le Pont, dit que le pays des Assyriens était nommé Leucosyrie par opposition à la Syrie de Phénicie. Andron de Téos dit qu'une des Amazones, s'étant réfugiée vers le Pont, épousa le roi de ces pays; ayant coutume de boire beaucoup de vin, elle fut nommée *Sanapé*, nom qui, traduit en grec, signifie *grande buveuse*. Artémidore dit que certains appelaient les Assyriens, Leucosyriens. Dans les *Orphiques*, il est dit que Sinopé est fille d'Arès et d'Aiginé; suivant d'autres, d'Arès et de Parnassé; d'Asopos, suivant Eumélos et Aristote. Le poète dit qu'elle trompa le fleuve Halys, et Apollon et Zeus, leur ayant d'abord demandé d'obtenir d'eux ce qu'elle désirerait, et leur ayant dit ensuite qu'elle désirait garder sa virginité : ce qu'elle obtint, car ils étaient enchaînés par leur serment. Philostéphane dit, au contraire, qu'unie à Apollon elle enfanta celui qu'on appela Syros. Comme les ivrognes sont appelés *sanapai* dans le dialecte des Thraces, dialecte dont usent aussi les Amazones, la ville se nomma *Sanapé* et ensuite, par corruption, Sinope. L'Amazone ivrogne quitta la ville pour aller vers Lytidas, au dire d'Hécatée. » (Scol.) Tels sont à peu près tous les renseignements que nous avons sur Sinopé. Apollodore s'occupe du fleuve Asopos, fils, suivant Acousilaos, d'Océanos et de Téthys, et mari de Métopé, fille du fleuve Ladon. Le mythographe nomme les deux fils d'Asopos, mais il ne cite qu'Aiginé parmi les vingt filles nées du fleuve et de Métopé

(III, 12, 6). Diodore de Sicile donne les noms des deux fils et des douze filles d'Asopos et de Métopé : l'une d'elles est Sinopé qui, enlevée par Apollon, fut transportée à l'endroit où s'éleva la ville appelée Sinope de son nom. Sinopé donna à Apollon un fils, Syros, qui fut roi du peuple qui prit son nom, le peuple des Syriens (IV, 72).

V. 953. *Le fleuve Halys.* — Voir la note au vers 366.

V. 955. *Les fils du vénérable Triccaien Deimachos, Deiléon, Autolycos et Phlogios.* — Le Scoliaste dit qu'Autolycos et ses compagnons, s'étant égarés loin d'Héraclès, ou, suivant d'autres traditions, ayant été abandonnés par lui, se fixèrent près de Sinope. Valérius Flaccus (V, v. 115) dit aussi que ces trois personnages furent recueillis par les Argonautes. Tricca est une ville de l'Histiaiotide en Thessalie (Strabon, 376, 1); ce Deimachos de Tricca ne semble pas être le même que Deimachos, père d'Énarété, ni que Deimachos, fils de Nélée, cités tous deux par Apollodore (I, 7, 3; I, 9, 9). Ses trois fils ne sont pas mieux connus. Apollodore met au nombre des Argonautes Autolycos, fils d'Hermès (I, 9, 16), voleur proverbial, père d'Anticlée et aïeul maternel d'Ulysse. C'est probablement au fils de Deimachos que Strabon fait allusion quand il cite un Autolycos, compagnon de Jason, habitant de Sinope, où il était honoré comme un dieu et où Sthénis lui avait élevé une statue qui fut ravie par Lucullus (468, 2 et suiv.). Il n'y a aucun renseignement sur Deiléon et Phlogios. D'ailleurs, les trois fils de Deimachos ne jouent aucun rôle dans la suite du poème d'Apollonios.

V. 961. *Le vent Argestès.* — « C'est le Zéphyre, ainsi nommé parce qu'il commence (ἄρχεται) à souffler à la fin de l'été. » (Scol.) Dans Homère (*Iliad.*, XI, v. 306; XXI, v. 334), le mot ἀργεστής, que l'on explique par *blanchâtre, qui amasse les nuages blancs* (ἀργός), est une simple épithète du Notos, vent du Sud-Ouest. Il devint plus tard le nom d'un vent particulier que les Romains ont identifié avec le Corus, vent du Nord-Ouest. Cf. Pline (*N. H.*, XVIII, 338) : *Corus, Graecis dictus Argestes;* Sénèque (*Nat. Quaest.*, V, XVI) : *Corus, qui apud quosdam Argestes dicitur;* Aulu-Gelle (*Att. Noct.*, II, XXII, 12) : *Corus quem solent Graeci* Ἀργεστήν *vocare*. Le scoliaste d'Apollonios assimile l'Argestès au Zéphyre, qui est le vent d'Ouest en général : c'est du vent du Nord-Ouest que les Argonautes ont besoin pour aller de Sinope au cap des Amazones.

V. 963. *Le fleuve Halys, l'Iris.* — Voir les notes aux vers 366 et 367.

V. 964. *Les alluvions de la terre d'Assyrie.* — Voir la note au vers 371. Le Scoliaste explique comment les grands fleuves qui arrosent cette terre ont formé à leurs embouchures des terrains d'alluvions. Il cite, à ce propos, Apollonidès.

V. 965. *Le cap des Amazones.* — « De Sinope à Trapézonte en Colchide [Trapézonte est dans le Pont et non en Colchide], à une distance de 3,000 stades, il n'y a pas d'autre port que celui qui est dans le golfe Héracléios. » (Scol.) Voir, pour le port Héracléios, la note au vers 371. Le Scoliaste donne les renseignements suivants sur les Amazones : « Éphore, dans son livre IX, dit que les Amazones, insultées par les hommes, ceux-ci étant partis pour une guerre, tuèrent

ceux qui étaient restés dans le pays et ne reçurent plus ceux qui venaient de l'étranger. Denys, dans son livre II, dit qu'elles habitaient du côté de la Libye; que, supérieures en force à leurs voisins, elles les mirent en fuite, vinrent en Europe, y fondèrent plusieurs villes et se soumirent le peuple Atlantique, le plus puissant de ceux de la Libye. Zénothémis dit qu'elles habitaient en Éthiopie, et qu'ayant passé sur le continent opposé, elles s'unirent aux hommes de ces pays; si elles donnaient le jour à un enfant du sexe féminin, elles l'habituaient à leur genre de vie; si c'était un mâle, elles le donnaient aux hommes. » Voir sur les Amazones en général Apollodore (II, 3, 1; II, 5, 9), Diodore de Sicile (II, 44 et suiv.; leur victoire sur le peuple Atlantique, III, 54; leur défaite par Héraclès, IV, 16), etc., et la *Mythol.* de Decharme (p. 145), où sont indiqués les travaux modernes sur les Amazones, en particulier ceux de Mordtmann (Hanovre, 1862), et de Klügmann (*Philologus*, XXX). Stender (*ouvr. cité*, p. 63), s'autorisant du silence gardé, après Apollonios, par Apollodore, par Hygin et par Valérius Flaccus, sur les rapports des Argonautes avec les Amazones (Diodore, dans le long récit qu'il fait de l'expédition des Argonautes, IV, 40 et suiv., n'en dit rien non plus), suppose qu'Apollonios le premier a introduit les Amazones dans l'histoire des Argonautes. Il se fonde sur la scolie au vers 990 : « Harmonia, nymphe naïade, de laquelle et d'Arès sont nées les Amazones, au dire de Phérécyde que suit Apollonios. » Apollonios suit-il Phérécyde pour tout l'épisode, ou simplement pour ce renseignement particulier sur la filiation des Amazones? Il est probable que c'est simplement pour cette question généalogique. (Voir Couat, *ouvr. cité*, p. 296, note 2.)

V. 966-968. *Mélanippé... Hippolyté.* — Le Scoliaste ne dit rien de Mélanippé, qui n'est pas non plus nommée par Apollodore dans le récit qu'il fait de la lutte d'Héraclès avec Hippolyté (II, 5, 9). Diodore de Sicile (IV, 16) raconte à peu près comme Apollonios l'épisode de Mélanippé. D'autres Mélanippé sont citées dans les légendes grecques. Le Scoliaste de Pindare (*Nem.*, III, v. 64) rapporte des vers de l'*Atthis* d'Hégésinoos, où il est dit que Télamon tua Mélanippé, sœur de la reine des Amazones, qui portait le baudrier d'or. D'après Decharme (*Mythol.*, p. 525), Hippolyté serait la même que Mélanippé : « Leur reine [des Amazones], Hippolyté ou Mélanippé, possédait comme insigne de sa royauté une ceinture qui lui avait été donnée par Arès. »

V. 969. *Exempte de tout dommage* (ἀπήμονα). — Dübner précise : *indelibata virginitate.*

V. 970. *Auprès des embouchures du Thermodon.* — Voir la note au vers 370. Strabon ne donne aucun de ces détails curieux sur le Thermodon, auxquels Apollonios se complaît. Arrien (*Peripl.*, § 23), et Scylax (*Peripl.*, § 89) citent simplement le nom du fleuve.

V. 977. *Qu'on appelle, dit-on, monts Amazoniens.* — Ces monts ne sont mentionnés que par Pline (*N. H.*, VI, 10) : « *Amnis Thermodon... praeterque radices Amazonii montis lapsus.* » Denys le Périégète (v. 772) dit que le Thermodon vient du mont Arménios, ἀπ' οὔρεος Ἀρμενίοιο. Cf. Priscien, v. 749; Aviénus, v. 950. Mais le mont Arménios est inconnu, et Strabon assure d'autre part qu'Ératosthène se

trompe en mettant le Thermodon au nombre des fleuves d'Arménie (453, 46). Dans la digression géographique dont il a déjà été question (voir note au vers 904), où Ammien Marcellin (XXII, 8) parle de tous les peuples et de tous les pays que nous trouvons cités par Apollonios dans ce Chant II des *Argonautiques*, on lit : « *Thermodon... ab Armonio defluens monte.* » Le mont Armonius n'est pas plus connu que le mont Arménius. C. Müller (*Geogr. Graec. Min.*, Didot, vol. I, note à la page 390) voudrait lire *Amazonio monte*, comme dans Pline. Mais il est plus probable qu'Ammien a écrit *Acmonio*, confondant le mont d'où sort le Thermodon avec le bois Acmonios auprès duquel il passe. Voir la note au vers 992.

V. 984. *A l'abri d'un cap qui se recourbe.* — Merkel dit : κυρτὴ ἄκρη *erit* λιμενηόχος *(qui a un port).*

V. 988. *La plaine Doiantienne.* — Voir la note au vers 373.

V. 990. *De la race d'Arès.* — Voir, à la note au vers 965, la citation de Phérécyde faite par le Scoliaste. Suivant les traditions ordinaires (Apollodore, III, 4, 2), Harmonia est fille d'Arès et non une de ses femmes. Le père des Amazones est, suivant la plupart des mythographes, Arès; leur mère, Otréré (Hygin, *Fabul.*,30), ou Aphrodite (Scol. *Iliad.*, I, v. 189).

V. 992. *Du bois Acmonios.* — Nulle part, dit le Scoliaste, Eirénaios n'a donné d'éclaircissement sur le bois Acmonios; il est voisin du Thermodon. Phérécyde en fait mention dans son livre II. Voir la note au vers 373.

V. 995-999. *Thémiscyréiennes..., Lycastiennes..., Chadésiennes...* — Strabon dit que l'on plaçait le royaume des Amazones à Thémiscyra, dans les plaines du Thermodon (433, 21). D'après le Scoliaste, c'est d'une place de la Leucosyrie qu'Apollonios tire leur nom de Lycastiennes, et Hécatée les nomme Chadésiennes, de la ville de Chadésia. Dans sa note au vers 373, le Scoliaste a déjà dit que les trois villes des Amazones étaient Thémiscyra, Lycastia et Chadésia. Le nom de Lycastia se trouve, diversement modifié, dans Pomponius Méla (I, 19) : « *Urbs... Lycasto* », et dans Pline (*N. H.*, VI, 9) : « *In ora autem ab Amiso oppidum et flumen Chadisia, Lycastum, a quo Themiscyrena regio.* » Scylax (*Peripl.*, § 89) mentionne le fleuve Lycastos, qui est également cité dans le *Périple* de Ménippe (*Geogr. Graec. Min.*, Didot, vol. I, p. 572), en même temps qu'un fleuve et un bourg du nom de Chadisios; ce dernier bourg est aussi nommé par Stéphane de Byzance.

V. 1001. *Des Chalybes.* — Voir Strabon (470, 30); *Geogr. Graec. Min.*, Didot, vol. I, p. 65, note au § 88 du *Périple* de Scylax; Denys (*Perieg.*, v. 768-771), qui s'inspire de ce passage d'Apollonios.

V. 1008. *Ils supportent un dur labeur.* — Le vers est spondaïque, peut-être pour insister sur la vie pénible des Chalybes, remarque Shaw, qui rapproche ce vers d'un autre spondaïque (Ch. Ier, v. 272), où le poète montre la triste existence à laquelle une jeune fille est condamnée par une marâtre.

V. 1009. *Le cap Génétaios.* — Voir la note au vers 378.

V. 1010. *Des Tibaréniens.* — Voir la note au vers 377. — Les Tiba-

réniens semblent avoir donné lieu à d'autres légendes; l'auteur de la *Périégèse,* attribuée à Scymnos (*Geogr. Graec. Min.,* Didot, vol. I, p. 234, v. 914-916), prétend que les Tibaréniens s'efforcent de rire à propos de tout, pensant que c'est là le bonheur suprême. Cf. Éphore (*Fragment. Hist. Graec.*, Didot, vol. I, *fragm.* 82) : « Éphore dit dans son livre V que les Tibaréniens sont possédés du goût de s'amuser et de rire. C'est en cela, d'après eux, que réside le bonheur suprême. » Méla dit aussi (I, 19) : « *Tibareni ...quibus in risu lusuque summum bonum est.* » Le Scoliaste rapporte de plus que les Tibaréniens sont les plus lâches des hommes. Xénophon (*Anabase,* V, v) dit que les Grecs durent traverser le pays des Tibaréniens après celui des Chalybes, et qu'ils en reçurent des présents : il ne donne aucun détail sur l'usage bizarre attribué aux hommes de ce peuple par Apollonios et Nymphodore, cité par le Scoliaste, et aux hommes de Corse par Diodore de Sicile (V, 14). Cette coutume étrange, que les anthropologistes contemporains désignent sous le nom de *couvade,* servait à attester d'une manière symbolique les droits du père sur l'enfant nouveau-né. On la trouve encore dans quelques contrées de l'Europe et surtout en Amérique. Voir Zaborowski, article *Couvade,* vol. XIII de la *Grande Encyclopédie* (1891).

V. 1015. *Le mont Sacré.* — « Ce mont, qui s'étend jusqu'au Pont-Euxin, est mentionné par Ctésias dans le livre Ier de sa *Periodos,* et par Suidas, dans son livre II, à propos des Macrônes. Agathon [ou Andron, d'après C. Müller, *Fragm. Hist. Graec.*, Didot, vol. IV, p. 291], dans son *Périple du Pont,* en parle d'une manière plus précise, disant qu'il est à une distance de cent stades de Trapézonte. Eirénaios prétend que Mnésimaque en parle dans son livre Ier sur les Scythes : c'est une erreur, car Mnésimaque parle de la Scythie, située en Europe. » (Scol.) — Ce mont sacré n'est pas mentionné par Strabon, mais par Arrien (*Peripl.,* § 24), etc.

V. 1016. *Les Mossynoiciens.* — On a de nombreux renseignements sur ce peuple étrange dont les usages bizarres semblent avoir vivement étonné les anciens. Strabon (470, 20 et suiv.) confirme les renseignements que donne Apollonios sur les demeures des Mossynoiciens. Il ajoute que ces barbares vivent de la chair des bêtes sauvages et des glands qui tombent des arbres; ils s'élancent du haut de leurs *mossynes* pour attaquer et piller les voyageurs. Le géographe dit que, parmi ces peuples, la tribu la plus sauvage était celle des Heptacomètes qui réussit à massacrer trois cohortes de Pompée, après les avoir enivrées d'une sorte de miel capiteux que distillent les branches de certains arbres de ces régions. Xénophon (*Anabase,* V, v) dit que les Grecs, pendant toute leur expédition, n'avaient jamais rencontré une nation dont les mœurs fussent plus éloignées des leurs. Il donne, d'ailleurs, à peu près les mêmes détails sur eux qu'Apollonios : « Ils font en public ce dont les autres humains se cachent et dont ils s'abstiendraient s'ils étaient vus. » — Pomponius Méla (I, 19) : « *Mossyni turres ligneas subeunt... promiscue concumbunt et palam* [Apollonios ne parle pas de cette promiscuité, et le Scoliaste a soin de faire remarquer, dans sa note au vers 1025, que c'est avec sa propre femme, mais aux yeux de

tous, que chacun a commerce]; *reges suffragio deligunt, vinculisque et artissima custodia tenent, atque ubi culpam prave quid imperando meruere, inedia totius diei afficiunt.* » Cette particularité sur les punitions infligées au roi est aussi, dit le Scoliaste, rapportée par Éphore et par Nymphodore. Xénophon raconte que le roi est entretenu et gardé par ses sujets dans une tour de bois, située au sommet de la montagne. La *Périégèse,* attribuée à Scymnos (v. 900-910), rapporte à peu près les mêmes traditions sur les Mossynoiciens. — Valérius Flaccus (V, v. 141-154) se borne à résumer ce que dit Apollonios des Chalybes, des Tibaréniens, des Mossynoiciens, en évitant prudemment d'insister sur les détails trop réalistes. — Voir aussi Diodore de Sicile (XIV, 30), et les auteurs cités dans les *Geogr. Graec. Min.,* Didot, vol. I, notes à la page 64.

V. 1031. *L'île Arétias.* — Voir la note au vers 382. — « On dit que cette île fut colonisée par Otréré, fille d'Arès. Timagète fait mention de l'île d'Arès et des oiseaux qui s'y trouvaient : oiseaux aux ailes de fer qu'on nomme les Stymphalides. » (Scol.) L'île Arétias est citée par Scylax (*Peripl.,* § 86), par Arrien (*Peripl.,* § 24), etc. Hygin (*Fabul.,* 20 et 21) raconte la lutte des Argonautes avec les oiseaux Stymphalides et la place dans une île voisine des Symplégades, Dia. Ailleurs (*Fabul.,* 30), il dit qu'Hēraclès tua ces oiseaux « *in insula Martis* », ce qui ne concorde aucunement avec les traditions ordinaires. Apollodore (II, 5, 6) raconte la lutte d'Héraclès contre les oiseaux Stymphalides, qui se trouvaient dans le marais Stymphalis, près de Stymphale, ville d'Arcadie; mais il ne dit nulle part que les Argonautes aient eu à les combattre.

V. 1041. *Le baudrier.* — Dübner dit à ce propos : « *Male intellexerunt* τελαμών, balteus; *descendit super dextrum humerum, cui adsita vagina gladii; et in ipso iam Homero usurpatus est vulneribus curandis, deinde, abusive de eo quod dicimus :* Verband. »

V. 1052. *Car Héraclès...* — Le Scoliaste donne plusieurs renseignements sur cet épisode qui est, d'après Apollodore (II, 5, 6), le sixième travail d'Héraclès : « On ne pouvait, dit-on, repousser les oiseaux Stymphalides, qu'en étant muni d'un *crotale* d'airain, et en les effrayant par le bruit. On les nomme oiseaux *nageurs,* parce qu'ils nageaient dans un marais d'Arcadie, d'où Héraclès les chassa. Stymphélos est une ville d'Arcadie, et Stymphélis, un marais. Homère a dit : *Ils possédaient Stymphélos* [*Iliad.,* II, v. 608]. De là se nomment Stymphélides ces oiseaux qu'Apollonios appelle *nageurs.* Séleucos, dans ses *Mélanges,* leur donne le même nom; Charès le fait aussi dans son livre sur les histoires d'Apollonios, lui qui était connu d'Apollonios. Mnaséas dit, en termes formels, que le héros Stymphalos et une femme nommée Ornis [*oiseau*] avaient eu pour filles les Stymphalides, qu'Héraclès tua parce qu'elles ne l'avaient pas accueilli et qu'elles avaient reçu comme hôtes les Molions. Phérécyde dit que ce n'étaient pas des femmes, mais des oiseaux qui furent tués par Héraclès, grâce à la cliquette qui lui avait été donnée pour faire du bruit et les effrayer. Hellanicos dit de même. On dit que le marais Stymphalis disparut dans des fondrières et fut desséché. » Cette cliquette — ou *crotale* —

œuvre d'Héphaistos, aurait été, dit le Scoliaste, donnée à Héraclès par Athéna; suivant Hellanicos, le héros se la serait fabriquée. — Apollodore (II, 5, 6) raconte qu'Héraclès, muni de *crotales* d'airain, œuvre d'Héphaistos, qu'Athéna lui avait donnés, effraya les oiseaux Stymphalides et les tua à coups de flèches. D'après Diodore de Sicile (IV, 13), c'est Héraclès qui imagine l'instrument d'airain dont le bruit fait fuir les oiseaux. Pausanias (VIII, 22) dit que dans un temple, à Stymphale, on voyait sculptées les images de ces oiseaux. M. Decharme (*Mythol.*, p. 522) constate certains rapports entre leur légende et celle des Harpyes. Strabon (319, 4) dit qu'Héraclès chassa ces oiseaux avec un *tympan* et ses flèches. — Pour Amphidamas, voir la note au vers 162 du Chant Ier. Ce héros semble se donner pour témoin oculaire de la lutte d'Héraclès avec les oiseaux Stymphalides : aucun des auteurs qui racontent cette lutte ne dit qu'il y ait assisté.

V. 1081. *Mais, comme après avoir échoué le navire* (χρίμψαντες). — Le verbe χρίμπτω, que les traducteurs, Beck par exemple, et Dübner dans ses notes manuscrites, rendent inexactement par *appropinquare*, est un terme technique qui diffère du terme ordinaire κέλλω, *aborder*, que nous trouvons souvent dans Homère et dans Apollonios (en particulier au vers 1090). Ce verbe a un sens particulier. « A côté de l'expression νῆα κέλσαι ou ἐπικέλσαι (Homère), on peut considérer le mot χρίμψασθαι comme une expression technique signifiant *échouer* sur le sable (*Hymne hom. à Apoll.*, v. 439). Littéralement, χρίμψασθαι signifie plutôt, en ce cas, racler, frotter le sol que *être sur le point d'aborder*, comme on a pu le soutenir. Le sens de ce terme ressort clairement d'un passage d'Apollonius de Rhodes (II, v. 1082), où χρίμψαντες s'applique à un *échouage* effectué. Il en est de même dans Euripide (*Hél.*, v. 533). Échouer violemment, brusquement, heurter un écueil se dit, par suite, ἐγχρίμψασθαι. » (Vars, *ouvr. cité*, p. 151.)

V. 1088. *Ainsi les oiseaux...* — « Pisandre dit, d'une manière probable, que les oiseaux s'envolèrent en Scythie, d'où ils partirent ensuite. » (Scol.) C'est à Pisandre qu'Apollonios emprunte sans doute la tradition du séjour des oiseaux Stymphalides dans l'île Arétias. Pausanias (VIII, 22) rapporte, en effet, qu'au dire de Pisandre, Héraclès ne les tua pas, mais les chassa d'Arcadie.

V. 1092. *Les fils de Phrixos.* — Pour Phrixos, voir la note au vers 3 du Chant Ier. — Les fils qu'il eut de Chalciopé sont Argos, qui prendra la parole devant les Argonautes et qui jouera un certain rôle dans les deux derniers chants, Cytisoros, Phrontis, le plus jeune (cf. *Argonaut.*, Ch. IV, v. 72) et Mélas. D'après le Scoliaste (note au vers 1122), Hérodore dit, comme Apollonios, qu'ils sont nés de Chalciopé, fille d'Aiétès; mais Acousilaos et Hésiode, dans les *Grandes Éées*, les disent fils d'Iophossé, fille d'Aiétès; Hésiode donne à ces quatre héros les mêmes noms qu'Apollonios. Épiménide en ajoute un cinquième, Presbon. D'autre part, d'après le Scoliaste encore (note au vers 1149), Phérécyde, dans son livre VI, dit que leur mère s'appelait Euénia, et qu'elle avait pour *paronyme* Chalciopé et Iophossa. Apollodore (I, 9, 1) donne aux quatre fils de Phrixos et de Chalciopé les mêmes noms qu'Apollonios. Hygin dit aussi (*Fabul.*, 3) que Phrixos eut de Chalciopé quatre fils

auxquels il donne les mêmes noms qu'Apollonios et Apollodore; c'est à l'île Dia, d'après Hygin (voir la note au vers 1031) que les Argonautes les recueillirent. D'après Valérius Flaccus (V, v. 461), c'est en Colchide, à la cour même d'Aiétès, que Jason les aurait rencontrés. Apollodore confond Argos, fils de Phrixos, avec Argos, fils d'Arestor, qui construisit le navire (voir la note au vers 226 du Chant Ier). Argos, fils de Phrixos, épousa Périmélé, fille d'Admète, de laquelle il eut Magnès, qui donna son nom à la Magnésie en Thessalie. — Strabon donne, d'après Éphore, le nom de Cytoros au fils de Phrixos, appelé d'ordinaire Cytisoros, et en fait le héros éponyme de Cytore, ville du Pont (466, 51). Cf. Méla (I, 19) : *...A Citysoro, Phrixi filio... Cytoros*. Phérécyde, d'après le Scoliaste de Pindare (*Pyth.*, IV, v. 220), dit que Mélas épousa Euryclée qui lui donna Hypérès; c'est de ce dernier que la source Hypéréia prit son nom. Cette source Hypéréia est en Thessalie (Strabon, 370, 48).

V. 1099. *L'Arctouros.* — C'est, comme on sait, une étoile brillante de la constellation du Bouvier, qui se lève le 5 septembre et le 13 février, et qui se couche le 29 octobre et le 22 mai, au milieu de violents orages. Au sujet des pluies amenées par l'Arctouros, le Scoliaste cite Aratos (*Phaenom.*, v. 744) et le *Traité d'Astronomie* de Démocrite. — Voir le Prologue du *Rudens* de Plaute, Virgile (*Georg.*, I, v. 204), etc. D'après Hygin (*Fabul.*, 130, 224), Icarios, roi légendaire d'Attique, dont Apollodore raconte l'histoire, sans parler de sa métamorphose en étoile (III, 14, 7), devint l'Arctouros. Ovide suit cette tradition (*Met.*, X, v. 450). Voir Servius (*ad Georg.*, I, v. 68).

V. 1107. *Ainsi.* — Dübner explique le sens du mot αὔτως : « *Id est, ita ut se tueri non possent.* »

V. 1111. *Une de ces poutres...* — « Aussi nombreuses les poutres avaient été primitivement unies par les chevilles, aussi nombreuses elles se dispersaient, alors que le navire avait été fracassé. » (Scol.) Ce vers donne une nouvelle preuve de l'importance des chevilles (γόμφοι) dans l'agencement des pièces du vaisseau (voir la note au vers 79).

V. 1144. *Monté sur un bélier.* — Pour la légende de Phrixos, voir la note au vers 3 du Chant Ier, et Decharme (*Mythol.*, p. 606 et suiv.). « Denys, dans ses *Argonautes*, dit que Crios était le nourricier de Phrixos; s'étant aperçu des embûches qu'Ino tendait à Phrixos, il le fit fuir; d'où le mythe que Phrixos avait été sauvé par un bélier (κριός). » (Scol.)

Sur l'ordre de l'animal lui-même. — Le Scoliaste rappelle à ce propos que le bélier jouissait, en effet, de la voix humaine. D'après Diodore de Sicile (IV, 47), c'est un oracle qui ordonna à Phrixos d'immoler le bélier. Apollodore (I, 9, 1) suit les traditions d'Apollonios pour tout ce qui concerne les aventures de Phrixos chez Aiétès : mais il ne dit pas que le bélier ait demandé la mort, et il précise le lieu où la toison fut suspendue : c'est à un chêne du bois d'Arès; c'est dans le temple d'Arès, dit Diodore, qui cite aussi la tradition relative à Crios, rapportée par Denys, suivant le Scoliaste : « Le précepteur, qui s'appelait Crios, fut immolé, et, ayant été écorché, sa peau fut suspendue dans un temple, conformément à l'usage. Aiétès apprit ensuite par un oracle qu'il mourrait dès que la peau de Crios serait enlevée

par des navigateurs étrangers; le roi fit dorer cette peau afin qu'elle fût plus soigneusement gardée par des soldats qu'il y avait établis. Le lecteur est libre d'adopter l'opinion qui lui plaira le plus. » (Diodore, IV, 47, traduction Hoefer.) — Hygin (*Fabul.*, 3) : « *(Phrixus), matris praeceptis, arietem immolavit, pellemque eius inauratam in templo Martis posuit.* » Hygin dit encore (*Fabul.*, 188) que ce bélier, fils de Poseidon et de Théophané, se nommait *Chrysomallus.* — Au vers 120 du Chant IV, le texte d'Apollonios indique clairement que le bélier fut immolé par l'ordre d'Hermès; ici, au contraire, c'est le bélier lui-même qui demande d'être tué. On peut supposer que l'une de ces deux traditions contradictoires appartient à la première édition des *Argonautiques.*

[V. 1146. *Pendue.* — Ce vers se trouve dans l'edit. minor de Merkel; l'edit. maior l'a aussi, mais sans le faire compter dans la numération des vers, et les édit. en général, depuis celle de Brunck, l'omettent, car il se retrouve textuellement un peu plus loin (v. 1270).]

V. 1147. *Qui avait protégé sa fuite* (Φύξιος). — Cette épithète, dit le Scoliaste, a été donnée à Zeus chez les Thessaliens, soit parce qu'ils avaient pu fuir le déluge de Deucalion, soit à cause de la fuite même de Phrixos. Voir, pour la double origine du surnom de Ζεὺς Φύξιος, Preller, *Griech. Mythol.*, dritte Auflage, erster Band, p. 116, n. 1 et zweiter Band, p. 311.

V. 1149. *Sans exiger de présents de noces* (Χαλκιόπην ἀνάεδνον). — L'adjectif peut signifier *Chalciopé, qui ne reçoit pas de dot* (*Iliad.*, XIII, v. 366), ou *Chalciopé, pour laquelle le fiancé ne donne pas aux parents les présents d'usage* (*Iliad.*, IX, v. 146); tel est évidemment ici le sens. Dübner explique : « *Ita, ut Phrixus nihil ei pro ea solveret.* »

V. 1162. « *Crétheus.* — Pour tous ces rapports de parenté, voir la note au vers 3 du Chant Ier.

V. 1171. *Sans toit.* — Dübner dit à ce propos : « *Sine tecto; Pausanias magnum talium templorum numerum narrat; ara exstructa e minimis lapillis; —* λίθος, proprie, *minime* statua. *Cf. dea Pessinuntia.* » La pierre noire qui représentait la Mère des Dieux se trouvait dans son temple, à Pessinonte, ville de la Grande Phrygie. Brunck ne veut pas admettre la vulgate μέλας λίθος et propose μέγας, qui fait antithèse aux petits cailloux de l'autel extérieur : « Μέγας λίθος : *sic omnino legendum, manifesta oppositione inter hoc altare ex uno grandi lapide factum et alterum, quod e calculis structum erat... Voces* μέγας, μέλας *saepissime a librariis commutatae. Vide ad* 119, 921. »

V. 1176. *Pendant une année.* — Le Scoliaste ne prend pas le mot ἐπηετανόν dans son sens précis; il explique : « Des chevaux qu'elles avaient nourris avec soin et abondamment. » Il semble que le poète veut dire que les Amazones engraissaient pendant un an les chevaux destinés à être immolés.

V. 1180. *D'une piété solide ou bien injustes* (οἵ τε θεουδέες, οὐδὲ δίκαιοι). — La leçon n'est pas sûre : Brunck la trouve tout simplement absurde : *vulgo inepte legitur*, dit-il, et il préfère ἠδὲ qui supprime l'opposition qui semble ici nécessaire (Zeus voit tous les hommes bons ou méchants). Merkel cite les diverses corrections qui ont été proposées; aucune ne

semble bien satisfaisante. Wellauer torture la construction de la phrase, pour lui faire signifier : « *Probi viri Iovem non latent, et si quando in res adversas inciderunt, tamen ab eo servantur.* »

V. 1186. *Vers la ville riche du divin Orchomène* (ἀφνειὴν... πόλιν). — C'est une correction de Facius (*Ep. crit.*, p. 12) complétée par Brunck, au lieu de μετὰ Φθίην, qu'ont les mss., et que le Scoliaste explique : « Les uns disent qu'une ville d'Orchomène se nommait Phthia [voir la note au vers 93 du Ch. Ier]... Il peut aussi faire allusion à Orchomène, limitrophe de la Macédoine et de la Thessalie. Car le nom d'Orchomène désigne une montagne et une ville de Thessalie, de Béotie, d'Arcadie et du Pont. » Strabon mentionne Orchomène, la ville connue de Béotie (291, 13, etc.), et les Orchomènes d'Arcadie (333, 38) et d'Eubée (357, 17). La ville d'Orchomène, dans le Pont, semble inconnue. Il ne s'agit pas ici de la ville, mais du roi « *le divin Orchomène* ». Sur Orchomène, voir la note au vers 230 du Chant Ier. — Brunck : « *Dixerant supra* (v. 1153) *Phrixi filii se navem conscendisse ut Orchomenum Boeotiae urbem peterent, quo eos se vecturum Iason hic polliceri debet. Vera lectio eruitur ex eodem hoc versu, qui Libro IV inepte repetitus vulgo habetur post versum* 348. — *Confer* III, 1073. »

V. 1187. *Sa hache d'airain.* — Le texte porte simplement χαλκῷ et ne précise pas de quel instrument d'airain la déesse s'est servie. Il s'agit évidemment d'une hache de charpentier (πέλεκυς); c'est en effet au moyen d'une grande πέλεκυς d'airain, commode à manier, bien aiguisée sur les deux bords du tranchant et qui lui est fournie par Calypso (*Odyss.*, V, v. 234-235), qu'Ulysse abat les vingt arbres, aunes, sapins et peupliers, qui lui sont nécessaires pour la construction de son chaland.

V. 1195. *Accomplir des sacrifices expiatoires* (ἀλθήσων). — Le mot ἀλθήσων est une correction de Merkel pour ἀμπλήσων *(explicatum non habere, coniectura opus esse visum)* que Brunck s'efforce d'expliquer en se fondant sur Pindare (*Pyth.*, IV, v. 282) : « Sacrificia peracturus pro Phrixo, ad placandum Phrixum, *id est, ad revocandos Phrixi manes, quibus peregre degentibus, Aeolidis irasci Iupiter non desinet.* » Merkel se fonde pour sa correction sur l'emploi du mot ἀλθήσει dans Nicandre (*Ther.*, v. 587) et du mot ἀλθαίνειν dans Lycophron (v. 1122).

V. 1210. *Du Caucase.* — Au dire du Scoliaste, Hérodore raconte aussi que Typhon fut englouti sous les eaux du marais Serbonis, situé en Syrie. Au contraire, Phérécyde, dans sa *Théogonie,* dit que Typhon se réfugia sur le Caucase, et, une fois la montagne consumée par le tonnerre, en Italie, où l'île Pithécoussa se forma au-dessus de lui. Pour la légende de Typhon, voir Decharme (*Mythol.*, p. 13, 274-276), Apollodore (I, 6, 3). D'après la tradition ordinaire, Typhon fut englouti sous l'Etna (Virgile, *Aen.*, IX, v. 716; Hygin, *Fabul.*, 152, etc.). Strabon (206, 33; 535, 42) rapporte la tradition d'après laquelle Typhon aurait été enseveli sous l'île Pithécoussa. — Le marais Serbonis, aux confins de l'Égypte et de la Syrie, est cité par Strabon (687, 53, etc.), par Diodore de Sicile (I, 30), par Pline (*N. H.*, V, 68), etc.

V. 1221. *Lutter avec Aiétès.* — Il a déjà été souvent question d'Aiétès, et on le verra au Chant III jouer un rôle important. — C'est

un fils d'Hélios (v. 1204) et de l'Océanide Perséis; il est frère de Circé, de Persès et de Pasiphaé, femme de Minos (Apollodore, I, 9, 1); il est père d'Apsyrtos, qu'il eut de la nymphe caucasienne Astérodéia (*Argonaut.*, Ch. III, v. 241), et de Chalciopé et Médée, qu'il eut toutes deux de l'Océanide Eidyia (*Argonaut.*, Ch. III, v. 243; Apollodore, I, 9, 23). Les traditions sur Aiétès varient beaucoup : par exemple, Diodore de Sicile (IV, 45) dit qu'Aiétès épousa Hécate, fille de son frère Persès, et en eut deux filles, Circé et Médée, et un fils, Aigialeus, que l'on assimile d'ordinaire à Apsyrtos. Ce nom d'Aigialeus se trouve aussi dans Justin (XLII, 3), et dans Pacuvius cité par Cicéron, *N. D.*, III, 19, 48 : ...*Absyrto fratri qui est, apud Pacuvium, Aegialeus.* — Les scolies du Chant III donneront l'occasion de revenir sur quelques-unes de ces divergences entre les traditions concernant Aiétès. Quoi qu'il en soit, il semble qu'Aiétès est un héros solaire, serviteur d'Arès, représenté comme un dieu solaire. Voir Decharme, *Mythol.*, p. 191.

V. 1231. *L'île Philyréide.* — Voir les notes au vers 554 du Chant Ier, et au vers 393 du Chant II. « Il parle de l'île des Philyres. Apollonios dit qu'elle prit son nom de Philyra, l'Océanide, qui habita dans cette région. Cronos s'unit à elle au temps qu'il était roi des Titans. Mais Rhéa l'ayant pris en flagrant délit, Cronos, plein de honte, se métamorphosa en cheval et Philyra s'enfuit en Thessalie. Phérécyde dit que Cronos, changé en cheval, s'unit à Philyra, fille d'Océanos, et que, à cause de cela, Chiron eut la double forme de l'homme et du cheval. Suidas, dans le livre Ier de ses *Thessaliques*, dit que Chiron fut fils d'Ixion et frère de Peirithoos. » (Scol.) — On voit que cette scolie rappelle et complète celle du Chant Ier, v. 554. Les Philyres ne sont pas mentionnés par Strabon. Denys (*Perieg.*, v. 765-767) cite dans l'ordre suivant les peuples du littoral, à partir de la Colchide : les Byzères, les Bécheires, les Macrônes, les Philyres, les Mossynoiciens, les Tibaréniens et les Chalybes. Cf. Aviénus, v. 946, et Priscien, v. 740. Valérius Flaccus (V, v. 151-152) énumère les Mossynoiciens, les Macrônes, les Byzères et les Philyres. Cf. Ammien Marcellin (XXII, 8, 21) : « *Chalybes... Byzares... et Sapires et Tibareni et Mossynoeci et Macrones et Philyres, populi nulla nobis assuetudine cogniti.* »

V. 1238. *Ces lieux, son séjour habituel.* — D'après Virgile, qui imite les vers d'Apollonios (*Georg.*, III, v. 92-94), cette aventure de Cronos et de Philyra aurait eu lieu sur le mont Pélion en Thessalie, et non dans l'île Philyréide. D'après Hygin (*Fabul.*, 138), l'événement eut lieu en Thrace. — Philyra fut changée en tilleul, arbre « dont la fleur a dû être souvent en usage dans la médecine grecque primitive. » (Decharme, *Mythol.*, p. 597.)

V. 1241. *Union équivoque.* — Le mot que je traduis par *équivoque* n'a pas précisément ce sens : c'est ἀμοιβαίῃ, dont Merkel dit fort bien : « *Explicari adhuc non potuit, vix tamen ut corrigere tutum sit.* » Quant au sens général, il se comprend : Chiron a les deux formes du dieu et du cheval, à cause des deux formes prises successivement par Cronos au moment de la conception.

V. 1242-1244. *Le pays des Macrônes, la région immense des Bécheires, les Sapeires sauvages et les Byzères après eux.* — Cf. la

note aux vers 393-396. On a vu (note au vers 1231) que les Macrônes sont cités par les divers géographes anciens. L'auteur anonyme d'un *Périple du Pont-Euxin* (*Geogr. Graec. Min.*, Didot, vol. I, p. 410, § 37) dit que les Macrônes étaient aussi nommés Macrocéphales, et Scylax (*Peripl.*, § 85) ne les désigne que sous cette dernière appellation. — Les Bécheires, que Strabon ne nomme pas, et les Byzères sont mentionnés au vers 765 de Denys, et aux vers 739 de Priscien et 946 d'Aviénus. Valérius Flaccus cite les Byzères (V, v. 152.) Ces divers peuples sont aussi nommés par Pline l'Ancien (VI, 11), et par Scylax (*Peripl.*, § 82 et suiv.). Quant aux Sapeires, il n'en est guère question que dans les *Histoires* d'Hérodote (Σάσπειρες, I, 104, 110; III, 94, etc.), dans Stéphane de Byzance et dans l'ouvrage d'Ammien Marcellin, où les *Sapires* sont cités au milieu de toutes ces autres peuplades (XXII, 8, 21).

V. 1248. — Le Scoliaste donne un certain nombre de renseignements à propos de la légende bien connue de Prométhée : « Prométhée était enchaîné sur le Caucase et l'aigle lui dévorait le foie. Agroitas, dans le livre XIII de ses *Libyques*, dit que l'on a cru que le foie de Prométhée était dévoré par un aigle, parce que la partie la plus importante de son pays était rongée par un fleuve appelé l'Aétos [*l'Aigle*], et que l'on donne souvent le nom de *foie* à une terre très fertile. Mais Héraclès ayant détourné le fleuve au moyen de tranchées, on crut que l'aigle avait été éloigné et Prométhée délivré de ses liens : Théophraste dit que Prométhée, qui était un sage, fit part le premier aux hommes de la philosophie, d'où le mythe qu'il leur avait fait part du feu. Hérodore se montre étranger à ces traditions dans ce qu'il raconte des liens de Prométhée : il dit en effet que c'était un roi des Scythes, qui, ne pouvant fournir le nécessaire à ses sujets parce qu'un fleuve appelé l'Aétos inondait les campagnes, fut enchaîné par les Scythes; mais Héraclès, ayant paru, détourna le fleuve dans la mer, et, à cause de cela, on imagina fabuleusement qu'Héraclès avait fait disparaître l'aigle et délivré Prométhée de ses liens. Phérécyde, dans son livre II, dit que l'aigle envoyé contre Prométhée était né de Typhon et d'Échidna, fille de Phorcys. On dit que l'aigle mangeait le foie de Prométhée pendant le jour, et que ce qui en restait s'augmentait pendant la nuit pour devenir égal à ce qu'il était auparavant. Hésiode dit que Prométhée fut enchaîné et l'aigle envoyé contre lui parce qu'il avait dérobé le feu [*Théog.*, v. 521; *Œuvres et jours*, v. 47 et suiv.]. Douris dit qu'il fut puni pour avoir été épris d'Athéné : d'où vient que les habitants des environs du Caucase ne rendent aucun culte à Zeus et à Athéné, seuls entre les dieux, parce qu'ils ont été cause du châtiment de Prométhée, et que ces peuples honorent au contraire Héraclès d'une manière excessive, parce qu'il a tué l'aigle de ses flèches. C'est donc naturellement qu'Apollonios, ayant eu à parler du Caucase, a fait mention de ces choses. » C'est la tradition la plus ordinaire qu'Héraclès, abandonné par les Argonautes (voir la note au vers 1289 du Chant Ier), délivra ensuite Prométhée : cette délivrance est un des exploits qui composent le XIe travail d'Héraclès, d'après Apollodore, qui dit, comme Phérécyde cité par le Scoliaste, que l'aigle était né de Typhon et

d'Échidna (II, 5, 11). D'après Valérius Flaccus (V, v. 155 et suiv.), c'est au moment où les Argonautes passent en vue du Caucase qu'à l'insu des héros Héraclès délivre Prométhée. — Diodore de Sicile (I, 19) suit une tradition à peu près identique à celles d'Agroitas et d'Hérodore que rapporte le Scoliaste. Prométhée, dit-il, était le gouverneur d'une partie de l'Égypte, au moment où le Nil, ayant rompu ses digues, inonda le pays; la plupart des habitants furent noyés et Prométhée pensait se tuer de désespoir. L'impétuosité du fleuve débordé l'avait fait surnommer l'*Aétos* (l'Aigle). Héraclès survint alors, répara les digues et fit rentrer le fleuve dans son lit : c'est, conclut Diodore, ce fait qui explique le mythe grec d'après lequel Héraclès tua l'aigle qui rongeait le foie de Prométhée.

V. 1260. *L'habileté d'Argos.* — Le Scoliaste fait remarquer qu'il s'agit ici d'Argos, fils de Phrixos, qui avait l'expérience de ces lieux. D'ailleurs, Argos, fils d'Arestor, est le constructeur et non le pilote du navire. On a vu (v. 898) que c'est Ancaios qui a remplacé Tiphys au gouvernail; Argos, fils de Phrixos, remplace à son tour Ancaios, mais provisoirement, pour amener les héros dans le Phase.

V. 1262. *Aussitôt ils amenèrent la voile et la vergue et les placèrent dans la fosse du mât, où ils les rangèrent; le mât lui-même fut, bientôt après, abattu et couché.* — « Pour dresser ou abaisser le mât, on pratiquait une ouverture qui traversait les baux et le pont situés à l'arrière du navire. Des madriers (aujourd'hui *épontilles*) devaient soutenir par dessous les baux ainsi tranchés. Cette sorte de fosse ou de cage pour le mât se nommait ἡ μεσόδμη ou ἱστοθήκη et parfois aussi ἡ ἱστοδόκη... On voit en outre qu'avant d'incliner le mât, la voile et la vergue étaient *amenées* dans la μεσόδμη... L'extrémité du mât se nommait parfois τὸ ἴκριον. D'ἴκριον dérive le nom donné à la vergue par Homère (*Odyss.*, V, v. 234 [*sic* pour 254] et 318) et par Apollonius de Rhodes (II, v. 1262) : τὸ ἐπίκριον. Le nom ordinaire était ἡ κεραία. Le premier terme doit avoir été en usage en Attique, le second dans le reste de la Grèce... Abattre le mât se disait τὸν ἱστὸν χαλᾶν (*Apollonius de Rh.*, II, v. 1464 [*sic* pour v. 1264]); κλίνειν (*Apollonius de Rh.*, IV, v. 1632). » (Vars, *ouvr. cité*, p. 63-64, 66, 98.)

V. 1264. *A force de rames.* — On a déjà vu (note au vers 913 du Chant Ier) dans quelles circonstances les anciens usaient des rames au lieu d'aller à la voile. M. Vars explique en particulier pourquoi il fallait entrer dans le port à la rame : « Alors on prenait les avirons, et l'on se dirigeait vers la terre. On était ainsi plus libre de ses mouvements, et on pouvait modérer la course à volonté. Si l'on avait abordé avec *voiles dehors*, le mât aurait été, suivant toute probabilité, lancé par-dessus bord. *Nullus nauta plenis velis venit ad terram, sed cum adhuc in alto est, deponit vela et navigium ad littus remigando perducit.* (Donat, *ad Verg., Aen.*, V, v. 281.) C'est-à-dire : nul marin n'accoste toutes voiles dehors; c'est au large qu'on amène les voiles. On rame *(nage)* pour pousser le navire vers la côte. » (*Ouvr. cité*, p. 150.)

V. 1282. *Dans un endroit où il était à flot* (ὑψόθι). — On traduit d'ordinaire ὑψόθι, *alte*, au large. A propos d'un vers de l'*Odyssée* (IV, v. 785, et non 780 comme il l'indique par erreur), M. Vars (*ouvr. cité*,

p. 143) établit que ὑψοῦ ὁρμίζειν ne signifie pas *cingler vers la haute mer*, mais bien *ancrer*, *mouiller* un navire qui est *à flot*. « En effet, on ne peut, au large, ni mouiller d'ancres, ni fixer, *frapper* d'amarres comme cela se voit dans Apollonius de Rhodes (II, v. 1283), où les Argonautes mettent à l'ancre dans une crique ombragée. » D'ailleurs, ce n'est pas dans une crique, c'est dans un marais (ἕλος), formé probablement par les eaux débordées du fleuve, que les Argonautes font pénétrer leur navire qui ne devait pas être à flot dans toutes les parties de ce marais; de plus, les Argonautes ne mouillent pas d'ancres, puisqu'ils ne connaissent que les pierres de fond, et ils ne frapperont d'amarres que quand ils seront sortis du marais et revenus dans le Phase (Ch. III, v. 575).





CHANT III

V. 1. *Érato.* — « On dit que la danse fut inventée par Érato. C'est avec raison qu'Apollonios dit qu'Érato a part aux mystères d'Aphrodite, je veux dire ceux qui ont rapport aux mariages, car la danse accompagne les mariages. Dans les œuvres attribuées à Musée, il est raconté que les Muses procèdent d'une double origine : les plus anciennes sont contemporaines de Cronos, les plus jeunes sont nées de Zeus et de Mnémosyne [Voir, sur l'origine des Muses, Decharme, *Mythol.*, p. 224]... On se demande pourquoi le poète qui, dans le Chant Ier, a invoqué Apollon, invoque ici les Muses. Certains pensent que c'est parce que, dans les poèmes orphiques, Érato est donnée comme inventrice de la danse : par conséquent, comme le poète doit raconter le mariage de Médée, il invoque la Muse inventrice des danses qui accompagnent les noces. D'autres disent que c'est parce que les Muses président aux réjouissances; aussi la Muse n'est pas étrangère aux fêtes du mariage. Que les Muses président aux réjouissances, c'est démontré dans les poèmes orphiques : *Les mortels ne sont pas oubliés par les Muses; car elles sont les maîtresses qui s'occupent des chœurs de danse et des fêtes aimables.* Rhianos, dans le premier livre de ses *Héliaques*, dit qu'il importe peu que l'on invoque l'une quelconque des Muses : car, en parlant d'une seule, on les désigne toutes. Il dit ainsi : *Toutes entendent, si tu nommes l'une d'elles.* » (Scol.) « Érato... est la Muse de l'hyménée... et son image a une grande analogie avec les représentations de Vénus. La fonction de cette Muse n'est donc pas douteuse : elle préside aux noces et à la poésie érotique. Apollonius l'invoque au début du Chant III des *Argonautiques*, où il célèbre l'amour de Médée pour Jason; au commencement du Chant VIII [*sic*] de l'*Énéide* [VII, v. 37 : *Nunc age, qui reges, Erato...*], Virgile l'invoque également; car l'hymen d'Énée et de Lavinie est l'événement capital de la seconde partie du poème. » (Decharme, *Mythol.*, p. 233-234, et note 1 à la page 234.) Dübner juge sévèrement l'invocation de Virgile à Erato : « *Vergil., lib. VII, in recensu populorum* temere *imitatus est.* » Il ajoute, à propos de ce qu'Apollonios dit d'Érato : « *Sine dubio in nullo veterum poetarum haec occurrunt.* » Mais, s'il n'imitait pas les vieux poètes, Apollonios a eu lui-même des imitateurs. Cf. Ovide, *de Art. Am.*, II, v. 15 :

> Nunc mihi, si quando, puer et Cytherea favete,
> Nunc Erato ; nam tu nomen amoris habes.

V. 9. *Dans une chambre* (θάλαμον). — Cette chambre serait, d'après Dübner, la salle où les dieux s'assemblent : *Iovis conclave in quo conveniunt dei.* Il semble peu probable que les déesses se retirent dans cette salle où elles auraient chance d'être dérangées; elles vont plutôt

dans quelque chambre intérieure de la demeure d'Héra où aucun des dieux ne gênera leur délibération.

V. 26. *A son enfant.* — « Apollonios fait naître Éros d'Aphrodite; Sappho, de Gaia et d'Ouranos; Simonide, d'Aphrodite et d'Arès : *Cruel, fils rusé d'Aphrodite, toi qu'elle a enfanté à Arès qui machine des ruses.* Hésiode dit qu'Éros est né du Chaos; dans les poèmes orphiques, il est dit fils de Chronos : *Or, Chronos engendra Éros et tous les esprits.* » (Scol.) Chronos, dieu du temps, ne serait pas le même que Cronos. Voir Decharme, *Mythol.*, p. 7, n. 1; Preller, *Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 45, n. 2. Pour les diverses généalogies des deux Éros, celui de la *Théogonie* et celui des traditions postérieures, voir Decharme, *Mythol.*, p. 209.

V. 39. *L'enceinte de la demeure* (ἕρκεα)... *le portique de la chambre* (ὑπ' αἰθούσῃ). — Dans la maison homérique, l'ἕρκος est le mur qui clôt la cour; et l'αἴθουσα, [portique] *brûlant*, parce qu'il était ouvert au soleil, est la galerie ou colonnade, qui part des deux côtés de la porte. Cf. le commentaire d'Eustathe aux vers 472-477 du Chant IX de l'*Iliade*. « On voit par ces vers quelle était la disposition d'un palais au temps d'Homère. Il y avait une enceinte, puis une cour, puis un portique, puis un vestibule qui menait à la maison proprement dite et aux chambres de la maison. » (Pierron.) La maison divine, décrite par Apollonios, est un peu plus simple que la maison homérique, puisqu'il n'y a pas de πρόδομος : la chambre d'Aphrodite s'ouvre directement sur le portique.

V. 41. *Sa forge et ses enclumes.* — « C'est dans une des îles d'Aiolos, nommée Hiéra, qu'Héphaistos avait, dit-on, sa forge. Le poète nomme cette île *errante*, soit parce qu'il suit la tradition de ceux qui ont raconté les erreurs légendaires d'Ulysse aux environs de l'Italie et de la Sicile, soit parce qu'autrefois toutes les îles étaient errantes et manquaient de base fixe. D'après Callimaque [*Hymne à Artémis*, v. 47], ce n'est pas Hiéra, mais Lipara qui était consacrée à Héphaistos. Ces îles d'Aiolos, au nombre de sept, sont : Strongylé, Euonymé, Hiéra, Lipara, Didymé, Éricodès et Phoinicodès, toutes voisines de la Sicile... Callias dit, dans le livre X de son ouvrage sur Agathocle, qu'il y a dans l'île d'Hiéra une montagne élevée, à deux cratères, dont l'un, qui a un périmètre de trois stades, produit une lumière capable d'éclairer un grand espace de pays aux alentours. En outre, il sort par cette ouverture des pierres enflammées d'une grosseur démesurée; et un bruit si fort retentit quand Héphaistos travaille, qu'on l'entend à cinq cents stades. Les matières enflammées, rejetées par l'éruption, ont une teinte complètement violette, à cause de leur embrasement, et leur combustion fait qu'elles ont l'aspect et la puissance du soleil. La nuit, on voit parfaitement tous les actes du travail du dieu; et, pendant le jour, on aperçoit comme un nuage en suspension au-dessus du sommet d'où sort la lueur éclatante. » (Scol.) L'*Iliade*, où Héphaistos est l'époux de Charis, place les forges du dieu dans le ciel (XVIII, v. 369 et suiv.); l'*Odyssée*, où il est le mari malheureux d'Aphrodite, les place à Lemnos (VIII, v. 283 et suiv.), île dont le volcan fameux s'éteignit au IVe siècle avant J.-C.; après leur établis-

sement en Sicile, les Grecs admirent l'existence des forges divines, soit dans l'Etna, soit dans les îles Éoliennes ou Lipariennes. Strabon (229, 11) dit que Thermessa, l'une de ces îles, prit le nom de Hiéra, quand elle eut été consacrée à Héphaistos. Elle avait trois cratères qui lançaient des flammes; le plus vaste des trois vomissait même des blocs incandescents. Diodore de Sicile parle longuement des îles Éoliennes (V, 7); Virgile place les forges de Vulcain dans l'île *Vulcania*, c'est-à-dire Hiéra, voisine de Liparé (*Aen.*, VIII, v. 422), où demeure Éole (*Aiolos*). Strabon fixe le séjour de ce dieu dans l'île de Strongylé (229, 52). Quoi qu'il en soit, le voisinage d'Héphaistos et d'Aiolos est confirmé par les vers 778 et suivants du Chant IV des *Argonautiques*.

V. 43. *Elle était seule à la maison.* — Scaliger (*Poetices libr. V, cap. VI*) fait remarquer que cette description de la toilette de Cypris a été imitée par Claudien (*de Nupt. Hon.*, v. 99, sqq.) supérieur, d'après lui, au modèle grec.

V. 52. *Vénérables amies* (ἠθεῖαι). — Le Scoliaste fait observer que, dans Homère, le mot ἠθεῖος est toujours employé par une personne plus jeune s'adressant à une personne plus âgée, et il pense qu'Apollonios emploie dans un sens général cette expression dont Cypris peut user en s'adressant à Héra, mais non à Athéné. Quelle que soit la généalogie de Cypris, née des parties sexuelles d'Ouranos, ou fille de Zeus, venue au monde avant ou après Athéné, il est évident que, dans la hiérarchie olympienne établie par Apollonios, la femme d'Héphaistos est bien inférieure à Héra et à Athéné, qui ont l'air de croire se compromettre en venant la voir pour un motif intéressé, elles, la femme irréprochable et la vierge, qui fréquentent peu chez la mère d'Éros.

V. 62. *Pour délivrer aux enfers Ixion de ses liens d'airain.* — Il suffit, pour apprécier toute la force des paroles d'Héra, de se rappeler la conduite qu'Ixion avait tenue à son égard, lui qui « eut l'audace de poursuivre de ses amoureux désirs la reine même du ciel ». (Decharme, *Mythol.*, p. 592. Voir, pour le mythe d'Ixion, les sources indiquées dans les notes de cette page.)

V. 67. *L'Anauros.* — Voir la note au vers 9 du Chant Ier. Ce n'est pas en portant Héra à travers les eaux débordées du torrent que Jason a perdu une de ses sandales, puisque, le jour où il a rencontré la déesse, il revenait de la chasse et il ne se rendait pas aux fêtes célébrées par Pélias en l'honneur des dieux.

V. 79. *Il n'y aurait certes rien de pire que Cypris...* — Brunck rapproche ces paroles de celles du vieillard de Térence, dans l'*Heautontimoroumenos* (I, 1, v. 135):

> Malo quidem me quovis dignum deputem,
> Si id faciam...

V. 86. *La fille d'Aiétès.* — « Le poète emploie παρθένον pour θυγατέρα. On peut aussi entendre : celle des filles d'Aiétès qui est vierge. » (Scol.)

V. 93. *De moi il n'a aucun souci.* — Lucien a imité de près toutes ces récriminations de la déesse contre son fils dans le XIe des *Dialogues des dieux* où Aphrodite les répète à Séléné presque en propres termes.

Le *Dialogue XII* entre Aphrodite et Éros est aussi imité de l'entrevue de la déesse avec son fils (*Argon.*, Ch. III, v. 111 et suiv.).

V. 114. *Loin de Zeus, dans une plaine fleurie.* — « La phrase est amphibologique; on peut comprendre : *loin de Zeus*, ce qui vaut mieux; ou : *loin des autres, dans une prairie fleurie de Zeus.* Quant à Ganymède, Homère ne dit pas que Zeus l'ait enlevé à cause de ses désirs amoureux, il dit qu'il fut enlevé par les dieux, pour servir d'échanson à Zeus. » (Scol.) Le Scoliaste se fonde sur le vers 234 du Chant XX de l'*Iliade*. Mais Apollonios suit la tradition généralement adoptée, qui se trouve aussi dans l'*Iliade* (V, v. 266), où il est dit que Zeus donna à Tros de merveilleux coursiers, en échange de son fils Ganymède, et dans l'*Hymne homérique à Aphrodite*, où il est dit (v. 203 et suiv.) que Zeus enleva Ganymède pour faire de lui son échanson. Voir Decharme, *Mythol.*, p. 221-222. — Brunck fait remarquer que ce tableau gracieux d'Éros et de Ganymède jouant aux osselets est peut-être emprunté au groupe célèbre de Polyclète, les *Astragalizontes*, qui, au temps de Pline, qui en parle avec admiration, se trouvait dans l'atrium du palais de Titus (*N. H.*, XXXIV, 55). Voir Couat, *Poésie alexandrine*, p. 309.

V. 133. *Adresteia.* — « C'est une sœur des Courètes; Callimaque a dit : *Adresteia a pris soin de toi* [*Hymne à Zeus*, v. 47]. » (Scol.) Voir la note au vers 1129 du Chant Ier. « Chez Apollonius (*Argon.*, III, v. 132), Adrastée donne une sphère comme jouet à l'enfant divin. Cette balle enfantine deviendra plus tard la sphère du monde, attribut de Zeus. Les monnaies crétoises de l'époque romaine nous montrent Zeus enfant, assis sur une sphère à côté de la chèvre Amalthée. » (Decharme, *Mythol.*, p. 39, note 2.) On sait que les scènes de l'enfance de Zeus se passent en Crète : mais, préoccupé peut-être de ce qu'il vient d'être question du Troyen Ganymède, le Scoliaste suppose qu'il peut s'agir ici aussi bien de l'Ida, mont de la Troade, que de l'Ida de Crète; et il cite, à l'appui de cette hypothèse, l'opinion de Démétrios de Scepsis (en Troade), dont l'amour-propre national affirme que la Troade revendique l'honneur d'être le lieu de naissance de Zeus.

V. 188. *Ce que la force obtiendrait avec peine...* — Brunck fait remarquer que Térence montre, dans l'*Eunuque* (IV, VII, v. 789), Thrason justifiant sa lâcheté au moyen de cette sage maxime :

Omnia prius experiri quam armis sapientem decet.

Apollonios imite ici un passage des *Phéniciennes* (v. 516-517) d'Euripide : « La parole vient à bout de toutes les difficultés, mieux que ne le feraient les armes des ennemis. »

V. 197. *Il prit lui-même le sceptre d'Hermès.* — Hermès, messager de Zeus, est l'ambassadeur primitif. Dans le Chant Ier (v. 640 et suiv.), c'est Aithalidès, le propre fils du dieu, qui est député aux femmes de Lemnos : on lui confie « le soin des ambassades et le sceptre d'Hermès ». Mais ici, les conjonctures étant plus graves, c'est le chef lui-même de l'expédition qui prend le rôle de héraut.

V. 198. *Conduits par le navire.* — Hoelzlin, qui lit ἀνά, leçon ordinaire, au lieu de ἄρα, leçon des mss. de Paris, rétablie depuis l'édition

de Brunck, explique : « *Non admota ad littus navi, nec adhibita scapha, sed pedibus per vadosam paludem in campum pervenerunt, more heroico.* » Rien, dans ces vers, ne confirme cette « coutume héroïque ». Il semble probable que le navire Argo est amené au rivage du Phase pour permettre aux héros de descendre à terre, sans qu'ils aient, ce qui ne serait nullement nécessaire, à traverser à gué le marais.

V. 200. *Une plaine qui se nomme la plaine Circaienne.* — Voir la note au vers 399 du Chant II. — Le Scoliaste donne les diverses généalogies de Circé mentionnées par les auteurs anciens. On la disait fille ou sœur d'Aiétès. Denys de Milet, en particulier, raconte, au premier livre de ses *Argonautiques*, que Circé était la fille d'Aiétès et d'Hécate, fille elle-même de Perseus ou Persès (voir la note au vers 467), et la sœur de Médée. Aiétès et Perseus, fils d'Hélios, régnaient le premier en Colchide, le second en Tauride; Aiétès épousa la fille de son frère, Hécate, dont il eut d'abord Circé, puis Médée. Telle est la tradition rapportée par Denys de Milet. Apollonios, comme Apollodore (I, 9, 1) et la plupart des mythographes, fait de Circé la fille d'Hélios et la sœur d'Aiétès. Diodore de Sicile (IV, 45) reproduit la version de Denys.

V. 201. *Une suite d'arbrisseaux aux branches flexibles* (πρόμαλοι). — On lit, dans les mss., πρόμαδοι, mot qui n'a pas de sens, et que H. Estienne a corrigé en πρόμαλοι; l'*Etymol. M.* dit de ce mot : πρόμαλοι, εἶδος ἀγρίας δρυός. C'est le *vitex* des Latins, *vitex agnus castus* de Linné (gattilier commun).

V. 202. *A leurs sommets.* — Le Scoliaste dit que cette coutume des Colchiens est mentionnée par Nymphodore. Après Apollonios, Élien (*Var. Hist.*, IV, 1) rappelle aussi cet usage, qui est attribué également aux Scythes par divers auteurs, en particulier, par Silius Italicus (XIII, v. 486).

V. 210. *Pendant qu'ils s'avançaient...* — Apollonios imite ici de très près le récit de l'arrivée d'Ulysse chez Alcinoos (*Odyss.*, VII, v. 14), comme il va bientôt (v. 215) imiter la description du palais du roi des Phaiaciens (*Odyss.*, VII, v. 86).

V. 215. *A l'entrée* (ἐν προμολῇσι). — Ils se tiennent à l'entrée de l'enclos (ἕρκος), de la cour entourée par un mur. Les colonnes (κίονες), dont parle ici Apollonios, ne jouent pas le même rôle que dans l'*Odyssée*, où elles s'élèvent à l'intérieur du μέγαρον, destinées à soutenir le toit. Il est question, dans les *Argonautiques*, d'une colonnade extérieure : les murs de la maison d'Aiétès sont entourés par une suite de colonnes qui supportent l'entablement (τριγχός), dont la frise présente des surfaces saillantes d'airain, ornées chacune de trois rainures verticales appelées *triglyphes*. — Apollonios n'emploie pas le mot triglyphe, mais le simple γλυφίς *(coche, entaille)* qui doit avoir le sens du composé.

V. 224. *Un liquide huileux et parfumé.* — « Il coulait une eau mêlée d'aromates, ou une huile parfumée. » (Scol.) Apollonios se souvient des quatre fontaines de Calypso (*Odyss.*, V, v. 70).

V. 226. *Les Pléiades.* — Voir, pour la légende des Pléiades, Decharme, *Mythol.*, p. 253; Apollodore, III, 10, 1 et suiv.; Phérécyde, *fragm.*

46 (*Fragm. Hist. Graec.*, Didot, vol. Ier, p. 84). Les Pléiades sont une constellation composée de sept étoiles, qui se lève du 22 avril au 10 mai, et qui se couche du 20 octobre au 11 novembre. Le coucher de cette constellation annonçait aux Hellènes l'approche des grandes pluies et des tempêtes d'hiver (cf. Hésiode, *Œuvres et Jours*, v. 619 et suiv.).

V. 230. *Des taureaux aux pieds d'airain.* — « Phérécyde dit aussi que ces taureaux aux pieds d'airain exhalaient des flammes. » (Scol.) Apollodore (I, 9, 23) rapporte aussi la même tradition. Ces taureaux, comme les chiens d'or du roi Alcinoos (*Odyss.*, VII, v. 91), comme les servantes d'or que Thétis voit dans la maison olympienne du dieu, semblables à des jeunes filles vivantes, douées de la voix et du mouvement (*Iliad.*, XVIII, v. 418 et suiv.), sont autant de preuves de cette puissance créatrice d'Héphaistos, dont Pandore est le chef-d'œuvre. Voir Decharme, *Mythol.*, p. 174.

V. 232. *Une charrue toute d'une pièce.* — « Il y a deux sortes de charrues : celle qui est toute d'une pièce, et celle qui est formée de parties ajustées ensemble. La partie inférieure de cette dernière (ἔλυμα) se joint à l'ensemble : c'est à l'ἔλυμα que le soc (ὕνις) est fixé. La pièce de bois qui va de l'ἔλυμα jusqu'aux bœufs se nomme γύης ; à partir du γύης commence le timon (ἱστοβοεύς) ; les parties du joug (ζυγός) qui s'étendent sur les nuques des bœufs se nomment les ζεύγλαι ou les μέσσαβα. L'organisation des charrues a été décrite par Ératosthène dans son *Architectonique.* » (Scol.) L'ἔλυμα correspond au *dentale* (*dens*, la dent qui *mord*, qui fixe le soc) ; l'ὕνις correspond au *vomer* ; le γύης, à la *buris* (cf. Virg., *Georg.*, I, v. 170), pièce de bois courbe, en forme de queue de bœuf (βοὸς οὐρά), dont le prolongement forme le timon (ἱστοβοεύς, *temo*), qui passe entre les bœufs et porte le joug. Voir, au sujet de ces diverses pièces, Hésiode (*Œuvres et Jours*, v. 427 et suiv.), qui indique la différence entre les deux sortes de charrues, et Virgile (*Georg.*, I, v. 169 et suiv.).

V. 233. *En témoignage de sa reconnaissance pour Hélios.* — « Ce mythe a été imaginé à cause de l'infirmité des pieds du dieu ; mais il manque de vraisemblance, puisque Héphaistos se montra plus fort que les Géants et les mit en fuite. Mais Apollonios a trouvé ce motif pour imaginer qu'Héphaistos ait construit à Aiétès les taureaux aux pieds d'airain et la charrue. » (Scol.) Apollodore (I, 6, 2) mentionne en effet la victoire d'Héphaistos sur les Géants ; quant aux champs de Phlégra (*les champs ardents*), il en est souvent parlé par les auteurs anciens qui, suivant les traditions locales, les placent en Thessalie, en Arcadie, en Campanie, mais toujours au milieu de régions volcaniques. — Voir Strabon (202, 54 ; 204, 41 ; 233, 53 ; 278, 44), Diodore (IV, 21 ; V, 71), etc.

V. 235. *La cour intérieure* (μέσσαυλος). — « C'est le milieu de la cour, où l'on tient les bœufs. Les Attiques donnent ce nom au passage qui conduit à l'appartement des hommes et à celui des femmes. » (Scol.) Brunck fait observer avec raison qu'aucun de ces deux sens du mot ne convient au passage d'Apollonios : « *A poetae mente aliena sunt quae in scoliis leguntur.* » C'est dans Homère que μέσσαυλος signifie la

cour des bestiaux, l'espace libre entre les divers bâtiments ou étables; et c'est seulement à partir de la période attique que le μέσαυλος est le passage qui sépare les deux parties principales du rez-de-chaussée, l'appartement des hommes et celui des femmes. Brunck dit fort bien : « Μέσαυλος *Apollonio nihil est aliud quam* αὐλή. » Il faut toutefois remarquer que c'est une cour intérieure, puisqu'elle est entourée de constructions.

V. 242. *Astérodéia, nymphe du Caucase.* — « L'auteur des *Naupactiques* la nomme Eurylyté. Denys de Milet rapporte, comme cela a été déjà dit, que la mère de Médée et de Circé était Hécate; Sophocle dit que c'était Néaira, une des Néréides; Hésiode, que c'était Idya [*Théog.*, v. 958]. Épiménide dit qu'Aiétès était de race corinthienne et que sa mère était Éphyra [le nom archaïque de Corinthe est Éphyra; voir Strabon, 290, 30; Apollodore, I, 9, 3, etc.]. Diophante, dans le livre Ier de ses *Histoires Pontiques*, dit que la mère d'Aiétès était Antiopé. » (Scol.) Voir la note au vers 200 de ce Chant et la note au vers 1221 du Chant II. Le Scoliaste (note au vers 1236 du Chant III) dit que, d'après le témoignage de Timonax, dans le second livre de ses *Scythiques*, Apsyrtos se nommait aussi Phaéthon. Dans les *Argonautiques*, c'est le peuple qui a donné ce surnom à Apsyrtos, comme dans l'*Iliade* (VI, v. 402), c'est le peuple de Troie qui a donné le surnom d'Astyanax au petit Scamandrios.

V. 275. *Cependant.* — Voir le rapprochement que fait M. Couat (*Poésie alexandrine*, p. 309-310) entre tout ce passage et les vers d'Anacréon imités par le poète alexandrin.

V. 276. *Le taon.* — Voir la note au vers 1265 du Chant Ier.

V. 278. *Le passage qui mène à la maison* (πρόδομος). — C'est littéralement l'*avant-maison*, le *vestibulum* des Latins : Éros traverse ce passage, et s'arrête contre le montant de la porte qui ouvre l'intérieur des appartements. Pierron (*Iliad.*, XXIV, v. 673) traduit ἐν προδόμῳ δόμου par *in vestibulo domus* et fait de ce mot un synonyme de *galerie* (αἴθουσα).

V. 279. *Tire de son carquois.* — Brunck rapproche ce vers du vers 116 du Chant IV de l'*Iliade*.

V. 281. *Se blottit* (ἐλυσθείς). — Apollonios se souvient du passage de l'*Odyssée* (IX, v. 433), où Homère montre Ulysse *blotti* (ἐλυσθείς) sous le ventre du bélier à la longue laine duquel il se cramponne.

V. 291. *Telle une femme...* — Le Scoliaste rapproche cette comparaison d'une comparaison homérique (*Odyss.*, V, v. 488).

V. 311. *Circé.* — « Apollonios suit les traditions d'après lesquelles il est supposé que les erreurs d'Ulysse l'ont conduit dans la mer Tyrrhénienne; le premier auteur de ces traditions est Hésiode, qui dit que Circé avait sa demeure dans une île de cette mer. Circé a habité aux environs de l'Italie; c'est d'elle que vient le nom du mont Circaion qu'elle a rendu fécond en poisons [cf. Diodore, IV, 45]. Apollonios suit Hésiode quand il dit que Circé vint sur le char d'Hélios dans une île située près de la Tyrrhénie. Il appelle cette région occidentale parce qu'elle est du côté où le soleil se couche. » (Scol.) On ne connaît pas l'ouvrage d'Hésiode auquel le Scoliaste fait ici allusion. — Voir, sur Circé, la note au vers 200.

V. 322. *L'île d'Ényalios.* — C'est-à-dire l'*île d'Arès*. Ényalios est un des surnoms du dieu de la guerre. Eustathe fait dériver ce surnom homérique du verbe ἐνύω qui serait synonyme du verbe φονεύω, *tuer*. Il est plus simple de noter la ressemblance du surnom d'Arès avec le nom de la déesse Ényo, nom qui « n'est probablement que l'antique cri de guerre des Grecs : Ényo, la destructrice des villes, la déesse meurtrière des batailles, qui devint plus tard la mère, la fille ou la nourrice d'Arès. Le dieu lui-même est, en effet, souvent désigné par l'épithète d'*Ényalios.* » (Decharme, *Mythol.*, p. 189.) Voir Preller, *Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 265.

V. 343. *Maintenu par des chevilles* (γόμφοις). — Ce vers apporte une nouvelle preuve de l'importance que les chevilles avaient dans la construction des navires de l'antiquité grecque (voir la note au vers 79 du Chant II). Si Argo peut braver l'effort des ouragans, c'est que ses diverses parties sont maintenues par des chevilles. Le poète donne à entendre que les Colchiens encore barbares n'usaient pas des γόμφοι pour consolider leurs embarcations; mais on a vu (note au vers 4 du Chant I[er]) qu'Apollonios ne suit pas la tradition d'après laquelle Argo serait le premier navire qui ait sillonné les mers.

V. 353. *Les Sauromates.* — Il n'est question dans aucun autre passage des *Argonautiques*, excepté (v. 394) dans le discours de Jason, de ce peuple et de ses luttes contre les Colchiens. Les Sauromates semblent, d'ailleurs, ne pas avoir été les voisins immédiats des Colchiens : d'après Scylax (*Peripl.*, § 70-80), on trouve, entre les deux peuples, les Maiotes, les Sindes, les Cercètes, les Torètes, les Achaïens, les Hénioches, les Coraxiens, les Coliciens, les Mélanchlainiens et les Gélones. Le Scoliaste ne cite aucun historien qui fasse allusion aux luttes des Colchiens et des Sauromates. Une tradition rapportée par Diodore (IV, 45), mais qui contredit celle qu'Apollonios suit à propos de Circé, pourrait donner les causes de ces guerres entre les deux peuples : Circé, mariée au roi des Sauromates, aurait empoisonné son époux et gouverné tyranniquement ses sujets.

V. 374. *La toison de Phrixos.* — Le texte dit *la toison et Phrixos :* « Ἓν διὰ δυοῖν, fait remarquer Dübner; *nam Phrixus mortuus est.* » Le trouble et la colère d'Aiétès le font parler avec plus de passion que de correction grammaticale. — Les vers 374 et 375 ont beaucoup inquiété les commentateurs : on peut voir, en particulier dans l'édition de Wellauer, les diverses corrections proposées pour rendre ce passage plus clair. Je me borne à traduire simplement le texte de Merkel, qui me semble offrir un sens très satisfaisant, pourvu qu'on admette l'existence d'un ἓν διὰ δυοῖν au vers 374. Van Herwerden (*ad Apollonii Argonautica*, in *Mnemosyne*, 1883) dit très justement pour défendre la leçon du vers 374 :

Πρίν τινα λευγαλέον τε δέρος καὶ Φρίξον ἰδέσθαι,

contre tout essai de correction : « *Infeliciter vir summus Madvigius versum tentavit scribendo :*

Πρίν τινα λευγαλέου τε δέρους καὶ Φρίξου ἴεσθαι,

immemor illam loquendi rationem in minitando satis usitatam esse. Iam Homerus Od. ρ 448 cecinerat :

Μὴ τάχα πικρὴν Αἴγυπτον καὶ Κύπριν ἴδηαι

et similia reperiuntur apud tragicos. Ex Aristophane citabo locum Thesmophor. 854. »

V. 388. *Qui donc oserait traverser volontairement...* — On peut rapprocher ces paroles de Jason de celles qu'Hermès adresse à Calypso (*Odyss.*, V, v. 99-101).

V. 409. *J'ai deux taureaux.* — « Antimaque, dans sa *Lydé*, dit aussi que les taureaux étaient l'œuvre d'Héphaistos. » (Scol.) Voir la note au vers 230.

V. 412. *Vaste de quatre arpents.* — « Phérécyde, dans son livre VI, dit qu'elle avait cinquante arpents. » (Scol.)

V. 444. *Sa beauté et sa grâce.* — Brunck rapproche ce passage des vers 236-237 du Chant VI de l'*Odyssée.*

V. 446. *Son âme, comme un songe...* — Van Herwerden remarque qu'Apollonios imite le vers 222 du Chant XI de l'*Odyssée* : « Son âme, comme un songe, voltige en s'envolant au loin. »

V. 452. *Les Éros.* — M. Couat (*Poésie alexandrine*, p. 310) remarque qu'ici Apollonios fait intervenir non plus Éros seul, mais la troupe turbulente des Éros, et qu'il ramène ainsi notre pensée, d'abord séduite et touchée par son pathétique récit, vers la banalité de la littérature érotique. Les Éros reparaîtront encore dans d'autres passages du Chant III (v. 687, 765, 937) : le Scoliaste ne fait à leur sujet aucune observation, quoique, semble-t-il, Apollonios soit le premier à les introduire dans la poésie sérieuse qui ne connaissait encore qu'Éros et Himéros, faisant l'un et l'autre partie du cortège d'Aphrodite (Hésiode, *Théog.*, v. 201). Au temps où Apollonios écrivait son poème, l'art grec avait multiplié les Éros, petits génies ailés qui symbolisent les diverses nuances de la passion : « Un seul Éros ne suffit pas, et c'est tout un petit peuple ailé qui voltige dans le champ des peintures céramiques. » (Collignon, *Mythol. figurée de la Grèce*, p. 162.)

V. 467. *Fille de Persès.* — C'est Hécate qu'Apollonios désigne ainsi : « Quelques-uns disent qu'elle est fille de Zeus ; dans les *Orphiques*, elle est née de Déméter : *Alors Déô enfanta Hécate, fille d'un père illustre.* Bacchylide dit qu'elle est fille de la Nuit : *Hécate, porteuse de torches, fille de la Nuit au vaste sein.* Musée dit qu'elle est fille d'Astéria et de Zeus ; Phérécyde, d'Aristée le fils de Paiôn. » (Scol.) Apollonios suit la tradition ordinaire, d'après laquelle Hécate est fille de Persès, dieu ancien de la lumière, et d'Astéria, la Nuit étoilée (cf. Hésiode, *Théog.*, v. 409 et suiv. ; Apollodore, I, 2, 4, etc.). Au vers 1035 de ce Chant (voir aussi la note au vers 847), le poète rappelle qu'elle est μουνογενής « l'unique enfant des deux puissances qui lui ont donné la vie : les ténèbres et la lumière » (Decharme, *Mythol.*, p. 141). Dans sa note à ce vers, le Scoliaste rapporte une tradition de Musée qui contredit un peu celle qui vient d'être citée : « Musée raconte que Zeus, épris d'Astéria, s'unit à elle et qu'il la donna ensuite à Persès. » Fille d'Astéria, Hécate pourrait donc, d'après Musée, avoir pour père ou Zeus, ou Persès.

V. 522. *Ceux qui aspiraient au combat.* — « Tels sont, d'après Apollonios, ceux qui se proposaient de mettre les bœufs sous le joug. Mais l'auteur des *Naupactiques* compte, comme voulant tenter l'entreprise, tous les héros qu'il a cités... Dans le même poème, Idmon, s'étant levé, exhorte Jason à soutenir la lutte. » (Scol.) Apollonios a déjà fait mourir Idmon dans le pays des Mariandyniens (*Argon.*, II, v. 815 et suiv.).

V. 533. *Les astres et le cours de la lune sacrée.* — Faire descendre la lune du ciel sur la terre par leurs incantations était, on le sait, un des prodiges par lesquels se manifestait le plus souvent la puissance des sorcières antiques. Le Scoliaste donne à ce sujet plusieurs renseignements qui sont complétés par la scolie au vers 59 du Chant IV. « Il fait allusion à cette légende bien connue suivant laquelle les magiciennes font descendre la lune du ciel. Aussi, certains donnaient aux éclipses de la lune et du soleil le nom de descentes de ces dieux [καθαιρέσεις]. On pensait autrefois que les magiciennes faisaient descendre la lune et le soleil. Aussi, jusqu'au temps de Démocrite, beaucoup de personnes appelaient les éclipses des descentes. Sosiphane dit dans son *Méléagre : Par ses incantations magiques, toute jeune fille de Thessalie prétend mensongèrement faire descendre la lune du haut du ciel.* [Voir *Poet. Tragic. Fragmenta*, Didot, p. 157. Sosiphane est un des sept poètes qui, d'après le catalogue de Suidas, formaient la *pléiade tragique* d'Alexandrie. Quant au philosophe Démocrite, on sait que son matérialisme sceptique écartait de l'explication de l'univers l'intervention de tout principe divin.] On dit qu'Aglaonicé, fille d'Hégémon, ayant l'expérience de l'astrologie et connaissant à quels moments les éclipses de lune devaient se produire, prétendait attirer la déesse. » Voir, pour l'histoire de cette Aglaonicé, nommée aussi Aganicé, Plutarque (*Defect. Orac.*, 13; *Conjug. Praecept.*, 48). Platon (*Gorgias*, 513 *a*), Aristophane (*Nuées*, v. 749), etc., parlent des Thessaliennes qui font descendre la lune sur la terre. Cf. Virgile (*Ecl.* VIII, v. 69), Horace (*Epod.*, V, v. 45), Ovide (*Met.*, XII, v. 263; *Amor.*, II, I, v. 23), etc.

V. 540. *Un présage.* — Brunck fait remarquer que l'idée de ce présage est empruntée au passage de l'*Iliade* (VIII, v. 245 et suiv.) où Zeus fait apparaitre un aigle aux yeux d'Agamemnon qui implore le secours des dieux. La colombe, consacrée à Cypris, est ici à sa place.

V. 550. *Ce doux oiseau, qui lui est consacré.* — « Apollodore, dans son ouvrage sur les dieux, dit que la colombe [περιστερά] est consacrée à Aphrodite à cause de sa lasciveté, car son nom vient de περισσῶς ἐρᾶν [aimer avec excès]. » (Scol.)

V. 570. *Nous irons... attacher... les amarres au rivage.* — On a vu (v. 1282 du Chant II et note à ce vers) que les Argonautes ne s'étaient pas approchés du rivage du Phase; ils avaient fait entrer le navire dans un marais communiquant avec le fleuve et, profitant d'un endroit où Argo était à flot, ils l'avaient établie sur les pierres de fond. Ils sont ainsi, tout d'abord, restés cachés au milieu des roseaux épais, sans être vus des Colchiens (v. 6 et 7 du Chant III). Maintenant qu'ils ne veulent plus se dissimuler, ils vont attacher leurs amarres au rivage

même et prendre ainsi possession de la terre des Colchiens. — *Du fleuve où est le navire*, c'est-à-dire *du marais*, comme Dübner l'a bien compris : « ἐκ ποταμοῖο, *id est* ἕλος. » Les Argonautes vont retirer les pierres de fond, amener à la rame le navire hors du marais et jeter les amarres (v. 573-575).

V. 587. *Si Zeus lui-même.* — « Il dit que Zeus envoya Hermès en messager pour lui ordonner de recevoir Phrixos, afin que celui-ci épousât la fille d'Aiétès. L'auteur de l'*Aigimios* dit qu'Aiétès le reçut volontairement à cause de la toison; car il raconte qu'ayant purifié cette toison après le sacrifice il se rendit, en la portant, vers les demeures d'Aiétès. » (Scol.) [L'*Aigimios*, ouvrage dont l'auteur serait Hésiode, d'après Stéphane de Byzance (au mot Ἀβαντίς), Hésiode ou Cercops de Milet, d'après Athénée (XI, p. 503 D), aurait eu pour sujet, d'après Valkenaer (*ad* Eurip. *Phoeniss.*, p. 735), O. Müller (*Dorier*, I, p. 28), Th. Bergk (*Gr. Lit. Gesch.*, p. 1006), la guerre faite avec succès contre les Lapithes par Aigimios, chef des Doriens, aidé d'Héraclès, guerre dont il est parlé par Apollodore (II, 7, 7) et par Diodore de Sicile (IV, 37).]

V. 597. *L'accomplissement du terrible oracle.* — « Un oracle rendu à Aiétès lui annonçait qu'il serait tué par des gens nés de lui : Hérodore le raconte aussi dans ses *Argonautes;* c'est à cause de cela, dit-il, que le roi imagina d'imposer l'attelage des taureaux. » (Scol.)

V. 640. *Que notre virginité.* — « *Medeae servanda erat virginitas, quia Hecates sacerdotio fungebatur. Vide Spanhemium ad Callim. H. in Lav. Palladis 34.* » (Brunck.) Il me semble plus probable de penser que Médée ne songe pas pour le moment à son caractère de prêtresse d'Hécate, mais qu'elle obéit à un sentiment naturel de pudeur virginale : elle ne s'inquiète que de son titre de jeune fille et de la place qu'elle occupe, comme telle, dans la maison de ses parents.

V. 646. *Revêtue seulement d'une robe* (οἰέανος). — On trouve une expression semblable dans un passage d'Euripide (*Hécube*, v. 933), dont Apollonios semble se souvenir : « Ayant laissé mon lit, vêtue seulement d'un péplos (μονόπεπλος), comme une jeune fille dorienne... » M. Weil dit à propos de ce vers d'Euripide : « Les jeunes filles de Sparte ne portaient qu'un vêtement flottant sans tunique intérieure. » Le mot ἑανός, que Pierron, dans son édition de l'*Iliade*, rend toujours par le mot *robe*, semble avoir le même sens que le mot πέπλος. D'ailleurs l'adjectif ἑανός signifie *souple, moelleux;* pris substantivement, il désigne un vêtement souple, une sorte de peignoir ou de robe de chambre commode que les femmes gardaient la nuit.

V. 653. *Trois fois...* — Dübner trouve que le poète insiste trop sur ce tableau; il pense qu'il se trouve dans ce passage quelques vers de la première rédaction des *Argonautiques* : « *In his fortasse versus aliqui e priore* ἐκδόσει : *nam nimis perfecta pictura.* » Je crois plutôt que, par toutes ces répétitions, Apollonios veut rendre plus visibles les incertitudes de Médée.

[V. 739. *Je les porterai.* — Je mets entre crochets ce vers que Merkel compte, sans le faire entrer dans son texte. Ce vers ne se trouve dans aucun des mss. des *Argonautiques* que nous connaissons : le Scoliaste

le cite et dit qu'on le lit dans certains mss. Brunck, le premier, l'a fait entrer dans son texte : « *Hunc versum in nullo libro reperi ; sed eum e scholiis, suadente doctissimo Ruhnkenio, in textum revocavi.* »]

V. 745. *Les matelots s'endormaient* (νύσταλοι). — Les mss. ont ναῦται. Je traduis suivant la correction de M. Weil (*Revue de Philologie*, année et tome XI [1887], p. 5) : « Au vers 744 [M. Weil ne compte pas le vers 739], la diphtongue finale de ναῦται devrait s'abréger devant la diphtongue suivante. Porson proposait de remédier à cette irrégularité prosodique en écrivant ναυτίλοι. La correction est très facile ; mais elle me semble insuffisante, car je crois que le sens laisse à désirer autant que la facture du vers. Le poète trace un tableau du calme de la nuit, du sommeil répandu partout et refusé à la seule Médée : or, les marins qui observent les constellations et qui sont très éveillés font tache dans ce tableau. Virgile n'a eu garde d'introduire pareille disparate dans sa description du silence de la nuit, et Apollonios était un auteur trop attentif, trop calculé, pour laisser échapper une inadvertance de ce genre. Je crois donc que ναῦται doit être remplacé par νύσταλοι ; c'est ainsi que la transition à la scène suivante, qui se fait par les mots ὕπνοιο δὲ καί τις ὁδίτης, sera convenablement préparée. Dans le texte traditionnel, la particule καί et la place du mot ὕπνοιο en tête de la phrase ne s'expliquaient pas. » Cette correction, qui semble excellente, a été combattue par R. C. Seator (*American Journal of Philology*, vol. X, 4, n° 40, année 1889), qui défend la conjecture de Porson, ναυτίλοι.

— *L'Hélice.* — « La Grande-Ourse. » (Scol.) Voir le vers 360 du Chant II : « *L'Hélice, aussi nommée la Grande-Ourse.* »

— *Les astres d'Orion.* — Voir la note au vers 517 du Chant II sur Seirios, le chien d'Orion. Il a déjà été parlé (Ch. I, v. 1202) du « déclin du funeste Orion ». Voir, pour la légende du chasseur Orion et pour son rôle comme constellation, Decharme, *Mythol.*, p. 248 et suiv.

V. 750. *Le silence.* — Brunck rapproche ce vers des vers 38-39 de la IIe *Idylle* de Théocrite.

V. 763. *Et surtout à la nuque* (ἰνίον). — « A l'endroit où se trouve la partie de l'âme qui souffre le plus, quand on est, sans relâche, possédé par l'amour. » (Scol.) Le sens du mot ἰνίον est précisé par une note de Daremberg (*Iliade*, édit. Pierron, V, v. 73) : « Il s'agit de la limite du col et de la tête. C'est, en effet, cette partie que désigne le mot ἰνίον dans les autres auteurs et particulièrement dans les médecins. »

V. 770. *Elle réfléchit* (δοάσσατο). — Il semble difficile d'indiquer avec précision le sens du mot δοάσσατο. En tous cas, il ne peut signifier « *il parut* », comme dans Homère. Pierron dit, en effet (note au vers 458 du Chant XIII de l'*Iliade*) : « Δοάσσατο, *visum est*, il parut. Les Alexandrins rapportaient ce mot à δοκεῖν. *Scholies* : τοῦ δοκῶ παράγωγόν ἐστι· δοκῶ, δοκήσω, δοκάσω, ἐδοκάσσατο, δοκάσσατο, ἀποβολῇ τοῦ κ δοάσσατο. Les modernes en font plutôt un dérivé de δέαμαι, *voir*, ou une forme abrégée de δοιάζω. Mais le sens n'est pas douteux. C'est un synonyme de ἔδοξε. » Ici, δοάσσατο ne peut être un synonyme de ἔδοξε, car il n'est pas employé d'une manière impersonnelle, il a Médée pour sujet : Médée s'occupa de voir, réfléchit. Beck interprète par le mot *fluctuabat*, qui me paraît ne pas rendre le sens du grec.

V. 774. *Oh! si Artémis...* — On sait que les traditions antiques attribuaient à Artémis la mort subite des femmes, causée, disait-on, par les traits que lançait la déesse. Voir l'*Iliade*, VI, v. 205, 428, etc. Apollon fait de même mourir subitement les hommes : « Les douces flèches d'Apollon ou d'Artémis, telle est la poétique expression qui servait aux Grecs à désigner et à expliquer les morts subites. » (Decharme, *Mythol.*, p. 115.)

V. 775. *Avant que les fils de Chalciopé fussent partis* (ἱκέσθαι). — Le mot ἱκέσθαι signifie *fussent arrivés* et non *fussent partis*. Mais si les fils de Chalciopé sont partis pour la terre Achéenne, ils n'y sont pas arrivés. Je crois que, dans le trouble de la passion, Médée ne fait pas attention à la propriété du terme qu'elle emploie : c'est le départ, c'est surtout le retour des fils de Chalciopé en compagnie de Jason qui cause ses angoisses; peu lui importe jusqu'où leur voyage a été poursuivi, du moment qu'ils sont revenus en Colchide. Il faut donc donner au mot ἱκέσθαι le sens de *partir* ou le remplacer par un autre mot qui ait ce sens. C'est ce que Van Herwerden propose : « *Phrixi filii, de quibus hic sermo est, susceperant quidem iter in Graeciam, sed incidentes in Argonautas nondum longe progressi cum iis in Aeaeam reverterant, neque igitur* 'Αχαιίδα γαῖαν ἵκοντο. *Corrigendum igitur* ἴεσθαι, *i. e. priusquam* Graeciam peterent, in Graeciam tenderent *Chalciopae filii, ut frequenter est apud Homerum locutio* ἴεσθαι οἴκαδε, ἐρεβόσδε, Τροίηνδε. »

V. 789. *La poutre qui soutient le toit* (μελάθρῳ). — Le Scoliaste explique le sens du mot μέλαθρον, en lui donnant comme synonyme le mot δοκός, qui signifie en effet la poutre destinée à soutenir le toit. Le mot μέλαθρον signifie souvent *toit* en général (cf. *Argon.* II, v. 1087) ou même, comme le latin *tectum*, toute la maison que le toit recouvre. Mais ici il a son sens primitif de *poutre saillante du milieu* : cette poutre qui soutient le plancher de l'étage supérieur et à côté de laquelle s'échappe la fumée. C'est même à la fumée dont le voisinage la noircit que cette poutre devrait son nom, d'après l'*Etym. M.* : « Μέλαθρον, ἀπὸ τοῦ μελαίνεσθαι κάπνῳ. »

V. 791. *Les railleries me poursuivront* (ἐπιλλίξουσιν). — « On se moquera de moi : le sens propre de ce mot est regarder de travers en se moquant. » (Scol.) Le Scoliaste a déjà fait remarquer (note au vers 486 du Chant Ier) que ἴπιλλος a le même sens que στραβός *(louche)*.

V. 802. *Un coffret* (φωριαμόν). — « Il veut dire une κοιτίς [*corbeille, coffret*]... Ératosthène, dans son *Hermès*, donne l'étymologie du mot φωριαμός : Ils nommèrent *phoriamos* ce qui cacha le butin volé [φώριος], d'où vient parmi les hommes le nom de l'objet qu'on appelle *phoriamos*. » Dans l'*Iliade* (XXIV, v. 228), le mot φωριαμός, qui semble venir de φέρω, désigne la caisse, le coffre où l'on garde les vêtements. Brunck voit dans le terme employé par Apollonios un synonyme de ces καλυπταὶ κίσται *(corbeilles couvertes)* où Médée et ses compagnes, dans la tragédie de Sophocle intitulée les *Rhizotomes*, enferment les racines qu'elles ont arrachées. (Cf. Sophocle, édit. Didot, *Pelias sive Rhizotomae*, p. 328.)

V. 803. *Beaucoup de substances, les unes salutaires, les autres*

funestes. — Ce passage semble imité des vers 229-230 du Chant IV de l'*Odyssée :* « Dans ce pays, la terre féconde produit une foule de plantes merveilleuses, dont beaucoup sont salutaires, à côté de beaucoup qui sont pernicieuses. »

V. 840. *Elles n'avaient jamais paré un lit.* — L'expression homérique πορσύνω λέχτρα signifie *préparer le lit* et s'applique à la femme qui partage avec un homme le lit qu'elle prépare. « Il ne s'agit pas simplement d'une besogne domestique, quoique l'expression réponde au français *faire le lit*. Eustathe : δῆλον ὅτι πορσύνειν λέχος τὸ συγκοιτάζεσθαι. » (Pierron, note au vers 411 du Chant III de l'*Iliade.*)

V. 845. *Du nom de Prométhée.* — Il ne semble pas qu'il soit question avant Apollonios de la plante nommée plante de Prométhée par le poète. Après lui, Properce (I, xii, v. 10, *Lecta Prometheis... herba iugis*) et Valérius Flaccus (VII, v. 356) font allusion à cette plante merveilleuse. D'après Ausone (édit. Schenkl, XXVII, 9, v. 9 sqq.), le sang de Prométhée tombé sur le roc aurait donné naissance à l'aconit :

> Sicca inter rupes Scythicas stetit alitibus crux :
> Unde Prometheo de corpore sanguineus ros
> Adspergit cautes et dira aconita creat cos.

V. 847. *Coré.* — Coré (la jeune fille) est l'enfant unique et bien-aimée de Déméter. Au lieu de Κούρην, le Scoliaste écrit Δαῖραν, leçon de quelques mss., qui a été admise dans le texte de plusieurs éditions. « Perséphoné était nommée *Daira :* Timosthène l'établit dans l'*Exégétique;* et Eschyle, dans les *Psychagogues,* donne ce nom à Perséphoné. » (Scol.) Daira est, d'après Phérécyde, la sœur du Styx, et, d'après Phanodème, Déméter elle-même (*Fragm. Hist. Graec.,* Didot, vol. Ier, p. 72 et 369). On fait venir de διδάσκω le nom de Δαῖρα ou Δάειρα, *la savante;* c'était une des divinités des mystères d'Eleusis qu'on identifiait avec Déméter, Perséphoné, Héra ou Aphrodite. — Daira n'a rien à faire ici; Perséphoné, non plus, ce me semble. Malgré l'autorité de Merkel dont je traduis le texte, j'aimerais mieux lire κούρην (et non Κούρην) μουνογένειαν, et voir dans cette déesse, fille unique, non pas Coré, qui ne joue aucun rôle dans les cérémonies magiques de Médée, mais bien Hécate elle-même, fille unique de Persès (*Argon.,* Ch. III, v. 1035 : μουνογενῆ δ' Ἑκάτην Περσηίδα), que sa prêtresse doit invoquer avant de cueillir la plante de Prométhée, comme Jason, sur les conseils de Médée elle-même, l'invoquera pendant le sacrifice célébré en l'honneur de la fille unique de Persès (*Argon.,* III, v. 1037; v. 1211).

V. 853. *Le sang divin* (αἱματόεντ' ἰχῶρα). — Littéralement : l'*ichor sanglant.* « Dans la langue des médecins grecs, l'ichor est le sérum du sang, et même quelquefois la sanie. Il s'agit pour Homère de tout autre chose, d'un liquide presque volatil et d'une nature peu s'en faut immatérielle. Bothe : *Poeta hac voce usus est ad declarandum humorem tenuem, nec crassiori ex diverso victu mortalium sanguini comparandum.* » (Pierron, note au vers 340 du Chant V de l'*Iliade.*) Prométhée est un dieu : le poète ne manque pas d'appeler plus loin la racine de cette plante, *racine Titanienne* (v. 865). C'est donc l'ichor

divin, ce n'est pas la sanie provenant du sang humain corrompu qui sort de sa blessure toujours à vif.

V. 855. *Semblable... au safran de Corycie.* — La célèbre caverne de Corycie, en Cilicie, produisait le meilleur safran connu des anciens (Strabon, 572, 34). Cf. Horace (*Sat.* II, IV, v. 68) : *Corycioque croco...*; Pline (*N. H.*, XXI, 31) : *Prima nobilitas* [*croco*] *Cilicio, et ibi in Coryco monte.*

V. 859. *La mer Caspienne.* — « Artémidore, dans son *Abrégé des géographies*, s'occupe de la mer Caspienne. Elle est près de l'Océan; sur ses bords se trouve un peuple nommé Caspien, qui est voisin immédiat des Perses. » (Scol.) Pour la mer Caspienne, voir Strabon (100, 20; 434, 44, etc.), etc.

V. 861. *Brimô.* — « Le poète veut dire qu'elle invoqua sept fois Hécate, car les magiciennes paraissent faire venir Hécate vers elles. Il lui donne le nom de Brimô à cause du caractère effrayant et terrible de cette déesse. Car elle envoie, dit-on, les apparitions qu'on appelle *Hécatées*, souvent elle change elle-même de forme, d'où son nom d'*Empousa*. Brimô peut aussi venir du pétillement (βρόμος) du feu : car la déesse porte une torche. Brimô peut encore signifier la déesse qui a une grande, une violente colère (βρίμηνις). » (Scol.) Ici, Brimô est un synonyme d'Hécate : les épithètes qui accompagnent ce nom se rapportent bien à la déesse, quoique κουροτρόφος semble se rapporter mieux à Déméter : mais le poète fait sans doute allusion à une des nombreuses influences que l'on attribuait à la lune. Voir, pour le surnom Κουροτρόφος d'Hécate, Preller, *Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 258, note 3. — Brimô est également citée dans les poètes latins (Properce, II, II, v. 12; Stace, *Silv.*, II, III, v. 38) : mais, chez eux, elle semble se confondre avec Perséphoné, comme, à leur époque, la fille de Déméter se confondait d'ailleurs avec Hécate. Dans les Mystères d'Éleusis, c'est Déméter elle-même qui, sous le nom de Brimô, enfante Brimos, c'est-à-dire Dionysos-Zagreus. (Voir Decharme, *Mythol.*, p. 396.)

V. 863. *Couverte d'un sombre manteau* (ὀρφναίοισι φάρεσσιν). — Le φᾶρος est proprement une grande pièce d'étoffe, un linceul pour couvrir les morts. C'est un φᾶρος que Pénélope (*Odyss.*, II, v. 97) se propose de faire pour en couvrir Laerte quand il sera mort. Le mot signifie, par extension, manteau; et l'on comprend que ce manteau, qui a l'apparence d'un drap mortuaire, soit le costume le plus convenable à une magicienne évoquant Hécate.

V. 864. *Les noires entrailles de la terre* (ἐρεμνὴ... γαῖα). — Il est question de la terre noire *à l'intérieur*. C'est le sens de cette expression dans l'*Odyssée* (XXIV, v. 106).

V. 867. *Dans la ceinture* (μίτρῃ). — Le mot μίτρα signifie d'ordinaire un bandeau qui sert de coiffure; dans l'*Iliade*, il désigne une sorte de ceinture de laine, garnie extérieurement de plaques de métal, destinées à protéger le bas-ventre du guerrier (*Iliad.*, IV, v. 137). Ici, la μίτρα de Médée est cette large bande d'étoffe que les jeunes filles portaient au-dessous du sein, et que l'on nommait d'ordinaire στρόφιον.

V. 873. *Au coffre d'osier* (πείρινθος). — La πείρινς est un panier d'osier

qui se place sur le char pour recevoir les bagages. Ce panier, qui correspond à la *scirpea* des Latins, laquelle servait souvent à former le corps d'un *plaustrum*, employé dans les travaux des champs, se plaçait sur l'ὑπερτερία, le *dessus*, le train supérieur du char, comme on peut s'en rendre compte par la description du char de Nausicaa (*Odyssée*, VI, v. 70).

V. 876. *Telle, après s'être baignée*... — La comparaison est imitée d'un passage bien connu de l'*Odyssée* (VI, v. 102 et suiv.); quand il montre les bêtes sauvages qui se retirent devant la déesse, le poète se souvient d'un passage de l'*Hymne homérique à Aphrodite* (v. 70 et suiv.). — Il a déjà été question du Parthénios (voir la note au vers 936 du Chant II); l'Amnisos est un fleuve de Crète à l'embouchure duquel était située une ville homonyme (Strabon, 409, 12), dont il est déjà question dans l'*Odyssée* (XIX, v. 188). — Si les habitants se retirent *pour éviter les yeux de la vierge royale*, c'est que les yeux de tous les descendants du Soleil lançaient des lueurs insupportables : c'est même cette particularité de famille qui permettra à Circé, quand Médée lèvera les yeux devant elle, de reconnaître dans cette jeune fille une personne de sa race (*Argon.*, IV, v. 727 et suiv.).

V. 899. *En cueillant les belles fleurs.* — « On est surpris de lire à côté de ces vers la scholie : Λεξάμεναι ἀντὶ [τοῦ] ἀνακλιθεῖσαι. Il va sans dire que le Scholiaste avait sous les yeux une leçon différente de la nôtre. Son exemplaire portait sans doute κατὰ καλὰ τερείνης δ'ἄνθεα ποίης λεξάμεναι. De ces deux leçons, laquelle faut-il préférer ? Que les jeunes compagnes de Médée cueillent des fleurs, rien ne saurait être plus convenable, mais elles peuvent aussi se coucher dans l'herbe après avoir dansé à cœur joie. Voici cependant un indice qui pourrait servir à décider nos préférences; on ne voit pas bien comment la leçon τὰ δὲ καλά aurait été altérée en κατὰ καλά, mais si le texte portait d'abord cette dernière leçon, il était naturel de transposer la conjonction δέ à sa place habituelle et d'écrire κατὰ δὲ καλά. Pour rétablir le vers, on aura introduit la correction τὰ δὲ καλά, qui offrait, elle aussi, un sens très satisfaisant. » (Weil, *Revue de Philologie*, année 1887, p. 7.)

V. 918. *Habile à conseiller ceux avec qui il allait.* — « Le sens est : habile à bien tirer des présages des oiseaux alors qu'ils apparaissaient ou qu'ils se retiraient. » (Scol.) Hoelzlin et Shaw traduisent comme le Scoliaste, ce qui me semble un contresens.

V. 939. *La voix de l'oiseau.* — Mopsos, qui comprend les chants des oiseaux, entend seul ce que la corneille veut dire, et il l'explique à ses compagnons qui n'ont pas la même faculté que lui. Hoelzlin dit avec raison : « *Cornix non humana quidem sed cornicina lingua Mopsum objurgat : idque solus intelligit Mopsus.* » Mopsos, comme l'Hélénus de Virgile (*Aen.*, III, v. 360),

sentit
Et volucrum linguas et praepetis omina pennae.

V. 957. *Seirios.* — Voir la note au vers 517 du Chant II. La comparaison est d'ailleurs imitée d'une comparaison de l'*Iliade* (V, v. 5).

V. 962. *Le cœur de la jeune fille.* — Cf. *Iliade*, X, v. 93-95.

V. 986. *Zeus, qui étend sa main protectrice sur les étrangers.* — Cf. *Odyssée*, VI, v. 207-208.

V. 1003. *Qu'on appelle couronne d'Ariane.* — « Par ce discours, il demande habilement à Médée de s'embarquer avec lui, en citant l'exemple d'Ariane... [Il dit aussi] que, pour avoir sauvé Thésée, sa couronne fut placée parmi les astres. Aucune de ces deux affirmations n'est exacte, car elle fut abandonnée par Thésée à Naxos. Mais, au dire de quelques-uns, elle fut privée de sa virginité par Dionysos, de qui elle eut Oinopion, Thoas, Staphylos, Latramis, Euanthès, Tauropolis. Minos ne consentit pas au mariage d'Ariane, et Thésée ne la conduisit pas à Athènes, c'est ce qu'Homère affirme expressément : car Ulysse dit qu'elle mourut, abandonnée par Thésée : *Je vis Phèdre et Procris, et la belle Ariane, fille du cruel Minos, elle que Thésée épousa, mais dont il ne jouit pas.* [Citation inexacte des vers 321 et suivants du Chant XI de l'*Odyssée.*] Aratos dit que sa couronne fut mise au nombre des astres par Dionysos : *Et cette couronne dont, au départ d'Ariane, Dionysos fit une admirable constellation* [*Phaen.*, v. 71]. » (Scol.) Quand Apollonios parle en son propre nom, il rectifie les mensonges intéressés de Jason, et il rappelle qu'Ariane fut abandonnée par Thésée dans l'île de Naxos (*Argon.* IV, v. 433-434). La plus ancienne mention que l'on connaisse de la couronne d'Ariane est due à Phérécyde : « Thésée, revenant de Crète avec Ariane, aborde à l'île de Naxos où il s'endort sur le rivage. Pendant son sommeil, Athéna s'approche de lui : elle lui ordonne d'abandonner Ariane et de faire voile aussitôt pour Athènes. Thésée exécute sans retard l'ordre de la déesse. Ariane, abandonnée, pousse des cris de désespoir; mais Aphrodite s'approche d'elle et réussit à la consoler, car bientôt Ariane devient l'épouse de Dionysos, qui, en s'unissant à elle, lui fait don d'une magnifique couronne d'or. » (Cité par Decharme, *Mythol.*, p. 453-454.) Hygin (*Poet. Astron., l. II c.* 5) donne de nombreux renseignements sur cette couronne : « *Haec* [*corona*] *existimatur Ariadnae fuisse, a Libero patre inter sidera collocata. Dicitur enim in insula Dia cum Ariadne Libero nuberet, hanc primum muneri accepisse a Venere et Horis, cum omnes dii in eius nuptiis dona conferrent... Dicitur etiam a Vulcano facta.* » Il est souvent question dans les poètes latins de la constellation formée par la couronne d'Ariane (Manilius, V, v. 21; Catulle, LXVI, v. 60; Ovide, *A. Am.*, I, v. 558; *Met.*, VIII, v. 178; *Fast.*, III, v. 459; etc.).

V. 1006. *Et, certes, à voir le charme de tes traits...* — Il y a une idée sous-entendue avant cette phrase : *si tu sauves les héros,* disait Jason; et j'espère bien que tu les sauveras, car tu sembles très bonne. Dübner dit avec raison : « *Supple : Et hoc quidem iure mihi sperare videor.* »

V. 1013. *Se livrant tout entière* (ἀφειδήσασα). — Le Scoliaste traduit ce mot par *ne songeant pas à parler.* Ce sens est adopté par Beck et Lehrs : *omisso sermone;* Shaw s'en écartait peu, en comprenant : *omissis caeteris.* Hoelzlin, qui dit dans ses notes : *Huius in vocabuli evolutione vagatur scholiasta,* me semble se rapprocher de la vérité en traduisant par *prodige.* Dübner dit avec raison : *non parcens, cupida.* En effet, le sens premier du verbe ἀφειδέω est *ne pas épargner.* Ce sens est confirmé par le vers 1015 où il est dit que Médée aurait arraché toute son âme du fond de son cœur, pour la donner à Jason, s'il l'eût désirée.

V. 1018. *Ravis, les yeux de Médée...* — Brunck note une double imitation d'Ovide,

Amor., II, XIX, v. 19 :

> Tu quoque, quae nostros rapuisti nuper ocellos.

Amor., III, XI, v. 48 :

> Perque tuos oculos, qui rapuere meos.

V. 1020. *Son âme se fondait.* — « Il a paraphrasé ce passage d'Homère : *Son âme se fondit, comme la rosée se fond sur les épis* [*Iliad.*, XXIII, v. 598]. Ce qui est fondu se répand complètement : *Mais, aussitôt, la cire se liquéfiait, sous l'action de la violente ardeur d'Hélios* [*Odyss.*, XII, v. 175]. » (Scol.) Pierron dit à propos des vers 598-599 du Chant XXIII de l'*Iliade* : « Il est évident qu'Apollonius de Rhodes a voulu rappeler et commenter l'expression d'Homère. Cependant, la comparaison d'Homère n'a pas tout à fait le sens de la sienne, où il s'agit d'amour. Homère dit seulement que le cœur de Ménélas s'épanouit de joie par un effet semblable à celui de la rosée sur les épis. C'est à l'épi que le cœur est réellement comparé, et non à la rosée. L'épi s'épanouit comme le cœur... Il y a un commentaire encore plus ancien et surtout plus précis que celui d'Apollonius de Rhodes. C'est un passage de l'*Agamemnon* d'Eschyle, vers 1390-1392. Clytemnestre explique le plaisir qu'elle a eu d'être arrosée du sang de son époux... Il s'agit, dans les vers d'Homère, de la joie de l'épi, comme ici de la joie de la terre au temps où elle enfante les épis. Peu importe la liquéfaction de la rosée. »

V. 1033. *Place crue et tout entière la victime* (ἀδαίετον ὠμοθετῆσαι). — Le verbe ὠμοθετέω, qui signifie *placer les morceaux de chair crue*, indique la partie de l'opération du sacrifice ordinaire où, après avoir coupé, pour en faire la part des dieux, des petits morceaux de chair appartenant à chaque membre de la victime, on les place sur les os des cuisses, enveloppés de l'*épiploon* (membrane qui recouvre les intestins). Voir la description du sacrifice, dans l'*Iliade* (I, v. 459 et suiv.), où Pierron explique ainsi le mot ὠμοθέτησαν : « Par-dessus les os des cuisses et la graisse, on jetait des morceaux pris dans les autres parties de la victime, ὠμά, *cruda* ; et c'est ainsi que la victime était censée avoir été offerte entière. » Mais, si l'on procédait de la sorte dans les sacrifices ordinaires offerts aux divinités du ciel, quand on sacrifiait aux dieux infernaux, on ne réservait aucune partie de la victime, on la brûlait tout entière, ἀδαίετον. Virgile, parlant du sacrifice offert *Stygio regi*, dit bien (*Aen.*, VI, v. 253) :

> Et solida imponit taurorum viscera flammis.

V. 1039. *Retourner en arrière.* — C'est une précaution indispensable dans les sacrifices qu'on offre aux dieux infernaux. Voir les conseils que le chœur adresse à Œdipe pour le sacrifice expiatoire qu'il doit offrir aux Euménides : « Il ne faut ni articuler une parole, ni élever la voix. Ensuite, retire-toi sans tourner la tête. » (Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 489-490.)

V. 1040. *Tout ce que tu aurais fait deviendrait inutile* (κολούσας). — « Tu rendras sans effet tout ce que tu auras déjà accompli [le sens propre du verbe κολούω est *mutiler*]. Sophocle, dans les *Colchiennes*, met en scène Médée donnant à Jason, dans un dialogue, des instructions au sujet du combat. » (Scol.) Apollonios aurait donc ici imité ce dialogue de Sophocle; le Scoliaste cite encore cette tragédie perdue de Sophocle dans ses notes aux vers 1372 du Chant III, et 228 du Chant IV.

V. 1061. *Va cependant là où il te plaît d'aller.* — Il me semble que Dübner force le sens de ces mots en interprétant : « *Tecte ei se in Graeciam esse secuturam significat.* » C'est après bien des luttes intimes et quand la fuite sera devenue nécessaire que Médée s'y décidera. Elle n'y pense pas encore.

V. 1064. *Une violente pluie de larmes chaudes.* — Brunck se fonde sur ce passage imité, dit-il, par Ovide (*Amor.*, III, vi, v. 68) pour corriger la leçon vulgaire *tepidos* dans ce distique :

Dixerat : illa, oculos in humum deiecta modestos,
Spargebat tepido flebilis imbre sinus.

« *E nostro Apollonii loco hoc distichon expressum, quod Ovidii interpretibus observatum non fuit.* » Dans son édition d'Ovide (Teubner, 1881; reproduction de son texte de 1852), Merkel, qui cependant connaît bien Apollonios, admet *teneros* au lieu de *tepido*, mot qui est d'ailleurs une leçon du Sangallensis en même temps qu'une conjecture de Brunck.

V. 1074. *L'île d'Aia.* — « L'île d'Aia est dans le Phase; c'est là que se trouvait la toison. » (Scol.) Dans sa note au vers 1093, le Scoliaste répète que l'île d'Aia où se trouve la toison est dans le Phase, et il s'appuie sur l'autorité de Phérécyde. M. Weil (*Revue de Philologie*, 1887, t. XI, p. 7) dit à ce propos : « Phérécyde, cité par le Scholiaste, avait appelé Αἰαίη une île du Phase, où la toison d'or se trouvait déposée. Partant de là, on croit généralement, autant que je puis voir, que νῆσος Αἰαίη désigne ici, par extension, la Colchide. Mais Médée sait très bien que le pays des Hellènes est loin du sien : elle vient de le dire au vers 1060. Comment demanderait-elle donc si la patrie de Jason est près de Colchos? Jason répond, au vers 1091, que dans Iolkos on ignore jusqu'au nom de l'île Ééenne. Cette île ne saurait être le pays vers lequel il s'est dirigé en partant d'Iolkos. Il est vrai que la fabuleuse Æa des plus anciennes traditions fut de bonne heure localisée dans la Colchide; aussi Apollonios dit-il indifféremment Κολχίς et Αἶα. Mais il faut distinguer entre Αἶα et Αἰαίη νῆσος; ce dernier nom désigne, chez Apollonios, comme dans l'*Odyssée*, l'île de Circé (cf. IV, v. 661). Revenons au passage qu'il s'agit d'interpréter. En fait de pays lointains, Médée n'a entendu parler que de la riche Orchomène, si célèbre dans les temps héroïques, et de l'île habitée par la sœur de son père. Il est donc naturel qu'elle demande si le pays où va retourner le bel étranger est voisin de l'un ou de l'autre de ces deux endroits. Jason répond que le fondateur d'Orchomène était parti de l'Hémonie, où se trouve sa patrie, Iolkos, mais que l'île Ééenne y est inconnue. » M. Weil a parfaitement et facilement raison contre le Scoliaste et

Phérécyde; mais je ne vois pas que l'on croie généralement, comme il le dit, que νῆσος Αἰαίη désigne ici par extension la Colchide : sans doute l'erreur se trouve dans l'index de l'édition Didot « Αἰαίη νῆσος, i. e. Colchis, III, 1074, 1094. » Mais, parmi les traducteurs ou commentateurs d'Apollonios, aucun ne donne son opinion sur ce que pouvait être l'île d'Aia, excepté Hoelzlin, qui pense qu'il est question de l'île de Circé et non de la Colchide : « *Valde mihi dubium puellane ex simplicitate aliqua quaerat quam procul ab sua absit patria Jasonis patria; an loquatur de insula Circae amitae suae, quam Æaeam vocat et in Italia collocat Homerus, et libro I Strabo. Posterius horum videtur firmius.* » On s'étonne que M. Weil suppose que Médée puisse se demander « *si la patrie de Jason est près de Colchos* » : Médée connaît aussi peu *Colchos* qu'Iphigénie connaissait *l'Aulide*, avant la tragédie de Racine.

V. 1085. *C'est une terre entourée de hautes montagnes.* — Jason fait l'éloge de sa patrie avec un enthousiasme qui rappelle les louanges que Virgile donne à l'Italie (*Georg.*, II, v. 136 et suiv.). Mais, malgré tout, méthodique et précis comme un Alexandrin, le héros commence par le tableau général de son pays; après avoir parlé de la situation géographique, il passe à l'orographie et, pour ainsi dire, à la description économique de la Thessalie, et enfin à l'histoire du pays. Apollonios, qui ne connaissait pas la Thessalie, met à profit ce qu'Hérodote en rapportait dans ses *Histoires* (VII, 129); le Scoliaste le fait remarquer : « Hérodote raconte que la Thessalie est entourée d'un cercle de montagnes. Hellanicos dit que Deucalion, fils de Prométhée, régna sur la Thessalie et qu'il éleva l'autel des douze dieux. La Thessalie est arrosée par plusieurs fleuves dont les plus illustres sont au nombre de quatre : le Pénée, l'Apidanos, le Pamisos et l'Énipeus. Mais, comme ils confondent leurs eaux, le Pénée, dont le nom domine, fait que les autres ont perdu le leur. » Nous ne comprenons guère ce que vient faire ici ce renseignement sur les fleuves de Thessalie dont le poète ne parle pas : il dit que le pays a de beaux troupeaux (εὔρρηνος, leçon du *Laur.* et du *Guelf.*, adoptée par Merkel, et confirmée par l'*Etym. M.*, 395, 54, et par Suidas, au mot εὔρηνος) : pour comprendre la scolie, il faut admettre, comme Brunck, la leçon εὔρρειτος (= πολλοὺς ἔχουσα ῥειτούς), qu'il trouvait dans un ms. de Paris. Mais Ruhnken a fait remarquer que ce mot n'est pas grec (*Epist. crit.*, p. 207); et il faut se demander si la scolie a été faite pour expliquer ce mot qui n'est pas grec, ou si ce mot a été introduit dans le texte par quelque correcteur demi-savant, à cause de la scolie. Je crois que le mot εὔρρειτος est une mauvaise correction amenée par la scolie. Wellauer dit fort bien : « *Hic* [Brunck] *quoque suorum librorum auctoritati nimium tribuens, nam quod Schol. Thessaliae fluvios commemorat, ad fidem huic lectioni faciendam nihil facit, quum saepe doctissimus Schol. multa obiter tangat, quae cum poetae textu nihil commune habent.* » D'ailleurs, le très docte Scoliaste ne s'est pas mis ici en grands frais d'érudition, car il a simplement paraphrasé le passage d'Hérodote sur les fleuves de Thessalie : ayant remarqué qu'Apollonios reproduisait ce que l'historien dit des montagnes de Thessalie, il a voulu, en copiant les

renseignements sur les fleuves, compléter par les notes le texte du poème.

V. 1086. *Prométhée.* — « Hésiode, dans le premier livre des *Catalogues,* dit que Deucalion était fils de Prométhée et de Pandore, et Hellen, de Deucalion et de Pyrrha. Hellanicos, dans le premier livre de la *Deucalionéia,* dit que Deucalion régna sur la Thessalie. Il dit aussi, dans le même ouvrage, que Deucalion éleva l'autel des douze dieux... De quelle femme Prométhée eut Deucalion, la chose est passée sous silence. Il y a un autre Deucalion dont parle Hellanicos, un troisième, fils de Minos, dont parle Phérécyde, et un quatrième, fils d'Abas, dont Aristippe fait mention dans ses *Arcadiques.* » Le Deucalion dont il est question ici est surtout fameux pour avoir échappé seul avec sa femme Pyrrha au fameux déluge qui fit mourir l'humanité perverse. Il semble qu'en établissant le type du fils de Prométhée, les anciens aient voulu faire une antithèse entre sa piété et l'audace impie de son père. — Deucalion, fils de Minos, est mentionné par Apollodore (III, 1, 2). Voir, pour la légende de Prométhée, la note au vers 1248 du Chant II.

V. 1090. *L'Haimonie.* — « La Thessalie se nommait d'abord Haimonie, et elle eut plusieurs autres noms, car elle s'appela Pyrrhaia, de Pyrrha, femme de Deucalion ; c'est ce que dit Rhianos : *Les plus anciens, jadis, l'appelaient Pyrrhaia, du nom de Pyrrha, l'antique épouse de Deucalion. Puis, on l'appela Haimonie, d'Haimon, le très vaillant fils que Pélasgos engendra ; et cet Haimon engendra Thessalos ; c'est de lui que les peuples donnèrent au pays le nom nouveau de Thessalie.* D'autres disent que ce nom lui vint, après la guerre de Troie, de l'Héraclide Thessalos, père de Pheidippos. » (Scol.) Dans sa note au vers 504 du Chant II, le Scoliaste disait qu'Haimon était fils d'Arès : aucun témoignage ancien ne confirme cette tradition. Strabon (381, 11 et suiv.) rappelle les divers noms de la Thessalie. D'après Phérécyde (*Historic. Graec. Fragm.*, Didot, vol. Ier, p. 81), l'Héraclide Thessalos est né d'Héraclès et de Chalciopé, fille d'Eurypylos.

V. 1091. *Iolcos... Minyas.* — Voir la note au vers 230 du Chant Ier. « L'Aiolide Minyas n'est pas fils d'Aiolos, mais des descendants d'Aiolos ; car Sisyphe [fils d'Aiolos ; cf. *Iliade,* VI, v. 154] eut pour fils Almos et Porphyrion ; de Chrysogoné, fille d'Almos, et de Poseidon naquit Minyas, le fondateur d'Orchomène. » (Scol.) Aiolos est aussi l'ancêtre du roi des vents, Aiolos, dont il sera question dans le Chant IV des *Argonautiques* (v. 778 et suiv.). Les traditions sur l'origine de Minyas sont contradictoires : on le disait fils de Chrysès, fils lui-même de Poseidon et de Chrysogoné, fille d'Almos. Le Scoliaste de Pindare (*Isthm.*, I, v. 79) dit que les uns, Phérécyde par exemple, font de Minyas le fils d'Orchomène, les autres d'Orchomène, le fils de Minyas ; que d'autres enfin font des deux héros les fils d'Étéocle. D'ordinaire, on regarde Minyas comme un fils de Poseidon : « Poseidon était un des dieux principaux des Minyens. Minyas, le père de la race, passait pour être le fils du dieu. » (Decharme, *Mythol.*, p. 324.)

V. 1093. *L'île d'Aia.* — « Aia est la métropole des Colchiens. Le poète fait mention d'une île du Phase, où, au dire de Phérécyde, la toison se trouvait. » (Scol.) — Voir la note au vers 1074.

V. 1111. *Quelque vague rumeur* (ὄσσα). — Ce mot, dit Theil *(Dictionnaire d'Homère et des Homérides)*, est rendu dans la traduction que Voss a faite de l'*Odyssée* par *vorahnendes Gerücht*, « rumeur qui est un pressentiment ». Ce sens, semble-t-il, convient parfaitement au vers d'Apollonios.

V. 1159. *Sur un escabeau très bas* (ἐπὶ... σφέλαϊ). — Le σφέλας est un escabeau que l'on place devant le lit pour servir de marche-pied.

V. 1178. *Les dents terribles du serpent Aonien que Cadmos avait tué.* — Les scolies donnent de nombreux renseignements sur cet épisode de la légende de Cadmos : « *Aonien* est mis pour *Béotien*, car la Béotie se nomma d'abord Aonie [cf. Strabon, 344, 40; Hellanicos, cité dans les scolies au vers 494 du Chant II de l'*Iliade;* Pausanias, IX, 5, 1, etc.]. Thèbes se nomme Ogygienne, d'Ogygos qui y régna. Corinne dit qu'Ogygos était fils de Boiotos, c'est de lui que les portes de Thèbes ont reçu leur nom [Boiotos, héros éponyme de la Béotie, est le fils d'Itonos et de Mélanippé (Pausanias, IX, 1, 1), ou de Poseidon et d'Arné; les portes Ogygiennes de Thèbes sont mentionnées par Apollodore (III, 6, 6); un déluge eut lieu à Thèbes pendant le règne d'Ogygès ou Ogygos; cf. Decharme, *Mythol.*, p. 288]. Au sujet d'Europe et de l'arrivée de Cadmos à Thèbes, Lysimaque, dans le premier livre de ses *Merveilles* [παραδόξων] *Thébaines*, a recueilli une foule de renseignements contradictoires... Lysimaque raconte, dans son *Recueil des Merveilles Thébaines*, ainsi qu'Hellanicos, dans le livre Ier de sa *Phoronide*, que, suivant la volonté d'Arès, Cadmos sema les dents du serpent, et qu'il en naquit cinq hommes armés, Oudaios, Chthonios, Pélor, Hypérénor, Échion. Apollonios dit qu'il en naquit bien d'autres qui se combattirent mutuellement. Musée, dans le livre III de sa *Titanographie*, dit que Cadmos vint du temple de Delphes, suivant une vache qui marchait devant lui [cf. Decharme, *Mythol.*, p. 570]. Hippias d'Élée, dans ses *Noms des peuples*, dit qu'il y a un peuple qu'on nomme les Spartes; Atrométos dit la même chose [Σπαρτοί, les hommes *semés*, nés de la semence des dents du dragon; voir Apollodore, III, 4, 1; Decharme, *Mythol.*, p. 570, note 2; d'après Androtion (*Fragm. Histor. Graec.*, vol. Ier, p. 373-374), les Spartes seraient des compagnons que Cadmos aurait recueillis çà et là, σποράδην, en Phénicie]. Phérécyde dit dans son livre V : « Lorsque Cadmos se fut établi à Thèbes, Arès et Athéné lui donnèrent une moitié des dents du serpent et l'autre à Aiétès. Cadmos les sema aussitôt dans un champ labouré, sur l'ordre d'Arès, et il lui en naquit beaucoup d'hommes armés. Cadmos, effrayé, les attaqua à coups de pierre, et ceux-ci, croyant qu'ils s'étaient attaqués eux-mêmes, se saisirent mutuellement et se tuèrent à l'exception de cinq : Oudaios, Chthonios, Échion, Pélor, Hypérénor, dont Cadmos fit des citoyens de sa ville. » [Ce récit de Phérécyde est résumé par Apollodore (III, 4, 1) et par le Scoliaste de Pindare (*Isthm.*, VII, v. 13).]... Les uns disent que Cadmos était fils d'Agénor, les autres de Phoinix. Phérécyde dit, dans son livre IV : « Agénor, fils de Poseidon, épousa Damnô, fille de Bélos. D'eux naquirent Phoinix et Isaia, qu'épousa Aigyptos, et Mélia qu'épousa Danaos. Ensuite, Agénor épousa Argiopé, fille du dieu du

fleuve Nil, et de ce mariage naquit Cadmos. » [Pour les traditions ordinaires sur la généalogie de Cadmos, voir Decharme, *Mythol.*, p. 569.] » (Scol.) — Voir, à propos de Cadmos et du serpent, le chœur (v. 647 et suiv.) et la prédiction de Tirésias (v. 942 et suiv.), dans les *Phéniciennes* d'Euripide.

V. 1192. *Des Éthiopiens.* — Il est ici question de ce peuple mythique des Éthiopiens, qui est souvent mentionné dans les poèmes homériques. « Les Éthiopiens (brûlés par le soleil) sont, de tous les hommes, ceux qui contemplent de plus près la gloire du dieu [le soleil]; car ils habitent à la fois le pays où il se lève et celui où il se couche. » (Decharme, *Mythol.*, p. 239.) Plus tard, le pays des Éthiopiens fut seulement la contrée du soleil levant : Apollonios est fidèle à la tradition homérique.

V. 1193. *Leurs couches sur le sol* (χαμεύνας) — L'*Iliade* (XVI, v. 235) donne le nom de χαμαιεῦναι aux Selles, qui établissent leurs couches sur la terre.

V. 1202. *Les prés tranquilles arrosés par des ruisseaux* (καθαρῇσιν... εἰαμενῇσιν). — Une εἰαμενή, dit Pierron, d'après les scolies (au vers 483 du Chant IV de l'*Iliade*), est « un pré qui borde un marais ».

V. 1206. *La couche où ils avaient souvent reposé ensemble* (ἀδινῆς... εὐνῆς). — Le Scoliaste explique ainsi ἀδινῆς : « Maintenant triste, déplorable à cause de l'abandon. » La résignation des adieux qu'Hypsipylé adresse à Jason (cf. *Argon.*, I, v. 886 et suiv.) m'empêche d'admettre ce sens; la Lemnienne est plutôt reconnaissante à Jason de la longue durée de leurs relations inespérées, qu'inconsolable d'un départ qu'elle a dû prévoir dès le jour de l'arrivée des héros.

V. 1214. *Elle avait une couronne de terribles serpents.* — « Sophocle fait dire aussi à un chœur des *Rhizotomes* qu'Hécate a une couronne de serpents et de rameaux de chêne : *O souverain Hélios, et toi, lumière sacrée, trait d'Hécate qui protège les carrefours, lumière qu'elle porte dans ses courses à travers l'Olympe et quand elle va fréquenter sur la terre les endroits consacrés où trois routes se rencontrent, couronnée de branches de chêne et des spirales entrelacées que forment les cruels serpents!* » (Scol.)

V. 1220. *Le Phase Amarantien.* — « Les Amarantiens sont un peuple barbare qui demeure plus avant que les Colchiens sur le continent. C'est de leur pays que sortent les sources du Phase. On dit aussi que le Phase descend d'une montagne de Colchide, nommée le mont Amarantien. » (Scol.) — Voir la note au vers 399 du Chant II.

V. 1226. *La cuirasse toute d'une pièce* (θώρηκα στάδιον). — « Parce qu'elle n'était pas faite de mailles, mais qu'elle se tenait debout : de là son nom. D'autres y voient un synonyme à *solide.* » (Scol.) Cette cuirasse, dit le *Dictionnaire d'antiquités* de Rich (traduction Chéruel), était ainsi nommée parce que, lorsqu'on la retirait et qu'on la plaçait à terre toute vide, d'elle-même elle se tenait debout.

V. 1227. *Le Phlégraien Mimas.* — « Mimas de Phlégra, plaine de Thessalie, près de Palléné. Mimas est le nom propre du géant. » (Scol.) Voir la note au vers 105 du Chant II, sur l'autre Mimas, le Bébryce, et la note au vers 233 du Chant III sur les champs de Phlégra.

V. 1228. *Un casque d'or, orné de quatre pointes* (τετραφάληρον). — Voir la note au vers 920 du Chant II.

V. 1231. *Un bouclier recouvert de plusieurs couches de cuir* (σάκος πολύρρινον). — La différence du σάκος et de l'ἀσπίς n'est pas nettement indiquée dans les poèmes homériques. Un passage de l'*Iliade* (d'ailleurs mis entre crochets, comme peu authentique) semblerait prouver que le σάκος est moins grand que l'ἀσπίς (*Iliad.*, XIV, v. 376-377). Quoi qu'il en soit, le σάκος πολύρρινον d'Aiétès rappelle le bouclier d'Ajax, ce bouclier d'airain, aussi solide qu'une tour, dont l'airain était couvert de sept peaux de bœuf superposées (*Iliad.*, VII, v. 220).

V. 1232. *Invincible* (ἀμαιμάκετον). — « Ce mot paraît se rattacher à μάχομαι. Il marque certainement quelque chose d'énorme et de terrible. » (Pierron, note au vers 179 du Chant VI de l'*Iliade*.)

V. 1234. *Qui, seul, eût été capable de lui résister, opposant la force à la force.* — H. Van Herwerden (*Mnemosyne*, 1883) juge ce vers interpolé. « *Quicumque ultimum versum de suo adscripsit non assecutus est mentem poetae, qui ad Homeri exemplum fecit Iasonem gestantem hastam tam gravem, ut nemo praeter Herculem eam vibrare sustinuisset. In versu spurio utrum Herculem procul an prope reliquerint nihil facit ad rem, praepositio παρὲξ non habet quo referatur, nec intellegitur quid sibi velit, et contra poetae consilium dicitur solus Hercules contra pugnaturus fuisse. Quare ineptum versiculum delere non dubito.* » Le sens de la préposition παρὲξ me semble très clair : il y a longtemps que les héros ont laissé Héraclès bien loin derrière eux, et, cependant, son souvenir est toujours vivant; on pense toujours à lui quand on se trouve en face de quelque combat terrible dont il serait sorti vainqueur (cf. *Arg.* II, v. 146). Apollonios ne dit pas le moins du monde qu'Héraclès aurait combattu contre Aiétès, ce qui n'est pas nécessaire, puisqu'il s'agit de combattre les taureaux, mais que, seul, le cas échéant, il aurait pu soutenir le choc de l'épée d'Aiétès. — Je ne vois pas pourquoi Van Herwerden considère comme apocryphe ce vers qui confirme le vers 146 du Chant II.

V. 1236. *Phaéthon.* — C'est-à-dire Apsyrtos. Voir la note au vers 242.

V. 1240. *Tel, monté sur son char...* — Apollonios a voulu faire montre de sa science mythologique, en citant tous les lieux consacrés au culte de Poseidon. Le Scoliaste donne de nombreux renseignements sur tous ces sanctuaires du dieu : « Les jeux Isthmiques furent célébrés dans l'isthme de Corinthe, d'abord en l'honneur de Poseidon, ensuite et sur l'ordre de Sisyphe, fils d'Aiolos, qui gouvernait alors le pays, en l'honneur de Mélicerte. [Apollodore (III, 4) dit aussi que Sisyphe institua des jeux Isthmiques en l'honneur de Mélicerte. M. Decharme dit, au contraire, et sans indiquer sur quels auteurs il s'appuie : « On faisait remonter jusqu'au héros Sisyphe l'institution à Corinthe du culte de Poseidon. » (*Mythol.*, p. 329.)] Voyant le corps de Mélicerte rejeté par les flots sur le rivage de Corinthe, il lui rendit les honneurs convenables, reconnaissant que c'était son neveu, fils d'Athamas, le fils d'Aiolos, et il institua les jeux Isthmiques où les vainqueurs, d'abord couronnés de branches de pin, le furent ensuite de persil

desséché. [Sisyphe est, en effet, le frère d'Athamas; cf. Hésiode, édit. Didot, *Fragm. XXIII*; Apollodore (I, 7, 3).] Musée, dans ses *Isthmiques*, dit qu'on célébrait dans l'Isthme deux sortes de jeux, les uns en l'honneur de Mélicerte, les autres en l'honneur de Poseidon. Tainaros est un cap de Laconie; Lerne une source en Argolide, elle est consacrée à Poseidon : *le grand initiateur aux mystères des sanctuaires de Lerne*. En disant Onchestos Hyantien, le poète veut dire Béotien, car les Hyantes habitaient d'abord la Béotie. Onchestos est une ville consacrée à Poseidon. Homère a dit : *Onchestos, la sainte, ville illustre de Poseidon* (*Iliad.*, II, v. 506). Calauréia est, dit Philostéphane, consacrée à Poseidon; elle était d'abord consacrée à Apollon, et Pythô, à Poseidon; mais les deux dieux firent un échange entre eux. Pétra Haimonienne est dite pour Pétra Thessalienne; c'est une place de Thessalie où se donnent des jeux en l'honneur de Poseidon, nommé de là Pétraien. » Après avoir parlé de l'Isthme, Apollonios passe en revue les principaux sanctuaires de Poseidon, honoré comme dieu des gigantesques masses de rochers (au cap Tainaros, en particulier; voir Decharme, *Mythol.*, p. 324), des eaux douces qui sortent des rocs : la source de Lerne est née d'un coup du trident divin lancé contre le roc (voir la légende résumée par Decharme, *Mythol.*, p. 326). C'est comme dieu des chevaux que Poseidon était honoré à Onchestos : « La ville d'Oncheste, sur les bords du Copaïs, ville qui n'était plus qu'une ruine du temps de Pausanias, avait été le centre principal de la religion de Poseidon en Béotie. Le dieu y avait un ἄλσος [*Iliad.*, II, v. 506 : il faut remarquer que le Scoliaste, qui cite ce vers que je viens de traduire plus haut d'après le texte qu'il donne, écrit ἄστυ et non ἄλσος], près duquel se célébraient des courses d'un genre particulier. » (Decharme, *Mythol.*, p. 329.) On sait que c'est dans le temple de Poseidon à Calauréia, petite île de la côte de l'Argolide, que Démosthène mourut. Le Géraistos est un cap de l'île d'Eubée; la ville qui y était construite possédait un temple de Poseidon dont Strabon fait mention (383, 34). Le surnom de Pétraios est donné à Poseidon par Pindare (*Pythiques*, IV, v. 26, καὶ Ποσειδᾶνος Πετραίου); d'après le Scoliaste de Pindare, ce surnom viendrait non pas de Pétra Haimonienne, mais de la pierre d'où le premier cheval, créé par le dieu, serait sorti « ὅπου ἀπὸ τῆς πέτρας ἐξεπήδησεν ὁ πρῶτος ἵππος ».

V. 1253. *La pointe qui terminait le bas de la lance* (οὐρίαχον). — On entend par οὐρίαχος la pointe qui, se trouvant à la partie inférieure de la lance, sert à la ficher en terre (cf. *Aeneid.*, XII, v. 130, *Defigunt telluri hastas*), ou, au besoin, à remplacer, en retournant l'arme, la pointe proprement dite, l'αἰχμή, si celle-ci est brisée.

V. 1259. *Tel, un cheval...* — Apollonios imite ici une comparaison célèbre de l'*Iliade* (VI, v. 506) qui montre Pâris courant à la bataille avec l'impétuosité d'un cheval ardent.

V. 1274. *Ceux qui se disputent le prix, soit à pied, soit en char* (πεζοῖσι καὶ ἱππήεσσι). — Je prends le mot ἱππεύς dans son sens homérique, c'est-à-dire désignant non un cavalier, mais un conducteur de char. Dans les descriptions de batailles, ἱππεύς s'oppose souvent, comme ici, à πεζός (cf. *Iliad.*, II, v. 810; VIII, v. 59, etc.), et ἱππεύς

désigne aussi, dans les jeux, celui qui dispute le prix de la course des chars (cf. *Iliad.*, XXIII, v. 262).

V. 1285. *Une charrue d'une seule pièce.* — Voir la note au vers 232.

V. 1287. *Sur la pointe inférieure* (ἐπ' οὐριάχῳ). — Voir, pour le sens du mot οὐρίαχος, la note au vers 1253.

V. 1288. *Des traces certaines* (νήριτα). — « Des traces immenses, innombrables. » (Scol.) J'aime mieux, comme Dübner, qui traduit par *certa*, entendre des traces manifestes (de νη privatif, et ἐρίζω, *desquelles il n'y a pas à douter*). Si ces traces étaient immenses et innombrables, Jason n'aurait pas à les chercher; au contraire, il n'en voit pas, et doit tenter une exploration pour les trouver.

V. 1294. *Tel un écueil...* — Cette comparaison est imitée des vers 618-621 du Chant XV de l'*Iliade.* — La comparaison du souffle des taureaux avec celui qui s'exhale des soufflets de cuir (v. 1299 et suiv.) vient aussi d'une description homérique (*Iliad.*, XVIII, v. 470 et suiv.). L'expression ἐνι... χοάνοισιν (v. 1299) signifie *dans les creusets*, et non *in fornacibus*, comme on lit d'ordinaire dans les traductions latines. Pierron dit, en effet, à propos de ces mots qui se trouvent au vers 470 du Chant XVIII de l'*Iliade :* « Ἐν χοάνοισιν, dans les creusets. La traduction *in fornacibus* n'est point inexacte, puisque les creusets sont dans le foyer de la forge; mais elle manque de précision. Χόανος, ou χόανον, vient de χέω, *fondre*, et désigne ce qui contenait le métal destiné à être fondu. »

V. 1318. *A la pointe de l'extrémité recourbée qui termine la charrue* (κορώνῃ). — Le Scoliaste explique κορώνη par κρίκος, mot qui signifie l'anneau du joug placé à la cheville du timon (ἕστωρ), pour atteler les chevaux. Voir le vers 272 du Chant XXIV de l'*Iliade.* La κορώνη est ici l'extrémité recourbée qui termine la charrue et où s'adapte l'anneau (dont Apollonios ne parle pas) qui unit au timon la charrue proprement dite.

V. 1323. *Sa perche Pélasgique* (ἀκαίνῃ). — « Il emploie ἄκαινα pour κέντρον. L'ἄκαινα est une mesure de dix pieds, imaginée par les Thessaliens; ou un bâton de berger, invention des Pélasges, dont Callimaque a dit : *Il sert à deux fins, aiguillon des bœufs et mesure agraire.* » (Scol.)

V. 1335. *Le coutre* (λαῖον). — Au lieu du mot λαῖον, qui semble peu usité, la plupart des éditeurs adoptent βαθμόν, glose explicative du *Laurentianus*, et leçon d'autres mss. Le mot βαθμός (de βαίνω) indique la partie inférieure de la charrue où le laboureur appuie le pied. Wellauer explique bien le sens du mot λαῖον : « *Est* culter aratri, *cui pedem imponere aratorem oportebat, quo profundius in terram penetraret.* » Le *coutre (culter aratri)*, semblable à la lame d'un large couteau, est placé verticalement au-devant du soc.

V. 1350. *Il courba ses genoux rapides* (γνάμψε δὲ γούνατ' ἐλαφρά). — Cette expression (γνάμπτω est identique à κάμπτω) signifie d'ordinaire (par exemple, au vers 1174 du Chant Ier) *se reposer*, sens qu'elle a dans Homère (cf. la scolie au vers 118 du Chant VII de l'*Iliade :* γόνυ κάμψειν, ἀναπαύσεσθαι). Mais ici il est évident que Jason ne songe pas à se reposer, puisque, reprenant une célèbre comparaison homérique

(*Iliade*, XIII, v. 471-475), Apollonios le montre entrant en fureur comme un sanglier : si donc le héros a tout d'abord courbé les genoux, c'était, comme Dübner le dit fort bien, *ut vim probaret*.

V. 1356. *De lances à deux pointes* (δούρασί τ' ἀμφιγύοις). — Littéralement, le mot ἀμφίγυος signifie qui a des membres des deux côtés; on le traduit d'ordinaire par *qui a deux tranchants* (ce qui ne peut s'appliquer à une lance), ou par *que l'on prend à deux mains* (ce que ne faisaient pas les anciens qui tenaient la lance dans la main droite et le bouclier dans la gauche) : le sens précis du mot me semble fixé par ce qui a été dit de l'οὐρίαχος, dans la note au vers 1253. Une *lance à deux membres* est celle qui possède l'αἰχμή et l'οὐρίαχος.

V. 1365. *Il arracha du sol une grande pierre arrondie.* — Ces vers sont imités de deux passages de l'*Iliade* (V, v. 302 et suiv.; XII, v. 445 et suiv.).

V. 1372. *Une muette stupeur.* — « Ce vers et ceux qui suivent sont empruntés d'Eumélos, qui les fait adresser par Médée à Idmon. Sophocle, dans les *Colchiennes*, a mis en scène le messager et Aiétès. Le roi demande : *La moisson qui devait sortir de terre est-elle sortie?* Et le messager répond : *Certes, hérissée de cimiers aux belles aigrettes, et d'armes d'airain, la moisson est sortie du sein de sa mère*. C'est ce passage qu'Apollonios a paraphrasé. » (Scol.) D'après la tradition suivie par Apollonios, Médée ne pourrait s'entretenir avec Idmon, qui est mort chez les Mariandyniens (*Argon*. II, v. 815 et suiv.). On verra (note au vers 86 du Chant IV) que d'autres auteurs faisaient, comme Eumélos, jouer à Idmon un rôle assez important en Colchide.

V. 1377. *Tel, du haut du ciel...* — Cette comparaison est imitée de l'*Iliade* (IV, v. 75 et suiv.).

V. 1384. *Jusqu'aux membres inférieurs* (κώλων). — Les mss. et les éditions ont ὤμων, *jusqu'aux épaules*, ce qui ne saurait être conservé dans le texte, puisqu'il a déjà été question de géants dont la moitié du corps sortait du sol. Lehrs admet γούνων, correction proposée par Struve, en 1822; γούνων offre un sens satisfaisant, mais il semble curieux que, de ce mot, les copistes aient fait ὤμων. Merkel propose κώλων : ce mot qui indique les membres, en général, aussi bien les jambes que les bras, n'aura pas été compris par le copiste qui l'aura changé en ὤμων, mot d'un sens plus précis, mais qui ne saurait convenir dans ce vers.

V. 1393. *Prenant entre leurs dents le sol raboteux et le mordant.* — Je traduis ainsi, conservant comme Merkel la leçon des mss., ὀδὰξ... ὀδοῦσιν, qui semble faire double emploi. Brunck, qui trouve cette leçon absurde, inepte (*perquam absurde... ineptum est*, etc.), admet une conjecture d'Abresch (*Dilucidationes Thucydideae*, p. 547, Utrecht, 1753), ὀκλάξ, *à genoux*. Mais Wellauer dit fort bien de ce mot : *Qui in genua cadit, non terram ore tangit*. Il cite la correction ὅπλοισιν, proposée par Pierson (*Veris.*, p. 212), mais il aime mieux admettre avec Hermann (ad *Orph.*, p. 760) qu'ὀδοῦσιν est une explication d'ὀδὰξ qui s'est glissée dans le vers à la place d'un mot du texte ἀρούρης, par exemple (ce mot a été admis par Lehrs dans son texte); on peut aussi remarquer l'emploi inusité de βῶλος au masculin : ce mot est toujours au

féminin dans Apollonios (*Argon.*, III, v. 1055, 1336; IV, v. 1736, 1756). Il est donc permis de supposer que toute cette fin de vers est altérée. Merkel montre qu'il y aurait peu d'avantage à remplacer ὀδάξ par οὖδας, et qu'il vaudrait peut-être mieux écrire ὄλοξιν (de ὄλοκες, mot rare pour αὔλακες, *sillons*), au lieu de ὀδοῦσιν, mot qu'il faut évidemment faire disparaître et sur lequel porte la correction, si l'on veut en essayer une.

V. 1394. *Sur les mains* (ἐπ' ἀγοστῷ). — Hoelzlin, que les autres traducteurs latins, Shaw, Beck, Lehrs, suivent scrupuleusement, rend ἐπ' ἀγοστῷ par *in cubitum*. Mais le vers 425 du Chant XI de l'*Iliade*,

...ὁ δ' ἐν κονίῃσι πεσὼν ἕλε γαῖαν ἀγοστῷ,

montre bien que ce mot signifie *le plat de la main*, et non *le coude*.



CHANT IV

V. 4. *De prononcer...* — *Locum difficilem*, dit Merkel avec raison. J'établis ma traduction de ce passage obscur sur l'explication que donne le Scoliaste : « Le sens est : Dis-moi maintenant, toi-même, ô Muse, la peine et les projets de Médée, car je ne sais si je peux dire que c'est à cause de sa souffrance d'amour, ou des mauvais traitements qu'on lui faisait subir, qu'elle a quitté sa patrie en fuyant. » Wellauer dit aussi : « *Sensus est : nescio utrum Medeam fugae consilium cepisse dicam Iasonis amore commotam an patris metu.* » Je ne puis admettre l'interprétation de Beck « *utrum ipsum (laborem) malum ingratum, an hoc dicam, fugam indignam* ». Le poète ne peut se demander s'il va dire ou les peines de Médée, ou sa fuite, puisqu'il parlera de celle-ci et de celles-là.

V. 12. *Comme une biche légère* (κεμάς). — « La κεμάς est une jeune biche. On établit une différence entre la κεμάς et le νεβρός [faon]. Car la κεμάς gîte [κοιμωμένη] encore dans la tanière et le νεβρός, déjà plus grand, va chercher sa nourriture au dehors, et paît [νεμόμενος; cette étymologie est contestable : νεβρός vient plutôt de νεαρός, *jeune*]. » (Scol.) La comparaison est inspirée de deux comparaisons homériques (*Iliad.*, XI, v. 414 et suiv.; XXI, v. 573 et suiv.); dans la deuxième, on trouve aussi l'expression βαθείης ἐκ (au lieu de ἐν) ξυλόχοιο.

V. 18. *A sa gorge* (λαυκανίης). — « La gorge, la trachée-artère (ἀρτηρία), par où passe le souffle qu'on aspire. » (Scol.) — « Daremberg : λαυκανίη, comme λαιμός, a deux significations, celle de *gosier* ou *œsophage*, et celle de région extérieure du cou. Cette région est nettement déterminée par un passage de l'*Iliade* (XXII, v. 324-325), où il est dit qu'elle se trouve au point de jonction des deux clavicules. C'est bien la région *sus-sternale*, ou *fossette jugulaire*, là où l'on égorge les animaux. Cette région est, en effet, désignée comme très dangereuse par Homère, qui a reconnu aussi qu'elle est en rapport direct avec la trachée-artère. » (Note de Pierron au vers 325 du Chant XXII de l'*Iliade*.) C'est par un mouvement machinal que Médée, étouffée par l'angoisse, porte les mains à sa gorge : « *Non putem* ad suspendendum; *sed factum sine ipsius consilio*; invite *plane facit*. » (Dübner.)

V. 24. *Son cœur agité se calmait* (πτερόεις... ἰάνθη). — Voir sur le sens de ἰαίνω la note au vers 1020 du Chant III. « Πτερόεις est synonyme de κοῦφος [*léger, allégé*]. Allégé par ses premiers raisonnements, son cœur change de dispositions et tourne à la joie. » (Scol.) J'aime mieux comprendre : son cœur, agité *jusqu'alors*, se calme *maintenant*.

V. 25. *Dans le coffret* (φωριαμοῖο). — Voir, pour ce mot, la note au vers 802 du Chant III. Je comprends comme Brunck : « Confestim e sinu suo medicamenta omnia defudit in arculam. *Scilicet extraxerat medicamenta, illud selectura, quo mortem sibi consisceret.* »

V. 52. *Dont la puissance est irrésistible* (δυσπαλέας). — « Difficiles et funestes, ou que la terre produit pour le mal (car les racines funestes sont plus nombreuses que les salutaires), ou bien celles qui sont produites avec difficulté. » (Scol.) Hoelzlin traduit par *fixas;* Shaw, par *difficiles avulsu;* Beck, par *difficiles (nocentes);* Lehrs, par *difficiles.* Ruhnken dit : *Intelligo herbas nocentes.* Le mot δυσπαλέος signifie *contre qui on ne peut lutter, contre qui on lutte avec peine* (δυς, πάλη). Je ne pense pas qu'il s'agisse de la lutte nécessaire à la magicienne pour les arracher du sol; il doit être question de la force magique de ces plantes, force à laquelle celui qui lui est soumis ne peut résister. Ce sont les *potentes herbae* dont Circé a usé (*Aen.*, VII, v. 19) pour changer les hommes en bêtes. — Il est probable qu'Apollonios se souvient ici d'un passage des *Rhizotomes* de Sophocle auquel Macrobe (*Saturn.*, V, 19) fait allusion : « *In qua [tragoedia] Medeam describit, maleficas herbas secantem, sed aversam, ne vi noxii odoris ipsa interficeretur.* » Les mots *vi noxii odoris* peuvent éclaircir le sens du mot δυσπαλέας.

V. 54. *La déesse fille du Titan.* — « Hélios et Séléné sont les enfants du Titan Hypérion et de Théia, comme le dit Hésiode : *Théia enfanta Hélios et la brillante Séléné* [*Théog.*, v. 371]. » (Scol.) Ce sont les *Titania astra* de Virgile (*Aen.*, VI, v. 725).

V. 58. *Endymion.* — « Dans le Latmos, mont de Carie, est une grotte où demeurait Endymion ; c'est aussi le nom d'une ville qui fut nommée Héracléia. [Strabon (543, 12 et suiv.) parle d'Héracléia, petite ville située au pied du Latmos, qui avait d'abord le même nom que la montagne.] Hésiode raconte qu'Endymion, fils de Calycé et d'Aethlios, fils de Zeus, obtint de Zeus ce privilège qu'il fixerait lui-même le moment de sa mort, qu'il mourrait quand il le voudrait. Le même fait est rapporté par Pisandre, par Acousilaos, par Phérécyde, par Nicandre, dans le livre II de ses *Étoliques*, et par Théopompe, le poète épique. Il est dit, dans les *Grandes Éées*, qu'Endymion fut enlevé au ciel par Zeus; mais s'étant épris d'amour pour Héra, il fut trompé par l'apparence d'une nuée et précipité dans la demeure d'Adès. Au sujet de l'amour que Séléné éprouva pour lui, Sappho et Nicandre, dans le livre II de l'*Europé*, rapportent des traditions; il est dit que Séléné descendait dans cet antre, pour aller rejoindre Endymion. Épiménide rapporte que, vivant parmi les dieux, il s'éprit d'amour pour Héra, et que Zeus, irrité, lui ordonna de dormir sans cesse. Ibycos, dans son livre Ier, dit qu'il régna sur l'Élide. D'autres disent qu'il fut, à cause de sa justice, élevé au rang des dieux et qu'il obtint de Zeus de dormir toujours. Les uns disent qu'il était de Sparte, les autres qu'il était de l'Élide. Quelques-uns suppriment le mythe du sommeil d'Endymion. Ils disent qu'aimant à chasser, il chassait la nuit au lever de la lune, car c'est le moment où les bêtes fauves sortent de leurs tanières, pour aller chercher leur nourriture, et qu'il se reposait, pendant le jour, dans une grotte, si bien que certains pensaient qu'il y dormait constamment. D'autres font du mythe une allégorie, disant qu'Endymion est le premier qui se soit occupé de l'étude philosophique des météores, et que la lune, par sa lumière et ses phases, lui en fournit

le moyen : aussi, s'occupant de ces spéculations pendant la nuit, il ne dormait pas, mais c'est le jour qu'il se reposait. Quelques-uns disent qu'il y eut réellement un Endymion ami du sommeil, qui a donné lieu à ce proverbe, ***le sommeil d'Endymion***, qu'on applique à ceux qui dorment beaucoup, ou qui agissent avec une telle négligence qu'ils semblent dormir. Théocrite [*Idylle*, III, v. 49-50] en fait mention, quand il dit : ***Heureux était cet Endymion, dormant un éternel sommeil.*** » (Scol.) Le Scoliaste cite à peu près toutes les traditions qui ont rapport à Endymion : Apollodore (I, 7, 5) dit de plus que, fils d'Aethlios et de Calycé, il passa de Thessalie en Élide ; Séléné s'éprit de lui, et ayant obtenu de Zeus de choisir le don qu'il voudrait, il demanda une jeunesse éternelle et un sommeil perpétuel. Cicéron fait allusion à Endymion (*de Finib.*, V, 20 ; *Tusc. Quaest.*, I, 38), et Pline (II, 43) voit en lui le premier astronome qui ait étudié le cours de la lune : l'ardeur qu'il mettait à cette étude aurait donné lieu à la tradition qui fait de lui un amant de la lune. — D'après M. Decharme (*Mythol.*, p. xxv de l'*Introduction*), le mythe d'Endymion est un de ceux qui s'expliquent le plus aisément : « *Endymion* (son nom l'indique), c'est le soleil qui disparaît à l'horizon céleste ou qui se plonge dans les flots de la mer, à l'heure même où la lune s'avance dans le ciel. Un gracieux sentiment poétique avait donc inspiré la fable grecque qui représentait Séléné venant embrasser son bien-aimé étendu dans la caverne de Latmos, ou autrement, la Lune caressant de ses rayons la couche mystérieuse du beau Soleil endormi. » Le mythe a été ensuite localisé en Carie et en Élide ; dans cette dernière contrée, la légende d'Endymion se mêlait aux généalogies des premiers rois du pays. — Voir Preller, *Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 363-364.

V. 59. ***Par tes habiles incantations.*** — Voir la note au vers 533 du Chant III.

V. 62. ***Mais voici sans doute...*** — « D'après l'auteur des *Naupactiques*, ce n'est pas suivant sa propre volonté que Médée s'en alla, mais elle fut appelée au dehors, alors qu'elle se trouvait dans sa maison. Car le moment approchait où l'on devait mettre à mort les Argonautes par trahison, quand Aiétés se sentit l'envie d'avoir commerce avec sa femme Eurylyté. Alors Idmon conseilla aux Argonautes de s'enfuir, et Médée s'embarqua avec eux. » (Scol.) Cette scolie, qu'une lacune rend peu claire, est expliquée et complétée par celle qui accompagne le vers 86. — Voir la note à ce vers.

V. 66. ***Ainsi parla la déesse.*** — Dübner trouve cette allusion à la légende d'Endymion fort déplacée : « *Pessime hae fabulae mixtae.* » M. Girard (*Études sur la Poésie grecque*, Paris, 1884, p. 334) qualifie d' « étrange discours » ces plaintes de Séléné.

V. 80. *Du haut du tillac* (ἀπ' ἰκριόφιν). — On a déjà vu (note au vers 566 du Chant Ier) que le mot ἴκρια désigne les ***gaillards*** soit d'avant, soit d'arrière. M. Cartault (*ouvr. cité*, p. 50) montre, d'après des figures de navires archaïques qui proviennent de vases antiques, que dans le navire primitif « le gaillard d'avant est plus élevé que le gaillard d'arrière... C'était là un poste de combat favorable, mais de

dimensions fort restreintes. » C'est là (ὑψοῦ) que se tenait sans doute Jason, le chef de l'expédition, au moment où il entendit les cris de Médée, et non au gaillard d'arrière, poste du κυβερνήτης. — Nous avons vu (Ch. III, v. 1269 et suiv.) les Argonautes conduire leur navire vers le champ d'Arès. Il ne fallait pas traverser le Phase pour aller de la ville à ce champ, puisque Aiétès s'y rend en char (Ch. III, v. 1235 et suiv.). Si donc les Argonautes doivent maintenant se rapprocher en ramant du rivage où ils ont entendu les appels de Médée, qui vient de la ville, c'est que, par crainte de quelque surprise, ils ont bivouaqué sur la rive opposée où brillait le feu de joie allumé en l'honneur de la victoire de Jason (v. 68).

V. 86. *Fuyons...* — « Apollonios dit que Médée se réfugia pendant la nuit sur le navire, alors qu'Aiétès réunissait les Colchiens en assemblée pour s'occuper de la perte des héros. Mais l'auteur des *Naupactiques* dit que, sous l'influence d'Aphrodite, Aiétès, ayant désiré avoir commerce avec sa femme, alla se coucher auprès d'elle. Les Colchiens se couchèrent aussi, après avoir soupé chez le roi qui voulait incendier le navire des Argonautes : *Alors, la divine Aphrodite inspira à Aiétès le désir de s'unir d'amour avec sa femme Eurylyté* [on sait que l'auteur des *Naupactiques* nomme ainsi la femme d'Aiétès; voir la note au vers 242 du Chant III]; *car la déesse s'occupait dans son cœur de procurer à Jason le retour vers sa demeure, avec ses compagnons belliqueux*. Idmon, ayant compris ce qui se passait, dit : *Il faut fuir en hâte du palais, au milieu de la nuit noire*. Médée, ayant entendu le bruit des pas, se leva et s'enfuit. Hérodore fait le même récit. » (Scol.) Dans la tradition suivie par Apollonios, Idmon est mort depuis longtemps chez les Mariandyniens, tué par un sanglier (cf. Ch. II, v. 815 et suiv.). Voir la note au vers 1372 du Chant III.

V. 87. *Je vous donnerai la toison d'or.* — « Apollonios imagine que, s'étant enfuie de la maison d'Aiétès, Médée promet la toison d'or à Jason. Mais l'auteur des *Naupactiques* dit qu'elle emportait, en s'enfuyant, la toison qui se trouvait dans la maison d'Aiétès. Hérodore, d'autre part, dit qu'après que les Argonautes eurent quitté leurs campement, Jason fut envoyé par Aiétès vers la toison; qu'ayant fait cette expédition il tua le dragon et rapporta la toison à Aiétès, qui alors convia traîtreusement les héros à un festin. » (Scol.)

V. 103. *L'action eut lieu presqu'en même temps que ses paroles.* — Apollonios reproduit une expression homérique (*Iliad.*, XIX, v. 242) dont Pierron dit : « C'est évidemment le proverbe ἅμ' ἔπος, ἅμ' ἔργον, et le *dictum, factum*, des Latins. C'est notre *aussitôt dit, aussitôt fait.* » Brunck disait déjà, à propos du vers d'Apollonios, après avoir cité celui d'Homère : « *Ovidius, Metam.*, IV, v. 549 : res dicta secuta est. *Terentio*, dictum, factum; *Gallis*, aussitôt dit que fait. » Le *dictum, factum* de Térence se trouve dans l'*Heautontimoroumenos* (V, 1, v. 31).

V. 111. *Aux approches du matin* (ἄγχαυρον). — « C'est le moment le plus proche, le plus voisin du jour, c'est comme le crépuscule; cette expression rappelle le vers du poète [*Odyss.*, V, v. 469] : *La brise* [αὔρη] *souffle du fleuve, très fraîche aux approches de l'aurore.* » (Scol.) Xénophon (*Cynégétique*, IV et V) dit qu'il faut se mettre en chasse

dès l'aube du jour; la rosée et les grandes pluies dissipent l'odeur de la trace du gibier. En été, cette odeur est très peu marquée, parce que la terre, alors échauffée, dissipe les émanations déposées par l'animal.

V. 119. *L'Aiolide Phrixos.* — « Denys, dans ses *Argonautiques*, dit que le pédagogue de Phrixos, qui se nommait Crios, s'étant aperçu le premier des embûches que sa marâtre lui préparait, persuada au jeune homme de fuir : comme il fut ainsi sauvé, grâce à lui, la tradition se répandit que Phrixos avait été sauvé, porté jusqu'en Colchide par un bélier (ἐπὶ κριοῦ). » (Scol.) — Voir les notes au vers 1144 du Chant II.

V. 131. *Loin de la Titanienne Aia.* — « Ératosthène, dans ses *Géographiques*, fait mention du fleuve Titan, qui donne son nom à la terre Titanienne. Le Lycos, fleuve qui s'éloigne de l'Araxe, se joint au Phase et se jette ainsi dans la mer, après avoir perdu le nom qui lui était propre... L'Araxe est un fleuve de Scythie. Métrodore, dans le livre I[er] de son ouvrage sur Tigrane, dit que le Thermodon se nomme aussi Araxe. Le poète appelle Caucasienne la mer Caspienne, parce qu'elle est voisine du Caucase. » (Scol.) Strabon (476, 32, etc.) mentionne un fleuve Lycos qui coule en Arménie et se jette dans l'Iris. Il faut le distinguer du Lycos de Bithynie, cité au vers 724 du Chant II, malgré cette note étonnante de l'*Index* de l'édition Didot : « Λύκος, *Bithyniae amnis* (II, 724), *qui cum Phaside confluit* (IV, 132). » Je ne trouve le fleuve Titan de Colchide cité nulle part : peut-être est-ce le même que le Gyénos ou Tyénos mentionné par Scylax (*Peripl.*, § 81; voir les notes à la page 61 du volume I[er] des *Geogr. Graec. Min.*). Pline (*N. H.*, V, 121) parle d'un fleuve Titanus en Éolide : « *Titanus amnis et civitas ab eo cognominata fuit.* » Le Phase et l'Araxe sont bien connus; mais on sait que le Lycos se jette dans l'Iris et non dans le Phase. Peut-être doit-on voir une allusion à la tradition géographique rapportée par Apollonios dans ce passage d'Ovide (*Met.*, XV, v. 273) :

> Sic ubi terreno Lycus est epotus hiatu,
> Existit procul hinc, alioque renascitur ore.

Pline (*N. H.*, II, 225) dit aussi : « *Subeunt terras rursusque redduntur Lycus in Asia, Erasinus in Argolica...* » — A propos de la *Titanienne Aia*, Dübner dit : « *Sine dubio a fluvio aliquo, nullo modo a Prometheo.* » Aia ne tire son surnom ni de Prométhée, ni du fleuve inconnu que cite Ératosthène, mais de l'origine titanienne de son roi Aiétès, petit-fils du Titan Hypérion.

V. 136. *Les femmes nouvellement accouchées.* — On connaît l'imitation que Virgile (*Aen.*, VII, v. 513 et suiv.) a faite de ce passage. Brunck remarque qu'Apollonios lui-même s'inspire d'un chœur des *Troyennes* d'Euripide (v. 559 et suiv.).

V. 146. *Hypnos... le plus puissant des dieux.* — Héra, dans Homère (*Iliad.*, XIV, v. 233) appelle Hypnos le roi de tous les dieux et de tous les hommes.

V. 156. *Au moyen d'une branche de genévrier.* — « Le récit du poète est d'accord avec celui d'Antimaque; Phérécyde, dans son livre VII, dit que le dragon fut tué par Jason. Le genévrier est un arbuste

épineux, consacré à Apollon, comme il est dit dans le livre III des œuvres attribuées à Musée. » (Scol.) Pline (*N. H.*, XXIV, 54) parle des vertus du genévrier pour se débarrasser des serpents : « *Iunipirus... et huius duo genera... Utraque accensa serpentes fugat... Sunt qui et perunguant corpus e semine eius in serpentium ictus.* »

V. 168. *Au-dessus de l'étage supérieur de la maison* (ὑπωροφίου θαλάμοιο). — Le mot ὑπωρόφιος (ὑπό, ὀροφή) signifie *qui est sous le toit* : il s'agit donc de la chambre haute où se tiennent les femmes; l'adjectif va fort bien avec le substantif θάλαμος, et Merkel semble avoir fait une heureuse conjecture en le mettant au génitif, alors que les mss. et la plupart des éditions qui ont précédé la sienne avaient ὑπωρόφιον, qui se rapporte assez mal à propos à la lumière de la lune. D'après les mss. de Paris, Brunck écrivait ὑπωρόφιος et il expliquait : *Refertur ad* παρθένος. Beck adopte cette leçon, *quod admodum friget*, suivant Wellauer qui reprend ὑπωρόφιον. — On peut rapprocher cette comparaison de celle du Chant Ier, v. 775 et suiv.

V. 175. *Biches achainéennes.* — « Achaia est une ville de Crète où naissent les biches dites achainéennes. » (Scol.) Cette explication me semble inadmissible : d'abord les géographes anciens ne citent pas en Crète de ville nommée Achaia; Pline (*N. H.*, VIII, 228) dit formellement qu'il n'y a de cerfs en Crète qu'aux environs de la ville de Cydonia : « *In eadem insula* [Creta] *cervos praeterquam in Cydoneatarum regione non esse.* » Ensuite, si le nom de ces cerfs venait d'une ville, ce serait un nom connu généralement, et les chasseurs ne seraient pas les seuls à le leur donner. Il faut donc admettre que ce mot appartient à leur vocabulaire spécial. Hardouin dit à ce propos : « *Nimis diffusa oratione usus, Scaligero post Dalecampium, Plinius videtur, nec satis vera, qui ad universum genus transtulerit quod de Achainis tantum appellatis Philosophus scripsit,* Histor. Anim., lib. II, cap. XVIII, p. 253 : Τῶν δ' ἐλάφων αἱ Ἀχαιναὶ καλούμεναι δοκοῦσιν ἔχειν ἐν τῇ κέρκῳ χολήν. *Quod et Antigonus,* Histor. 76, p. 66, *repetit totidem fere verbis. Sed existimavit is nimirum gentile id loci alicujus nomen esse, non aetatis : impulsus in fraudem fortassis ab Apollonii Scholiaste, ita scribente... Verum nugari grammaticulum constat ex ipso Apollonii carmine quod interpretatur : ubi non ab alicujus regionis indigenis cervo id nominis inditum, sed a venatoribus ipsis, unde unde illi fuerint, testatur... Cervum juvenculum ea vox sonat.* » (*Ad Plin. N. H.*, XI, 192.) Dans ses *Plin. Exercit.* (p. 156), Saumaise fait venir ce mot de ἄχαια, *lanae molles;* par suite, ἀχαιινέη ἔλαφος est une biche *cui tenera adhuc cornua et mollis ad instar velleris lanuginosa.* On peut douter de cette étymologie, adoptée par Beck et par Lehrs, qui traduisent : « *achaeineam (mollibus pilis insignem)* ». Dübner, qui repousse l'explication du Scoliaste, admet que ce terme désigne les biches à un âge déterminé : « *Nam saepius ita vocatur cervus certae aetatis.* » Mais il me semble indispensable de rendre tel quel le mot ἀχαιινέην, sans tâcher de le traduire en français, puisque Apollonios lui-même nous dit que c'est un terme propre au vocabulaire des chasseurs.

V. 177. *Le sol resplendissait.* — « Beaucoup d'auteurs ont dit que la toison était d'or; Apollonios les suit. Simonide dit tantôt qu'elle est

blanche, tantôt qu'elle est couleur de pourpre. » (Scol.) Voir la note au vers 1142.

V. 185. *Chacun s'élança.* — Dübner trouve tout ce tableau parfaitement inutile : « *Sequentia plane superflua.* »

V. 201. *Tenant dressés devant eux les boucliers en peau de bœuf.* — « Naturellement on songea d'abord à défendre la partie du corps des rameurs qui dépassait le *plat-bord* au moyen des boucliers des combattants. C'est la manœuvre qu'ordonne Jason dans le navire Argo : *Que dans tout le vaisseau un homme sur deux prenne place sur les bancs et manie l'aviron; que les autres les couvrent en présentant à l'ennemi leurs boucliers de cuir qui arrêtent les traits, et assurent ainsi notre retour.* Un joli modèle de navire en terre cuite de style italo-grec, trouvé à Ardée et exposé au Musée du Louvre, nous montre précisément tous les boucliers rangés le long du bord qu'ils exhaussent, de façon à préserver au besoin l'équipage dans un combat naval. Il fournit ainsi comme une illustration toute naturelle du passage qui nous occupe. » (Cartault, *ouvr. cité,* p. 61.) — C'est ainsi que le groupe célèbre de Polyclète, les *Astragalizontes,* fournit une illustration toute naturelle des jolis vers où Apollonios montre Ganymède et Éros jouant aux osselets. Voir la note au vers 114 du Chant III.

V. 208. *Les amarres qui retenaient le navire du côté de la poupe.* — « Y avait-il manque de temps ou danger à courir pour *larguer* les amarres, on coupait les câbles à bord. Ce procédé fut employé par Ulysse poursuivi par les Lestrygons (*Odyss.,* X, v. 126). » (Vars, *ouvr. cité,* p. 147.) Homère emploie pour montrer Ulysse coupant les amarres avec son épée les expressions mêmes qu'Apollonios reprend, et que Virgile traduira en latin. Cf. *Aen.,* IV, v. 579 :

Dixit vaginaque eripit ensem
Fulmineum, strictoque ferit retinacula ferro.

V. 210. *Il alla... se placer, pour l'aider...* — Je traduis ainsi le verbe παρέβασκε dont le sens est très fort. Cf. Pierron, note au vers 104 du Chant XI de l'*Iliade* : « Παρέβασκε ne signifie pas seulement qu'Antiphus était monté à côté d'Irus, mais qu'il combattait du haut du char. » Le παραιβάτης est, en effet, le guerrier qui se place pour combattre à côté du conducteur. Jason se place à côté du pilote Ancaios pour l'assister, et pour combattre au besoin.

V. 223. *Une immense branche de pin.* — « Il s'agit de la torche qu'il porte pour incendier le navire. Apollonios dit qu'Aiétès partit en vain, monté sur son char qu'Apsyrtos conduisait; Denys de Milet dit qu'ayant atteint le navire, le roi en vint aux mains avec les héros et tua l'Argien Iphis, frère d'Eurysthée [Argonaute qui n'est pas mentionné par Apollonios], mais qu'il perdit beaucoup d'hommes de son côté. Phérécyde, dans son livre VII, dit que, sur l'ordre de Jason, Médée enleva de son lit Apsyrtos qui était un petit enfant et l'emporta vers les Argonautes; puis, quand ils furent poursuivis, ils l'immolèrent et le jetèrent coupé par morceaux dans le fleuve. Sophocle, dans *Les Scythes,* dit qu'Apsyrtos était né d'une autre mère que Médée [voir le vers 242 du Chant III] : *Ils ne sont pas nés du même lit; celui-ci, fils*

d'une Néréide, grandissait, tout jeune encore; elle, la jeune fille, était née depuis plus longtemps de l'Océanide Eidyia. » (Scol.)

V. 228. *Le roi, sous le coup d'un malheur.* — Les scolies de ce vers complètent celles du vers 223. « Denys de Milet dit qu'Aiétès poursuivit les Argonautes. Les héros lançaient leurs javelots; Aiétès et ses compagnons étaient sur des chars. C'est là que mourut Iphis, fils de Sthénélos... Sophocle, dans *Les Colchiennes,* dit qu'Apsyrtos fut égorgé dans la maison d'Aiétès. »

V. 231. *Soumise à son pouvoir* (αὐτάγρετον). — Il semble assez difficile de déterminer avec précision le sens du mot αὐτάγρετος qui ne se trouve qu'une fois dans Homère (*Odyss.*, Ch. XVI, v. 148), où il signifie *soumis au libre choix de chacun, qu'on peut choisir soi-même.* Ici Shaw traduit ce mot par *ultro oblatam,* les autres interprètes par *captam.* Hoelzlin précise : *captam solum, sine caede, vulnere.* Flangini, qui pense que le mot vient de αὐτός et de ἄγρα (capture), dit qu'il signifie *statim ab ipsa, captura, tal qual è presa, appena presa.* — Aiétès demande qu'on remette la jeune fille en son pouvoir, à sa discrétion; qu'elle redevienne sa chose. Il ne s'agit pas de la prendre sans blessure ou de la lui livrer aussitôt prise, mais de la remettre entre ses mains.

V. 247. *Mais ce sacrifice...* — « Le poète veut indiquer par là qu'elle célébra un sacrifice à la manière des magiciennes. Nymphis, dans le livre VI de son ouvrage sur Héraclée, dit qu'il y a, en Paphlagonie, un temple d'Hécate que Médée fit construire. » (Scol.)

V. 259. *Il y a pour la navigation une autre route.* — « Hérodore, dans ses *Argonautes,* dit qu'ils passèrent par la même mer par laquelle ils étaient venus en Colchide. Hécatée de Milet dit qu'ils allèrent du Phase à l'Océan, de là ensuite au Nil, d'où ils arrivèrent à notre mer. [Cette affirmation est contredite par la scolie au vers 284 : Hésiode dit que du Phase ils entrèrent en mer; Hécatée, qui le réfute, raconte que le Phase ne se jette pas dans la mer, qu'ils ne naviguèrent pas par le Tanaïs, mais qu'ils revinrent par le même chemin qu'ils avaient pris à l'aller, comme Sophocle le rapporte dans *Les Scythes.*] Artémidore d'Éphèse dit que c'est faux, car le Phase qui descend des montagnes ne se jette pas dans l'Océan; Ératosthène, dans le livre III de ses *Géographiques,* est du même avis. Timagète, dans le livre Ier de son ouvrage sur les ports, dit que le Phase descend des monts Celtiques, situés dans la Celtique, et se jette dans un marais des Celtes; puis il se partage en deux fleuves dont l'un va au Pont-Euxin, l'autre à la mer Celtique : c'est sur ce dernier que les Argonautes naviguèrent pour arriver en Tyrrhénie. Apollonios suit Timagète. Hésiode et Pindare, dans ses *Pythioniques* [IVe *Pythique,* v. 25 et suiv.], et Antimaque, dans sa *Lydé,* disent que les héros arrivèrent par l'Océan en Libye; là, ayant porté à force de bras le navire Argo, ils parvinrent dans notre mer. » (Scol.) Je n'essaierai pas de mettre d'accord toutes ces traditions contradictoires; je me borne à les citer. M. Decharme dit fort bien (*Mythol.*, p. 613) : « Les Argonautes, pour rentrer dans leur patrie, suivent un itinéraire tout de fantaisie, qui varie d'Hésiode à Pindare, de Pindare à Apollonius, et qui, comme celui d'Hercule, revenant du pays des Hespérides, s'est modifié succes-

sivement, en même temps que s'étendaient et se développaient les connaissances géographiques des Grecs. »

V. 260. *Thèbes la Tritonienne.* — Dübner : « Τρίτων, *vetustissimum Nili nomen; cf. v. 269.* » Pline (*N. H.*, V, 54) dit aussi que le Nil a été connu sous le nom de Triton. Lycophron (v. 119) parlait du Triton, et Tzetzès explique ce surnom du Nil par ces trois changements successifs de dénomination : Τρίτων, ὁ Νεῖλος, ὅτι τρὶς μετωνομάσθη. — Voir la fin de la note au vers 269.

V. 261. *Tous ces astres...* — Ce vers semble imité du vers 485 du Chant XVIII de l'*Iliade*.

V. 262. *La race sacrée des Danaens.* — « Beaucoup d'auteurs disent que les Égyptiens sont les plus anciens des peuples. Hérodote [II, 2] dit que ce sont les Phrygiens. Mosmès, dans le livre Ier de ses *Égyptiaques*, et Léon, dans le Ier des livres à sa mère [à la mère d'Alexandre, suivant Müller, *Fragm. Hist. Graec.*, Didot, vol. II, p. 331], et Cnossos, dans le livre Ier de ses *Géographiques*, disent que les Égyptiens étaient le plus ancien de tous les peuples de l'Asie. Nicanor, disant que Thèbes fut la première ville fondée en Égypte, est d'accord avec Archémaque dans ses *Métonomasies* [changements de noms]. Il semble, au dire de Xénagoras, dans le livre Ier de ses *Époques* [Χρόνων], que, tout d'abord, Thèbes ait été fondée en Égypte. Hippys dit que, les premiers, les Égyptiens ont compris la constitution de l'air, et que l'eau du Nil est très féconde. Apollonios dit qu'ils sont nés avant que tous les astres aient fait leur apparition : c'est qu'ils paraissent avoir connu la nature des astres et leur avoir donné des noms. Ils saluaient les douze signes du Zodiaque du nom de dieux qui président aux conseils, et les planètes, du nom de dieux qui portent les sceptres [insignes des juges]. Hérodote [II, 2] dit que les Phrygiens sont le plus ancien des peuples. Psammiticos, roi des Égyptiens, voulant savoir quel peuple était né de la terre, confia deux enfants nouveau-nés à un berger en lui recommandant de ne leur faire entendre aucune parole et de se borner à les faire allaiter par une chèvre. Les années s'étant passées, le premier mot que ces deux enfants prononcèrent fut le mot *bécos* : or, c'est ainsi que *pain* se dit en Phrygie. On reconnut d'après cela que le peuple des Phrygiens était né de la terre. D'autres assurent qu'il y a sottise à faire cette supposition. Car les enfants, ayant entendu les moutons crier *bléc* [βληχομένων], essayèrent, poussés par une influence naturelle, d'articuler ce mot. » (Scol.) Dans ses notes au chapitre 2 du livre II d'Hérodote, Larcher dit à ce propos : « Ces enfants prononcèrent, suivant toutes les apparences, le mot *bec*, qui est le cri des chèvres, comme le prétend le Scoliaste d'Apollonius de Rhodes; *os* étant une terminaison particulière à la langue grecque. » C'est à cette tradition que se rapporte le mot βεκκεσέληνε qu'on lit au vers 398 des *Nuées* d'Aristophane. Le Scoliaste du poète comique raconte à ce propos l'histoire de Psammiticos, à peu près dans les mêmes termes que celui d'Apollonios. (Voir *Scholia in Aristophanem*, édit. Didot, p. 101-102, et *Adnot. in Schol.*, p. 431.) — Pour les connaissances astronomiques des Égyptiens, voir Hérodote (II, 4), Strabon (693, 27 et suiv.), Diodore de Sicile (I, 50), etc. — Les Danaens sont les habitants



d'Argos primitivement appelés Pélasgiotes et qui reçurent, dit-on, leur nouveau nom de l'Égyptien Danaos (cf. Euripide, édit. Didot, *Fragm.* 227). C'est avec intention que le fils de Phrixos désigne les Hellènes en général par le nom de Danaens, pour rappeler qu'ils ont été civilisés et dominés par un roi venu d'Égypte. C'est une tradition bien connue que les Grecs tiraient leur origine d'Égypte. « On fit de Danaüs un personnage égyptien, quoique son nom accuse une origine essentiellement grecque. Ce roi est une personnification du sol aride de l'Argolide, τὸ δαναὸν Ἄργος. » (Maury, *Histoire des Religions de la Grèce antique*, vol. I, p. 234.)

V. 263. *Les Arcadiens Apidanéens.* — « Il n'y avait encore, dit-il, que les Arcadiens, les plus anciens des Hellènes. C'est d'Apis, fils de Phoroneus, que les Péloponésiens se nomment Apidanéens. Les Arcadiens semblent être nés avant la lune, comme le dit Eudoxe dans sa *Description du circuit de la terre*. Théodore, dans son livre XXII, dit que la lune a paru un peu avant la guerre d'Héraclès contre les géants. Aristias de Chios, dans ses *Fondations* [Κτίσεσι], et Denys de Chalcis, dans le livre Ier de ses *Fondations*, disent que les Arcadiens sont Sélénites. Mnaséas dit que Prosélénos régna sur les Arcadiens. Aristote, dans sa *Constitution des Tégéates*, dit que l'Arcadie fut habitée par des barbares qui furent chassés par les Arcadiens; ceux-ci les avaient attaqués avant que la lune se fût levée, d'où leur nom de Prosélénites. Douris, dans le livre XV de ses *Macédoniques*, dit qu'Arcas, qui donna son nom à l'Arcadie, était fils d'Orchomène, d'où vient le nom d'Orchomène, ville d'Arcadie. Certains disent qu'Endymion découvrit et calcula le cours de la lune, d'où le nom de Prosélénites donné aux Arcadiens. Quelques-uns rapportent cette découverte à Typhon; Xénagoras l'attribue à Atlas. » (Scol.) On sait que les Arcadiens passaient pour être les plus anciens des Hellènes (cf. Strabon, 333, 20, etc.). Hellanicos (*Fragm.* 77, *Hist. Graec. Fragm.*, Didot, vol. Ier) dit qu'ils étaient autochtones (cf. Pausanias, V, 1). Apis, fils de Phoroneus, est cité par Apollodore (I, 7, 6; II, 1, 1) : il est la personnification du Péloponèse, appelé anciennement Ἀπιὰ γῆ, *la terre des fruits* (cf. Maury, *ouvr. cité*, vol. I, p. 222). Voir la note au vers 1564.

V. 266. *Les illustres fils de Deucalion.* — « Les descendants de Deucalion régnèrent sur la Thessalie, comme disent Hésiode et Hécatée. La Thessalie se nommait Pélasgie, de Pélasgos qui y avait régné. » (Scol.) Pour Deucalion, voir la note au vers 1086 du Chant III; pour Pélasgos, voir la note au vers 580 du Chant Ier.

V. 267. *L'Éeria* (Ἠερίη). — Merkel écrit le premier, avec une majuscule initiale, ce mot qui ici désigne évidemment l'Égypte, et que les éditions écrivent ἠερίη (*nigra*, dans les traductions latines). Mais, dans la note au vers 580 du Chant Ier, le Scoliaste disait qu'à cause de sa terre noire on nommait l'Égypte Ἠερία (τὴν Αἴγυπτον Ἠερίαν φασίν). Que ce soit à cause de sa terre noire ou pour un autre motif, il est certain que l'Égypte a porté autrefois ce nom. Cf. Aulu-Gelle, XIV, 6 : « *Quibus urbibus regionibusque vocabula iam mutata sint, quod Boeotia ante appellata fuerit* Aonia, *quod Aegyptus* Aeria... » Il est naturel qu'Apollonios, qui rend au Nil son vieux nom de Triton, rende à

l'Égypte son vieux nom d'Éeria. Wellauer, qui conserve dans son texte la leçon ἠερίη, dit cependant fort bien : « *Mihi quidem... littera majuscula* Ἠερίη *scribendum videtur, quod antiquum Aegypti nomen fuisse testantur Etymol. M. v.* ἠερίη, *Hezych. et Steph. Byz. s. v.* ἀερία, *sive ab* ἀήρ, *sive ab Aeria, Aegypti matre, v. Steph. Byz. s. v.* Αἴγυπτος. *Ejusmodi nomine uti decuit poetam eruditionis speciem prae se ferentem, eoque usum esse eo verisimilius est quod et Nili antiquissimo nomine* Triton *utitur.* » Le chœur des *Suppliantes* d'Eschyle dit (v. 75) s'être enfui ἀερίας ἀπὸ γᾶς : peut-être faudrait-il écrire Ἀερίας.

V. 269. *Et le fleuve Triton.* — Voir la note au vers 260. « Au sujet de la production du Nil, les anciens ont eu des opinions diverses. Anaxagore dit qu'il se gonfle de la fonte des neiges. Euripide le suit, disant : *Ce sont ici les eaux virginales du Nil... Grâce à la fonte de la neige blanche, il arrose le sol* [*Hélène,* v. 1 et 3]. Eschyle et Sophocle ont aussi supposé qu'il y a au-dessus de l'Égypte des contrées couvertes d'une neige qui, lorsqu'elle se fond, se déverse dans le Nil. Nicagoras dit qu'il coule des pays situés en face. Démocrite le physicien dit que le Nil prend sa source dans la mer située bien loin au midi et que son eau s'adoucit par la longue distance qu'elle parcourt, et qu'elle est amollie et comme cuite par l'ardeur du soleil; aussi le goût en est-il spécial. Aristias de Chios dit qu'en hiver, le soleil, étant sous la terre, en fait sortir l'eau; mais que, pendant l'été, se trouvant au-dessus de la terre, il ne le fait plus, car elle est trop échauffée; aussi, c'est quand la terre est amollie qu'elle produit le plus d'eau. Éphore dit que le sol de l'Égypte est élevé par le limon du fleuve, et qu'au printemps, ouverte par les rayons du soleil, la terre répand l'eau au dehors et fait gonfler le Nil. [Voir pour cette opinion d'Éphore les fragments de cet historien réunis à la page 263 du vol. Ier des *Fragm. Hist. Graec.*, Didot.] Thalès de Milet dit que les nuages, resserrés contre les monts d'Éthiopie par l'action des vents Étésiens, y éclatent. Aussi, quand les vents, s'abattant sur la mer, soufflent en face du fleuve, par suite de la crue des eaux qu'ils amènent, le Nil subit des inondations. Diogène d'Apollonie dit que l'eau de la mer est ravie par le soleil qui la transporte dans le Nil : il pense que le Nil se remplit en été, parce que le soleil y déverse toute l'humidité qui vient de la terre. Le Nil se nommait d'abord Triton : il a, au dire d'Hermippos, reçu son nouveau nom de Neilos, le Cyclope, fils de Tantale, qui régna sur le pays [ou : de Neilos, fils du Cyclope, fils de Tantale]. » (Scol.) Hérodote (II, 19 et suiv.) cite et réfute d'avance à peu près toutes les opinions sur l'origine du Nil, énumérées dans cette scolie. Diodore de Sicile (voir aussi la note au vers 1248 du Chant II) donne d'autres renseignements qu'Hermippos sur ce Neilos ou Neileus, roi légendaire d'Égypte : c'est en reconnaissance des nombreux canaux creusés par ce roi que la postérité aurait appelé de son nom le fleuve précédemment nommé Aigyptos (Diodore, I, 63). Il faut remarquer que Diodore ne mentionne pas le nom de Triton parmi ceux que le Nil a reçus successivement : le fleuve se serait nommé d'abord *Océanès*, puis, à cause de son impétuosité, *Aétos* (l'Aigle), ensuite *Aigyptos,* du nom d'un roi du pays, et enfin *Neilos,* du nom du roi Neileus (Diodore, I, 19). Le Nil se serait aussi appelé

Mélo (Servius, *ad Georg.*, IV, v. 292). Je ne sais où le Scoliaste a pris la tradition qui fait du roi égyptien Neilos le fils d'un Cyclope nommé Tantale ou un Cyclope fils de Tantale. J'aimerais mieux, au lieu de Νείλου τοῦ Κύκλωπος τοῦ Ταντάλου, lire τοῦ Πέλοπος, *Neilos, fils de Pélops, le fils de Tantale.* — Quant au fleuve Nil, les écrivains grecs l'ont fait entrer de bonne heure dans leurs généalogies divines. Ainsi, Phérécyde (scolie au vers 1186 du Chant III) dit qu'Agénor, ayant épousé Argiopé, fille du Nil, eut d'elle Cadmos. Apollodore parle de deux filles du Nil, Memphis et Anchirroé, qui furent épousées, l'une par Épaphos et l'autre par Bélos (II, 1, 4).

V. 272. *C'est de là qu'un homme partit.* — « Sésonchosis [nommé par Hérodote et par Strabon Sésostris, et par Diodore de Sicile, Sésoosis], roi de toute l'Égypte après Horos, fils d'Isis et d'Osiris, se jeta sur l'Asie qu'il bouleversa tout entière, ainsi que la plus grande partie de l'Europe. Hérodote parle de lui avec beaucoup de précision [II, 102 et suiv.]. Théopompe, dans son livre III, lui donne le nom de Sésostris. Hérodote dit en outre que, chez les peuples qu'il avait soumis par la guerre, il élevait des colonnes où il inscrivait comment il les avait vaincus. Quant à ceux qui s'étaient rendus, il ajoutait sur ces colonnes l'image des parties naturelles de la femme, symbole de leur lâcheté. [Diodore (I, 55) dit qu'il faisait aussi représenter sur ces colonnes, pour les peuples guerriers, les parties sexuelles de l'homme, afin d'indiquer, par cette partie importante du corps, le caractère de chaque nation.] » (Scol.)

V. 276. *Il s'est écoulé depuis lors une longue suite d'années.* — « Apollonios dit que cette longue suite d'années s'est écoulée depuis le temps de Sésonchosis. Dicéarque, dans son livre Ier, dit qu'il établit des lois pour empêcher que personne de ses sujets ne quittât le métier paternel; car il supposait que c'était le commencement de l'ambition. C'est lui le premier, dit-on, qui a imaginé de faire monter les hommes à cheval; d'autres disent que c'est Horos et non Sésonchosis... Certaines villes, en effet, ont disparu; d'autres ont changé de nom, et l'on ne sait plus par qui elles ont été fondées : c'est le temps qui en est cause. Dicéarque, dans son livre Ier, dit que Sésonchoisis fut roi après Horos, fils d'Isis et d'Osiris. De Sésonchosis au règne de Neilos, il y a deux mille cinq cents ans; du règne de Neilos à la prise d'Ilion, il y en a sept; de la prise d'Ilion à la Ire Olympiade, quatre cent trente-six; en tout deux mille neuf cent quarante-trois. » (Scol.) Diodore de Sicile (I, 63) cite le roi Neilos comme bien postérieur à Sésostris, mais il ne donne aucune date.

V. 277. *Mais Aia subsiste encore aujourd'hui.* — « Il dit qu'Aia reste intacte depuis le temps de Sésonchosis, ainsi que les descendants de ceux qui y avaient été établis par Sésonchosis. C'est par catachrèse qu'il les appelle υἱωνοί, comme on nomme Héraclides non seulement les fils d'Héraclès, mais les fils de ses descendants, ceux mêmes qui se sont établis en Scythie. Les Colchiens descendent des Égyptiens, comme le dit Apollonios; Scymnos, dans son livre sur l'Asie, dit aussi que les Colchiens sont une colonie d'Égyptiens. Hérodote, dans son livre II, rappelle qu'ils pratiquent la circoncision, qu'ils tissent le lin

et qu'ils usent des lois des Égyptiens. Philostéphane dit qu'il est de petites îles sur le Phase et qu'Aia se trouve dans l'une d'elles. » (Scol.) Hérodote s'étend beaucoup, dans les chapitres 104 et 105 du livre II, sur les traits de ressemblance que l'on peut remarquer entre les usages des Égyptiens et ceux des Colchiens. Il admet que les Colchiens sont d'origine égyptienne. Strabon (51, 7) dit que, parmi les migrations les plus célèbres, on cite celles des Égyptiens vers l'Éthiopie et la Colchide. Il rappelle les diverses preuves invoquées à l'appui de leur opinion par les auteurs qui veulent faire croire à l'existence d'un lien de parenté entre les Colchiens et les Égyptiens (427, 35 et suiv.), mais il ne semble pas partager cette opinion. Diodore de Sicile (I, 28) dit aussi que les Colchiens du Pont descendent des colons égyptiens : il explique ainsi l'origine de la circoncision, coutume qui aurait été importée en Colchide par les Égyptiens. Cette tradition d'une colonisation de la Colchide par les Égyptiens, très ancienne et très répandue, est encore rappelée par Ammien Marcellin (XXII, 8, 24) : « *Colchos... Aegyptiorum antiquam subolem.* » Voir aussi Denys (*Perieg.*, v. 689) et les imitations en latin d'Aviénus (v. 874) et de Priscien (v. 671).

V. 280. *Des colonnes* (κύρβιας). — « On appelle κύρβεις, dit Ératosthène, ce qu'on nomme à Athènes les *axones* [ἄξονες], où l'on écrit les lois, comme dit Aristophane, le poète comique. Apollodore dit qu'on appelle κύρβις toute action publique, toute loi, parce que les anciens avaient coutume d'ériger des pierres pour y inscrire leurs décrets; ces pierres, ils les nommaient, soit *stèles* [στήλας] à cause de leur *stabilité* [ἀπὸ τῆς στάσεως], soit à cause de leur élévation en hauteur, κύρβεις, synonyme de κύρφεις : car elles s'élevaient en pointe [κεκορυφῶσθαι]. Plus tard, ils conservèrent le même nom aux tables de bois peintes en blanc où ils écrivaient les décrets. La κύρβις est donc destinée à recevoir des inscriptions sacrées. » (Scol.) La citation d'Apollodore se trouve à peu près textuellement dans les scolies au vers 448 des *Nuées* d'Aristophane. D'ailleurs, ce passage est reproduit par divers auteurs de scolies ou de commentaires avec des variantes plus ou moins importantes. (Voir *Hist. Graec. Fragm.*, Didot, vol. I[er], p. 432 : on y trouvera un certain nombre d'étymologies qui ont été proposées du mot κύρβις.) — Quant au passage d'Aristophane auquel le Scoliaste d'Apollonios fait allusion, c'est le vers 1354 des *Oiseaux* : « *Cette loi antique se trouve dans les* κύρβεις *des cigognes.* » — Il semble assez difficile de décider s'il faut traduire ici κύρβεις par *colonnes* ou par *tables*; Hoelzlin admet également les deux interprétations : *Tabulae scilicet geographicae, aut columnae lapideae.* Il adopte *columnas* dans sa traduction latine; Shaw admet *tabulas*; Beck et Lehrs, *cippos*. Je crois qu'il faut traduire le mot κύρβεις par *colonnes* puisque c'est le sens le plus ancien qu'il ait eu, avant de désigner les tables de bois peintes en blanc où l'on écrivait les décrets.

V. 282. *Bras* (κέρας) *extrême de l'Océan.* — « On donne le nom de κέρατα à tous les fleuves qui sortent de l'Océan lui-même. L'Ister est un fleuve de Scythie. Le sens est : Ils ont fait connaître par des signes certains un fleuve situé bien loin d'eux, et dont ils savaient l'existence. » (Scol.) Hésiode (*Théogonie*, v. 789) donne au Styx le nom de

'Ωκεανοῖο κέρας. Apollonios suit naturellement la tradition homérique d'après laquelle le fleuve Océan, qui embrasse toute la circonférence de la terre, est la source commune « de tous les fleuves, de toute la mer, de toutes les eaux jaillissantes, de tous les puits profonds » (*Iliad.*, XXI, v. 195). Je n'ai pas osé traduire κέρας par *corne*, qui est le mot propre, mais qui semblerait étrange en français. Hoelzlin explique bien : « *Mare est quasi quoddam animal; ejus pedes et brachia sunt sinus; cornua fluvii.* »

V. 284. *Ils le nomment l'Ister.* — Voir la note au vers 259, que celle-ci complète et contredit souvent. — « Il dit que l'Ister descend du pays des Hyperboréens et des monts Riphées. Il suit en cela Eschyle qui, dans le *Prométhée délivré*, parle ainsi : Arrivé dans la région qui se trouve entre les Scythes et les Thraces, il se partage en plusieurs branches; il en déverse une dans notre mer, une autre dans la mer Pontique, une troisième dans le golfe Adriatique. Scymnos, dans le livre XVI de son ouvrage sur l'Europe, dit que l'Ister est le seul fleuve qui vienne des déserts. Quant aux monts Riphées, ils sont situés à l'orient... Ératosthène, dans le livre III de ses *Géographiques*, dit que l'Ister vient de pays déserts et entoure l'île Peucé. Aucun auteur, excepté Timagète qu'Apollonios suit, ne dit que les Argonautes aient passé par l'Ister pour arriver à notre mer. Car Scymnos dit qu'ils ont navigué par le Tanaïs vers la grande mer, d'où ils ont passé dans la nôtre. Et il est raconté qu'arrivés au continent, ils ont porté Argo sur des solives jusqu'au moment où ils parvinrent à la mer... L'Ister, qui descend du pays des Hyperboréens, après être arrivé à un endroit qui se trouve entre la Scythie et la Thrace, se partage en deux branches dont l'une se jette dans le Pont-Euxin, l'autre dans la mer Tyrrhénienne. » (Scol.) Ces théories sur les deux branches de l'Ister étaient très communes dans l'antiquité. Strabon, en effet (47, 40 et suiv.), doit réfuter Hipparque, qui, reproduisant une erreur commune à quelques-uns de ses devanciers, disait que le Pont se réunit à l'Adriatique, puisque l'Ister, à son point de départ dans la région du Pont, se divise en deux bras et se déverse à la fois dans les deux mers. Le savant géographe fait remarquer que l'Ister se jette seulement dans le Pont et ne se divise en deux branches qu'à son embouchure. Il suppose qu'Hipparque et ceux qui ont écrit avant lui ont imaginé l'existence d'un fleuve homonyme qui, se séparant du véritable Ister, aurait été descendu tout entier par Jason, lors de son retour de Colchide. Strabon n'est pas éloigné de croire que Jason a passé, en effet, par ce second fleuve Ister. « Suivant certains auteurs, Jason et ses compagnons auraient remonté la plus grande partie de l'Ister; suivant d'autres, ils l'auraient remonté jusqu'à l'Adriatique. Les uns ne connaissent pas les endroits dont ils parlent; les autres supposent un Ister qui sortirait du grand Ister pour se jeter dans l'Adriatique : leur supposition n'est ni invraisemblable ni absurde. » (Strabon, 38, 39-44.) Strabon cite encore, pour la réfuter, l'opinion de Théopompe, qui prétendait qu'une des branches de l'Ister débouche dans l'Adriatique (263, 30). Diodore de Sicile (IV, 56) réfute aussi l'opinion de ceux qui ont prétendu que les Argonautes, après avoir remonté l'Ister jusqu'à ses sources, étaient

entrés par une autre branche du fleuve dans l'Adriatique. Il distingue l'Ister qui se jette dans le Pont-Euxin et un autre fleuve homonyme qui se jette dans l'Adriatique. Ce dernier ne nous est pas connu : c'est quelque petit cours d'eau du pays des Istriens.

V. 286. *Au delà du pays où souffle le Borée ... dans les monts Riphées.* — Pour le peuple et le pays des Hyperboréens, voir la note au vers 675 du Chant II. Les anciens ont entendu d'une manière générale et vague par monts Riphées les montagnes situées aux extrémités septentrionales de l'Europe. A mesure que les connaissances géographiques s'étendaient vers le nord, on reculait d'autant la position légendaire de cette chaîne de montagnes, séjour des neiges éternelles et des tempêtes glacées. Les monts Riphées se trouvaient dans le pays des Hyperboréens. Cf. Virgile, *Georg.*, III, v. 381 :

> Talis Hyperboreo Septem subiecta trioni
> Gens effrena virum Riphaeo tunditur Euro.

Pomponius Méla, III, 5 : « *Hyperborei super Aquilonem Riphaeosque montes ... iacent.* » En plaçant les sources de l'Ister dans le pays des Hyperboréens, Apollonios suit une tradition qui se trouve déjà dans les *Olympiques* de Pindare (III, v. 25 et suiv.) et peut-être dans le *Prométhée délivré* d'Eschyle (voir la note au vers 284).

V. 289. *Dans la mer Orientale;* v. 308. *Au golfe le plus reculé de la mer Orientale.* — Tous les mss. et toutes les éditions ont, v. 289 : Ἰονίην ἅλα, et v. 308 : πόντοιο... Ἰονίοιο. Nous n'avons pas de scolie sur le vers 289; voici celle qui concerne le vers 308 : « La mer Ionienne est une mer d'Italie où aboutit l'Adriatique; aussi, certains auteurs lui donnent le nom de mer Adriatique. La mer Ionienne a été ainsi appelée de l'Illyrien Ionios, comme le dit Théopompe dans son livre XXI. Certains disent que le nom de cette mer vient des voyages errants d'Io. » Strabon (263, 14) fait remarquer que, pour distinguer le golfe Ionien et le golfe Adriatique, qui ont tous deux la même entrée, on est convenu d'appeler golfe Ionien la partie *antérieure* de la mer, et Adriatique, la partie *intérieure* jusqu'au fond; il ajoute que, de son temps, le nom d'Adriatique s'est étendu à la mer tout entière. Strabon rappelle aussi que, d'après Théopompe, le nom de mer Ionienne viendrait d'un ancien roi de ce pays, originaire d'Issa. Pour la tradition qui attribue à Io l'origine du nom de la mer Ionienne, voir la note au vers 745 du Chant II. — Cette note du Scoliaste donne de banales indications sur la mer Ionienne : mais ces indications n'ont que faire ici, puisque, dans les deux passages qui nous occupent, il ne peut être question de la mer communément désignée sous le nom de mer Ionienne ou, si l'on veut, de mer Adriatique. On a vu (note au vers 284) que, suivant les traditions anciennes, l'Ister se déverse soit par deux embouchures dans la mer Tyrrhénienne et dans le Pont, ou dans la mer Adriatique-Ionienne et dans le Pont, soit par trois embouchures dans la Méditerranée *(notre mer)*, dans la mer Adriatique-Ionienne et dans le Pont. Or, des deux embouchures mentionnées ici par Argos, l'une se trouve « dans un golfe profond qui s'étend au-dessus de la mer de Trinacrie ». Qu'est-ce que la mer de Trinacrie? Le Scoliaste nous le dit dans sa

note au vers 291 : « C'est la mer Tyrrhénienne qui baigne la Sicile; celle-ci se nommait d'abord Trinacrie à cause de ses trois promontoires [διὰ τὸ τρεῖς ἄκρας ἔχειν], Pachyne, Lilybée et Pélore. » Le golfe profond qui s'étend au-dessus de la mer de Trinacrie (ou mer Tyrrhénienne) est le golfe de Ligurie. Puisque Argos n'admet que deux embouchures de l'Ister, il ne peut dire que l'une se trouve dans la mer Tyrrhénienne, l'autre dans la mer Ionienne : comment oublierait-il celle qui intéresse le plus les Argonautes, celle par où ils vont entrer dans le fleuve pour le remonter, l'embouchure qui se trouve dans le Pont-Euxin ? Ajoutez à cela qu'au vers 308 les Colchiens se séparent en deux troupes pour donner la chasse aux Argonautes : les uns sortent du Pont-Euxin, en passant au travers des roches Cyanées; les autres, qui n'en sortent pas, se trouvent bientôt « dans le golfe le plus reculé de la mer Ionienne », où se trouve justement une embouchure de l'Ister : il faut donc que *mer Ionienne* soit, pour Apollonios, synonyme de *Pont-Euxin*. C'est ce qu'a bien vu Flangini qui propose de lire tout simplement 'Αξείνην. La correction est juste en principe, mais elle s'éloigne trop de la lettre des mss. pour être admissible. Gerhard (*Lection. Apoll.*, p. 80) dit avec raison : « *Insignis difficultas neminem advertit nisi Flanginium qui, cum probe intelligeret de solo Ponto Euxino hoc loco cogitari posse, coniecit* μετ' 'Αξείνην ἅλα, *bonam ad sensum coniecturam, sed ex scripturae rationibus omni verisimilitudine destitutam.* » Mais remarquant que l'expression *mer Ionienne*, appliquée au Pont, revient au vers 308, Gerhard propose de corriger 'Ιονίην en ἠώην, puisque, dit-il, le poète a déjà donné au Pont-Euxin le nom de mer Orientale (Ch. II, v. 745). Wellauer se rend aux raisons de Flangini et de Gerhard, mais il n'admet dans son texte ni l'une ni l'autre de leurs corrections, et il garde 'Ιονίην et 'Ιονίοιο, mots corrompus qui cachent quelque nom savant et peu connu du Pont : « *Corrupta esse illa vocabula neque ego dubito, de emendatione ambigo; illud certum videtur, in vocabulis* 'Ιονίην *et* 'Ιονίοιο *rarius aliquod et doctius Ponti nomen latere.* » Je pense que le nom savant et peu connu du Pont est ἠοίην ou ἠώην, que le copiste aura changé en 'Ιονίην, trompé par la tradition d'après laquelle une bouche de l'Ister aboutit à la mer Ionienne, et aussi par la similitude apparente des deux leçons des vers 632 et 982 avec celles des vers 289 et 308. On lit, en effet, au v. 632 :

'Ωκεανοῦ, τῇ δ'αὖτε μετ' 'Ιονίην ἅλα βάλλει.

et au vers 982 :

ἔστι δέ τις πορθμοῖο παροιτέρη 'Ιονίοιο.

Il est facile de se rendre compte que l'influence de ces deux vers ait amené le copiste à changer les leçons ἠοίην ou ἠώην et ἠοίοιο ou ἠώοιο pour écrire, au vers 289 :

ἔνθα διχῇ τὸ μὲν ἔνθα μετ' 'Ιονίην ἅλα βάλλει.

et au vers 308 :

κόλπον ἔσω πόντοιο πανέσχατον 'Ιονίοιο.

L'emploi des mots 'Ιονίην et 'Ιονίοιο aux vers 632 et 982, où il s'agit bien de la mer Ionienne (voir les notes à ces vers), prouve qu'Apollonios ne saurait confondre le Pont-Euxin avec cette mer. Comme, d'autre part, dans tout le discours qu'il prête à Argos (v. 257-293), le poète a soin de faire employer par son héros les termes géographiques les plus archaïques (p. ex., v. 267 : *Éeria* pour l'Égypte ; v. 269 : *Triton* pour le Nil), il n'y a rien d'étonnant à ce que le fils de Phrixos désigne par le nom de *mer Orientale* ('Ηῴην ou 'Ηοίην ἅλα) le Pont-Euxin qui était, en effet, au temps des Argonautes, situé à l'extrême-orient du monde connu. Le nom de *mer Orientale* attribué au Pont est donc ce *rarius et doctius Ponti nomen* soupçonné par Wellauer. Il semble qu'on doive, aux vers 289 et 308, changer en 'Ηοίην ou 'Ηῴην et 'Ηοίοιο ou 'Ηῴοιο les leçons 'Ιονίην et 'Ιονίοιο, introduites mal à propos dans le texte par le copiste ou le correcteur demi-savant.

V. 293. *L'Achéloos.* — Ce fleuve, dont le cours sépare l'Acarnanie de l'Étolie, se jette, en effet, dans la mer qu'Argos appelle la mer de Trinacrie, et que Strabon (102, 3 et suiv.) désigne sous le nom de Σικελικὸν πέλαγος. (Voir Strabon, 288, 26 ; 386, 24.)

V. 300. *Le Carambis.* — Voir, pour le cap Carambis, la note au vers 361 du Chant II.

V. 303. *Quelques-uns des Colchiens.* — « Parmi les Colchiens, les uns naviguèrent en passant au travers des roches Cyanées ; c'est aussi ce que dit Callimaque. Mais, contrairement à Callimaque, Apollonios dit qu'ils s'en retournèrent. Les autres, avec Apsyrtos, atteignirent l'Ister. » (Scol.)

V. 306. *La bouche de l'Ister que l'on nomme Calon.* — « L'Ister à trois bouches, dont l'une se nomme Calon, comme dit Timagète, dans son ouvrage sur les ports. » (Scol.) Le *Calon stoma* est cité au nombre des diverses embouchures de l'Ister par Pline l'Ancien (*N. H.*, IV, 79) et par Ammien Marcellin (XXII, 8, 43), qui copie à peu près textuellement la phrase de Pline. Cf. Ptolémée (III, 10), Arrien (*Peripl.*, § 35), etc.

V. 310. *Elle est de forme triangulaire.* — « Ératosthène, dans le livre III de ses *Géographiques*, dit qu'il y a dans l'Ister une île triangulaire, égale à Rhodes, qu'il nomme Peucé, à cause du grand nombre de pins qu'elle possède [διὰ τὸ πολλὰς ἔχειν πεύκας]. » (Scol.) L'île Peucé est souvent mentionnée par les auteurs anciens : Strabon (253, 45 ; 254, 33) ; Pline l'Ancien (*N. H.*, IV, 79) ; Ammien Marcellin (XXII, 8, 43 et 45), etc. Scymnos de Chios, dans sa *Périégèse* (*Geogr. Graec. Minor.*, Didot, vol. I[er], p. 227-228, v. 785-790), donne sur l'île Peucé exactement les mêmes indications que le Scoliaste emprunte à Ératosthène. Cf. Pomponius Méla (II, 7), etc.

V. 312. *Narécos* (Νάρηκος). — Le Guelf. et le Laur. ont ἄρηκος, que lisait le Scoliaste ; les mss. de Paris, ἄρηος. Hoelzlin a fait la correction Νάρηκος, adoptée par tous les éditeurs qui l'ont suivi, en se fondant sur le passage d'Ammien Marcellin (XXII, 8, 45), où on lit *Naracustoma*, nom qui se trouve d'ailleurs déjà dans le passage correspondant de Pline l'Ancien (*N. H.*, IV, 79). Dans son *Périple du Pont-Euxin* (§ 35), Arrien cite aussi τὸ Νάρακον στόμα. — Je suppose que Νάρηκος

est un substantif neutre à l'accusatif; Lehrs et Beck en font le génitif d'un mot Νάρηξ.

V. 316. *Dans les prairies basses* (εἱαμενῇσι). — « Ce sont des endroits humides et fangeux. Il faut entendre que, sur les deux rives du fleuve, les bergers prennent la fuite. » (Scol.) Pour le sens précis du mot εἱαμενή, voir la note au vers 1202 du Chant III.

V. 317. *Effrayés à l'aspect des navires.* — « L'avant du navire de guerre primitif ressemblait, au moins sur certains chantiers de l'Archipel, à une tête d'animal... Ce n'est donc pas sans raison qu'Apollonius de Rhodes dit, en parlant des premiers navires grecs : *Et dans les prairies marécageuses les bergers abandonnaient leurs nombreux troupeaux, épouvantés à la vue de ces vaisseaux semblables à des monstres énormes sortant de la mer qui en est peuplée.* » (Cartault, *ouvr. cité*, p. 64-65.) Il n'est pas question ici *des premiers navires grecs*, mais d'un seul navire grec, Argo, et de plusieurs navires colchiens. Apollonios a fait dire par Argos (Ch. III, v. 341 et suiv.) que les navires construits en Colchide sont bien inférieurs à Argo : du moins leur apparence extérieure était à peu près la même, puisque les bergers pouvaient trouver au navire des Minyens comme à ceux des Colchiens la même apparence de monstres marins.

V. 319. *Car ils n'avaient jamais vu.* — Brunck rapproche de ce vers le passage où Cicéron (*de Nat. Deor.*, II, 35, 89) cite et commente les vers d'Attius montrant l'étonnement du berger qui voit pour la première fois le navire Argo. Cf. Ribbeck, *Tragic. Latin. Reliquiae* (Attius, *Medea*, fragm. I).

V. 320. *Scythes mêlés aux Thraces.* — « Les Scythes sont voisins des Thraces d'Europe. Le Laurion est une plaine de Scythie. Timonax enregistre cinquante-cinq peuples de Scythie, dans le premier livre de son ouvrage *Sur les Scythes*. C'est dans la plaine des Sindiens que l'Ister se divise en deux fleuves dont l'un se jette dans l'Adriatique, et l'autre dans le Pont-Euxin... Hipponax fait mention de la séparation des deux courants du fleuve, chez les Sindiens. Hellanicos, dans son ouvrage *Sur les nations*, dit : « Celui qui a complètement traversé le Bosphore, arrive chez les Sindiens; au-dessus de ceux-ci, sont les Scythes Maiotides. » Le σίγυννος est une sorte d'arme de trait qui porte le même nom que le peuple [des Sigynniens]. » (Scol.) Hérodote (V, 9) dit que les Sigynniens sont le seul peuple qu'il ait entendu citer comme habitant le pays désert et immense de l'Ister; il dit aussi que les Cypriens donnent aux javelots le nom de *Sigynnes*. Strabon (446, 4 et suiv.) place les Sigynniens (qu'il nomme Σίγιννοι) entre la mer Caspienne et la Perse. Le même auteur (424, 54) met les Sindiens au nombre des peuples qui habitent les bords asiatiques des marais Maiotides. C'est dans ces régions qu'Hérodote (IV, 28), Scylax (*Peripl.*, § 72), Méla (I, 19), Ammien Marcellin (XXII, 8, 41), etc., placent le pays des Sindiens. Je ne trouve aucun renseignement sur les Graucéniens et sur la plaine du Laurion.

V. 324. *Le mont Angouros.* — « Le mont Angouros est voisin de l'Ister. Timagète en fait mention dans son ouvrage *Sur les ports*. Le *rocher Cauliacos* est en Scythie, auprès de l'Ister. Polémon en fait

mention dans ouvrage *Sur les fondations des villes d'Italie et de Sicile*... C'est devant ce rocher, dit le poète, que l'Ister se partage en deux fleuves, l'un qui se jette dans l'Adriatique, l'autre dans le Pont-Euxin. *La mer de Cronos:* il désigne l'Adriatique; car on dit que Cronos habita ces régions. » (Scol.) Preller (cité dans les *Fragm. Hist. Graec.*, Didot, vol. III, p. 126) suppose qu'il faut chercher le rocher Cauliacos au confluent du Danube et de la Drave. Eschyle (*Prométhée*, v. 837) désigne l'Adriatique par le nom de *vaste golfe de Rhéa.*

V. 330. *Auprès des deux îles Brygéiennes d'Artémis.* — Les Bryges sont un peuple d'Illyrie cité par Strabon (271, 20), par Scymnos de Chios (*Perieg.*, v. 434 et suiv.). Scylax (*Peripl.*, § 23) cite les Nestiens, dont le nom vient du fleuve Nestos; mais il ne parle pas du fleuve Salangon, sur lequel je ne trouve nulle part aucun renseignement. Dans sa note au vers 1215, le Scoliaste s'occupe des Nestiens ou Nestaiens : « Scylax dit que les Nestaiens sont un peuple d'Illyrie. De chez eux on s'embarque sur le golfe. Ératosthène, dans le livre III de ses *Géographiques,* dit : Après les Illyriens sont les Nestaiens; près de leur pays se trouve l'île de Pharos, colonie des Phariens [cf. Scylax, *Peripl.*, § 23; Diodore, XV, 13, 3, qui dit que Pharos est une colonie des Pariens]. »

V. 355. *Aisonide*... — On a remarqué que ces imprécations de Médée ont servi de modèle à celles d'Ariane, dans l'*Épithalame de Thétis et de Pélée,* à celles de Didon, dans l'*Énéide,* à celles de la Médée d'Ovide, dans l'*Épître à Jason,* et à celles de la Médée de Valérius Flaccus, dans le livre VIII de ses *Argonautiques.* On peut aussi noter, dans les imprécations que le poète alexandrin prête à son héroïne, un certain nombre de réminiscences classiques : ainsi, quand la Médée d'Apollonios rappelle à Jason qu'elle l'a sauvé (v. 364 et suiv.), elle parle comme la Médée d'Euripide (*Médée,* v. 476 et suiv.); quand elle lui dit qu'il doit la regarder comme sa fille, sa femme et sa sœur (v. 368 et suiv.), elle répète à peu près les paroles que l'Andromaque d'Homère adressait à Hector (*Iliad.*, VI, v. 429 et suiv.).

V. 357. *L'heureuse fortune* (ἀγλαΐαι). — Dübner : « *Vellus aureum, sive splendida fortuna.* » C'est évidemment la seconde interprétation qui est la bonne.

V. 408. *Quant aux Colchiens seuls, je ne leur céderai pas, je n'hésiterai point à les combattre*... (οὐ δ'ἂν ἐγώ... ὑπείξω μή πολεμίζειν). — Je traduis le texte de Merkel, constitué d'après une heureuse correction de Gerhard, déjà adoptée par Wellauer et Lehrs. Le Laur. et le Guelf. ont ὑπείξομαι πτολεμίξειν et ὑπείξωμαι πτολεμίζειν. Les mss. de Paris, au lieu de οὐ δ'ἂν ont καὶ δ'ἂν. Conservant la leçon de ces derniers pour le commencement du vers, Brunck écrit à la fin du vers ὑπεκξαιμι πτολεμίζειν, « *ex ingenio* », comme dit Beck, qu'il explique : « *Ipse vero Colchis inferendi arma necessitate solutus fuerim, quum mihi transitum non intercludent* [μή με διατμήξωσι, mss. Paris]. » Gerhard fait remarquer avec raison (*Lection. Apollon.*, p. 47) que, parlant ainsi, Jason serait loin de parler en héros : « *Ignavi hominis illud dictum est, pugnae periculo se liberatum iri, nisi forte Colchi eum retenturi sint; fortis herois, quod hic habemus, nolle se Colchis pugnam remittere,*

nisi apertam sinant viam. » A la vérité, l'héroïque bravoure de Jason est trop sujette à caution pour que Gerhard l'invoque à l'appui de sa correction (ὑπείξω μή), laquelle me semble pourtant excellente, « *vere palmaria* », comme dit Wellauer, mais pour d'autres causes. Rien, en effet, ne prouve, comme Brunck le prétend, que les Colchiens laisseraient la route ouverte, si Apsyrtos était tué : le poète dit seulement que les indigènes lâcheraient pied, si le chef des Colchiens n'était plus là. De plus, Médée a compris, exactement comme Wellauer, les paroles de Jason, puisqu'elle lui répond (v. 420) : *Tue-le, et engage la bataille avec les Colchiens.*

V. 417. *Pourvu que je puisse persuader aux hérauts...* — « *Haec intelligo, tanquam si plenius sic scriptum esset :* εἴ κέν πως πεπίθοιμι κήρυκας ἀπέρχεσθαι, καὶ συναρθμῆσαι τὸν Ἄψυρτον οἰόθεν οἶον τοῖς ἐμοῖς ἐπέεσσι. Si forte praeconibus persuasero, ut, quum frater meus accesserit, a nobis discedant, solumque eum mecum committant. *Si enim colloquio interessent praecones, opprimi non posset Apsyrtus. Erant autem illi praecones ministri publici templi Dianae, quibus Medeae custodia mandata.* » (Brunck.) Cette interprétation de Brunck me paraît tout à fait erronée. D'abord, les hérauts ne sont pas des prêtres d'Artémis : rien ne le prouve dans le poème; d'ailleurs, il est probable que, dans le pays des Brygiens comme ailleurs, comme en Tauride, par exemple, Artémis avait des prêtresses et non des prêtres; de plus, Médée n'a pas encore été remise en garde à ces prêtresses ou à ces prêtres; elle ne le sera qu'une fois le pacte conclu. Ces hérauts sont des Argonautes, ceux qui auront porté à Apsyrtos les présents splendides, dont il est question au vers 416, φαιδροῖς... δώροις, que Dübner explique bien par « *nuntiis cum muneribus ad eum missis* ». Il me semble donc que κήρυκας ἀπερχομένους signifie *praeconibus a nobis ad eum abeuntibus.* Ces hérauts étant évidemment des Argonautes, Apsyrtos pourrait être tué en leur présence sans difficulté; ce que Médée espère d'eux, ce n'est donc pas qu'ils s'éloigneront pour rendre à Jason le meurtre plus facile, mais qu'ils sauront, persuadés par elle, faire venir Apsyrtos sans escorte au temple de la déesse. Il me semble que cette interprétation est confirmée par la suite du récit. En effet, on prépare, immédiatement après le discours de Médée à Jason, les présents qui vont être envoyés à Apsyrtos (v. 421-434). Ces présents seront portés par les hérauts Argonautes, puisqu'il n'est question ni de hérauts Colchiens, ni, comme le voulait Brunck, de prêtres d'Artémis chargés du rôle de parlementaires. Avant que ces hérauts partent, Médée leur communique les mensonges qu'ils auront à redire (v. 435... κηρύκεσσιν ἐπεξυνώσατο μύθους), elle les met dans le secret, elle les *persuade* ainsi (comme elle souhaitait de le faire, v. 417) d'amener Apsyrtos dans le piège où il trouvera la mort. — Telle est, à mon avis, la suite des idées dans ce passage difficile dont Wellauer disait : « *Hic locus vulgo male intelligitur...* », et que Gerhard (*Lect. Apollon.*, p. 36) ne trouvait intelligible qu'à condition de supprimer deux vers : « *Ac mihi quidem id quoque certum est, versus 436-437 plane ex nostro textu eiiciendos esse.* »

V. 425. *Dia.* — On sait que Dia est l'ancien nom de l'île de Naxos.

Le Scoliaste cite, à ce propos, un vers de Callimaque : *A Dia, car tel était le plus ancien nom de Naxos.* Brunck pense qu'Apollonios, énumérant les divers possesseurs de ce péplos, imite l'énumération semblable qui se trouve dans l'*Iliade* (II, v. 101 et suiv.), à propos du sceptre d'Agamemnon. Il renvoie aussi aux vers 37 et suiv. de l'*Europe* de Moschos (*Idylle* II), où il est question des possesseurs successifs de la corbeille d'or. L'abandon d'Ariane par Thésée devait être connu de Jason à qui Hypsipylé l'avait, sans doute, appris en lui remettant le péplos sacré : le héros mentait donc impudemment quand il racontait à Médée la romanesque et chaste histoire des amours de Thésée avec la fille de Minos (Ch. III, v. 998 et suiv.).

V. 432. *Ivre à demi* (ἀκροχάλιξ). — Joseph Scaliger trouve le trait grossier, et il le dit avec sa brutalité ordinaire : « *Ineptus poeta, omni abjecta verecundia, et majestate heroici carminis illam foeditatem ipsis verbis expressit. (In Varron., de L. L.)* Ruhnken admire, au contraire, la délicatesse du poète : « *Rem ita elocutus est ut ne castissimas quidem aures offenderet.* » Le mot ἀκροχάλιξ ne semble pas avoir effarouché les anciens puisque Denys (*Perieg.*, v. 948) ne craint pas de le reprendre pour en faire une épithète caractéristique de Dionysos.

V. 433. *La vierge, fille de Minos.* — Le mot παρθενική doit avoir ici son sens propre de *vierge* : voir la scolie au vers 997 du Chant III (note au vers 1003), où il est dit que c'est Dionysos qui priva la fille de Minos de sa virginité.

V. 448. *Les fils de mes ennemis.* — Cette formule d'imprécation, reproduite par Denys (*Perieg.*, v. 600), a été souvent imitée par les poètes latins. Cf. Virgile, *Georg.*, III, v. 513 ; Horace, *Od.*, III, XXVII, v. 21 ; Ovide, *Amor.*, III, XI, v. 16, etc.

V. 471. *Dans le vestibule* (ἐνὶ προδόμῳ). — « C'est par catachrèse que le poète dit le *prodomos* au lieu du *pronaon* [vestibule de temple]. » (Scol.) Voir, pour le *prodomos*, la note au vers 278 du Chant III.

V. 477. *Les extrémités des membres du mort.* — C'est l'amputation qui a été subie par Agamemnon ; Électre (Sophocle, *Électre*, v. 445) le rappelle, en disant de son père : ἐμασχαλίσθη. « Au dire du Scoliaste et des anciens lexicographes, les assassins croyaient se garantir des représailles auxquelles leur crime les exposait, en coupant à leurs victimes les extrémités des membres, qu'ils leur attachaient ensuite sous les aisselles (c'est ce qu'on appelait μασχαλίζειν, de μασχάλη). En leur essuyant sur la tête l'instrument du meurtre, ils s'imaginaient rejeter sur elles la responsabilité du sang versé. » (Tournier, *Les tragédies de Sophocle*, 2e édit., Paris, 1877, note au vers 445 d'*Électre*.) Déiphobe a été mutilé comme Agamemnon et comme Apsyrtos, quand Énée le rencontre aux enfers (*Aen.*, VI, v. 494) :

> ... laniatum corpore toto
> Deiphobum vidit, lacerum crudeliter ora,
> Ora manusque ambas, populataque tempora raptis
> Auribus et truncas inhonesto vulnere nares.

V. 481. *Les hommes Apsyrtiens.* — « C'est un peuple ainsi nommé d'Apsyrtos. » (Scol.) Strabon parle des îles Apsyrtiennes, situées dans

le golfe de la mer Adriatique (102, 22 et suiv.); il rappelle aussi (261, 42 et suiv.) que c'est dans ces îles que la tradition place le meurtre d'Apsyrtos. Pline (*N. H.*, III, 151) cite parmi les îles de la côte d'Illyrie, dans le voisinage des Istriens, les Apsyrtides, ainsi nommées par les Grecs, à cause d'Apsyrtos, frère de Médée, qui y fut tué. Non loin d'elles, continue-t-il, les Grecs ont placé les îles Électrides : Apollonios va en parler (v. 505). Cf. Apollodore, I, 9, 24 et 25; Stéphane de Byzance, etc.

V. 505. *L'île sacrée Électris.* — « Cette île est voisine du fleuve Éridan. » (Scol.) Strabon (179, 11 et suiv.) ne croit pas à l'existence des îles Électrides : il met au nombre des mythes l'histoire de Phaéthon et des Héliades, changées en aunes sur les bords du fleuve Éridan, fleuve qu'on a prétendu voisin du Pô, et qu'on ne retrouve en aucune contrée de la terre; il dit que les prétendues îles Électrides, situées en avant des bouches du Pô, ne sont, elles aussi, qu'un mythe, puisque, de son temps, il n'existe rien de semblable dans ces parages. — Pline (voir la note au vers 481) dit aussi (*N. H.*, III, 151) que la mention que les Grecs font des îles Électrides, voisines du lieu où Apsyrtos fut tué, est une preuve manifeste du peu de foi que ce peuple mérite, puisqu'on n'a jamais pu savoir quelles îles ce nom d'Électrides désignait. L'auteur de l'*Histoire naturelle* revient encore (*N. H.*, XXXVII, 31) sur cette question des îles Électrides, et sur toute la légende (dont Apollonios va parler, v. 604 et suiv.) des Héliades, sœurs de Phaéthon, qui, au dire des poètes grecs, furent tellement désolées de la mort de leur frère foudroyé par Jupiter qu'elles furent changées en peupliers et que leurs larmes devinrent de l'*électrum* (ambre jaune, en latin *sucinum*). Cette origine de l'ambre jaune est aussi fantaisiste que l'existence des îles Électrides où les eaux du Pô auraient porté cet ambre. « *Qua appellatione* [Electrides insulae] *nullas unquam ibi fuisse certum est, nec vero ullas ita positas esse in quas quidquam cursu Padi devehi possit.* » D'ailleurs, Pline comprend qu'ignorant comme il l'est en géographie, Apollonios ait pu ignorer aussi la provenance de l'ambre : « ... *Apollonius in Hadriatico litore confluere Rhodanum et Padum, faciliorem veniam facit ignorati sucini in tanta ignorantia orbis.* » Cette ignorance d'Apollonios lui est d'ailleurs commune avec la plupart des géographes grecs, puisque Scylax (*Peripl.*, § 21) place les Électrides dans l'Adriatique, et puisque Scymnos de Chios (*Perieg.*, v. 374) cite les Ἀψυρτίδες et les Ἠλεκτρίδες, comme voisines. Pomponius Méla, qui n'est pas Grec, dit, lui aussi (II, 7) : « *In Hadria... Apsyrtis... Electrides.* »

V. 517. *Le tombeau d'Harmonia et de Cadmos.* — Cadmos, laissant le trône de Thèbes à son petit-fils Penthée, quitta la Béotie, en compagnie de sa femme, Harmonia, fille d'Arès et d'Aphrodite, et se rendit en Occident, chez les Illyriens, qui firent de lui leur roi. (Voir Decharme, *Mythol.*, p. 573.) Les descendants de Cadmos et d'Harmonia régnèrent dans le pays des Enchéliens (Strabon, 271, 27), peuple d'Illyrie souvent cité par les auteurs grecs et latins (Scylax, *Peripl.*, § 25; Scymnos de Chios, *Perieg.*, v. 437; Pomponius Méla, II, 3; Pline, *N. H.*, III, 139, etc.). Le tombeau d'Harmonia et de Cadmos est

cité par Denys (*Perieg.*, v. 391) et par Scylax (*Peripl.*, § 24), qui le place dans le pays des Maniens, peuple d'Illyrie, voisin des Enchéliens. Lucain semble faire allusion à ce passage d'Apollonios, quand il dit (*Pharsal.*, III, v. 188 et suiv.) :

nomine prisco
Encheliae, versi testantes funera Cadmi ;
Colchis, et Hadriacas spumans Absyrtus in undas.

Le *profond et sombre fleuve d'Illyrie*, dont parle Apollonios (v. 516), serait le Rhizon, d'après C. Muller (note au § 24 du *Périple* de Scylax). Ératosthène, d'autre part (cité par C. Muller, même note), dit que ce tombeau fameux se trouvait au bord du Drilon, ou Drinon. Comme le Drino moderne, qui se jette dans l'Adriatique au-dessous d'Alessio, est formé de la réunion du *Drino-Bianco* et du *Drino-Negro*, on peut supposer que c'est à ce dernier qu'Apollonios fait allusion, quand il parle d'un *profond et sombre fleuve*.

La forteresse, bâtie par les Colchiens, est sans doute l'acropole de la future ville de Pola, dont Strabon (179, 40 et suiv.) dit qu'elle fut fondée par les Colchiens envoyés à la recherche de Médée, qui, ayant échoué dans leur expédition, se condamnèrent à l'exil. Il cite à ce propos un fragment d'une élégie perdue de Callimaque : *Les Grecs l'appelleraient ville des exilés; dans leur langue, ils* [les Colchiens] *l'ont nommée Polai*. Voir aussi Strabon (38, 34 et suiv.). Cf. Pomponius Méla (II, 3) : « *Pola, quondam a Colchis, ut ferunt, habitata.* »

V. 519. *Le nom de monts Cérauniens.* — Les monts Cérauniens sont très souvent cités par les auteurs grecs et latins. Apollonios donne, dans ce passage, l'étymologie de leur nom (κεραυνός, *tonnerre*). Strabon (17, 16) dit que, de son temps encore, on montrait, aux environs des monts Cérauniens, quelques vestiges du passage des Argonautes.

L'île qui est située en face des monts Cérauniens est l'île de Corcyre, habitée par les pacifiques Phaiaciens; c'est, sans doute, pour que les Colchiens n'aillent pas troubler leur tranquillité que Zeus les empêche de passer dans l'île de Corcyre.

V. 524. *La terre des Hylléens.* — Les Hylléens, peuple du littoral de l'Illyrie, sont souvent cités par les auteurs grecs (Denys, *Perieg.*, v. 386; voir les notes de C. Müller à ce vers). Scylax (*Peripl.*, § 22) dit qu'ils habitent une presqu'île, aussi vaste à peu près que le Péloponèse. Scymnos de Chios (*Perieg.*, v. 405), qui attribue la même étendue à leur péninsule, dit qu'elle contient quinze villes. Cf. Apollodore, *Fragm.* 119 (*Histor. Graec. Fragm.*, Didot, vol. Ier). — Quant à Hyllos, héros éponyme de ce peuple, Apollonios a soin de donner sur sa naissance des détails précis (v. 538), pour qu'on ne le confonde pas avec un autre Hyllos, fils d'Héraclès aussi, mais né de Déjanire, et beaucoup plus connu. Dans sa note au vers 1149, le Scoliaste explique pour quel motif Héraclès donna le même nom d'Hyllos à deux de ses fils : « Panyasis dit qu'Héraclès, s'étant trouvé malade en Lydie, fut guéri par Hyllos : c'est un fleuve qui coule dans ce pays. Voilà pourquoi il donna le nom d'Hyllos à deux de ses fils. » Pour ce qui est du fleuve Aigaios et de sa fille Mélité, je ne trouve à leur sujet aucun renseigne-

ment. Il est souvent parlé d'une autre Mélité, fille de Nérée (Hésiode, *Théog.*, v. 246; Homère, *Iliad.*, XVIII, v. 42; Apollodore, I, 2, 7, etc.); je pense que la Mélité, fille du fleuve Aigaios, est la déesse éponyme de cette petite île située entre Corcyre et la côte d'Illyrie, où l'on élevait les *catuli Melitaei* dont Pline (*N. H.*, III, 152) fait mention, d'après Callimaque : « *Melite, unde catulos Melitaeos appellari Callimachus auctor est.* » D'autre part, Strabon (230, 32) dit que ces chiens, κυνίδια Μελιταῖα, sont originaires d'une autre île Mélité, la moderne île de Malte.

V. 528. *Un des grands trépieds d'Apollon.* — L'autre trépied sera offert à Triton (v. 1589). On sait que ces trépieds étaient une des grandes richesses du temple de Pytho. Dans l'*Hymne homérique à Hermès* (v. 179), le petit dieu se vante qu'il ira à Pytho les voler, ainsi que les vases et les métaux précieux qui ornent la demeure d'Apollon.

V. 535. *La ville Agané des Hylléens* (πόλιν Ἀγανήν). — Les éditions ont toutes πόλιν ἀγανήν, *une ville illustre*. Koechly voulait lire πόλιν μεγάλην. Merkel fait du mot ἀγανή un nom propre, qui, pense-t-il, est celui d'une de ces quinze villes que les Hylléens possédaient, au dire de Scymnos de Chios (*Perieg.*, v. 407). Voir la note au vers 524.

V. 539. *Les demeures de Nausithoos.* — Nausithoos est connu par l'*Odyssée :* c'est lui qui conduisit les Phaiaciens dans l'île de Schéria (*Odyss.*, VI, v. 7-11); fils de Poseidon et de Périboia, il fut père d'Alcinoos (*Odyss.*, VII, v. 56-63). Quant à ses rapports avec cet Hyllos, inconnu aux auteurs anciens, il n'en est naturellement question nulle part.

V. 540. *L'île Macris.* — « Autrefois, l'île Schéria s'appelait Macris, du nom de la nourrice de Dionysos. » (Scol.) D'après Strabon, Schéria est le nom ancien de l'île de Corcyre (224, 17; 248, 53); il dit, d'autre part, que Macris était l'ancien nom de l'Eubée (382, 6). Voir la note au vers 1024 du Chant Ier. — Mais Apollonios fait allusion ici à une légende que nous ne connaissons que par lui : au lieu de suivre la tradition commune d'après laquelle Dionysos à peine né a été confié par les soins d'Hermès aux Nymphes, ses nourrices, qui l'élevèrent dans les cavernes de Nysa, la montagne sacrée (voir, par exemple, Decharme, *Mythol.*, p. 437), il raconte (v. 1131-1140) que Macris, fille d'Aristée, reçut des mains d'Hermès Dionysos nouveau-né, et l'éleva dans l'île d'Eubée; chassée de cette île par le ressentiment d'Héra, elle vint se réfugier à Schéria auprès des Phaiaciens; l'île prit son nom qu'elle perdit ensuite, dit Apollonios (v. 990), pour recevoir celui de Drépané, et le poète indique les diverses étymologies de ce second nom de Corcyre, qui est mentionné par plusieurs auteurs anciens. « L'île de Drépané est l'île de Corcyre; elle s'appelait d'abord Schéria; dans sa *Constitution des Corcyréens,* Aristote donne l'origine de ce premier nom. Car il dit que Déméter, craignant que les fleuves qui venaient du continent ne fissent de l'île une partie du continent [sans doute, que les alluvions de ces fleuves ne rejoignissent l'île au continent qui en est peu éloigné], demanda à Poseidon de détourner le cours de ces fleuves; ces fleuves ayant été contenus [ἐπισχεθέντων], l'île, au lieu du nom de Drépané, prit celui de Schéria [Σχερία]. [Or, elle se nommait Drépané] parce que Déméter, ayant demandé une faux

[δρεπάνη] à Héphaistos, enseigna aux Titans à faire la moisson; ensuite elle cacha cette faux dans une partie de l'île voisine de la mer. Mais comme les flots battaient ce lieu, la forme de cette terre devint semblable à celle d'une faux. Timée dit que le nom de Drépané vint de ce que Zeus cacha dans cette île la faux avec laquelle il avait coupé les parties sexuelles d'Ouranos ou de Cronos. (Scoliaste, note au vers 984.) Hellanicos (*Fragm. Hist. Graec.*, Didot, vol. Ier, p. 51) dit que Phaiax était fils de Poseidon et de l'Asopide Cercyra (cf. Diodore, IV, 72) et donna son nom à l'île autrefois nommée Drépané et Schéria. Cf. Pline l'ancien (*N. H.*, IV, 52) : « *Corcyra... Homero dicta Scheria et Phaeacia, Callimacho etiam Drepane.* » Apollonios donne donc à l'île de Corcyre, ou, si l'on aime mieux, à l'île fabuleuse des Phaiaciens, tous les noms successifs qui lui sont attribués d'ordinaire, et il mentionne, en outre, un autre nom, Macris, dont les auteurs anciens ne parlent pas. C'est probablement pour concilier avec la tradition qu'il suit sur l'enfance de Dionysos une autre tradition, reprise depuis par Nonnos, d'après laquelle Dionysos aurait été élevé par les Courètes et les Corybantes dans l'île d'Eubée, primitivement nommée Macris. D'ailleurs, suivant Strabon (386, 7 et suiv.), au retour du siège de Troie, des navires Eubéens furent jetés sur les côtes d'Illyrie, et une ville de l'île de Corcyre prit le nom d'Eubée. Apollonios semble vouloir confirmer les traditions qui établissaient des rapports entre les îles d'Eubée et de Corcyre. — Il faut remarquer que l'auteur des *Argonautiques* ne donne jamais à l'île des Phaiaciens le nom de Corcyre par lequel on la désigne d'ordinaire. Il réserve ce nom de Κέρκυρα pour une autre île de la mer d'Illyrie, *Corcyre-la-Noire* (Κέρκυρα Μέλαινα, v. 571), où, dit-il, Poseidon établit la jeune Asopide Cercyra qu'il avait enlevée. D'après le fragment d'Hellanicos cité plus haut, l'Asopide Cercyra, mère de Phaiax, aurait donné son nom à l'île de Drépané, qui devint plus tard la demeure des Phaiaciens. Mais les géographes anciens distinguent généralement Corcyre *(Corfou)* de Corcyre-la-Noire *(Curzola* ou *Karkar)*. Il est question de cette dernière île dans Strabon (102, 24), dans Pline l'ancien (III, 152), dans Pomponius Méla (II, 7), etc.

V. 541. *Pour se purifier du meurtre funeste de ses enfants.* — Apollodore (II, 4, 12) raconte qu'Héraclès, rendu fou par Héra, tua les enfants qu'il avait eus de Mégara, et que, revenu à la raison, il s'exila et se fit purifier par Thestios. Mais, quant à son voyage dans le pays des Phaiaciens où il aurait aimé la nymphe Mélité, j'ai déjà dit (note au vers 524) que, nulle part à ma connaissance, il n'en est question dans les auteurs anciens. Pour les diverses folies furieuses d'Héraclès et les purifications rendues nécessaires par les crimes commis pendant ses accès, voir Heyne, *ad Apollodori Bibliothecam Observationes*, p. 139-140.

V. 543. *Le courageux Hyllos.* — Après ce vers, les éditions vulgaires ont, d'ordinaire, les unes dans la suite du texte, les autres entre crochets, les deux vers suivants : « [*Qui enfanta le courageux Hyllos*] *dans le pays des Phaiaciens. Il habita d'abord les demeures de Nausithoos, alors qu'il était enfant ; puis, il quitta l'île.* » Hoelzlin n'admettait pas

ces deux vers, qui font évidemment double emploi avec les deux suivants; ils ne se trouvent pas dans les mss. de Merkel. Wellauer pense avec raison qu'ils appartiennent à la première édition des *Argonautiques.*

V. 551. *Les Mentores.* — Les Mentores sont, d'après Hécatée (*Fragm. Histor. Graec.*, Didot, vol. Ier, p. 4), un peuple voisin des Liburniens. Pline (*N. H.*, III, 139) en fait une tribu de la nation des Liburniens. Seul, à la connaissance de C. Muller (*Geogr. Graec. Min.*, Didot, vol. Ier, p. 27), Scylax cite les îles Mentorides, dans le voisinage des Électrides, et semble placer ainsi les Mentores parmi les insulaires et non parmi les continentaux, comme le font les autres auteurs anciens qui parlent de ce peuple.

V. 553. *Dans les îles Liguriennes, que l'on nomme Stoichades.* — « Auprès de l'Italie sont trois îles nommées Ligustiades ou Stoichades, parce qu'elles sont rangées en ligne (στοίχῳ); les Ligyens les habitent. » (Scol.) Strabon cite (153, 24) les cinq îles Stoichades dont trois sont grandes, et deux, petites : ce sont nos îles d'Hières. Pline (*N. H.*, III, 79) ne compte que trois Stoichades; il donne de leur nom la même étymologie que le Scoliaste : « *Tres Stoechades a vicinis Massiliensibus dictae propter ordinem quo sitae sunt.* » Cf. Pomponius Méla (II, 7). — A propos de l'expression *la terre Ausonienne*, le Scoliaste fait remarquer que l'on a blâmé Apollonios d'avoir donné à l'Italie un nom qu'elle n'avait pas au temps de l'expédition des Argonautes, puisque ce nom vient d'Auson, né d'Ulysse et de Calypso, longtemps après l'expédition; il défend le poète en disant qu'il ne rapportait pas ce nom au temps des héros. On sait, en effet, que l'expédition des Argonautes est antérieure aux aventures d'Ulysse, puisque, dans l'*Odyssée* (cf. XII, v. 69 et suiv.), il est fait allusion à Jason et au voyage d'Argo.

V. 564. *Les îles Liburniennes.* — Strabon parle de ces îles, situées près de la côte d'Illyrie (102, 23); il dit qu'il y en a une quarantaine (261, 46). Cf. Scylax (*Peripl.*, § 21), Pline l'Ancien (III, 152), etc. On sait que les Liburnes étaient un des peuples de l'Illyrie. — L'île d'*Issa* est très souvent citée par les auteurs anciens : Strabon (102, 23, etc.), Scylax (§ 23), Scymnos (v. 413), Pline l'Ancien (III, 152), Pomponius Méla (II, 7), etc. — *Dyscélados* et *Pityéia* ne semblent guère mentionnées que par Pomponius Méla (II, 7). Les anciens éditeurs voyaient dans δυσκέλαδος *(dont le bruit est terrible)* une épithète d'Issa, et Voss pensait qu'induit en erreur par une mauvaise intelligence du texte d'Apollonios, Pomponius Méla avait fait de l'épithète un nom propre. Brunck rétablit Δυσκέλαδος et pense que, par suite de corruption, le nom de cette île est devenu *Celadussa* dans Pline (*N. H.*, III, 152). Le Scoliaste fait aussi de Dyscélados le nom propre d'une île. — Pour *Cercyra-Mélaina*, voir la note au vers 540. Les auteurs cités dans cette note admettent que Cercyra a été établie, non dans Cercyra-Mélaina, comme le dit Apollonios, mais dans Cercyra, pays des Phaiaciens. L'Asopos, père de Cercyra, est le fleuve de Sicyonie, qui passe devant la ville de Phlionte (voir la note au vers 115 du Chant Ier). — *Mélité* (voir la note au vers 524) est mentionnée aussi par Scylax (*Peripl.*, § 23). — *Cérossos* et *Nymphaié* ne semblent pas mentionnées

par les anciens. Pline l'Ancien (*N. H.*, III, 144) parle d'un *Nymphaeum promontorium* situé en Illyrie. Si l'on ne sait rien de Cérossos, on peut, du moins, identifier Nymphaié avec la légendaire Ogygie où, d'après l'*Odyssée* (VII, v. 245), demeurait la fille rusée d'Atlas, Calypso.

V. 582. *La poutre douée de la parole.* — Voir la note au vers 526 du Chant Ier.

V. 591. *Circé, fille de Persé et d'Hélios.* — Voir, au sujet de Circé, la note au vers 311 du Chant III, et, pour ses origines, la note au vers 1221 du Chant II. Hésiode, qui dit aussi que Persé ou Perséis est la mère d'Aiétès et de Circé (*Théog.*, v. 957), fait de cette déesse une Océanide (*Théog.*, v. 356).

V. 596. *Au fond du cours de l'Éridan.* — D'après les auteurs latins, l'Éridan est le nom grec du *Padus* (le Pô). Cf. Pline (*N. H.*, XXXVII, 31) : « *Eridanum amnem quem Padum vocavimus.* » Hygin (*Fabul.*, 154) : « *Hic amnis* [Padus] *a Graecis Eridanus dicitur quem Pherecydes primus vocavit.* » Le nom de l'Éridan se trouve mentionné par Hésiode (*Théog.*, v. 338) avant Phérécyde : mais dans la *Théogonie* ce n'est qu'un nom mythique compris dans une énumération qui n'a rien de la précision géographique. Dans la *Batrachomyomachie* (v. 20), l'Éridan est cité comme un fleuve fabuleux ; Hérodote (III, 115) rapporte sans l'admettre la tradition qui fait de l'Éridan un fleuve tributaire des mers septentrionales : il n'a vu personne qui ait pu lui donner des renseignements sur ce fleuve, et il pense que le nom de l'Éridan est de l'invention de quelque poète. A l'époque classique, l'Éridan est regardé comme un fleuve du légendaire pays des Hyperboréens. (Cf. Preller, *Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 196.) Plus tard, on admet que l'Éridan est voisin du Pô, on prétend même qu'il n'est autre chose que le Pô : cette seconde opinion, qui est celle des auteurs latins en général, est aussi rapportée par Diodore de Sicile (V, 23). Strabon (179, 9) ne veut pas admettre l'identification de l'Éridan et du Pô, ni même le voisinage de ces deux fleuves, car, dit-il, l'Éridan n'est nulle part, il n'existe pas (voir la note au vers 505). Pour Apollonios, l'Éridan est, sans doute, le même fleuve que le *Padus* des Latins ; il suit les traditions fantaisistes de l'ancienne géographie au sujet de ce fleuve qu'il fait communiquer avec le Rhodanos (v. 628). Ses connaissances sur le cours de l'Éridan sont aussi bizarres que celles qu'il a sur le cours de l'Ister. A supposer que les géographes d'Alexandrie connussent bien les fleuves de l'Europe, l'auteur des *Argonautiques*, qui fait accomplir à ses héros leur voyage traditionnel, est forcé par l'économie de son poème de se conformer aux systèmes géographiques primitifs.

V. 597. *C'est là qu'autrefois...* — On a vu (note au vers 505) la manière dont Pline l'Ancien traite la légende des Héliades et la tradition rapportée par Apollonios à propos de la production de l'ambre. — Mais l'histoire de Phaéthon foudroyé par Zeus et précipité au fond de l'Éridan est populaire dans les légendes grecques. « Le mythe grec ajoutait que Phaéthon avait été enseveli par les Nymphes ; que ses sœurs, les Héliades, s'étaient lamentées sans fin sur son tombeau, jusqu'au jour où elles avaient été changées en aunes, ou en peupliers

blancs. Leurs pleurs séchés et figés sur le sol étaient devenus de l'ambre : la brillante matière qui a l'éclat doré du soleil et la transparence d'une larme. A cette fable localisée sur les bords de l'Éridan se rattachait, comme on le voit, l'origine mythique de l'ambre, dont le commerce dans l'antiquité a suivi les voies de l'Adriatique pour se répandre en Grèce. » (Decharme, *Mythol.*, p. 243.) Hésiode qui, au dire d'Hygin (*Fabul.*, 154), semble être le premier qui ait raconté la légende de Phaéthon et des Héliades, disait que les filles d'Hélios furent changées en peupliers, *in arbores sunt populos versae*, comme l'auteur latin traduit le texte perdu d'Hésiode. D'après Virgile, elles furent changées en aunes (*Ecl.*, VI, v. 62):

> Tum Phaethontiadas musco circumdat amarae
> Corticis, atque solo proceras erigit alnos,

ou en peupliers (*Aen.*, X, v. 190):

> Populeas inter frondes, umbramque sororum.

Ovide, qui raconte avec grands détails toute l'histoire de Phaéthon (*Met.*, II, v. 1-366), ne précise pas en quels arbres les Héliades furent changées. Euripide (*Hippolyte*, v. 735 et suiv.) parle des larmes d'ambre des Héliades, mais il ne dit rien de leur métamorphose. Strabon (179, 9) rapporte comme fabuleuse la tradition d'après laquelle elles auraient été changées en aunes. Apollonios, il me semble, indique nettement que l'arbre en question est le *peuplier noir*, αἴγειρος, que l'*Odyssée* (X, v. 510) place dans les bois de Perséphoné. Denys (*Perieg.*, v. 290 et suiv.), dans un passage imité d'Apollonios, dit que, se tenant au pied des peupliers noirs (ὑφήμενοι αἰγείροισι), les Celtes recueillent les larmes d'ambre des Héliades. Diodore de Sicile (V, 23) dit aussi que les Héliades furent changées en peupliers noirs, γενομένας αἰγείρους.

V. 604. *Enfermées* (ἐελμέναι). — Le mot ἐελμέναι est une excellente correction de Gerhard (*Lection. Apollon.*, p. 52), adoptée par Wellauer et par Merkel. Le Laur. et le Guelf. ont ἐφήμεναι (la première leçon du Laur. était ἀείμεναι), mot qui fait ici un contre-sens et qui semble amené par le ὑφήμενοι de Denys (voir la note au vers 597). Mais ἐφήμεναι, dans le passage d'Apollonios, ne peut se rapporter aux Héliades comme, dans la *Périégèse*, ὑφήμενοι se rapporte aux Celtes qui se tiennent au pied des peupliers. Brunck rejette ἐφήμεναι « *quod nobis Heliades repraesentat, tanquam aves, arborum ramis insidentes* », pour admettre ἐλιγμέναι, leçon des mss. de Paris. Mais ἐλιγμέναι *(roulées, entortillées)* n'offre pas un sens satisfaisant et semble, comme la première leçon du Laur., ἀείμεναι, une faute de copie pour ἐελμέναι.

V. 616. *Irrité au sujet de son fils.* — Ce fils d'Apollon, mis au monde par Coronis, fille de Phlégyas, dans la riche Lacéréia, ville de Thessalie, près de l'embouchure de l'Amyros (voir la note au vers 596 du Chant Ier), est Asclépios (voir Decharme, *Mythol.*, p. 293). Quant à la légende des larmes d'Apollon qu'Apollonios dit avoir prise aux Celtes, elle ne semble pas se trouver dans la mythologie ordinaire des Grecs. Sturz (*Pherecydis fragmenta*, editio altera, Lipsiae, 1824, p. 84),

énumérant les divers auteurs qui ont parlé de la mort d'Asclépios et du châtiment d'Apollon, fait remarquer que la légende empruntée par Apollonios aux Celtes est en désaccord avec la légende consacrée. D'après le récit traditionnel (Apollodore, III, 10; Diodore de Sicile, IV, 71; cf. Decharme, *Mythol.*, p. 294), Zeus foudroya Asclépios dont la science médicale rendait les hommes immortels; ayant voulu venger son fils, Apollon tua les Cyclopes qui fabriquent la foudre, et, pour le punir de ce meurtre, Zeus l'exila du ciel et le condamna à être l'esclave d'Admète. Il n'est pas question des larmes qu'Apollon aurait versées au bord de l'Éridan en se rendant chez les hommes Hyperboréens. Mais, comme l'Éridan était un fleuve mythique du pays des Hyperboréens (voir la note au vers 596), comme, d'autre part, les Hyperboréens étaient un des peuples favoris d'Apollon (voir la note au vers 675 du Chant II), la légende, citée par Apollonios, pour s'éloigner des traditions reçues, n'a rien d'invraisemblable. On peut admettre qu'Apollon ait obtenu d'aller passer chez les Hyperboréens le temps de son exil terrestre; on connaît d'ailleurs le goût d'Apollonios pour les traditions peu vulgaires où son érudition alexandrine se complaît.

V. 627. *Le cours profond du Rhodanos qui se jette dans l'Éridan.* — « Le Rhodanos est un fleuve de la Celtique qui s'unit à l'Éridan. Puis ils se séparent en deux; l'une des branches se jette dans l'Océan, l'autre dans le golfe Ionien. » (Scol.) Les anciens géographes que suit Apollonios se faisaient sur le cours du Rhodanos *(le Rhône)* des idées aussi étranges que sur celui de l'Ister. Pline (*N. H.*, XXXVII, 32) accuse Eschyle, Euripide et Apollonios d'ignorance au sujet du Rhône et du Pô : « *Nam quod Aeschylus in Iberia, hoc est in Hispania, Eridanum esse dixit, eumdemque appellari Rhodanum, Euripides rursus et Apollonius in Hadriatico litore confluere Rhodanum et Padum...* » Apollonios adopte quelque tradition géographique qui se trouvait dans une pièce d'Euripide aujourd'hui perdue.

V. 633. *Dans la mer Sardonienne, golfe immense.* — L'expression grecque Σαρδόνιον πέλαγος καὶ ἀπείρονα κόλπον est un ἓν διὰ δυοῖν. Apollonios fait de la mer Sardonienne un golfe immense qui s'étend jusqu'aux bouches du Rhône. D'ordinaire, on donne le nom de Λιγυστικὸν πέλαγος au golfe où le Rhône se jette, et Strabon (88, 1) fait remarquer que ce golfe est distinct de la mer Sardonienne.

V. 634. *Par sept embouchures.* — « Au sujet des bouches du Rhodanos, Polybe accuse Timée d'ignorance, disant qu'elles ne sont pas au nombre de cinq, comme Timée le prétend, mais bien au nombre de deux. Artémidore rapporte qu'il y en a trois... Quelques-uns disent que ce fleuve a sept bouches. » (Strabon, 152, 27 et suiv.).

V. 635. *Les lacs... sur le territoire des Celtes.* — Le Rhône ne traverse qu'un lac, qui est le Léman, Λημέννα λίμνη (Strabon, 170, 7, etc.). Mais puisque Apollonios admet que la suite des lacs traversés par le Rhodanos aurait conduit les Argonautes jusqu'à l'Océan, on comprend qu'il s'agit des divers lacs helvétiques, plus ou moins vaguement connus des géographes alexandrins. Le territoire des Celtes s'étend à l'infini au nord de l'Europe connue des contemporains d'Apollonios. Il ne faut pas entendre par Celtes, comme le fait Scylax (*Peripl.*, § 18),

par exemple, un peuple qui soit voisin des Tyrrhéniens et qui habite au bord de l'Adriatique, mais bien, comme le dit Strabon (27, 37), l'ensemble des peuples de l'Europe occidentale que l'ignorance des premiers géographes rangeait sous une seule et même dénomination.

V. 640. *Du haut des monts Hercyniens.* — « Le mont Hercynien est un mont du pays des Celtes. » (Scol.) La forêt Hercynienne passait pour la plus vaste de toute l'Europe (Diodore, V, 21). Strabon dit que les forêts Hercyniennes s'étendent sur une vaste contrée montagneuse et qu'elles sont voisines des sources du Rhin et de l'Ister et des lacs du Rhin (172, 35; 242, 45). C'est sur un mont voisin des lacs du Rhin (qu'Apollonios confond avec les prétendus lacs du Rhône) qu'Héra s'élance pour pousser ce grand cri et donner cet avertissement aux Argonautes.

V. 646. *Les peuples innombrables des Celtes et des Ligyens.* — Des monts Hercyniens jusqu'aux environs de la mer, les héros ont traversé le pays des Celtes; en arrivant vers la Méditerranée, ils se trouvent chez les Ligyens, peuple méditerranéen et riverain du Rhône, dont la ville principale est Massilia (Scylax, *Peripl.*, § 4). Voir Strabon, etc.

V. 650. *Ils arrivèrent aux îles Stoichades.* — Pour les îles Stoichades, voir la note au vers 553.

V. 653. *Zeus leur confia les navires des hommes.* — On sait que les Dioscures, sous les noms de Σωτῆρες et de Ἀγαθοὶ παραστάται, sont devenus les dieux bienveillants de la mer, les protecteurs des marins en danger. Voir Decharme, *Mythol.*, p. 656; Preller, *Griech. Mythol.*, zweiter Band, dritte Auflage, p. 104-105. Apollonios rattache l'origine de cette légende au souvenir des services que Castor et Pollux rendent aux Argonautes, leurs compagnons.

V. 656. *D'une couleur semblable à celle de la sueur des héros* (χροιῇ... εἴκελαι). — Strabon rapporte les mêmes traditions qu'Apollonios sur le séjour des Argonautes dans l'île d'Aithalia, qui se trouve à 300 stades de la côte et à la même distance de l'île Cyrnos (186, 37 et suiv.): « Il y a sur la côte d'Aithalia un port appelé *Argoos*, du nom, dit-on, du navire Argo; on prétend qu'en cherchant la demeure de Circé, que Médée voulait voir, Jason aborda dans cette île; on assure même que des *strigilles* dont se servaient les héros, des gouttes d'huile sont tombées qui, en se pétrifiant, ont formé les cailloux de diverses couleurs qu'on voit sur le rivage (τῶν ἀποστλεγγισμάτων παγέντων... διαποικίλους τάς.... ψήφους). » On trouve les mêmes renseignements dans le livre περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων, attribué à Aristote, où il est dit (p. 107, édit. Sylburg) que sur le rivage d'Aithalia on voit des cailloux de diverses couleurs (ψήφους... ποικίλας), qui ont pris la couleur de la crasse que les héros, couverts d'huile, s'enlevaient avec leurs strigilles (τὴν χροιὰν λαβεῖν ἀπὸ τῶν στλεγγισμάτων, ὧν ἐποιοῦντο ἀλειφόμενοι). Ces mots διαποικίλους, ποικίλας, ont fait penser à plusieurs critiques (à Dübner, entre autres) qu'il faudrait changer ἴκελοι ou εἴκελοι, leçon des mss., et εἴκελαι, correction de Brunck, en ποικίλαι, parce que le texte ne dit pas à quoi ces cailloux sont semblables. Wellauer répond à cela : « *Quod minime necessarium est : subintelligendum est* εἴκελαι ἱδρῶτι, *nam colorem acceperant* ἀπὸ τῶν στλεγγισμάτων, *ut dicunt qui hanc rem*

fusius narrant. » Si l'on prend le mot χροιῇ non dans le sens de *couleur*, mais dans le sens de *peau humaine* qu'il semble avoir (cf., à ce mot, le *Dictionnaire d'Homère* de Theil), la seule fois qu'il est employé dans Homère (*Iliad.*, XIV, v. 164), on n'a rien à sous-entendre : χροιῇ εἴκελαι signifie *des cailloux semblables par leur couleur à la peau des héros (souillée de sueur).* — L'île Aithalia (aujourd'hui l'île d'Elbe) est très souvent citée par les auteurs latins et grecs. D'après C. Müller (Strabon-Didot, *Index*, au mot *Argous*), le port Ἀργῷος est aujourd'hui le *Porto Ferrajo*. Diodore de Sicile (IV, 56) dit que le nom d'Argoos, donné par les Argonautes à un des ports de l'île Aithalia, est encore conservé de son temps. Il sera question (v. 1620) d'un port homonyme, voisin du lac Triton, nommé lui aussi Argoos en souvenir du passage d'Argo.

V. 661. *Ils arrivèrent au port célèbre d'Aia.* — Voir la note au vers 311 du Chant III. Dans ce passage, Aiétès disait qu'Hélios avait conduit Circé au milieu des régions occidentales, sur le rivage du continent Tyrrhénien. Le poète indique ici avec précision en vue de quelle partie des rivages Tyrrhéniens se trouve l'île d'Aia, demeure de Circé. Elle est un peu au sud de l'île Aithalia que les héros viennent de quitter et au nord de l'île des Sirènes et de la Trinacrie qu'ils longeront après être partis de la demeure de Circé. — On ne peut établir la position de la légendaire Aia où la Circé d'Homère habitait. Virgile semble placer Aia, *Aeaeae insula Circae* (*Aen.*, III, v. 386), dans la même région qu'Apollonios (cf. *Aen.*, VII, v. 10). Les auteurs latins, voulant identifier la demeure de Circé avec le *Circeium promontorium*, ont imaginé que ce cap formait autrefois l'île d'Aia, disparue depuis. Cf. Servius (*ad Aen.*, III, v. 386) : « *Qui nunc* Circeius *mons a* Circe *dicitur, aliquando, ut Varro dicit, insula fuit, nondum siccatis paludibus quae eam a continenti dividebant.* »

V. 662. *Circé qui purifiait sa tête.* — C'est ainsi qu'Atossa se purifie dans l'eau d'une source du songe qui a troublé son sommeil (Eschyle, *Les Perses*, v. 201 et suiv.). Dans les *Grenouilles* (v. 1338 et suiv.), Aristophane fait dire à Eschyle, dans la bouche de qui il met sans doute la parodie de quelques vers d'Euripide : « Servantes, allumez une lampe, puisez dans vos urnes la rosée des fleuves, faites chauffer l'eau, que je me purifie de ce songe envoyé par les dieux... »

V. 665. *Toute l'enceinte de sa demeure* (ἕρκεα πάντα δόμοιο). — Voir la note au vers 39 du Chant III.

V. 672. *Des bêtes sauvages... dont les membres étaient un mélange...* — Cette idée d'animaux primitifs monstrueux appartient à Empédocle. En réfutant ce philosophe, Lucrèce (V, v. 905 et suiv.) semble faire allusion à cette description d'Apollonios :

> Talia qui fingit potuisse animalia gigni...
> Nil tamen est signi mixtas potuisse creari
> Inter se pecudes compactaque membra animantum.

V. 676. *Tels, du limon primitif...* — Apollonios s'exprime dans les termes mêmes que Diogène de Laerce (édit. Tauchnitz, l. II, cap. IV, 3) prête à Archélaos : « Ἀρχέλαος... ἔλεγε... τὰ ζῷα ἀπὸ τῆς ἰλύος γεννηθῆναι. »

Archélaos, en effet, qui passe pour avoir été le maître de Socrate, et qui était l'élève d'Anaxagore, dit que les êtres vivants doivent leur origine première à l'influence de la chaleur solaire qui les fit éclore du limon de la terre. Ces animaux aux membres hétérogènes (ἀνόμοια, Hippolyte, *Refut.*, I, 9) se nourrissaient de ce limon qui les avait produits : ils vécurent peu de temps. La génération sexuelle n'eut lieu que plus tard ; et, peu à peu, par l'industrie et par les mœurs, les hommes s'élevèrent au-dessus des autres créatures. — Mais cette doctrine sur la production primitive des êtres animés n'est pas particulière à Archélaos : il l'a empruntée à son maître Anaxagore, qui disait que tous les animaux viennent à l'origine de la terre vaseuse, fécondée par les germes contenus dans l'éther. Empédocle admettait aussi cette théorie qui avait été enseignée avant lui par Anaximandre et Parménide, et qui fut répandue dans la suite par Démocrite et par Diogène. (Voir Zeller, *Philosophie des Grecs*, t. II de la traduction Boutroux, Hachette, 1882, chap. II, III, § 4, surtout la note 4 de la page 421.) D'après Diodore de Sicile (I, 47), Euripide, dans sa tragédie de *Mélanippé*, disait, lui aussi, que les animaux étaient nés à l'origine du limon de la terre. — On voit qu'Apollonios reproduit dans ce passage un véritable lieu commun de l'ancienne philosophie cosmogonique.

V. 683. *Les yeux de Circé.* — Apollonios dira (v. 727 et suiv.) que tous les descendants d'Hélios étaient faciles à reconnaître grâce à cet éclat de leurs yeux qui permet aux héros de conjecturer que la sœur d'Aiétès est devant eux, et à Circé de deviner que la jeune fille qui vient chez elle en suppliante est de sa race.

V. 694. *Telle est la coutume des tristes suppliants.* — Ulysse observe cette coutume quand il se présente en suppliant dans la maison d'Alcinoos (*Odyss.*, VII, v. 153). Les Thébains qui supplient Apollon de faire cesser la peste sont assis en silence au pied des autels du dieu, devant le palais d'Œdipe (Sophocle, *Œdipe-Roi*, v. 15 et suiv.).

V. 696. *Sa grande épée, munie d'une poignée* (κωπῆεν μέγα φάσγανον). — Le φάσγανον (de σφάζω, *immoler*) est l'arme meurtrière par excellence ; il a deux tranchants (ἄμφηκες, *Iliad.*, X, v. 256, etc.). La κώπη est la poignée sans garde : elle correspond au *capulus* des Latins, qui s'oppose à l'*ansa*, poignée recourbée. La traduction latine d'Hoelzlin, Shaw, Beck et Lehrs, *ansatus magnus gladius*, semble inexacte.

V. 703. *Les suppliants dont l'âme a été sans pitié* (νηλήεις). — Merkel adopte la leçon du Laur.; le Guelf. et les mss. de Paris ont νηλειεῖς. Les deux mots ont le même sens et viennent l'un et l'autre de νη, ἔλεος. Hoelzlin a corrigé en νηλητεῖς ou νηλιτεῖς (de νη, ἀλιταίνω), qui signifie *ceux qui n'ont pas expié leur faute*. Wellauer, suivi par Lehrs, admet cette correction, déjà approuvée par Ruhnken : ils estiment que le mot νηλήεις ou νηλειεῖς contredit le sens de la phrase. Il semble, au contraire, que dire de Jason et de Médée suppliants qu'ils n'ont pas expié leur faute, c'est une simple banalité. Rappeler que leur âme a été sans pitié au moment du crime et que cependant Zeus, touché par la cérémonie expiatoire, aura pitié d'eux, c'est donner une grande idée de l'importance de ces pratiques mystérieuses auxquelles Circé va procéder et dont le poète décrira minutieusement tous les rites.

V. 704. *Le meurtre irréparable* (ἀτρέπτοιο... φόνοιο). — « *Agitur de nefanda caede Absyrti, fratris Medeae, lustranda Circae. Pro adiectivo merito suspecto eruditis non inepte suspiceris* ἀτηροῖο *vel* ἀρρήτοιο. » (H. van Herwerden.) Merkel dit à propos de cet adjectif : « *In* ἀτρέπτοιο *nescio an recte Schneiderus offenderit : temptari varia possunt.* » Hoelzlin déjà trouvait le sens du mot faible : « Ἀτρέπτοιο, immutabilis : *nullam mutabilem esse caedem ante satis omnes novimus.* » La nécessité d'un changement ne semble pas évidente : le mot *irréparable* est une sorte d'épithète de nature, à la manière homérique.

V. 705. *Le petit d'une truie.* — Flangini fait remarquer que cette description des cérémonies expiatoires d'un meurtre ne se trouve que dans Apollonios : « *E' propria di Apollonio nel suo intiero complesso questa descrizione del rito usato da Circe nella espiazione di Giasone e Medea. Non se ne trova, ch'io sappia, altro esempio presso altri Scrittori.* » L'usage de se faire purifier d'un meurtre paraît postérieur à l'époque homérique : on n'en trouve pas d'exemple dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. Le Scoliaste des *Argonautiques* (note au vers 62 du Chant III) dit que Phérécyde parle de la purification d'Ixion accomplie par Zeus : il y est fait allusion dans les *Euménides* d'Eschyle (v. 718). Cette tragédie indique toutes les pratiques de purification auxquelles Oreste est soumis (v. 40-45, 63, 79, 237, 283, 446-452). Le porc est l'animal expiatoire pour Oreste comme pour Jason et Médée. Mais Oreste est arrosé d'eau lustrale et non du sang de l'animal : cette rosée sanglante qui coule sur les mains des coupables fait penser aux rites expiatoires du *taurobole*, inconnus au temps d'Eschyle. Les autres pratiques de la cérémonie se trouvent dans les poèmes homériques et dans les *Euménides*. Quand, sur l'ordre d'Agamemnon, les guerriers se purifient, ils jettent à la mer, comme font les Naïades de Circé, l'eau qui a servi aux purifications (*Iliad.*, I, v. 313). On sait que les sacrifices où les libations se font sans vin s'adressent spécialement aux Érinyes (*Euménides*, v. 107).

V. 709. *Zeus protecteur des suppliants dont les mains sont ensanglantées* (παλαμναίων). — Zeus lui-même a le surnom de Παλαμναῖος. Voir Preller, *Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 115.

V. 711. *Les Naïades servantes.* — Dans l'*Odyssée* (X, v. 348 et suiv.), Circé est servie par quatre Naïades des sources et des forêts.

V. 715. *Doux et propice.* — Ce vers est imité de Callimaque (*Hymne à Artémis*, v. 129).

V. 757. *Chère Iris...* — Voir sur Iris la note au vers 286 du Chant II. — Apollonios se souvient ici du passage de l'*Iliade* (XXIV, v. 74 et suiv.) où Iris va trouver Thétis de la part de Zeus.

V. 761. *Les rivages où les enclumes d'airain d'Héphaistos...* — Le Scoliaste reproduit avec quelques compléments sa note au vers 41 du Chant III sur les îles d'Aiolos et les forges d'Héphaistos. « C'est dans celles de ces îles que l'on nomme Lipara et Strongylé qu'Héphaistos, dit-on, habite, et qu'on entend le frémissement du feu et le fracas des marteaux. On rapportait autrefois que celui qui le voulait pouvait porter au dieu du fer brut et recevoir le lendemain une épée ou tout autre objet qu'il désirait, pourvu qu'il payât le prix. C'est Pythéas qui raconte

cela dans son *Circuit de la terre;* il y dit aussi que la mer est bouillante [aux environs de ces îles?]. Agathocle, dans ses *Mémoires,* dit au sujet des forges d'Héphaistos que, près de la Sicile, il y a deux îles dont l'une se nomme Hiéra et l'autre Strongylé, que toutes les deux exhalent du feu nuit et jour... L'une s'appelle l'île d'Aiolos, l'autre l'île d'Héphaistos. »

V. 764. *Aiolos.* — Il est déjà question d'Aiolos dans l'*Odyssée* (X, v. 1 et suiv.). « Dans l'*Odyssée* (X, v. 1-21), *Æole* est un roi qui tient de la faveur des dieux le pouvoir de calmer et d'exciter les vents à son gré. Mais, chez les Grecs, il n'est nullement ce qu'il sera plus tard dans la mythologie romaine : le roi et le père des vents. » (Decharme, *Mythol.*, p. 279, n. 3.) Voir, à propos d'Aiolos et de sa demeure, Preller, *Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 519-521.

V. 765. *Aux vents nés de la région supérieure de l'air* (αἰθρηγενέεσσιν). — « Aux vents qui amènent le beau temps et la fraîcheur. » (Scol.) Cette interprétation, qui est celle de quelques traducteurs d'Apollonios, est aussi celle de Voss, qui rend par *vent qui souffle la sérénité* l'épithète αἰθρηγενής qu'Homère donne à Borée; elle semble inadmissible. M. Pierron dit fort bien (note au vers 171 du Chant XV de l'*Iliade*) : « Né de l'αἴθρη (de la couche supérieure de l'air) : soufflant du haut du ciel... C'est donc bien à tort que quelques-uns donnent à αἰθρηγενής un sens actif. La terminaison γενής a même toujours le sens de *natus;* et nos chimistes du dernier siècle se sont trompés du tout au tout, quand ils ont fait les mots *oxygène* et *hydrogène,* pour dire *engendre-acides* et *engendre-eau.* »

V. 772. *La mer Égée.* — Voir la note au vers 831 du Chant Ier. Pour Homère, la demeure de Nérée est une grotte brillante au fond des abîmes de la mer (*Iliad.*, XVIII, v. 36, 50, 140). Apollonios précise la situation de cette demeure en la plaçant au-dessous de la mer Égée.

V. 778. *Aiolos, l'illustre fils d'Hippotas.* — En faisant d'Aiolos le fils d'Hippotas, Apollonios suit la tradition homérique (*Odyss.*, X, v. 2, 36), qui est d'ailleurs généralement admise. Diodore de Sicile (IV, 67) établit ainsi la filiation d'Aiolos. Deucalion, fils de Prométhée, est père d'Hellen; Hellen, d'Aiolos; Aiolos, de Mimas; Mimas, d'Hippotas. Hippotas, enfin, eut de sa femme Mélanippé un fils nommé Aiolos, qui, abandonnant l'Hellade continentale, royaume de ces ancêtres, vint s'établir dans les îles de la mer Tyrrhénienne, qui, de son nom, s'appelèrent îles Aioliennes. Zeus fit de lui le maître des vents. D'après d'autres traditions, Aiolos, le maître des vents, serait fils de Zeus ou de Poseidon.

V. 786. *Au travers des roches mobiles* (πλαγκτὰς... πέτρας). — « Les πλαγκταὶ πέτραι sont dans le détroit, comme le disent Timée et Pisistrate de Lipara. » (Scol.) Le Scoliaste ne dit pas à quel détroit il fait allusion : mais puisqu'il cite Pisistrate de Lipara, il est probable qu'il entend par ce détroit celui qui se trouve entre les îles d'Aiolos et la côte d'Italie. C'est une erreur : Héra rappelle qu'elle a sauvé les Argonautes alors qu'ils pénétraient au travers des Roches Cyanées ou Symplégades qui sont situées à l'entrée du Pont (*Argon.*, II, v. 528-618). Il semble qu'Héra se vante, car le poète a montré Athéna s'empressant à aider

les héros dans ce passage difficile; il n'a rien dit du secours qu'Héra leur aurait porté. — Quoi qu'il en soit, pour éviter la confusion où le Scoliaste est tombé, je traduis, dans ce passage où il est évidemment question des Roches Cyanées, πλαγκταὶ πέτραι par *roches mobiles*, et je réserve le nom de *Roches-Errantes* aux Πλαγκταὶ Πέτραι, voisines de la côte d'Italie, qui avaient déjà ce nom dans l'*Odyssée* (XII, v. 61), et qui l'ont aussi dans les *Argonautiques* (IV, v. 860). Strabon (123, 42 et suiv.) suppose qu'Homère a imaginé ses *Planctai* à l'instar des *Cyanées* ou *Symplégades*. On sait d'ailleurs que ces trois noms désignent également les rochers qui se trouvent à l'entrée du Pont : « *Insulae in Ponto Planctae, sive Cyaneae, sive Symplegades.* » (Pline, *N. H.*, VI, 32.)

V. 791. *Je t'ai nourrie moi-même.* — L'Héra d'Homère s'exprime à peu près dans les mêmes termes (*Iliad.*, XXIV, v. 59-63).

V. 793. *A cause de cela* (οὕνεκεν). — Le sens de la phrase est : Je t'ai nourrie et aimée; c'est à cause de cela, en reconnaissance de mes bontés pour toi que tu as craint d'entrer dans le lit de Zeus. Beck me semble faire un contresens en traduisant οὕνεκεν par *quoniam*. Il fait en effet dire par Héra à Thétis : Je t'ai nourrie, aimée, etc., parce que tu as craint d'entrer dans le lit de Zeus; or, il est évident qu'au moment où Héra a commencé à s'occuper d'élever Thétis, celle-ci n'avait pas encore eu l'occasion de résister aux poursuites de Zeus.

V. 800. *La vénérable Thémis lui a fait connaître toutes choses.* — Pour la prédiction de Thémis, voir la VII[e] *Isthmique* de Pindare. Cf. aussi Apollodore (III, 13, 5) et Decharme (*Mythol.*, p. 600 et suiv.).

V. 805. *Le meilleur de ceux qui habitent la terre.* — C'est à cause de sa sagesse, dit le Juste, dans les *Nuées* d'Aristophane (v. 1067) que Pélée épousa Thétis.

V. 807. *J'ai appelé au festin des noces l'assemblée de tous les dieux.* — Voir, pour la description des noces de Thétis et de Pélée, la V[e] *Néméenne* de Pindare et le chœur d'*Iphigénie à Aulis* (v. 1040 et suiv.). « Tous les dieux assistaient à ce banquet, souvent chanté par les poètes grecs et latins, depuis Hésiode (dont on cite des Ἐπιθαλάμια εἰς Πηλέα καὶ Θέτιν) jusqu'à Catulle (*Carm.*, LXIV). » (Weil, *Sept tragédies d'Euripide*, note au vers 1041 d'*Iphigénie à Aulis*.)

V. 808. *J'ai tenu dans mes mains la torche nuptiale.* — « C'était une antique coutume que, dans les mariages, les mères de ceux qui se mariaient portassent une torche [δᾳδουχεῖν]; Euripide dit, dans les *Phéniciennes* [v. 344-346] : *Je n'ai pas allumé pour toi la lumière du feu suivant l'usage, comme il convient à une mère bienheureuse.* Donc, Héra dit qu'elle a tenu la torche en l'honneur de Thétis, remplissant à son endroit le rôle d'une mère, à cause de la bienveillance qu'elle avait pour elle. » (Scol.) Cette coutume semble postérieure à l'époque homérique; il n'en est pas question dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. Dans la description de la noce gravée sur le bouclier d'Achille (*Iliad.*, XVIII, v. 490 et suiv.), on voit seulement le cortège nuptial qui conduit les fiancés par la ville à la lueur des torches.

V. 813. *Les Naiades.* — « Il veut dire Chariclo et Philyra par qui Achille fut élevé. Chariclo était la femme de Chiron, et Philyra, sa

mère. » (Scol.) Voir, pour Chariclo, Philyra et l'éducation d'Achille, les notes aux vers 554 et 558 du Chant Ier et 1231 du Chant II.

V. 814. *Il doit être l'époux... de Médée.* — « Anaxagore dit que les habitants de la Laconie ont réellement honoré Achille comme un dieu. Quelques-uns rapportent que, par sympathie pour Thétis, les dieux ont donné l'immortalité à Achille. Quant au fait qu'une fois parvenu dans la plaine Élyséenne il épousa Médée, Ibycos l'a rapporté le premier et, après lui, Simonide. » (Scol.) Pour les diverses traditions concernant la destinée d'Achille après sa mort, voir Decharme (*Mythol.*, p. 431, 500, 662).

V. 816. *Pourquoi cet inflexible courroux?* — « L'auteur de l'*Aigimios* [voir la note au vers 587 du Chant III] dit, dans son livre II, que Thétis plongeait dans une chaudière pleine d'eau bouillante les enfants qui lui étaient nés de Pélée, voulant savoir s'ils étaient mortels; d'autres, comme Apollonios, disent qu'elle les jetait dans le feu. L'auteur ajoute que, beaucoup étant déjà morts ainsi, Pélée s'irrita et empêcha qu'Achille ne fût plongé dans la chaudière. Sophocle, dans les *Amants d'Achille,* dit que Thétis, outragée par Pélée, l'abandonna. Staphylos, dans le livre III de ses *Histoires de Thessalie,* dit que Chiron, qui était savant et habile dans l'astronomie, voulant rendre Pélée illustre, envoya chercher Philoméla, fille d'Actor, le descendant de Myrmidon, et répandit le bruit que Pélée devait épouser Thétis qui lui était donnée par Zeus, et que les dieux viendraient à ses noces, au milieu de la pluie et de la tempête. Ayant ainsi parlé, il observa le moment où il y aurait une grande tempête avec abondance de pluie, et alors il donna Philoméla à Pélée, et c'est ainsi que se confirma le bruit du mariage de Thétis et de Pélée. » (Scol.) Cette Philoméla serait la mère d'Achille, d'après d'autres auteurs cités par le Scoliaste (Ch. Ier, v. 558) : « Certains auteurs sont en désaccord au sujet de la mère d'Achille; ainsi, Lysimaque d'Alexandrie, dans le livre II des *Retours,* dit en propres termes : Suidas, Aristote [de Chalcis], qui a écrit un ouvrage sur l'Eubée, et l'auteur des histoires de Phrygie, ainsi que Daimachos et Denys de Chalcis sont loin de suivre la tradition commune qui est répandue parmi nous; au contraire, les uns disent qu'Achille est né de Thétis, fille de Chiron; Daimachos dit qu'il naquit de Philoméla, fille d'Actor. » Apollodore (III, 13, 6) rapporte une tradition semblable à celle qu'Apollonios exposera (v. 873 et suiv.). Voulant rendre immortel le fils qu'elle avait eu de Pélée, Thétis l'exposait au feu, la nuit, en secret, pour détruire tout ce qui en lui était mortel, par le fait de son père; en même temps, elle l'oignait d'ambroisie. Pélée la surprit; en voyant son fils qui palpitait au milieu des flammes, il jeta un cri. Thétis, empêchée d'exécuter son projet, abandonna son petit enfant et se retira chez les Néréides. Alors Pélée porta son fils à Chiron qui le nourrit des entrailles des lions et de la moelle des ours et des sangliers, et qui le nomma Achille (l'enfant s'appelait d'abord Ligyron), parce que ses lèvres ne s'étaient pas approchées des mamelles d'une nourrice (χεῖλη, *lèvres*). Voir Heyne, *ad Apollodori Bibliothecam Observationes,* III, 13, 6, p. 315.

V. 825. *Charybde.* — Apollonios se conforme aux traditions de la

géographie homérique (*Odyss.*, XII, v. 104 et suiv.), quand il place Charybde auprès de Scylla. « Ces deux monstres n'étaient que l'expression poétique du double péril qui attendait au passage du détroit de Sicile les navigateurs exposés à être perdus dans un tournant ou à se briser contre un écueil. Mais si Charybde est une simple image empruntée au spectacle des dangers de la mer, Scylla a une légende. » (Decharme, *Mythol.*, p. 341.) On trouvera la légende de Scylla dans la note au vers 826. Comme Homère, Apollonios s'abstient de faire de Charybde une personnalité divine ayant des parents; d'après des traditions postérieures, Charybde était fille de Poseidon et de Gaia. « *Charybdis femina fuit voracissima, ex Neptuno et Terra genita, quae quia boves Herculis rapuit, fulminata a Iove est et in maria praecipitata. Unde naturam pristinam servat : nam sorbet universa quae prehendit.* » (Servius, *ad Aen.*, III, v. 420.) Je ne sais où Servius a pris cette légende du vol des bœufs d'Héraclès, qui est aussi attribué à Scylla. — Voir la note au vers 826.

V. 826. *Scylla.* — « Acousilaos dit que Scylla est née de Phorcys et d'Hécate. Homère dit que la mère de Scylla est Crataïs [*Odyss.*, XII, v. 124]. Apollonios a donc suivi les deux auteurs. Dans les *Grandes Éées*, Scylla est la fille de Phorbas et d'Hécate. Stésichore, dans sa *Scylla*, dit que Scylla est fille du monstre Lamia. » (Scol.) Scylla avait sa place dans la légende d'Héraclès; Denys de Rhodes (*Fragm. Histor. Graec.*, Didot, vol. II, p. 10) raconte, au dire du Scoliaste d'Homère (*Odyss.*, XII, v. 85), que lorsque le héros traversait le détroit de Sicile avec le troupeau de Géryon, Scylla enleva un des bœufs pour le dévorer. Héraclès irrité la tua, mais son père Phorcys lui donna une nouvelle vie en consumant son cadavre au milieu des flammes. Des traditions postérieures, rappelées par les poètes latins (Ovide, *Metam.*, XIV, v. 1-74; Virgile, *Aen.*, III, v. 426), font de Scylla une belle vierge de la mer, aimée de Glaucos ou de Poseidon, et qui fut transformée en monstre par la jalousie de Circé ou d'Amphitrite.

V. 834. *La force du feu impétueux.* — « Aux environs du détroit, il se produit dans la mer des exhalaisons de feu assez intenses pour l'échauffer, à ce que disent Métrodore, dans le premier livre de son *Histoire*, et Théophraste, dans ses *Mémoires historiques*. Celui-ci dit également que le bruit qui vient des îles d'Aiolos s'entend jusqu'à mille stades; c'est ainsi qu'à Tauroménion on entendait un fracas semblable à celui du tonnerre. » (Scol.) Tauroménion est une ville de Sicile. Cf. Strabon (221, 26; 223, 13, etc.).

V. 850. *Au rivage d'Aia, dans le pays Tyrrhénien.* — « Le poète appelle l'île de Circé Tyrrhénienne parce qu'elle est voisine de la Tyrrhénie. » (Scol.)

V. 851. *Au disque et au jet des flèches.* — C'est ainsi que s'amusent au bord de la mer, devant Ilion, les Achéens, et les prétendants, à Ithaque, dans la cour du palais d'Ulysse (*Iliad.*, II, v. 774; *Odyss.*, IV, v. 626). Flangini suppose que le poète mentionne ces deux exercices comme étant les plus nobles et les plus dignes des héros parmi les cinq dont l'ensemble constituait le *pentathle*.

V. 869. *Elle avait coutume de brûler ses chairs mortelles.* — Ruhnken

a fait remarquer que tout ce passage d'Apollonios est imité de l'*Hymne homérique à Déméter* (v. 236 et suiv.). — Voir la note au vers 816. — On peut aussi admettre que l'Alexandrin Apollonios s'est inspiré d'une légende égyptienne où Isis joue chez le roi de Byblos le même rôle que la Déméter de l'hymne homérique chez le roi d'Éleusis. La veuve d'Osiris, à la recherche du cadavre de son mari, s'est arrêtée à Byblos où elle sait qu'il a été apporté par les flots. Choisie pour nourrice de l'enfant nouveau-né du roi de Byblos, chaque nuit, elle entoure de flammes le berceau de son nourrisson. Surprise par la reine qui pousse des cris d'effroi en voyant son fils au milieu du feu, elle éteint les flammes et explique qui elle est et quels événements l'ont amenée à Byblos.

V. 883. *Disposer sur le sol leurs couches* (χαμεύνας). — Voir la note au vers 1193 du Chant III.

V. 887. *Pour aller à leurs bancs* (ἐπὶ κληῖδας). — « Ils allèrent vers les σανιδώματα [*plancher*] du navire et leurs sièges. » (Scol.) Pour les κληῖδες, voir la note au vers 358 du Chant Ier.

V. 888. *Ils tiraient les ancres* (εὐναίας εἷλκον). — « Du fond de l'eau, ils faisaient remonter et ils tiraient à eux les masses de fer [τὰ σίδηρα], se réjouissant de ce que le Zéphyre était venu et ils amoncelaient et rendaient disponibles les agrès [τὰ ἄρμενα]. » (Scol.) En donnant σίδηρα pour synonyme à εὐναία, le Scoliaste semble admettre que l'ancre d'Argo était une masse de fer. Il a été dit, en effet, dans la note au vers 955 du Chant Ier, que les εὐναί ou εὐναίαι sont aussi bien des masses métalliques que des sacs pleins de cailloux ou des grosses pierres. Mais on a vu dans le même passage que l'εὐνή du navire Argo était une pierre très pesante que l'on s'est procurée auprès de la source Artacié. Le pluriel εὐναίας semble indiquer que les Argonautes ont maintenant plusieurs pierres. — J'aurais traduit plus exactement en écrivant, au lieu de *les ancres*, les *pierres-amarres* ou les *pierres de fond*.

V. 890. *Sur les câbles de la vergue* (ἐν ἱμάντεσσι κεραίης). — M. Vars (*ouvr. cité*, p. 77) établit que ὁ ἱμάς est l'expression technique pour la *drisse*, c'est-à-dire le câble qui sert à hisser la vergue du navire. M. Cartault (*ouvr. cité*, p. 215) reconnaît dans les deux ἱμάντες fournis aux triérarques de l'État athénien la drisse double de la grande vergue. Ici Apollonios donne à la vergue son nom ordinaire de κεραία, au lieu de la désigner, comme il le fait ailleurs, par le terme homérique de ἐπίκριον. (Voir la note au vers 1262 du Chant II.) — Avant de hisser la voile, les Argonautes ont fait une autre manœuvre, πάντα ἅρμενα μηρύοντο, ce que le Scoliaste explique : « Ils amoncelaient et rendaient disponibles les ἅρμενα. » Hoelzlin interprète : *Quicquid caeterorum erat armorum dextre expediunt.* Shaw : *Aliaque omnia arma pro rei exigentia expedierunt;* Beck et Lehrs : *Aliaque omnia armamenta* (navis) *laxarunt, ut necesse erat.* Ces interprétations sont peu claires, et, pour avoir le sens du passage, il faut en revenir à l'explication du Scoliaste, mais en établissant d'abord ce que signifie le mot ἄρμενα. On entend d'ordinaire par ἄρμενον la *voile.* « Les lexicographes établissent l'équivalence des trois mots ἄρμενον, ἱστίον et λαῖφος pour désigner la voile. » (Cartault, *ouvr. cité*, p. 193.) Ce sens est ici inadmissible : en effet, dans un passage de l'*Odyssée* (XII, v. 170 et suiv.), on voit les

compagnons d'Ulysse enrouler la voile, la placer dans le vaisseau et prendre les rames en mains; or, l'expression qu'Homère emploie pour indiquer que les marins enroulent la voile afin de ne plus s'en servir, c'est justement ἱστία μηρύσαντο. Si donc ἄρμενον est synonyme de ἱστίον, dans le vers qui nous occupe, il faut admettre que les Argonautes enroulent la voile pour ne plus s'en servir. Mais le vers 890 prouve bien que, loin de renoncer à l'usage de la voile pour ramer, ils vont la hisser pour la présenter au vent. Il faut donc admettre un autre sens du mot ἄρμενον; ce participe aoriste 2 passif du verbe ἀραρίσκω signifie en général *un objet bien adapté, bien attaché*. Il s'agit ici évidemment des cordages ou *manœuvres courantes* dont on *enroule* les bouts après avoir hissé la voile : « Les voiles une fois hissées et les manœuvres amarrées, les extrémités libres traînaient encore çà et là sur le pont. Pour les empêcher de s'entortiller, il était nécessaire de les *lover* (μηρύεσθαι), c'est-à-dire de les ployer en rond et de les suspendre à leur *cabillot* respectif. Les cordages *lovés* et accrochés à bord formaient un μήρυμα, sorte de spirale nommée aujourd'hui *glene*. » (Vars, *ouvr. cité*, p. 112-113.)

V. 892. *L'île Anthémoessa*. — « Il a suivi Hésiode qui donne ce nom à l'île des Sirènes : *Dans l'île Anthémoessa, où le Cronide leur a donné...* Quant aux Sirènes, elles se nomment Thelxiopé ou Thelxinoé, Molpé, Aglaophonos. » (Scol.) Merkel est le seul des éditeurs d'Apollonios qui considère Anthémoessa comme un nom propre; il écrivait lui-même, dans son edit. minor : νῆσον καλὴν ἀνθεμόεσσαν, *la belle île fleurie*. Homère parle lui aussi du *pré fleuri* des Sirènes, λειμῶν' ἀνθεμόεντα (*Odyss.*, XII, v. 159). Brunck ne veut pas admettre que le mot ἀνθεμόεσσαν soit un nom propre dans le passage d'Apollonios : « *Appellativum est, non proprium nomen... Homeri tamen Scholiastes insulam* Ἀνθεμοῦσσαν *nomine agnoscit ad Odyss.*, XII, v. 39. » Dübner, qui partage l'opinion de Brunck, donne une preuve à l'appui : « *Non est insulae nomen; apud Apollodorum*, Λευκοστέα *ob* λευκὰ ὀστέα *ibi iacentia*. » Je ne trouve ni dans la *Bibliothèque* ni dans les *Fragments* le passage d'Apollodore auquel Dübner fait allusion. D'ailleurs, l'île des Sirènes mérite aussi bien le nom d'*Anthémoessa* que celui de *Leucostéa*, puisque c'est au milieu d'un pré fleuri que blanchissent les os des victimes de ces Muses de la mer (cf. *Odyss.*, XII, v. 45 et 159). Tout en écrivant ἀνθεμόεσσαν, Wellauer croit qu'on doit admettre Ἀνθεμόεσσαν : « Ἀνθεμόεσσαν *littera majuscula scribendum videtur, ita enim acceperunt Scholiastae Hesiodum testem afferentes, et insulam* Ἀνθεμοῦσσαν *agnoscit Schol. ad. Hom. Odyss.*, XII, 39. » Enfin, Preller (*Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 504, n. 2) ne juge pas utile de voir un nom propre au vers 892 d'Apollonios. Il semble cependant qu'Apollonios n'aurait pas donné deux épithètes de suite à l'île des Sirènes et qu'on est autorisé par le texte d'Hésiode et les Scoliastes de l'*Odyssée* et des *Argonautiques*, à faire de cette seconde épithète un nom propre. — Les noms et le nombre des Sirènes, auxquels Apollonios ne fait pas allusion, varie dans les auteurs anciens. Dans l'*Odyssée*, elles sont deux qu'Eustathe nomme *Aglaophémé* et *Thelxiépéia*. Tzetzès (scolies aux vers 712-716 de Lycophron) en compte trois : *Pisinoé, Aglaopé, Thelxiépéia*.

V. 895. *Unie à Achéloos... Terpsichore... les enfanta.* — D'après Apollodore, les Sirènes sont filles d'Achéloos et de Melpomène (I, 3, 4) ou d'Achéloos et de Stéropé (I, 7, 10). Pour les diverses traditions sur l'origine des Sirènes, voir Heyne, *ad Apollodori Bibliothecam Observationes*, p. 15.

V. 896. *Autrefois...* — « D'après certaines versions de la legende de Perséphoné, les Sirènes jouaient avec la vierge divine dans les prairies d'Achéloos quand la terre s'entr'ouvrit et apparut le ravisseur. Après l'enlèvement, elles volèrent sur terre et sur mer, et elles vinrent enfin s'abattre sur les côtes de Sicile où elles fixèrent désormais leur séjour (Apollon., *Argonaut.*, IV, 896). » (Decharme, *Mythol.*, p. 338.) Apollonios, dont M. Decharme invoque ici l'autorité, ne dit rien de semblable; et l'on ne trouve rien non plus, dans les scolies des *Argonautiques*, qui ait trait au role des Sirènes dans ces versions particulières de la légende de Perséphoné. Le passage de la *Mythologie* que je viens de citer est d'ailleurs traduit de Preller (*Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 505), qui cite Apollonios uniquement à propos de la filiation des Sirènes. Quant aux rapports des filles d'Achéloos avec Perséphoné, je ne les trouve pas mentionnés avant Ovide (*Met.*, V, v. 551 et suiv.) et Hygin (*Fabul.*, 141). C'est peut-être à Apollonios que l'auteur des *Métamorphoses* emprunte la tradition d'après laquelle les Sirènes formaient autrefois le cortège de Perséphoné et sont devenues depuis « semblables en partie à des oiseaux, en partie à des jeunes filles » :

artus
Vidistis vestros subitis flavescere pennis...
Virginei vultus et vox humana remansit.

L'art antique a consacré la forme qu'Apollonios attribue à « ces divinités au buste de femme et au corps d'oiseau » (Collignon, *Mythologie figurée de la Grèce*, p. 289).

V. 901. *Elles avaient déjà privé d'un doux retour...* — C'est une allusion évidente au récit que Circé fait à Ulysse (*Odyss.*, XII, v. 39 et suiv.).

V. 906. *Bistonie.* — Voir les notes aux vers 34 du Chant Ier et 704 du Chant II.

V. 914. *Boutès.* — Voir, à propos de Boutès, fils de Téléon, la note au vers 95 du Chant Ier. — La légende d'après laquelle la déesse de l'Éryx, Cypris, saisie de pitié pour Boutès, le sauve et l'établit sur le cap Lilybéen, semble, dit Flangini, être de l'invention d'Apollonios. En effet, nous ne la trouvons pas avant lui; Apollodore (I, 9, 25) résume son récit, et Hygin (*Fabul.*, 24) le traduit en latin. Hygin dit encore (*Fabul.*, 260) que Boutès eut d'Aphrodite Éryx qui fut tué par Héraclès; le mont où il fut enseveli prit son nom. C'est sur cette montagne qu'Énée construisit un temple à sa mère. Cette tradition est reprise par Servius (*ad Aen.*, I, v. 570). Elle semble appartenir aux auteurs latins qui ont voulu rattacher le culte de la déesse adorée sur le mont Éryx, *Venus Erycina*, aux légendes grecques. Diodore de Sicile, qui dit qu'Éryx est fils de Boutès et d'Aphrodite (IV, 23; 83), fait de ce Boutès un roi indigène (βασιλέως τινὸς ἐγχωρίου) et non un

Argonaute. Quand Apollonios dit que la déesse qui règne sur l'Éryx sauve Boutès, il est peu probable que la pensée du poète soit : la déesse qui règne sur le mont que l'on nommera l'Éryx, plus tard, justement du nom du fils qui lui naîtra de ce Boutès au secours duquel elle s'élance maintenant. D'ailleurs, dans la légende grecque, Éryx est d'ordinaire (cf. Apollodore, II, 5, 10) un fils de Poseidon, qui gouverne les Élymes, peuple de Sicile. — Le mont Éryx, en Sicile (Strabon, 226, 30; 223, 24, etc.), aujourd'hui *San Giulano*, possédait un temple d'Aphrodite et une ville forte. Le cap Lilybéen (Strabon, 220, 50, etc.) est aujourd'hui le *Capo Boeo*.

V. 920. *Les héros... s'éloignèrent des Sirènes* (τὰς μὲν λίπον). — Dübner pense qu'il s'agit non des Sirènes, mais des rivages : « τάς, *scilicet* ἀκτάς. » Le mot ἀκταί, n'ayant pas été exprimé dans tout le passage où il est question des Sirènes, ne peut être ainsi sous-entendu au vers 920. Le poète a bien dit que les héros étaient au moment de jeter les amarres au rivage (v. 904, ἐπ' ἠιόνεσσι); mais le mot τάς se rapporte bien moins au mot *rivages* qu'au mot *Sirènes* qui se trouve au vers 914.

V. 922. *D'un côté... de l'autre.* — Apollonios résume les descriptions de Charybde et de Scylla qui se trouvent dans l'*Odyssée* (XII, v. 73 et suiv.; v. 234 et suiv.).

V. 929. *La mer continuait de lancer une chaude vapeur.* — Strabon (230, 6 et suiv.) rapporte que, dans les parages des îles Éoliennes, on voit souvent des flammes courir à la surface de la mer, par suite apparemment de l'ouverture de quelque cratère sous-marin due aux efforts que fait incessamment le feu intérieur pour se frayer de nouvelles issues au dehors.

V. 931. *L'extrémité amincie du gouvernail* (πτέρυγος). — « La *pale* du gouvernail s'appelait, d'après Pollux, πτερύγιον. On la nommait aussi πτέρυγες au pluriel, parce qu'en effet elle se composait de deux parties et comme de deux ailes. » (Cartault, *ouvr. cité*, p. 103.)

V. 945. *Les roches qui tantôt...* (αἶθ' ὅτέ). — Merkel a raison de vanter la correction αἶθ' qu'il fait entrer dans le texte de son edit. maior, après avoir admis dans son edit. minor αἱ δ', leçon des mss. adoptée par tous les éditeurs : « αἶθ' *quam salutaris sit correctio, intelligi potest ex interpretatione Parisiensi Did. ubi nymphae* praecipitiis similes *dicuntur.* » Mais il a tort de faire responsable de cette absurdité qui compare les Nymphes à des précipices, l'*interpretatio parisiensis*, qui n'est pas, d'ailleurs, de Didot, mais bien de Lehrs. L'allemand Lehrs a simplement copié, suivant sa coutume, l'*interpretatio lipsiensis* de l'Allemand Daniel Beck.

V. 955. *L'eau... bouillonnait* (ζέεν). — Les mss. ont θέεν. La correction ζέεν, adoptée par les éditeurs à partir de Brunck, est de Facius (*Epist. crit.*, p. 16, Erlangae, 1772) qui se fonde sur le vers 365 du Chant XXI de l'*Iliade* : « ἐρευγόμενον ὕδωρ *et* θέεν *sibi invicem non respondere, aures statim sentiunt. Qui* θέειν *et* ζέειν *saepissime a librariis inter se permutari scit, ni fallor, adsensum huic correctioni praebebit. Homerus Iliad.*, φ, 365 :

Ὣς τοῦ καλὰ ῥέεθρα πυρὶ φλέγετο, ζέε δ' ὕδωρ. »

V. 961. ***La durée d'une journée de printemps*** (εἰαρινοῦ... ἤματος αἶσα). — « Le poète entend par une journée de printemps une journée au moment de l'équinoxe. » (Scol.) Brunck fait remarquer que l'expression ἤματος αἶσα est une périphrase pour ἦμαρ, comme, dans l'*Odyssée* (XIX, v. 84), ἐλπίδος αἶσα pour ἐλπίς.

V. 965. *Le pré de Trinacrie.* — « Timée dit que la Sicile se nomme Thrinacie, parce qu'elle a trois caps [τρεῖς ἄκρας; voir la scolie au vers 291 (note au vers 289)]. Mais les historiens disent que Thrinacos a été roi de Sicile. C'est dans la presqu'île de Myles, en Sicile, que paissaient les génisses d'Hélios. » (Scol.) Je ne trouve nulle part aucun renseignement sur ce roi Thrinacos. On sait, au contraire, que les historiens et les géographes de l'antiquité s'accordent à dire que le nom de Trinacrie vient de la forme triangulaire de la Sicile. — La tradition des troupeaux d'Hélios remonte à une haute antiquité. Il est déjà question dans l'*Odyssée* (XII, v. 127 et suiv.) des génisses et des brebis d'Hélios, des sept troupeaux de génisses et des sept troupeaux de brebis à la belle toison, qui comptent, chacun, cinquante têtes de bétail et n'augmentent et ne diminuent jamais. Les bergères de ces troupeaux sont deux déesses, nymphes aux beaux cheveux, que la divine Néaira a enfantées à Hélios, Phaéthousa (*la brillante*, de φαέθω pour φάω; cf. *Phaéthon*) et Lampétia (*l'éclatante*, de λάμπω). Apollonios cite Phaéthousa (v. 971) et Lampétia (v. 973). Les noms de ces deux Héliades se retrouvent encore dans Ovide (*Met.*, II, v. 346, 349) qui abandonne la tradition suivie par Apollonios : en effet, dans les *Métamorphoses,* Phaéthousa est l'aînée des trois sœurs de Phaéthon (*Phaethusa sororum maxima*); de plus, Phaéthusa, Lampétia et la troisième sœur qu'Ovide ne nomme pas sont les Héliades qui se changent en arbres après la mort de Phaéthon. Apollonios distingue nettement les Héliades qui ont été métamorphosées en peupliers noirs avant le voyage des Argonautes (*Arg.*, IV, v. 603-626) et les Héliades Lampétia et Phaéthousa que les Argonautes aperçoivent, conduisant les troupeaux de leur père, alors que les héros passent devant la Sicile. Properce (édit. Müller, IV, XI, v. 29-30) cite aussi Lampétia :

> Lampeties Ithacis veribus mugisse iuvencos
> (Paverat hos Phoebo filia Lampetie).

« Les bœufs et les brebis d'Hélios désignent évidemment, comme on s'accorde à le reconnaître, les trois cent cinquante jours et les trois cent cinquante nuits de l'année primitive. La succession des jours ou des soleils avait donc été comparée, sans doute, à la procession d'un brillant troupeau dont les animaux s'avancent l'un après l'autre dans les pâturages célestes. » (Decharme, *Mythol.*, p. 241.)

V. 966. *Semblables à des plongeons* (ἀλίγκιαι αἰθυίῃσιν). — Cette comparaison est imitée d'une comparaison homérique. Après avoir donné des conseils à Ulysse, Inò-Leucothée s'enfonce dans la mer, *semblable à un plongeon* (*Odyss.*, V, v. 353, αἰθυίῃ εἰκυῖα). Les Latins nomment *fulica mergus* l'oiseau que les Grecs appellent αἴθυια.

V. 968. *Le bêlement des troupeaux*... — Ce passage est imité de l'*Odyssée* (XII, v. 265-266).

V. 972. *Une houlette d'argent* (ἀργύρεον χαῖον). — « Le χαῖον est le bâton recourbé dont les bergers se servent. Amérias donne pour définition de ce mot : *bâton mince et lisse.* Callimaque a dit : *On remarquait le large voile qui couvrait sa tête, faisant saillie en avant : c'est la coiffure des bergères. Elle tenait dans sa main un* χαῖον. On lit dans Alcman le mot ἐρυσίχαιον, qui veut dire *celui qui porte la houlette,* le berger. » (Scol.) Phaéthousa porte un χαῖον, Lampétia, un καλαῦροψ. Les deux mots, dit Dübner, ont le même sens. Le Scoliaste fait simplement remarquer que le καλαῦροψ est un bâton de bouvier et il cite l'emploi de ce mot dans l'*Iliade* (XXIII, v. 845). L'usage spécial du καλαῦροψ est déterminé par ce vers de l'*Iliade* et par les scolies qui l'expliquent : c'est le bâton que le bouvier lance quand il veut ramener quelque animal qui s'écarte, ou disperser le troupeau à l'arrivée au pâturage. Le καλαῦροψ semble recourbé comme le χαῖον; son étymologie est, d'après Pierron (note au vers 845 du Chant XXIII de l'*Iliade*), κᾶλα, de κᾶλον *(bois sec),* et la racine ῥεπ (ῥέπω, *se courber*). La seule différence entre les deux termes dont Apollonios se sert, semble donc résider non dans la forme des deux instruments, qui sont tous deux recourbés, mais dans leur emploi. Le καλαῦροψ, que tient Lampétia, est la houlette des bouviers; on le lance au loin pour atteindre les génisses. Le χαῖον, que tient Phaéthousa, est la houlette du berger; on le garde en main pour saisir, au moyen de la partie recourbée en crosse, la patte de la brebis qui tente de s'éloigner du troupeau.

V. 973. *De cuivre étincelant* (ὀρειχάλκοιο). — « On dit que l'*oreichalque* est une sorte d'airain [χαλκός] ainsi nommé d'un certain Oréios qui l'a découvert. Aristote, dans les *Télétai,* dit que le nom et l'espèce de ce métal n'ont aucune réalité. Certains supposent qu'on peut bien nommer l'oreichalque, mais que ce nom ne répond à rien de réel : c'est affirmation de gens qui parlent à la légère. Car les hommes au courant disent que ce métal existe. Stésichore et Bacchylide en font mention, et Aristophane le grammairien en a pris note. D'autres disent que son nom vient d'un sculpteur, comme font Socrate et Théopompe, dans son livre XXV[e]. » (Scol.) L'*oreichalque* semble être un métal fabuleux : il n'en est guère question que dans les poèmes qui ont trait à l'âge mythique (cf. *Hymne homérique (V) à Aphrodite,* v. 9, ἄνθεμ' ὀρειχάλκου; *Bouclier d'Héraclès,* v. 122, κνημῖδας ὀρειχάλκοιο φαεινοῦ; *Aen.,* XII, v. 87, *auro squalentem alboque orichalco... loricam*), ou dans des expressions proverbiales. Cf. Cicéron, *de Offic.,* III, 23 : *Si quis aurum vendens orichalcum se putet vendere, indicetne ei vir bonus aurum illud esse, an emat denario quod sit mille denarium?* Plaute, *Mil. glor.,* III, I, v. 69 : *Cedo tris mi homines aurichalco contra cum his moribus.* On peut remarquer que Plaute écrit toujours *aurichalque* (cf. *Pseudol.,* II, III, v. 23; *Curcul.,* I, III, v. 46), admettant ainsi la fausse étymologie qui devait être plus tard proposée par Servius (note au vers 87 du Chant XII de l'*Énéide : Orichalcum pretiosius visum est, quod et splendorem* auri *et* aeris *duritiem possideret*), et par Isidore (*Orig.,* XVI, 19). Festus semble donner l'étymologie exacte : « *Orichalcum, quod in* montuosis locis *invenitur* : mons *enim graece* ὄρος *appellatur.* » Mais dans quels monts trouve-t-on ce métal précieux? Pline

dit qu'il y a longtemps que, la terre étant épuisée, on ne trouve plus d'orichalque : c'était un métal remarquable qui excitait l'admiration générale (*N. H.*, XXXIV, 2); on a, plus tard, donné le nom d'orichalque à un métal composé : Strabon (521, 46) dit qu'on l'obtenait en mélangeant quelques parties de cuivre à une certaine terre qui se trouve aux environs de la ville d'Andira en Troade; brûlé dans un fourneau, ce mélange produit l'orichalque. A l'époque d'Horace (*Epist.*, II, III, v. 202) on entendait par orichalque le laiton ou cuivre jaune, alliage de cuivre et de zinc. — J'ai cru devoir traduire ὀρειχάλκοιο φαεινοῦ par *cuivre étincelant*, au lieu de transcrire simplement le mot grec, car il semble bien que le métal légendaire cité par Apollonios correspond au cuivre.

V. 983. *Dans la mer de Céraunie* (Κεραυνίῃ εἰν ἁλί). — Par mer de Céraunie, Apollonios entend la partie de la mer qui s'étend entre la mer Ionienne et la mer de Cronos, en face des monts Cérauniens. C'est là que se trouve l'île des Phaiaciens. Voir la note au vers 519.

V. 984. *La faux* (δρέπανον). — Voir, sur l'île de Drépané ou Corcyre, la note au vers 540.

— *Muses, pardonnez-moi!...* — Brunck rapproche cette formule de celle qu'on trouve au vers 708 du Chant II : « *O dieu favorable, pardonne!...* » Il fait aussi remarquer qu'Apollonios imite un passage d'Aratos (*Phaenom.*, v. 637 et suiv.).

V. 989. *Les épis nourrissants* (στάχυν ὄμπνιον). — « Le mot ὄμπνιος signifie *abondant, fertile*. Philétas, dans ses *Termes irréguliers* [ἐν Ἀτάκτοις γλώσσαις], dit qu'un épi ὄμπνιος veut dire un épi *succulent, nourrissant*. Certains des habitants de Cyrène appellent ὄμπνιος celui qui est *riche, opulent.* » (Scol.) Déméter est surnommée ὀμπνία. Voir Preller, *Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 631.

V. 990. *Le nom de Drépané.* — Voir la note au vers 540.

V. 992. *Du sang d'Ouranos.* — « Acousilaos, dans son livre III, dit que, lorsque Ouranos fut mutilé, des gouttes de son sang furent portées sur la terre et donnèrent naissance aux Phaiaciens : d'après d'autres auteurs, aux Géants. Alcée dit aussi que les Phaiaciens ont pour origine les gouttes du sang d'Ouranos. Mais Homère dit que les Phaiaciens sont de la famille des dieux à cause de leur origine qui vient de Poseidon [*Odyss.*, VII, v. 56 et suiv.]. » (Scol.)

V. 995. *Alcinoos.* — Le roi mythique des Phaiaciens, Alcinoos, est bien connu par les Chants VI et suiv. de l'*Odyssée*. Flangini pense qu'en faisant ce tableau de l'accueil affectueux que les Argonautes reçoivent du peuple entier des Phaiaciens, Apollonios a voulu montrer quelle différence sépare l'hospitalité primitive du peuple de Corcyre de l'hostilité que les Phaiaciens doivent plus tard témoigner à Ulysse, quand il arrive dans leur île. « N'interroge aucun des hommes de ce pays, — dit Athéné à Ulysse, — car ils reçoivent mal les étrangers; ils ne font pas un accueil aimable à celui qui vient vers eux d'un autre pays. » (*Odyss.*, VII, v. 31-33.)

V. 1000. *L'Haimonie.* — Voir les notes aux vers 504 du Chant II et 1090 du Chant III.

V. 1002. *Sortis du Pont.* — Flangini fait observer que le poète

reprend un membre de phrase (Πόντοιο κατὰ στόμα καὶ διὰ πέτρας Κυανέας) qui se trouve déjà aux vers 2 et 3 du Chant Ier. — Le Scoliaste explique longuement que, parmi les Colchiens, les uns qui étaient entrés avec Apsyrtos, à la suite des Argonautes, dans le courant de l'Ister, s'établirent après la mort de leur chef en Illyrie et dans les îles voisines (voir les vers 507 et suiv. du Chant IV) et les autres qui avaient continué à naviguer dans le Pont en sortirent en passant entre les roches Cyanées. Ce sont ces derniers qui arrivent maintenant en vue de l'île des Phaiaciens.

V. 1007. *Avec l'arrivée d'Aiétès* (σὺν Αἰήταο κελεύθῳ). — H. van Herwerden dit ne pas comprendre les derniers mots du vers 1007 : « *Quid ultima verba sibi velint, non exputo. Vide an ferri possit* σὺν Αἰήταο κελευσμῷ, Aeetae iussu, *ut praepositio* σύν *in formula* σὺν τῷ νόμῳ *similibusque subinde ponitur pro* κατά. » Cette correction ingénieuse me semble inutile. Circé a déjà fait craindre à Médée l'arrivée d'Aiétès : « Bientôt il viendra même dans les demeures de la terre d'Hellade pour venger le meurtre de son fils. » (Chant IV, v. 741.) Alcinoos dira aussi à sa femme : « S'il le voulait, il pourrait, de son lointain pays, porter la guerre jusqu'en Hellade. » (Chant IV, v. 1103.) Il faut, ce me semble, admettre que le mot κέλευθος, qui signifie au sens propre le chemin, la marche, indique ici, par extension, le but de la marche, l'arrivée. C'est ainsi que Beck interprète, *adveniente Aeete*. Les mots αὖθί τε καὶ μετέπειτα, *et nunc et postea*, prouvent bien d'ailleurs que les Colchiens font allusion à deux luttes successives, celle qui aurait lieu immédiatement, et celle qui recommencerait plus terrible, non pas *sur l'ordre d'Aiétès* (la première se serait évidemment engagée d'après les ordres donnés par le roi à l'expédition, à son départ d'Aia), mais *avec l'arrivée d'Aiétès* lui-même et de nouvelles troupes.

V. 1014. *Je suis à tes genoux, ô reine...* — Apollonios imite le discours d'Ulysse à Nausicaa (*Odyss.*, VI, v. 149 et suiv.).

V. 1019. *Une passion mauvaise* (μαργοσύνης). — Brunck relève dans un des mss. de Paris la leçon μαχλοσύνης, qu'il n'adopte pas, tout en faisant remarquer que μαχλοσύνη *vox est poetica et bonae notae*. Ce mot se trouve en effet dans l'*Iliade* (XXIV, v. 30) appliqué à Pâris, et dans un fragment d'Hésiode (*Hésiode-Didot*, fragm. XXVIII) appliqué aux Proitides. Il convient aussi bien à la lasciveté des filles de Proitos qu'à celle du fils de Priam. Mais il ne saurait convenir à Médée. « *Vocabulum ab Apollonii dignitate alienum,* » dit Merkel : il dirait mieux *a Medeae dignitate alienum*, car Apollonios ne recule pas devant le mot brutal, quand il le juge nécessaire.

V. 1020. *J'en atteste... Hélios... et la fille de Persès.* — Fille d'Aiétès, Médée jure par Hélios, père de son père ; magicienne, par Hécate, dont elle est la prêtresse et l'élève.

V. 1024. *Ma ceinture...* — Voir la note au vers 287 du Chant Ier.

V. 1026. *Que les dieux immortels...* — Cette péroraison du discours de Médée à Arété est imitée de la péroraison du discours d'Ulysse à Nausicaa (*Odyss.*, VI, v. 180 et suiv.).

V. 1031. *A cause de vos travaux auxquels je me suis fatiguée* (ἀμφί τ' ἀέθλοις ὧν κάμον ὑμετέροισιν). — Je traduis le texte de Merkel où la

correction ὧν κάμον remplace la leçon οὕνεκεν adoptée par tous les éditeurs. Merkel fonde cette correction sur les leçons du vers 1328 où les mss. de Paris ont ὧν ἕνεκά με au lieu de ὧν ἔκαμεν, bonne leçon du Guelf. et du Laur., et sur celle du vers 1354 où le Guelf. a ὧν ἕνεκα μέν au lieu de ὧν ἔκαμεν, bonne leçon du Laur. La correction de Merkel rend intelligible un passage dont il était difficile auparavant de se rendre un compte exact malgré les essais d'explication tentés par les commentateurs, en particulier par H. Estienne et par Brunck.

V. 1043. *Respectez... la vengeance des dieux: craignez de me remettre aux mains d'Aiétès* (νέμεσίν τε θεῶν, εἰς χεῖρας ἰοῦσαν Αἰήτεω). — « La vengeance qui est dans les mains des dieux [ἰοῦσαν ἐν ταῖς χερσὶ τῶν θεῶν], c'est-à-dire *la némésis vengeresse* [τὸ νεμεσητόν]. » (Scol.) Le Scoliaste fait un contresens, car il ne s'agit pas de la vengeance qui est dans les mains des dieux (ἐν ταῖς χερσὶ τῶν θεῶν), mais de Médée qui serait remise dans les mains d'Aiétès (εἰς χεῖρας ἰοῦσαν Αἰήτεω). Brunck explique avec raison : « *Subauditur* με, *pro* ἰούσης ἐμοῦ. *Accusativus est absolutus :* Timete deorum indignationem quam experturi estis, dedita me, *id est,* si dedar Acetae, acerbissimis plectenda suppliciis. »

V. 1057. *S'ils se trouvaient en présence d'un jugement inique* (ἀντιάσειαν). — Le Guelf. a ἀντιάσειεν et le Laur. ἀντιάσειαν corrigé en αντιάσειεν. La leçon vulgaire est, jusqu'à Brunck, ἀντιάσειαν que les traducteurs latins semblent ne pas avoir compris. On lit, en effet, dans Hoelzlin : « *Si ius ipsis prodatur abscissius,* » et dans Shaw : « *Si causae iniquae obstarent.* » Il suffit de changer *causae iniquae* en *iudicio iniquo* pour que cette interprétation soit acceptable. Tel n'est pas l'avis de Brunck qui malmène, suivant sa coutume, le professeur d'Oxford : « *Cimmeriis et plus quam Hoeltzlinianis tenebris mentem poetae involvit magister Shawius.* » Il préfère lui-même la leçon ἀντιάσεις : « Si iniquum Medea pateretur judicium, si injusta sententia opprimeretur. *Judicium enim de nova hac contestatione ferre debebat Alcinous. Vide supra v. 1009.* » La leçon et l'interprétation de Brunck ont été adoptées par les éditeurs qui l'ont suivi. Merkel reprend avec raison la leçon ἀντιάσειαν : ce verbe, comme les autres de la phrase, doit se rapporter aux Argonautes et non à Médée ; ce sont les Argonautes qui *brandissent* les lances, qui *tirent* les épées, qui *affirment* ce qu'ils feront s'ils *se trouvent* en présence d'un jugement inique porté au sujet de Médée.

V. 1070. *Alcinoos... et Arété... réfléchissaient.* — Arété joue déjà, dans l'*Odyssée,* ce rôle de conseillère sage et écoutée par le peuple et par son mari. Alcinoos l'honore plus que jamais femme n'a été honorée par son époux, et c'est elle qui décide au sujet des contestations entre les Phaiaciens (*Odyss.,* VII, v. 67 et 74).

V. 1086. *Ne va pas être cause de ton plein gré que l'Aisonide se parjure* (αὐτὸν ἑκὼν ἐπίορκον ὀμόσσαι θείης Αἰσονίδην). — On lit αὐτὸς ἑκών dans une phrase à peu près semblable de l'*Odyssée* (II, v. 133). Brunck se fonde sur ce fait pour écrire αὐτός : « *Perperam vulgo legitur* αὐτόν, *quod ad* Αἰσονίδην *relatum frigide et paene inepte, otiosum est.* » La correction de Brunck semble inutile : αὐτόν se rapporte bien à Αἰσονίδην et s'oppose au mot παῖδα (Médée) qu'on lit au vers 1088.

V. 1090. *Antiopé.* — Voir, au sujet des diverses héroïnes qui ont porté ce nom, la note au vers 735 du Chant Ier. « Antiopé était la fille de Nycteus. S'étant fait semblable à un satyre, Zeus abusa d'elle, et, fuyant les menaces de Nycteus, elle se réfugia à Sicyone, auprès d'Épopeus. Ayant enfanté Amphion et Zéthos, elle les déposa sur le Cithéron, auprès d'un bouvier. Mais Nycteus, affligé de la hardiesse de sa fille, meurt après avoir prié son frère Lycos de ne pas laisser Antiopé impunie, mais d'aller à Sicyone pour s'emparer d'elle. Lycos fait une expédition contre cette ville, tue Épopeus, et ayant fait Antiopé prisonnière, il la donne à garder à sa femme Dircé. Elle s'enfuit; mais elle est reprise et livrée à ses fils. Alors le bouvier qui les avait nourris révèle ce qui avait eu lieu. Mais ceux-ci sauvent Antiopé et mettent à mort Dircé, l'ayant attachée à un taureau sauvage. Ayant mandé Lycos, comme pour lui remettre Antiopé, ils voulaient le tuer. Mais Hermès les en empêcha et ordonna à Lycos de se démettre de la royauté. » (Scol.) Cette scolie n'a aucun rapport avec le passage d'Apollonios : elle n'explique en rien à quels cruels châtiments Nycteus soumit la belle Antiopé. De plus, elle est en contradiction avec le vers 735 du Chant Ier, et la scolie à ce vers où il est dit qu'Antiopé, mère de Zéthos et d'Amphion, est fille d'Asopos. Heyne (*ad Apollodori Bibliothecam Observationes*, III, 5, 5, p. 237) remarque avec raison, à propos des récits contradictoires dont Antiopé est l'objet : *Magna in primis in hac narratione diversitas, quia a tragicis poetis frequentata est.* » Apollonios admet que la mère d'Amphion et de Zéthos est fille d'Asopos (*Arg.*, I, v. 735). En ce cas, nous ne savons rien de l'Antiopé, fille de Nycteus, et des châtiments que son père lui fit subir. — Cette scolie, qui n'a aucun rapport avec le vers 1090 qu'elle prétend expliquer, doit être un simple résumé de l'argument de l'*Antiopé*, tragédie perdue d'Euripide. Elle ressemble en effet beaucoup aux récits d'Apollodore (III, 5, 5) et d'Hygin (*Fabul.*, 8) : or celui-ci dit qu'il rédige sa narration d'après la tragédie d'Euripide et l'imitation qu'Ennius en avait faite.

V. 1091. *Danaé.* — « Phérécyde raconte, dans son livre II, qu'Acrisios épousa Eurydicé, fille de Lacédaimon; de ce mariage naquit Danaé. Acrisios ayant consulté l'oracle pour savoir s'il aurait un enfant mâle, le dieu de Pytho lui répondit qu'il n'en aurait pas, mais que de sa fille naîtrait un fils qui causerait sa mort. De retour à Argos, il fit construire une chambre d'airain qu'il établit sous la terre, dans la cour de sa maison. Il y plaça Danaé avec sa nourrice et la garda ainsi prisonnière pour éviter qu'il ne naquît d'elle un enfant. Mais Zeus, épris de la jeune fille, coula du toit, semblable à une pluie d'or que Danaé reçut dans son sein; ayant dévoilé qui il était, Zeus s'unit à elle. De cette union naquit Persée que Danaé et la nourrice élevèrent en se cachant d'Acrisios. Persée avait trois ou quatre ans quand Acrisios entendit la voix de l'enfant qui jouait. S'étant fait amener par ses serviteurs Danaé ainsi que la nourrice, il tua cette dernière et conduisit Danaé et l'enfant à l'autel de Zeus qui est situé auprès du mur d'enceinte de la maison, et, seul avec sa fille, il lui demanda de qui cet enfant lui était né. Elle répondit que c'était de Zeus. Il ne la

crut pas et l'enferma avec son enfant dans un coffre qu'il mit à la mer. Les flots portèrent le coffre à l'île de Sériphos où Dictys, fils de Péristhénès, l'amena à terre, l'ayant pêché avec un filet. Danaé le supplia d'ouvrir le coffre. Il le fit et ayant appris qui ils étaient, il les conduisit dans sa maison et les nourrit comme étant ses parents. Car Dictys et Polydectès étaient fils d'Androthoé, fille de Péricastor, et de Péristhénès, fils de Damastor, fils lui-même de Nauplios, né de Poseidon et d'Amymoné, comme le dit Phérécyde, dans le livre I[er]. — Pour les événements qui suivent et au sujet de la mort d'Acrisios, il raconte qu'après le changement en pierre de Polydectès et de ceux qui étaient avec lui à Sériphos, par l'effet de la tête de la Gorgone, Persée laissa Dictys régner à Sériphos sur ce qui restait d'habitants dans l'île, et navigua lui-même vers Argos avec les Cyclopes, Andromède et Danaé. Mais, arrivé à Argos, il n'y trouva pas Acrisios. Car celui-ci, saisi de crainte, s'était retiré à Larissa, chez les Pélasges. Ne s'arrêtant pas à Argos où il laissait Danaé auprès de sa mère Eurydicé, et Andromède et les Cyclopes, il se dirigea vers Larissa. Y étant arrivé, il reconnaît Acrisios et lui persuade de venir avec lui à Argos. Au moment où ils devaient partir, il arriva qu'un combat de jeunes gens fut célébré à Larissa. Persée, s'étant dépouillé de ses vêtements pour prendre part au combat, lance un disque. Ce n'était pas un pentathle, mais on concourait à chacun des exercices à part. Le disque vint tomber en tournant sur le pied d'Acrisios et le blessa. Malade de cette blessure, Acrisios meurt à Larissa même. Persée et les habitants de Larissa l'ensevelirent devant la ville; et là les gens du pays lui élevèrent un temple comme on en élève aux héros. Persée resta hors d'Argos. » (Scol.) Pour la légende de Persée, voir Decharme, *Mythol.*, p. 637-642. On trouvera un commentaire abondant du texte de Phérécyde dans les *Pherecydis Fragmenta* de G. Sturz, 2[e] édit., Leipzig, 1824, p. 73-77.

V. 1093. *L'injuste Échétos.* — « Homère cite Échétos comme un personnage très cruel... Nous trouvons sa légende dans le *Catalogue des Impies,* ouvrage de Lysippos d'Épire. » (Scol.) Échétos, roi d'Épire, *le fléau de tous les mortels* (*Odyss.*, XVIII, v. 85, v. 116; XXI, v. 308), semble être, dans l'Odyssée, un monstre proverbial : il arrachait le nez et les oreilles et infligeait les plus odieuses mutilations à ses victimes (*Odyss.*, XVIII, v. 86-87). C'est le traitement qu'il avait fait subir à Aichmodicos, amant de sa fille Métopé ou Amphissa. Quant à la jeune fille, il l'avait condamnée à broyer de l'airain en lui promettant de lui rendre la vue si elle parvenait à faire de la farine au moyen de cet airain une fois moulu.

V. 1115. *Elle exhortait, dans sa prudence* (ἤσιν ἐπιφροσύνῃσιν). — Je traduis suivant la leçon de Merkel qui est, d'ailleurs, la leçon vulgaire. Brunck admettait ᾗσιν ἐφημοσύνῃσιν, leçon du Guelf. et note marginale d'un ms. de Paris : « *Genuinum esse credo,* » dit-il. Mais en admettant cette leçon, il faut traduire : *Elle exhortait par ses ordres,* ce qui donne un sens peu satisfaisant. Il semble meilleur de conserver ἐπιφροσύνῃσιν. Van Herwerden pense que la leçon ἐφημοσύνῃσιν est la copie inexacte du mot συνημοσύνῃσιν, leçon de quelque ms. très ancien, et d'ailleurs inacceptable, puisque συνημοσύνη signifie *pacte, convention :*

« *Alloquitur Arete suum praeconem*, sua prudentia *Iasonem incitatura ut rem habeat cum Medea. Si* ἐπιφροσύνῃσιν, *quod scholiasta explicat* ἐφημοσύνῃσιν, *recte receptum est, ea vox hoc loco significat* prudens consilium. *In libro Laurentiano legitur, teste Merkelio,* ἥισιν συνήισιν, *superscripto a manu secunda* ἐφημοσυνήισιν, *quod in textu habet Guelferbitanus. Sub corrupto vocabulo latet, nisi egregie fallor,* συν[ημοσύν]ηισιν, *ita ut vetustissimus testis legerit :*

ᾗσι συνημοσύνῃσιν ἐποτρυνέουσα μιγῆναι,

ut est I, 300 :

...θάρσει δὲ συνημοσύνῃσιν Ἀθήνης,

ubi Scholiasta explicat συνθήκαις, συμβουλαῖς. *Nihilominus haec optimi libri lectio reicienda est. Nam* συνημοσύνη *significat* συνθήκην *non* συμβουλήν. »

V. 1125. *Dans le port d'Hyllos* (Ὑλλικῷ ἐν λιμένι). — « Ce port est ainsi nommé d'Hyllos, fils de Mélité et d'Héraclès. » (Scol.) Voir, pour Hyllos, la note au vers 524.

V. 1134. *Le fils Nyséien de Zeus.* — Voir la note au vers 904 du Chant II. « Nysa ne fut à l'origine qu'un lieu de fantaisie, éclos de l'imagination grecque par suite d'une méprise étymologique. Pour les Grecs, en effet, le nom de Dionysos décomposé en deux parties ne pouvait signifier autre chose que le dieu de Nysa. » (Decharme, *Mythol.*, p. 438.) Il est déjà question du divin mont Nyséion dans l'*Iliade* (VI, v. 133), qui le place en Thrace. L'*Hymne homérique* (*XXVI*) *à Dionysos* (v. 9-10) place la montagne Nysa, où le dieu a passé son enfance, assez loin de la Phénicie et assez près de l'Égypte. A l'époque classique, il y a un grand nombre de villes et de montagnes nommées Nysa : dans chacune d'elles on localisait les légendes qui se rapportent à l'enfance du dieu Nyséien.

V. 1138. *Héra... pleine de colère.* — « Héra chassa Macris de l'Eubée parce qu'elle avait reçu des mains d'Hermès et nourri Dionysos. L'Eubée est consacrée à Héra. Macris éleva Dionysos dans son antre d'où le nom de *dithyrambos* donné au dieu, parce que l'antre avait deux portes [δύο θύρας]. Le poète dit que le mariage de Jason et de Médée eut lieu dans l'antre de Macris. Philétas, dans son *Télèphe*, dit que ce fut dans la maison d'Alcinoos. » (Scol.) Pour Macris, voir la note au vers 540. On sait que l'origine de l'épithète *dithyrambos* appliquée à Dionysos est tout autre que celle que donne le Scoliaste (cf. Decharme, *Mythol.*, p. 436). Pausanias (IX, 3, 1) montre Héra se retirant dans l'île d'Eubée comme dans l'un de ses sanctuaires. — Voir (notes aux vers 1153 et 1217) d'autres traditions sur l'endroit où le mariage de Médée et de Jason se serait célébré.

V. 1141. *On prépara un vaste lit.* — Apollonios imite la description de l'*Odyssée* (VII, v. 335 et suiv.) où l'on voit les servantes d'Arété préparer le lit d'Ulysse : elles disposent des tissus couleur de pourpre et, par-dessus, des tapis et d'épaisses couvertures de laine. C'est ainsi qu'en guise de tapis et de couvertures de laine on étend par-dessus le lit nuptial de Jason et de Médée *l'éclatante toison d'or*.

V. 1142. *L'éclatante toison d'or* (χρύσεον αἰγλῆεν κῶας). — « La plupart des auteurs disent que cette toison était d'or. Acousilaos, dans son livre *sur les Généalogies*, dit que la toison avait été teinte en pourpre par la mer. » (Scol.) Voir la note au vers 177. Presque tous les auteurs qui ont, à notre connaissance, parlé de la toison, lui donnent l'épithète consacrée de *toison d'or*. Cf. Phérécyde (*apud Schol. Pindar., Pythiq.*, IV, v. 133) : τὸ κῶας τὸ χρυσόμαλλον. Euripide (*Médée*, v. 5) : τὸ πάγχρυσον δέρος. Théocrite (*Id.*, XIII, v. 16) : τὸ χρύσειον κῶας. Apollodore (I, 9, 16) : τὸ χρυσόμαλλον δέρας, etc.

V. 1149. *Du fleuve Aigaios... du mont Mélitéien.* — Voir la note au vers 524. Le mont Mélitéien, dit le Scoliaste, est un mont de Corcyre. Je ne trouve pas plus de renseignements sur le mont Mélitéien que sur la Mélité à qui il doit son nom.

V. 1153. *La caverne sacrée de Médée.* — « Timée dit que les noces de Jason et de Médée furent célébrées à Corcyre; Denys de Milet, dans le second livre de ses *Argonautiques*, dit que ce fut à Byzance; Antimaque, dans sa *Lydé*, dit qu'ils s'unirent chez les Colchiens, auprès du fleuve. » (Scol.) Pour les divergences des auteurs anciens au sujet de l'endroit où l'union de Jason et de Médée fut consommée, voir les notes aux vers 1138 et 1217.

V. 1166. *Toujours quelque peine amère marche à côté de nos joies.* — Brunck cite la remarque suivante de Ruhnken : *Callimachum forte Noster habuit ante oculos*, fragm. 418 :

... ἐπεὶ θεὸς οὐδὲ γέλασσαι
ἀκλαυτὶ μερόπεσσιν ὀϊζυροῖσιν ἔδωκε.

Apollonium pressius imitatus est Ovidius, Metam. VII, 453 :

...usque adeo nulli sincera voluptas
Sollicitique aliquid laetis intervenit...

On peut aussi rapprocher du passage d'Apollonios le vers connu de Lucrèce (édit. Bernays, IV, v. 1125) :

... medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid...

V. 1171. *Tout dans la nature était souriant.* — Brunck fait remarquer qu'Apollonios imite le vers 13 de l'*Hymne homérique à Déméter* : « *La terre entière s'égayait ainsi que le gonflement salé de la mer,* » et les premiers vers des sentences de Théognis : « *La terre immense riait et les profondeurs de la mer à l'écume blanchâtre se réjouissaient.* » Le poète de Mégare imite d'ailleurs le vers 118 de l'*Hymne homérique à Apollon* : « *La terre sourit.* » Catulle a fait son profit de tous ces passages grecs, quand il a écrit (LXIV, v. 284) :

Quo permulsa domus iucundo risit odore.

On connaît le vers d'André Chénier (*Églogue* II, p. 17, 1er volume de l'édition de Gabriel de Chénier) :

Le toit s'égaye et rit de mille odeurs divines.

V. 1176. *Alcinoos s'avança.* — Tout ce développement est imité des premiers vers du Chant VIII de l'*Odyssée*. Il faut remarquer qu'en disant *le sceptre justicier* (v. 1178, σκῆπτρον... δικασπόλον), Apollonios applique au sceptre une épithète qui, dans les poèmes homériques, n'appartient qu'aux hommes. Cf. *Iliad.*, I, v. 238 : δικασπόλοι; *Odyss.*, XI, v. 186 : δικασπόλον ἄνδρα.

V. 1196. *Chaque fois qu'il faisait mention des noces* (ὅτε μνήσαιτο γάμοιο). — Les mss. ont μνήσαιντο, qui se rapporterait aux Nymphes. La correction est de Brunck : « ὅτε μνήσαιτο, *scilicet Orpheus. Sic omnino legendum. Vulgo contra manifestum loci sensum,* μνήσαιντο. *Quoties in cantico, quod ad lyram canebat Orpheus, nuptiarum meminerat, saltantes Nymphae Hymenaeum acclamabant : interdum vero seorsum canebant, solae, quiescentibus Orphei lyra et voce.* » Cette excellente correction a été admise par tous les éditeurs qui ont suivi Brunck. Merkel fait remarquer que le poète décrit le χορὸς κύκλιος : « *Describitur* χορὸς κύκλιος. Κύκλια μέλη *dicta sunt* τὰ τὴν αὐτὴν ὑπόθεσιν ἔχοντα, ἐρωτήσεις καὶ ἀποκρίσεις, *Schol. Aristoph. Av.*, *919*. »

V. 1199. *C'est toi qui as inspiré à l'esprit d'Arété* (σὺ γὰρ καὶ ἐπὶ φρεσὶ θῆκας Ἀρήτης). — Apollonios emploie ici une expression homérique : « *Car la déesse aux bras blancs, Héra, l'avait inspiré à son esprit.* » (*Iliad.*, I, v. 55.) Cf. *Iliad.*, VIII, v. 218.

V. 1205. *Car il était lié par d'inviolables serments* (ἀρρήκτοισι δ'ἐνιζεύξας ἔχεν ὅρκοις). — Dübner propose de corriger ἔχεν en ἔχετ' : « *Legendum* ἔχετ', *v. 1084.* » On lit, en effet, au vers 1084 : μεγάλοισιν ἐνίσχεται ἐξ ἔθεν ὅρκοις. La correction de Dübner est très admissible; mais elle ne semble pas indispensable. Il y aura peut-être été amené par la manière dont Beck traduit la leçon vulgaire : « *Inviolabilibus constrictam tenuit (sententiam) sacramentis.* » Mais il n'est pas besoin de sous-entendre *sententiam*; on peut prendre ἔχεν dans le sens intransitif et traduire : *il se tenait ferme* (il était) *ayant lié* (lui-même) *par d'inviolables serments.* On sait, en effet, que dans la langue des poètes le verbe ἔχειν joint à un participe passé ou aoriste a le sens intransitif de *être, se trouver dans tel ou tel état,* qu'il a dans la langue ordinaire quand il est joint à un adverbe. Cf. l'exemple connu du *Philoctète* de Sophocle (v. 1362) : « Θαυμάσας ἔχω τόδε, *je suis ayant été étonné,* ou *j'ai été étonné,* ou simplement *je m'étonne de cela.* »

V. 1212. *Les Bacchiades.* — « Bacchis, fils de Dionysos, vivait à Corinthe. Les plus nobles citoyens de cette ville tiraient de lui leur origine; ils en furent chassés à cause du meurtre d'Actaion. Voici les motifs de cette expulsion. Mélissos avait été le bienfaiteur des Corinthiens : car il les avait sauvés alors qu'ils allaient être détruits par Pheidon, roi des Argiens; aussi il obtint des honneurs au milieu d'eux. Une nuit, s'étant rendus devant la maison d'Actaion, ils voulurent enlever l'enfant; les parents ayant résisté, il arriva que l'enfant fut mis en pièces. Au moment où les jeux Isthmiques allaient avoir lieu, Mélissos, se tenant devant l'autel, prononça de nombreuses imprécations contre les Corinthiens et les maudit s'ils ne vengeaient pas la mort d'Actaion. Ayant ainsi parlé, il se jeta dans le précipice qui était au-dessous de lui. Craignant de laisser sans vengeance la mort

d'Actaion et obéissant aux ordres de la divinité elle-même, les Corinthiens chassèrent les Bacchiades. L'un d'eux, Chersicrate, colonisa Corcyre, en ayant expulsé les Colchiens qui y habitaient. Ceux-ci passèrent en Épire. » (Scol.) Les Bacchiades avaient régné à Corinthe pendant trois siècles environ (de 926 à 657 av. J.-C.); avec eux tomba le régime aristocratique. Leur histoire est racontée par Hérodote (V, 92), par Diodore de Sicile (*fragm.* du livre VII, p. 315 du volume Ier de l'édition Didot), par Strabon (325, 8 et suiv.), par Pausanias (II, 4), etc. Dans un fragment du livre VIII (p. 320 du volume Ier de l'édition Didot), Diodore raconte avec détails la mort d'Actaion, qui, d'après lui, était fils de Mélissos, ce que le Scoliaste d'Apollonios ne dit pas. Archias de Corinthe, épris d'amour pour le jeune Actaion et n'ayant pu se faire aimer de lui, malgré toutes ses promesses, se précipita avec ses convives à la suite d'une orgie, contre la maison d'Actaion. Mélissos, père de l'enfant, secondé par ses serviteurs, opposa à cette invasion de gens avinés une vive résistance; l'enfant mourut pendant la lutte. Après leur expulsion, les Bacchiades s'établirent en Sicile et à Sparte. Strabon (224, 15 et suiv.) rapporte que Chersicrate, qui serait, d'après lui, un Héraclide et non un descendant de Dionysos, partit de Corinthe avec Archias qui devait aller fonder Syracuse, et s'établit lui-même à Corcyre d'où il chassa les Liburniens qui occupaient alors cette île.

— *Éphyra.* — « Corinthe s'est nommée Éphyra, d'Éphyra, fille d'Épiméthée. Eumélos dit qu'Éphyra, fille d'Océanos et de Téthys, était la femme d'Épiméthée. » (Scol.) D'après Épiménide, Éphyra serait la mère d'Aiétès (voir la note au vers 242 du Chant III). Pausanias (II, 1) rapporte, d'après Eumélos également, qu'Éphyra, fille d'Océanos, habita d'abord dans la région de Corinthe. Beaucoup de villes de l'Hellade antique ont porté ce nom d'Éphyra (cf. Strabon, 290, 28 et suiv.) Il est déjà question dans les poèmes homériques d'une Éphyra en Élide (*Iliad.*, II, v. 659) et d'une Éphyra en Thesprotide (*Odyss.*, I, v. 259), en même temps que de l'Éphyra qui se trouve à l'extrémité du pays d'Argos fécond en coursiers (*Iliad.*, VI, v. 152).

V. 1214. *Aux monts Cérauniens des Abantes.* — Voir la note au vers 519.

V. 1215. *Les Nestaiens.* — Les Nestaiens ou Nestiens sont les habitants de la terre Nestienne dont il a déjà été parlé (v. 337). Voir la note au vers 330.

— *Dans la ville d'Oricos.* — Oricos ou Oricon est une ville d'Épire située au milieu des monts Cérauniens. Elle a Panormos pour port (Strabon, 263, 11; 269, 29). Cette ville est très souvent mentionnée par les auteurs anciens. Pline rapporte la tradition d'après laquelle elle fut fondée par les Colchiens : « *Oppidum Oricum a Colchis conditum.* » (*N. H.*, III, 145.)

V. 1216. *Le temps avait marché longuement.* — « C'est-à-dire *longtemps après.* Timée dit que, six cents ans après la guerre de Troie, Chersicrate, descendant des Bacchiades, colonisa l'île. Les Colchiens ayant passé dans l'île voisine, et, après cela, s'étant rendus dans les monts Cérauniens et dans le pays des Abantes et des Nestaiens, établirent une

colonie à Oricos. Celui qui conduisit cette colonie est un des Bacchiades, Chersicrate, qui avait été dépouillé de ses honneurs par les Corinthiens.

V. 1217. *En l'honneur des Moires et des Nymphes.* — « Timonax, dans le premier livre de ses *Scythiques*, dit que Jason épousa Médée en Colchide, Aiétès la lui ayant fiancée. Il dit aussi : « Quand vous naviguez le long des rivages du Pont, on vous montre des jardins nommés *Jardins de Jason*, où l'on rapporte que le héros aborda ; dans Aia même, il y a des gymnases, des disques, l'appartement nuptial de Médée, où elle fut donnée en mariage à Jason ; il est aussi, près de la ville, un temple élevé en l'honneur de Jason, et, auprès, beaucoup d'autres temples encore. » Timée donne aussi des renseignements sur le sacrifice : il dit qu'on le célèbre encore chaque année et que Médée avait commencé par sacrifier dans le temple d'Apollon. On a élevé des monuments en souvenir des noces, tout près de la mer, non loin de la ville. On nomme l'un [des autels] celui des Nymphes, l'autre celui des Néréides. Apollonios appelle l'un celui des Nymphes et l'autre celui des Moires. » (Scol.)

V. 1218. *Au temple d'Apollon Nomios.* — « C'est parce que la décision d'Alcinoos a été rendue suivant la loi [κατὰ νόμον] que Médée a élevé le temple d'Apollon Nomios. » (Scol.) On a vu (note au vers 507 du Chant II) quel est le sens ordinaire de l'épithète Νόμιος. Souvent appliqué à Apollon (voir Preller, *Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 215), ce mot semble désigner toujours « le dieu pasteur qui habite les pâturages et qui veille sur les troupeaux ». (Decharme, *Mythol.*, p. 127.) L'étymologie de Νόμιος est νέμω, *paître*. Le Scoliaste imagine, pour les besoins de sa cause, l'étymologie νόμος, *loi*.

V. 1227. *Sur les frontières de la Libye.* — Tout cet épisode des aventures des Argonautes en Libye se trouve déjà dans Hérodote (IV, 179) et dans Pindare (*IVe Pythique*). Les auteurs qui se sont occupés des Argonautes après Apollonios n'y font pas allusion : Apollodore et Diodore de Sicile n'en disent rien. Strabon, qui a collectionné soigneusement tous les renseignements plus ou moins authentiques sur l'itinéraire des héros, ne donne aucune preuve de leur passage en Libye.

V. 1228. *Le golfe qui doit son nom aux Ambraciens.* — Le golfe d'Ambracie, formé par la mer de Sicile, a trois cents stades de circuit ; le canal, large de quatre stades, qui lui sert d'entrée, est à treize cents stades des monts Cérauniens. (Strabon, 269 et 270.) Au lieu du mot Ἀμβρακιήων, leçon des mss., Brunck écrit Ἀμπρακιήων, qui se lit dans beaucoup de mss. au vers 493 de la *Périégèse* de Denys : « *Vetus est haec scriptura in poeta cujusve antiquitatis studioso reponenda.* » Cette justification de la correction semble insuffisante. — Les mss. ont ποτὶ κόλπον ἐπώνυμον Ἀμβρακιήων. Flangini le premier a corrigé ποτί, qui n'a pas de sens ici, en ποτε, correction adoptée par Beck, Wellauer et Lehrs. Merkel préfère avec raison ποθι, qui a le même sens que ποτε, qui se rapproche davantage de la leçon des mss. et qui se lit déjà au vers 225 du Chant III.

V. 1229. *Le pays des Courètes.* — Le contexte indique qu'Apollonios place ce pays sur le continent, au sud du golfe d'Ambracie et avant les

îles Échinades, situées sur la côte d'Acarnanie. Le Scoliaste ne dit rien du pays des Courètes, mais il est facile de l'identifier avec l'Acarnanie. En effet, Éphore, cité par Strabon (398, 4 et suiv.), dit que les Courètes, maîtres à l'origine de l'Aitolie entière, furent vaincus dans plusieurs combats par Aitolos, fils d'Endymion, qui venait d'Élide, et durent se retirer dans le pays nommé depuis l'Acarnanie. Archémaque d'Eubée, cité également par Strabon (399, 44 et suiv.), dit aussi que les Courètes, habitants de Chalcis en Eubée, passèrent en Aitolie dans le canton de Pleuron. Aristote, dans la *Constitution des Acarnaniens* (Strabon, 267, 28), dit qu'à l'origine la partie orientale de l'Acarnanie fut occupée par les Courètes. Apollodore (I, 7, 6) appelle la terre des Courètes le pays qu'Aitolos envahit et auquel il donna son nom, après l'avoir conquis. D'après Pausanias (VIII, 24, 9), plusieurs auteurs disent que les habitants de l'Acarnanie, appelés d'abord les Courètes, reçurent leur nouveau nom d'Acarnan, fils d'Alcmaion et de Callirhoé. — Homère (*Iliad.*, IX, v. 529) fait déjà allusion à une guerre entre les Courètes et les Aitoliens.

V. 1230. *Les étroites Échinades.* — Ce sont des îlots voisins de la côte d'Acarnanie. Voir Strabon (393, 43, etc.). L'*Odyssée* (XV, v. 299) les appelle les *îles pointues* (θοαί), à cause de leurs rochers qui s'avancent en pointe dans la mer. Le mot Echinades signifie *hérisson* (ἐχῖνος), surnom dû à la forme de ces îlots étroits aux pointes rocheuses qui semblaient se grouper autour de l'embouchure de l'Achéloos comme les piquants d'un hérisson.

V. 1235. *Au fond de la Syrte.* — « Il y a deux Syrtes en Libye; elles sont bourbeuses, il s'y produit des reflux comme dans l'Océan. Ce sont des endroits où les navigateurs sont entraînés [κατασύρονται] et où ils trouvent la mort. » (Scol.) Cette note du Scoliaste fait allusion à l'étymologie probable du mot Syrte (σύρω, *entraîner*). Ce mot peut désigner tout golfe vaseux et encombré de bancs de sables où les navires peuvent se perdre. Les auteurs anciens l'appliquaient à deux golfes de la côte de Libye, aux environs de la Cyrénaïque. Apollonios ne parle que d'une Syrte : on en distinguait généralement deux, la *Grande-Syrte* (golfe de Sidre) et la *Petite-Syrte* (golfe de Gabès). On trouve de nombreux renseignements sur les Syrtes dans Strabon, dans Pline l'Ancien, etc.

V. 1238. *L'écume afflue sans bruit* (κωφή). — « Immobile parce que la Syrte est bourbeuse. » (Scol.) Cette scolie n'explique pas le sens du mot κωφή que Brunck, suivi par Flangini et l'édition Tauchnitz, a corrigé en κούφη *(légère)*, d'après une conjecture de Valckenaer. Cette correction inutile supprime un mot qui fait image. Dübner dit avec raison : « *Lege ut vulgo* κωφή, sine ullo strepitu fluctus, *quasi* muta aqua. »

V. 1246. *La surface de la terre immense.* — Cette description du désert voisin des Syrtes ressemble à celle que Salluste (*Jugurtha*, 79) a faite de la même région : « *Ager in medio harenosus, una specie; neque flumen, neque mons erat...* »

V. 1266. *Les masses d'eau roulent pour se briser sur des sables blancs d'écume.* — Dans sa description des Syrtes, qui est un résumé

de celle d'Apollonios, Denys (*Perieg.*, v. 198 et suiv.) imite en particulier ce vers : *Les flots refluent et roulent sur les sables secs.*

V. 1280. *Tels... des hommes...* — Tout ce passage est le développement d'une comparaison homérique (*Iliad.*, XVI, v. 384 et suiv.). La description et la comparaison d'Apollonios ont été reprises par Virgile (*Georg.*, I, v. 325 et suiv.; v. 476 et suiv.; IV, v. 261 et suiv.), par Tibulle (II, v, v. 77-78, édit. Muller).

V. 1284. *Soit que des statues des dieux...* — « Quand un événement terrible devait avoir lieu, c'était l'ordinaire de voir les statues des dieux suer. C'est ce qui arriva à Thèbes, au moment de la bataille de Chéronée, entre Philippe et les Thébains. » (Scol.) Pour les prodiges qui ont annoncé la bataille de Chéronée, voir Plutarque (*Vie de Démosthène*, 19).

V. 1289. *Les héros .. se traînaient en proie à la tristesse* (ἤλυον). — Les mss. ont ἤλυθον. La correction, qui semble fort bonne, est de Brunck : « *Sic ineptam librorum omnium lectionem,* ἤλυθον, *certissime emendo.* » Apollonios imite un vers de l'*Iliade* (XXIV, v. 12) : *Il se traînait, triste, le long du rivage de la mer* (δινεύεσκ' ἀλύων παρὰ θίν' ἁλός). Brunck fait remarquer qu'Oppien use du même mot ἀλύω dans une belle comparaison (*Halieut.*, IV, v. 335-344) qui n'est pas sans rapports avec ce passage d'Apollonios : « *Quand une mère désolée, quand une épouse voit partir pour un lointain pays le fils aimé de sa vieillesse ou le compagnon de sa couche, le cœur de cette femme se meut avec peine dans sa poitrine* (ἔνδον ἀλύει). »

V. 1300. *Tels, sur les bords escarpés du Pactole... les cygnes.* — « Le Pactole est un fleuve de Lydie qui se nomme maintenant le Chrysorroas. » (Scol.) On connaît la tradition d'après laquelle le Pactole roule de l'or depuis que Midas s'y est baigné. Mais, d'après Strabon (642, 52), *le fleuve qui roule de l'or,* le Chrysorroas, est un cours d'eau de la Coelésyrie qui n'a aucun rapport avec le Pactole. Pline cite le Chrysorroas de Coelésyrie (V, 74) et d'autres fleuves du Pont et de Bithynie qui portent le même nom (V, 148; VI, 14); mais il fait remarquer que le Pactole se nomme aussi Chrysorroas : « *Ex quo* [*Tmolo monte*] *profluente Pactolo eodemque Chrysorrhoa.* » (*N. H.*, V, 110.) Quant à la double comparaison de Médée et de ses compagnes avec des petits oiseaux tombés de leur nid et avec des cygnes qui chantent au bord du Pactole, on peut en trouver les éléments dans deux comparaisons de l'*Iliade* : l'une (II, v. 461 et suiv.), où il est question de grues et de cygnes dont les cris font retentir les bords du Caystros; l'autre (IX, v. 323-324) où l'on voit un oiseau portant leur nourriture à ses petits encore sans plumes.

V. 1304. *Les plaintes d'un chant de deuil* (ἐλεεινὸν ἰήλεμον). — « Le mot ἰήλεμος signifie *thrène*. Son nom lui vient de Ialémos, fils d'une Muse. » (Scol.) Le Guelf. a la leçon ἐλεεινὸν ἰάλεμον. Fils d'Apollon et de Calliope, Ialémos est un de ces poètes mythiques auxquels on attribuait l'invention des chants primitifs destinés à exprimer la joie ou la douleur. Voir Preller, *Griech. Mythol.*, zweiter Band, dritte Auflage, p. 490.

V. 1309. *Les héroïnes tutélaires* (τιμήοροι). — « Le mot τιμήοροι désigne les héroïnes qui surveillent [ἔφοροι] la Libye, ou bien celles qui sont

honorées [τιμώμεναι] en Libye; τιμήοροι veut dire les juges [ἔκδικοι]. » (Scol.)

V. 1310. *De la tête de son père.* — « Stésichore est le premier qui ait dit que la déesse Athéné a bondi armée de la tête de Zeus. » (Scol.)

V. 1311. *Pour la baigner dans les eaux du lac Triton* (Τρίτωνος ἐφ' ὕδασι χυτλώσαντο). — Callimaque (*Hymne à Zeus*, v. 17) emploie la même expression pour décrire un fait semblable : ...τόκοιο λύματα χυτλώσαντο. « Le Triton est un fleuve de Libye; il y a aussi un fleuve du même nom en Béotie. C'est, paraît-il, auprès du premier de ces fleuves que naquit Athéné, d'où son nom de *Tritogénéia*. Telle est la tradition de quelques-uns. D'autres disent que ce nom vient de τρεῖν, verbe qui signifie *avoir peur*, à cause de la frayeur qu'elle inspire à ses ennemis. » (Scol.) Cf. la scolie au vers 109 du Chant Ier : « Il y a trois lacs nommés *lac Triton* : l'un en Béotie, le second en Thessalie, le troisième en Libye; c'est auprès de ce dernier que naquit Athéné. » Voir, pour *Athéné Tritonide*, la note au vers 551 du Chant Ier. « *Duae fabulae mixtae,* » dit Dübner avec raison; en effet, pour donner plus d'importance à ces héroïnes de la Libye et peut-être aussi plus de vraisemblance à leur bienveillante intervention auprès de Jason, le protégé d'Athéné, Apollonios rattache la légende de ces héroïnes à celle de la déesse Tritonide, et leur fait jouer un rôle important au moment de la naissance merveilleuse de la fille de Zeus. Cette tradition concernant les héroïnes de la Libye doit appartenir au poète des *Argonautiques* : je ne connais aucun autre auteur qui ait rapporté que ces déesses se soient occupées d'Athéné enfant. D'après le Scoliaste, Stésichore est le premier qui ait dit que la déesse Athéné a bondi armée de la tête de Zeus; c'est donc Stésichore que Pindare suivait, quand il montrait (*VIIe Olympique*, v. 35 et suiv.) la tête de Zeus fendue par la hache d'Héphaistos et Athéné en bondissant avec des cris effroyables qui faisaient frémir d'horreur le ciel et la terre. L'*Hymne homérique (XXVIII) à Athéné*, où se trouve la même description, serait donc postérieur, sinon à la *VIIe Olympique*, du moins au poème de Stésichore auquel le Scoliaste fait allusion.

V. 1322. *Nous sommes les déesses solitaires* (οἰοπόλοι). — « C'est-à-dire qui errent à la suite de leurs brebis [περὶ τὰς οἶς πολοῦσαι]. Il les appelle *indigènes* [χθονίας] parce qu'elles sont les filles de la Libye; elles sont protectrices des troupeaux. Le mot χθονίαι veut dire *nées de la terre* [γηγενεῖς]. *Douées de la parole humaine,* parce qu'elles peuvent entrer en conversation avec les hommes. Callimaque fait mention de ces nymphes, disant : *O héroïnes, maîtresses de la Libye, vous qui portez vos regards vers le séjour des Nasamons et leurs rivages étendus, prolongez, je vous le demande, la vie de ma mère!* » Hoelzlin, trompé peut-être par cette citation où il est question des Nasamons, comprend le mot οἰοπόλοι comme le Scoliaste et le traduit par *deae pecorariae* : ces déesses, dit-il, s'occupent de soigner les troupeaux comme font les Nasamons. Shaw est seul à reproduire la traduction d'Hoelzlin. Brunck dit fort bien : « Οἰοπόλοι, deserta habitantes, *idem quod* ἐρημονόμοι, *infra 1333* [en effet, comme Jason, en répondant aux déesses, les appelle ἐρημονόμοι, cela prouve bien qu'il a donné le sens de déesses *habitantes*

des déserts au mot οἰοπόλοι, par lequel elles se sont désignées elles-mêmes, quand elles lui ont, les premières, adressé la parole]... *Perperam vero Scholiastes exponit. Triton a Pindaro vocatur* οἰοπόλος δαίμων, Pythion., IV, 49, *ubi non adeo insulsus fuit latinus interpres, ut verteret* pecorarius deus. »

V. 1323. *Héroïnes tutélaires et filles de la Libye.* — « *Libye, Epaphi filia, Neptuno amata, quae tertiae orbis parti nomen suum dedit.* » (Brunck.) Il me semble qu'en disant Λιβύης τιμήοροι ἠδὲ θύγατρες, Apollonios montre qu'il entend par Λιβύη le pays même, *la Libye*, et non Libyé, qui a donné son nom à ce pays. Il sera question de Libyé au vers 1742.

V. 1325. *Aussitôt qu'Amphitrite aura dételé le char... de Poseidon.* — Divinité relativement récente, Amphitrite n'est pas citée dans l'*Iliade*; elle est mentionnée dans l'*Odyssée* (V, v. 421; XII, v. 60, 97). C'est à partir d'Hésiode (*Théogonie*, v. 930) qu'elle est regardée comme la femme de Poseidon. Elle participe à son pouvoir et à ses honneurs, comme Héra à ceux de Zeus. Souvent représentée sur les monuments de l'art grec et surtout de l'art gréco-romain, on la voit d'ordinaire à côté de Poseidon sur un char traîné par des chevaux marins. Cf. Decharme, *Mythol.*, p. 331-334; Preller, *Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 489-490; Collignon, *Mythol. figurée de la Grèce*, p. 210. — Je pense qu'en montrant Amphitrite, non pas sur le char de Poseidon comme une reine, mais occupée à dételer les chevaux de son époux, Apollonios a voulu vieillir en quelque sorte cette divinité marine d'origine récente. Il donne à cette déesse que l'*Iliade* ne connaît pas des occupations serviles dont la déesse Héra de l'*Iliade* ne dédaignait pas de s'acquitter. Ne voit-on pas, en effet, l'épouse de Zeus atteler elle-même ses propres chevaux (*Iliad.*, V, v. 731-732), comme, dans les *Argonautiques*, l'épouse d'un dieu moins haut placé que Zeus dans la hiérarchie dételera les chevaux de son mari?

V. 1327. *A votre mère.* — « Il veut dire [ou plutôt, *elles veulent dire*, puisque ce sont les déesses qui parlent] le navire, car le navire les porte dans sa cavité, comme une mère [porte un enfant] dans ses flancs. » (Scol.) M. Cartault (*ouvr. cité*, p. 41) dit à propos du nom de περιτόναιον (*péritoine*) que les anciens Grecs donnaient, d'après Pollux, aux *baux* qui réunissent par en haut les deux flancs du navire : « Nous trouvons là une de ces métaphores hardies qui forment le fonds de la langue des matelots et sur lesquelles nous aurons à chaque instant l'occasion de revenir. La concavité du navire était comparée par les marins au ventre d'un animal : κύτος καὶ γάστρα, selon l'expression de Pollux. Le Scoliaste d'Apollonius de Rhodes dit, en parlant du navire Argo, *qu'il renferme ceux qui le montent, comme une mère porte ses enfants dans son sein.* »

V. 1329. *Dans la divine Achaïe.* — « Le poète désigne l'Achaïe, ou la Thessalie, ou l'Hellade : plutôt la Thessalie. Car les habitants de ce pays se nomment les Achaïens. Homère a dit : *Maintenant ceux, tous tant qu'ils sont, qui habitaient Argos Pélasgique* [*Iliad.*, II, v. 681]; et plus loin : *On les appelait et Myrmidons et Hellènes et Achaïens* [*Iliad.*, II, v. 684]. » (Scol.)

V. 1339. *Sa voix puissante* (βαρείῃ φθογγῇ). — Les mss. ont βαρεῖαι qui se rapporte mal au mot βῆσσαι *(les halliers)*. Les anciennes éditions ont βαρείᾳ que Brunck corrige en βαθεῖαι : « *Sic omnino legendum. Vulgo* βαρείᾳ, *quod ad* φθογγῇ *referunt. Non satis aptum leonis rugitui epithetum illud est, quod tamen si ei Poeta tribuere voluisset, scripsisset* βαρείῃ, *non* βαρείᾳ. » Wellauer propose la correction βαρείῃ adoptée par Merkel : cette correction a le double avantage de se rapprocher plus que βαθεῖαι de la leçon des mss. et de donner un sens plus satisfaisant que ce mot. Comme le dit Wellauer, l'adjectif convient parfaitement à la voix du lion, et, de plus, « βῆσσαι *adjectivo non eget, sed* φθογγή *aegre epitheto caret* ».

V. 1348. *Ceintes de peaux de chèvres.* — Brunck fait remarquer à propos de ce vers quel soin Apollonios prend de donner aux personnages qu'il met en scène le costume qui leur convient : « *Accuratam in minimis rebus peritiam ostendit Poeta morum, habitus, cultusque diversarum, quarum meminit, gentium, ut ex comparatione Herodotei loci, in recensione populorum Africae libro IV, p. 364, constabit.* » Voici, en effet, ce que dit Hérodote (IV, 189) : « Les femmes de Libye portent par-dessus leurs habits des peaux de chèvre sans poil, garnies de franges et teintes en rouge. » Brunck rapproche aussi du vers d'Apollonios une épigramme de Nicenaetos (*Analect.*, t. Ier, p. 416) : « Héroïnes, vous qui habitez le rivage montagneux des Libyens, ceintes de peaux de chèvre et de franges entrelacées ! »

V. 1365. *Un cheval.* — C'est à tort que l'on rapproche l'apparition merveilleuse de ce cheval du présage que donne à Énée l'apparition de quatre chevaux aperçus sur les côtes d'Italie (*Aen.*, III, v. 537 et suiv.) ; Anchise comprend que ces chevaux sont un signe de guerre, tandis que les Argonautes voient dans l'apparition du cheval qui sort de la mer une confirmation de ce que les héroïnes ont dit à Jason : le char de Poseidon a été dételé par Amphitrite.

V. 1386. *Pendant douze jours entiers.* — Il est probable que si Apollonios n'insiste pas sur cet épisode, c'est parce que la Médée de Pindare y a déjà fait allusion dans la *IVe Pythique*. — D'après une autre tradition rapportée par Justin (*Histor.*, XXXII, 3), c'est pour passer de l'Ister à l'Adriatique que les Argonautes auraient porté leur navire sur leurs épaules, aucun cours d'eau n'ayant la largeur et la profondeur nécessaires à Argo.

V. 1391. *Les eaux du lac Triton.* — Le lac Triton, dans la Cyrénaïque, est cité par Strabon (710, 7 et suiv.); près de lui se trouve un autre lac, dit lac des Hespérides. Le lac Triton, formé par le fleuve du même nom, est situé au sud-ouest de la Petite-Syrte. Scylax (*Peripl.*, § 110) donne à entendre que le lac Triton communique avec la Syrte, puisque il affirme qu'alors que la mer se retire, ce lac qui a un circuit de mille stades ne peut donner accès aux navigateurs. Pour Apollonios, le lac Triton est évidemment un lac d'eau salée qui communique avec la mer, puisque, quand les héros y sont parvenus, ils y déposent bien le navire Argo, mais ils ne peuvent y apaiser leur soif et se mettent immédiatement à la recherche d'une source d'eau douce (v. 1394); plus tard, le dieu Triton, qu'ils ont la bonne fortune de rencontrer et

de se rendre favorable, fera passer le navire Argo du lac dans la mer.

V. 1396. *Le serpent Ladon né de la terre.* — « Pisandre suppose que le dragon était né de la terre; Hésiode dit qu'il est né de Typhon. Agroitas, dans le livre III de ses *Libyques*, dit qu'il ne s'agissait pas de pommes [μῆλα], mais de moutons [μῆλα signifie aussi *moutons*] fort beaux, qu'on appelait les moutons d'or, et qu'ils avaient un berger sauvage qu'on surnommait le dragon à cause de sa férocité. Phérécyde raconte, dans son livre X, qu'au moment du mariage d'Héra, la terre produisit des pommiers qui portaient un fruit d'or; les Nymphes, filles de Zeus et de Thémis, qui habitaient une caverne auprès de l'Éridan, conseillèrent à Héraclès dans l'embarras de demander à Nérée où il pourrait prendre ces pommes d'or; Héraclès s'empara de Nérée par force : s'étant d'abord transformé en eau et en feu, puis revenu à sa première forme, celui-ci donna des indications au héros. Le héros se met donc en route vers les pommes d'or. Arrivé à Tartessos, il passe en Libye, où il tue le cruel Antée, fils de Poseidon. Puis il arrive sur les bords du Nil, à Memphis, auprès de Busiris, fils de Poseidon, qu'il tue ainsi que son fils Iphidamas et son héraut Chalbès et ses serviteurs, devant l'autel de Zeus où ils immolaient les étrangers. Arrivé à Thèbes, il passa en traversant les montagnes dans les déserts de Libye où il tua à coups de flèches beaucoup de bêtes sauvages. Après en avoir purgé le pays, il descendit jusqu'à la mer extérieure ; ayant reçu d'Hélios une coupe d'or, il s'y embarqua et arriva au pays situé en face, ayant traversé la terre, la mer et l'Océan. Étant arrivé auprès de Prométhée et ayant été vu par celui-ci, il fut apitoyé par ses supplications et tua à coups de flèches, alors qu'il volait vers lui, l'aigle qui rongeait le foie de Prométhée. En récompense, celui-ci lui donna l'idée de ne pas aller lui-même chercher les pommes, mais de se rendre auprès d'Atlas et de le prier de les lui porter, pendant qu'il soutiendrait le ciel à la place d'Atlas, jusqu'à son retour de chez les Hespérides. Ayant écouté ces paroles, Héraclès va trouver Atlas, lui explique quel travail lui est imposé et lui demande d'aller prendre trois pommes chez les Hespérides et de les lui porter. Atlas établit le ciel sur les épaules d'Héraclès, alla vers les Hespérides, reçut d'elles les pommes et revint vers Héraclès; mais il lui dit qu'il porterait lui-même les pommes à Eurysthée et demanda à Héraclès de soutenir le ciel à sa place. Héraclès, le lui ayant promis, imposa à son tour par une ruse la charge du ciel à Atlas. Car il lui demanda, comme Prométhée le lui avait conseillé, de se charger du ciel, pendant qu'il se ferait une tresse qu'il placerait sur sa tête. Atlas, ayant jeté les pommes à terre, reprit le fardeau du ciel. Héraclès, s'étant saisi des pommes, s'éloigne et va à Mycènes auprès d'Eurysthée les lui montrer. — Le même Phérécyde fait le récit suivant dans son livre II : Quand Zeus épousa Héra, la terre lui donna en présent les pommes d'or voisines de l'Océan. Un dragon les gardait, qui était né de Typhon et d'Échidna, qui avait cent têtes et des voix de toutes sortes. » (Scol.) Pour toute la légende de la conquête des *pommes d'or des Hespérides*, voir Decharme, *Mythol.*, p. 531-533.

V. 1399. *Les Nymphes Hespérides s'empressaient.* — « Leur nom

vient soit de ce qu'elles apparaissent le soir [ἑσπέρας], soit de ce que leur demeure est en Hespérie. Les Hespérides étaient filles de Phorcos et de Cétô. De l'une d'elles l'île où habitait Géryon a pris son nom, ce Géryon qui possédait le chien Orthos, frère de Cerbère, qu'Héraclès tua. D'autres disent les Hespérides filles d'Atlas. » (Scol.) Phérécyde place la demeure de ces Nymphes en Hespérie, auprès de l'Éridan (voir la note au vers 1396) et il les confond avec les Héliades, voisines de l'Éridan (voir Scol. au vers 742 de l'*Hippolyte* d'Euripide et Heyne, *ad Apollodori Bibliothecam Observationes*, p. 167). D'après d'autres traditions (Decharme, *Mythol.*, p. 248), les Hespérides, nuages dorés du couchant, ont pour père un astre brillant, Hespéros, fils lui-même d'Atlas. Hésiode (*Théogonie*, v. 215) fait des Hespérides les filles de la nuit. Apollonios nomme trois Hespérides : *Hespéré* (v. 1427), l'Hespéride par excellence, *Aiglé* (v. 1428), *l'éclatante*, et *Érythéis* (v. 1427), *la rougeâtre;* c'est cette dernière, qui a, comme dit le Scoliaste, donné son nom à l'île Érythéia (Hésiode, *Théogonie*, v. 290 et 983) où Héraclès tua le chien Orthros (et non *Orthos*, comme dit le Scoliaste). Cf. Decharme, *Mythol.*, p. 527. M. Decharme (*Mythol.*, p. 531) fait d'ailleurs remarquer que « le dragon Ladon, fils de Typhaon et d'Échidna, a évidemment une certaine affinité avec le chien Orthros ».

— *Chantant avec des accents charmants.* — *Hesperides Hesiodo* λιγύφωνοι [*Théogonie*, v. 275 et 518], *Euripidi* ὑμνῳδοί [*Herc. Fur.*, v. 394, ὑμνῳδούς τε κόρας] *et* ἀοιδαί [*Hippol.*, v. 742 : Ἑσπερίδων... τᾶν ἀοιδῶν] *dicuntur.* » (Brunck.)

V. 1403. *Comme les flèches avaient laissé...* — Brunck explique très nettement le sens de cette phrase, embrouillé comme à plaisir par les traducteurs latins : « *Serpentem sagittis confixerat Hercules : sagittae vero in serpentis vulneribus et proinde sanguine admiscuerant et reliquerant lethale virus Lernaeae hydrae, quo olim intinctae fuerunt. Ideo quae vulneribus insidebant muscae, gustato venenato tabo, statim arescebant et moriebantur.* »

V. 1405. *Au milieu de la putréfaction des blessures* (πυθομένοισιν ἐφ' ἕλκεσι). — « Au lieu de σηπομένοις, il emploie πυθομένοις, mot d'où vient le nom de la Pythie, car elle résidait là où le dragon avait pourri. Myclos de Néapolis dit que le nom du pus [πύον] vient de la même origine, car le pus est le sang pourri. D'autres disent que le nom de la Pythie vient soit de ce que ceux qui venaient interroger l'oracle étaient avides de savoir [πευστικῶς ἔχοντας], soit d'une vierge Pythique, dont le nom était Pythis, et qui était fille de Delphos. » (Scol.) Pour les étymologies du nom de Pytho, voir la note au vers 207 du Chant Ier. On trouve dans l'*Hymne homérique à Apollon* (v. 179-197) l'étymologie qui fait venir le nom du serpent Python de πύθω, *pourrir*. Percé des flèches du dieu, le monstre devient *le pourrissant*, le Python. En souvenir de sa victoire, Apollon est surnommé le Pythien, et la ville qui s'élève à l'endroit où le serpent était établi, prend le nom de Pytho. Voir Decharme, *Mythol.*, p. 104 et suiv.

V. 1412. *Soit que l'on vous compte au nombre des déesses du ciel...* — « Il s'exprime ainsi, car, parmi les Nymphes, les unes sont célestes, les

autres terrestres; celles-ci habitent les fleuves, celles-là, les marais, d'autres encore, la mer. En somme, la race des Nymphes admet de nombreuses divisions, comme le dit Mnésimaque de Phasélis, dans ses *Catalogues méthodiques* [ἐν Διακόσμοις]. » (Scol.) A vrai dire, il n'y a pas de Nymphes qui méritent exactement le nom de *Nymphes célestes*, comme le Scoliaste l'affirme, puisqu'elles « ont quitté les demeures célestes où elles sont nées pour résider désormais sur la terre » (Decharme, *Mythol.*, p. 351). Orphée donne à toutes les Nymphes qu'il invoque le nom général de *postérité sacrée d'Océanos* (v. 1414). A l'époque homérique, au contraire, la plupart des Nymphes sont considérées comme filles de Zeus (*Iliad.*, VI, v. 420; *Odyss.*, VI, v. 105).

V. 1442. *La soif le desséchait* (δίψῃ καρχαλέος). — C'est une expression homérique : « Desséchés par la soif (δίψῃ καρχαλέοι), couverts de poussière, ils fuyaient. » (*Iliad.*, XXI, v. 541.) Pierron dit à propos de ce vers de l'*Iliade* : « Il ne faut pas confondre καρχαλέος avec καρφαλέος quoiqu'ils se rapprochent beaucoup pour le sens. Ils viennent l'un de κάρχαρος *(violent, rude)*, et l'autre de κάρφω *(sécher)*... Les Troyens ont la langue et le gosier *tout rugueux, tout racornis*, ce qui dit plus encore que *secs*. » On peut rapprocher de l'expression homérique l'expression virgilienne *asperque siti* (*Georg.*, III, v. 434).

V. 1449. *Courbé en avant comme une génisse.* — Une comparaison semblable se trouve deux fois dans Nicandre : « Si un homme, accablé par la soif, s'abreuve à un fleuve, courbé en avant à la manière d'un taureau. » (*Alexiph.*, v. 495.) « Tel un taureau courbé en avant boit à un fleuve... » (*Theriac.*, v. 340.)

V. 1452. *Telles... les fourmis... ou telles, des mouches.* — « *Formicarum similitudine usus est Virgilius, sed aliorsum transtulit, Aen. IV, v. 402.* » (Brunck.) Quant à la comparaison des mouches, Apollonios semble en avoir emprunté l'idée à deux comparaisons homériques. Dans l'*Iliade* (II, v. 469 et suiv.), l'empressement des Achéens qui se préparent à combattre les Troyens est comparé à celui des essaims de mouches qui envahissent une bergerie, alors que les vases s'emplissent de lait; la même comparaison est appliquée (XVI, v. 641 et suiv.) aux guerriers qui se pressent autour du cadavre de Sarpédon renversé dans la poussière.

V. 1464 et suiv. *Les deux fils de Borée... Euphémos... Lyncée... Canthos.* — Voir, au sujet de ces divers héros, les notes aux vers 211, 179, 152, 77 du Chant Ier. Les fils de Borée se confient dans leurs ailes; Euphémos, dans la rapidité de ses pieds; Lyncée, dans l'excellence de ses yeux qui pénètrent au loin. Seul, Canthos n'est doué d'aucune qualité physique qui le désigne pour aller à la recherche d'Héraclès. Il est entraîné par son courage, son amitié pour Polyphémos et surtout par sa destinée qui est de mourir en Libye (cf. les vers 77 et suiv. du Chant Ier).

V. 1470. *L'Eilatide Polyphémos.* — Voir la note au vers 1177 du Chant Ier.

V. 1479. *Comme au premier jour du mois on aperçoit la lune...* — On sait comment Virgile (*Aen.*, VI, v. 452-454) a fait sienne cette comparaison qu'il a rendue à la fois bien plus touchante et bien plus

juste : il ne s'agit plus du géant Héraclès, dans l'*Énéide*, mais de l'ombre pâle et silencieuse de Didon qui apparaît au loin dans la clarté lugubre des enfers, semblable à la lune qui, mince encore, au premier jour du mois, glisse à peine aperçue entre les nuages.

V. 1485. *Les Kères funestes.* — Voir la note au vers 689 du Chant Ier. Apollonios parlera encore au vers 1665 des Kères « qui rongent le cœur des humains, chiennes rapides d'Adès, qui, du milieu des brouillards où elles tourbillonnent, se lancent sur les vivants ». Noires divinités, filles de la Nuit (Hésiode, *Théogonie*, v. 211), les Kères exercent surtout leur activité pendant les batailles sanglantes où elles font leur proie des mourants et des blessés (cf. *le Bouclier d'Héraclès*, v. 249 et suiv.). C'est ainsi que les Kères s'emparent de Canthos tombé sous les coups de Caphauros. « Outre les Kères des champs de bataille, il y en a d'autres qui, sous des formes diverses, tendent des pièges incessants à la vie humaine, qu'elles sont avides de détruire. » (Decharme, *Mythol.*, p. 419.) Ce sont celles-là qui aideront Médée à faire mourir le géant Talos (v. 1669 et suiv.); enfin, les Kères, synonymes des Parques romaines, sont souvent les Moires qui donnent aux humains la mort naturelle : c'est à elle que faisait allusion Polyxo, s'attendant à mourir de vieillesse (*Argonaut.*, I, v. 690).

V. 1490. *Phoibos Lycoréios.* — « Lycoréios est pour Delphique; car, d'abord, les Delphiens se nommaient Lycoréiens; ils tiraient ce nom d'un village appelé Lycoréia. » (Scol.) Voir la note au vers 711 du Chant II. Le surnom Lycoréios d'Apollon a peut-être ici une autre origine : le dieu, en même temps qu'il a aimé une Nymphe nommée Acacallis (Pausanias, X, 16, 5), a aussi été l'amant d'une autre Acacallis, fille de Minos (Pausanias, VIII, 53, 4). Antoninus Liberalis (*Transform.*, lib. XXX) rapporte, d'après Nicandre, que cette Acacallis eut Milétos d'Apollon. Redoutant la vengeance de Minos, son père, elle exposa cet enfant dans une forêt, où Apollon le fit nourrir par des loups (λύκοι). Apollonios suit sans doute une légende où Garamas remplace Milétos, et le nom de Lycoréios peut venir des loups par lesquels Apollon fit nourrir le fils qu'il avait eu d'Acacallis. C'est, semble-t-il, l'opinion de Brunck : « *Acacallidis Minoïs filiae ex Nicandro meminit Antoninus Liberalis, cujus ex narratione, cap. 30, colligere quis possit non temere hic a Poeta Apollini epitheton* Λυκωρείοιο *tributum fuisse, sed ad nominis etymon eum respexisse.* »

V. 1492. *Dans son sein appesanti.* — « Alexandre, dans le livre Ier de ses *Crétiques*, dit qu'Acacallis eut commerce avec Apollon et avec Hermès; d'Apollon elle eut Naxos; d'Hermès, Cydon, qui donna son nom à la ville de Cydonia en Crète. » (Scol.) Pausanias (VIII, 53, 4) dit que Cydon, le fondateur de Cydonia, est fils d'Hermès et d'Acacallis, fille de Minos.

V. 1494. *Garamas.* — « Les Garamantes sont un peuple de Libye [cf. Strabon, 709, 7 et suiv.; etc.]. Il est incertain si c'est ce peuple qui a pris son nom de Garamas, ou si c'est Garamas qui a pris le sien de ce peuple. » (Scol.) Il est probable que Garamas est le héros éponyme des Garamantes; mais ce héros est également inconnu sous ses deux noms de Garamas et d'Amphithémis. Agroitas, cité par Hérodien

(*Histor. Graec. Fragm.*, vol. IV, p. 294) rapporte qu'Amphithémis, uni à diverses Nymphes, eut d'elles plusieurs fils, entre autres Psyllos qui donna son nom au peuple des Psylles. Agroitas ne cite pas Caphauros parmi les fils d'Amphithémis. On ne sait rien de ce Caphauros, ni de sa mère, la Nymphe Tritonis, qui était probablement une Nymphe du lac Triton.

V. 1502. *L'Ampycide Mopsos.* — Cf. les vers 77-85 du Chant Ier.

V. 1511. *Paiéon.* — C'est le médecin homérique des dieux (*Iliad.*, V, v. 401, etc.), bien distinct d'Apollon en l'honneur de qui on chante le *péan* (παιήων, *Iliad.*, I, v. 473), non pour le prier de guérir les héros malades de la peste, mais pour le remercier d'avoir fait cesser le fléau. Le dieu en l'honneur de qui on chante le péan et le divin médecin Paiéon seront confondus bientôt après l'époque homérique. Mais, fidèle aux traditions anciennes, Apollonios a soin de distinguer Paiéon d'Apollon.

V. 1513. *Persée-Eurymédon (c'est de ce dernier nom que sa mère l'appelait).* — Voir pour Danaé, mère de Persée, la note au vers 1091. Dans ses notes à ce vers et au vers 1515, le Scoliaste raconte à peu près toute la légende de Danaé et de Persée, d'après Phérécyde. — Apollonios est, à ma connaissance, le premier qui ait donné à Persée ce second nom d'Eurymédon, *celui qui règne au loin.* Plusieurs personnages homériques portent ce nom : le cocher d'Agamemnon (*Iliad.*, IV, v. 228), un serviteur de Nestor (*Iliad.*, VIII, v. 114), un roi des géants (*Odyss.*, VII, v. 58). D'autres héros légendaires se sont nommés de même. C'est seulement après Apollonios qu'on trouve la mention de ce nom d'Eurymédon appliqué à Persée. Hésychius : « Εὐρυμέδων ὁ Περσεὺς ἢ Ποσειδῶν [cf. Pindare, *Olymp.*, VIII, v. 31 : εὐρυμέδων τε Ποσειδᾶν] ἢ ἀετὸς καὶ Ἑρμῆς. » *Etym. M.*, 687, 36 : « Εὐρυμέδων δὲ ὁ Περσεὺς ἐκαλεῖτο. » Apollonios a soin de noter les deux noms de Persée, comme il a noté les deux noms d'Apsyrtos (voir la note au vers 242 du Chant III). Je suppose que le poète se conforme à quelque tradition savante : Danaé nommait son fils Eurymédon, et c'est seulement quand le fils de Danaé fut considéré comme un héros solaire qu'on lui donna le nom de Persée. « Fils du Dieu lumineux du ciel, conçu par sa mère dans l'obscurité, il se rapproche par là d'Apollon, fils de Zeus et de Létô. Son nom même confirme ce rapprochement. Dans la *Théogonie, Persès* est un Titan, frère d'Astraeos, mari d'Astéria; l'Océanide *Perséis* est l'épouse d'Hélios. Le héros argien est nécessairement de la même famille que ces personnifications des grands astres du ciel. » (Decharme, *Mythol.*, p. 637.)

V. 1515. *La Gorgone.* — « Alors que Persée vivait à Sériphos avec sa mère auprès de Dictys et devenait déjà grand, le frère utérin de Dictys, Polydectès, qui était alors roi de Sériphos, ayant vu Danaé, en devint amoureux; mais il ne savait comment s'unir à elle. Alors, ayant préparé un festin, il y invita beaucoup de convives, Persée entre autres. On demanda à Persée quel serait l'écot du festin; Polydectès disait que ce serait un cheval, Persée répondit : Ce sera la tête de la Gorgone. Mais, le lendemain du repas, comme les autres convives qui devaient payer leur écot, Persée amena un cheval. Le roi ne voulut pas

l'accepter et lui réclama, conformément à sa promesse, la tête de la Gorgone : s'il ne la lui apportait pas, le roi disait qu'il prendrait sa mère en mariage. Plein d'angoisse, déplorant son malheur, Persée se retire dans la partie la plus reculée de l'île. Mais Hermès, lui étant apparu et l'ayant interrogé, apprend la cause de ses lamentations. Il l'encourage, et le conduit d'abord auprès des Graies, filles de Phorcos, Péphrédo, Ényo et Deino; Athéné avait pris les devants. Il enlève aux Graies l'œil et la dent qu'elles se prêtaient l'une à l'autre. S'étant aperçues de ce vol, elles poussent des cris et supplient qu'on leur rende leur œil et leur dent : car toutes trois elles se servaient tour à tour du même œil et de la même dent. Persée leur répond qu'il les a et qu'il les rendra si elles lui indiquent les Nymphes qui possèdent le casque de cuir, les sandales ailées et la besace d'Adès. Elles lui donnent les indications nécessaires, et il leur rend leur œil et leur dent. Étant allé vers les Nymphes avec Hermès, leur ayant demandé et ayant reçu d'elles ce qu'il désirait, il attache à ses pieds les sandales ailées, il suspend la besace à son épaule et il met le casque de cuir sur sa tête. Ainsi équipé, il arrive en volant vers l'Océan et vers les Gorgones; Hermès et Athéné l'accompagnaient. Il trouve les Gorgones endormies. Les dieux lui enseignent comment il faut s'y prendre pour couper la tête en se détournant, et ils lui montrent Méduse qui, seule des Gorgones, était mortelle. S'étant approché d'elle, il lui coupe la tête, la jette dans la besace et s'enfuit. Les deux autres Gorgones, s'en étant aperçues, le poursuivent, mais elles ne le voient pas. Persée, arrivé à Sériphos, se rend auprès de Polydectès et lui demande de rassembler son peuple, pour montrer à tous la tête de la Gorgone; il savait que ceux qui la verraient seraient changés en pierres. Polydectès rassemble son peuple et dit à Persée de montrer la tête; celui-ci la tire de sa besace, en se détournant, la montre et tous ceux qui l'ont vue sont changés en pierres. Mais Athéné, ayant demandé la tête de la Gorgone à Persée, la place sur son égide; il donne à Hermès la besace, et il rend aux Nymphes les sandales et le casque de cuir. — Telle est l'histoire que Phérécyde raconte dans son livre II. D'autres disent que Persée ayant coupé la tête de la Gorgone, vola au-dessus de la Libye et que des gouttes de sang qui tombèrent à terre, des bêtes féroces naquirent, ce qui fit donner à la Libye le surnom d'abondante en bêtes féroces. [Lycophron] fait le même récit dans l'*Alexandra* [v. 835]. » (Scol.) C'est l'éditeur des Scolies, H. Keil, qui renvoie au vers 835 de Lycophron : en réalité, c'est dans les vers 880 et suiv. de l'*Alexandra* qu'il est question de la mort de Mopsos. — Je ne trouve pas avant Apollonios trace de cette légende des serpents de Libye nés du sang de la Gorgone. Ovide (*Met.*, IV, v. 615 et suiv.) a développé ce passage des *Argonautiques :*

Viperei referens spolium memorabile monstri,
Aera carpebat tenerum stridentibus alis.
Cumque super Libycas victor penderet harenas,
Gorgonei capitis guttae cecidere cruentae :
Quas humus exceptas varios animavit in angues,
Unde frequens illa est infestaque terra colubris.

Lucain (*Pharsal.*, IX, v.619-699) a raconté à son tour très longuement tout l'épisode de la victoire de Persée sur la Gorgone et de sa course aérienne au-dessus de la Libye pour expliquer l'origine des innombrables serpents qui infestent ce pays. Cf. v. 696-699 :

Illa tamen sterilis tellus, fecundaque nullo
Arva bono, virus stillantis tabe Medusae
Concipiunt, dirosque fero de sanguine rores,
Quos calor adiuvit putrique incoxit harenae.

V. 1519. — *La plante du pied gauche* (λαιὸν... ταρσὸν ποδός). — Cf. *Iliad.*, XI, v. 377 : ταρσὸν δεξιτεροῖο ποδός. Le mot ταρσός signifie en général toute superficie plane et unie.

V. 1520. *Le gras de la jambe et le péroné* (κερκίδα καὶ μυῶνα). — Le mot μυών (de μῦς, *muscle*) signifie la chair musculaire, le gras de la jambe (*Iliad.*, XVI, v. 315) ou du bras (*Iliad.*, XVI, v. 324). Le mot κερκίς, dans les poèmes homériques (*Iliad.*, XXII, v. 448; *Odyss.*, V, v. 62), désigne le bâton au moyen duquel les tisserands primitifs fixaient les fils de la trame : c'est le *radius* des Latins. Plus tard, on a entendu par κερκίς l'os long et grêle placé à la partie externe de la jambe, le *péroné*, et aussi l'os long qui occupe la partie externe de l'avant-bras et qu'on désigne en français par le mot latin *radius*. Cf. Celse, VIII, 1 : « *Radius, quem* κερκίδα *Graeci appellant...* » On peut, à propos de ce passage, constater une fois de plus la précision qu'Apollonios met dans les descriptions physiologiques. Voir les notes aux vers 205 du Chant II et 763 du Chant III.

V. 1521. *Médée et les autres femmes, ses suivantes* (Μήδεια καὶ ἄλλαι... ἀμφίπολοι). — « καὶ αὐταί. *Sic emendo. Absurde vulgo* καὶ ἄλλαι. » (Brunck.) Il est facile de traiter une leçon d'absurde : mais il vaudrait mieux essayer de la comprendre. Brunck devrait, en effet, savoir qu'on trouve souvent en grec ἄλλος seul, là où un nom devrait se joindre en apposition à ἄλλος qui, dans ce cas, signifie *en outre, de plus* ou *d'autre part*. Cf. Koch, *Grammaire grecque*, traduction de Rouff, § 81, Remarque III, p. 269. Brunck aurait trouvé dans l'*Odyssée* de nombreux exemples de cet emploi d'ἄλλος, exemples qui prouvent que sa correction est aussi déplacée que pédante. Cf. *Odyss.*, II, v. 411 :

...μήτηρ δ'ἐμοὶ οὔτι πέπυσται
Οὐδ'ἄλλαι δμωαί...

Ma mère ne le sait pas, non plus que les autres [femmes, qui sont ses] *servantes*. Voir encore *Odyss.*, VI, v. 84, etc.

V. 1523. *De douleur excessive* (ὑπέρβιον ἄλγος). — Les mss. ont à la fin du vers 1523 ὑπέρβιον ἕλκος ἔτειρεν, et, à la fin du vers 1522, φοίνιον ἕλκος ἄφασσεν. Cette répétition du mot ἕλκος dans deux vers de suite, à la même place, a semblé suspecte à Brunck qui corrige, au vers 1523, ἕλκος en ἄλγος : « *Vox* ἕλκος *librarii errore e praec. v. repetita, hic absurdissima est. Sane* ὑπέρβιον *erat vulnus illud, quo statim mortuus est Mopsus. Sed cum ratio reddenda esset cur ille* vulnus audacter contrectaret, *addidit Poeta,* vulneris dolorem non ita magnum fuisse, *quod in carnium putredine et gangrena solemne est.* » Combattue par

Wellauer, cette correction a été adoptée par Flangini, Beck et l'édition Tauchnitz. Merkel, qui conserve ἕλκος, dit : « ἄλγος *Brunckius, fort. recte.* » C'est d'ailleurs d'après le même principe qui faisait supprimer par Brunck l'un des deux ἕλκος des vers 1522 et 1523 que Merkel a corrigé heureusement les vers 574 et 575 du Chant II qui se terminaient l'un par αὖθις, l'autre par αὖτις. Voir la note au vers 575 du Chant II. — Dans un long développement sur les effets des morsures faites par les serpents de Libye, Lucain (*Pharsal.*, IX, v. 734 et suiv.), qui imite évidemment Apollonios, constate le peu de douleur qui suit la blessure. Cf. v. 739-740 :

> Vix dolor aut sensus dentis fuit ; ipsaque leti
> Frons caret invidia ; nec quidquam plaga minatur.

V. 1524. *Une langueur* (κῶμα). — Voir la note au vers 205 du Chant II.

V. 1525. *Un nuage épais* (ἀχλύς). — Apollonios emploie ici une expression homérique (*Iliad.*, V, v. 696 ; *Odyss.*, XXII, v. 88). Nicandre (*Theriac.*, v. 430) constate aussi l'effet du venin sur la vue de l'individu atteint : « Le venin rapide infecte les membres et s'en repaît, un nuage épais s'étend sur les yeux et les dompte. »

V. 1531. *Les poils* (λάχνη). — Brunck écrit ἄχνη, leçon qu'il avait conjecturée avant de la trouver dans un ms. de Paris. Il entend par ce mot l'écume que produit le violent afflux des liquides purulents qui sortent d'un corps en décomposition, *putrificae uliginis effluxu, spumae illius, quae liquescentibus carnibus oboritur.* Wellauer, qui défend avec raison la leçon λάχνη, dit bien : « Ἄχνη *quomodo de putrifica uligine dici possit, prorsus non intelligo, neque illa* ἀπὸ χροός *sed* ἐκ χροός *fluere dici debebat. Pilorum vero defluvium saepe tanquam summae putredinis signum commemoratur.* »

V. 1533. *Ils s'arrachèrent... une partie de leur chevelure.* — C'est une coutume homérique : aux funérailles de Patrocle (*Iliad.*, XXIII, v. 135), les Myrmidons couvrent le mort de leurs cheveux qu'ils s'arrachent. Les Danaens agissent de même dans les cérémonies funèbres en l'honneur d'Achille (*Odyss.*, XXIV, v. 46).

V. 1535. *Trois fois...* — Voir la note au vers 1059 du Chant Ier.

V. 1541. *Tel un serpent...* — Dans l'*Iliade* (XXII, v. 93 et suiv.), Hector qui marche contre Achille est comparé à un serpent furieux qui rampe et se roule rapidement. Hésiode (*Fragm.* CXLII, édit. Didot) comparait le cours sinueux du Céphisos à travers la Phocide à la marche oblique d'un serpent : Apollonios a pu se souvenir de cette comparaison ; il a été lui-même imité par Denys (*Perieg.*, v. 123-126) qui compare à la marche oblique d'un serpent la direction du golfe d'Issos vers la mer.

V. 1552. *Le très puissant Triton.* — « Pindare, lui aussi, dans ses *Pythioniques,* dans l'ode à Arcésilaos, raconte l'apparition de Triton. » (Scol.) Apollonios se borne, en effet, à développer tous les détails de l'épisode de Triton et d'Euphémos, déjà indiqués dans le discours de Médée qui se trouve au commencement de la *IVe Pythique.* Hérodote (IV, 179) raconte aussi l'apparition de Triton aux Argonautes, l'aide

qu'il leur prête pour sortir des bas-fonds et la prédiction qu'il leur fait après avoir reçu le trépied en récompense. — Dieu inconnu à l'époque homérique et dont il est question pour la première fois dans la *Théogonie* d'Hésiode (v. 930 et suiv.), *le très puissant Triton* (l'expression Τρίτων εὐρυβίης se trouve au vers 931 de la *Théogonie*, comme au vers 1552 du Chant IV des *Argonautiques*) est une divinité terrible qui habite, au plus profond de la mer, des demeures d'or, auprès de son père Poseidon et de sa mère Amphitrite. Apollonios fait de lui un dieu bienveillant et prophétique comme Glaucos, dont il a été question au vers 1310 du Chant Ier. Doué du pouvoir de se métamorphoser, il apparaît d'abord aux Argonautes, « semblable à un jeune homme » (v. 1551), comme dans la *IVe Pythique*. Plus loin, Apollonios décrira le dieu « tel qu'il devait être vu sous sa forme véritable » (v. 1603), c'est-à-dire sous la forme consacrée par l'art antique. — Diodore de Sicile (IV, 56), fidèle à son système inspiré d'Évhémère, fait de Triton non un dieu, mais un roi de Libye qui secourut les Argonautes.

V. 1558. *Mon père Poseidon m'a instruit* (ἐπίστορα... θῆκε). — « Il emploie ἐπίστορα pour κριτήν [*juge*]. Homère a dit d'Agamemnon : *Agamemnon Atride, celui qui sait, qui juge* [*Iliad.*, XXIII, v. 486]. Il entend par ἴστωρ, Agamemnon, le témoin, celui qui fait observer la convention. Apollonios veut dire ici le surveillant, celui qui observe la mer. » (Scol.) Au lieu de donner un exemple du mot ἴστωρ, le Scoliaste aurait mieux fait d'éclaircir le sens du mot ἐπίστωρ, employé par Apollonios, en citant l'emploi qui en est fait dans l'*Odyssée* (XXI, v. 26) : Ἡρακλῆα μεγάλων ἐπίστορα ἔργων, *Héraclès qui connaît les grands travaux*. Tel doit être, dans notre passage aussi, le sens du mot. Triton, pour tirer le navire Argo des bas-fonds d'où il ne peut sortir, doit *connaître* ces parages et, de plus, *avoir la puissance* d'aider les Argonautes. Il dit d'abord qu'il est ἐπίστωρ : il connaît ces endroits; il dit ensuite qu'il règne sur cette contrée maritime (v. 1559, ἀνάσσω) : savoir, pouvoir, il a donc tout ce qu'il faut pour porter aux Argonautes une aide efficace.

V. 1561. *Eurypylos*. — C'est aussi sous ce nom que le Triton de Pindare se présente aux Argonautes : il leur dit « qu'il se nomme Eurypylos, fils du dieu qui embrasse la terre de ses eaux et qui l'ébranle » (*IVe Pyth.*, v. 57-59). Le Scoliaste a déjà parlé (note au vers 500 du Chant II) d'Eurypylos, roi du pays où la ville de Cyrène devait s'élever. Il ajoute ici : « Eurypylos, fils de Poseidon et de Célaino, fille d'Atlas, était roi de Cyrène. Phylarque, dans son livre VII, l'appelle Eurytos et dit qu'il avait un frère nommé Lycaon. Acésandros, dans le premier livre de son ouvrage sur Cyrène, dit que Cyrène régna après lui sur la Libye. Callimaque, en parlant de Cyrène, fait mention d'Eurypylos [*Hymne à Apollon*, v. 92]. »

— *La Libye, nourricière des bêtes féroces* (Λιβύη θηροτρόφῳ). — Les scolies de Paris disent qu'on lit θηροτρόφῳ et μηλοτρόφῳ [*qui nourrit des brebis*]; les scolies Laurentiennes n'expliquent que cette dernière leçon qui pourrait être défendue par l'emploi de la même épithète appliquée à la Libye que fait la Pythie dans son discours à Battos (Hérodote, IV, 155, Λιβύην μηλοτρόφον). Mais Varron de l'Atax avait sous les yeux un

ms. portant la leçon θηροτρόφῳ, quand il écrivait sa traduction des *Argonautiques*. Cf. Philargyrii *Commentarius in Virgil. Georg.*, III, v. 176 : « *Antiqui autem* fetum *pro gravido solent ponere. Ut Varro Atacinus :* Feta feris Libye. »

V. 1562. *La motte de terre.* — Dans Pindare, c'est Triton lui-même, se faisant passer pour Eurypylos, qui offre à Euphémos la motte de terre comme gage d'hospitalité. Dans Apollonios, au contraire, c'est Euphémos qui se présente pour accepter la motte offerte aux héros en général. Fils de Poseidon, il reconnait naturellement un frère dans le prétendu Eurypylos; tandis que le Triton de Pindare trahit son incognito en s'adressant de lui-même à Euphémos dont le prétendu Eurypylos, qui n'est pas un dieu, ne peut avoir deviné l'origine.

V. 1564. *L'Apide.* — « *L'Atthide et la mer :* on écrit aussi l'*Apide :* c'est une île située devant la Crète; la mer de Minos est aussi devant la Crète, qui était le royaume de Minos : comme il était maitre de la mer [θαλαττοκρατῶν; sur la θαλαττοκρατία de Minos, voir la note au vers 516 du Chant II], il s'était soumis les îles. » (Scol.) Tous les mss. ont 'Ατθίδα, leçon conservée par les éditions antérieures à celle de Wellauer. Mais ce n'est pas la route de l'Atthide, c'est-à-dire de l'Attique, que les Argonautes veulent savoir: ils cherchent à aller vers la terre de Pélops (v. 1570). D'autre part on ne connaît pas l'île Apis ou Apide dont parle le Scoliaste. Gerhard (*Lection. Apollon.*, p. 19) dit fort bien : « *Ut, qua ratione in Graeciam proficiscendum sit, sibi indicet, Tritonem rogat Euphemus. Is quoniam et ipse fuit Peloponnesius, et ceteri omnes versus Peloponnesum ut proximam Graeciae terram tendebant, neque, Attica quamobrem memoretur, apparet, bona est altera lectio a Scholiis Florentinis memorata,* 'Απίδα, *si modo, quod non dubito, alia forma fuit* 'Απίς *pro* 'Απία, *quae, ut notum, et proprie est Argos et latiore significatu Peloponnesus.* » Le contexte prouve bien qu'il faut écrire 'Απίδα, et que ce mot signifie le Péloponèse; si la forme 'Απίς semble ne pas se trouver ailleurs, la forme 'Απία est bien connue (Acousilaos, *fragm.* 11, *Histor. Graec. Fragm.*, vol. Ier; Ister, *fragm.* 43, *op. cit.*; Apollodore, II, 1, 1; Strabon, 319, 35; Pausanias, II, 5, 7, etc.). Voir la note au vers 263.

V. 1578. *Dirigez votre course à main droite.* — Voici l'itinéraire que Triton indique aux Argonautes. Une fois entrés dans la mer, ils serreront de près la côte, jusqu'à l'endroit où ils lui verront former un cap, probablement le cap Phycous, qui, dit Strabon (710, 22 et suiv.), est tourné vers le Nord et se trouve juste en face du cap Tainaros en Laconie, dont il est éloigné d'une distance de 2,800 stades. Parvenus à ce cap, ils doivent cesser de suivre la côte et s'avancer en ligne droite : ils arriveront ainsi au cap Tainaros et n'auront plus qu'à cotoyer le Péloponèse, puis l'Attique pour arriver à Pagases. Mais le souffle du Notos (v. 1628) les détournera de cette ligne droite et ils n'arriveront à l'île Aiginé (v. 1766), d'où la route sera facile vers Pagases, qu'après avoir fait un long détour en passant par Carpathos, par la Crète et par les îles de la mer de Crète.

V. 1588. *Triton qui tenait le grand trépied* (αὐτὰρ ὁ τείως Τρίτων ἀνθέμενος τρίποδα μέγαν). — Brunck, suivi par Flangini, corrige αὐτὰρ

ὄγ' ὤμοις, jugeant le mot τείως oiseux, froid et inepte, et l'emploi du verbe ἀνθέσθαι au sens absolu insolite chez Apollonios. « *Praeterea cum sequatur* ἀνθέμενος, *quod significat* cum sibi imposuisset, *addi debuit quo, cuinam corporis parti, impositum tripodem abstulerit : nam capiti, humero, brachio imponi potuit.* » Wellauer fait remarquer que le mot τείως n'est pas si dénué de sens que Brunck le prétend : « *Sed significat :* Interea, dum illi navem conscendebant et provehebantur. » De plus, ajoute-t-il : « *Neque obstat quidquam quominus* ἀναθέσθαι τι *in universum significet* sarcinam sublatam ferre. »

V. 1598. *Triton, le monstre marin* (ἅλιον τέρας). — A propos du vers 1619 où revient le mot τέρας appliqué à Triton, le Scoliaste dit : « Il appelle Triton un monstre parce qu'une partie de son corps est d'un homme, l'autre d'un cétacé. » Jason comprend bien que le prétendu Eurypylos est un dieu marin, mais, ne l'ayant vu encore que sous sa forme humaine, il ne peut décider si c'est le monstre Triton.

V. 1603. *Tel qu'il devait être vu sous sa forme véritable.* — Apollonios décrit Triton tel que nous le voyons représenté par l'art antique. Cf. Pausanias, IX, 21. Voir Decharme, *Mythol.*, p. 335; Collignon, *Mythol. figurée de la Grèce*, p. 212.

V. 1609. *La quille* (ὁλκήιον). — Voir la note au vers 1314 du Chant Ier.

V. 1620. *Un port nommé Argoos.* — « Il y a près du lac Triton un port nommé port Argoos. » (Scol.) Strabon, qui mentionne le port homonyme de l'île Aithalia (voir la note au vers 656), ne dit rien de ce port Argoos situé sur la côte de Libye. Je ne trouve à ce sujet aucun renseignement dans les géographes anciens. Flangini identifie ce port avec le λιμὴν Ἑσπερίδων dont parle Strabon (710, 9).

V. 1628. *Le Notos qui amasse au ciel des nuages blancs* (ἀργέσταο νότου). — On a vu (Ch. II, v. 961 et 993) qu'Apollonios fait ailleurs du mot ἀργέστης le nom propre d'un vent spécial, l'*Argestès*, que le Scoliaste (note au vers 961 du Chant II) assimile au Zéphyre. Ici, suivant la tradition homérique (*Iliad.*, XI, v. 306; XXI, v. 334), Apollonios emploie ἀργέστης comme simple épithète du Notos.

V. 1632. *Ils détachèrent la voile, couchèrent le long mât.* — « *Déverguer* la voile se disait τὰ ἱστία λύειν (*Odyss.*, XV, v. 495 [*sic* pour 496]; Apollon. de Rhod., IV, v. 1632)... Abattre le mât se disait κλίνειν (Apollon. de Rhod., IV, v. 1632). » (Vars, *ouvr. cité*, p. 82 et 98.) Apollonios dit aussi χαλᾶν ἱστόν pour *abattre le mât* (voir la note au vers 1262 du Chant II).

V. 1633. *Courbés sur leurs rames.* — Voir la note au vers 913 du Chant Ier.

V. 1636. *La rocailleuse Carpathos* (παιπαλόεσσα Κάρπαθος). — « Carpathos, une des Sporades, est voisine de Cos [de Casos ?]. Homère l'a nommée : *Carpathos et Casos* [*Iliad.*, II, v. 676]. » (Scol.) L'épithète homérique παιπαλόεις est souvent appliquée dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* à des montagnes abruptes, des chemins escarpés, des îles hérissées de rochers. Strabon (419, 49) dit, dans le même sens qu'Apollonios : Ἡ Κάρπαθος ὑψηλή ἐστι. Dans l'*Hymne homérique à Apollon* (v. 43), Carpathos est surnommée l'île exposée aux vents (ἠνεμόεσσα). Cette épithète, qui est souvent, dans l'*Iliade* et dans

l'*Odyssée*, appliquée aux endroits élevés, aux hautes montagnes et aux grands arbres, confirme peut-être le sens de *haute* (ὑψηλή) qu'il conviendrait d'attribuer à παιπαλόεσσα, au lieu de traduire ce mot par *rocailleuse*.

V. 1638. *Talos*. — « C'était, dit Sophocle dans son *Talos*, l'arrêt du destin que ce géant mourrait. » (Scol.) Pour la pièce consacrée par Sophocle à Talos, voir le Sophocle-Didot, *Daedalus*, p. 370. L'histoire de Talos est diversement racontée dans les légendes attiques et dans les légendes crétoises. A Athènes, Talos est un élève de Dédale, victime de la jalousie de son maître. En Crète, c'est le fils de Crès, ou un homme d'airain fabriqué et donné par Héphaistos à Minos pour garder l'île. Voir Heyne, *ad Apollodori Bibliothecam Observationes*, p. 89; Preller, *Griech. Mythol.*, zweiter Band, dritte Auflage, p. 125-127 et 498; Decharme, *Mythol.*, p. 673-674, etc. — Apollodore raconte, comme Apollonios, la mort de Talos, vaincu par les enchantements de Médée (I, 9, 26). Mais l'auteur des *Argonautiques* est, à notre connaissance, le seul qui rapporte que Talos avait été donné par Zeus à Europé pour être le gardien de l'île de Crète. Cette tradition ne se retrouve que dans Eustathe (note au vers 302 du Chant XX de l'*Odyssée*). Suivant la tradition ordinaire, c'est Héphaistos qui, après avoir fabriqué le géant d'airain, le donne à Minos pour garder son île. D'après Cinaithon, cité par Pausanias (VIII, 53), Crès est père de Talos; Talos, d'Héphaistos, et Héphaistos, de Rhadamanthe. Apollodore cite la tradition commune, qui fait de Talos un homme d'airain fabriqué par Héphaistos, et aussi celle que suit Apollonios, d'après laquelle Talos serait un survivant de la race terrible et robuste des hommes d'airain que Zeus a fait naître des frênes (Hésiode, *Œuvres et jours*, v. 143-145).

V. 1640. *Une station sûre* (ἐπιωγήν) *dans le port de Dicté*. — Hésychius explique ainsi le terme homérique ἐπιωγαί (*Odyss.*, V, v. 404) : « Les ἐπιωγαί sont des endroits accessibles où l'on peut relâcher et aborder. » Ce sont, dit le Scoliaste, des lieux abrités où la force du vent est brisée (ἄγνυται). Le mot ἐπιωγή vient de ἰωγή (*Odyss.*, XIV, v. 533) que les commentateurs d'Homère expliquent par σκέπη, *abri*. — Le mont Dicté (voir les notes aux vers 509 du Chant Ier, et 434 du Chant II) est éloigné de la mer et n'est voisin d'aucun port. Je pense que par Dicté Apollonios entend la Crète en général. Peut-être cependant l'auteur des *Argonautiques* fait-il allusion au mont Dicté et le suppose-t-il, comme faisait Callimaque, voisin de la mer. Strabon, en effet, rapporte (411, 24) que, d'après Callimaque, dont il combat l'opinion, Britomartis, s'élançant du haut du mont Dicté, serait tombée dans des filets de pêcheurs.

V. 1644. *Trois fois chaque jour* (τρίς). — Merkel avait d'abord, dans son edit. minor, conjecturé τοῖς. C'est l'autorité de Meineke qui le ramène à la leçon des mss. « *Nunc video clar. Meinekium Vind. Strab. p. 28 intelligere* τρὶς τῆς ἡμέρας; *cui, ut par est, accedo.* » Flangini rapporte que Mazzoni (*Dif. di Dante, lib. III, cap. 20*) avait déjà dit que, d'après Apollonios, Talos *tre volte il giorno correva tutto lo spazzio dell' Isola di Creta*. Mais, blâmant cette interprétation qu'il trouve trop

précise, Flangini préfère traduire simplement τρίς par *trois fois*, sans expliquer *diene obiret, an mense, an anno*. Excepté Hoelzlin qui traduit *ter in anno*, les autres traducteurs latins observent, au détriment de la clarté de ce passage, la prudente réserve de Flangini, en rendant τρίς par *ter*.

V. 1647. *Dans cette mince enveloppe...* — Je traduis le texte de Merkel, qui est celui des mss. : αὐτὰρ ὃ τήνγε λεπτὸς ὑμήν, ζωῆς, ἔχε, πείρατα καὶ θανάτοιο. Ce qui veut dire littéralement : *Cette mince enveloppe, limite de la vie et de la mort, recouvrait la veine* (τήνγε qui se rapporte à σύριγξ). Brunck dit avec le ton tranchant qui lui est ordinaire : *Vulgo, absque nullo sensu legitur* τήν γε. Il écrit : τῆς γε, *nempe* τῆς σύριγγος. Cette correction, qui a été adoptée par les éditeurs, excepté Wellauer et Merkel, semble inutile. Wellauer, qui ne change rien au texte, propose cependant une correction : « *Poetae manum levissima mutatione restituere posse mihi videor scribendo :* αὐτὰρ ὁ τήνγε, λεπτοσύνην, ζωῆς ἔχε πείρατα καὶ θανάτοιο, sed hic venam illam tenuissimam (*ab adjectivo* λεπτόσυνος), mortis vitaeque terminum habuit, *ut Meleager, Carm. XXI*, ἐν σοί μοι ζωῆς πείρατα καὶ θανάτοιο. » Cette correction est plus ingénieuse que vraisemblable.

V. 1659. *A l'abri des pierres* (βελέων). — « Le mot βελέων est pour πέτρων. Homère donne aussi le nom de βέλος à la pierre lancée par le cyclope [*Odyss.*, IX, v. 495] et à toute espèce d'objet lancé. » (Scol.)

V. 1664. *A travers les bancs des rameurs* (διὰ κληῖδας). — Les mss. ont κληίδος que Brunck a heureusement corrigé en κληῖδας. « Médée monte non sur les *tolets*, mais sur les bancs pour arriver au pont. » (Vars, *ouvr. cité*, p. 119.) Voir la note au vers 358 du Chant Ier. Ce n'est pas précisément sur le pont, mais sur le gaillard (ἐπ' ἰκριόφιν) que Médée se place.

V. 1665. *Les Kères.* — Voir la note au vers 1485.

V. 1682. *Tel un pin immense...* — Cette comparaison, imitée de *l'Iliade* (XIII, v. 389 et suiv.), rappelle celle qu'on a déjà vue aux vers 1003 et suiv. du Chant Ier.

V. 1691. *Athéné Minoïde.* — L'épithète de *Minoïde* n'est pas au nombre de celles qui accompagnent d'ordinaire le nom de la déesse. Apollonios fait allusion au culte d'Athéné en Crète, quand il montre les héros élevant un temple à Athéné Minoïde. Minos, le père de cette Ariane dont nous avons vu Jason entretenir Médée (Ch. III, v. 998 et suiv.), a régné avant l'époque de l'expédition des Argonautes. Mais nous ne voyons nulle part qu'il ait institué en Crète le culte de la déesse. L'Athéné Minoïde signifie sans doute simplement l'Athéné honorée en Crète.

V. 1693. *Le cap Salmonide.* — Ce cap, qui forme l'extrémité orientale de la Crète, est désigné dans Strabon sous la double forme de Σαλμώνιον ἄκρον (87, 30) et de Σαμώνιον ἄκρον (406, 1; 407, 41; 408, 7; 411, 22). C'est le *promontorium Samonium* de Pomponius Méla (II, 7), *Sammonium* ou *Samoneum* de Pline (*N. H.*, IV, 58, 60, 61, 71).

V. 1695. *La nuit... qu'on appelle « la nuit pleine de dangers affreux »* (τὴν πέρ τε κατουλάδα κικλήσκουσιν). — « Une nuit très obscure se nomme κατουλάς à cause de son caractère dangereux [παρὰ τὸ ὀλοόν]. On lit aussi

dans le *Nauplios* de Sophocle l'expression νυκτὶ κατουλάδι. » (Scol.) Suidas donne du mot κατουλάς la même explication que le Scoliaste. Hésychius fait venir ce mot soit de εἴλω ou εἰλέω, *envelopper*, soit de οὖλος, *épais* (εἴλω), soit enfin de οὖλος ou ὀλοός, *funeste* (ὄλλυμι). C'est cette dernière étymologie qu'Apollonios adopte sans doute puisqu'il donne au vers 1696 νύκτ' ὀλοήν comme synonyme de νύκτα κατουλάδα.

V. 1697. *Cette nuit funeste* (οὔλη σκοτίη). — Les mss. ont ἄλλη, *une autre nuit*, que Hoelzlin explique par « *quae non est* οὐρανόθεν, *sed e barathro* », explication au moins peu claire, sinon *ineptissima*, comme le dit Brunck, auteur lui-même de la correction αἰδνή *(invisible)* qui a le tort de s'éloigner beaucoup de la leçon des mss. Hemsterhuys, cité par Pierson (*Verisimil.*, p. 216), proposait de lire Ἄιδου, *l'obscurité du royaume d'Adès*. Wellauer conserve ἄλλη, qu'il explique autrement qu'Hoelzlin. Mais son interprétation ne semble guère satisfaisante : « *Immo* ἄλλη σκοτίη *est*, alter Tartarus, altera inferorum caligo, *ut* ἄλλη Κύπρις ἄνασσα altera Venus *ap. Musaeum de Her. et Leandr., v. 33.* » Se fondant sur les étymologies du mot κατουλάς données par Hésychius (voir la note au vers 1695), Merkel conjecture οὔλη avec beaucoup de vraisemblance. Il semble, en effet, qu'Apollonios tienne à expliquer ce qu'il entend par le terme insolite de νύκτα κατουλάδα, en accumulant dans son texte les gloses, νύκτ' ὀλοήν, οὔλη σκοτίη.

V. 1704. *A Pytho, à Amyclées, à Ortygie.* — Ce vers est une répétition presque textuelle des vers 418-419 du Chant Ier. — Voir sur Pytho la note au vers 207, et sur Ortygie la note au vers 419 du Chant Ier. Amyclées est une ville de Laconie célèbre par son temple d'Apollon (Strabon, 311, 38). Le dieu est, à cause de ce sanctuaire, souvent désigné par le surnom de Ἀμυκλαῖος (Preller, *Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 204).

V. 1707. *Les rochers Mélantiens.* — « Les rochers Mélantiens sont au nombre de deux, situés auprès de Théra. Leur nom vient de Mélas qui a régné sur ce pays. » (Scol.) Les rochers Mélantiens sont mentionnés par Strabon (544, 2) qui dit que, pour aller directement du cap Trogilion au cap Sounion, le navigateur laisse à droite Samos, Icaria et Corsia, et passe à gauche des rochers Mélantiens. Le Mélas dont parle le Scoliaste n'est pas autrement connu. Cf. Heyne, *ad Apollodori Bibliothecam Observationes*, p. 88.

V. 1711. *Une des Sporades... Anaphé.* — Strabon (416, 4) fait mention de l'île Anaphé qui est voisine de Théra et qui possède un temple d'Apollon Αἰγλήτης. Pour ce surnom d'Apollon, voir Preller, *Griech. Mythol.*, erster Band, dritte Auflage, p. 207-208. Apollonios semble être le premier auteur qui ait raconté l'origine merveilleuse d'Anaphé; Apollodore (I, 9, 26) la raconte comme lui, mais il place la découverte de cette île avant l'arrivée des Argonautes en Crète et avant l'épisode de Talos.

V. 1712. *La petite île Hippouris.* — « Hippouris est une île voisine de Théra. Il en est fait mention par Timosthène et par Pythainétos dans le livre Ier de son ouvrage sur Aiginé. » (Scol.) L'île Hippouris n'est pas citée par Strabon, mais Pline (*N. H.*, IV, 71) la nomme en même temps qu'Anaphé. Cf. Pomponius Méla, II, 7.

V. 1726. *Un agréable échange de plaisanteries...* — Apollodore résume le récit d'Apollonios. Hérodote (V, 83) parle de cérémonies religieuses célébrées à Aiginé où des chœurs de femmes échangeaient des invectives. Pausanias (VII, 27) rapporte que, dans les fêtes de Déméter Mysia, qui avaient lieu au Mysaion, sanctuaire de la déesse en Achaïe, les hommes échangeaient avec les femmes des sarcasmes et des plaisanteries. Voir Heyne, *ad Apollodori Bibliothecam Observationes*, p. 26 et 88.

V. 1733. *Il vénéra le fils illustre de Maia.* — « Le poète dit qu'Euphémos adressa une prière à Hermès parce qu'un songe lui était apparu. Hermès est, en effet, le dieu préposé aux songes; c'est à lui qu'on en attribue l'envoi. » (Scol.) Ce caractère d'Hermès *conducteur des songes*, noté avec précision dans *l'Hymne homérique (II) à Hermès* (v. 14, ἡγήτορ' ὀνείρων), est déjà indiqué dans l'*Iliade*. « On croyait que les fantomes des songes avaient une nature aérienne (ἀεροειδής), qu'ils étaient amenés par les vents auprès des hommes endormis. Hermès est donc le dieu des songes et du sommeil. Il a une baguette merveilleuse, *dont il se sert à son gré, soit pour charmer les yeux des humains, soit pour les tirer de leur sommeil* (*Iliad.*, XXIV, v. 343-344). » (Decharme, *Mythol.*, p. 156.)

V. 1736. *Une femme...* — Tout cet épisode est imité de la *IVe Pythique.* Mais le songe d'Euphémos, dont il n'est pas question dans Pindare, semble être de l'invention d'Apollonios.

V. 1742. *Libyé.* — Apollodore (II, 1, 4) mentionne une Libyé, fille d'Epaphos et de Memphis, qui donna son nom à la Libye et qui eut de Poseidon Agénor et Bélos. D'après Andron d'Halicarnasse (*Fragm. Histor. Graec.*, vol. II, p. 349), Océanos et Pompholygé eurent pour filles Asia et Libyé, qui donnèrent leurs noms à l'Asie et à la Libye.

V. 1751. *Une île.* — « Euphémos habitait en Laconie sur le rivage de la mer. Un de ses descendants, Sésamos, passa à Théra; celui-ci eut pour descendant Aristotélès qui conduisit une colonie à Cyrène. Ces événements sont racontés par Pindare dans ses *Pythioniques*, et, d'une manière plus détaillée, par Théochrestos dans le livre Ier de ses *Libyques*, et par Acésandros, dans le livre Ier de son ouvrage sur Cyrène. » (Scol.) L'Aristotélès qui conduisit une colonie à Cyrène est généralement connu sous le nom de Battos, qui lui fut donné par la Pythie. Cf. Hérodote, IV, 155; Héraclidès (*Histor. Graec. Fragm.*, vol. II, p. 212); Scol. de Pindare, *Pythiq.*, IV, v. 1.

V. 1758. *L'île Callisté.* — Strabon (298, 29) cite ce nom primitif de l'île Théra : « Un certain nombre de Minyens, sous la conduite de Théras, fils d'Autésion, qui descendait lui-même de Polynice, navigua vers l'île qui se trouve entre la Crète et la Cyrénaïque, et qui, comme dit Callimaque, *nommée d'abord Callisté, s'appela ensuite Théra.* » Théras est un Labdacide : « L'origine de Théras remontait à Œdipe. Car il était fils d'Autésion; Autésion était fils de Tisaménos; Tisaménos, de Thersandros; celui-ci, de Polynice, le fils d'Œdipe. » (Scol.) Cf. Hérodote, IV, 147. On ne comprend pas très bien comment Apollonios admet que les descendants d'Euphémos aient habité la *Sintéide Lemnos.* (Voir, pour ce surnom de Lemnos, la note au vers 608 du Chant Ier.)

La chose est naturelle pour Pindare qui dit que les Argonautes se sont arrêtés à Lemnos au retour de Colchide (voir la note au vers 609 du Chant Ier), et qu'Euphémos, ayant partagé la couche des femmes étrangères et étant resté dans l'île, y engendra une race de héros qui devait coloniser Théra, après avoir vécu dans le pays des Lacédémoniens. Apollonios, qui n'a pas parlé des fils qu'Euphémos aurait laissés à Lemnos, semble ici se contredire lui-même par suite d'une imitation malheureuse de la *IVe Pythique*. Quoi qu'il en soit, Strabon (298, 25) dit que les descendants des Argonautes, chassés de Lemnos, passèrent à Lacédémone. D'après Hérodote (IV, 145), ce sont les Pélasges qui ont chassé les descendants des Argonautes de Lemnos. Mais *les hommes Tyrrhéniens*, comme dit Apollonios, ont occupé Lemnos, puisque Diodore rapporte (X, 19) qu'ils durent quitter l'île par crainte des Perses. Callimaque dit aussi (*Hymne à Apollon*, v. 74) que le sixième descendant d'Œdipe quitta Sparte pour aller coloniser Théra. — En somme, Apollonios reproduit au sujet d'Euphémos une légende qui se trouve déjà dans Pindare et dans Callimaque, qui est plus tard confirmée par Strabon et par Diodore, mais qui semble s'accorder assez mal avec les traditions que l'auteur des *Argonautiques* a suivies en plaçant le séjour de ses héros à Lemnos pendant le voyage vers Aia.

V. 1763. *Théra.* — D'après Pindare et Apollonios, la motte de terre donnée par Triton à Euphémos serait l'origine merveilleuse de l'île Théra. Pline (*N. H.*, II, 202) met cette île au nombre de celles qui ont surgi soudainement à la surface de la mer. Théra serait née ainsi, comme Rhodes et comme Délos, mais bien longtemps après elles, l'an IV de la 145e Olympiade, c'est-à-dire cent quatre-vingt-dix-sept ans avant l'ère chrétienne. Pline rapporte aussi (*N. H.*, IV, 70) que Théra se nommait d'abord Callisté : « *Thera, cum primum emersit, Calliste dicta.* » L'auteur de l'*Histoire naturelle* ne dit pas la cause du changement de nom de l'île Callisté; mais puisque, d'après lui, l'île n'aurait émergé que l'an IV de la 145e Olympiade, il ne peut évidemment attribuer ce nouveau nom de Théra à Théras, dont Hérodote et Callimaque font le sixième descendant d'Œdipe. — L'île Théra est aujourd'hui l'île Santorin. Voir H. Mamet, *De insula Thera*, Lille, 1875.

V. 1766. *Les côtes d'Aiginé.* — Voir la note au vers 93 du Chant Ier. On sait que cette île se nommait d'abord Oinoné (Strabon, 323, 1); le roi Aiacos lui donna plus tard le nom de sa mère Aiginé.

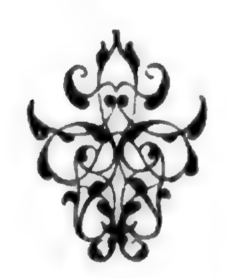
V. 1772. *Les fils des Myrmidons.* — Apollonios donne aux habitants d'Aiginé leur nom mythologique qui fait allusion à la fameuse transformation des fourmis en hommes destinés à remplacer les premiers habitants de l'île enlevés par la peste. Cette légende, déjà racontée par Hésiode (*Fragm.* LXIV, édit. Didot) et connue surtout par la longue narration qu'Ovide en a faite (*Met.*, VII, v. 517-657), a été combattue par Strabon (322, 47 et suiv.): « On dit que les Aiginètes se sont nommés d'abord Myrmidons. Ce n'est pas, comme les mythes le rapportent, qu'à la suite d'une terrible famine et sur le vœu d'Aiacos, les fourmis (μύρμηκες) soient devenues des hommes. Mais ce nom vient

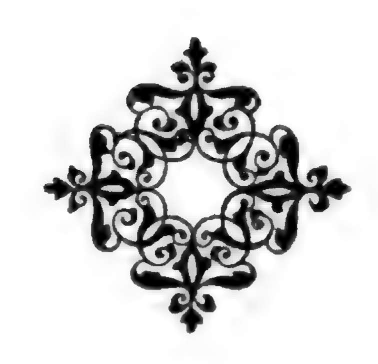
sans doute de ce que, creusant la terre à la manière des fourmis, les habitants jetaient cette terre sur les rochers pour pouvoir y labourer, et, pour économiser les briques, demeuraient dans les trous qu'ils avaient creusés. » Apollodore (I, 9, 26) raconte, comme Apollonios, qu'une contestation s'éleva parmi les Argonautes au sujet de l'eau qu'ils devaient se procurer. — Je ne trouve aucun renseignement sur cette course aux amphores, instituée par les Aiginètes en mémoire du passage des Argonautes.

V. 1779. *La terre de Cécrops.* — Voir la note au vers 95 du Chant Ier. *Aulis* est une ville maritime de Béotie bien connue. Cf. Strabon, 344, 15, etc.

V. 1780. *Les villes Opountiennes des Locriens.* — « Opous est le nom d'un fleuve et d'une ville de Locride. » (Scol.) Voir la note au vers 69 du Chant Ier.

V. 1781. *Pagases.* — Voir la note au vers 238 du Chant Ier. — « Voilà, sous vos yeux, les scolies tirées de celles de Lucillus de Tarra, de Sophocle et de Théon. Tarra est une ville de Crète, comme dit Longin dans ses *Entretiens philologiques.* » (Scol.) C'est par cette remarque puérile sur la patrie de Lucillus que se termine la compilation de scolies qui se trouve dans le Laurentianus.







INDEX

I

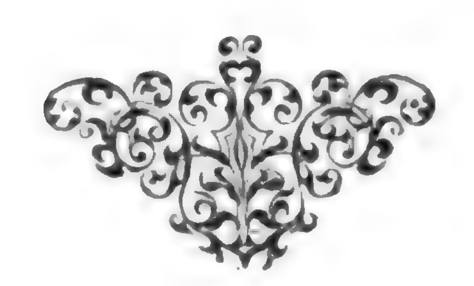
NOMS QUI SE TROUVENT DANS LE TEXTE ET DANS LES NOTES.

(1) Il n'y a pas lieu d'admettre dans cet *Index* ce mot qui n'a été employé que pour des nécessités de traduction et qu'Apollonios ne pouvait faire entrer dans un vers hexamètre, à cause de sa quantité.



II

NOMS MYTHOLOGIQUES, HISTORIQUES & GÉOGRAPHIQUES QUI NE SE TROUVENT QUE DANS LES NOTES.



ERRATA

Page 7, ligne 21 : au lieu de *Érechtides*, lire *Érechtéides*.
— 16, — 22 : au lieu de *des chevilles*, lire *aux chevilles*.
— 33, — 34 : au lieu de *Idéenne*, lire *Idaienne*.
— 38, — 36 : au lieu de *Dyndimos*, lire *Dindymos*.
— 39, — 7 : au lieu de *Olympos*, lire *Olympe*.
— 52, — 35 : au lieu de *Myniens*, lire *Minyens*.
— 70, — 34 : au lieu de *Calpé*, lire *Calpès*.
— 72, — 36 : au lieu de *Zéphire*, lire *Zéphyre*.
— 76, — 30 : au lieu de *Nisaïens*, lire *Nisaiens*.
— 78, — 18 : au lieu de *Zéphire*, lire *Zéphyre*.
— 88, — 33 : au lieu de *se détendait*, lire *se tendait*.
— 95, — 5 : au lieu de *Cythérée*, lire *Cythéréia*.
— 108, — 25 : au lieu de *Cythérée*, lire *Cythéréia*.
— 148, — 18 : au lieu de *Siginniens*, lire *Sigynniens*.
— 166, — 21 : au lieu de *ancres*, lire *pierres-amarres*.
— 192, — 36 : au lieu de *ils y jetèrent*, lire *ils jetèrent*.
— 230, — 2 : au lieu de *Thesprotie*, lire *Thesprotide*.
— 251, — 47 : au lieu de *Dolonie*, lire *Dolionie*
— 254, — 7 : au lieu de *Maiandros*, lire *Maiandrios*.
— 264, — 25 : au lieu de *Keil*, lire *Kiel*.
— 273, — 9 : au lieu de *Chersonnèse*, lire *Chersonèse*.
— 281, — 31 : au lieu de *Calpé*, lire *Calpès*.
— 341, — 29 et 45 : au lieu de *Psammiticos*, lire *Psammithicos*.
— 344, — 34 : au lieu de *Sésonchoisis*, lire *Sésonchosis*.
— 364, — 17 : au lieu de *1, 47*, lire *1, 7*.





TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR

G. GOUNOUILHOU, A BORDEAUX

LE XX DÉCEMBRE M.DCCC XCI

